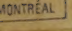

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876445 6



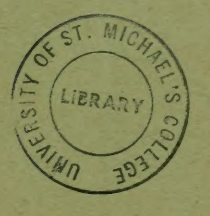


ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
St. Michael's College

TRANSFERRED



OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

SERMONS.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

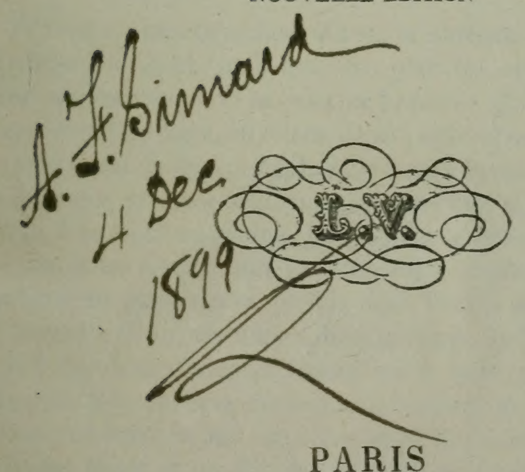
TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE

VOLUME I

NOUVELLE ÉDITION

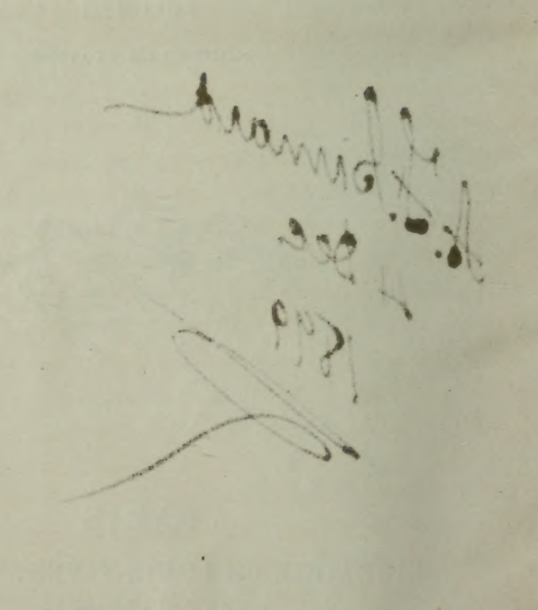


PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1877



SERMONS

POUR

LES DIMANCHES DE L'ANNÉE.

PREMIER SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Tunc videbunt filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors on verra paraître le fils de l'homme, porté sur une nuée lumineuse, en grande puissance et majesté, *Luc.* XXI, 27.

Telles sont, mes très-chers frères, la noblesse et la dignité des mystères du Christ, qu'il faudrait, pour les exposer d'une manière convenable, non la voix et la parole d'un homme, mais bien celles d'un ange, ou mieux encore celles d'un Dieu. Et si l'on peut dire cela de tous nos mystères sans exception, c'est surtout de celui que présente à nos méditations l'Evangile de ce jour. A défaut d'un esprit angélique, je voudrais au moins qu'un homme rappelé à la vie, instruit par sa propre expérience, pût vous parler à ma place sur ce terrible sujet. C'est là ce que demandait le mauvais riche, au milieu des tourments de l'enfer, quand il priait Abraham d'envoyer Lazare sur la terre, pour représenter l'horreur des supplices éternels aux héritiers de ses vices comme de ses richesses, et les empêcher ainsi d'y tomber à leur tour. « Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent, » lui dit le grand patriarche. — « Non, père Abraham, répondit cet infortuné; mais qu'un mort revienne leur parler, et ils feront pénitence, » *Luc.* XVI, 30.

S'il était donc possible qu'un homme revînt de l'autre monde pour mettre sous nos yeux l'effrayant tableau des peines qu'endurent les damnés, s'il pouvait de plus égaler par la parole l'immensité des douleurs, peut-être verrait-on les âmes les plus endurcies s'attendrir sous les coups d'une telle prédication, et, sous l'impulsion de la crainte, rentrer dans le chemin de la vertu. C'est l'ignorance où nous vivons par rapport à ces graves et solennelles vérités, qui est la principale cause de tous nos désordres. Ne devrait-il pas suffire néanmoins, et pour éclairer votre intelligence et pour corriger vos mœurs, de savoir qu'en venant vous parler de ces choses, nous vous apportons, non la parole d'un ange ou d'un archange, mais la parole de Dieu même? Il en est ainsi, mes frères; et dès lors ce n'est plus la voix d'un simple mortel que vous allez réellement entendre, c'est Dieu même qui vous instruira par la bouche de son ministre, c'est lui qui va vous annoncer la sévérité de ses propres jugements et le sort qu'il réserve aux malheureux pécheurs. Quelles ne doivent donc pas être votre attention et votre piété? Rien de plus stable, rien de plus assuré que la vérité de cette parole, puisque le Seigneur lui-même nous dit à la fin de ce même Evangile : « Le ciel et la terre passeront; mes paroles ne passeront pas : *Cœlum et terra transibunt : verba autem mea non transibunt,* » Luc. XXI, 33.

Comme je ne puis espérer de faire pénétrer dans vos âmes la religieuse terreur de ces redoutables mystères, qu'autant que la mienne en sera déjà pénétrée, implorons humblement le secours divin par l'intercession de la plus pure des vierges. *Ave Maria.*

Dans l'Evangile de ce dimanche, chrétiens, c'est le dernier des articles de notre foi, concernant la très-sainte humanité du Sauveur, qui nous est expliqué. Après avoir confessé que Jésus-Christ est né de la Vierge, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il a été mis dans le sépulcre, qu'il est ressuscité et monté au ciel, nous ajoutons aussitôt : C'est de là qu'il viendra pour juger les vivants et les morts. Les anges annoncèrent ce second avènement aux disciples, lorsque ceux-ci demeuraient frappés d'étonnement après avoir vu la glorieuse ascension de leur divin Maître.

« Hommes de Galilée, leur dirent-ils, pourquoi restez-vous là les yeux tournés vers le ciel? Ce même Jésus qui vient de vous quitter pour rentrer dans sa gloire, reviendra de la même manière que vous l'avez vu monter au ciel, » *Act.* I, 11. Cela voulait dire qu'il reviendrait en ce monde revêtu de la même nature humaine, de la même forme visible, qu'il avait en le quittant. C'est ainsi qu'il sera vu de tous les hommes, de ceux-là même qui l'ont percé de coups, comme parle un prophète, *Apoc.* I, 7. Il s'est manifesté quand il est venu racheter le monde ; il ne se manifestera pas moins quand il viendra le juger. Et nous devons tous comparaître, ou, comme s'exprime l'Apôtre, « être manifestés au tribunal du Christ, pour y rendre compte de ce que nous aurons fait durant le cours de cette vie mortelle, que nous ayons fait le bien ou que nous ayons fait le mal : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi,* » II Cor. V, 10.

Oui, toutes les générations humaines seront un jour réunies aux pieds du Juge suprême ; la toute-puissance du Créateur les rappellera de la poussière du tombeau. La résurrection de la chair est l'objet d'un autre article du symbole. Et nous disons la résurrection de la chair, non la résurrection de l'homme, de peur que ce mot ne parût s'étendre à l'âme, l'âme ne pouvant pas ressusciter par la raison qu'elle ne saurait mourir. Seule la chair est sujette à la mort, seule elle sera rappelée à la vie. Ainsi donc, mes très-chers frères, tous les cadavres qui reposent à nos pieds, sous les parvis de ce temple, dévorés par la pourriture et les vers, et tous ceux de tous les hommes qui ont jamais existé, reprendront alors une vie nouvelle. Celui qui nous a tirés une première fois du néant, par un acte de sa volonté suprême, ne pourrait-il donc nous rendre cette vie qu'il nous avait donnée, quelles que soient les transformations qu'aura subies la partie matérielle de notre être ?

Or qu'il soit pour nous de la plus haute importance de méditer toutes les circonstances du jugement final, c'est ce que l'Evangile ne cesse de nous déclarer en nous en rappelant si souvent la rigueur et la justice. Voilà ce que nous représente ce filet lancé dans la mer et qui se remplit de toute espèce de poissons ; à la fin

de la pêche, on réunit les bons dans un vase et l'on jette les mauvais. Tel est encore le sens de la parabole des dix vierges; quand un cri se fait entendre au milieu de la nuit, c'est-à-dire, quand l'heure du jugement a sonné, les cinq vierges prudentes sont admises au banquet de l'époux céleste, tandis que les cinq vierges folles sont laissées dehors. La parabole du bon grain et de l'ivraie n'a pas une autre signification; ils croissent ensemble dans le champ du Père de famille, et, dans le temps de la moisson, l'ivraie est liée en faisceaux et jetée au feu; le bon grain, au contraire, est renfermé dans le céleste grenier.

Le Sauveur a donc bien fréquemment annoncé cette vérité, pendant qu'il conversait avec les hommes. De plus, il avait chargé ses apôtres de la prêcher à leur tour, comme le disent hautement ces paroles de saint Pierre, leur chef: « Il nous a ordonné d'enseigner sa doctrine au peuple, et d'attester qu'il est lui-même établi par Dieu, juge des vivants et des morts : *Constitutus est a Deo judex vivorum et mortuorum,* » Act. x, 42. Il est raconté quelque chose de semblable du bienheureux Vincent Ferrier, la gloire de notre ordre. Il avait reçu de Dieu la mission spéciale de dénoncer aux hommes le jour du jugement et les rigueurs de la justice divine. Aussi des milliers de pécheurs, réveillés par la prédication de ce mystère comme par le son de la trompette qui doit annoncer le dernier jugement, embrassèrent-ils la voie de la pénitence.

Mais ce n'est pas seulement dans l'Evangile, c'est encore dans l'ancienne loi, et jusque dans les premiers âges du monde, avant les temps de la loi écrite, que le genre humain fut instruit de cette vérité. C'est ce que l'apôtre saint Jude nous apprend, dans son *Epître,* quand il dit: « Enoch, le septième des patriarches après Adam, prophétisa en ces termes: Voilà que le Seigneur viendra avec la foule innombrable de ses saints, pour exercer son jugement et pour accuser les impies de toutes les iniquités qu'ils auront commises, » *Jud.* vers. 14. Concluons de là combien doit être grand et terrible un événement que Dieu prend soin de faire publier dès l'origine du monde, dans toute la suite des âges, à la face de tout l'univers.

Ici brille également la bonté de notre souverain Juge ; s'il menace tant de fois les criminels, c'est pour qu'ils se mettent à l'abri du sort affreux suspendu sur leur tête. Telle est, en effet, la miséricorde de notre Dieu, qu'elle ne nous apparaît pas moins grande dans les supplices dont elle nous effraie que dans les bienfaits dont elle nous comble. Il est aisé de voir par là combien il répugne à son amour de châtier les hommes, et combien, quand il s'y résout, il y doit être forcé par leur obstination dans le crime. Le prophète Isaïe le déclare par ces mots : « Le Seigneur paraîtra comme sur la montagne des divisions : il fera éclater sa colère comme dans la vallée de Gabaon; il accomplira son œuvre, cette œuvre si éloignée de son cœur, si contraire à sa bonté, *alienum opus ejus, peregrinum opus ejus ab eo,* » Isa. XXVIII, 21. Sur la montagne des divisions, appelée Pharasim dans l'hébreu, le Seigneur fit subir un grand désastre aux Philistins par les armées de David ; et c'est dans la vallée de Gabaon qu'il avait tiré des Chananéens une vengeance non moins éclatante, en faisant tomber sur eux une grêle de pierres. En invoquant de tels souvenirs, le Prophète veut nous montrer avec quelle sévérité Dieu punira les impies. Et cette punition, il la nomme admirablement une œuvre étrangère à la nature divine, éloignée de son amour, *alienum opus ejus, peregrinum opus ejus ab eo.* Que peut-on concevoir, en effet, de plus opposé qu'une implacable justice à Celui qui est la bonté par essence, qui ne cesse de prodiguer aux hommes ses grâces et ses bienfaits ? C'est ce qu'avaient compris les philosophes païens eux-mêmes : voici comment Sénèque s'exprime à ce sujet : « Les dieux immortels ne veulent pas nous nuire : ils ne le peuvent même pas. Ils sont d'une nature douce et bienveillante, qui ne saurait faire le mal, pas plus aux autres qu'à elle-même. » Il en est réellement ainsi, à considérer du moins l'Etre divin d'une manière absolue. Mais les crimes des hommes changent en justice suprême cette suprême bonté ; elle ne peut pas ne pas haïr le mal qu'elle voit dans les créatures, et ne pas le punir selon qu'il le mérite. Ces préliminaires étant posés, venons-en maintenant à l'explication de notre Evangile.

PREMIER POINT.

Ce que le Sauveur avait d'abord exposé dans des paraboles, il le raconte ici, non plus en figures, mais avec les expressions les plus simples et les plus naturelles. En premier lieu, nous voyons les étonnants prodiges qui doivent précéder le jugement : « Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles ; sur la terre les nations seront abattues et consternées, la mer agitant ses flots avec un bruit effroyable : les hommes sécheront de terreur dans l'attente des choses qui seront au moment d'éclater sur l'univers : car les vertus des cieux seront ébranlées. » C'est nous dire que dans toutes les parties de la création, là haut comme ici-bas, dans les régions supérieures et inférieures de ce monde, apparaîtront des signes merveilleux, s'accompliront d'effrayants prodiges. Puisque les vertus célestes, en effet, seront ébranlées, il faudra bien que le même ébranlement se produise dans tout ce qui est sous le ciel et sur quoi le ciel exerce son influence. C'est même un bienfait providentiel, j'ose le dire, que les grandes catastrophes de l'humanité nous soient annoncées par des signes menaçants ou par la voix des Prophètes. Avant la guerre désastreuse que l'impie Antiochus fit à la Judée, où quatre-vingt mille Juifs furent massacrés dans la Ville-Sainte, un égal nombre emmenés en captivité, le temple dépouillé de ses richesses et le sanctuaire profané, on vit pendant quarante jours des armées combattre dans les airs, et d'autres présages non moins sinistres annoncer les malheurs à venir. Et les habitants se mirent en prières pour désarmer le courroux du ciel, ou pour abréger au moins le temps de l'épreuve. Il est raconté dans l'*Histoire* de Josèphe que de semblables signes éclatèrent avant la destruction de Jérusalem par les armées romaines. Saint Grégoire-le-Grand rapporte que de son temps l'Italie fut témoin des mêmes prodiges : « Quand notre malheureuse patrie, dit-il, était au moment d'être ravagée par le glaive des barbares, nous vîmes au ciel des armées de feu se livrer entre elles des combats effrayants, présage trop certain des flots de sang qui allaient être versés. »

Si la divine Providence se plaît à donner aux hommes de sem-

blables avertissements, faut-il s'étonner que des signes aussi terribles doivent annoncer la dernière catastrophe de l'univers? Les signes ne doivent-ils pas être en rapport avec les événements qu'ils présagent? Qu'est la ruine d'une contrée, d'un point imperceptible de la terre, comparée à celle du monde entier? Les préludes de ces calamités partielles ne sauraient donc nous donner qu'une bien faible idée de ceux par lesquel s'annoncera la destruction totale. Et ce sera là, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, le commencement des douleurs; ce qui signifie que les peines des damnés commenceront de la sorte. Il est écrit: « Le Seigneur armera les créatures pour châtier ses ennemis; l'univers combattra avec lui contre les insensés, *pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos,* » Sap. v, 21. Et n'est-il pas juste, en effet, que ces créatures dont ils ont tant abusé contre le Créateur, leur fassent elles-mêmes expier une telle profanation? Ils n'ont pas voulu s'en servir pour leur bonheur, elles seront l'instrument de leur supplice.

Ceux que le Seigneur appelle d'abord ses ennemis, il les désigne ensuite sous le nom d'insensés. Oh! que tous les pécheurs sans distinction méritent bien d'être ainsi nommés! Ils sont tout de feu pour les misérables biens de la terre, souvent ils ne craignent pas de jouer leur vie contre celle des autres pour un objet de nulle valeur; et puis ils se montrent dénués de tout sentiment, de toute intelligence en ce qui touche à leurs intérêts éternels, au salut de leur âme. Une observation suffit pour nous démontrer cela jusqu'à l'évidence : de tous les maux que l'esprit de l'homme ou la pensée divine elle-même peuvent concevoir, le plus grand sans comparaison est le péché mortel, sous quelque rapport qu'on l'envisage; et les hommes dont nous parlons, en commettant des péchés mortels sans nombre, y demeurent tellement insensibles, que, selon l'expression de l'Ecriture, « ils se réjouissent quand ils ont fait le mal et triomphent dans les choses les plus honteuses : *Lætantur cum male fecerint et exsultant in rebus pessimis,* » Prov. II, 14. Non-seulement ils se glorifient des péchés qu'ils ont commis, mais plusieurs en viennent même à cet excès de démence, qu'ils se vantent des abominations dont ils ne furent jamais coupables, et s'en font un titre d'honneur aux yeux de leurs semblables!

Faut-il penser que de tels hommes conservent encore une étincelle de raison, une ombre de bon sens? A-t-il une âme intelligente celui qui, pour un plaisir d'un moment, ou pour un vain lucre, s'expose à des supplices éternels; celui qui, comme s'exprime l'Apôtre, « par son endurcissement et par son impénitence réunit sur sa tête un trésor de colère, pour le jour où doit éclater la colère céleste, et se manifester le juste jugement de Dieu? » *Rom.* II, 5. Si le chrétien, en vertu de la foi qu'il professe, doit uniquement régler sa vie tout entière et chacune de ses actions de manière à mériter la miséricorde dans ce jour de courroux, quelle n'est pas sa folie quand il ne cesse de travailler, durant tout le cours de son existence, à grossir ce lamentable trésor, comme s'il craignait qu'une telle richesse lui fît alors défaut et qu'il n'eût pas assez de droit à la divine colère! Et cependant les saints eux-mêmes ne seront pas sans frayeur, remarque saint Jérôme, à la présence de leur Dieu, bien qu'ils n'aient pas à redouter sa vengeance. N'est-ce pas avec raison que l'univers s'armera pour punir un semblable délire?

Le Sauveur poursuit, et nous montre aussitôt ce qui résultera des signes et des prodiges qu'il vient de nous faire entrevoir : « Les hommes sécheront de terreur, dans l'attente des choses qui menaceront l'univers : » *Arescentibus hominibus præ timore et expectatione quæ supervenient universo orbi.* » Ainsi donc, toute poignante que sera déjà leur souffrance, la crainte de l'avenir les tourmentera beaucoup plus que le sentiment des maux présents. Admirable effet de la justice divine! ils ne voulurent jamais songer à l'avenir, ils s'absorbèrent toujours dans le présent; l'un et l'autre feront alors leur supplice, mais le premier plus encore que le second. Nous nous vantons d'être chrétiens, c'est-à-dire d'appartenir à une religion qui repose tout entière sur le mépris des choses présentes, le désir et l'espoir des choses futures; et par la plus étrange contradiction, c'est à ces dernières que nous pensons le moins. Nos Livres saints à chaque page, l'Eglise par toutes ses voix, les saints par leurs discours et leurs exemples, le Fils de Dieu lui-même, en venant ici-bas, nous apprennent à détacher de la terre nos pensées et nos soins, pour les reporter

vers la patrie céleste; l'homme néanmoins ne cesse de ramper à la manière des reptiles, il rampe de son âme aussi bien que de son corps, uniquement soucieux des objets périssables et terrestres, perdant entièrement de vue les biens du ciel; il semble vouloir s'approprier, mais en la détournant de son sens, cette parole de Socrate : « Ce qui est au-dessus de nous n'est rien pour nous. » N'était-il donc pas bien juste qu'il trouvât son châtiment, un sujet de terreurs et d'angoisses, dans les choses mêmes qui lui furent une occasion de péché?

Peut-être me demanderez-vous, chrétiens, de quel œil les justes considéreront ces grands événements, les signes avant-coureurs de la fin du monde. Ecoutez, admirez avec moi leur bonheur et leur triomphe : « Quand ces choses commenceront, ajoute le Sauveur, ouvrez les yeux et levez la tête : car votre rédemption approche. » Oui, dans le moment même où le soleil perdra son éclat, où la lune se couvrira d'un voile sanglant, lorsque la mer bouleversée, les vents furieux, l'air sillonné par la foudre, la terre ébranlée, les montagnes arrachées de leurs fondements, le monde enfin prêt à tomber en ruines, glaceront les hommes d'effroi, c'est alors que les justes, d'après l'ordre du Seigneur, relèveront la tête, se livreront à de saints transports d'allégresse. Dans ces sinistres éclairs, ils verront l'aurore de ce jour heureux qui va les affranchir de tous les maux et les mettre en possession de tous les biens, au sein de la patrie céleste. Ce qui sera donc pour les uns un sujet de désespoir, sera pour les autres le gage assuré d'une immortelle espérance. N'est-ce pas là ce que le Sage nous voulait faire entendre, quand il disait : « Docile instrument des volontés de son Auteur, la création tout entière, ô mon Dieu, se déchaîne contre les méchants pour redoubler leur supplice, se montrant à la fois plus douce et plus bienfaisante envers ceux qui se confient en vous, » *Sap.* XVI, 24. Qui n'envierait le sort de ces derniers? Pourrait-on concevoir un triomphe plus éclatant, une félicité plus parfaite? Heureuses les larmes, s'écrieront-ils en ce jour, heureuses les sollicitudes, heureux les labeurs acceptés sur la terre pour l'amour de Jésus-Christ, puisqu'ils devaient nous mériter une telle récompense!

SECOND POINT.

Après que les méchants auront enduré ce premier supplice, que le monde aura été ravagé et purifié par un déluge de feu, que les morts enfin auront été rappelés à la vie par le terrible son de la trompette, le souverain Juge descendra des cieux, dans tout l'éclat de sa gloire, et visible à tous les regards : car voici ce qui suit dans le texte : « Alors on verra le fils de l'homme venant sur les nuées en grande puissance et majesté : » *Tunc videbunt filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.* » Si jusqu'à ce moment, chrétiens, vous avez écouté ma parole avec une religieuse attention, vous devez maintenant redoubler de recueillement et de zèle pour graver bien avant dans vos cœurs ce qui me reste à vous dire. Nous venons de voir les seuls préparatifs du jugement, mais voici que nous entrons dans cet océan sans fond et sans limites.

Ici s'offrent de toutes parts les objets les plus capables de fixer nos esprits. Avant tout, la grandeur et la sévérité du Juge qui va décider de notre sort éternel : autant il fut humble et pauvre dans son premier avènement, autant il déploiera, dans le second, de splendeur et de gloire. Le Seigneur viendra, comme dit saint Jude, avec l'innombrable cortége de ses saints, *Epist.* I, 14. Des millions d'anges, est-il écrit ailleurs, lui prêteront leur ministère : des centaines de millions seront rangés autour de son trône, *Dan.* VII, 10. Telles sont les nuées lumineuses dont l'éclat environnera le Juge suprême, la terre resplendira tout à coup comme d'un nombre infini de soleils. Il ne parle pas encore, et qui pourra néanmoins supporter les premiers éclairs de son courroux? « Le voici qui vient, s'écrie le Prophète, et qui soutiendra la pensée du jour de son avènement? qui restera debout en sa présence? » *Mal.* III, 1, 2. Les Juifs furent incapables de porter le poids de sa majesté, quand il descendit sur le mont Sinaï pour leur donner sa loi; saisis de frayeur et fuyant devant sa face, ils disaient à Moïse : « Parlez-nous de la part de Dieu, et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous parle pas lui-même, de peur que nous soyons frappés de mort, » *Deut.* v, 26. 27 : qui pourra dès lors résister à sa colère quand

il viendra nous demander raison de sa loi méprisée? Quelle est la poitrine humaine assez forte pour oser se présenter aux traits enflammés de la divine colère, à ces traits dont Dieu lui-même a dit : « J'enivrerai mes flèches de sang, mon glaive dévorera vos chairs? *Inebriabo sagittas meas sanguine, et gladius meus devorabit carnes,* » *Deut.* XXXII, 42. Par quelles expressions plus vives et plus pénétrantes pouvait nous être représentée la vengeance du Seigneur? Dans quelle langue humaine a-t-on jamais ouï parler de flèches ivres de sang, d'un glaive saturé de chairs?

Or, ce n'est qu'au dernier jour du monde, que le divin courroux éclatera dans toute son étendue, dans toute sa puissance. Nous savons, à n'en pas douter, que le Seigneur a tout fait pour lui-même, pour la gloire de son nom. Il n'est pas moins indubitable qu'en divers temps, par des œuvres diverses, il manifeste ses divers attributs : sa puissance éclata dans la création, sa sagesse est visible dans le gouvernement de l'univers, sa miséricorde s'est montrée dans la rédemption des hommes; mais sa justice ne se déploiera tout entière qu'à la fin des temps. Si donc il a produit tant de merveilles pour manifester le premier attribut, s'il va les renouvelant sans cesse pour manifester le second, s'il a voulu faire et souffrir les choses les plus étonnantes pour nous donner une preuve de son amour, quels prodiges n'opérera-t-il pas, je vous le demande, dans ce jour qui sera celui de sa justice? Saint Bernard présente à peu près la même considération en ces termes : « Dans son premier avènement, le Sauveur a fait triompher la miséricorde; de même il fera triompher la justice dans le second. Il accomplit alors, sous l'impulsion d'un amour sans bornes, des œuvres que l'esprit de l'homme ne saurait concevoir : lui qui était le Fils de Dieu, tout-puissant, infini comme le Père, il voulut naître dans une étable, avoir une crèche pour berceau, puis converser avec les pécheurs durant le cours de sa vie mortelle, être enfin, pour expier les péchés du monde, lié comme un malfaiteur, accablé d'injures, couvert de crachats, flagellé, couronné d'épines, revêtu d'une pourpre dérisoire, conduit à la mort en portant sur ses épaules le honteux instrument de son supplice, cloué à cette même croix, pour y mourir entre deux criminels

frappés par la vindicte publique. Si le Verbe incarné, pour témoigner sa miséricorde aux hommes, s'est volontairement soumis à des humiliations dont la vue saisit le ciel et la terre, les anges et les hommes d'admiration et de stupeur, que ne fera-t-il pas quand il aura résolu de laisser pleinement déborder ce mystérieux trésor de colère, si longtemps accumulé, mais renversant à la fin les digues de son incroyable patience? »

Lorsque le roi Antiochus, après avoir fait subir aux Juifs les désastres dont nous avons parlé plus haut, envoya de nouveau contre eux Apollonius son général, avec une armée puissante, pour ajouter aux calamités passées, pour détruire même la race et le nom des enfants de Jacob, « Dieu, nous dit à cette occasion l'Ecriture sainte, était un peu irrité contre son peuple, » II *Mach.* v, 17. Quoi! parce qu'elle est un peu irritée, la justice divine fait tomber un déluge de maux sur les hommes, menace d'une complète destruction cette race choisie qui fut, dans les temps anciens, l'objet de ses prédilections et de ses complaisances! Que devons-nous alors penser, mes frères, de ce qui arrivera quand sa colère ne connaissant plus de bornes, n'étant plus tempérée par son amour, se déchaînera tout entière sur la tête des méchants? Le Prophète nous l'insinue quand il ajoute : « Le feu s'est allumé dans ma fureur, il brûlera jusqu'aux dernières profondeurs de l'enfer, il dévorera la terre avec tout ce qui germe dans son sein, il consumera les fondements des montagnes, » *Deut.* xxxii, 22. Ah! je sens que ma parole ne saurait s'élever à l'incroyable hauteur de ces choses; je les livre à vos sérieuses réflexions, en vous conjurant de les méditer le jour et la nuit.

Qui pourrait dire ce qu'éprouvera le cœur des impies, quand ils verront le souverain Juge l'œil enflammé d'un semblable courroux? Qui nous peindra surtout la confusion de ceux qui ne voulurent pas reconnaître sa divinité, ou qui, la reconnaissant, foulèrent néanmoins aux pieds ses lois et ses préceptes? De quelle frayeur ne seront-ils pas alors saisis? Quel trouble dans leurs pensées? Dans quelle morne stupeur ne tombera pas leur âme, à la vue d'un Dieu qu'ils ont tant de fois outragé, dédaigné, et pour les choses les plus viles? Un exemple peut nous en donner une

faible idée. Lorsque Saul méconnaissant celui dont il devait plus tard être l'apôtre, dévastait l'Eglise naissante et se rendait à Damas pour y faire prisonniers les adorateurs du Christ et les ramener à Jérusalem chargés de chaînes, le Seigneur l'arrêta sur son chemin en lui disant : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? — Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur? — Et le Seigneur : Je suis Jésus que tu poursuis de ta haine; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. — Frappé de crainte et de stupeur, Saul dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » *Act.* IX, 4-7. Par ces deux mots, *crainte* et *stupeur*, l'histoire sacrée nous peint admirablement l'état où se trouva jetée tout à coup cette âme impétueuse. Quelle ne dut pas être en effet sa stupeur, en passant aussi subitement des plus profondes ténèbres à la plus vive clarté, en découvrant le Dieu tout-puissant dans un homme persécuté comme le dernier des misérables? Peut-on se heurter à quelque chose de plus étrange, de plus inattendu, de plus incroyable, de plus stupéfiant? Le futur apôtre eût pu dire alors ce que disait plus tard Augustin converti : « Malheur à mes ténèbres, à ces ténèbres, où j'ai si longtemps croupi! » Sa crainte n'était pas moindre que sa stupeur. Et comment n'aurait-il pas été glacé d'épouvante en voyant que l'objet de sa fureur n'était autre que le Tout-Puissant lui-même? C'est sous l'impression de ce double sentiment qu'il s'écrie : « Seigneur, que dois-je faire? *Domine, quid vis me facere?* » Me voilà prêt à croire, à me repentir, à exécuter vos ordres, à mourir pour vous; prêt enfin à réparer par les supplices les plus affreux, les outrages dont je me suis rendu coupable, dans mon ignorance et mon incrédulité.

Revenons maintenant à nous-mêmes, chrétiens. D'après ce que l'Apôtre ressentit dans de telles circonstances, jugeons, s'il est possible, de ce qu'éprouveront les mp ies lorsque leur apparaîtra dans toute sa majesté ce même Christ l'objet constant de leurs mépris et de leurs injures. Mais quelle différence, juste ciel, dans les deux situations! Etonnant contraste, et qui fait admirablement ressortir aux yeux de toute âme attentive, la sévérité des jugements de Dieu! Qu'était-ce, je vous prie, que cette voix divine entendue par saint Paul, pour qu'il en demeurât ainsi consterné d'effroi?

Elle appelait avec amour un homme qui courait à sa perte; elle offrait la vie à qui voulait anéantir la gloire du divin Maître; elle promettait le salut à l'ennemi le plus cruel et le plus implacable. Il n'en peut néanmoins supporter la grandeur et le poids, il tombe à terre, privé presque de sentiment et de vie. De quelles angoisses, de quelles terreurs ne seront donc pas torturés ceux à qui la Majesté suprême adressera, non plus des expressions pleines de miséricorde et de bonté, mais les plus terribles menaces; à qui elle présentera, non la vie, mais la mort; non la paix et la félicité, mais le glaive et tous les supplices? Cette pauvre créature incapable de soutenir la clémence elle-même de son Dieu, comment pourra-t-elle porter le fardeau de sa colère? Les pécheurs n'osent pas se placer vis-à-vis de leur propre conscience, ils pâlissent au seul aspect de leurs iniquités; que deviendront-ils à la face du suprême vengeur de tous les crimes? Ils aimeraient mieux souffrir mille enfers, dit saint Jean Chrysostôme, que la vue de ce juge irrité.

Qu'arrivera-t-il ensuite? On instruira la cause de chaque homme en particulier, et les livres qui retracent la gestion dont il faudra rendre compte, seront produits. Voici comment s'exprime le Prophète de Pathmos dans son *Apocalypse :* « Le jugement s'établit, et les livres furent ouverts; un autre livre s'ouvrait encore, qui est le livre de vie. Et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans les livres, » *Apoc.* xx, 12. Pourquoi le saint Evangéliste nous parle-t-il tantôt de plusieurs livres et tantôt d'un seul? ne semble-t-il pas qu'il y ait quelque chose de superflu dans ce double témoignage? Pour moi, s'il m'est permis d'émettre à cet égard une conjecture, je pense que les élus seuls sont inscrits au livre de vie : c'est dans le même sens que le grand Apôtre recommande quelques-uns de ses compagnons, « dont les noms, dit-il, sont inscrits dans le livre de vie, » *Philip.* IV, 3. Les autres livres me paraissent être ceux des réprouvés. « La voie qui mène à la vie est étroite, selon la parole du Sauveur : il y a peu d'hommes qui la suivent, » *Matth.* VII, 14 : un livre suffit dès lors à reproduire leurs noms. Au contraire, « le nombre des insensés est infini, » *Eccle.* I, 15, et la voie de la perdition est bien large : faut-il s'étonner que leurs noms remplissent plusieurs livres?

N'allez pas vous imaginer qu'il s'agit ici de livres matériels où soient réellement retracées les actions de tous les hommes. De livres, il n'en est pas d'autre que la sagesse même de Dieu, aux yeux de qui tout se montre à découvert, tous les siècles sont présents : le Psalmiste lui dit : « Vous avez mis, Seigneur, toutes nos iniquités en votre présence : notre siècle (c'est-à-dire, le cours tout entier de notre vie) est sous l'illumination de votre face, » *Psal.* LXXXIX, 8. Pour nous il serait nécessaire d'un grand nombre de volumes, si nous voulions connaître les délits d'un seul homme ; mais Dieu, par un acte pur et simple, voit comme dans un vivant tableau tous les crimes qui furent jamais commis sur la terre, les actions, les paroles, les pensées de tous les hommes. Réflexion qui suffirait seule, pour le dire en passant, à nous détourner de tout ce qui, dans notre cœur comme dans notre conduite, pourrait déplaire à cet invisible témoin, qui doit un jour être notre juge. C'est par cet unique moyen que le Sage s'efforce d'éloigner l'homme du péché, quand il dit : « Dieu sonde ses reins, scrute son cœur, écoute incessamment sa langue, » *Sap.* I, 6. L'impie sera donc interrogé sur toutes ses pensées, aussi bien que sur toutes ses paroles ; rien n'échappe ni à l'œil ni à l'oreille d'un Dieu jaloux : ces vains murmures où se consume notre vie presque tout entière, ne sauraient lui demeurer cachés. Tant de discours frivoles, lascifs, calomnieux, Dieu les entend et les recueille ; nous en répondrons à son redoutable tribunal.

La pensée divine, encore une fois, c'est le livre où sont écrits tous les péchés des hommes ; ils sont là constamment présents à ses yeux : « Celui qui compte la multitude des étoiles et les désigne toutes par leur nom, » *Psal.* CXLVI, 4, ne connaîtra-t-il pas aussi d'une manière claire et distincte toute les prévarications de l'univers? Quatre cents ans s'étaient écoulés depuis que les Juifs étaient entrés dans la terre promise, et Dieu tenait ce langage à Saül : « J'ai repassé dans ma mémoire ce qu'Amalech a fait à Israël, comment il essaya de lui fermer le chemin lorsque mon peuple revenait de la terre d'Egypte : va donc maintenant, frappe Amalech et détruis tous ses biens, » I *Reg.* XV, 3. Remarquez, je vous prie, ce long espace de temps. Et toutefois, comme si le crime avait

été commis la veille, Dieu le punit avec une telle sévérité que, pour avoir épargné Agag, roi des Amalécites, et quelques-uns de ses troupeaux, Saül fut rejeté du trône avec toute sa postérité.

Ne nous étonnons pas que celui qui tient dans sa main tous les êtres, embrasse d'un seul regard tous les péchés du monde. Ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que chacun des hommes présents au jugement universel, tant parmi les réprouvés que parmi les élus, aura une connaissance pleine et distincte, non-seulement de ses propres péchés, mais encore des péchés de tous les autres hommes sans exception. S'il n'en était pas ainsi, la justice de Dieu ne paraîtrait pas d'une manière assez éclatante; et ce jugement a principalement pour but de la mettre dans tout son jour. Cette manifestation des consciences aura de plus pour effet de couvrir les pécheurs d'une honte mortelle, ceux-là surtout qui s'adonnèrent sans pudeur à toute sorte d'abominations et de turpitudes. Ce qui fait dire à saint Jean Chrysostôme : « Le plus grave des châtiments, c'est la honte; et nous savons que les pécheurs la subiront dans toute sa rigueur au jugement dernier. » Saint Basile rend hommage à la même vérité par ces énergiques paroles : « Ceux dont l'âme s'est souillée par de mauvaises œuvres ressusciteront pour leur confusion et leur ignominie, voyant alors en eux-mêmes la laideur et la forme hideuse de leurs péchés. » Peut-être les ténèbres extérieures et les feux éternels seront-ils une peine moins affreuse qu'une telle confusion; elle s'attachera pour jamais à l'âme criminelle; les souillures de la vie lui seront une tache indélébile et toujours présente à ses yeux : « Il ne faut pas croire, ajoute le même saint docteur, qu'un temps plus ou moins long soit nécessaire pour que l'homme voie l'état de sa conscience, son Juge suprême et les conséquences du divin jugement. Son esprit, alors doué d'une puissance merveilleuse, verra tout en un instant et comme dans un vivant tableau; tout lui sera représenté dans la faculté supérieure de son être, implacable miroir où se peindront à la fois tous ces objets divers. »

TROISIÈME POINT.

Après cela viendra la sentence du Juge, le dernier acte du drame

qui doit clore ici-bas l'histoire du genre humain. Se tournant donc vers les justes, avec un visage empreint d'une douceur infinie, le souverain Juge leur dira : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, » *Matth.* xxv, 34. O douces et ravissantes paroles! En peut-on concevoir de plus touchantes et de plus belles? Heureuses les oreilles qui les entendront! heureux les yeux qui contempleront la face du suprême rémunérateur! heureuses les âmes qu'attend une pareille félicité! Tournant ensuite vers les impies un regard formidable, le Juge fulminera cet arrêt : « Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges : » *ibid.* 41. Quoi de plus amer, quoi de plus effrayant qu'une telle sentence? Pesez, je vous prie, chacune de ces expressions; voyez comment doit enfin éclater cette divine puissance, dont les pécheurs ont si longtemps méconnu la mansuétude et profané les bienfaits. — Allez, maudits. — Il avait dit aux justes : Venez, les bénis de mon Père : il supprime maintenant ce doux nom de Père; et ce n'est pas sans motif. Il a voulu nous signifier par là que la bénédiction qui devient le partage des élus, est un effet de la bonté paternelle du Seigneur; tandis que la malédiction qui tombe sur les réprouvés, est moins l'œuvre de la volonté divine que celle de leur ingratitude et de leur perversité.

Il est écrit dans nos saints Livres : « Dieu n'a pas fait la mort et ne se réjouit pas dans la perte des vivants; ce sont les impies eux-mêmes qui l'appellent par leurs actions et leurs discours : *Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum : impii vero manibus et verbis illam arcesserunt,* » Sap. I, 13, 16. Que les justes donc soient sauvés, c'est par un effet de la divine grâce; que les méchants soient damnés, c'est par leur propre faute. Ni les premiers n'ont sujet de s'enorgueillir, ni les seconds de se plaindre : ceux-ci ne doivent accuser qu'eux-mêmes de leur damnation; c'est l'œuvre de leurs pensées et de leurs mains, selon l'expression du Sage. Les voilà, par conséquent, précipités dans une fournaise dont les flammes ne s'éteindront jamais : car « celui qui triomphe en Israël les frappera sans ménagement et ne se laissera pas fléchir par leurs larmes : il n'est pas un homme, pour être sujet au

repentir, » I *Reg.* xv, 29. Samuel pleurait sur Saül, parce que le Seigneur avait rejeté ce monarque infidèle : Dieu lui dit : « Jusques à quand pleureras-tu Saül après que je l'ai rejeté de ma face ? » I *Reg.* xvi, 1. Si Dieu, dans un temps cependant où le pardon était encore possible, se montra tellement sévère qu'il ne pût même être apaisé par les prières et les larmes d'un saint, qu'en sera-t-il des rigueurs qu'il exercera lorsque sera venu le temps, non de la pénitence, mais de la souffrance ?

La sentence étant prononcée, « les pécheurs iront aux supplices éternels, et les justes à l'éternelle vie, » *Matth.* xxv, 46. Quel contraste entre ces deux destinées également immuables ? Heureux, mille fois heureux ceux qui, dans cette effroyable catastrophe des impies et du monde, seront introduits au céleste séjour ! « Seigneur, dit un Père de l'Eglise, brûlez, tranchez dans la vie, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. » Oh ! s'il nous était donné de savoir à cette heure si nous devons faire alors partie du nombre des élus, qui n'envierait votre sort, ô saints apôtres, vous qui reçûtes avant la mort un gage assuré de cette immortelle gloire, par cette parole du Sauveur : « Quoique vous ne formiez qu'un petit troupeau, n'ayez aucune crainte : car il a plu à votre Père céleste de vous donner le royaume éternel ? » *Luc.* xii, 32. Qui n'admirerait votre bonheur, ô Lazare, malgré votre dénuement et votre lèpre, vous que les anges ont porté dans le sein d'Abraham ? Et vous, heureux larron, parmi les angoisses et les ignominies de la croix, votre sort n'est pas moins digne d'envie, puisque votre humble prière vous mérita cette réponse du Sauveur mourant : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis : » *ibid.* xxiii, 43.

Je ne doute pas, mes frères, que chacun de ceux qui m'entendent ne désirât par dessus tout obtenir du Seigneur une semblable promesse, avoir dès ce moment l'assurance de son éternelle félicité. Eh bien ! supposons qu'une telle faveur vous est accordée par la bonté divine : que feriez-vous en ce cas, je vous le demande ? — Ah ! je tressaillerais de joie dans le Seigneur, je le louerais, je lui rendrais de perpétuelles actions de grâces, je triompherais dans son amour, je me consacrerais entièrement à son service, et parmi

les tribulations les plus grandes qui pourraient m'assaillir, jamais le découragement n'entrerait dans mon cœur, l'abattement ne se peindrait sur mon visage. Encore un peu de temps, me dirais-je à moi-même, encore quelques efforts, et j'entrerai dans la patrie céleste, et les chœurs angéliques me recevront dans leurs rangs.— Tel serait votre langage, tels seraient vos sentiments, mon cher frère, si vous étiez assuré de votre salut. Que tardez-vous donc? Pourquoi balancer davantage? « Agissez de la sorte et vous vivrez : *Hoc fac, et vives,*» Luc. x, 28. Entrez résolument dans cette voie; la grâce divine ne vous manquera pas pour la suivre jusqu'au bout; et vous pouvez compter sur le bonheur éternel d'une manière non moins certaine que si Dieu vous l'avait promis de vive voix. Ne l'a-t-il pas même formellement promis à tous ceux qui suivraient cette ligne de conduite? Soyez-y donc fidèles, et la vision béatifique vous est aussi bien garantie qu'elle puisse l'être aux élus qui sont déjà dans le ciel.

Avant de terminer ce discours, mes frères, laissez-moi vous interroger en peu de mots sur vos dispositions actuelles. Regardez-vous comme vrai ce que nous venons de dire sur le jugement dernier ? Comme parfaitement vrai, sans doute. Pourrait-il en être autrement, quand vous entendez la Vérité même vous dire, si clairement, à la fin de notre Evangile : « Je vous le dis en vérité, cette génération ne disparaîtra pas que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas, » *Matth.* xxiv, 34. Cette vérité nous est encore attestée par la vie tout entière des saints. Poussés par la crainte de ce jour et de ce jugement suprêmes, un grand nombre d'entre eux renoncèrent à toutes les richesses, à tous les plaisirs du monde, s'en allèrent dans les déserts les plus reculés, où les herbes sauvages et l'eau des torrents étaient leur seule nourriture; et tout cela, pour qu'il leur fût donné d'entendre de la bouche du souverain Juge une sentence d'absolution et de miséricorde : leur vie ne fut-elle donc pas une profession éclatante de la foi que je vous ai prêchée? Elle nous apparaît aussi dans les oracles des Prophètes. S'ils ont été trouvés fidèles dans tout ce qu'ils ont annoncé touchant le premier avènement du Christ, puisque tout s'est accom-

pli jusqu'à la plus légère circonstance, ils ne le seront pas moins dans ce qu'ils ont prédit concernant le second. « La preuve qu'une prophétie doit se réaliser dans la suite, comme l'observe saint Grégoire, c'est quand on l'a déjà vue se réaliser en partie : » nous avons vu l'accomplissement des prophéties qui nous annonçaient les œuvres de la miséricorde, ne doutons pas que nous ne soyons un jour les témoins des œuvres de la justice.

C'est par cette considération que Josué, sur le point de mourir, tâchait d'affermir les enfants d'Israël dans la religion et la vertu. Il disait aux princes de la nation et aux anciens du peuple réunis autour de lui : « Voilà que je prends aujourd'hui le chemin par où doivent passer tous les hommes ; et vous saurez, vous verrez par vous-mêmes que, de toutes les paroles que le Seigneur vous a dites, pas une ne sera frustrée de son accomplissement. De même donc qu'il a tenu ses promesses, en vous comblant de ses bienfaits, de même il accomplira ses menaces, en faisant tomber sur vous tous les maux qu'il vous a prédits, dans le cas où vous mépriseriez ses préceptes, » *Jos.* XXII, 14, 15. Et l'événement n'a que trop bien confirmé la vérité de ces paroles : les Juifs prévaricateurs ont été chassés de cette terre que Dieu leur avait donnée ; ils sont exilés chez toutes les nations étrangères. Et nous aussi, chrétiens, après avoir reçu du Seigneur les plus touchants témoignages de sa tendresse, nous tomberons, soyons-en bien persuadés, sous les coups de sa vengeance, si nous transgressons ses commandements et secouons le joug de son autorité suprême.

Que ferons-nous donc, mes frères ? Quel doit être le fruit de cette méditation ? Voici ce que répond saint Bernard : « Faisons en sorte que nous soyons déjà tout jugés, rigoureusement jugés par nous-mêmes, quand nous paraîtrons devant ce tribunal redoutable. Les maux dont nous y sommes menacés, celui qui les redoute les prévient, celui qui les néglige les encourt. »

De ces courtes, mais expressives paroles, nous pouvons jusqu'à un certain point conjecturer si c'est au sort des justes, ou bien à celui des impies que nous devons nous attendre. En effet, celui qui, frappé d'avance de la crainte des jugements de Dieu, s'efforce de conformer sa vie aux prescriptions de la loi divine, se prému-

nit contre le plus grand des dangers; celui, au contraire, dont la vie s'écoule dans l'oubli de cet avenir, portera plus tard la peine de son indifférence. Que chacun de vous rentre donc en lui-même et scrute les plus secrets replis de son cœur. S'il a frémi de crainte en entendant ces terribles vérités, et s'il a formé la résolution de régler désormais, selon les commandements de Dieu, ses mœurs et sa conduite, il porte en lui un signe consolant de prédestination. Mais si tout ce que nous avons dit le laisse indifférent et insensible, s'il n'en est pas plus affecté qu'un être à qui toutes ces choses seraient étrangères, il n'a que trop lieu de penser qu'il est déjà plongé dans l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur, présages alarmants de la réprobation éternelle.

Cette double vérité se manifeste en quelque sorte à nos yeux : les âmes pures et ferventes, dont la conscience n'est souillée d'aucun péché mortel, tremblent, pâlissent, demeurent muettes et consternées, en entendant traiter de semblables matières; tandis que les hommes pervers, de misérables pécheurs, dont la vie n'est souvent qu'un tissu d'actions et de pensées criminelles, sur la tête desquels est suspendu le glaive du Seigneur, écoutent ces mêmes choses, sans remords ni terreur. Eh bien! je dis aux premiers : Soyez pleins de confiance; aux seconds : Tremblez pour votre salut. Prenons exemple, chrétiens, sur la sagesse des uns; fuyons l'étrange folie des autres. Imitons la piété, le zèle, les mœurs, la vigilance et la vertu des justes, pour mériter d'avoir part à leur éternelle récompense; ce que daigne nous accorder Jésus-Christ notre Sauveur, Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.

Il faut que nous soyons tous présentés et manifestés au tribunal du Christ, II *Cor.* v, 10.

L'Eglise distingue et célèbre en ce jour deux avènements du Sauveur, qui diffèrent entre eux sous quelque rapport qu'on les envisage : l'un accompli déjà au milieu des temps, l'autre qui n'aura lieu qu'à la fin des siècles ; celui-là ayant pour objet le salut, celui-ci le jugement des hommes. Le premier, œuvre de la miséricorde suprême, fut comme enseveli dans l'abaissement et la souffrance; le second, œuvre de la suprême justice, éclatera dans la gloire et la majesté. De l'un il avait été dit par le Prophète : « Voilà que ton roi vient à toi plein de mansuétude, dans tout l'appareil de la pauvreté : il est assis sur une ânesse, » *Matth.* xxi, 7. De l'autre il est écrit dans l'Evangile : « Alors on verra le Fils de l'homme, venant sur les nuées, en grande puissance et majesté, » *Luc.* xxi, 27. Quelle différence, quelle opposition même entre ces deux avènements !

L'évangéliste saint Luc nous représente en quelques traits, et les signes avant-coureurs, et les principales circonstances du second. Les disciples du Sauveur lui demandent à quelles marques on reconnaîtra l'approche du dernier jour; il leur répond en ces termes : « Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, sur la terre les nations seront consternées, à la vue des flots de la mer roulant avec un horrible fracas : » *ibid.* 25. Ne dirait-on pas, mes frères, qu'au moment de la chute du monde, toutes les parties de la création seront ébranlées, comme dans un mystérieux pressentiment de leur ruine et de leur mort? Le ciel sera dans une perturbation étrange; le soleil s'obscurcira, la lune se couvrira d'un voile sanglant, les étoiles paraîtront se détacher de la voûte céleste, l'at-

mosphère embrasée sera sillonnée par des éclairs sans nombre, la foudre tombera à coups redoublés, la mer fera entendre des mugissements affreux, la terre éprouvera d'effroyables secousses, les bêtes sauvages, quittant leurs profondes tannières, pousseront des cris de frayeur; et les malheureux mortels, à la vue d'un tel spectacle, de quelle indicible horreur ne seront-ils pas saisis? « Les hommes sécheront de crainte, ajoute le Sauveur, dans l'attente des choses qui menaceront l'univers : *Arescentibus hominibus præ timore et expectatione quæ supervenient universo orbi.* »

Mais de peur que les justes ne fussent trop effrayés de la splendeur et de la majesté du souverain Juge, il les rassure par la douce image qu'il emprunte aux arbres qui commencent à fleurir, et par les paroles qui précèdent cette comparaison : « A la vue de ces choses, dit-il, ouvrez les yeux et levez la tête : car votre rédemption est proche. Voyez le figuier quand il se couvre de fleurs.... » Et puis, comme ce qu'il vient d'annoncer sur le dernier jugement, est si lugubre et si terrible, il dit enfin : « En vérité je vous l'assure, cette génération ne disparaîtra pas que ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront; mes paroles ne passeront pas. » Tels sont les principaux traits renfermés dans notre Evangile. Pour nous élever à la hauteur d'un semblable sujet, plus que jamais nous avons besoin de la divine grâce. Demandons-la humblement à Dieu par l'intercession de la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

En voyant combien sont nombreux et puissants les motifs par lesquels la religion chrétienne nous détourne du vice et nous appelle à la pratique de la vertu, quand on songe qu'elle promet aux justes une récompense infinie, qu'elle annonce aux méchants des châtiments épouvantables, on est à se demander, chrétiens, comment il peut se faire que, lorsque nous vous prêchons ces grandes vérités et que nous les mettons en quelque sorte sous vos yeux, il y ait si peu d'auditeurs qui en soient touchés; si peu surtout qu'elles décident à changer de conduite, à se repentir de leurs désordres passés. Souvent les pertes les plus légères, les moindres incommodités de la vie effraient tellement les hommes, qu'il n'est pas de labeurs auxquels ils ne se dévouent afin de les éviter; comment des

récompenses et des peines éternelles ne peuvent-elles donc pas les émouvoir? On peut assigner des causes nombreuses et diverses à cette funeste apathie; mais la principale, à mon avis, c'est que nous ne faisons presque jamais de ces grandes vérités que la foi nous propose, l'objet d'une sérieuse réflexion; nous craindrions même d'y arrêter quelques instants notre pensée.

Par elles-mêmes, elles sont assurément capables d'ébranler les âmes les plus endurcies, pourvu qu'on les examine et qu'on les discute avec attention, pour en pénétrer le sens intime. Y a-t-il dans l'univers un élément plus actif que le feu, un agent qui produise des impressions plus vives et plus fortes? Vous n'en recevrez néanmoins aucune atteinte si vous le touchez rapidement et comme à la dérobée, il lui faut du temps pour exercer son action. Nos redoutables mystères sont un feu spirituel, capable d'enflammer les cœurs les plus froids et les plus insensibles; mais si vous ne vous arrêtez pas à les méditer, si vous ne leur accordez qu'une pensée timide et fugitive, vous n'en éprouverez pas l'efficacité, vous n'en garderez aucune empreinte. A cette foi que nous avons tous, il faut ajouter la réflexion, pour lui donner le temps d'agir; il faut méditer et dérouler à loisir sous les regards de votre âme les vérités que vous croyez. Si vous agissiez de la sorte, nul doute que ce feu divin ne réchauffât votre cœur, tout glacé qu'il puisse être. Nous consacrons de longues heures aux intérêts matériels, à des objets futiles et misérables; oh! si nous savions en employer chaque jour une seule à la considération de ces grandes choses, de quelle utilité cette pieuse étude ne serait-elle pas pour nous?

C'est bien là ce que faisait un ancien Père, comme nous le lisons dans la *Vie des saints* : « Nuit et jour, se plaisait-il à dire lui-même, je lisais dans un livre composé seulement de trois feuillets, un rouge, un blanc, un noir : je voyais dans le premier la passion du Sauveur, dans le second la gloire des élus, dans le troisième les supplices des réprouvés. » Ce saint personnage ne pouvait mieux nous représenter le triple objet de sa méditation continuelle. Si nous avions le soin, nous aussi, de lire fréquemment dans ce livre, nos sentiments changeraient, n'en doutez pas; notre vie serait tout autre. Pour suppléer donc, autant qu'il est en mon

pouvoir, à ce défaut de réflexion qui est le défaut commun du siècle, j'essaierai de mettre sous vos yeux cette image du jugement que vous devriez sans cesse retracer à votre mémoire et méditer dans votre cœur. Voyons si l'explication de ce mystère ne pourrait pas produire un résultat semblable à celui que produirait la sérieuse méditation que nous en ferions nous-mêmes. Et comme rien n'est plus propre à toucher des cœurs endurcis, je vous demande en grâce, chrétiens, de prêter une religieuse attention à chacune de mes paroles. Si, pour votre malheur, un sujet de cette nature ne devait avoir aucun effet, et laissait vos âmes insensibles, je ne sais pas quel espoir me resterait pour l'avenir. C'est ici comme le dernier remède qu'on a coutume d'appliquer aux maladies extrêmes, à celles qu'aucun autre remède n'a pu guérir; c'est une suprême attaque dirigée contre les âmes rebelles pour les soumettre à l'empire du Christ, et dans laquelle nous faisons jouer les plus fortes machines de guerre.

Avant d'entrer dans mon sujet, laissez-moi vous présenter encore une remarque. Il y a deux jours dans notre année chrétienne, qu'on pourrait appeler par excellence les jours des âmes : l'un est consacré aux âmes des morts, l'autre aux âmes des vivants. Le premier, qui suit immédiatement la Fête de tous les saints, est celui de la Commémoraison des trépassés, alors que l'Eglise entière adresse à Dieu ses suffrages en faveur de ceux de ses enfants qui gémissent dans les flammes du purgatoire. Le second me paraît être le jour présent, puisque aujourd'hui l'Eglise, en retraçant aux yeux des pécheurs l'effrayant spectacle du jugement dernier, s'efforce de les arracher, non à des flammes expiatrices, mais au péché, qui les conduirait aux feux éternels de l'enfer. Pourriez-vous rendre son zèle inutile, demeurer sourds à sa voix ? Je n'ose pas le croire, je ne veux pas même m'arrêter à cette pensée; mon courage a besoin d'être soutenu par l'espérance. J'entre donc en matière : parlons de la sévérité des jugements de Dieu.

PREMIER POINT.

Il serait infiniment trop long, mes frères, de considérer le juge-

ment dernier sous tous ses aspects, d'en expliquer toutes les circonstances. J'en choisis trois, qui du reste me paraissent les principales et nous montrent assez combien ce jugement sera grand et terrible : d'abord, l'incorruptible intégrité du juge ; puis, les griefs accablants qui s'élèveront contre les réprouvés; enfin, l'inflexible rigueur de la sentence.

Le juge, en premier lieu, c'est celui dont le Prophète a dit : « Vos yeux sont purs, et se détournent du mal : vous ne sauriez les reposer sur l'iniquité, » *Hab.* I, 13. L'accusé qui doit comparaître devant ce juge, c'est l'homme pécheur, qui a bu l'iniquité comme l'eau. Voilà donc l'iniquité même en présence de la suprême équité, le désordre soumis à la lumière de l'ordre essentiel, la corruption attendant son arrêt de la sainteté, le mal : en un mot, jugé par le bien. Quel jugement que celui-là ! et qui pourrait nous le dire ? Aussi n'est-ce pas sans un sentiment de frayeur que l'Apôtre disait : « Peu m'importe que je sois jugé par vous ou par les hommes de ce siècle ; moi-même je ne saurais me juger. Ma conscience ne me reproche rien; mais je ne suis pas justifié pour cela : c'est le Seigneur qui me juge, » I *Cor.* IV, 3, 4. C'est comme s'il avait dit : Devant être jugé, non par les hommes, mais par Dieu, par un juge dont la justice, la science et la sagesse sont infinies, n'est-il pas naturel que je tremble de crainte ? Si c'était un pécheur qui dût en juger un autre, si l'impie devait être traduit au tribunal de l'impie, il n'y aurait pas trop lieu de craindre, le juge ne pouvant condamner l'accusé, sans se condamner lui-même. Mais non, encore une fois, c'est la suprême équité, la sainteté par essence, l'Être à qui le pécheur et le péché sont également odieux, qui doit prononcer ce jugement ; et devant lui paraît un accusé coupable de toute sorte de crimes, couvert des plus noires ignominies. Quand donc aux déviations les plus étranges est appliquée la rectitude la plus absolue, qui ne serait saisi d'une terreur profonde ?

Et ce n'est pas seulement l'équité du juge, c'est encore sa parfaite connaissance et son irrésistible amour de la vérité, qui sera pour les méchants la source d'une telle crainte, ainsi que l'a remarqué le grand saint Basile. Ils ont eu recours, pendant

qu'ils étaient sur la terre, à tous les genres de ruse et de dissimulation, pour cacher les honteuses manœuvres de leur orgueil, de leur avarice et de leur impudicité : combien ne seront-ils pas hors d'eux-mêmes quand ils se verront en présence d'un juge sur qui de semblables moyens n'auront plus aucun pouvoir? N'est-ce pas là ce que nous lisons au livre de la Sagesse : « En ce jour, Dieu prendra pour casque l'inébranlable vérité de son jugement, » *Sap.* v, 19. Dans les jugements des hommes la vérité reste souvent cachée, les crimes ne sont pas connus, ils sont dissimulés ou du moins atténués; le juge tombe dans l'erreur, le témoin dans le mensonge, l'accusé ne cherche qu'à tromper. Au jugement de Dieu, rien de cela ne saurait arriver; le Seigneur, qui voit tout dans le monde, est ici le juge et le témoin; il ne se laisse ni corrompre par les présents, ni tromper par les artifices, ni séduire par les flatteries; rien ne peut alors faire fléchir la rigueur de sa justice. Il porte sur la tête, selon l'expression du Livre saint, le casque de son infaillible vérité. Nul artifice, nul subterfuge dont on puisse user envers lui, nulle parole vénale, nulle défense empruntée, capable d'égarer la justice et de faire triompher l'iniquité.

Non, rien de ce que les hommes appellent grand ne sera de quelque valeur au tribunal d'un tel juge; la vertu et la piété seules auront alors le droit d'élever la voix. Le rang qu'on occupe dans le monde, la noblesse du sang et l'éclat de la fortune pèsent d'un grand poids dans la balance des jugements humains; les dignités et les honneurs y furent toujours une protection puissante. Toutes ces vaines distinctions de la terre auront disparu quand nous serons traduits au jugement suprême. La justice et l'équité seront tout à la fois la base et l'ornement du trône sur lequel siégera notre divin Juge. De quoi serviraient donc là les richesses et les grandeurs temporelles? Entendez aussi le Prophète royal nous dire : « Ne craignez pas, en voyant l'homme acquérir l'opulence, en voyant se multiplier la gloire de sa maison : car, lorsqu'il mourra, il n'emportera aucune de ces choses, et sa puissance ne descendra pas avec lui dans le tombeau, » *Psal.* XLVIII, 18. Le saint homme Job disait du bonheur et de la prospérité de

l'impie : « Sa confiance repose comme sur une toile d'araignée, » *Job.* VIII, 14. Que peut-on imaginer de plus fragile ? Voilà cependant à quoi sont comparés les biens de la vie présente ! L'auteur sacré va plus loin, il ajoute : « A peine la mort l'aura-t-elle absorbé, le faisant disparaître de la place qu'il occupait, que cette place elle-même le reniera et lui dira : Je ne te connais point : » *ibid.* 18 ; des interprètes lisent : Je ne t'ai jamais vu. Ainsi donc, la félicité de ce monde est si rapide et si courte, que le lieu qui en fut le théâtre et les hommes qui en furent les témoins peuvent dire à celui qui la possédait : Nous ne t'avons jamais vu. — T'avons-nous bien rencontré sur la terre ? Nous n'avons de toi aucun souvenir ; tu n'as jamais été, ou bien c'est comme si tu n'avais jamais été.

O vaines préoccupations inutiles, soucis des mortels ! Peines superflues, labeurs stériles ! Pourquoi ces demeures somptueuses, élevées à tant de frais, ornées d'or et de soie ? pourquoi ces nombreuses familles rangées à la suite d'un maître, et, dans les cours d'un palais, ce long frémissement d'hommes et de chevaux ? Combien de temps peuvent durer cet orgueil et ce luxe ? Non-seulement ces fragiles jouets de la fortune seront comptés pour rien au jugement de Dieu ; mais encore ils seront eux-mêmes l'objet de ce jugement. C'est ce que le prophète Isaïe nous déclare en ces termes : « Les yeux superbes seront alors humiliés, le front de l'orgueilleux sera courbé jusqu'à terre ; le Seigneur sera seul exalté dans ce jour. Le Dieu des armées dominera sur les hommes hautains et fiers, sur les cèdres qui couronnent le Liban de leurs cimes superbes, sur toutes les collines et les montagnes les plus élevées, sur tout ce qui frappait les hommes par sa grandeur et sa beauté : *Exaltabitur Dominus solus in die illa,* » Isa. II, 11, 15.

SECOND POINT.

Après avoir considéré l'intégrité du juge et son indéfectible vérité, voyons maintenant la situation des accusés, les griefs qui s'élèveront contre eux, l'inanité de leurs raisons et de leurs excuses. N'oublions pas d'abord que tous les hommes sans exception, fidèles ou infidèles, doivent comparaître au tribunal de

Jésus-Christ. Nous n'avons rien à dire ici des infidèles, si ce n'est ce que le Juge en a dit lui-même : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé, » *Joan.* III, 18. Et ce qu'ajoute saint Paul : « Ceux qui auront péché sans la loi, périront sans la loi ; et ceux qui auront péché sous l'empire de la loi, seront jugés par cette loi même, » *Rom.* II, 12.

Examinons donc les excuses que ces derniers pourront alléguer. Plusieurs nous sont indiquées par notre divin Maître, en divers endroits de son Evangile. Voici premièrement comment il s'exprime : « Beaucoup me diront en ce jour : Seigneur, en votre nom n'avons-nous pas prophétisé, chassé les démons, opéré des miracles? Et je leur répondrai alors : Je ne vous connais point. Retirez-vous de moi, vous tous qui avez commis l'iniquité : *Nunquam novi vos : discedite a me omnes qui operamini iniquitatem,* » Matth. VII, 23. Ailleurs il nous en représente d'autres lui disant avec une égale confiance : « Nous avons mangé et bu devant vous ; vous avez enseigné sur nos places publiques, » *Luc.* XIII, 26; c'est comme s'ils disaient : Nous avons vécu avec vous, Seigneur, dans une familiarité constante ; nous fûmes imbus de vos préceptes, admis à la participation de vos sacrements, jamais nous n'avons dépouillé les livrées de votre religion sainte. Et Jésus leur répondra : « Je ne sais d'où vous êtes ; éloignez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. *Nescio vos unde sitis : discedite a me omnes operarii iniquitatis :* » ibid. 27. Que de chrétiens, en effet, qui se contentent d'avoir la foi et d'observer les pratiques extérieures de la religion, s'imaginant que ce sont là des garanties suffisantes contre les rigueurs du divin jugement ! Ils ont assisté, diront-ils, aux offices de l'Eglise et spécialement, les jours prescrits, au saint sacrifice de la messe, entendu souvent la parole de Dieu, reçu chaque année le pain eucharistique et le sacrement qui remet les péchés mortels ; ils n'ont pas même négligé d'effacer les fautes vénielles, les chutes de tous les jours, par les moyens plus familiers que la religion nous fournit ; ils n'ont cessé, et c'est là l'essentiel, de professer la doctrine catholique et de proclamer bien haut la puissance et la divinité de Jésus-Christ. Si l'on joint à tout cela, mes frères, la charité, la piété, la justice, la fidèle observation de la loi

divine, c'en est assez, n'en doutez pas, pour nous défendre, au redoutable tribunal, contre toutes les accusations du démon. Mais sans le concours des vertus réelles, ce sont là des fleurs et non des fruits; c'est un vain simulacre de justice, plutôt qu'une justice solide et vraie, de nulle valeur par conséquent, en présence d'un Juge qui est l'équité même, qui ne s'arrête pas à des dehors trompeurs, mais va droit à la réalité des choses; qui voit le fond des cœurs et ne se laisse jamais tromper par de brillantes apparences.

N'est-ce pas là ce qu'il a voulu lui-même nous signifier, dans l'Evangile, quand il frappe de sa malédiction ce figuier couvert de feuilles, mais dénué de fruits, bien que la saison des fruits ne soit pas encore venue? Certes nous regarderions comme un acte de folie de chercher en hiver des fruits mûrs sur un figuier, et de s'irriter contre cet arbre, parce qu'il n'en produit pas à cette époque de l'année. Oui, sans doute; mais c'est précisément là ce qui nous montre que, sous la figure d'un arbre, c'est de l'homme que Jésus-Christ veut nous parler. Or, quels sont les chrétiens qui nous sont représentés par ce figuier riche de feuilles, mais qui n'a pas de fruits, si ce n'est ceux qui se couvrent des apparences et de piété, sans en produire les vertus et les œuvres? Telle était la race hypocrite dont le Seigneur se plaint ainsi par la bouche de son Prophète : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres : mais son cœur est loin de moi, » *Isa.* XXIX, 13. Que les hommes de ce caractère sachent donc qu'ils seront un jour frappés d'une malédiction éternelle, de telle sorte qu'ils seront à jamais stériles pour le bien : « Il n'y a plus, dit Salomon, ni bonne œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans les enfers, » *Eccle.* IX, 10. C'est encore pour cela qu'il dit aux Juifs, qui mettaient leur confiance dans les actes extérieurs de leur culte : « Ne m'offrez plus vos inutiles sacrifices; votre encens m'est en abomination : je ne puis souffrir vos jours de sabbat, vos néoménies et vos autres fêtes; l'iniquité souille vos assemblées, elles me sont odieuses, elles m'inspirent la répulsion et le dégoût, » *Isa.* I, 13. Voilà comment le Seigneur envisage les œuvres qu'il a cependant lui-même prescrites, quand elles ne sont accompagnées ni de la justice ni de la charité.

Si les hommes qui ont simplement négligé de faire le bien,

doivent être ainsi jugés, qu'en sera-t-il de ceux qui de plus ont commis le mal, qui se sont plongés dans la honte et le crime? Que peuvent-ils attendre, qu'une perte assurée? Mais alors quel espoir de salut restera-t-il à ceux qui, non contents de pécher eux-mêmes, entraînent encore les autres dans le péché, ceux qui dressent des embûches à l'innocence et s'efforcent de ruiner la vertu? En perdant une âme, ils perdent le sang d'un Dieu; par quel prix répareront-ils jamais une semblable perte? Que ceux-là frémissent en entendant ces terribles paroles d'Isaïe : « Vous tous qui allumez le feu, qui vous entourez de flammes, marchez donc à la clarté de ce feu, marchez à la lueur des flammes que vous avez excitées pour vous-mêmes : *Ambulate in lumine ignis vestri, et in flammis, quas succendistis,* » Isa. L, 11.

Il en est d'autres qui ne cessent d'invoquer en leur faveur la divine miséricorde et les mérites de Jésus-Christ. Vous les entendrez souvent tenir ce langage : Quel motif aurions-nous de désespérer ou même de craindre? Celui qui doit être notre juge, n'est-il pas aussi notre avocat, notre prêtre et notre pontife, qui intercède pour nous auprès de son Père, qui s'est enfin immolé pour prix de notre rédemption? « Si nous avons été réconciliés avec Dieu par sa mort, alors que nous étions ses ennemis, maintenant que notre réconciliation est faite, à combien plus forte raison ne serons-nous pas sauvés de la colère par sa vie? » *Rom.* V, 10. « Qui se portera pour accusateur contre les élus de Dieu? C'est Dieu qui nous justifie, qui osera nous condamner? » *ibid.* VIII, 33. Je n'ignore pas, mes frères, je sais par expérience qu'on abuse ainsi de plusieurs textes, puisés dans nos Livres saints, il est vrai, mais choisis et groupés par l'artifice même du diable, pour détruire toute crainte dans l'âme des pécheurs; d'où il arrive que, jouissant d'une fausse sécurité, ils sont tout à coup enveloppés dans les filets de la mort. Assurément non, saint Paul le dit encore, il n'est plus de damnation pour ceux qui vivent en Jésus-Christ; mais pour que nul ne pût se flatter de posséder cette heureuse vie, en alliant une conduite criminelle à l'invocation de ce nom divin, le grand Apôtre ajoute aussitôt : « Pour ceux qui ne marchent plus selon la chair, » *Rom.* VIII, 12. En effet, ne dit-il pas lui-même dans un

autre endroit : « Ceux qui demeurent dans la chair ne sauraient plaire à Dieu, » *Galat.* VI, 8.

Voici donc ce que je me sens pressé de dire à ces hommes : Je l'avoue, si notre avocat intercède pour vous auprès de son Père, vous devez arriver à l'heureux port du salut; mais, si de votre avocat devenu votre juge, il prononce contre vous une sentence de condamnation, qui pourra vous absoudre et même intercéder en votre faveur? Sans doute, personne n'accusera les élus de Dieu; mais qui donc excusera ceux que Dieu aura condamnés? O folie des pensées humaines! Insensés! ne savez-vous pas que le temps de la miséricorde et du pardon ne va que jusqu'à ce dernier jour, qu'alors sera venu celui de la justice et qu'il sera rendu à chacun selon ses œuvres par l'équité du souverain Juge? En preuve également certaine et formidable de cette vérité, apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, ainsi que le dit l'évangéliste saint Matthieu. Et par ce nom, au sentiment de tous les interprètes, il faut entendre la croix, glorieux trophée de notre divin Libérateur. Et pourquoi, me direz-vous peut-être, verrons-nous paraître la croix en ce jour? Ah! mes frères, pour compléter le triomphe et le bonheur des justes, l'humiliation et la douleur des méchants. C'est ce que l'Evangéliste nous fait entrevoir par les paroles qui suivent : « Alors seront plongées dans la désolation toutes les tribus de la terre, *tunc plangent omnes tribus terræ,* » Matth. XXIV, 30. Semblable à cette nuée qui protégea la sortie d'Egypte, et qui, planant entre les enfants d'Israël et les soldats de Pharaon, éclairait les premiers d'une douce et bienfaisante lumière et répandait sur les derniers d'effrayantes ténèbres, la croix remplira les élus d'une merveilleuse allégresse, parce qu'ils verront en elle le symbole de leur justification, l'instrument de leur salut; et fera subir aux réprouvés d'indicibles angoisses, en condamnant hautement les désordres de leur vie, en manifestant la justice de leur réprobation.

C'est ici, chrétiens, une chose que vous ne sauriez assez admirer, une des circonstances les plus frappantes du dernier jugement. Dans ce naufrage du monde, c'est à cette ancre surtout que les hommes devraient recourir; c'est la seule planche de salut qui leur est offerte; c'est uniquement là qu'ils peuvent trouver l'es-

pérance et la vie ; la croix est le gage suprême de la bonté de Dieu, de son amour et de sa clémence ; elle représente et renferme à la fois tous ces divins trésors. Et cependant, de toutes les choses qui nous montrent combien sera terrible ce dernier des jours, je n'en connais pas de plus formidable que la croix. Si vous voulez vous en convaincre, réfléchissez un instant à la merveilleuse puissance de ce signe sacré. Après la chute de nos premiers parents, Dieu mit un ange à la porte du paradis terrestre, et cet ange tenait à la main une épée flamboyante ; c'était pour mieux montrer aux hommes à quel point était inflexible l'arrêt qui les soumettait à des labeurs incessants, à d'innombrables souffrances ; et les exilait du séjour du repos et de la félicité. Et voilà que cette porte fatale, gardée par le fer et le feu, n'a pu résister à la vertu de la croix ; ces barrières ont été renversées, si bien que non-seulement les justes, mais encore les homicides et les voleurs convertis ont pu les franchir. De là vient qu'un Père de l'Eglise appelle la croix du Seigneur une pierre sur laquelle s'est émoussé le glaive antique du céleste courroux. Il ajoute que ce glaive, désormais privé de son tranchant et de sa pointe, ne saurait plus nous empêcher de rentrer dans ce lieu de délices. Et cet esprit supérieur préposé à la garde du paradis, il nous le représente immobile d'étonnement à la vue des prodiges opérés par la croix, puis jetant loin de lui des armes impuissantes et laissant les générations chrétiennes envahir le sanctuaire qu'il ne pouvait plus protéger.

De là vient encore que le pieux saint Bernard expliquant cette prière de l'Epouse des Cantiques : « Revenez, revenez, ô mon bien-aimé : soyez semblable au faon de la gazelle, » dit que par ces derniers mots l'Epouse demande à l'Epoux de s'offrir à elle, quand il viendra pour la juger, avec les mêmes formes et dans la même nature qu'il avait revêtues pour la sauver ; elle craindrait de tomber dans le désespoir en le voyant sous une forme différente ; tout son espoir repose dans la sainte humanité du Sauveur. Lui-même, à la vue de cette nature qu'il a prise par amour pour nous, ne pourra contenir les élans de sa miséricorde, tout irrité qu'il soit par nos péchés ; un regard porté sur lui-même désarmera son courroux. Le même saint docteur observe que ce fut également

là le consolant espoir donné par les anges aux apôtres, lorsque ceux-ci, debout sur la montagne où venait de s'accomplir le mystère de l'ascension, demeuraient les yeux fixés au ciel, partagés entre l'admiration et le regret : « Hommes de Galilée, dirent les esprits célestes, pourquoi rester ainsi à la même place? Ce Jésus qui vous a quittés pour monter au ciel, reviendra de la même manière que vous l'avez vu s'éloigner de vous, » *Act.* I, 11; c'est-à-dire qu'il reviendra dans cette nature humaine qu'il avait quand il conversait avec vous. En un mot, les Pères de l'Eglise, pour nous consoler des maux de la vie présente, et ranimer l'espérance dans nos cœurs, ne cessent de nous rappeler que nous aurons pour juge celui qui fut notre avocat; que le Rédempteur des hommes sera l'arbitre de leur sort éternel.

Ne puis-je donc pas, mes frères, vous tenir ce simple raisonnement : Si les mêmes choses qui sont maintenant, au sentiment de tous les Pères, le fondement et le gage de notre salut, doivent au dernier jour nous être un sujet de terreur et d'angoisse, que nous restera-t-il alors pour notre éternité? Si, comme je le disais tout à l'heure, la vertu de la croix est si grande qu'elle ait ouvert l'accès du paradis à des criminels justement flétris par la justice humaine, comment se fera-t-il que toutes les tribus de la terre, c'est-à-dire tous les pécheurs, soient déchirées, à sa vue, par les plus cruelles tortures et poussent des cris de désespoir? Nous l'avons dit encore, c'est qu'elles y verront écrit l'arrêt de leur condamnation. Comment cela, mes frères? Le voici : La croix proclamera leur sort éternel de la même manière que le ciel et la terre, selon l'expression du Prophète royal, publient la gloire du Très-Haut, si bien que leur voix est entendue des nations les plus barbares. De même donc que toutes les parties de la création annoncent clairement, sans le secours de la parole, la puissance, la sagesse et la bonté de l'Artiste suprême : de même la croix, dans sa muette éloquence, atteste la charité, la mansuétude et la miséricorde de notre divin Sauveur. Elle nous dit que les hommes devraient être prêts à donner mille vies, si c'était nécessaire, pour celui qui a versé son sang jusqu'à la dernière goutte dans le but de les arracher à la mort éternelle et de les appeler à l'éternelle vie. Le Seigneur voulut au-

trefois qu'on déposât dans l'arche d'alliance, un vase plein de manne, à côté des tables de la loi, afin que les Israélites, sans cesse avertis par cet aliment merveilleux dont Dieu les avait nourris quarante ans dans le désert, comprissent mieux à quel point ils étaient obligés d'aimer et d'observer sa loi sainte. C'est l'office que remplira en ce grand jour le signe auguste de la croix; et d'autant mieux que le bienfait qu'elle nous rappelle, le sang d'un Dieu répandu pour nous, est incomparablement supérieur à celui dont l'antique tabernacle conservait le souvenir. Quand les hommes verront leur ingratitude pour tant de grâces et de faveurs, leur insensibilité à l'égard du plus tendre des pères, leur mépris obstiné pour une loi sanctionnée par un tel amour, quelles ne seront pas leur douleur et leur épouvante? « De quel front, dit un ancien docteur, Eusèbe d'Emèse, le lâche déserteur paraîtra-t-il devant son chef, l'esclave à jamais perdu, devant la rançon dont il eût pu si facilement acheter sa liberté? Osera-t-il bien implorer la miséricorde, celui dont le premier crime est d'avoir abusé d'une miséricorde infinie? »

Par son seul aspect, la croix nous représente encore et nous prêche la pauvreté, l'abnégation, le mépris du monde, la mortification et la pénitence; dès lors elle condamne l'avarice, l'orgueil, le faste, le luxe, l'ambition, la mondanité, toutes les passions mauvaises et tous les coupables plaisirs dont les méchants ont été perpétuellement les esclaves. Par quelles raisons pourront excuser les souillures de leur vie, les défaillances de leur âme, les aberrations et l'aveuglement de leur esprit, ceux qui, laissant la voie royale de la croix, ont marché par les sentiers tortueux du vice? L'injustice de leur cause sera mise à découvert; ils seront sans excuse en présence d'un témoignage aussi convaincant. Ils ne pourront pas même arguer de la fragilité de notre nature; car ceux qui se réfugient dans la croix, y trouvent une mystérieuse énergie, une lumière supérieure, un courage que rien ne saurait ébranler. Nous en voyons la preuve dans les innombrables exemples des saints. Ces fidèles serviteurs de Dieu étaient comme nous revêtus d'une chair fragile et corruptible; et néanmoins, par la vertu de la croix, ils ont heureusement triomphé du démon, du monde et d'eux-

mêmes. Voilà ce que proclamera le glorieux étendard de notre souverain Juge ; voilà ce qui ne sera que trop bien entendu des malheureux pécheurs. Ils refusèrent pendant la vie d'écouter la parole de consolation et de salut, ils seront forcés alors d'écouter la sentence de réprobation et de mort. Ne soyez donc pas étonnés des gémissements que pousseront de concert toutes les tribus de la terre, *et tunc plangent omnes tribus terræ.*

Il arrivera de la sorte que le sang du Christ, plus éloquent que celui d'Abel, au témoignage de l'Apôtre, après avoir imploré miséricorde avec tant d'instance et d'efficacité, n'élèvera plus la voix que pour crier vengeance et faire un suprême appel à la justice. Alors sera exaucée cette prophétique prière : « Terre, ne cache pas mon sang, n'étouffe pas sa voix dans ton sein, » *Job.* XVI, 19. Non, le sang du Christ ne restera plus caché dans les entrailles de la terre, il ne demandera plus grâce comme autrefois ; au lieu de désarmer la colère divine, il l'appellera sur la tête de tous ceux qui l'ont versé, ce sang de la nouvelle alliance. C'est sous l'impression de la même pensée que le prophète Amos s'écrie : « Malheur à ceux qui ne craignent pas le jour du Seigneur ! Que sera-t-il pour vous ? Pour vous le jour du Seigneur sera, non lumière, mais obscurité. Vous serez alors comme un homme qui fuit à la vue d'un lion et qui trouve un ours sur son chemin ; comme celui qui, rentrant dans sa maison, pose la main sur la muraille et rencontre une couleuvre qui le mord, » *Amos.* V, 18, 19. Le Prophète pouvait-il nous dire d'une manière plus frappante que les choses mêmes où l'homme avait mis son espoir, lui seront une cause de désolation et de ruine ? N'est-ce pas là ce qui aura lieu quand le signe de la miséricorde sera devenu celui d'un implacable courroux ?

Songez-y bien, mes frères : si la croix du Sauveur nous est elle-même un sujet d'épouvante, qui nous rassurera, qui nous rendra le courage qu'elle nous aura ravi ? Si le sang de l'auguste victime élève la voix contre nous, qui parlera pour notre défense ? Si nous ne trouvons pas un refuge dans les plaies de Jésus crucifié, par où débordent néanmoins, comme par autant de portes ouvertes, selon l'admirable langage de saint Bernard, les flots de la miséricorde, auprès de qui chercherons-nous un appui ? Implorerons-nous les

suffrages de la bienheureuse Vierge ou des saints? Mais leur volonté est tellement unie, tellement identifiée avec celle de Dieu, qu'ils ne sauraient en aucune façon regarder d'un œil favorable ceux qu'il regardera d'un œil irrité. Nous serions autrement en droit, s'il est permis de le dire sans blasphème, d'accuser le Seigneur ou ses saints : ce serait lui qui se montrerait trop sévère, ou bien ce seraient eux qui se montreraient trop cléments. Non, point de pitié chez les heureux habitants de la patrie céleste, pour les impies condamnés par le Monarque des cieux; ils approuveront plutôt avec joie cet acte solennel de sa justice. « Le juste se réjouira, dit le Psalmiste, en voyant éclater la vengeance; il lavera ses mains dans le sang du pécheur : *Lætabitur justus quum viderit vindictam : manus suas lavabit in sanguine peccatoris,* » Psal. LVII, 11, Plus ils désirent la gloire de Dieu, plus ils éprouveront de satisfaction à la vue des supplices infligés à ceux qui méprisèrent cette gloire. De là ce cantique du même auteur sacré : « Les saints tressailleront dans la gloire, ils triompheront sur leurs trônes immortels. Les cris d'une joie divine (d'une joie suprême et digne de Dieu) seront dans leur bouche, et dans leur main des glaives à double tranchant; pouvant frapper à la fois l'âme et le corps, » *Psal.* CXLIX, 5, 6. Pourquoi cela? « Pour exercer la vengeance au milieu des nations... telle est la gloire promise à ses saints : » *ibid.* 7, 9. Vous le voyez, mes frères, nul espoir, nulle ressource alors pour les malheureux pécheurs; tout se réunira pour les accabler et les confondre.

TROISIÈME POINT.

Les choses étant ainsi, les accusés ne pouvant rien présenter pour leur défense, le Juge prononcera immédiatement son irrévocable arrêt. Tournant d'abord vers les justes un visage plein de sérénité, des regards pleins de tendresse, il les appellera comme ses enfants bien-aimés, à son éternel héritage. « Venez, les bénis de mon Père, leur dira-t-il, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, » *Matth.* XXV, 34. « Vous êtes demeurés fidèlement avec moi dans mes tribulations; je vous donne donc le royaume de la même manière que mon Père me l'a donné, afin que

vous mangiez et buviez à ma table royale, » *Luc.* XXII, 29. O heureux ceux qui, parmi les ruines du monde et les indicibles terreurs des méchants, ne verront sur la figure de leur Juge et n'entendront sortir de sa bouche que l'expression de la bonté ! Celui qui pour les impies sera comme un lion qui rugit dans sa colère, sera pour eux un agneau plein de douceur. Quoi ! se livrer à des transports de bonheur et d'allégresse, quand on verra le soleil enveloppé de ténèbres, le ciel couvert d'un voile de deuil, la terre trembler sur ses bases, les astres pleurer, la majeure partie des hommes cherchant les plus profondes cavernes pour s'y cacher et s'écriant d'une voix lamentable : Montagnes, tombez sur nous ; collines, couvrez-nous !

Où sont en ce moment ces heureux prédestinés de la gloire, ceux dont les noms sont inscrits dans le livre qui doit être ouvert par l'Agneau sans tache, les futurs habitants du céleste séjour ? Ah ! que volontiers je me prosternerais à leurs pieds ! avec quel respect et quelle tendre affection je baiserais l'empreinte de leurs pas sur la terre ! Peut-il exister un plus éminent honneur, une félicité plus grande, que d'avoir son nom écrit parmi ceux des apôtres et des prophètes ? « Un jour, les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum,* » Matth. XIII, 43. Alors s'accomplira cette parole de Job : « La lampe que les riches dédaignaient dans leurs orgueilleuses pensées, doit répandre sa lumière dans le temps qui lui a été déterminé, » *Job.* XII, 15. Alors, en effet, la simplicité du juste, cette lampe qui scintille à peine ici-bas, méprisée par la puissance, voilée par l'humilité, brillera tout à coup à la face de l'univers ; ce sera là le jour de son triomphe. Telles seront, en ce jour, et la félicité des justes, et la douleur des méchants, qu'un saint personnage s'étonnait, disait-il, de ce que la terre ne se hérissait pas d'épines sous les pas des élus, pour leur fournir l'occasion de mériter un peu le bonheur qui les attend ; de ce qu'elle ne se couvrait pas de roses sous les pas des réprouvés, pour leur offrir une compensation bien faible et bien légère des maux affreux qu'ils subiront plus tard.

Vous avez entendu, mes frères, la sentence qui s'applique aux prédestinés et par laquelle Jésus-Christ les invite à prendre pos-

session de sa propre gloire. Lui-même en donne immédiatement la raison : « Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. » Vous connaissez les autres paroles si touchantes et si belles qui suivent dans le texte sacré. Il n'est là question que des œuvres de miséricorde, vous le savez aussi ; comme si c'étaient les seules qui donnent droit à la récompense éternelle. Œuvres fortunées ! O charité, vertu sublime ! c'est toi qui mettras le comble à notre bonheur. Pourquoi fuyons-nous donc la vue des pauvres ? Ne devrions-nous pas plutôt courir partout à leur recherche, puisqu'ils sont pour nous les dispensateurs des célestes trésors ?

Après avoir proclamé par les plus douces paroles la bienheureuse destinée des élus, le souverain Juge, se tournant vers ceux qui seront placés à sa gauche, leur adressera ce formidable arrêt : « Retirez-vous de moi, maudits : allez au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et ses anges. » Il les éloigne de sa personne sacrée, il les appelle maudits ; cela veut dire qu'ils sont irrévocablement exclus de l'éternelle bénédiction, dévoués à la malédiction éternelle. Quels seront alors les sentiments des malheureux réprouvés ? Qui pourrait nous dire ce qu'ils éprouveront en se voyant dépouillés de ce bien suprême qui leur était acquis au prix du sang d'un Dieu, qui leur avait été promis au jour heureux de leur baptême ? « Un même instant leur donnera, selon l'énergique expression d'Eusèbe, et leur ravira pour jamais la vue de l'éternelle beauté ; ils périront ayant devant les yeux l'auteur même du salut ! »

Rappelons à notre mémoire, chrétiens, ce que l'Ecriture nous rapporte d'Esaü quand il perdit la bénédiction de son père ; nous y verrons une bien faible image de ce que les pécheurs ressentiront au dernier jour. Il revenait des champs accablé de fatigue, et demandait avec instance un ragoût que son frère Jacob avait préparé : « Cède-moi en retour, lui dit celui-ci, ton droit d'aînesse. — Voici que je meurs, lui répondit-il, et de quoi me serviront tous les avantages de la naissance ? » Il consentit donc à ce fatal marché, se réservant de l'oublier aussitôt après avoir satisfait son appétit aveugle. Plus tard cependant. comme il apportait à son vieux

père le produit de sa chasse, s'apercevant que Jacob avait surpris avant lui la bénédiction du vieillard, et se voyant à jamais déçu de ses droits et de ses espérances, il rugit de douleur : « Père, s'écriait-il dans son angoisse, bénissez-moi aussi. » Et comme Isaac refusait d'accéder à ses désirs, il s'écriait encore avec des gémissements et des larmes : « N'avez-vous donc qu'une bénédiction à donner, ô mon père ? » Et la bénédiction qu'il voulait, celle de l'aîné de la famille, il ne l'obtint pas. Et des pensées homicides se mêlaient à des regrets superflus : « Les jours du deuil de notre père viendront, dit-il, et je tuerai mon frère Jacob, » *Genes.* XXV et XXVII, 41.

Chrétiens, voilà bien notre histoire. Ah ! comme notre aveuglement et notre folie nous sont ici représentés au naturel ! Vous avez vu le peu de cas que fit Esaü du titre qu'il tenait de la Providence, pour quel vil prix il le vendit, à quelle satisfaction grossière il le sacrifia ; puis, quand il en fut dépouillé par la sentence de son père, avec quels cris de douleurs et quels rugissements de colère ne réclama-t-il pas ce dont il avait fait l'abandon avec tant de légèreté ? Et nous aussi, mes frères, alors que nous commettons des péchés mortels sans nombre, nous perdons l'éternelle bénédiction de notre Père céleste, nous regardons comme une chose de nulle valeur ce trésor inestimable. Mais, quand l'heure du dernier jugement sera venue ; quand ce Père lui-même consacrera par un arrêt solennel la perte que nous aurons faite ; quand, au lieu d'une bénédiction mille fois dédaignée, il nous donnera sa malédiction, en nous disant : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, » quels ne seront pas nos transports de douleur et de rage ? C'était un héritage temporel et terrestre que l'infidèle Esaü pensait réclamer ; et cependant il l'implorait avec les plus déchirants sanglots et les larmes les plus amères. Que ne feront pas ceux qui se verront enlever l'héritage éternel, l'entrée dans la patrie céleste, sans espoir désormais de grâce et de salut ? Quels ne seront pas alors leur désespoir et leur rage ? Et c'est contre eux-mêmes que leur rage sera tournée, au souvenir des joies éphémères, des misérables plaisirs qu'ils acceptèrent en échange d'une gloire infinie !

« Retirez-vous de moi, » leur dira donc d'abord le Juge su-

prême. — Mais pour aller où, Seigneur? Quel est l'asyle ouvert à ceux que vous chassez de votre face? — « Allez au feu éternel, à ce feu préparé pour le démon et ses anges. » Voilà donc un être humain condamné à lutter éternellement, de toute son âme et de tout son corps, contre des flammes dévorantes, dans un océan de feu. Si nous n'avons pas le courage de supporter les douleurs de la vie présente, quand elles atteignent un certain degré, bien qu'elles ne soient encore qu'une ombre des maux et des tortures à venir, « qui de vous pourra, comme parle le Prophète, habiter avec de sempiternelles ardeurs? *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* » Isa. XXXIII, 14. Couchés sur un lit moelleux, nous ne saurions supporter ni la piqûre ni le bruit d'un insecte; comment supporterons-nous alors, étendus dans une fournaise, les morsures venimeuses des plus cruels serpents? Et voilà cependant dans quelle horrible prison vous devez être à jamais enfermés, malheureux pécheurs qui ne faites pas pénitence. La justice du Très-Haut exige qu'après avoir imité l'envie, la corruption et la fourberie des démons, vous partagiez le sort funeste qui leur est infligé; qu'après leur avoir ressemblé dans la prévarication, vous leur ressembliez également dans le supplice. C'est ce qui arriva, nous le voyons dans l'histoire sainte, aux enfants d'Israël. Etant entrés dans la terre que Dieu leur avait promise, ils imitèrent les désordres et les abominations du peuple qui la possédait avant eux et qui fut exterminé pour ses crimes; ils subirent à leur tour, par une frappante disposition de la justice divine, un semblable châtiment. Dieu le leur avait prédit longtemps auparavant en ces termes : « Gardez fidèlement mes lois et mes préceptes, de peur que la terre où vous allez entrer, ne vous rejette de son sein. Ne marchez pas selon les usages des nations que je chasserai devant vous. C'est à cause des crimes dont elles s'étaient rendues coupables, que je les ai réprouvées, » *Levit.* XX, 22, 23. Israël ne tint pas compte de ces avertissements, il renouvela les excès des peuples idolâtres, il partagea leurs revers. Un même juge, dans une même cause, ne saurait prononcer qu'un même jugement. Le Seigneur dit par son Prophète : « Tu as marché dans la voie de ta sœur, tu boiras à son calice, » *Ezech.* XXIII, 31, 33. Et voici un admirable

raisonnement de saint Jean Chrysostôme : « Le ciel était fait pour l'homme, comme nous le voyons par la parole même du Sauveur : Recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. L'enfer était fait pour le diable, comme le dit formellement la seconde partie du même texte. Or, méconnaissant les droits de Dieu, l'homme a pris le diable pour modèle. N'est-il pas juste qu'il en ait aussi la destinée? »

A peine la sentence aura-t-elle été prononcée que la terre s'entr'ouvrira, comme elle s'entr'ouvrit autrefois pour engloutir Dathan et Abiron avec leurs tentes; et les damnés descendront vivants dans les enfers. Voilà donc le terme fatal où vont aboutir les intrigues et les voluptés de la terre : des supplices éternels, au lieu d'une éternelle béatitude. Voilà le fruit amer de ces plaisirs si vantés qui produisaient une si douce ivresse. Nous connaîtrons, dit un saint, ce qu'il y a d'amertume dans la volupté, quand nous sentirons réellement les maux dont elle a été la source. « Les lèvres de la courtisane distillent le miel, disait le plus sage des rois; mais à la fin elle est amère comme l'absinthe, meurtrière comme un glaive à double tranchant, » *Prov.* v, 3, 4. Oui, comme un glaive à double tranchant : car elle tue du même coup le corps et l'âme.

Et maintenant je reviens à vous, mes frères, avec l'ardeur et la sollicitude que l'apôtre saint Paul témoignait aux Galates, tombés des pures splendeurs de la foi dans les grossières superstitions du judaïsme, quand il leur disait : « Je voudrais être en ce moment au milieu de vous, donner à ma voix l'expression la plus persuasive, la modifier selon vos besoins : car je suis dans l'angoisse à cause de vous, » *Galat.* IV, 20. Et moi aussi, chrétiens, je me sens tellement pressé du désir de votre salut, que je voudrais à cette heure pouvoir pénétrer dans les plus secrets replis de votre cœur, ou mieux, s'il était possible, arracher ce cœur à son obscure prison, le traduire au grand jour, voir de quels mouvements il est agité sous l'impression de ma parole. Quelles sont vos pensées, dites-le moi, pendant que vous entendez ces choses? Hésitez-vous encore à vous donner au Seigneur? La crainte des jugements divins ne s'est-elle pas emparée de votre âme? Le souvenir de vos péchés ne jette-t-il pas le trouble et le remords dans votre conscience? N'avez-vous

aucun repentir de votre vie passée? Ne formez-vous pas la généreuse résolution de changer de vie? Ne demeurez-vous pas, au contraire, frappés d'une sorte de torpeur et d'insensibilité? Peut-être que vous mettez en doute la vérité du mystère que nous vous prêchons, ou que vous en atténuez du moins l'importance, ou que vous le regardez enfin comme une chose qui vous serait étrangère? Ah! chrétiens, rien de plus vrai, rien de plus formidable, rien qui vous touche de plus près ni d'une manière plus personnelle! Pourquoi cette fatale incurie? pourquoi cette mortelle indifférence? pourquoi vivre ainsi, comme si rien de tout cela ne vous regardait? Que sont devenus votre sens et votre jugement, je vous le demande? Qu'avez-vous fait de votre raison, qui est néanmoins le caractère distinctif de l'homme? Sous quelles ruines est-elle ensevelie, pour qu'elle ne sente plus des choses aussi terribles, pour qu'elle demeure sourde à de semblables avertissements, pour qu'elle ne sache plus prévoir un avenir dont la religion ouvre à vos yeux la sombre perspective?

Donc, mes frères, tandis que nous en avons encore le temps, les moyens et la grâce; tandis que l'Eglise nous en avertit et nous en conjure par toutes ses voix; tandis que le souverain Juge nous attend avec patience, nous presse avec amour, nous tend une main secourable, nous offre le pardon, hâtons-nous de nous réconcilier avec lui, jetons-nous entre les bras de sa miséricorde. Ne laissons pas échapper le moment et l'occasion favorables; ce moment et cette occasion passent avec la vie présente pour ne plus revenir. Quel est celui d'entre vous dont le cœur est assez endurci pour n'être pas ébranlé par les éclats de ce divin tonnerre? Lorsque Jean-Baptiste annonçait aux hommes ces mêmes vérités, dans le nombre de ceux qu'une crainte salutaire ramenait au Seigneur, on voyait des soldats oublier l'orgueil et la licence ordinaire de leur profession, se jeter aux pieds du saint Précurseur et lui dire: « Et nous, maître, qu'avons-nous à faire pour nous sauver? » *Luc*. III, 14. Comment ne m'adresseriez-vous pas aujourd'hui la demande que faisaient ces hommes jusque-là si corrompus, alors que le même jugement et les mêmes supplices sont suspendus sur votre tête? Or, si cette demande m'était adressée, voici quelle serait ma

réponse : Scrutez avant tout, avec une religieuse attention, les années de votre vie écoulée, pesez-les sévèrement au poids du sanctuaire; puis lavez-en les souillures dans les larmes du repentir et le bain sacré de la pénitence. Une fois le passé réparé, la vie rétablie sur ses véritables bases, continuez à fréquenter ce sacrement, afin de conserver la grâce et la justice que vous aurez reconquises. C'est là, pour parler le langage du pieux cardinal Cajetan, le remède qui maintient éminemment l'homme dans la crainte du Seigneur.

Il est surtout une résolution que nous devons fixer irrévocablement dans notre cœur, celle de ne plus retomber désormais dans nos désordres, de sacrifier tous nos biens et notre vie elle-même, s'il le fallait, plutôt que notre innocence. Mais, pour vivre dans cette inaltérable pureté, nous devons chaque jour recourir à la prière. Prenons soin de déterminer, autant qu'il est en notre pouvoir, les heures que nous consacrerons à ce saint exercice; et que l'objet constant de nos vœux, de nos soupirs et de nos larmes, soit d'obtenir de Dieu qu'il nous abandonne plutôt aux plus grandes infortunes, que de nous laisser tomber dans un seul péché mortel. Pour mieux nous concilier la miséricorde du Seigneur, corroborons nos prières par des œuvres de miséricorde. N'est-ce pas à de telles œuvres, comme nous l'avons déjà dit, qu'est spécialement attachée la suprême bénédiction de notre Père, la sentence d'absolution de notre Juge ? Les pauvres que nous aurons secourus intercéderont pour nous auprès de lui, et nous recevront dans ses divins tabernacles. Telle est la vertu de l'aumône que, déposée dans le sein de l'indigent, alors même que celui-ci garderait le silence, elle prie pour nous et plaide incessamment notre cause. C'est la parole même du Sage. Oui, l'aumône que vous avez faite en secret ne cesse d'élever la voix en votre faveur ; elle appelle maintenant sur vous la grâce et la miséricorde, elle vous introduira plus tard au séjour de l'éternelle gloire. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Magnus dies Domini, et quis poterit sustinere?

Il est grand le jour du Seigneur, et qui pourra en soutenir l'éclat?
Joel. II, 11.

MES FRÈRES,

Les disciples du Sauveur demandaient à ce divin maître quels seraient les signes de son second avènement et de la consommation des siècles; parmi plusieurs qu'il leur indiqua, en voici quelques-uns, mentionnés dans l'Evangile de ce jour : « Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles; il y aura sur la terre une grande terreur parmi les nations, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots; » et la suite, que vous avez déjà lue.

Quand je songe, mes frères, d'une part, à ce que ce dernier jour aura de solennel et de terrible; de l'autre, à ce que la vie humaine nous présente partout de vices et de désordres, je cherche la cause d'un pareil aveuglement; et je ne puis m'empêcher de la voir principalement dans les fausses idées que la plupart des hommes se font, soit de la miséricorde, soit de la justice divine. Il est aisé de découvrir en cela l'action funeste du démon. Cet antique ennemi du genre humain travaille incessamment, avec toute l'ardeur et toute l'adresse dont il est capable, à mettre sous les yeux des pécheurs l'image de la divine miséricorde, non pour en exciter l'amour dans leur âme, mais pour qu'elle leur soit un prétexte qui les autorise à commettre de nouveaux péchés. Il s'efforce en même temps d'atténuer en eux l'idée de la justice et des jugements du Seigneur; il en détourne leurs regards, afin de

mieux les entraîner au précipice, en leur ôtant le frein d'une salutaire et religieuse frayeur. Il n'ignore pas que, s'il nous était donné de comprendre la plus légère partie même des rigueurs du divin jugement, il nous suffirait d'entendre prononcer ces deux mots : jugement, péché, pour que nous en fussions ébranlés jusqu'au fond de notre être.

Un homme qui venait de mourir reçut de Dieu la permission de manifester clairement à l'un de ses amis combien l'aveuglement des mortels à cet égard est profond et terrible. Prié par cet ami de lui dire en quel état il se trouvait après l'épreuve de la vie présente, il répondit avec un inénarrable gémissement : Personne ne croit, non, personne, personne. Et comme son ami lui demanda ce que signifiait cette étrange parole, il ajouta : Personne ne croit quelle est la sévérité des jugements de Dieu, combien sont effrayants les châtiments qu'il exerce. C'est de cette fatale ignorance, comme d'une source empoisonnée, que provient la déplorable facilité avec laquelle les hommes offensent le Seigneur. Pour dissiper, du moins en partie, ces fatales ténèbres qui pèsent plus que jamais sur les âmes, en ce qui regarde le jugement dernier, j'ai résolu de vous en présenter aujourd'hui, autant qu'il sera permis à ma faiblesse, le lugubre mais salutaire tableau. Pour cela, je tâcherai de vous expliquer cette sentence du prophète Joël que j'ai prise pour texte de ce discours : « Il est grand le jour du Seigneur, et qui pourra en soutenir l'éclat? *Magnus dies Domini, et quis poterit sustinere?* » A vous, mes frères, de recueillir avec une pieuse attention les paroles qui me seront inspirées par le plus redoutable des mystères. *Ave Maria.*

Puisque nous devons commencer, mes frères, par expliquer le texte du Prophète, remarquons en premier lieu que lorsque les Hébreux voulaient donner une haute idée d'une chose quelconque, ils ajoutaient au nom de cette chose celui de Dieu ou du Seigneur. Voilà dans quel sens il faut entendre ces expressions si fréquentes dans nos Livres saints, la montagne de Dieu, les armées de Dieu, la clémence de Dieu. Le roi David demandait s'il restait quelqu'un de la race de Jonathas, voulant, disait-il. exercer en-

vers lui la miséricorde de Dieu, c'est-à-dire, une miséricorde pleine de grandeur et de magnificence. Et n'en soyons pas étonnés : tout ce qui vient de Dieu doit évidemment porter l'empreinte de sa nature, le reflet de sa majesté. Lors donc que le Prophète appelle ce dernier jour du monde, le jour du Seigneur, il prétend avant tout nous en faire comprendre la grandeur et la solennité. Il sera bien grand, en effet, ce jour qui doit clore et résumer le cours de tous les siècles, tous les jours que l'humanité aura vécu. C'est alors que tous les hommes sans exception, toutes les générations qui se seront succédé sur la terre auront à rendre compte de leur vie ; et tel que chacun sera trouvé dans ce dernier jour, tel il demeurera pendant l'éternité tout entière : Jamais, dit saint Grégoire, l'homme ne pourra rien changer au sort que ce jour lui aura fait. Est-il une pensée plus capable de nous inspirer de généreux efforts pour nous préparer à ce jour décisif ? Il est au pouvoir de la vie présente, remarque un saint docteur, Eusèbe d'Emèse, de rendre heureux tout ce qui doit être éternel. Mais, à ce jour suprême, les réprouvés s'écrieront, trop tard, hélas ! « Collines, cachez-nous ; montagnes, tombez sur nous. » Ils imploreront la mort, sans pouvoir l'obtenir, eux qui ne daignèrent pas même désirer la vie, quand ils pouvaient si facilement s'en assurer la possession.

Ce jour est encore appelé jour du Seigneur, parce que le Seigneur se vengera alors de tous ses ennemis, de tous les outrages qui furent jamais commis envers sa majesté sainte. Il est un jour fixé pour cela dans les desseins de la sagesse divine : car Dieu lui-même a dit, *Exod.* XXXII, 34 : « Au jour de la vengeance, je rechercherai et punirai le crime qu'ils ont commis : » *Ego autem visitabo in die ultionis et hoc peccatum eorum :* il s'agit là du péché des Israélites adorant le veau d'or au pied du Sinaï. Dieu le punit, à la vérité, par la mort de quelques milliers d'hommes ; mais ce n'était là que le commencement de sa vengeance, et c'est au dernier jour qu'elle doit être complétée. Or, ce qui est dit de cette prévarication s'applique à toutes celles qui furent ou seront jamais commises dans la suite des temps. Qu'il sera donc grand le jour où seront discutés et punis tant de crimes divers ?

PREMIER POINT.

Nous trouvons dans les Livres saints de nombreux et remarquables passages qui nous font entrevoir quelle sera la grandeur formidable de ce jour. Au premier rang figurent les signes qui doivent l'annoncer au monde, et qui nous sont montrés sous des traits si frappants par le Sauveur lui-même. Voici ce que nous lisons dans la page qui précède immédiatement l'Evangile de ce dimanche : « Les nations s'élèveront les unes contre les autres et les royaumes s'attaqueront entre eux : il y aura de toutes parts des tremblements de terre, des épidémies, des famines : au ciel éclateront des prodiges effrayants. Mais avant ces choses, on mettra la main sur vous, on vous persécutera, on vous traduira devant les synagogues, on vous jettera dans les prisons, » *Luc*, XXII, 10, 12. C'est alors qu'apparaîtra l'homme de péché, cet enfant de perdition, qui doit s'exalter au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu et reçoit les adorations des hommes ; il ira s'asseoir sur les autels, usurpant tous les honneurs divins, usant des moyens les plus étranges pour renverser et détruire l'Eglise. Saint Jean nous décrit en ces termes le pouvoir de ce cruel et perfide tyran : « Et je vis monter du sein de la mer une bête ayant sept têtes, dix cornes, et sur ces cornes autant de diadèmes, et sur ces têtes des paroles de blasphème et d'impiété. Et cette bête que je voyais, ressemblait à un léopard, ses pieds étaient comme ceux d'un ours, et sa face était la face d'un lion. Et le dragon lui donna sa mystérieuse vertu, avec une grande puissance. Et voilà que toute la terre tombe en admiration devant la bête et les hommes adorent le dragon dont elle tient son pouvoir, et ils adorent la bête elle-même, en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourrait lutter contre elle ? Et le pouvoir lui fut donné sur toute tribu, tout peuple, toute langue et toute race, » *Apoc.* XIII, 1-7. Bientôt après le Prophète ajoute : « Et je vis une autre bête qui s'élevait de la terre ayant deux cornes semblables à celles d'un bélier ; elle parlait comme le dragon, opérant en sa présence tous les prodiges de la première bête, et faisant adorer celle-ci par la terre entière et ses habitants. Elle accomplissait d'étonnantes merveilles, au point de faire descendre le feu

du ciel sur la terre, et de séduire les hommes par les prestiges de sa puissance, » *ibid.*, 11. Par la première bête, à laquelle les hommes offrent leurs adorations, subjugués qu'ils sont par son pouvoir, l'Evangéliste nous représente l'Antechrist ; et le dragon, dont elle tient son pouvoir, c'est le prince des démons. Sa férocité est comparée à celle du léopard, de l'ours et du lion, c'est-à-dire des animaux les plus terribles. Elle a sept têtes, et par là nous sont représentés les innombrables artifices auxquels elle aura recours pour entraîner les hommes à blasphémer le nom de Dieu; c'est ce que signifient les paroles de blasphème qu'elle porte sur ses diverses têtes. Elle a dix cornes, est-il encore dit, instruments de domination et de cruauté. Ces cornes de la bête ne sont autres que les rois qu'elle aura soumis à son empire, et dont elle se servira pour ravager le royaume des saints ; car que représentent les diadèmes dont ses cornes sont ornées, si ce n'est la puissance royale? Mais, comme cette bête doit agir par la ruse et la fourberie autant que par les armes et la force, l'Evangéliste voit une autre bête s'élevant de la terre, tandis que la première était sortie de la mer, et qui, sous la figure inoffensive d'un bélier, parlait cependant le cruel et perfide langage du dragon. En réunissant la douceur d'une telle forme avec l'orgueilleuse impiété d'un tel langage, le Prophète de Pathmos pouvait-il mieux nous faire comprendre que l'Antechrist joindrait aux moyens les plus violents les plus séduisantes paroles et les dehors les plus trompeurs, jusqu'à simuler la sainteté des prophètes? Et ne voyons-nous pas quelques traits de ce caractère dans les hérétiques de notre temps? Ils se vantent de venger la liberté de l'homme, de rétablir la pureté de la doctrine évangélique; et dans le fond ils répandent partout le mortel poison du vice et de l'erreur. Ne seraient-ils pas, mes frères, les dangereux précurseurs de l'Antechrist, eux qui, sous prétexte de ramener l'Evangile à sa primitive beauté, nous donnent un autre évangile, et sèment des principes qui corrompent et détruisent cette antique foi que nous tenons des apôtres?

Après ces premiers signes, en viendront d'autres plus formidables encore et qui toucheront de plus près au suprême dénoue-

ment. Ceux-ci, nous les voyons dans notre Evangile : « Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles ; sur la terre, les nations seront agitées et confondues, à cause du bruit effrayant que fera la mer par le bouleversement de ses flots ; les hommes sécheront de terreur, dans l'attente des choses qui devront survenir dans le monde ; les vertus des cieux seront ébranlées : » c'est-à-dire que les astres ne suivant plus leur cours accoutumé, tout le reste de l'univers sera dans le désordre et la confusion. Saint Jean Chrysostome rend ainsi raison de ces étranges phénomènes : « De même qu'à la mort du père de famille, la maison tout entière est dans le trouble et la consternation, chaque membre de la famille pleure et se couvre d'habits de deuil ; de même, à la dernière catastrophe du genre humain, pour lequel a été fait tout le reste du monde, les astres qui brillent au firmament, perdant leur lumière, se couvriront d'un voile ténébreux, toutes les créatures pleureront, comme on pleure aux funérailles. » Or, d'après ces signes, qui seront tels, suivant l'expression de l'Evangile, que les hommes en sécheront de frayeur, il est déjà facile d'entrevoir la grandeur des maux qui devront se déchaîner sur la terre. « Si la prochaine arrivée du Juge répand une semblable terreur, que dire de sa présence, que dire du jugement lui-même ? » Ne sommes-nous donc pas bien en droit de le répéter : « Il sera grand le jour du Seigneur ; et qui pourra en soutenir l'éclat ? »

SECOND POINT.

La grandeur de ce jour se déduit, en second lieu, du grand nombre de ceux qui doivent alors être traduits au divin tribunal : « J'examinerai, dit le Seigneur par son prophète, je réviserai toutes les iniquités de l'univers, je relèverai contre les impies toutes les impiétés dont ils furent coupables, » *Isa.* XIII, 11. C'est donc le monde tout entier qui doit comparaître à ce jugement : les siècles écoulés et les siècles à venir, toutes les conditions et tous les sexes, tout ce qui vécut ou vivra, depuis l'origine des choses jusqu'à la consommation des temps. Là se trouveront réunis les habitants des cieux et des enfers, les âmes qui souffriront encore dans les flammes du purgatoire, et les enfants qui

peupleront les mystérieuses demeures des limbes. C'est ce que le grand saint Thomas conclut de ces paroles de l'Apocalypse : « Je vis les morts, petits et grands, se tenant debout devant le trône, » *Apoc.* xx, 2. C'est ainsi que le Théologien entend cette expression de l'Evangéliste. Cette vaste multitude, aussi nombreuse que les grains de sable qui sont sur les rivages de la mer, sera donc là aux pieds du tribunal suprême; et c'est alors que sera réalisé dans toute son étendue cet oracle prophétique : « J'en jure par mon éternelle vie, dit le Seigneur, tout genou fléchira devant moi, toute langue confessera mon nom : *Vivo ego, dicit Dominus, quia mihi curvabitur omne genu, et confitebitur omnis lingua,* » Isa. xlv, 24.

Et ce ne sont pas seulement les âmes, ce sont encore les corps qui, rappelés à la vie, viendront à ce dernier rendez-vous de la nature humaine, selon cette parole de saint Paul : « Sur un ordre donné, à la voix de l'archange, au son de la trompette, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et les morts qui s'endormirent dans le Christ, ressusciteront les premiers, » I *Thess.* iv, 15. Oui, le cri de la trompette éveillera tous les hommes plongés dans le sommeil du tombeau; ils seront tous appelés à comparaître devant ce tribunal, non point par un délégué quelconque, mais personnellement et par eux-mêmes, pour y subir un jugement sans appel. « Qu'elle est puissante, qu'elle est terrible, dit saint Jean Chrysostome, cette voix de la fatale trompette, qui se fait entendre de tous les éléments, brise les rochers, ouvre les enfers, renverse les portes d'airain, rompt les liens de la mort, et, rappelant les âmes du fond des abîmes, les réunit une seconde fois à leurs corps ! » Et tout cela s'accomplira avec la rapidité de la flèche qui fend les airs; « en un instant, comme s'exprime l'Apôtre, en un clin d'œil, au bruit de la dernière trompette, » I *Cor.* xv, 52. A ce signal, la mer, la terre et l'air, la mort enfin dans toutes les parties de son empire, tout ce que le ciel renferme dans sa circonférence, rendront les corps qu'ils avaient absorbés; tous ces corps se lèveront pleins de vie, n'importe leurs transformations successives, qu'ils aient été dévorés par les animaux, les poissons ou les hommes eux-mêmes. La langue de l'impie Nicanor, coupable

de tant de blasphèmes, cette langue que Judas Machabée fit hacher et donner aux oiseaux, reprendra sa forme et son mouvement, pour vomir dans l'éternité de nouveaux blasphèmes contre le ciel.

Et n'en soyez pas trop surpris, mes frères. Ce même Dieu qui donne à la plus petite semence la vertu de se multiplier et de produire souvent un grand arbre, ne pourra-t-il donner aux derniers restes de votre corps, à la cendre la plus légère, à la vapeur la plus impalpable, la force de revenir à leur état primitif? L'Apôtre ne l'a-t-il pas clairement annoncé, quand il disait : « Il faut que cette matière corruptible revête l'incorruptibilité? » Remarquez l'énergie de cette expression : *Il faut;* cela veut dire qu'on ne saurait sans la plus évidente absurdité supposer le contraire; le corps avec lequel et au moyen duquel nous avons commis le mal ou pratiqué le bien, c'est celui-là même, et non un autre, que nous devons nécessairement avoir dans le châtiment ou la récompense. N'en doutez pas, chrétiens, ces yeux impudiques, ces mains rapaces, cette langue qui distillait le mensonge ou le fiel, ce ventre insatiable, tous ces membres qui ont été les esclaves de l'iniquité, et qui n'ont produit que l'iniquité, subiront eux-mêmes la juste peine de leurs crimes. Les corps des saints, de leur côté, ces corps affligés par les veilles, les travaux et les jeûnes, seront alors inondés des plus pures délices. Un docteur que j'ai déjà cité, Eusèbe d'Emèse, nous présente ce contraste avec des expressions dont il n'est pas aisé de rendre la grâce et la beauté : « La chair autrefois éprouvée par les supplices, est maintenant honorée dans la gloire; elle a vaincu la douleur, elle triomphe dans la béatitude; elle supporta courageusement les afflictions, parce qu'elle crut fermement à sa résurrection future. » Ce qu'il dit des corps des réprouvés s'adresse à certains hérétiques qui niaient la résurrection de la chair : « Si tu ne dois pas être jugé dans cette même chair qui te fut personnellement unie, tes crimes ont beau s'accumuler, que pourrais-tu craindre? Donne carrière à tes mauvais instincts, n'impose plus de frein à tes vices, pèche en toute sécurité; du moment où c'est un autre qui doit souffrir à ta place, tu n'as plus rien à redouter. Nature corrompue, sois sans crainte : une nature différente subira le châtiment! S'il

en était ainsi, nous serions en droit d'en conclure que la mort est un bien pour les méchants, qu'il n'y a de tourments que pour l'innocence ; la chair qui dort à jamais dans sa poussière ne serait pas punie de ses crimes passés, et celle qui n'existait pas auparavant serait créée dans l'unique but de souffrir éternellement des supplices mérités par une autre. Mais loin de nous une telle pensée ! C'est de notre propre corps que parle l'Apôtre, I *Cor.* xv, 53 : « Il faut que cette matière corruptible revête l'incorruptibilité. » La partie matérielle de notre être, ce qui était mortel en nous, doit renaître de ses cendres, pour n'être plus sujet à l'empire de la mort. » Voilà comment s'exprime cet ancien docteur de l'Eglise.

Donc, mes très-chers frères, si c'est l'amour de votre corps qui vous entraîne au péché, si c'est le plaisir des yeux ou celui des oreilles, les grossières voluptés des sens qui vous jettent dans de honteux désordres, vous êtes dans une étrange erreur : c'est au contraire tout cela qui devrait vous éloigner du vice. Amateurs de la chair, sauvez-la des plus affreux supplices ; ne perdez pas pour l'éternité ce corps que vous aimez tant. Ne voyez-vous pas qu'en flattant maintenant ses appétits, vous le dévouez pour plus tard à la plus profonde misère ? Ces délices d'un moment lui préparent des tortures sans fin. Puisque nous devons tous être jugés ensemble, puisque tous les hommes doivent être réunis en un même lieu, quel spectacle ne présentera pas, je vous le demande, cette effrayante agglomération de toutes les générations humaines placées sous le regard scrutateur du souverain juge, dans l'attente de l'arrêt qui devra décider de leur éternelle destinée ? Quand un criminel qui occupait un rang dans le monde, est condamné à mort par le roi, les hommes accourent de toutes parts, pour admirer les jeux de la fortune et le pouvoir qu'elle exerce jusque sur les têtes les plus élevées. Que sera-ce donc de voir tant de puissants et de riches, tant de rois, d'empereurs et de Césars, ces fiers monarques de la terre, dépouillés de tout, ne portant plus en eux-mêmes, n'ayant plus autour d'eux aucune marque de leur grandeur évanouie, tremblants et confondus, n'attendant plus qu'une sentence de mort, et de mort éternelle ? O revers ! ô leçon ! N'avons-nous pas bien raison de nous écrier avec le Prophète :

« Il est grand le jour du Seigneur, et qui pourra en soutenir l'éclat? »

TROISIÈME POINT.

Cette grandeur ressort, en troisième lieu, de la grandeur même de la colère divine, qui doit surtout éclater en ce jour. Les désastres que les iniquités des hommes ont successivement attirés sur la terre, les calamités de tous les siècles, les fléaux multiples et divers qui sont tombés sur l'humanité, n'en furent que les préludes. Ce sont là comme des étincelles échappant de temps en temps au mystérieux foyer qui couve dans le sein de la justice infinie; c'est alors la fournaise elle-même qui, rompant toutes ses barrières, se déversera sur la tête des méchants. Et quelle langue pourrait nous retracer la puissance et l'intensité d'un feu qui doit avoir pour aliments les impuretés et les crimes du genre humain tout entier? Oui, tous les péchés qui furent commis depuis l'origine du monde et le seront jusqu'à la fin, auront nourri, excité, agrandi de jour en jour le feu du céleste courroux. Quand donc le dernier jour sera venu, quand l'implacable incendie débordera sur la terre, quel est l'homme qui ne sera pas frappé d'étonnement et de stupeur? quel est le cœur d'airain qui ne fondra pas devant cette fournaise? Un homme seul commet parfois, dans le cours de sa rapide existence, un nombre incalculable de péchés; et là seront entassées les iniquités commises par tous les hommes et dans toute la suite des siècles! C'est vous cependant, pécheur, chétive et misérable créature, qui supporterez le poids de la vengeance divine; vous serez comme le but vers lequel une main toute-puissante dirigera les traits de la divine fureur. Le Seigneur disait à Pharaon : « Je t'ai établi pour montrer en toi la grandeur de ma puissance, pour faire briller aux yeux des peuples la gloire de mon nom: » *Idcirco posui te, ut ostendam in te fortitudinem meam et narretur in gentibus nomen meum*, Exod., IX, 16. Eh bien, c'est vous qui dans ce jour tiendrez la place de ce monarque obstiné; c'est vous qui, par la grandeur de vos châtiments, manifesterez celle de la puissance et de la fureur du Très-Haut, beaucoup mieux encore que ne la manifestèrent les dix plaies de l'É-

gypte et les malheurs de Pharaon. Encore une fois, qui pourrait ne pas s'écrier avec le Prophète : « Il est grand et terrible le jour du Seigneur? »

Mais ce n'est pas la colère seule, c'est aussi l'incompréhensible patience de ce maître suprême, qui fera la grandeur et l'effroi de ce jour. Dieu a si longtemps attendu que les prévaricateurs vinssent à résipiscence! il a si souvent tenté, et par des moyens si admirables, de les ramener à lui! Durant l'espace de quarante, cinquante, soixante ans, et quelquefois davantage, ils ont entassé péchés sur péchés; et la divine patience les a constamment attendus. Elle eût pu se lasser néanmoins : car enfin, pourquoi la vie a-t-elle été donnée à l'homme, si ce n'est pour que tout le temps en fût consacré à servir et à glorifier l'auteur de la vie? Ce don, avec tant d'autres qui en font le charme et le prix, ne l'aurions-nous donc reçu que pour en abuser et le tourner contre Dieu, outrager notre éternel bienfaiteur et provoquer sa colère, lâcher la bride, en un mot, à tous les mauvais instincts, à toutes les passions de la nature corrompue? Non, en vérité, ce n'est pas pour cela que le Seigneur a constitué notre être dans une si grande abondance de biens. Quand donc vous avez passé cinquante ans dans le désordre, n'est-il pas vrai de dire que la patience divine vous a toléré pendant ce même temps, vous invitant sans cesse à la pénitence? Que n'a-t-elle pas tenté dans cet intervalle? que n'a-t-elle pas fait pour guérir votre âme et la rétablir dans son amour? Elle a tour à tour employé la rigueur et la tendresse; par les maladies qu'elle vous envoyait, ou par la mort de vos proches, elle mettait sous vos yeux l'image de votre mortalité. Par combien d'inspirations secrètes, à l'instant même où vous alliez commettre le mal, n'a-t-elle pas essayé de vous en détourner? Que de fois ne vous a-t-elle pas fait entendre la voix touchante de l'Eglise? Que pouvait-elle faire de plus pour vous exhorter à la pénitence et vous attirer dans ses bras? Or, ne l'oubliez pas, mes frères, plus le Seigneur a longtemps supporté vos désordres, plus il a fait pour procurer votre salut, plus aussi sa justice aura le droit de sévir contre vous. L'amour méprisé, qui l'ignore? se change aisément en fureur. Dieu l'a dit lui-même par la bouche d'Isaïe : « Je me suis tu; mon

silence s'est prolongé sans mesure; j'ai certes été patient : il est temps que ma douleur éclate; je disperserai tout à la fois et j'absorberai, je rendrai désertes les montagnes et les collines, je détruirai toutes les semences des champs, » *Isa.* XLII, 14, 15.

Le Psalmiste a dit : « Dieu est un juge plein d'équité, de force et de patience : sa colère éclatera-t-elle chaque jour ? » *Psal.* VII, 12. Non sans doute : « car le Très-Haut est lent à payer ses dettes, » selon la belle parole de Salomon, *Eccli.* V, 4; mais le paiement n'en sera que plus rigoureux, nous ne saurions assez le dire. Une mansuétude extrême appelle une extrême sévérité. S'il est lent à frapper, Dieu n'en frappera que des coups plus terribles; la grandeur du châtiment répondra à la longueur de l'attente. Comptez, s'il est possible, le nombre des péchés qui souillent votre vie depuis votre plus tendre enfance; songez aux iniquités sans nombre dont les hommes se sont rendus coupables depuis le commencement du monde, et dites-moi, je vous prie, ce que sera la justice qui doit les punir au dernier jour. En vérité, vous n'aurez qu'une parole pour me répondre, toujours la parole d'Isaïe : « Qu'il est grand le jour du Seigneur! quel homme en pourra soutenir l'éclat? »

Encore une considération éminemment propre à nous le montrer tel que le voyait le Prophète : je veux parler de la matière sur laquelle le jugement doit porter. Nous y répondrons, mes frères, non-seulement des péchés que nous aurons nous-mêmes commis, mais encore de ceux qu'auront commis les personnes confiées à notre sollicitude, les enfants, les serviteurs, nos subordonnés quelconques. Les prévarications où ces personnes seront tombées par notre négligence, ou que notre vigilance eût pu leur faire éviter, seront censées les nôtres. Si donc ceux dont nous avons à prendre soin ignorent la religion, ses dogmes et ses préceptes; s'ils jurent ou blasphèment sans que nous les reprenions; s'ils se livrent impunément à des jeux immodérés, aux plaisirs de la table, à des habitudes d'impureté; s'ils manquent aux offices divins les jours déterminés par l'Eglise, tous ces vices, que nous aurions dû corriger, seront portés à notre compte. En vain auriez-vous mené la vie la plus active et la plus pure, les crimes des autres vous seront imputés; on vous reprochera leur torpeur et leur nonchalance;

c'est à vous que le Seigneur dira comme il disait autrefois à Pierre : « Simon, vous dormez ? » *Marc.* XIV, 37. C'était à vous néanmoins de tenir les autres éveillés, d'exciter leur zèle, de les rappeler sans cesse au devoir.

Ni une parole oiseuse, comme nous le voyons dans nos livres saints, ni la pensée la plus légère, ne passeront inaperçues au divin tribunal. S'il est vrai que la justice de Dieu ne doive pas laisser un verre d'eau froide sans rémunération, il l'est également qu'une parole oiseuse sera punie ; et dès lors, de quel examen, de quelle sentence, ne seront pas l'objet tant de discours mauvais, de conversations impures, de propos licencieux, de médisances et de calomnies, d'injures et de mensonges, qui sont la honte du nom chrétien ?

Et parce que vous avez vous-mêmes perdu le souvenir de vos crimes, n'allez pas croire que Dieu les ait oubliés comme vous. Le saint docteur que j'ai déjà souvent nommé, combat cette illusion par ces remarquables paroles : « Misérables jouets d'une funeste erreur, nous nous persuadons que le temps efface nos péchés dans sa course ; et, parce que nous les oublions, nous pensons que Dieu les oublie de même. Non, il n'en est pas ainsi : tout est conservé, tout est scellé dans sa mémoire éternelle. » Entendez ce que dit le saint homme Job : « Vous avez renfermé, Seigneur, et scellé comme dans un sac toutes mes iniquités : « *Signasti quasi in sacculo delicta mea,* Job, XXIV, 17. Une chose scellée est une chose sacrée. Nous n'apposons notre sceau que sur des objets que nous voulons placer sous une garde inviolable, de telle sorte que rien n'en puisse périr. L'auteur ne pouvait donc mieux nous faire comprendre qu'aucun de nos péchés, pas même le plus léger, ne saurait échapper à la pensée divine. Aussi Dieu dit-il encore : « Je scruterai Jérusalem à la lumière de mon flambeau : » *Scrutabor Jerusalem in lucernis,* Soph. I, 12. C'est de cette manière, un flambeau à la main, que nous cherchons ce dont nous désirons ardemment la découverte. Or qui pourrait se soustraire à la clarté de la sagesse divine, elle dont les rayons enveloppent et pénètrent toutes les parties de l'univers ? Par un autre prophète, le Seigneur exprime ainsi la même vérité : « Tout est écrit devant moi ; je ne

garderai pas le silence; je leur rendrai ce qui leur est dû, je le verserai dans leur sein, » *Isa.* LXV, 6. *Tout est écrit;* vous voyez là les deux livres dont il est parlé dans l'Apocalypse : le livre de vie, où sont inscrits tous les élus; le livre de mort, où sont retracées les œuvres coupables des réprouvés.

Insensés que nous sommes! notre vie s'écoule dans la plus profonde négligence. Tandis que nos actes sont écrits avec tant de soin en caractères ineffaçables, nous passons notre temps dans les amusements et l'oisiveté, nous cherchons uniquement le plaisir ou la richesse; et pendant ce même temps, toutes nos fautes sans exception sont recueillies et gravées dans le livre de la justice divine. Oui, malheureux! là sont relatés, jour par jour, heure par heure, les faux serments et les blasphèmes que vous avez prononcés, vos paroles d'insulte envers Dieu, d'injustice à l'égard de l'homme, les regards lascifs portés sur des objets illicites, les désirs impurs, les intrigues criminelles, les vols accomplis ou simplement projetés, les emportements et les vengeances, les désordres cachés ou publics, tout enfin, puisque les paroles inutiles elles-mêmes y seront consignées. Et maintenant, riez tout à votre aise, jouez, livrez-vous à la bonne chère, courez après les voluptés, ne songez qu'aux choses de la terre, occupez-vous de tout, excepté de ce compte terrible qui se prépare contre vous dans la chancellerie du ciel! C'est ce qui parfois a lieu dans le secret des tribunaux humains : le coupable dort tranquille; se croyant à l'abri du soupçon, il se livre à ses plaisirs accoutumés : et cependant le témoin fait sa déposition, les scribes la relatent avec soin, les juges préparent les éléments de leur sentence et fixent déjà la peine qui doit être prononcée; le seul homme intéressé en cause ignore ce qui se fait contre lui : il a bien autre chose à quoi penser! Puis tout à coup, son accusation étant prête, il est saisi et renfermé dans une étroite prison, pour être bientôt interrogé dans la torture, ou traduit et condamné sous les yeux de tout le peuple. Voilà notre situation, chrétiens, vis-à-vis de notre juge suprême; notre cause s'instruit chaque jour, et que d'hommes dont cette pensée ne traverse jamais l'esprit, pas même comme un rêve! Oh! que la conduite de Job était différente! Voici ce que disait à Dieu cet homme, qui le

servait néanmoins avec tant de fidélité : « Vous suscitez sans cesse vos témoins contre moi, et vous multipliez les flots de votre colère : *Instauras testes tuos contra me et multiplicas iram tuam,* » Job, x, 17. Quoique vivant sur la terre, le saint patriarche n'ignorait pas qu'au ciel il était tenu un compte exact de toutes ses actions; et cette pensée le tenait dans une crainte salutaire. Il savait que rien n'échappe aux regards divins, selon cette parole d'un prophète : « Je suis le témoin et le juge, a dit le Seigneur. » Puisque c'est là une incontestable vérité, nous pouvons bien dire avec Salomon au malheureux esclave de la volupté : « Jeune homme, passe ta jeunesse dans la joie, suis sans contrainte tous les penchants de ton cœur, laisse-toi guider par tes yeux ; mais sache que, pour toutes ces choses, tu seras traduit au jugement de Dieu, » *Eccle.* xi, 9. Et vous y trouverez alors autant d'amertume, que vous aviez espéré jadis y trouver de douceur.

On peut entrevoir déjà quelle sera la sentence qui doit suivre un tel examen. Le démon sera là, remplissant le rôle d'accusateur. Voici comment le fait parler un pieux docteur de l'Eglise : « Juge suprême et plein d'équité, les droits que la création vous avait donnés sur l'homme, il me les a transférés par sa prévarication; il était à vous en vertu de sa nature, il est à moi par le fait de sa désobéissance, puisqu'il a mieux aimé suivre mes conseils qu'obéir à vos lois. Il est votre créature, il eût pu devenir votre enfant; mais il a préféré devenir mon esclave : son crime en a fait ma légitime propriété. » Les méchants ne pouvant rien répondre à ces paroles, le Juge prononcera immédiatement son arrêt. Oh ! que ne m'est-il donné de le faire retentir, cet arrêt fatal, jusqu'aux extrémités du monde ! O hommes ! le temps de la vie ne vous fut accordé que pour vous préparer au dernier jugement, et rien ne vous a moins occupés que cette préparation uniquement nécessaire; voyons si maintenant vous serez prêts à écouter la terrible sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et ses anges. » O éloignement ! ô malédiction ! ô feu ! ô éternité ! Mystères formidables ! Je ne sais ce qui m'étonne le plus, et ce que je dois le plus craindre. Est-ce d'être à jamais séparé de Dieu, ou d'être frappé de son irrévocable ana-

thème? est-ce le feu lui-même avec ses dévorantes ardeurs, ou bien l'éternelle durée de cet horrible supplice? Je frémis à cette dernière pensée. Après des millions d'années passées au sein des flammes vengeresses, pressés par la violence de la douleur, n'en pouvant plus d'une aussi longue torture, les malheureux damnés s'écrieront : Combien de temps encore devons-nous demeurer dans ce déluge de feu? Nous souffrons depuis tant de siècles; quand viendra donc la fin de ces intolérables tortures? Et les démons, répondant à ces plaintes par de sanglantes railleries, leur diront : Vous êtes bien pressés de vous plaindre! Vous commencez à peine votre journée; vos tourments n'en sont qu'à leur première heure. Quand vous aurez encore passé dans ces flammes des millions et des millions d'années, tournant sans cesse dans la même roue qui vous entraîne, vous aurez toujours devant vous l'éternité tout entière. A ces mots, désespérant une fois de plus, et de leur propre salut, et de la divine miséricorde, ces infortunés tourneront leur rage contre le ciel, maudiront et blasphémeront Celui qui vit dans les siècles des siècles; ils maudiront les auteurs de leurs jours, le sein qui les a portés, les soins qui les ont fait vivre.

Puisque tel est, mes frères, le sort réservé aux pécheurs impénitents, je vous en conjure par la foi qui nous unit, par vos intérêts les plus sacrés, par votre destinée éternelle, par le sang de Jésus-Christ versé pour nous sur le Calvaire, ayez pitié de vous-mêmes; songez à votre salut tandis que le salut, vous est encore possible. Que ferai-je donc? me demanderez-vous peut-être. Ah! faites ce que le Prophète avait résolu, quand il disait : « Je me tiendrai debout pour veiller à ma propre garde; je monterai sur mes fortifications, pour écouter ce qui me sera dit, pour voir ce que je pourrai répondre à celui qui m'accusera, » *Hab.* II, 1. Voilà ce que nous devons faire, chrétiens; tel est le principe d'après lequel nous réglerons à l'avenir nos sentiments et notre conduite. Songeons sérieusement à ce que nous pourrons répondre au juge qui doit nous interroger. Son interrogatoire portera sur l'orgueil et la vanité, sur l'avarice et la concupiscence, sur toutes les impuretés de notre cœur et de notre vie, sur les fraudes et les vengeances, en un mot, sur tout ce qui en nous fut en opposition avec ses lois. Si

tel doit être l'objet de ses investigations, repoussons loin de nous, dans ces jours de grâce et de miséricorde, tout ce qui pourrait blesser son regard scrutateur. Retranchons ensuite toute occasion de péché, déposons nos vieilles haines, corrigeons nos emportements, et si nous avons causé des préjudices ou ravi le bien d'autrui, restituons, réparons nos torts, dans le plus bref délai possible. Une objection s'élève peut-être dans votre esprit : Ce que vous prescrivez est bien difficile et bien pénible. Eh quoi! les supplices de l'enfer seront-ils donc plus doux? et n'est-ce pas une véritable démence, pour éviter un moindre mal, d'en encourir un plus grand? Vous voyez chaque jour des hommes tellement délicats, qu'ils éprouvent du dégoût en présence des mets les plus exquis. Qu'une maladie grave vienne les frapper, aussitôt ils prennent les boissons les plus amères, dans l'espoir qu'elles leur rendront la santé; ils se procurent, même au poids de l'or, une souffrance passagère, mais pour échapper à des maux prolongés et tout autrement réels. Voilà cependant que la foi catholique, plus inébranlable que la terre et le ciel, m'annonce une mort éternelle, si je n'expie mes péchés dans les pleurs de la pénitence; et je refuserais de racheter par une expiation aussi légère des tourments infinis! Ah! quel est le prédicateur dont l'âme ne serait déchirée, lorsque tant de fois sa parole a vainement fait retentir à vos oreilles ces grandes vérités?

Vous insistez : Mais si je restitue le bien d'autrui, j'en serai réduit à mendier mon pain. Eh! dites-moi, ne vaut-il pas mieux vivre et mourir pauvre, pour mériter comme le pauvre Lazare d'être transporté dans le ciel au milieu des anges, que d'aller avec le mauvais riche brûler à jamais dans les enfers? A quoi bon des richesses qui doivent vous conduire à ce terme fatal? Insensés, vous laisserez aux autres ces richesses mal acquises, et vous emporterez avec vous le crime qui les a mises dans vos mains! A quoi bon même les plus belles couronnes, l'empire de l'univers, si vous perdez votre âme pour une éternité? « Et comment, dit Origène, seriez-vous admis au nombre des élus en retenant le bien des autres, quand on en exclut même ceux qui ne donnent pas du leur? Si les hommes qui n'ont pas exercé la miséricorde sont re-

poussés du séjour des miséricordieux, comment y pourraient avoir accès les hommes de violence et d'injustice? Celui-là va brûler avec les démons, qui ne donne pas un vêtement au pauvre nu; que deviendra donc celui qui même a dépouillé le prochain? Que ne méritera pas l'injustice positive, quand un défaut de charité recevra des peines aussi graves? » Voilà donc, chrétiens, et ce que vous devez faire, et ce que vous devez éviter, pour obtenir au dernier jour une sentence favorable, et mériter d'avoir une place dans les rangs des bienheureux, au sein de la gloire immortelle. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE IIe DIMANCHE DE L'AVENT.

Cum audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos ex discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es, an alium expectamus?

Jean ayant entendu dans sa prison parler des œuvres du Christ, lui envoya deux de ses disciples pour lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre? *Matth.* XI, 2.

Ce serait assez déjà, mes frères, de la première partie de notre Evangile pour nous jeter dans le plus grand étonnement, si l'on n'avait jamais vu dans le monde des crimes semblables à celui qui nous y est rapporté, ou si c'était là le dernier de ses crimes. Mais il est si naturel au monde de persécuter la vertu, qu'on ne saurait guère plus s'étonner d'une chose devenue si commune. C'est ainsi que les populations placées sur les bords des grands fleuves, ne font aucune attention au bruit des eaux, tant leurs oreilles y sont habituées. Il est un sentiment, toutefois, que le commencement de cet Evangile devrait bien nous inspirer, c'est le mépris du monde, car sa fureur et sa déraison nous y sont montrés en sanglants caractères. Cela tend du moins à nous convaincre de plus en plus que, des trois implacables ennemis de notre âme, le monde n'est ni le moins considérable, ni le moins dangereux.

En parlant du monde, nous n'entendons pas évidemment ce monde visible, cette œuvre magnifique des mains du Tout-Puissant; nous désignons par là les hommes qui, n'étant plus guidés par l'esprit de Dieu, ne possédant plus sa grâce, suivent les maximes et les passions de la nature corrompue. Où n'est pas, en effet, le divin Esprit, là doit nécessairement régner l'esprit du prince de ce monde. Or c'est à l'œuvre qu'il faut voir le monde, pour savoir

ce qu'il est. « On juge un arbre par ses fruits; » on juge le monde par ses œuvres. Examinons-en une seule, celle qui nous est aujourd'hui présentée. Quoi de plus affreux, quoi de plus barbare, que de jeter dans les fers un Jean-Baptiste, « le plus grand de tous ceux qui sont nés de la femme, » selon l'expression même du Sauveur; et cela, uniquement parce qu'il voulait arracher un roi impudique à la mort du péché, à l'ignominie de l'adultère? Que peut-on concevoir de plus indigne, que de trancher cette tête auguste et sacrée, pour la donner en récompense à une misérable danseuse, dont les jeux lascifs eussent été largement payés par une satisfaction puérile donnée à sa gourmandise ou à sa vanité?

On avait vu dans les anciens temps quelque chose de semblable. L'ambitieuse et sanguinaire Athalie mit à mort ses fils et petits-fils, exterminant ainsi toute la race royale, dans le but d'assurer à jamais son pouvoir. Mais un jeune enfant, Joas, fils d'Ochosias, fut soustrait par sa nourrice à la cruauté de cette reine impie. Le grand prêtre Joïada l'éleva dans l'enceinte du temple; et, saisissant une occasion favorable, il le fit proclamer roi par les prêtres et le peuple, tandis qu'Athalie expiait par son sang les forfaits dont elle s'était rendue coupable. Après la mort de Joïada, le roi qui lui devait sa couronne, et les princes de la nation, abandonnant la religion du vrai Dieu, s'adonnèrent au culte des idoles. Zacharie, fils de Joïada et grand prêtre lui-même, poussé par un mouvement de l'Esprit Saint, osa reprocher aux prévaricateurs leur conduite criminelle. Oubliant alors les bienfaits signalés qu'il avait reçus du père de ce courageux pontife, le roi donna l'ordre de le lapider, et le peuple se fit le docile instrument de cette noire ingratitude. Ces deux exemples suffisent assurément pour nous montrer que le monde est un fou furieux, puisqu'il poursuit d'une haine mortelle ceux qui s'efforcent de le guérir et de le sauver. Il y a cette différence entre la frénésie et une autre maladie quelconque, que celle-ci, laissant à l'homme l'usage de sa raison, lui fait accepter avec reconnaissance les soins que celle-là repousse avec fureur. Le malade dont la tête est encore saine, songe au bien, et non à la souffrance, que le remède lui procurera; il considère l'intention plutôt que l'action du médecin. Le frénétique, au con-

traire, ne voyant dans le remède qu'une douleur nouvelle, méconnaît la main pieuse qui pourrait le guérir et traite en ennemi l'ami le plus secourable.

Faites maintenant l'application de cet exemple, et dites-moi si le monde n'est pas un malade frénétique. Comment expliquer sans cela les excès auxquels il se porte contre ceux qui entreprennent d'opérer sa guérison et de le ramener à de meilleurs sentiments? Que voulaient les prophètes? Dans quel but travaillaient les apôtres? Pourquoi le sang des martyrs, et par-dessus tout la parole et le sang de celui qui fut le maître des apôtres et le roi des martyrs? Qui l'ignore? l'objet de tant de généreux efforts n'était autre que le salut du monde. Or, si le monde comprenait ses véritables intérêts, s'il n'était pas frappé de démence, de quels honneurs et de quels biens n'aurait-il pas comblé ceux qui lui témoignaient un dévouement aussi sublime? Qu'est-il cependant arrivé? Le monde s'est jeté sur eux comme des loups pleins de rage se jettent sur de tendres agneaux; il leur a fait subir tous les genres de supplices; leur prodiguant l'insulte et la dérision, il a fini par les immoler tous à son aveugle fureur. Le Seigneur le savait bien quand il disait à ses disciples : « Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, » *Luc.* x, 3. C'est comme s'il leur avait dit : Je vous envoie porter au monde le salut, la vie, l'immortalité, le délivrer de la mort éternelle; vous répandrez sur lui les bienfaits les plus grands, les plus divins qui se puissent imaginer. Mais, bien loin de reconnaître ces bienfaits, le monde vous traitera comme les derniers des misérables, comme des malfaiteurs et des parricides. Que telle ait été de tous les temps la coutume du monde, le premier des martyrs le déclare hautement aux Juifs prêts à le lapider : « Hommes à la tête dure et au cœur incirconcis, vous ne cessez de résister à l'Esprit-Saint. Quel est celui des prophètes que vos pères n'ont pas persécuté? » *Act.* VII, 52. Qui pourrait donc prétendre que telles ne sont pas la démence et la barbarie du monde? et qui n'aurait horreur d'une pareille conduite?

Si le monde, comme nous ne saurions en douter, est aussi mauvais que ses œuvres nous le montrent, comment pouvons-nous, chrétiens, mettre si pleinement en lui notre confiance? D'où vient

cet amour insensé qui nous attache au monde? Comment se fait-il que nous le suivions, alors même qu'il nous quitte? Pourquoi sommes-nous si touchés de son approbation ou de son blâme? pourquoi redouter ainsi ses jugements et ses censures? Y a-t-il rien de plus contraire à la dignité de l'homme, à la vertu du chrétien, que de se mettre à la remorque du vulgaire, aussi mobile dans ses sentiments qu'absurde dans ses idées? Avez-vous surpris un de vos serviteurs en flagrant délit de vol ou de mensonge, vous n'avez plus confiance en lui; vous n'osez pas croire à sa parole, pas même à ses serments. Si quelque chose disparaît dans votre maison, c'est lui que vous soupçonnez. Et vous vous fiez au monde, lui que vous savez s'être rendu coupable de tant de mensonges et de larcins, d'ignominies et d'injustices, de jugements iniques et de sanglantes persécutions! Nul ne saurait dire cependant à quel point le monde règne sur nos pensées et commande à notre conduite. Ce qui nous préoccupe avant tout, c'est de savoir ce qu'il dira de nous; nous briguons uniquement son suffrage, nous ne craignons que son contrôle. Ce n'est pas la loi de Dieu, le regard des anges, les exemples des saints, que nous consultons dans nos actes et nos entreprises; non, c'est la vaine opinion des mondains qui est la règle suprême de notre vie. Que de chrétiens ne voyons-nous pas abandonner les devoirs les plus essentiels, s'éloigner du tribunal de la pénitence, fuir la divine Eucharistie, n'oser paraître dans nos saints temples, parce qu'ils n'ont pas le courage de braver un sourire niais, une froide et stupide raillerie! Quoi de plus indigne que de voir un disciple du Christ, éclairé des lumières de l'Evangile, imbu des oracles du ciel, subir la loi d'une foule aveugle, qui ne se conduit elle-même que par le mouvement des passions, et ne juge les autres que d'après les idées les plus fausses ou les instincts les plus grossiers. Mais assez sur ce sujet; revenons maintenant à la prison où Jean-Baptiste était renfermé.

PREMIER POINT.

Sentant qu'il n'échapperait pas longtemps à la mort, cet homme juste retenu dans les fers, envoie deux de ses disciples à Jésus-

Christ, pour lui poser cette solennelle question : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Dans le texte primitif, selon l'importante remarque de Théophylacte, la question présente un caractère plus expressif et plus solennel encore, malheureusement intraduisible dans nos langues modernes. On y voit ressortir d'une manière plus éclatante cette pensée : Etes-vous le désiré des nations, l'espoir de l'avenir, celui qu'ont annoncé les prophètes, que les sibylles ont chanté, dont les patriarches ont été la figure, en qui furent concentrés, durant tant de siècles, les vœux et les soupirs des justes de l'ancienne loi? Etes-vous celui qui doit apaiser la colère de Dieu, opérer la rédemption de l'homme, combler les rangs de la milice angélique, renverser la domination de Satan, rouvrir les portes du ciel et briser celles de l'enfer? Etes-vous celui qui fut promis au monde, aussitôt après le premier péché, celui qui devait un jour écraser la tête du serpent, vaincre et détrôner l'antique ennemi du genre humain? Etes-vous ce docteur qui nous révélera la vie et nous en tracera le chemin, celui qui sera tout à fois le protecteur, le médecin et le maître des hommes, prêtre et roi, sacrificateur et victime? Voilà tout ce qui était compris sous cette expression : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?*

Ici l'on se demande, non sans quelque raison, comment il se fait que Jean paraisse douter en cette circonstance d'une chose qu'il avait apprise si longtemps auparavant et qu'il avait lui-même annoncée tant de fois au monde. Il avait reconnu le Messie, tandis qu'il était encore renfermé dans le sein de sa mère; il l'avait de nouveau reconnu, quand, après l'avoir baptisé, il vit l'Esprit-Saint descendre sur lui sous la forme d'une colombe. « Je ne le connaissais pas, disait-il alors; mais celui qui m'a donné la mission de baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur lequel tu verras le Saint-Esprit descendre et se reposer, c'est celui-là même qui baptisera dans l'Esprit-Saint. C'est ce que j'ai vu, et j'ai publiquement attesté qu'il est le Fils de Dieu, » *Joan.* I, 32, 34. Or qui pourrait exprimer les sentiments d'admiration et d'amour qui pénétrèrent l'âme du saint Précurseur, lorsque, dans ce merveilleux spectacle, lui fut mani-

festé l'accomplissement de toutes les prophéties, l'espoir de tous les siècles; lorsque son oreille entendit la voix du Père céleste, et que ses yeux contemplèrent, par la lumière de la foi, l'auguste Trinité tout entière? Si le saint vieillard Siméon tressaillit de reconnaissance et de joie, en recevant le divin enfant entre ses bras, quels durent être les transports de Jean-Baptiste, quand, par une faveur incomparablement supérieure, il lui fut donné de voir dans un seul mystère, le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Qu'avait-il donc besoin d'interroger le Christ lui-même? Ne savait-il pas qui il était, le jour surtout où, le montrant du doigt à la foule, il prononçait ces douces et touchantes paroles : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde, » *Joan.* I, 29.

Les sentiments qui durent accompagner une telle expression, qui pourrait encore les concevoir et les traduire? Laissant de côté tous les autres noms par lesquels il eût pu désigner le Sauveur des hommes, le saint Précurseur l'appelle l'Agneau de Dieu. N'était-ce pas là déclarer hautement que Jésus-Christ était l'auguste et tendre victime dont le sang apaiserait la colère du ciel, si longtemps provoquée par les crimes de la terre? En ajoutant ces mots : « Celui qui ôte les péchés du monde, » Jean nous découvre d'un seul trait les intimes profondeurs de la philosophie évangélique. Tout est là, pour ainsi dire, et la chute du genre humain, et l'infirmité de notre nature, et l'impuissance de la loi, et la nécessité de la grâce, et les figures du passé, et les magnifiques réalités de la rédemption présente. Ces mêmes mots ruinaient par anticipation toutes les hérésies qui, dans la suite des âges, devaient attaquer la grâce, pour relever la nature ou la loi. Et voilà que ce Messie, ce Rédempteur, que Jean avait si solennellement reconnu, proclamé, montré aux hommes, il l'interroge maintenant, comme s'il doutait de sa mission et de sa filiation divine. Il avait naguère une si haute idée de sa grandeur, qu'il se déclarait indigne de dénouer les cordons de sa chaussure; et tout à coup il lui pose cette question : « Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre? » Je sais que vous ne l'ignorez pas, chrétiens, ce n'était pas pour lui-même, c'était pour ses disciples encore chancelants dans la foi, que le prisonnier d'Hérode voulut mettre le Christ

en demeure de se prononcer. Il sentait que l'heure de sa mort n'était plus éloignée, et les mourants ont coutume de recommander à leurs amis ce qu'ils ont eu de plus cher sur la terre. Or ce dernier des prophètes n'avait rien de plus cher, rien qui lui tînt plus à cœur que ces mêmes disciples, qu'il voulait transmettre au Messie, qu'il avait imbus de la céleste doctrine, initiés à la plus austère vertu. Que pouvait-il faire de mieux que de les envoyer alors au Christ lui-même, de les lui rendre comme un dépôt sacré? « Un père, une mère, au moment de mourir, dit saint Jean Chrysostome, n'ont pas de plus grand souci que de trouver pour leurs enfants un tuteur digne de leur confiance, le plus capable de les remplacer auprès de ces tendres objets de leur affection. C'est ainsi que Jean-Baptiste agissait envers ses disciples en les remettant à l'amour du Sauveur, ou mieux encore, il avait fait, comme un maître dévoué, l'éducation des enfants du Christ, il les avait nourris du lait de la doctrine, formés par les plus salutaires leçons; il les rendait en ce moment à leur père. »

Que j'aime à considérer la tendre sollicitude de ce grand saint! Ni l'horreur de sa prison, ni les étreintes de ses fers, ni le glaive des sicaires, ni la société des malfaiteurs au milieu desquels il étai enchaîné, ni la flétrissure qu'on voulait infliger à son nom, ni la haine d'Hérode, ni la mort qui le menaçait à chaque instant, de tant de choses qui semblaient devoir absorber ses sentiments et ses pensées, rien ne put l'empêcher de pourvoir au salut, d'assurer la foi naissante de ses disciples. Il s'oublie lui-même, pour ne songer qu'à eux. Telle fut aussi la sollicitude du grand Paul, et dans les mêmes circonstances; de là vient qu'il disait : « Je travaille jusque dans les chaînes, dont je suis chargé comme un malfaiteur; mais la parole de Dieu n'est pas liée. Je souffre tout avec patience pour les élus, afin de les aider à conquérir le ciel, » II *Tim.* II, 9. Tandis qu'il avait donc les pieds et les mains dans les fers, sa langue était libre; et les hommes retenus dans les liens du péché, il pouvait encore les affranchir par la vertu de la parole divine. Voilà quels étaient les sentiments du Précurseur. Mais son zèle rencontrait un obstacle dans l'amour exagéré de ses disciples, animés qu'ils étaient d'une secrète jalousie contre l'école du Christ. Si le peuple regar-

dait Jean comme le Messie, n'étaient-ils pas encore plus exposés à le croire, eux qui voyaient de plus près son incomparable sainteté, la sublime pureté de son âme, l'incompréhensible austérité de sa vie; eux qui dès lors regardaient la gloire d'un maître aussi parfait comme leur propre gloire? Les voyant donc dans de telles dispositions et regardant à son tour leur aveuglement comme une blessure faite à son âme, le Prophète eut recours au moyen le plu efficace pour les éclairer et les guérir. Il les envoya trouver le suprême Médecin, celui qui possède toute science, le seul capable de rallumer le flambeau de la vie. Admirez ici, mes frères, les ardentes inspirations et les ingénieux stratagèmes de la charité : elle prend sur elle les misères du prochain, et le remède nécessaire aux autres, elle le demande en son propre nom.

A ce sujet, permettez-moi, mes frères, de vous rappeler en peu de mots la nature et l'efficacité de la charité parfaite. Cette vertu nous fait prendre part à tout ce que ressent notre prochain, à ses revers comme à ses triomphes, à ses douleurs comme à ses joies. C'est elle qui faisait dire à l'Apôtre : « Se réjouir avec ceux qui sont dans le bonheur, pleurer avec ceux qui pleurent, » *Rom.* XII, 15. Ce qui signifie que les biens et les maux de nos frères doivent toucher notre cœur comme s'ils nous arrivaient à nous-mêmes. De là ce que saint Jérôme a dit de saint Exupère, évêque de Toulouse : « Souffrant lui-même l'indigence, il nourrit cependant les indigents; la figure amaigrie par le jeûne, il est encore tourmenté par la faim des autres, » *ore pallente jejuniis, fame torquetur aliena.* Il est raconté de saint Hilaire, par son pieux ami, Adon, évêque de Trèves, qu'il souffrait tellement de la misère et de la faim des pauvres que, malgré la noblesse de son origine et la délicatesse de sa première éducation, s'armant d'un courage au-dessus de ses forces, il s'adonnait au travail des champs pour avoir de quoi subvenir à l'indigence. Quoi de plus beau, quoi de plus généreux qu'une telle conduite? Mais n'est-ce pas le Christ qui nous a lui-même donné le plus magnifique exemple de ce devoir de la charité, avant de nous en imposer le précepte, lorsqu'il a pris sur lui tous nos péchés, comme s'il les avait commis lui-même, afin de les expier par son sang? Aussi, dans le psaume trente-neuvième que l'Apôtre lui

rapporte tout entier, voyez comme il s'exprime : « Mes iniquités m'ont enlacé de toutes parts, et je n'ai pu en soutenir la vue. » Elles sont si nombreuses, veut-il dire par là, qu'il est comme impossible de les saisir et de les compter. Ces iniquités sont celles de l'humanité tout entière; le divin Agneau, celui qui était l'innocence même, les avait prises sur lui; dans le but de satisfaire à la Majesté suprême, il s'était mis à la place de tous les pécheurs. Cette admirable substitution avait été symbolisée dans l'ancienne loi : en prescrivant à son peuple l'immolation de l'agneau pascal, image frappante de celui qui devait un jour nous délivrer, non plus de la tyrannie de Pharaon, mais de celle du diable, Dieu avait dit qu'à défaut de cette victime, on immolerait un bouc. Que signifie cela, mes frères? L'agneau est l'emblème de l'innocence; le bouc représente le péché. Quel rapport entre ces deux choses, entre l'injustice et l'iniquité? Un rapport nécessaire, dans la merveilleuse économie du plan divin. Le Sauveur était tout ensemble et le bouc et l'agneau : agneau par sa propre innocence, il voulut être le bouc chargé de tous nos crimes : « Celui qui ne connaissait pas le péché, dit le grand Apôtre, Dieu l'a fait péché pour nous » : *Qui non noverat peccatum, Deus pro nobis peccatum fecit*, II Cor. v, 21. Cet éclatant miroir d'innocence et de pureté s'est en quelque sorte terni de nos impuretés et de nos désordres.

Voilà, mes frères, l'œuvre par excellence de la charité! La voilà dans toutes ses mystérieuses énergies, cette vertu sublime! Par elle le Fils de Dieu s'est uni, non-seulement notre nature, mais encore ses iniquités. Non content de les expier, il les a pleurées comme des fautes personnelles; il en a ressenti la contrition, au point qu'une âme pénitente n'égala jamais l'immensité de sa douleur. C'est encore ce que symbolisait clairement une autre prescription de la loi mosaïque. Le souverain prêtre, entrant dans le Saint des saints, devait porter en lui-même les péchés des enfants d'Israël, dont il allait offrir à Dieu les présents et les sacrifices, *Exod.* xxx, 10. Il paraissait alors en criminel, il devait implorer le pardon comme s'il eût été seul coupable de tous les péchés du peuple; il fallait que les sentiments de son cœur fussent en harmonie avec les actes solennels de son ministère. Par là l'Esprit-Saint annonçait aux hommes la venue

de ce Pontife qui serait chargé de tous les crimes de l'univers, en mourant sur la croix comme le plus grand de tous les coupables. Et l'apôtre saint Paul n'avait-il pas aspiré les enivrantes ardeurs d'un tel sacrifice, n'était-il pas mû par cette divine charité, quand il s'écriait : « Qui donc est infirme sans que je souffre de son infirmité? Qui est scandalisé, sans que mon cœur soit brûlé d'une flamme dévorante? » II *Cor.* XI, 29. N'est-ce pas du même sentiment qu'était animé l'illustre évêque de Carthage, saint Cyprien, quand il déplorait la chute des chrétiens en présence des supplices? Où donc aurait-il puisé, je vous prie, ces touchantes paroles : « Je suis dans la désolation, mes frères, je suis dans la désolation; j'ai beau me trouver moi-même exempt de blessures, ma sécurité personnelle ne saurait adoucir ma douleur. Un pasteur ne connaît pas de plus vives souffrances que celles de son troupeau. Je gémis avec ceux qui gémissent, je pleure avec ceux qui pleurent, et lorsqu'un de mes enfants est tombé, c'est comme si j'étais moi-même gisant sur la terre. Les traits de notre ennemi triomphant m'ont atteint dans vos membres, le glaive dont vous avez été frappés a transpercé mes entrailles; en tombant, vous avez entraîné mon cœur dans votre chute. »

De tels exemples vous révèlent assez le génie de la charité chrétienne. Mais qui pourrait en retrouver parmi nous les inspirations fécondes? Qui voyons-nous maintenant partager ainsi les maux de ses frères? Qui témoigne aux indigents une compassion aussi généreuse? Qui mêle ses larmes à celles des malheureux? Qui pleure sur ceux qui tombent? Qui tend une main secourable à ceux qui désirent se relever? Elle s'est envolée de notre siècle cette charité des anciens temps : c'est la cupidité qui règne à sa place. L'amour de soi domine dans les cœurs. Elle est sans doute venue cette époque fatale où l'on verrait les hommes n'avoir d'affection que pour eux-mêmes et leurs propres biens; oublier entièrement les autres, absorbés qu'ils seraient par l'orgueil et l'égoïsme! Qu'on me montre, encore une fois, la vraie religion de l'aumône, la tendresse et le respect pour le malheur! Où sont les défenseurs de la veuve et les pères de l'orphelin? Où sont, en un mot, ces œuvres de miséricorde, les seules par lesquelles le souverain Juge doit

motiver un jour, et l'éternelle récompense des justes, et le châtiment éternel des méchants? Quelle émotion nous font éprouver les désordres et les iniquités des autres, nous qui laissons si souvent périr des âmes rachetées par le sang du Christ et confiées peut-être à notre garde? Ce monde corrompu ne prend pas même la peine de cacher son insensibilité, de dissimuler son égoïsme. Entendez-le plutôt : manque-t-il de raisons pour se soustraire aux devoirs de la charité? Ah! l'image pure de cette vertu n'en doit que mieux reposer notre âme et provoquer notre imitation, quand elle nous apparaît dans les actes et les paroles des saints, de saint Jean-Baptiste en particulier. Nous n'en devons que mieux comprendre et plus profondément sentir cette expression : « Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre? » *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?*

SECOND POINT.

N'ignorant pas la pensée d'où partait une telle demande, le Christ se rend à lui-même, non par des discours, mais par des œuvres, le témoignage que Jean désirait : il opère en présence des nouveaux ambassadeurs un grand nombre de miracles. Remarquons ici, mes frères, que des miracles furent demandés au Sauveur dans des vues bien différentes : Hérode les demanda par curiosité; les Pharisiens, par incrédulité; Jean-Baptiste, par charité. Jésus-Christ les refuse à des sollicitations impies ou frivoles : « Cette génération perverse, dit-il, cette race adultère demande des signes miraculeux, et ces signes ne lui seront point accordés. » Mais il les accorde avec empressement à la prière de son saint Précurseur; et, bien loin de lui adresser aucun reproche, il fait de ses vertus le plus magnifique de tous les éloges.

C'est donc par des œuvres, comme nous l'avons dit, et nous devons insister sur ce point, que le Sauveur des hommes atteste sa divine mission; témoignage d'autant plus fort que les actes l'emportent sur les paroles. Vous tous qui vous glorifiez d'être ses adorateurs et ses disciples, si vous le reconnaissez véritablement et du fond du cœur pour votre Seigneur et votre Père, si vous le respectez et l'aimez par-dessus tout, comme vous le dites,

c'est par vos œuvres, et non pas seulement par vos discours, que vous devez en rendre témoignage. Il en est parmi les chrétiens qui l'honorent des lèvres, à l'exemple du peuple juif, mais dont le cœur est loin de ce bon maître. Il en est dont on peut dire avec le Prophète royal : « Ils l'ont aimé de bouche ; mais leurs paroles n'étaient qu'un tissu de mensonges, leur cœur manquait de rectitude envers lui, » *Psal.* LXXVII, 36, 37. Non, ce n'est pas là le culte, l'honneur, l'amour que vous lui devez. Lui-même a prédit par son Prophète la religion qu'il exigerait de ses nouveaux enfants : « Je serai leur Seigneur dans la justice et la vérité, » *Zach.* VIII, 8 : non dans le mensonge, ajoutent les interprètes des Livres saints ; et ceux-là mentent qui donnent à Dieu le nom de maître, sans néanmoins se montrer ses serviteurs ; qui font profession de l'aimer, et n'hésitent pas toutefois à le vendre pour un peu d'or, ou pour une satisfaction aussi vile qu'éphémère. De même donc que le Seigneur est réellement Seigneur, c'est-à-dire notre maître, notre guide et notre soutien, ainsi devons-nous être ses véritables serviteurs, par l'accomplissement des devoirs que ce titre nous impose.

Et c'est là le fait, non de ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, mais bien de ceux qui mettent son amour au-dessus des richesses, des honneurs, de la vie elle-même, et mettent en lui leur espérance comme dans le souverain maître de tous les biens. A la question qu'on vient de lui poser au nom du Précurseur, Jésus répond : « Allez et dites à Jean ce dont vous avez été les témoins : Les aveugles voient, les sourds entendent... » Et il énumère les prodiges que le vrai Messie devait opérer, selon la célèbre prophétie du fils d'Amos ; il les montre s'accomplissant dans les âmes, aussi bien que dans les corps. La série de ces prodiges est couronnée par celui-ci : « Les pauvres sont évangélisés ; » ces déshérités du monde sont appelés au bonheur, à la doctrine, à la grâce de l'Evangile. Or une chose extrêmement importante pour nous, mes frères, est de savoir quels sont ces pauvres à qui la grâce de l'Evangile appartient d'une manière si spéciale ; nous saurons aussi par là ce que nous devons faire pour la mériter comme eux. Au premier abord, on croirait qu'il s'agit là de ceux qui sont

réellement dénués des biens de ce monde. Les disciples du Christ étaient, en effet, de pauvres pêcheurs, des hommes choisis dans les derniers rangs du peuple ; ils furent cependant les premiers à qui fut départi le trésor sacré de la grâce. C'est ce que l'Apôtre avoue dans ce remarquable passage : « Voyez quels sont les hommes appelés à la foi, mes frères ; il y a là peu de sages selon la chair, peu de riches, de puissants et de nobles. Dieu a choisi ce qui était insensé selon le monde pour confondre la sagesse ; ce qui était faible, inconnu, méprisé, pour humilier la grandeur et la force... » I *Cor.* I, 27, 28. Mais s'il fallait l'entendre ainsi, que ferions-nous des riches? Pensez-vous qu'il faille les regarder comme incapables de recevoir la grâce, quand surtout ils sont modestes, doux et humbles de cœur ? Non, cela n'est pas possible. Quels sont donc les pauvres dont le Seigneur a voulu parler ? Avant tout, ce sont les humbles, puis aussi les indigents, non pas précisément à cause de leur indigence, mais parce que l'indigence inspire l'humilité, tandis que la richesse est plus sujette aux inspirations de l'orgueil. S'il en était autrement, saint Paul n'eût pas écrit à Timothée : « Enseignez aux riches de ce siècle à ne pas s'élever dans leur propre pensée, » I *Tim.* VI, 17 ; ce que l'Apôtre ne dirait pas, si ce n'était pas là le danger des richesses. D'un autre côté, le Sage dit que trois choses lui sont spécialement en aversion, l'orgueil dans la pauvreté, la fourberie dans l'abondance, la folie dans la vieillesse, *Eccli.* XXV, 3, 4 : Un pauvre orgueilleux ne lui paraît donc pas un objet moins repoussant qu'un vieillard dénué de sens et de prudence ; ce qui prouve qu'il existe entre l'indigence et l'humilité le même rapport qu'entre la vieillesse et la prudence.

Ainsi donc, mes frères, et pour nous en tenir à l'objet présent de notre attention, la pauvreté n'exprime pas autre chose, en cet endroit, que l'humilité du cœur ; et le Sauveur proclame de la sorte que sa grâce appartient aux humbles. S'il donne à ceux-ci le nom de pauvres, c'est que la connaissance vraie de notre dénûment et de notre indigence est la source et le fondement de la véritable humilité. L'homme pauvre dans ce sens, c'est celui qui ne s'attribue rien à lui-même et ne s'arroge rien, mais qui regarde comme appartenant toujours à Dieu, les biens spirituels ou

ou temporels qu'il tient de sa munificence. N'ayant ainsi aucune estime de soi-même, plein d'amour et de reconnaissance envers Dieu, il laisse déborder les sentiments de son âme : Seigneur, de moi-même je ne suis rien, je ne sais rien, je n'ai rien, je ne puis rien. Incapable de vouloir, de penser même quoi que ce soit par mes propres forces, je ne puis rien qu'en vous et par vous. Bien pauvre est celui qui ne tient pas même pour sa propriété un seul cheveu de sa tête, une seule minute de son temps; et dans cette persuasion, il dit à Dieu : Mon être, ma vie, mon souffle, ma pensée ne sont pas entièrement à moi; tout à vous, Seigneur, à qui seul appartient le monde avec tout ce qu'il renferme. Bien pauvre est celui qui ne voit aucun des biens qu'il a pu recevoir, et ne considère que les maux dont il est à la fois la cause et la victime, celui qui, fermant les yeux à tout autre objet, s'applique uniquement à se connaître lui-même. Bien pauvre enfin est celui qui, voyant ou plutôt palpant en quelque sorte sa faiblesse et son dénûment extrêmes, n'éprouve plus pour soi que du mépris et de la défiance, se tourne alors vers Dieu de tout son cœur, met en lui seul son amour et son espoir, lui rapporte tous les biens qu'il possède, et proclame que son être tout entier dépend de la bonté suprême. Voilà comment était pauvre ce roi qui disait, au milieu de toute son opulence : « Je ne suis qu'un mendiant, je suis dans la plus profonde indigence; mais le Seigneur prend soin de moi, » *Psal.* XXXIX, 18. Il ressentait cette même pauvreté, ce publicain dont il est parlé dans l'Evangile : «il se tenait au fond du temple, n'osant pas même lever les yeux vers le ciel; il frappait sa poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur que je suis, » *Luc.* XVIII, 13. Ces hommes étaient véritablement pauvres en esprit; éclairés d'une divine lumière, ils voyaient et reconnaissaient leur pauvreté.

Il était riche, au contraire, le pharisien qui priait en ces termes : « O Dieu, je vous rends grâces, parce que je ne suis pas comme le reste des hommes... » *ibid.* 11. Il était riche celui à qui le Seigneur, dans l'Apocalypse, adresse cette sévère leçon : « Je suis riche, dis-tu, et je n'ai besoin de personne; et tu ne sais pas que tu es indigent, misérable, pauvre, aveugle et nu... » *Apoc.* III, 17.

De tels riches sont laissés dans le vide, la grâce de l'Evangile n'est pas faite pour eux; c'est aux pauvres qu'elle est réservée, elle les enrichit de tous les biens. Oh ! que saint Augustin était éloigné de cet orgueil qui repousse la grâce, lui qui confessait son néant avec tant d'effusion, avec une piété si touchante : « Je sais, mon Dieu, par l'autorité même de votre parole, que ceux-là seuls qui se connaissent pauvres et confessent devant vous leur pauvreté, recevront de vous la véritable richesse; tandis que ceux qui s'estiment riches, n'ayant en partage que la pauvreté, sont par là même exclus de vos biens. C'est pour cela que je confesse devant vous mon indigence, Seigneur mon Dieu; que votre gloire vous revienne tout entière, puisque c'est de vous que vient tout le bien que je puis avoir fait. Oui, je le reconnais conformément à votre parole, je ne suis rien qu'une chose complétement vaine, une ombre de mort, une sorte de ténébreux abîme, une terre aride et désolée, qui, sans votre bénédiction, ne peut rien produire, si ce n'est le péché, le désordre et la mort. Si j'ai pu jamais avoir un bien quelconque, c'est de vous que je l'ai tenu; si j'ai parfois résisté, c'est par votre force; quand je suis tombé, c'est par ma faiblesse; et je serais à jamais resté dans le bourbier, si vous-même ne m'aviez relevé; après cela, je serais retombé sans cesse, si vous ne m'aviez pas soutenu. C'est donc toujours votre grâce, Seigneur, qui m'a prévenu; votre miséricorde, qui m'a délivré de tous les maux; elle allait brisant devant mes pas les piéges et les embûches, renversant les obstacles et faisant disparaître les occasions; et si vous n'aviez agi de la sorte envers moi, il n'est pas de péchés au monde que je n'eusse commis, » Aug. *Medit.* Voilà comment s'exprime le saint évêque d'Hippone; et certes la pauvreté d'esprit ne saurait parler un plus beau langage. Il n'est donc pas étonnant qu'il eût reçu de Dieu des grâces si abondantes, quand on songe surtout à ce que le Seigneur dit par son Prophète : « Sur qui porterai-je mes regards, si ce n'est sur le petit et le pauvre; sur l'homme dont le cœur est brisé par le repentir et que ma parole remplit de respect et de crainte ? » *Isa.* LXVI, 2.

TROISIÈME POINT.

Après ce que nous venons d'expliquer, le divin Sauveur ajoute: « Et bienheureux celui pour qui je ne serai pas un sujet de scandale; » celui que mon apparente infirmité, l'humilité de mon état, n'empêchera pas de voir la majesté divine, cachée sous ces faibles dehors. Ces paroles nous montrent admirablement, d'une part, l'infinie bonté de Dieu, de l'autre, l'aveuglement et la malice de l'homme. En effet, si l'on compare au bienfait de l'Incarnation toutes les autres œuvres divines accomplies en notre faveur, il est certain qu'elles sembleront, selon la remarque de saint Augustin, pâlir et s'éclipser. Dans ce mystère le souverain Maître de l'univers s'est abaissé jusqu'aux dernières profondeurs de notre néant, pour nous élever jusqu'au ciel; il s'est soumis à tous les opprobres, pour nous combler de tous les honneurs; il s'est réduit à la pauvreté la plus extrême, pour nous enrichir des célestes trésors; il a été maudit et réprouvé, pour nous soustraire à la malédiction de la loi, comme parle l'Apôtre, *Galat.* III, 13, à l'anathème du péché, et nous rendre agréables aux yeux de son Père. Dans cet unique bienfait, nous pouvons en distinguer deux également inappréciables : le premier consiste dans ce que le Sauveur nous a donné; le second, dans ce qu'il a souffert pour nous. Si vous demandez ce qu'il nous a donné, je puis vous répondre par une parole : Tous ses biens ! Ce qu'il a souffert : Tous nos maux ! Or qui ne serait frappé d'étonnement à la vue d'un aussi merveilleux échange? Sans doute, nous ne saurions assez admirer, nous ne pourrons jamais assez reconnaître qu'il nous ait donné tous ses biens; mais qu'il ait en outre souffert tous nos maux, voilà qui doit encore plus exciter notre admiration et notre reconnaissance. Il est de l'essence même de la divinité de faire du bien à tous les êtres; tandis qu'il est contraire à sa nature de subir une douleur, d'endurer un mal quelconque.

Que ne devrait donc pas faire pour Dieu, une créature prévenue, comblée par lui de faveurs aussi prodigieuses? Qu'au spectacle, chaque jour mieux compris, des abaissements et des souffrances de ce Dieu Sauveur, elle fût transportée constamment

hors d'elle-même, absorbée et comme dévorée par l'excès de son amour, ce serait encore peu de chose. Oh ! que saint Bernard sentait cela quand il disait : « Plus il s'est fait petit dans son humilité, plus il se montre grand dans sa charité : plus pour moi il s'est avili, plus il est cher à mes yeux. » Une épouse n'en aime que davantage son époux lorsqu'il paraît devant elle couvert des blessures et des coups qu'il a reçus pour la protéger et défendre son honneur. Loin de diminuer sa beauté, ces blessures la rehaussent aux yeux de celle qui en a été l'occasion. Et voilà ce que devraient éprouver les hommes en présence de leur Sauveur humilié. Mais par l'excès de l'aveuglement et de la folie la plus déplorable, au lieu de trouver dans ses abaissements un motif d'aimer Dieu avec plus de tendresse, la plupart y ont trouvé un sujet d'incrédulité et de perfidie : « Il a paru insensé aux hommes, dit saint Grégoire, que l'auteur de la vie mourût pour les hommes ; et ils ont vu un scandale là où ils auraient dû voir l'objet de la plus vive reconnaissance. » Le spectacle d'une ingratitude aussi incompréhensible arrachait à Eusèbe les paroles suivantes : « C'est cruauté et barbarie à vous que de faire un moindre cas de Dieu parce qu'il vous a accordé plus de bienfaits, de lui rendre moins d'hommages parce qu'il vous a élevé à une plus haute dignité. » Heureux donc ceux qui n'ont pas mérité ce reproche ; heureux, parce que c'est à eux que s'adressent ces paroles de Notre-Seigneur : « Heureux celui pour qui je ne serai pas un sujet de scandale. »

« Les disciples de Jean s'étant retirés, poursuit l'Evangéliste, Jésus se mit à parler de Jean à la foule. » Il est beau, mes frères, de fuir jusqu'à l'apparence de la flatterie : il est beau de faire l'éloge de ses amis en leur absence et non en leur présence. Comme l'observe saint Jean Chrysostome, « le sage est intérieurement dans un supplice véritable lorsqu'on fait son éloge en face. » Il en est tout autrement des gens du monde : devant, ils vous flattent et vous louent ; dès que vous vous serez un peu éloigné, ils déchireront à belles dents votre vie, votre famille, vos mœurs, vos paroles et vos actions. Vous les verriez sur les places publiques avec les personnes qui leur ressemblent, uniquement

occupés à médire sur le compte du prochain; et comme les passants se succèdent à chaque instant, ils trouvent toujours une nouvelle matière à leurs médisances. N'est-ce pas, je vous le demande, ce que font les vipères lorsqu'on marche à côté d'elles? « De même, dit le Sage, que les serpents mordent en silence, ainsi font ceux qui parlent mal en secret de leurs frères, » *Eccle.* x, 11. Les personnes de cette espèce étaient particulièrement odieuses au saint roi David, comme le prouve le commencement du psaume vingt-septième : « Seigneur, exaucez ma prière, tandis qu'elle s'élève vers vous, tandis que je lève mes mains vers votre temple sacré. » Que demandez-vous donc, saint Prophète? « Ne me confondez pas avec les pécheurs, ne m'exterminez pas avec les artisans de l'iniquité? » Mais, parmi les pécheurs, quels sont ceux qui vous inspirent le plus de répugnance? « Ceux qui parlent de paix avec leur prochain, tandis qu'ils méditent le mal en leurs cœurs. » Tel est, mes frères, le caractère des pervers. Les justes, au contraire, imitent la réserve du Sauveur, qui, en présence des disciples de Jean, ne dit pas un mot de ses vertus, et qui, dès qu'ils furent partis, en fit le plus grand éloge. Efforçons-nous, à son exemple, d'observer cette discrétion en toute circonstance, n'altérons pas la réputation du prochain, n'appelons aucune malédiction sur sa tête; que nos pensées et nos paroles respirent la charité et soient entièrement exemptes du venin de la médisance et de la calomnie.

Mais arrivons à l'éloge que Jésus fait de son Précurseur : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? Qu'êtes-vous donc allés voir? un homme vêtu d'habits précieux? » et le reste. La première chose que le Sauveur loue dans Jean-Baptiste, c'est sa constance et son courage ; la constance avec laquelle il suivit toute sa vie l'austérité et l'innocence qu'il avait embrassées dès son jeune âge; le courage avec lequel, peu soucieux de ses jours, il reprocha ouvertement à un roi son adultère. La constance et le courage du Précurseur condamnent la légèreté et la versatilité de bien des chrétiens. Semblables à de faibles roseaux, ils cèdent au moindre souffle de la cupidité, de la douleur, de la crainte, de l'injure, et ils s'éloignent de la pratique de la vertu. « C'est un véritable roseau, dit à ce sujet Eusèbe, que l'âme infi-

dèle et pécheresse. Comme le roseau, elle est mobile, sans repos, fragile, abondante en rejetons inutiles, pleine de superfluités, vide des choses nécessaires, pauvre de grâces, couverte des nœuds du péché, séduite par tout ce qui la flatte, et prête à se briser à la moindre secousse de l'injure. Brillante de vanité au dehors, elle n'a au dedans aucune vertu. Sans revêtir aucun extérieur d'utilité, elle n'a pas en elle-même la moelle de la foi pour la soutenir, et elle met ses délices dans le cours rapide et périssable des choses d'ici-bas.»

Appliquons-nous, mes frères, à éviter de toutes nos forces cette légèreté vaine, cet éclat trompeur. Ne soyons plus ces roseaux qu'agitent les vents de la cupidité et de l'orgueil; soyons plutôt ces arbres qui, plantés et consolidés en Jésus-Christ, sans cesse arrosés des eaux de sa grâce, porteront un jour le fruit glorieux de l'immortalité. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE IIe DIMANCHE DE L'AVENT.

Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam? Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum?

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité par le vent? Qu'êtes-vous donc allés voir? un homme vêtu d'habits précieux? *Matth.* XI, 7 et 8.

MES FRÈRES,

L'Evangile que vous venez d'entendre renferme trois choses: une question faite par le Précurseur à Jésus, la réponse de Jésus à cette question, et l'éloge de Jean par le Sauveur. L'écrivain sacré commence par rapporter l'incarcération de Jean, la condamnation du plus juste des hommes à la peine réservée aux scélérats. Quant à la cause de cette incarcération, saint Luc l'indique en ces termes: « Comme Jean reprochait à Hérode sa liaison avec Hérodiade, et

les crimes qu'il avait commis, le prince en ajouta un nouveau à tant d'autres, et fit enfermer Jean dans la prison. » Ce qui prouve bien la vérité de ce mot de l'Ecriture : « Le pécheur ajoutera péché sur péché, » *Eccl.* III, 29. Souvent, en effet, le péché est la cause du péché. Une faute qui n'est pas expiée par la pénitence conduit d'elle-même à une nouvelle faute. C'est ainsi que l'adultère conduisit David et Hérode à l'homicide.

Jean était donc dans les fers lorsque, voulant guérir l'incrédulité et l'envie de ses disciples qui, par un zèle indiscret pour la gloire de leur maître, n'ajoutaient pas foi à la parole et aux miracles du Sauveur, il les envoya au souverain médecin de tous les maux, avec mission de lui demander : « Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre ? » Jésus, à qui rien n'était caché, répondit aussitôt à ces envoyés : « Allez et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris... » Ces miracles, que cite le Sauveur, sont les miracles que le prophète Isaïe avait donnés comme l'une des marques de la venue du Messie. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces miracles sont autant de bienfaits accordés aux hommes. Si les miracles signalaient la présence du Messie, les bienfaits signalaient la présence de Dieu, dont le caractère est de faire du bien à ses créatures. Quel autre que Dieu peut être sans cesse appliqué à secourir les hommes, à soulager les malheureux ? Rien n'est plus digne de cette bonté sans limites, que de répandre partout ses bienfaisants rayons et d'exercer sa douce influence sur tout ce qui existe. Voilà pourquoi les esprits bienheureux que le Prophète vit en présence du Seigneur, chantent éternellement que le ciel et la terre sont remplis de la gloire de Dieu, c'est-à-dire de ses dons et de ses bienfaits. *Isai.* VI, 3. C'est par cette raison que le Seigneur démontre dans Jérémie sa divinité incommunicable, et la vanité des faux dieux. Tandis qu'il ne cesse de faire du bien à ses créatures, on ne peut rien attendre ni obtenir des idoles. « Les idoles, dit-il, ne délivrent pas de la mort, et elles n'arrachent pas le faible de l'étreinte du fort. Elles ne rendent pas la vue à l'aveugle, et elles ne délivrent pas le pauvre de l'indigence ; elles n'ont pas pitié de la veuve, et elles ne protégent pas

l'orphelin. » *Baruch,* VI, 35-36. Oh! que le vrai Dieu diffère de ces dieux impuissants : « Le Seigneur, dit le Psalmiste, brise les fers du captif; le Seigneur éclaire l'aveugle; le Seigneur relève celui que l'on foulait aux pieds; le Seigneur chérit les justes; le Seigneur protége les étrangers, et il prend la défense de la veuve et de l'orphelin, » *Ps.* CXLV, 7-9. « Il n'est point de Dieu juste et sauveur, dit-il lui-même, sinon moi. Tournez-vous vers moi, peuples de la terre, et vous serez sauvés. » *Isai.* XLV, 21-22. « Notre Dieu, ajoute le prophète roi, est le Dieu qui sauve, et le Seigneur qui dispose de la mort. » *Ps.* LXVII, 21. Tels sont les actes par lesquels Dieu veut se faire connaître de nous. Lorsque nous le connaissons de la sorte, notre amour s'accroît, notre foi se consolide, notre espérance grandit, et nous sentons se réveiller en nous tous les sentiments qui favorisent le culte de la piété et de la justice. C'est toujours sur sa bienfaisance et sa charité que le Seigneur a fixé les regards des hommes, toutes les fois qu'il s'est révélé à eux. Moïse lui demandant quel est son nom, il lui répond : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Tel est mon nom pour l'éternité, tel sera celui qui me désignera dans la suite des générations. » *Exod.* III, 15. Que signifient, mes frères, ces paroles de notre Dieu? pourquoi se glorifie-t-il particulièrement de ce nom? Est-ce que le nom de Roi des anges et des cieux ne serait pas plus glorieux pour lui? Oui, au jugement de la sagesse humaine, mais non au jugement de la sagesse divine Je laisse de côté, semble-t-elle nous dire, tous les autres noms qui conviennent à la majesté de mon être. Je ne veux me glorifier que d'un seul, de celui qui rappelle le soin que j'ai pris de mes élus, le secours, la protection, les lumières, la prospérité, les biens de toute sorte que je leur ai accordés, de celui qui rappelle l'empressement et l'amour avec lequel j'ai comblé leurs vœux, rempli leurs espérances. Voilà le nom sous lequel je désire être connue, aimée, obéie et adorée des hommes; parce que les merveilles dont il sera le mémorial ne serviront pas moins à ma gloire, qu'à leur utilité et à leur salut.

Cette conduite du Seigneur, mes frères, nous permettrait de le comparer à un roi doué des plus rares vertus, lequel ne tiendrait rien tant à cœur que de manifester à ses sujets sa munificence et

sa libéralité, et à s'attirer par ce moyen leur estime et leur amour. Pour nous, ayons toujours les yeux sur la bonté immense de notre Dieu, afin de l'honorer de notre mieux, de l'aimer de toute notre âme, de mettre en lui seul notre espoir, de lui vouer un dévouement à toute épreuve, et de nous déterminer à tout sacrifier, plutôt que de violer ses commandements. Voilà surtout ce que Jésus-Christ chargeait les disciples de Jean d'annoncer à leur maître, ou plutôt à tous les hommes, à savoir, que lui seul éclaire les aveugles, rend aux paralytiques le mouvement, guérit les lépreux, rappelle les morts à la vie, enrichit de biens sans nombre les pauvres d'esprit, et ne cesse de nous secourir et de nous soulager dans nos misères.

Mais si tous ces signes du vrai Messie méritent notre admiration, il en est un qui est encore plus admirable ; je veux parler de cette glorification des pauvres, de leur participation à la grâce du Sauveur, qu'attestent ces paroles : « Les pauvres sont évangélisés, » *pauperes evangelizantur*. Il était inouï qu'on eût appelé fortunés et heureux ces hommes que le monde qualifie d'indigents et de misérables, tandis qu'il exalte la richesse au point de se servir quelquefois du même mot pour désigner le bonheur. Mais les opinions humaines ne sont pas toutes sanctionnées par la Vérité increée. Souvent au contraire elle les condamne, elle casse impitoyablement les lois injustes que le monde a follement établies. Dans le monde on proclame, comme nous le disions tout à l'heure, la richesse indispensable au bonheur, et l'on met à ses pieds presque tous les honneurs publics. Dans la république du Christ, on honore tout particulièrement la pauvreté, et elle est sans cesse célébrée dans les prophéties qui regardent le règne du Messie. « Il soulagera le pauvre et l'indigent, dit l'une d'entre elles, et il sauvera la vie des nécessiteux. Il les soustraira à l'usure et à l'iniquité, et leur nom sera honorable devant lui, » *Ps.* LXXI, 13-14. D'ailleurs, c'est pour les pauvres principalement que Jésus-Christ est descendu du ciel sur la terre. Il le déclare lui-même par la bouche d'Isaïe : « Le Seigneur, y est-il écrit, m'a chargé d'évangéliser les pauvres, » *Pauperibus evangelizare misit me,* Isai. LXI, 1. C'est ainsi que traduisent les Septante, dont la version est adoptée par saint Luc. Les

pauvres sont donc appelés à recevoir une part abondante de la grâce évangélique.

Que si vous me demandez, chrétiens, en quoi consiste cette grâce, je vous répondrai tout d'abord, qu'elle nous permet de remporter la victoire sur le péché, et sur la concupiscence qui en est la source. Suivant la parole de l'Apôtre, « notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché fût détruit, et que nous ne fussions plus les esclaves du péché, » *Rom.* VI, 6. Hé bien! Cette précieuse nouvelle est annoncée, non pas aux hommes vains et orgueilleux, mais aux pauvres d'esprit, à ceux qui reconnaissent, à la lumière divine, la grandeur de ce bienfait. Et n'en soyons pas étonnés : les mondains se soucient fort peu de la grâce du Sauveur, car ils préfèrent s'abandonner à leurs convoitises, plutôt que d'en être délivrés. Ils sont tellement envahis par la concupiscence, tellement dévorés par la fièvre du plaisir, qu'ils ne reconnaissent pas leur mal et refusent tout moyen d'en guérir. On dirait de ces mendiants qui font de leurs plaies un moyen d'existence. Offrez-leur des remèdes qui les guériraient, ils n'en veulent pas, parce qu'ils trouvent dans leur mal une source de gain, à laquelle ils se garderaient bien de renoncer. Il en est de même des pécheurs qui repoussent le salut que leur offre le souverain médecin, pour ne pas se séparer de leurs richesses et de leurs voluptés. Ces maheureux sont doublement à plaindre, parce qu'ils sont malheureux d'abord, et puis parce qu'ils veulent l'être. Leur aveuglement est tel, qu'ils s'imaginent trouver des délices sous les ronces des buissons. Il vaut mieux, à leurs yeux, être déchiré par les épines des soucis et des passions, que de se soustraire à la cruauté de ces tyrans odieux, et de chercher dans la victoire sur ses désirs le calme et le repos de la vie. Ces gens-là, pour me servir de l'expression d'un saint docteur, habitent un enfer anticipé; car, d'un côté, ils ne peuvent jouir des biens de ce monde autant qu'ils le désireraient, et de l'autre, ils ne veulent ni demander, ni recevoir ce que Dieu serait disposé à leur donner. Or, tel est le double tourment des damnés que la divine justice prive à la fois des dons de la grâce, et de ces biens de la terre qu'ils ne cessent d'aimer et de regretter.

Evitons, mes frères, le malheureux sort de ces insensés. Ils perdent par leur faute les biens d'en-haut, et souvent ils n'ont des biens d'ici-bas que le désir et l'espérance ; d'où résulte un double tourment : tourment de la part de l'espérance qui n'est jamais remplie ; tourment de la part du désir qui dévore et qui torture l'âme. Mais, je suppose qu'ils obtiennent ces plaisirs après lesquels ils ont tant soupiré ; qu'ils disent la vérité, et ils avoueront qu'ils n'y ont rien trouvé de ce qu'ils se promettaient. Ils se promettaient le repos et la paix : au lieu du repos, ce sont des soucis ; au lieu de la paix, c'est la guerre ; au lieu de la joie, c'est la tristesse, et avec elle un cortége de douleurs. Que de fois on a rêvé le bonheur sous l'image d'une charge publique, de la fortune, d'un héritage, d'une union désirée, et le rêve s'est envolé avec la réalité ! C'est ce qu'exprimait fort bien saint Augustin par ces paroles : « De quelque côté que je me tourne, je trouve viles les choses que j'avais le plus ardemment désirées. » — « Plût aux Dieux, s'écriait Sénèque, plût aux Dieux que les personnes qui désirent les richesses, consultassent les riches ! Plût aux Dieux que les personnes avides d'honneurs pussent consulter les ambitieux qui sont arrivés aux plus hautes dignités ! elles changeraient bientôt d'idées, en voyant que l'on n'a jamais assez du présent, qu'on soupire toujours après ce que l'on n'a point. Il n'y a pas un seul homme dont la plus rapide prospérité remplisse tous les vœux. » Il en est des hommes qui recherchent le bonheur du monde, comme des animaux qui trouvent leur ruine là où ils croyaient trouver de quoi satisfaire leur voracité. Châtiment mérité des chrétiens qui, laissant de côté la source de la vraie félicité, recourent à des citernes désolées qui ne contiennent pas une seule goutte d'eau. C'est de ces chrétiens que la grâce évangélique s'éloigne, au lieu qu'elle se rapproche des pauvres d'esprit, lesquels l'ont en grande estime, et ne cessent, pour l'obtenir, d'implorer par leurs prières la miséricorde du Seigneur.

Après avoir indiqué les caractères du vrai Messie, Jésus ajoute ces mots : « Heureux celui pour qui je ne serai pas un sujet de scandale : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* » D'après saint Jérôme et saint Chrysostome, le Sauveur aurait dirigé ces

paroles contre l'envie des disciples de Jean, qui voyaient d'un œil jaloux ses prodiges et sa renommée. « Heureux donc celui pour lequel mes miracles ne seront pas un sujet de jalousie, et mes abaissements un sujet d'incrédulité, » aurait voulu dire Jésus-Christ. En effet, ces deux choses, d'un côté sa puissance, de l'autre l'humilité de son extérieur, étaient pour quelques-uns, quoique par des raisons différentes, un véritable sujet de scandale. « Que ferons-nous ? disaient les Pharisiens ; car cet homme accomplit une foule de prodiges. » — « N'est-ce pas le fils du charpentier ? disaient d'autre part les gens du peuple ; est-ce que sa mère ne s'appelle pas Marie ? Est-ce que ses frères n'habitent pas au milieu de nous ? » Pour les uns et pour les autres, Jésus était un sujet de scandale. Heureux encore une fois celui qui ne se scandalisera d'aucune de ces manières.

Remarquons ici, mes frères, la douceur avec laquelle le divin Maître reprend la faute des disciples de Jean : il se sert, pour la leur faire sentir, non de paroles, mais de miracles, leur évitant ainsi toute humiliation et toute confusion. Apprenons à observer, à son exemple, la plus grande discrétion, lorsque nous voudrons reprendre le prochain à l'occasion de quelque faute cachée : autant que possible, conservons pure et intacte sa réputation. Le précepte de la correction fraternelle nous impose en même temps l'obligation de sauvegarder l'honneur et la renommée d'autrui. Il y a des gens qui ne sauraient vous reprendre sans livrer vos fautes à la publicité, alors qu'ils pourraient aisément obtenir le même résultat sans compromettre votre renommée. D'autres, au nom de la justice, s'arrogent le droit de reprendre leurs frères. Le véritable motif de leur conduite est souvent l'ambition ; ils se vantent eux-mêmes, tout en blâmant les autres, et ils s'acquièrent, aux dépens de la réputation d'autrui, une réputation de justice et de moralité. De semblables façons d'agir sont inspirées par la prudence de la chair ; c'est une tentation très-dangereuse, à laquelle nous pouvons tous, si nous n'y prenons garde, facilement succomber. Pour nous en garantir, imitons l'exemple de retenue et de sagesse que nous donne le Sauveur, en reprenant les disciples de son précurseur.

« Or, dès qu'ils se furent retirés, Jésus se mit à parler de Jean à la foule : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau secoué par le vent? » Certes, mes frères, Jean n'avait pas la mobilité du roseau. Sa fermeté et sa constance ne faiblirent pas devant la crainte de la mort, et rien ne put le détourner de la voie du devoir et de la justice. Il suit de ces paroles, que Jean ne doutait aucunement de la venue du Messie, bien qu'il lui eût adressé, pour l'interroger, quelques-uns de ses disciples. Autrement, il se serait écarté du témoignage qu'il en avait rendu, et il aurait en cela mérité d'être comparé à un roseau mobile. Une des qualités les plus remarquables de ce grand saint fut donc la constance et la fermeté. « Le sage, est-il écrit, demeure immobile comme le soleil, dans sa sagesse; l'insensé au contraire change comme la lune, » *Eccl.* XXVII, 12. Hélas! nous sommes bien de véritables et fragiles roseaux, nous qui renonçons si vite à nos meilleures résolutions; nous qui, sous le moindre prétexte, négligeons nos prières et nos exercices accoutumés, et changeons de genre de vie; nous qui, ne nous arrêtant jamais à de sages mesures, formons tous les jours de nouveaux projets, sauf à les abandonner le lendemain. Nous sommes encore de véritables roseaux, nous qui nous laissons emporter à tout vent de doctrine, qui changeons de sentiment sur la parole du premier venu, et abandonnons la route du bien par crainte de l'opinion du vulgaire. A peine s'élève-t-il une légère rumeur qui semble porter atteinte à notre réputation aux yeux d'un monde versatile et insensé, aussitôt nous laissons entièrement de côté nos pieuses pratiques, ou bien, cédant à un puéril effroi, nous recherchons le secret et le silence. Ce ne sont là ni les enseignements de l'humilité chrétienne, ni ceux de la divine sagesse. « Sois ferme dans la voie du Seigneur et dans la vérité de tes sentiments, nous dit la Vérité même. Ne sois pas faible dans ta sagesse, de peur que ta faiblesse ne te conduise à la folie, » *Eccl.* V, 12, et XIII, 11. Loin de vous, mes frères, la pensée que l'écrivain sacré blâme la vraie humilité de cœur; ce qu'il blâme, c'est cette pusillanimité, cette instabilité qui nous porte à embrasser sans raison l'avis de qui que ce soit, et qui par suite nous écarte de la vérité.

Ces observations vous paraissent peut-être de peu d'importance. Une observation plus sérieuse et non moins fondée, c'est que nous nous rapprochons de la mobilité du roseau par la multiplicité et la variété de nos désirs. Notre cœur se précipite ordinairement, non où l'appelle la voix de la raison et de la prudence, mais où le poussent l'ardeur et l'impétuosité de nos passions. Plus légers, plus mobiles encore que les roseaux, quelles que soient la facilité avec laquelle il cède au souffle des vents, et l'agitation continuelle qui en est le résultat, les méchants ont mérité d'être assimilés par le Psalmiste à la poussière qui s'élève à la surface de la terre, *Ps.* I, 4, et même, d'après certains interprètes, à quelque chose de plus léger. Pour moi, je l'avoue, je déplore autant leur sort, que le sort des hommes à qui le vin a ôté le pouvoir de se conduire eux-mêmes, et qui suivent, non la lumière de leur raison, mais les caprices de l'ivresse. J'irai encore plus loin; je les comparerai aux malheureux qui sont le jouet du démon. Ils sont même en un sens plus misérables; parce que le plus souvent les possédés ne sont pas responsables de l'état où ils sont, tandis que les méchants, s'abandonnant librement, comme les plus vils animaux, à leurs passions et à leurs instincts mauvais, sont par suite eux-mêmes les auteurs de leur triste condition. Ils sont encore les roseaux dont parle le Sauveur, ces riches et ces puissants du siècle qui s'avancent vêtus de pourpre, oints de parfums, couverts de colliers et d'anneaux d'or, environnés d'un nombreux cortége de serviteurs et de clients, et qui sont au dedans vides de jugement et de sagesse, enflés par la vaine gloire et en proie à une infinité de peines et d'inquiétudes. Ce sont bien de véritables roseaux, polis et doux à l'extérieur, mais intérieurement vides et creux. Sénèque compare avec justesse la félicité de ces hommes à des murs revêtus de marbre; on est frappé de leur éclat; mais qu'on regarde dessous, on ne trouvera que du bois à demi pourri. C'est un nouveau genre d'hypocrisie, qui ne diffère de l'hypocrisie ordinaire que par l'objet. Les hypocrites vulgaires affichent extérieurement une sainteté qui n'est pas dans leur âme; les riches et les grands du monde affichent en toute chose l'appareil et la livrée du bonheur, tandis que leur âme est le théâtre

des souffrances les plus variées. Quoi de plus triste, que d'être l'esclave de la colère et de la sensualité, le jouet de toute espèce de passions? Voyez Achab, roi d'Israël, lorsqu'il apprend l'impossibilité d'acquérir la vigne de Naboth, qu'il convoitait extrêmement : il est tellement abattu à cette nouvelle, que ses jambes fléchissent et qu'il se jette sur son lit sans avoir rien pris, III *Reg.* XXI, 4. Voyez encore Saül, dans son ressentiment contre David : Ne pouvoir satisfaire ses désirs de vengeance, était pour lui un tourment continuel. Aussi lorsqu'on lui découvrit la retraite où son ennemi se tenait, il ne put retenir ces paroles si caractéristiques : « Soyez bénis de Dieu, vous qui avez eu compassion de moi. Allez donc, prenez toutes vos précautions; agissez avec prudence; examinez le lieu où il doit être, et si quelqu'un l'a vu dans l'endroit que vous m'avez indiqué. Il se met en garde contre moi, dans la crainte que je ne lui tende des embûches. Examinez et parcourez tous les lieux où il a coutume de se cacher, et rapportez-moi des nouvelles sûres, afin que j'aille avec vous. Il se cacherait dans la terre, que je fouillerais pour le trouver tous les recoins de Juda, » I *Reg.* XXIII, 21, 23. Je vous le demande, mes frères, concevez-vous une plus grande misère, un malheur plus complet? Que diriez-vous de plus, ô prince infortuné, si vous étiez captif entre les mains de vos ennemis? Que de maux il souffrait en son cœur, quoique revêtu au dehors de l'éclat de la pourpre et du diadème! Que de tortures il endurait en son âme, quoiqu'il marchât toujours environné d'une foule nombreuse de flatteurs! Oui, mes frères, toutes les classes de gens que nous venons de faire passer sous vos yeux, sont de véritables roseaux; ils en ont tous l'éclat trompeur, la mobilité et le vide; ce qui est pire, c'est qu'ils servent de demeure au démon, selon la parole de Job : « Il dort à l'ombre et dans la solitude des roseaux, » *Job,* XL, 16. En effet, il habite de préférence dans les âmes qui, tout en ayant un certain brillant extérieur, sont cependant dépouillées des biens et des vertus véritables.

Comparez à ces hommes légers et changeants le précurseur de l'Homme-Dieu. Jamais aucune passion ne le détourna de la ligne qu'il s'était tracée. Rien de déréglé dans son régime, comme dans

ses sentiments. D'un extérieur vil et repoussant, il était au dedans comblé des dons et des grâces les plus rares de l'Esprit saint. Vous pouvez apprendre par là, chrétiens, en quoi les bons diffèrent principalement des pécheurs. La gloire, l'éclat des pécheurs est purement sensible, tandis que leur âme est en proie aux angoisses et aux soucis de toute espèce. Chez les justes, au contraire, leur mérite et leur gloire cachés aux yeux des hommes n'apparaissent clairement qu'aux regards divins. C'est le mot du Psalmiste : « Toute la gloire de la fille du roi est intérieure, et les franges d'or et toute sorte d'ornements l'environnent, » *Ps.* XLIV, 14. Dans un autre psaume, *Ps.* LXXXII, 4, au lieu de la leçon ainsi conçue de la Vulgate : « Ils ont comploté contre vos élus, » *cogitaverunt adversus sanctos tuos,* saint Jérôme traduit : *cogitaverunt adversus absconditos tuos;* ce qui signifie, non-seulement que le Seigneur défend par sa présence les saints des orages et des attaques du siècle, mais encore que leur félicité est cachée aux regards humains. L'Apôtre d'ailleurs le dit expressément : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu, » *Coloss.* III, 3. Aussi personne ne peut comprendre, ni même soupçonner combien est heureuse, calme et tranquille, la condition des âmes adonnées à la piété, à moins d'être soi-même de leur nombre.

« Qu'êtes-vous donc allés voir? poursuit le Sauveur; un homme vêtu d'habits précieux? *Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum?* » Ici le divin Maître nous recommande une vie pauvre et austère. Quoiqu'il ne parle que des vêtements, son dessein est de nous inspirer la simplicité et la frugalité en tout ce qui regarde le soin du corps. Jean-Baptiste en était un parfait modèle; et c'est pour cela que le Seigneur, dans saint Luc, ajoute : « Ceux qui sont revêtus d'habits précieux et dans les délices, habitent les palais des rois. » Assurément le Précurseur était loin de mener une vie de délices. Mais pourquoi, mes frères, trouvons-nous chez tous les saints, qu'animaient l'Esprit de Dieu, cet amour de la pauvreté et de la mortification? Parcourez la vie des Pères du désert, des Antoine, des Macaire, des Arsène, des Hilarion, vous serez stupéfaits de leur tempérance et de leurs macérations. Sans même vous arrêter à ces illustres anachorètes, que leur séjour au désert

privait d'une foule de choses indispensables au commun des hommes, vous rencontrerez des exemples de ce genre chez des hommes qui vivaient au milieu de leurs semblables. Saint Grégoire, durant le temps qu'il passa dans un monastère à Rome, se nourrissait de légumes que lui procurait sa mère. C'est là probablement qu'il contracta cette faiblesse d'estomac dont il se plaint si fréquemment. L'abstinence de saint Bernard et de ses compagnons était quelquefois poussée si loin, qu'ils prenaient des feuilles de hêtre pour tout aliment : ce qui rend vraisemblable la faiblesse de santé qui accompagna ce grand homme au milieu de ses nombreux travaux. Saint Basile, que des études assidues et les fonctions du ministère pastoral paraissaient obliger à une vie peu austère, ne le cédait pas en ce point aux anachorètes. « Sa nourriture et ses vêtements, lisons-nous dans sa vie, étaient des plus grossiers. Il ne portait qn'une tunique ; il couchait sur la dure, et veillait parfois toute la nuit. Il mourut exténué par ses mortifications, au point de n'avoir que les os et la peau. »

Que dirons-nous donc, mes frères, de celui que la sagesse divine déclare le plus grand des enfants des hommes? Qui l'emporta sur lui en austérité ? Des sauterelles étaient sa nourriture ; jamais il n'usa de vin ni de liqueur enivrante ; une ceinture de peau et un cilice de poils de chameaux formaient ses vêtements. Cela étant, il nous sera utile de connaître la raison de cette austérité que nous remarquons dans le Précurseur et dans tous les serviteurs de Dieu ; d'autant plus que le Seigneur exige uniquement de nous l'observation de ses commandements, et qu'aucun de ses commandements n'impose expressément la mortification. Il ne nous serait pas difficile d'indiquer plusieurs raisons très-plausibles de ce fait ; mais le temps nous oblige à nous borner aux principales. Premièrement, les saints se proposaient, en agissant de la sorte, de réprimer l'insolence de leur plus redoutable ennemi, de la chair, que l'abstinence et les macérations peuvent seules assouplir et rendre docile au joug de l'esprit. Serait-il sage de fournir des armes à son ennemi, au lieu de l'en dépouiller et de le réduire, si c'est possible, à une complète impuissance ? En second lieu, la mortification affaiblit la cupidité, laquelle, au témoignage

de l'Apôtre, est la racine de tous les maux. Or, celui qui embrasse volontiers pour l'amour de Jésus-Christ le froid, la faim, la soif, la nudité, que lui importent les richesses, le luxe, le faste et l'apparat ? Que lui importe la possession de grandes sommes d'argent, puisque leur objet est d'alimenter le faste et le luxe ? La cause du mal ôtée, le mal disparaît de lui-même. Or, le mal c'est la cupidité; la cause de ce mal c'est l'orgueil et l'exigence de notre chair. Humiliez cet orgueil, cette exigence, et vous aurez enlevé à la cupidité tout aliment. Ajoutez à cela, que la mortification nous permet de satisfaire à Dieu pour nos fautes passées. La chair nous a précipités dans le mal; la chair expie le mal qu'elle a occasionné. Comme le dit saint Grégoire, elle nous a traînés toute joyeuse à l'offense de Dieu; elle nous ramène toute en pleurs à l'indulgence et au pardon. De plus, en pratiquant l'austérité, les saints marchaient sur les traces de notre chef et sauveur Jésus-Christ, dont la vie s'est écoulée dans l'indigence, les peines, les fatigues et les douleurs. « Je suis pauvre, dit-il par le Prophète, et dans les épreuves depuis ma jeunesse, » *Ps.* LXXXVII, 16. C'est pourquoi Isaïe (LIII, 3) l'appelle l'homme de douleurs et qui a la science de l'infirmité. Or, rien n'est plus glorieux, que de ressembler au roi des cieux dans l'ignominie de la croix et l'amertume de la pauvreté. Enfin, la mortification attaque de front l'amòur de soi, qui est la source de nos misères. Tandis que l'amour de nous-même nous porte à traiter délicatement notre chair, la mortification nous porte à la dompter et à la subjuguer. Les actes se transformant bientôt en habitude, lorsqu'ils sont fréquemment répétés; de même que les ménagements entretiennent et fortifient l'amour de soi, de même les rigueurs et les austérités l'affaiblissent et le détruisent.

Telles sont, mes frères, les principales raisons pour lesquelles les saints ont pratiqué avec tant de zèle la mortification. Jugez maintenant de la folie de ces hommes qui s'occupent exclusivement à corrompre et à flatter leur chair par toute sorte de voluptés et de plaisirs, et qui fournissent, sans s'en douter, des armes au plus redoutable de leurs ennemis. Jamais le Seigneur n'eût condamné le mauvais riche, ni loué l'austérité de Jean, si la mol-

lesse de l'un n'était un écueil infaillible, et la mortification de l'autre un secours puissant et efficace pour la vertu. Puisque la tempérance et la sobriété du Précurseur lui méritèrent tant d'éloges de la bouche du Sauveur, tâchons, nous aussi, de l'imiter, afin d'en recueillir les fruits. Ne vaut-il pas mieux châtier notre chair en cette vie avec Jean-Baptiste, que de satisfaire tous ses désirs avec le mauvais riche, sauf à partager ensuite avec lui les tortures de l'enfer, et à demander éternellement une goutte d'eau qui éternellement nous sera refusée? Que personne ne se croie en droit d'attacher peu de mérite à la pratique de ces vertus; car il se mettrait en contradiction avec nos saints Livres. Il y a des interprètes qui, au lieu de ces paroles du Psaume XIV, *qui jurat proximo suo et non decipit,* mettent, *qui jurat ut se affligat, et non mutat;* de sorte que le prophète en cet endroit désignerait le juste qui, comprenant combien une victime raisonnable l'emporte en dignité sur une victime privée de raison, s'oblige par vœu et par serment à s'offrir lui-même à Dieu en sacrifice, et accomplit son vœu avec une religion et une fidélité parfaites. Du reste, un pareil sacrifice est l'indice d'une vraie charité. En effet, plus on aime Dieu, plus on hait le péché, selon ce conseil du Psalmiste : « Vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal, » *Ps.* XCVI, 10. Il en est du sentiment de l'amour de Dieu, comme du sentiment de l'amour de la vie : le premier implique la haine du péché, de même que le second la haine de la mort; la mort étant aussi opposée à la vie, que le péché à la charité. Mais quiconque hait sincèrement le péché, poursuit sa chair d'une haine non moins forte, parce qu'elle est une source intarissable de péchés. Or, il est impossible de haïr sa chair de la sorte, et de ne pas chercher à la soumettre à l'esprit par toute espèce de privations. Si l'on désire savoir jusqu'à quel point le sacrifice que l'on fait de sa chair est agréable à Dieu, je dirai qu'il est une imitation frappante du sacrifice qu'Abraham fit à Dieu de son fils Isaac. Vous savez tous, mes frères, les paroles remarquables par lesquelles le Seigneur témoigna au saint patriarche son contentement. « Maintenant, lui dit-il, je vois que vous craignez le Seigneur; car vous n'avez pas même épargné, pour obéir à mes ordres, votre fils

unique. » Chacun de nous, mes frères, a aussi son Isaac, je veux dire, son corps qu'il aime d'un tendre amour. On a vu cet amour porté si loin, que des mères ont mis en pièces leurs enfants pour conserver leur propre vie, montrant par là qu'elles préféraient leur vie corporelle au fruit de leurs entrailles. Saisissez donc cette occasion d'imiter le sacrifice de l'illustre patriarche, et immolez au Seigneur, comme une victime spirituelle, avec la même ardeur et le même dévouement, ce corps que vous aimez tant. C'est ce sacrifice que le Seigneur demandait aux enfants d'Israël, lorsqu'il leur ordonnait de se préparer aux principales solennités par le jeûne et l'abstinence.

Nous approchons, nous aussi, chrétiens, d'une grande solennité, de l'anniversaire de la naissance du Sauveur. Vous devez vous préparer à la célébrer, non-seulement par les prières, les méditations, mais encore par les veilles, les macérations et les mortifications corporelles. Si les Hébreux mirent le plus grand soin à se préparer à recevoir Dieu qui venait leur annoncer sa loi sur le Sinaï, ne devons-nous pas nous préparer avec encore plus de soin à recevoir le même Dieu, qui s'avance avec son Christ pour sauver son peuple? Songez à la différence de ces deux avènements. Là, Dieu vient promulguer ses commandements; il vient ici dispenser sa grâce. Là, il vient promulguer une loi gravée sur des tables de pierre; ici, il vient graver sa loi dans le cœur même des fidèles. Là, il promet à ses serviteurs une récompense terrestre; ici, une récompense céleste. Là, il emploie la frayeur et les menaces pour attirer les hommes à lui; ici, il les attire par les bienfaits, il les embrase par son amour, il les séduit par ses dons, il les unit à lui par les liens de la plus étroite charité. Là, il se fait précéder de la foudre, des éclairs, il frappe d'effroi les mortels, il les repousse loin de lui, et leur défend d'approcher de la montagne terrible; ici, il appelle à lui tous les hommes par cette invitation si touchante et si pleine de tendresse : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, et je vous soulagerai. » Or, si les Israélites ne négligèrent rien pour recevoir dignement le Dieu de majesté qui venait à eux, que ne de-

vrons-nous pas faire, mes frères, pour recevoir joyeusement et pieusement tout ensemble le fils unique du Père, qui vient à nous, le visage souriant, et prêt à répandre sur nous les grâces les plus abondantes ? C'est ce qu'exige de nous le temps dans lequel nous nous trouvons, ce que demande une franche piété, ce que réclame tous les jours la voix de l'Eglise, ce que requièrent aussi les intérêts de notre salut. De la sorte, après avoir reçu le Seigneur ici-bas avec respect et amour, nous mériterons qu'il nous reçoive lui-même miséricordieusement un jour dans la patrie. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE IIe DIMANCHE DE L'AVENT.

Cum audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos ex discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es, an alium exspectamus ?

Jean ayant entendu dans sa prison parler des œuvres du Christ, lui envoya deux de ses disciples pour lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre? *Matth.* XI, 2-3.

Mes Frères,

Vous êtes sans doute étonnés en entendant les premières paroles de l'Evangile d'aujourd'hui. N'est-il pas en effet étonnant de voir Jean-Baptiste, qui avait été rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère, jeté dans les fers et confondu avec les sicaires, les séditieux et les parricides ? Cependant, si nous avons égard au caractère et à la conduite du monde, notre étonnement cessera ; car ce n'est pas une chose nouvelle que le monde ait persécuté la sainteté. Si nous nous étonnons de quelque chose, c'est plutôt de voir ces persécutions, tandis que dans les cieux réside Celui qui juge l'univers dans son équité, et duquel le Prophète a

chanté : « La justice et le jugement sont les appuis de votre trône, » *Ps.* LXXXVIII, 15. Il est étonnant que, sous les regards de ce juste et souverain arbitre des choses humaines, Jean soit enchaîné, alors que le criminel Hérode règne paisiblement dans son palais. Souvent de semblables spectacles avaient attiré l'attention des saints personnages de l'ancien Testament, lesquels, dans l'impuissance où ils étaient de les comprendre, en demandaient l'explication à la sagesse increéee. « Pourquoi, disait Habacuc au Seigneur, n'abaissez-vous pas vos regards sur les artisans de l'iniquité? Pourquoi gardez-vous le silence, quand le juste devient la proie de l'impie? » *Habac.* I, 13. « Vous êtes juste, Seigneur, disait encore Jérémie, et mes objections ne feront que tourner à votre gloire. Pourtant, qu'il me soit permis de vous adresser quelques paroles. Pourquoi le chemin des méchants est-il dans la prospérité? Pourquoi n'arrive-t-il que du bien à ceux qui passent leur vie à pécher et à prévariquer? » *Jérém.* XII, 1. Il y a un psaume consacré tout entier à ce sujet. « Mes pieds, dit le Psalmiste, ont tremblé; mes pas ont chancelé, car j'ai été indigné contre les méchants et contre la paix des pécheurs, » *Psalm.* LXXII, 2, 3. Après avoir développé longuement cette pensée, il conclut en ces termes : « Je croyais pouvoir pénétrer ce mystère; mais une difficulté immense se dresse devant moi. »

Il me serait aisé, mes frères, de vous prouver par des citations plus nombreuses combien peu les saints de l'ancien Testament s'expliquaient ce spectacle. La raison n'en est pas, au reste, difficile à trouver. Comme la loi mosaïque promettait en récompens à ses serviteurs la santé, la richesse et les autres biens sensibles, tandis qu'elle menaçait des plus terribles fléaux les prévaricateurs, on ne pouvait pas ne pas être frappé de la prospérité des méchants, des afflictions et des épreuves des justes. Mais depuis que la loi de grâce a substitué les biens éternels aux biens temporels; depuis que Jésus-Christ, notre souverain législateur, a daigné naître dans une étable, reposer dans une crèche, mourir sur une croix, vivre dans l'humilité, la pauvreté, les persécutions et les souffrances; les souffrances, les persécutions, la mort, en un mot tous les maux corporels ont été ennoblis, consacrés par

l'Homme-Dieu, et élevés au faîte de la dignité et de la gloire. De même que l'eau conserve le goût des terrains à travers lesquels elle coule ; de même les peines et les afflictions ont reçu quelque chose de la dignité du Christ, depuis qu'il en est devenu en quelque sorte la source.

La doctrine du grand moraliste Sénèque se rapproche ici étonnamment de la doctrine chrétienne. A ses yeux, les richesses, l'opulence, ne sont pas de véritables biens, parce qu'on les rencontre plus d'une fois chez les scélérats. La pauvreté, les souffrances et les autres incommodités corporelles ne sont pas davantage des maux véritables, car le divin Caton les avait supportées. Ainsi, il suffisait de l'exemple de Caton à Sénèque pour exclure du nombre des maux les misères, qui avaient été son partage. Ne nous suffira-t-il pas de l'exemple et de l'autorité de notre Sauveur, pour avoir en haute estime ce qu'il a bien voulu choisir et endurer ? Voilà pourtant ce qui a produit tant de martyrs ; voilà ce qui leur inspirait une fermeté inébranlable en face des plus horribles supplices, et ce qui les poussait à les rechercher avec empressement, à les subir avec joie. Voilà ce qui dictait au bienheureux Laurent, en présence des divers genres de tourments que sur l'ordre du juge on déployait à ses yeux, cette réponse sublime : « Malheureux, ce sont là les délices après lesquels j'ai toujours soupiré. » Voilà ce qui donnait à Vincent, tandis qu'on le traînait du chevalet au dernier supplice, le courage d'accuser les bourreaux de lenteur, la force de voler à la mort avec allégresse. Et ce ne sont pas les hommes seulement qui ont manifesté une telle grandeur d'âme ; nous en trouvons des exemples innombrables chez le sexe le plus faible. Pour n'en citer qu'un seul, sainte Agathe était pénétrée de la plus vive joie, lorsqu'elle était conduite en prison ; et envisageant le dernier combat comme un festin, elle se recommandait au Seigneur de toute son âme. Il n'est pas jusqu'à l'ancienne loi, malgré la part considérable accordée aux biens de la terre, qui ne nous fournisse des exemples d'une constance à l'épreuve des tourments. Bornons-nous à rappeler la fermeté d'Azarias devant le roi Ozias. Quoiqu'il n'ait point versé son sang pour la loi de Dieu, la sainte Ecriture

fait cependant de lui une mention distincte et des plus honorables. Dans le livre des Paralipomènes, où est exposée la généalogie des prêtres du Seigneur, Azarias est le seul au nom duquel on ait ajouté la remarque suivante : « Ce fut lui qui remplit les fonctions du sacerdoce dans le temple que Salomon avait bâti à Jérusalem, » I *Paral.* VI, 10. Or voici, d'après les interprètes, la raison de cette mention spéciale. Le roi Ozias, non content des honneurs de la royauté, voulut y joindre encore les honneurs du sacerdoce. En conséquence, il se présente au temple pour offrir de l'encens au Seigneur. A cette vue, Azarias, saisi d'un saint zèle : « Ce n'est pas à vous, dit-il à Ozias, d'offrir l'encens au Seigneur, mais bien aux prêtres qui ont été consacrés pour cet office, » II *Paral.* XXVI, 18. C'est pour récompenser cette résistance courageuse aux empiétements d'un monarque sur les droits du sacerdoce, que le Saint-Esprit ajouta au nom d'Azarias l'éloge que nous rapportions tout à l'heure.

Une conduite encore plus noble est celle de Jean-Baptiste, qui préféra perdre la vie, que de faillir à ses devoirs de témoin et de prédicateur de la vérité. Avec autant de fermeté qu'Azarias, il osa dire à un roi impudique et adultère : « Il ne vous est pas permis d'avoir l'épouse de votre frère, » *Matth.* XIV, 4. Et cependant, en prononçant ce seul mot, il prévoyait la haine qu'il allait s'attirer de la part du prince et de la reine, la captivité et la mort qui devait en résulter infailliblement. N'importe, il remplira sa mission jusqu'au bout. Il était juste que le Seigneur accordât à son précurseur le triomphe de la mort, et que la gloire et la palme du martyre vinssent couronner tant d'autres gloires.

PREMIER POINT.

Comment, mes frères, louer dignement la captivité de Jean, que nous apprennent les premières paroles de l'Evangile de ce jour ? Quoi de plus honorable, que d'être mis aux fers pour la vérité, d'être enchaîné pour son Dieu, comme les plus vils criminels ? Pour nous que n'éclaire pas la lumière d'en haut, et que gouverne le corps, loin de comprendre un tel honneur, nous le redoutons et nous le fuyons de toutes nos forces. Il le comprenait,

le grand Apôtre, qui, une fois jeté en captivité à cause de la prédication de l'Evangile, au lieu de prendre, comme par le passé, au commencement de ses Epîtres, la qualité d'apôtre de Jésus-Christ, préférait à ce titre, comme plus glorieux, celui de prisonnier de Jésus-Christ. Les grands du royaume ont coutume, lorsqu'ils sont élevés à une plus haute dignité, de laisser de côté la dignité qu'ils occupaient naguère, pour s'attribuer uniquement celle qui leur a été récemment conférée. Ainsi paraît agir saint Paul; il ne prend plus le titre d'apôtre; c'est trop peu pour lui: il prend celui de captif du Christ, qui est beaucoup plus glorieux. Et celui dont les Epîtres avaient assigné le premier rang aux Apôtres dans l'Eglise de Dieu, semble avoir encore trouvé une dignité plus élevée, celle de captif de Jésus-Christ.

Pour ceux qui parmi vous, chrétiens, n'ont d'autre sagesse que celle de la chair, et ne saisissent pas cette gloire extraordinaire, qu'ils écoutent saint Chrysostome développant admirablement les paroles de saint Paul que nous venons d'indiquer : « Etre enchaîné à cause du Christ, dit-il, est plus glorieux que le titre d'apôtre, de docteur et d'évangéliste. Celui qui aime le Christ, comprendra la vérité de mes paroles. Celui que l'amour du Christ dévore et enivre en quelque façon, celui-là comprendra quelle est la vertu des chaînes et des cachots. Si vous lui en laissez le choix, il préférera porter les fers pour le Christ qu'habiter dans les cieux. Il estimera cela plus honorable que d'être assis à sa droite; plus glorieux, que d'occuper l'un des douze trônes. Sa captivité n'eût-elle aucune autre récompense, ce serait une récompense suffisante à ses yeux, de souffrir quelque chose pour celui qu'il aime. Pour moi, si l'on m'eût donné à choisir entre le ciel et ces fers, j'eusse préféré les fers. Si j'eusse pu habiter avec les anges, ou bien partager la captivité de Paul, j'eusse préféré la captivité. M'eût-on proposé de me ranger au nombre des puissances célestes, de celles-là même qui sont devant le trône de Dieu, ou bien d'être enchaîné comme Paul, j'eusse préféré le sort de Paul au sort des puissances angéliques. Aucune félicité n'est comparable à cette félicité. J'estime Paul moins heureux dans son ravissement que dans sa prison. Je l'estime moins heureux d'avoir entendu

un langage divin, que d'avoir été plongé dans un cachot. C'est lui-même qui se prononce de la sorte. Ecoutez-le se glorifier lui-même. Il ne dit pas : Je vous exhorte, moi qui ai entendu des accents ineffables; mais : « Je vous exhorte, moi captif pour le Seigneur. » O chaînes fortunées, ô mains bienheureuses d'avoir été parées de telles chaînes ! Non, les mains de Paul n'étaient pas aussi glorieuses lorsqu'elles rendaient le mouvement au paralytique de Lystres, que lorsqu'elles étaient garrottées et chargées de fers. Vous admirez Paul tenant enroulée autour de son bras une vipère qui semble le respecter. N'en soyez pas étonné : elle respectait les fers qui le liaient; la mer elle-même les avait respectés, car alors aussi il était en captivité. Ah ! s'il m'eût été donné de vivre en ces temps, j'eusse embrassé ces fers, et je les eusse cachés dans ma poitrine ; et je n'eusse jamais cessé de couvrir de baisers l'instrument des souffrances que le grand Apôtre endurait pour son Dieu. Si mes fonctions pastorales me l'eussent permis et que j'eusse joui d'une santé robuste, je n'eusse pas hésité à entreprendre un long voyage pour contempler ces chaînes et la prison où il a été enfermé. Pierre aussi, ajoute le grand orateur, a eu l'honneur de porter les fers ; il était enchaîné, environné de soldats, et pourtant si content, si calme, qu'il dormait d'un profond sommeil. C'est dans cet état qu'il reçut la visite de l'ange. Hé bien ! si alors quelqu'un m'eût dit : Choisissez le parti que vous préférez, voulez-vous être l'ange qui délivre Pierre, ou Pierre lui-même ? J'eusse préféré certainement être Pierre pour lequel l'ange était descendu des cieux, afin d'avoir le bonheur de porter ses fers. »

Plaise au Seigneur, mes frères, que ces paroles brûlantes de charité allument en nos cœurs le feu dont le cœur de saint Chrysostome était consumé ! Autrefois il était glorieux d'entendre dire de soi ce que David disait d'Abner : « Ce n'est pas comme meurent les lâches, qu'est mort Abner. Tes mains n'ont pas été liées, tes pieds n'ont pas été chargés d'entraves, » II *Reg*. III, 34. Maintenant les fers et les entraves, au lieu de l'ignominie, donnent la gloire ; au lieu du déshonneur, ils engendrent une dignité immortelle : au lieu d'être un sujet de honte, ils sont un magnifique

ornement. Vous comprendrez par ces considérations pourquoi le saint Précurseur a été jeté, sur l'ordre d'un roi parricide, dans les horreurs des cachots. C'est sa gloire et sa dignité elles-mêmes qui lui firent supporter pour la justice les chaînes, la captivité et une mort violente.

SECOND POINT.

Passons à une autre observation que suggère le récit de l'Evangéliste. Il résulte de ce qu'il rapporte, que Jean ne jouit pas de la familiarité du Sauveur, et qu'il ne s'attacha pas à lui comme firent les autres disciples. Or, n'est-il pas étonnant qu'avec son respect pour la majesté du Christ, le Précurseur ne se soit pas joint à la foule de ses disciples? Si Jean était l'ami de l'Epoux, quoi de plus agréable pour lui que de ne jamais se séparer de son bien-aimé, d'entendre toujours sa voix et de jouir toujours de sa divine présence? Assurément, après la vision de la Beauté increéée, il ne saurait y avoir de plus grand bonheur que de voir la face de Jésus, que de jouir de sa douce intimité. Le Seigneur lui-même l'avouait, lorsqu'il disait à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous le dis, bien des rois et des prophètes ont désiré voir ce que vous voyez, et ils ne l'ont pas vu; entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu. » Tels étaient le charme et la suavité des paroles du divin Maître, que Pierre ne put lui dire sans la plus vive émotion : « Où irons-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle, » *Joan.* VI, 69. Jean savait toutes ces choses; Jean aimait Jésus-Christ : pourquoi n'est-il pas venu à son école? pourquoi n'est-il pas venu écouter ses enseignements? pourquoi a-t-il renoncé à un commerce aussi aimable? — A ces différentes questions, mes frères, je réponds que Jean avait reçu de Dieu la mission spéciale de servir au Sauveur de précurseur et de témoin. « Il vint en témoignage, dit l'Evangéliste, afin de rendre témoignage de la lumière, » *Joan.* I, 7. C'est pourquoi le même évangéliste, après avoir rapporté l'ineffable incarnation du Verbe, s'appuie aussitôt sur le témoignage de Jean-Baptiste. « Jean, poursuit-il, rend témoignage du Verbe fait chair, et il ne cesse de crier : Voilà celui dont j'ai dit : Celui

qui doit venir après moi a été fait avant moi, car il était avant que je fusse. » Paroles qui attestent la double nature du Sauveur, et sa double naissance : sa naissance dans le temps, comme fils de l'homme ; sa naissance dans l'éternité, comme Fils de Dieu.

Puis donc que Jean devait rendre témoignage du Christ, il fallait que son témoignage ne parût suspect en aucune façon. Or, il l'eût été certainement, si on l'eût vu se ranger parmi les disciples de Jésus. En conséquence, il renonça aux douceurs de sa compagnie, afin de remplir parfaitement la mission qui lui avait été confiée. Le principal souci des saints, mes frères, a toujours été de remplir leurs devoirs avant tout : leurs devoirs remplis, ils font ce qu'ils savent devoir être agréable à Dieu, quoique Dieu ne le leur impose pas. La première de toutes les obéissances est l'obéissance aux commandements du Seigneur : l'obéissance à ses conseils ne vient qu'en second lieu. Faisons d'abord ce que Dieu nous commande ; puis nous nous livrerons aux pratiques que suggère la piété. Le Sauveur nous a donné le premier l'exemple de cette conduite, car il disait par la bouche du Psalmiste : « En tête du livre il est écrit de moi que je ferai votre volonté ; oui, mon Dieu, je la ferai, et votre loi sera toujours au milieu de mon cœur, » *Psalm.* XXXIX, 8-9. Dans l'ancienne loi, il était défendu d'offrir un sacrifice volontaire avant le sacrifice que l'on offrait tous les jours, matin et soir. Cette prescription avait pour but d'enseigner que l'on ne devait jamais faire passer les choses de dévotion avant les choses de précepte. Le texte hébreu le prouve jusqu'à l'évidence. Si on le traduit littéralement, à la leçon de la Vulgate, *adolebunt ea super altare in holocaustum, lignis igne supposito,* il faudra substituer la leçon suivante, *adolebunt ea post holocaustum quod est super ignem,* Levit. III, 5. Or, voici le sens de cette dernière version : Les prêtres n'offriront les dons volontaires des fidèles qu'après l'holocauste que l'on a coutume d'offrir chaque jour. Enfin, le prophète Samuel coupait court à toute difficulté, lorsqu'il disait formellement à Saül : « L'obéissance vaut mieux que des victimes, » *melior est obedientia quam victimæ,* I Reg. XV, 22. L'obéissance résulte du précepte ; les sacrifices sont l'objet du conseil : l'une est indispensable, les autres ne sont que volontaires.

Par conséquent, nous devons exécuter d'abord la volonté de Dieu ; la nôtre ne doit venir qu'en seconde ligne. Cet avis regarde de préférence les personnes qui négligent les devoirs de leur état pour vaquer à l'oraison, à l'aumône ou à d'autres exercices de piété. Or, agir ainsi, c'est renverser l'ordre voulu par la justice, c'est préférer le sacrifice à l'obéissance, c'est se chercher soi-même et non pas Dieu ; c'est mettre sa volonté à la place de la volonté divine ; en un mot, c'est suivre les inspirations de l'amour-propre caché sous les apparences de la charité, et non les inspirations de l'Esprit saint. L'Esprit saint ne saurait se contredire lui-même. S'il vous impose l'accomplissement de ses préceptes, comment vous convierait-il à des œuvres qui vous empêcheraient de les accomplir ? Il serait à souhaiter, mes frères, que cet abus fût beaucoup moins répandu ; car il est d'autant plus dangereux, qu'il se couvre du masque de la piété. C'est un piége dont le démon se sert pour attirer les hommes à lui. Comme ils fuient le mal partout où il se montre à eux à visage découvert, il a soin de lui donner les couleurs du bien. Voilà comment il parvient à tromper les chrétiens qui refusent de payer, soit leurs domestiques, soit leurs créanciers, pour consacrer leur argent à de charitables libéralités. Les païens eux-mêmes condamnaient cette manière de faire. Un jour, rapporte Plutarque, on demandait à Phocion de contribuer en quelque chose à un sacrifice que l'on voulait offrir, on applaudissait même d'avance à sa générosité, lorsqu'il fit cette réponse : « Il serait trop injuste et trop imprudent de ma part d'offrir, quelque chose pour un acte de religion, tandis que je ne donnerais rien à mon créancier Calliclès que voilà. » Et en même temps il montrait du doigt celui dont il était le débiteur.

TROISIÈME POINT.

Mais revenons, mes frères, à Jean-Baptiste : nous l'avons vu renoncer à la familiarité de son divin Maître, plutôt que de négliger les devoirs inséparables de la mission dont il était chargé. Pour avoir accompli ces mêmes devoirs, il avait été jeté dans les fers ; et c'est de là qu'il envoya au Sauveur deux de ses disciples pour lui dire : « Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il que nous en

attendions un autre ? » Nouveau sujet d'étonnement, mes frères : Jean demande s'il est le véritable Messie à ce même Jésus qu'il avait baptisé, et dont il avait proclamé la divinité. Il semble ignorer la vérité en faveur de laquelle il est pourtant chargé de déposer. Selon quelques commentateurs, il se proposait d'apprendre de la bouche même du Sauveur ce qu'il avait déjà appris par une révélation de l'Esprit de Dieu. En effet, les choses de grande importance et que nous désirons ardemment, nous voulons les entendre, non pas une fois, mais mille. Un père à qui l'on aura annoncé la mort de son fils unique dans un combat, ne se contentera pas d'entendre démentir ce fait par un simple témoignage; il ne cessera de chercher des témoignages à l'appui de cette heureuse nouvelle. Or, nul événement n'étant aussi important, ni aussi vivement souhaité que la présence du Messie, il ne faut pas nous étonner que Jean veuille l'apprendre de la bouche de la Vérité même, après l'avoir appris de l'Esprit d'en haut. Il suffit du souvenir de cet inestimable bienfait pour remplir d'une joie ineffable les âmes pieuses; que devait donc produire le témoignage sorti de la bouche même du Sauveur? La parole de Jésus-Christ ne remuait pas moins l'âme du saint Précurseur, que la parole de l'Esprit de Dieu. Charmé par l'amour de son épouse, le divin Epoux désire entendre toujours sa voix : « Que votre voix, lui dit-il, résonne à mes oreilles, car elle est pleine de douceurs, » *Cantic.* II, 14. Comment l'ami de l'Epoux ne désirerait-il pas, ne serait-il pas heureux d'entendre la voix de celui qu'il a aimé ardemment dès le sein de sa mère? C'est pour entendre cette voix chérie qu'il charge ses disciples de demander à Jésus : « Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre? »

Quoique cette explication paraisse assez plausible, et je suis loin, pour mon compte, de la trouver invraisemblable, le sentiment commun des Pères est que Jean voulut, par cette députation, guérir l'envie et l'incrédulité de ses disciples; en sorte qu'il s'adressait au Sauveur moins en son nom, qu'au nom de ses disciples incrédules. Du reste, Jésus entra parfaitement dans les vues de son Présurseur; et il combattit le mal avec tant de sagesse, qu'il donna à ces députés la leçon la plus efficace, sans toutefois mettre

à nu leur conduite répréhensible. Après avoir guéri en leur présence une foule de maladies corporelles, il voulut guérir leur maladie spirituelle, et à cet effet il leur tint ce langage : « Allez, annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les paralytiques marchent, etc. » Isaïe, prédisant la venue du Messie, avait annoncé ces prodiges : « Alors les yeux des aveugles seront ouverts, et les oreilles des sourds entendront. Alors le paralytique bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée. » *Isai.* xxxv, 5-6. Paroles qui donnent l'un des caractères de l'avènement du Rédempteur. Chose remarquable ! tout en servant de preuve à la vérité, ces prodiges étaient autant de bienfaits envers nous. Ainsi le voulait pour notre salut la divine Providence. De même que l'Ecriture sainte, les miracles du Sauveur ont eu pour objet de réveiller en nos âmes la foi et la charité. Ils réveillent la foi, par la puissance surhumaine qu'ils attestent ; la charité, par la libéralité et la bienfaisance dont ils sont la preuve. Et quand je parle de bienfaits, je n'entends pas ceux qui s'adressaient aux corps : que nous le voulions ou non, le corps devra un jour périr et être réduit en poussière. Je parle principalement des bienfaits qui s'adressent à l'âme ; car c'est pour guérir et sauver nos âmes que le Fils de Dieu est venu sur la terre. Vous le savez, mes frères ; les âmes ont leurs maladies aussi bien que les corps ; et nul médecin ne peut y porter remède, sinon celui qui est descendu du ciel. Or, c'est particulièrement la guérison des maux de l'âme que le prophète annonçait dans le texte que nous citions, il n'y a qu'un instant. Ce qui le montre, c'est l'explication qu'il donne de ces prodiges. Suivant l'écrivain sacré, ils s'accompliront, « parce que des sources ont jailli dans le désert ; des torrents ont coulé dans la solitude, » *quia scissæ sunt in deserto aquæ, et torrentes in solitudine.* Quel rapport y a-t-il entre, ces faits et la guérison des infirmités corporelles ? Est-ce qu'un torrent peut rendre la vue à l'aveugle, le mouvement au paralytique ? Evidemment il s'agit ici de choses spirituelles ; et les sources dont parle le prophète, sont la figure de la grâce. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'il représente la grâce sous cette image. « Vous tous qui avez soif, dit-il quelque part, venez à la source ; » et ail-

leurs : « Vous puiserez avec joie une eau abondante aux sources du Sauveur. » Or, il est certain que ces passages parlent, non pas d'une eau matérielle, mais de la grâce, dont l'effet est de ranimer l'esprit, d'apaiser sa soif, de tempérer les ardeurs de la concupiscence. Un des principaux effets de la grâce consiste encore à répandre l'éclat de la divine lumière dans les âmes aveuglées, de guérir les âmes chancelantes, de faire disparaître la lèpre du péché, et de remédier à tous les autres maux spirituels. Les maladies dont le prophète annonçait la guérison, étaient donc principalement les maladies de l'âme. A l'avènement du Messie, les eaux de la grâce céleste devaient arroser et féconder les contrées habitées par des peuples barbares, et ramener ces aveugles et ces sourds spirituels à la connaissance et au culte du vrai Dieu.

Avant d'aller plus loin, mes frères, exposons en peu de mots la nature et la cause des infirmités dont notre âme est atteinte. Commençons par le mutisme : quelles sont les âmes qui en sont affligées ? Ce sont les âmes auxquelles s'appliquent ces paroles des Livres saints : « Leur gosier est un sépulcre ouvert. » *Sepulcrum patens est guttur eorum*, Ps. XIII, 3. Je veux dire, les âmes qui profèrent sans cesse des propos calomnieux, bouffons, mensongers, inconvenants ou blasphématoires ; les âmes qui ne s'entretiennent jamais de Dieu, de leur salut, de la vie future, des bienfaits divins et des louanges divines, et qui, si l'on vient à s'en entretenir en leur présence, accueillent ces entretiens avec le sarcasme et la raillerie. Ce sont ces âmes que désignait saint Augustin dans ces paroles : « Malheur à ceux qui ne parlent pas de vous, Seigneur ; car les bavards eux-mêmes sont muets, lorsqu'ils ne célèbrent pas vos louanges. »

Les âmes affligées de surdité sont les âmes qui, après avoir fréquenté longtemps les temples du Seigneur, après avoir entendu une foule d'instructions salutaires, n'ont pas mis un seul conseil à profit. Celles-là n'ont jamais entendu de l'oreille du cœur. Si elles avaient entendu ainsi, elles auraient infailliblement réformé leur genre de vie. J'appelle aveugles spirituels, les chrétiens qui connaissent à fond la vie et les mœurs d'autrui, qui sont au courant de ce qui se passe en France, en Espagne, et en tout autre lieu,

qui n'ignorent aucun des moyens d'acquérir de la fortune et de faire du tort au prochain, qui ont des yeux de lynx pour tout ce qui regarde la chair et le monde ; mais dont les yeux sont couverts du plus épais bandeau pour ce qui regarde la connaissance de soi-même et le salut de son âme. Vous en trouverez une preuve sans réplique dans leurs chutes sans nombre : s'ils jouissaient du bienfait de la lumière, ils ne tomberaient pas si souvent dans les précipices les plus apparents. Au contraire des aveugles, les paralytiques spirituels voient bien où est le chemin du vice et celui de la vertu ; mais ils n'ont pas la force de s'engager dans ce dernier : il leur en coûterait trop de faire le plus léger effort, le moindre mouvement, pour gagner la récompense promise à celui qui est arrivé au bout de la carrière. Mais entrons en de plus grands détails. Voici un homme qui sait fort bien qu'il ne faut pas s'emporter contre son frère; impuissant néanmoins à dominer sa colère, il s'abandonne aux injures, aux malédictions, à toute sorte de propos inconvenants et grossiers, il appelle sur la tête de ses serviteurs et de ses semblables la haine des puissances du ciel et de la terre : cet homme est un des paralytiques dont je parle. C'est encore un paralytique spirituel, celui qui, connaissant le mot de l'Apôtre : « Quiconque hait son frère est un homicide, » I *Joan*, III, 15, garde si avant dans son cœur le trait de la haine et du ressentiment, que ni la persuasion, ni les menaces divines, ne peuvent le déterminer à rejeter le venin de la malveillance. C'est encore un paralytique spirituel, celui qui, connaissant la parole du Seigneur : « Quiconque aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère dans son cœur, » *Matth.* V, 28, et la sentence de saint Paul : « Les impudiques ne posséderont pas le royaume de Dieu, » I *Corinth.* VI, 10 ; a cependant les yeux pleins d'adultère et de péchés incessants, » II *Petr.* II, 14. Vous trouverez effectivement des hommes tellement adonnés à leurs passions et oublieux de leur Créateur, tellement enclins au vice, que vous ne sauriez leur demander s'ils mettent quelquefois, par crainte de Dieu, un frein à la licence de leurs regards, qu'ils ne vous répondent qu'ils ignorent ce qu'est la crainte de Dieu, et que jamais cette pensée n'a arrêté l'élan de leurs désirs et de leurs passions. Les yeux de

ces malheureux sont véritablement pleins d'adultère et de péchés incessants, parce que nul objet ne frappe leurs regards sans qu'ils se portent vers lui de toute l'ardeur de leurs convoitises. Telle est la ténacité de ce vice, qu'une fois entré dans une âme, il ne l'abandonne plus jusqu'à la vieillesse la plus reculée. C'est l'Ecriture qui nous l'apprend. « Ses ossements, dit-elle, seront remplis des vices de sa jeunesse, et ils dormiront avec lui dans la poussière, » *Job*, xx, 11. Il en est de ce vice, comme de certains maux de langueur qui ne finissent qu'avec la vie. Ainsi, par un juste jugement de Dieu, il arrive qu'après avoir séduit et entraîné au mal de faibles créatures, on se perd soi-même, et l'on donne âme pour âme.

J'estime encore paralytiques spirituels, mes frères, ces chrétiens qui, malgré la parole du Sauveur, « Faites-vous des amis avec les richesses injustement acquises, afin qu'après votre mort ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels, » *Luc*, xvi, 9, s'attachent tellement aux biens de la terre, qu'ils ne veulent rien retrancher de leurs dépenses pour secourir l'indigence ; et quoiqu'ils sachent fort bien que la miséricorde nous accompagne de sa protection au delà du tombeau, ils préfèrent laisser leur fortune à des héritiers dissipateurs, que de la placer, par l'entremise des pauvres, dans les célestes trésors. Ils sont également paralytiques spirituels ceux qui, n'ignorant pas que le juste élève dès le matin son cœur vers le Dieu qui l'a fait, et répand ses prières en présence du Très-Haut ; sachant en outre cette sentence de l'Esprit saint, « Si à l'aurore vous élevez votre pensée vers Dieu, et si vous priez le Tout-Puissant, sa pensée s'arrêtera aussitôt sur vous, et il fera régner la paix dans l'habitation de votre justice, « *Job*. viii, 5-6, ajoutent encore une partie notable du jour à de longues nuits passées dans le repos et le sommeil, et perdent de la sorte un temps qu'ils devraient consacrer à chanter les louanges du Seigneur et à dire avec le Prophète : « Chaque matin, Seigneur, vous serez l'objet de mes méditations, parce que vous avez été mon protecteur, » *Psalm*. lxii, 7, 8. C'est une chose des plus déplorables, que nous ne consacrions même pas une heure par jour au soin de notre âme, quand nous consacrons les vingt-quatre heures au soin de notre corps ; et pourtant l'une est immortelle,

et l'autre périssable. Malheur à tous ces paralytiques spirituels, car ils sont sous le coup de cette sentence d'un disciple du Sauveur, « Celui qui connaît le bien et ne le fait pas, celui-là se rend criminel, » *Jac.* IV, 17. « Le serviteur qui, sachant la volonté de son maître, disait Jésus-Christ, ne l'accomplit pas, subira un terrible châtiment, » *Luc*, XII, 47. « Si vous étiez aveugles, disait-il un jour aux Pharisiens, vous n'auriez pas de péché. Mais vous prétendez que vous voyez; aussi votre péché demeure; » *Joan.* IX, 41. Il suit de là, mes frères, que les paralytiques spirituels sont beaucoup plus coupables que les aveugles, puisque, au jugement de la vérité même, le péché de ceux-ci n'est rien en comparaison du péché de ceux-là. Que ces enseignements ne soient pas perdus pour nous : ayons soin de ne jamais oublier combien il est criminel, aux yeux du souverain Juge, de connaître le bien et de ne pas l'exécuter. Loin de nous excuser, notre qualité de chrétiens ne ferait qu'augmenter notre faute : car nous savons par la lumière de la foi ce qui est bien et ce qui est mal, quelle récompense est réservée aux justes, et quels supplices attendent le pécheur.

Cependant, qu'aucun d'entre vous, mes frères, ne se laisse aller à l'abattement. Si d'un côté tant d'ennemis menacent notre âme, de l'autre nous avons dans Jésus-Christ un secours assuré. Cherchons-le de tout notre cœur, et il viendra à nous, et il guérira complètement avec son sang divin toutes nos infirmités spirituelles. Qu'il rende le mouvement à ceux qui en sont privés, David l'atteste en ces termes : « C'est lui qui a donné à mes pieds l'agilité du cerf, et la force de gravir sûrement les lieux élevés, » *Psalm.* XVII, 34. Vous ne pouvez bouger de place, dès qu'il s'agit d'accomplir quelque œuvre de justice; aidés du secours de Jésus-Christ, vous vous élancerez avec la rapidité du cerf, vous fournirez sans peine votre course, et vous aspirerez à atteindre le sommet de la vertu. Jésus-Christ vous rendra aussi la vue, si vous êtes aveugles. « Je conduirai les aveugles dans un chemin qu'ils ne connaissent pas, dit-il par l'organe d'Isaïe; et je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils ignorent, » *Isa.* XLII, 16. N'est-il pas d'ailleurs venu dans le monde, comme nous l'apprend

Zacharie, *Luc,* I, 79, pour en tirer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, c'est-à-dire dans la mort du péché, qui est à la mort éternelle ce que l'ombre est au corps? Le Sauveur guérit aussi de la surdité et du mutisme. Cette infirmité est d'une gravité particulière, comme il nous le montre par la manière dont il guérit un sourd-muet. Il le prit à l'écart, leva les yeux au ciel, poussa un gémissement, et enfin le délivra, au moyen d'un peu de salive, de son malheureux état. Il n'employait pas tous ces moyens quand il guérissait les autres maux; une simple parole, le contact du bord de son vêtement, suffisait pour les guérir sans retour.

Que la grandeur du péril où vous êtes, mes frères, vous ouvre donc les yeux. Sortez de votre assoupissement, tournez vos regards vers la lumière qui va briller au jour de la naissance du Sauveur. Vous n'avez déjà que trop sommeillé; vous n'avez que trop accordé au monde et à la chair. Il est temps de songer à servir votre Dieu, à vous occuper de votre âme. Entendez l'Apôtre qui vous crie : « La nuit s'enfuit, le jour approche : rejetons loin de nous les œuvres des ténèbres, revêtons-nous des armes de la lumière : marchons avec honnêteté, comme au grand jour, » *Rom.* XIII, 12, 13. Dès que nous serons parés des ornements de la piété et de la vertu, nous pourrons visiter la crèche du divin Enfant, l'environner des bras de notre charité, couvrir de baisers ses pieds sacrés, les arroser de douces larmes, et le recevoir pour toujours dans notre cœur. Et si vous désirez savoir ce que vous devrez demander en ce jour au Sauveur naissant, demandez-lui une seule de ces petites larmes qu'il versa dans sa misérable crèche : ne craignez pas qu'il refuse de vous écouter, car c'est un jour où les rois ont coutume de combler leurs serviteurs de présents. Avec cette larme, vous en aurez assez pour effacer toutes les souillures de votre vie. Ainsi purifiés, vous célébrerez dignement sur la terre la naissance de votre Rédempteur; et vous mériterez de le contempler un jour dans la patrie, non plus pleurant et vagissant, mais communiquant à ses élus sa gloire et sa félicité. Ainsi-soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE IIIe DIMANCHE DE L'AVENT.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri.

C'est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur; rendez droits, dans la solitude, les sentiers de notre Dieu. *Isa.* XL, 3.

C'est une vérité familière aux personnes instruites, mes très-chers frères, que la vitesse d'un corps en mouvement augmente à mesure que ce corps approche du centre qui l'attire. Or, le but vers lequel nous marchons est le saint jour de Noël. Par conséquent, plus nous approchons de cette solennité, plus grand doit être notre empressement, et plus soigneuse la préparation de nos cœurs à recevoir la grâce du Sauveur qui va naître. Aussi, mon dessein aujourd'hui est-il d'ajouter à l'explication de l'Evangile de ce jour quelques mots sur l'avènement spirituel du Christ dans notre âme, et sur les sentiments qui nous permettront de le recevoir dignement. Mais afin de traiter cet important sujet comme il mérite de l'être, recourons à l'intercession accoutumée de la Bienheureuse Vierge Marie. *Ave Maria.*

L'Evangile de ce jour nous parle d'une députation envoyée par les Juifs à Jean-Baptiste, qui baptisait sur les rives du Jourdain. Exposons brièvement le sujet de cette députation.

Il est hors de doute que le fondement du christianisme est la foi en Jésus-Christ. « Personne, dit expressément l'Apôtre, ne peut établir un fondement différent de celui qui a été posé, et qui est le Christ Jésus, » I *Cor.* III, 11. De plus, comme de la solidité du fondement dépend la solidité de l'édifice tout entier, la Providence divine, dont les œuvres sont parfaites, et qui n'a jamais

rien négligé de ce qui intéresse le salut des hommes, a pris un soin tout particulier pour leur faciliter la connaissance de ce point capital. C'est pourquoi elle envoya les prophètes avec la mission d'annoncer, longtemps à l'avance et avec la plus grande précision, l'époque et les circonstances caractéristiques de l'avénement du Christ. Outre les prophètes, Dieu chargea les sibylles d'annoncer la même vérité aux gentils; car devant sauver par son incarnation les gentils aussi bien que les juifs, il convenait qu'il eût chez les uns et chez les autres des témoignages irrécusables de son futur avénement. Parmi les gentils, il confia de préférence ce mystère divin aux sibylles pour deux raisons : premièrement, à cause de leur virginité qui les rendait agréables à l'Esprit saint; en second lieu, parce que leur témoignage était de nature à l'emporter sur tout autre en sincérité et en autorité. Que des hommes, et principalement des sages, eussent été chargés de cette mission; on eût rapporté leurs paroles à la sagesse humaine et à la philosophie. Mais les prédictions sorties de la bouche de jeunes filles sans instruction devaient être rapportées à l'Esprit divin dont elles étaient l'organe.

Ce n'était point assez encore pour la divine Providence que d'avoir annoncé la venue du Christ par la voix de tant de sibylles et de tant de prophètes. Elle voulut produire un témoin dont la parole eût encore plus de poids, un témoin qui, au lieu d'annoncer la prochaine venue du Sauveur, signalerait sa présence sur la terre; et cela, pour que la foi humaine ne chancelât pas en une matière si importante. Ce témoin extraordinaire, ce Précurseur du Christ fut Jean-Baptiste. Telle fut en effet sa mission spéciale. « Il est venu en témoignage, dit l'Evangéliste, afin de rendre témoignage de la lumière, et que tous ainsi crussent par lui. » *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum.* Joan. I, 7. De même que l'étoile du matin annonce, dès qu'elle apparaît, le prochain lever du soleil; de même Jean-Baptiste, véritable étoile spirituelle, annonça au monde la venue du soleil de justice. Et parce que la valeur d'un témoignage dépend en grande partie de la probité et de l'innocence de celui qui en est l'auteur, le Seigneur orna d'une

sainteté extraordinaire l'homme qu'il avait choisi pour déposer en faveur de la plus auguste des vérités : de telle sorte que, parmi les enfants des hommes, il n'y avait pas eu encore de prophète supérieur en ce point à Jean-Baptiste, *Matth.* XI, 11. L'éclat de sa sainteté avait tellement ébloui les regards de ses contemporains, qu'ils le prenaient, non pour l'astre précurseur du soleil, mais pour le soleil lui-même. Ce qui faisait dire à l'écrivain sacré désireux de prévenir cette erreur : « Il n'était pas la lumière ; mais il venait rendre témoignage à la lumière, » *Joan.* I, 8. Ces paroles protestent contre le sentiment du peuple, qui attribuait à Jean le nom et la dignité du Christ. Chacun, en effet, comme nous l'apprend l'Evangile de ce jour, *Luc.* III, se demandait en son cœur si Jean n'était point le Christ. Le bruit s'en étant promptement répandu, les pharisiens qui, méprisant les desseins de Dieu, n'avaient point reçu le baptême de Jean-Baptiste, en furent tellement troublés, qu'ils envoyèrent au Précurseur une députation composée de prêtres et de lévites complices de leur impiété.

Ceux-ci lui adressèrent cette question : « Vous, qui êtes-vous? » *Tu quis es?* — « Et il proclama, poursuit l'Evangéliste, et il ne le nia pas ; et il proclama qu'il n'était pas le Christ. » N'allez pas voir dans ces expressions une emphase vulgaire. Jean aurait pu répondre simplement : Je ne suis pas le Christ. Si l'auteur sacré insiste de la sorte sur la fermeté qu'exprimait la réponse de Jean, *Et confessus est, et non negavit, et confessus est,* c'est pour nous montrer clairement l'anxiété du saint Précurseur à la vue d'un peuple qui, dans son aveuglement, allait lui rendre les honneurs divins. Il n'est pas de jalousie humaine, de sollicitude au sujet de l'honneur d'une épouse, que l'on puisse comparer à la sollicitude avec laquelle les saints de tous les temps ont veillé à ne point s'attribuer eux-mêmes, et à ce que les autres ne leur attribuassent pas un honneur dû à Dieu seul. Les habitants de Lystres veulent adorer Paul et Barnabé à cause des prodiges qu'ils opèrent : et ces apôtres de s'écrier : « Que faites-vous? Nous sommes des hommes mortels comme vous-mêmes, » *Act.* XIV, 14. Et non contents de les en dissuader par leurs paroles, ils déchirent leurs vêtements, et ils montrent tout ensemble par l'accent de leur voix, leurs

mouvements, leur attitude, combien ils redoutent les honneurs qu'on est sur le point de leur rendre. C'est avec les mêmes sentiments et le même dessein que Jean repousse les honneurs divins. Il n'ignorait pas l'énormité du crime de l'homme qui s'attribue ce qui n'appartient qu'à Dieu. Et pourquoi donc le plus beau des anges et notre premier père furent-ils précipités dans un abîme de malheur, sinon parce qu'ils eurent l'audace d'usurper les droits de leur Créateur? L'on avait dit à Adam : « Vous serez comme des Dieux, » *Gen.* I. L'ange s'était écrié : « Je serai semblable au Très-Haut, » *Similis ero Altissimo*. Is. XIV, 14.

Et pourtant, il n'est pas rare de voir des hommes qui, s'ils n'osent prendre le titre de Dieu, ne craignent pas de s'en arroger les honneurs. Ils ne diront pas : Je suis Dieu; mais ils vivront comme s'ils l'étaient réellement. Ecoutez les paroles que le Seigneur adresse au roi de Tyr par la bouche d'Ezéchiel : « O Tyrien, tu as dit, Je suis Dieu, » *Ezech.* XXVIII, 2. Et voici comment : « Tu as considéré ton cœur, poursuit le Seigneur, comme s'il eût été le cœur de Dieu. » Ce qui revient à dire : Tu t'es conduit comme si tu eusses été Dieu, et tu t'es attribué ce qui n'était dû qu'à Dieu seul.

Que de chrétiens se déifient de cette manière! Dites-moi, en effet, si Dieu n'est pas, en vertu du droit le plus strict, la fin dernière de toutes les créatures; si, par conséquent, nous ne sommes pas obligés à l'aimer plus que toute chose; si nous ne devons pas lui rapporter absolument tout, de telle sorte que notre vie soit consacrée à le servir, et que nous soyons prêts, s'il le faut, à la perdre pour lui. Mais si vous vous aimez vous-même plus que toute autre chose, si vous vous préférez à tout, si vous voudriez que l'univers entier fût à votre service; en un mot, si vous rapportez les choses divines et humaines à vos fantaisies personnelles, est-ce que vous n'usurpez pas un honneur qui n'appartient qu'à Dieu? est-ce que vous ne lui ravissez pas le droit d'être la fin dernière de tout ce qui existe? Qui que vous soyez, en agissant ainsi, vous ne prendrez pas, il est vrai, le titre de Dieu; mais à coup sûr, vous prendrez les droits et les honneurs qui y sont attachés. Vous ressemblez au citoyen qui, sans prendre le

titre de roi, revendiquerait la puissance et les prérogatives du roi légitime.

Il y a encore d'autres manières de s'arroger en quelque sorte les honneurs divins. Poursuivre la vaine gloire, se glorifier insolemment des bienfaits de Dieu, n'est-ce pas dérober à Dieu une gloire qui lui appartient en propre? n'est-ce pas s'attribuer quelque chose de divin? Si vous appelez idolâtre celui qui offre à une idole un encens dû au seul vrai Dieu, n'appellerez-vous pas au moins idolâtre spirituel celui qui s'offre à lui-même, au lieu de l'offrir au Seigneur, le plus suave des encens, la gloire? car la gloire, aussi bien que le parfum de l'encens, n'est due qu'au seul vrai Dieu.

Et les ingrats qui ne pensent jamais aux bienfaits du Seigneur, qui ne lèvent jamais les yeux vers le ciel, qui jouissent des biens dont leur Créateur les a comblés, comme s'ils en étaient eux-mêmes les auteurs, qui vivent comme s'ils n'avaient reçu l'existence que d'eux-mêmes, comme s'ils ne dépendaient de personne; ceux-là ne se déifient-ils pas aussi d'une certaine manière, et n'empiètent-ils pas sur les droits du Seigneur? C'est un reproche semblable que Dieu adressait à Pharaon, lorsqu'il lui disait : « C'est à toi que je parle, gigantesque dragon qui te couches dans les eaux de tes fleuves, en disant : Ce fleuve m'appartient, et je me suis fait moi-même. » *Ezech.* XXIX, 3. Assurément, il faut n'être pas sain d'esprit, pour tenir ce langage. Comment dire sérieusement : Je me suis fait moi-même? Peut-on agir avant d'exister? Cependant, une foule de personnes le disent par leurs actions; et principalement celles dont nous parlions tout à l'heure, qui ont perdu tout souvenir des bienfaits de Dieu, et qui vivent comme si elles n'en avaient rien reçu. Peut-on imaginer quelque chose de plus déraisonnable et de plus insensé? Y a-t-il quelqu'un au monde d'une intelligence assez pervertie, pour ne pas voir qu'il est impossible de faire le plus léger mouvement sans une assistance expresse de Dieu? Vous parlez; c'est Dieu, plus que vous, qui meut votre langue. Vous marchez; c'est Dieu, plus que vous, qui dirige vos pas. Toute créature n'est jusqu'à un certain point que l'instrument de Dieu; et Dieu est en toute action la

principale cause. De même que la principale cause d'une œuvre d'art est l'artiste lui-même, et non l'instrument dont il s'est servi; de même c'est Dieu, et non pas l'homme, qui est la principale cause des actions humaines.

Puisque la raison, aussi bien que la foi, nous atteste cette vérité, pouvons-nous bien être aveuglés au point de jouir à chaque instant des bienfaits du Seigneur, sans jamais élever nos regards en haut, vers celui qui nous a donné la vie, nous conserve la santé et nous dispense tous nos biens? Comment ne nous demandons-nous pas, au moins par la pensée : De qui ai-je reçu l'existence? Quel est celui qui gouverne mes membres, qui donne la vue à mes yeux, la chaleur à mes entrailles, le mouvement à mes pieds, la vie à mon cœur? Celui-là, c'est Dieu qui, au témoignage de Daniel, *Dan.* v, 23, tient notre souffle en sa main, et qui seul nous donne le pouvoir de respirer. « C'est lui, dit le prophète Isaïe en se servant des mêmes expressions, qui donne le souffle au peuple qui habite sur la terre, et la respiration à ceux qui la foulent sous leurs pas. » *Dominus dans flatum populo qui est super terram, et spiritum calcantibus eam.* Isa. XLII, 5. Lorsque, après votre repas, vous vous abandonnez à un profond sommeil, c'est Dieu qui veille, pendant que vous dormez, à l'élaboration des aliments dans votre estomac. C'est lui encore qui les distribue, après leur élaboration complète, dans les diverses parties du corps, dont ils restaurent les forces et renouvellent la vie. Et d'ailleurs, qui pourrait surveiller, durant votre sommeil, ces fonctions si importantes pour la santé et la vie de l'homme, si Dieu, l'auteur et le maître de la nature, ne les surveillait pas? Pourquoi donc, lorsque vous vous levez joyeux et dispos, après vous être couché chargé de nourriture, ne remerciez-vous pas, ne louez-vous pas celui qui, sans y être aucunement obligé, veille toutes les nuits sur votre corps, c'est-à-dire sur la magnifique demeure de votre âme, et qui vous procure à votre insu ce qu'exige la conservation de votre santé?

L'illustre mère des Machabées n'alléguait pas d'autre motif à ses enfants, lorsqu'elle les exhortait à supporter d'épouvantables tourments par amour et par fidélité envers Dieu. « J'ignore, leur

disait-elle, comment vous êtes venus dans mon sein : ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, le souffle et la vie ; et je n'ai point formé vos membres : mais c'est le créateur du monde, celui qui a formé le premier homme, et qui a donné l'être à tout ce qui existe. » II *Machab.* VII, 23. Voilà par quelle considération cette femme admirable encourageait ses sept enfants à endurer pour leur foi les plus atroces supplices : et cette même considération, pour ne parler que de celle-là, ne nous inspirera pas un simple acte de reconnaissance ?

Mais revenons, mes frères, au passage de l'Evangile qui a occasionné ces réflexions. Jean ayant décliné, par une réponse aussi humble qu'énergique, l'honneur et la qualité de Christ, on lui demande de nouveau : « Qui êtes-vous donc ? Seriez-vous Elie ? » Les Juifs savaient par la prophétie de Malachie : « Je vous enverrai le prophète Elie, » *Mal.* IV, 5, que ce grand serviteur de Dieu doit revenir sur la terre ; et ils expliquaient de cette sorte son enlèvement sur un char enflammé, IV *Reg.* II, 11. Remarquez ici, chrétiens, la haute idée que le peuple avait conçue de Jean-Baptiste : il voit en lui ou le Christ, ou le prophète Elie. Et quand le serviteur de Dieu, nouvel Elie par l'esprit qui l'animait et par sa façon de vivre, quoiqu'il ne fût pas Elie en personne, eut répondu par une dénégation, on lui demande encore : « Etes-vous le prophète ? » *Es-ne tu ille propheta ?* Telle est en effet la traduction littérale du grec : car l'article qui détermine le substantif indique suffisamment qu'on voulait savoir, non pas si Jean était un prophète ordinaire, mais s'il était celui qu'avait annoncé Moïse, et duquel il avait dit : « Le Seigneur suscitera un prophète du milieu de vous : écoutez-le comme vous m'écoutez. Quant à celui qui ne l'écoutera pas, c'est moi qui en ferai justice. » *Deut.* XVIII, 15. Les Juifs demandaient donc au Précurseur s'il n'était pas au moins ce prophète que, par erreur, ils croyaient distinct du Christ. Jean leur ayant assuré qu'il n'était ni le Christ, ni Elie, ni ce prophète, ils lui disent, en désespoir de cause : « Qui êtes-vous enfin ? Au moins que nous rapportions une réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? » *Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini ; rectas facite in*

solitudine semitas Dei nostri, Joan. I, 23, répondit le saint Précurseur. Le sens de ces paroles n'est pas : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert; mais bien : Je suis celui que le prophète Isaïe entendit en esprit, lorsqu'il déclarait entendre ces mots retentir dans la solitude : « Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits les sentiers de notre Dieu. » *Isa.,* XL, 3. Nous développerons plus tard, comme il le mérite, ce texte important.

« Pourquoi baptisez-vous, poursuivent les Juifs, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le prophète ? Jean répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau; mais il y a quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. » *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis.* Je crains, mes frères, que ces paroles ne s'appliquent à nous avec autant de raison qu'aux Pharisiens, contre lesquels elles ont été dirigées. Les Pharisiens méconnurent le Christ, parce qu'il leur apparut avec un extérieur commun et ordinaire; ils ne voyaient en lui que le fils du charpentier. Nous aussi, nous refusons de le reconnaître, par une semblable illusion, sous les haillons du pauvre. Et pourtant le Seigneur ne cesse de nous dire : « Ce que vous ferez à l'un de mes frères les plus misérables, vous me l'aurez fait à moi-même. » *Matt.* XXV, 40. Jésus-Christ est donc dans le pauvre, puisque c'est Jésus-Christ que nous secourons quand nous secourons le pauvre. Néanmoins, si nous rencontrons des pauvres d'un extérieur abject et repoussant, nous sommes tellement aveuglés, qu'au lieu de voir le Christ caché sous ces dehors, nous n'y voyons qu'un misérable. Nous ne voulons peut-être pas comprendre maintenant cette vérité ; mais il viendra un jour où l'erreur sera impossible. En ce jour-là, Dieu prononcera ces mêmes paroles, et alors les méchants lui demanderont : « Seigneur, quand donc vous avons-nous vu dans la faim, dans la soif, sans vêtements, dans les fers, et avons-nous refusé de vous assister ? Et le Seigneur de repartir : En vérité, je vous le dis, quand vous avez agi de la sorte envers l'un de mes frères, vous l'avez fait envers moi. » *Amen dico vobis, quandiu uni de his fratribus meis non fecistis, nec mihi fecistis.* Matt. XXV, 45.

Ce n'est pas assez pour le saint Précurseur de signaler la présence du Sauveur sur la terre ; il ajoute dans l'humilité de son

cœur : « Je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. » Saint Marc lui prête une expression encore plus forte : « Je ne suis pas digne de délier, prosterné devant lui, les cordons de sa chaussure ; » *Procumbens solvere corrigiam calceamenti.* Marc. I, 7. Voyez, chrétiens, combien profondément Jean-Baptiste s'abaisse devant son Rédempteur : il ne s'estime même pas digne de délier, prosterné la face contre terre, les cordons de sa chaussure ! Ainsi ont pensé tous les saints. Plus ils ont été élevés en grâce et en honneur devant Dieu, plus ils ont été humbles et modestes. Plus ils grandissent en dignité et en mérite, plus ils gagnent en mépris à leurs propres yeux. Ce qui ne cesse de croître en eux, c'est la crainte, l'humilité, le respect : ils sont d'autant plus pénétrés de frayeur à la vue des bienfaits incessants dont Dieu les environne, qu'ils connaissent leur impuissance à l'en remercier dignement. De là ces mots de saint Grégoire : « Avec les progrès de l'âme augmente son anxiété ; plus elle a de lumières, plus elle a de crainte. » — « Mon oreille avait entendu votre voix, disait Job dans le même sens ; maintenant mes regards vous contemplent, et voilà pourquoi je me blâme moi-même, et je fais pénitence dans la poudre et dans la cendre. » *Job,* XLII, 5, 6.

Ainsi, mes frères, les saints, à mesure qu'ils acquièrent une connaissance plus claire de la Divinité, comprennent mieux leur obscurité en comparaison d'une si éclatante lumière, et ce qu'il y a d'imparfait et de répréhensible dans leur conduite. C'est pour cela qu'ils se reprochent alors davantage leurs imperfections, et qu'ils forment le dessein de faire à l'avenir une pénitence plus rigoureuse. « Les hommes de Dieu, dit saint Grégoire, découvrent d'autant plus clairement leurs défauts les plus secrets, qu'ils sont plus près de la lumière. » De même, en effet, qu'à la faveur des rayons du soleil, nous voyons se jouer dans les airs des myriades d'atômes que nous n'apercevions pas sous un jour plus ingrat ; de même les âmes que le soleil de justice favorise de ses rayons, remarquent en elles jusqu'aux moindres défauts ; et en les remarquant, elles les déplorent, et elles tâchent de mettre désormais plus de soin à les éviter. De là ce mot de saint Jérôme, au sujet de sainte

Paule : « A voir l'amertume avec laquelle elle pleurait sur les fautes les plus légères, on l'eût jugée coupable des plus grands crimes. » « L'Esprit saint, dit saint Bernard, rend l'homme désireux de marcher avec Dieu ; il scrute les profondeurs de l'âme ; il discerne les pensées et les mouvements du cœur, et il n'y aperçoit pas une seule paille, pour ainsi dire, qu'il ne la consume aussitôt par le feu de son regard. » Quant à ceux que n'éclaire pas la divine lumière, ils ne voient même pas les péchés les plus graves. C'est ce qui explique pourquoi, dans leur confession annuelle, ils ne s'accusent que de deux ou trois fautes, laissant au confesseur la tâche de rechercher celles dont ils ne s'accusent pas. La cause de cette ignorance n'est autre que l'absence de la lumière céleste : plongés dans l'obscurité, ils ne se voient pas eux-mêmes, et ils ne voient pas mieux les crimes honteux au sein desquels ils croupissent.

Pour le saint Précurseur, mes frères, il jouissait de l'éclat de cette lumière divine ; et voilà pourquoi, au lieu d'avoir des sentiments de complaisance en soi-même, il s'anéantissait aux pieds du Christ son Seigneur. Que son exemple apprenne aux prêtres de la nouvelle loi, avec quelle crainte et quel respect ils doivent accomplir les redoutables mystères, puisque Jean-Baptiste, quoique rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, se proclame indigne de délier à genoux les cordons de la chaussure de son divin Maître. Apprenez aussi, par ce même exemple, vous tous qui vous préparez à recevoir le Sauveur au jour de sa naissance, avec quelle révérence, quelle humilité, quelle religion et quelle frayeur, vous devez vous approcher de celui dont le plus grand des enfants des hommes n'ose toucher la chaussure. Abordons maintenant, mes frères, le sujet que nous nous sommes proposé.

PREMIER POINT.

« Préparez la voie du Seigneur, rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu. » *Parate viam Domini, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri.* Par ces paroles, le saint Précurseur nous avertit de préparer le chemin par lequel le Fils unique

de Dieu daigne venir jusqu'à nous, afin d'établir sa demeure en notre âme. Or cet avertissement ne saurait jamais être mieux placé qu'en ce temps-ci, où nous attendons la naissance du divin enfant. Deux principaux points fixeront aujourd'hui notre attention. Nous examinerons d'abord quel est le bonheur de l'âme en laquelle Dieu daigne habiter; et puis, ce que nous devons faire de notre côté pour nous rendre dignes de la présence d'un hôte aussi élevé. Et comme la lumière naît souvent des contrastes, afin de faire mieux ressortir le bonheur de l'âme qui possède Dieu, nous commencerons par exposer la condition misérable de l'âme qui est privée de la grâce et de la présence de son divin Auteur.

Parmi les nombreuses raisons qu'il me serait facile de vous apporter, mes très-chers frères, j'en choisirai une seule. Je la trouve dans le nom de désert et de solitude, que la sainte Ecriture donne à l'âme qui est le jouet et la proie du démon. Ainsi je vois une image de cette âme dans le désert, au milieu duquel le prophète entendait la voix retentissante de Jean : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri.* Le même prophète est encore plus clair dans cet autre passage : « Il fera de son désert un lieu de délices, et de sa solitude le jardin du Seigneur. » *Ponet desertum ejus quasi delicias et solitudinem ejus quasi hortum Domini.* Isa. LI, 3. Evidemment, chrétiens, Isaïe parle ici, non d'un désert terrestre, mais d'un désert spirituel, à savoir de l'âme qui est vide des dons célestes, et stérile en fruits surnaturels. Rien, en effet, ne rappelle mieux l'horreur et le silence du désert, qu'un cœur où Dieu n'habite pas, où l'Esprit saint ne verse pas les eaux de sa grâce. Aussi est-ce par un dessein d'une sagesse profonde que l'Esprit saint, voulant exprimer l'indigence, le dénuement et la misère d'une âme privée de son Dieu, lui a donné le nom de *solitude*. Vous avez beau posséder tous les biens imaginables; si Dieu vous manque, vous n'avez rien, vous n'êtes rien; il n'y a en vous que solitude et désert. « La possession de tout autre bien que mon Dieu, disait saint Augustin, est pour moi de l'indigence. » — « Les créatures, ajoute saint Bernard, peuvent bien pénétrer dans l'âme raisonnable et faite à l'image de Dieu; mais pour la remplir, elles ne le feront jamais. L'âme est

destinée à recevoir Dieu ; tout ce qui est moins grand que Dieu ne saurait la remplir. »

C'est encore une conviction semblable, mes frères, qui inspirait à un grand roi, au faîte de l'opulence, les paroles suivantes : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et qu'ai-je à désirer sur la terre, si-non votre possession, ô mon Dieu? » *Ps.* LXXII, 25. Comme s'il disait : Tout ce que le ciel et la terre renferment est vil à mes yeux : vous seul, ô mon Seigneur, m'êtes cher et précieux ; vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon héritage pour l'éternité Car, vous seul comblez l'abîme de mon cœur , vous seul apaisez sa soif, vous seul rassasiez sa faim ; en vous seul, comme en son centre, se repose mon âme ; en vous seul je trouve le soulagement de mes peines et de mes maux ; hors de vous ce ne sont que troubles et qu'angoisses : le trouble et l'angoisse sont le partage de ceux qui cherchent le bonheur hors de vous.

Demandez vous-mêmes, mes frères, aux hommes qui vivent loin de Dieu, quel est leur soutien dans leurs fatigues, leur défenseur dans les périls, leur conseiller dans l'incertitude, leur consolateur dans les peines, leur refuge dans les tentations ? Quel est celui dont la contemplation les ranime, dont le souvenir les délasse, dont la sagesse les éclaire, dont la vue les réjouit, dont la protection les encourage en leurs entreprises ? Avec qui s'entretiennent-ils familièrement ? vers qui élèvent-ils les regards de leur âme ? Qui veille sur eux pendant leurs repas, leurs études, leur sommeil et leurs veilles ? Y a-t-il une seule chose où il ne serve de rien d'élever ses yeux vers Dieu, c'est-à-dire vers celui qui est l'auteur, le conservateur et le soutien de tout ce qui existe ?

Du reste, dans le désert il n'y a pas seulement disette des choses nécessaires à la vie ; il y a de plus abondance de celles qui lui sont nuisibles, telles que reptiles et bêtes féroces. Or Isaïe nous apprend encore que l'âme où l'Esprit saint n'habite pas, est la demeure de monstres semblables. « Les épines et les orties, dit-il en parlant de Babylone, image de l'âme sans la grâce, croîtront dans ses maisons, et les chardons dans ses forteresses ; elle deviendra le repaire des dragons et le pâturage de l'autruche. Les dé-

mons et les onocentaures y accourront, et les satyres s'y appelleront les uns les autres. Là s'est retirée la sirène ; là elle a trouvé son repos. C'est là que le hérisson fait son trou, qu'il nourrit ses petits, qu'il les nourrit après avoir élargi sa demeure. C'est là que les milans se rassemblent en foulé. » *Isa.* XXXIV, 13-15.

Afin de mieux comprendre la signification de ces expressions métaphoriques, représentez-vous, chrétiens, un impie dont le cœur ne renferme pas la plus légère étincelle de crainte ou d'amour de Dieu, et qui suit en tout l'entraînement de ses passions. Ce malheureux contient dans les replis de son âme le plus cruel des dragons, je veux dire, le péché, avec autant de têtes et de rejetons qu'il s'élève en lui de mauvais désirs ; car, ce sont les désirs mauvais qui dirigent, dominent l'impie, et le précipitent dans le mal. Tantôt ils le plongent dans les jouissances charnelles, dans l'orgueil, dans l'avarice ; tantôt ils le portent vers des jouissances opposées, vers les jouissances de la colère, de la fureur, de la haine, de la jalousie, du ressentiment, du désir de la vengeance, et vers toutes ces passions qui percent et déchirent l'âme comme autant de poignards. Voyez par là, mes frères, à quelle horde de bêtes farouches est en proie cette âme seule et sans défense : au dehors, ce sont les luttes et les persécutions du mal ; au dedans, les affections vicieuses, et les aiguillons qui poussent vers le péché. Peut-il y avoir un état plus misérable que celui-là? Ce serait un spectacle lamentable que celui d'une ville assiégée par de féroces ennemis, et n'ayant aucun rempart pour la protéger, aucun soldat pour la défendre. Mais que serait-ce encore si, tandis que l'ennemi attaque au dehors, la discorde intestine armait les citoyens les uns contre les autres? Eh bien! telle est l'image de l'âme privée de la grâce de son Dieu : déchirée d'un côté par des haines intestines, elle a de plus à supporter les assauts, les vexations des innombrables ennemis qui l'entourent. En effet, ni la grâce du Seigneur, ni le bouclier de la charité ne la protégent, car l'amour et la crainte de Dieu sont complètement éteints en elle. Ne s'occupant plus de l'avenir, ne redoutant plus les jugements divins, ne veillant plus sur elle-même, il ne lui reste plus qu'une nature faible, infectée par le péché, et ayant

pour tout bien surnaturel une foi et une espérance informes. Que ne souffre-t-elle pas alors? De quelle misère n'est-elle pas atteinte? Quelle défaite n'a-t-elle pas à subir? Elle est comme un vaisseau exposé, sans mâts, sans gouvernail, sans pilote, aux fureurs de la tourmente, jouet des flots et des vents, en attendant qu'il se brise contre les écueils et s'abîme pour jamais. Ainsi le malheureux pécheur vogue au souffle des passions du siècle et de ses propres passions : mille fois par jour son innocence et sa vertu viennent se briser contre l'écueil du péché, et y font de déplorables naufrages. Ce sont en effet pour lui autant de naufrages, que les parjures, les blasphèmes, les colères, les injures, les médisances, les jugements téméraires, les souhaits de vengeance, les pensées impures auxquelles il s'abandonne. Voilà, mes frères, en peu de mots la condition misérable de l'âme qui ne jouit plus de la grâce et de la présence de son Dieu; voilà pour quelle raison l'Ecriture l'appelle un désert, une solitude.

SECOND POINT.

Il nous reste maintenant, mes frères, a opposer à ce tableau celui du bonheur de l'âme en laquelle le Seigneur daigne établir sa demeure. Le grand prophète Isaïe nous en donne une haute idée par ces expressions aussi frappantes que précises : « Il fera, dit-il, de son désert un lieu de délices, et de sa solitude le jardin du Seigneur. » *Ponet desertum ejus quasi delicias, et solitudinem ejus quasi hortum Domini.* Isai. LI, 3. D'où il résulte que la différence qui existe entre un désert sauvage et un jardin cultivé avec le plus grand soin, existe aussi entre l'âme que Dieu a quittée et celle en laquelle il habite. S'il n'y a rien de plus hideux que l'âme abandonnée de Dieu, il n'y a rien par contre de plus beau que l'âme où le Saint-Esprit a fixé son séjour.

Apprenez du même prophète, chrétiens qui m'écoutez, de quelles fleurs, de quelles vertus l'Esprit divin orne ce jardin spirituel : « Je ferai naître dans le désert, dit le Seigneur par l'organe d'Isaïe, les sapins, les ormes et le buis. — Le sapin s'élèvera à la place des ronces; le myrte croîtra où croissent les orties. » *Isa.* XLI, 19, et LV, 13. Ainsi, au lieu des épines et des ronces

du péché que produisait cette terre maudite, elle produira les semences de toutes les vertus; et les membres qui étaient autrefois l'instrument de l'iniquité, et n'opéraient que l'iniquité, deviendront les instruments de la justice et n'opéreront que la sainteté. *Rom.* VI, 19. « Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, poursuit le même prophète, on verra naître la verdure des joncs et des roseaux ; il y aura là un sentier et une voie, et cette voie sera appelée la voie sainte. » *Isai.* XXXV, 7. La caverne habitée par les dragons, c'est l'âme pure où, commme nous l'avons vu tout à l'heure, les démons habitent en foule. Mais, dès que cette âme se tourne vers Dieu, elle voit éclore en elle les fleurs et les fruits des plus belles vertus : ce sont, d'après l'énumération de l'Apôtre, *Galat.* V, 22, 23, la charité, la joie, la paix la patience, la longanimité, la bonté, la bénignité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence et la chasteté.

Vous nous demanderez peut-être, mes frères, d'où viennent une beauté et une fécondité si remarquables. Vous en trouverez l'explication dans ces paroles de l'Ecriture : « Des sources vives ont jailli dans le désert, et des torrents ont coulé dans la solitude. » *Quia scissa sunt in deserto aquæ et torrentes in solitudine.* Isai. XXXV, 6. « La terre qui était desséchée s'est changée en étang, et le sol naguère brûlant s'est couvert d'abondantes fontaines. « *Et quæ erat arida erit in stagnum, et sitiens in fontes aquarum.* Ib. La gloire de ce changement n'appartient pas à la nature humaine, mais à la grâce divine que la miséricorde et les mérites de Jésus-Christ ont versée à flots sur une terre déserte et aride. De même qu'autrefois il jaillit du rocher une source qui, après avoir étanché la soif du peuple de Dieu, couvrit, par la vertu bienfaisante de ses eaux, une terre naguère désolée, d'un tapis de verdure parsemé de plantes et de fleurs ; ainsi, de Jésus-Christ, rocher spirituel et auteur de notre salut, jaillit une source intarissable de grâce qui non-seulement apaise les ardeurs de la soif, mais encore pénètre de ses eaux fraîches et limpides l'âme que les vices désolaient, et y fait germer aussitôt les plantes les plus agréables, les plus odoriférants arbustes, le gazon le plus verdoyant. Le sol que le soleil brûlait, est favorisé d'abon-

dants réservoirs; des fontaines coulent dans des lieux arides; là où il n'y avait que des repaires de serpents, se déploient des prairies émaillées de fleurs, autour desquelles se pressent de nombreux roseaux et des joncs verdoyants.

Puisque telle est la félicité de l'âme en laquelle Dieu habite, et la misère de l'âme privée de la divine grâce, le prophète a bien raison de nous inviter à préparer nos cœurs pour y recevoir notre Dieu : « Préparez la voie du Seigneur; rendez droits, dans la solitude, les sentiers de notre Dieu. » Mais comment faire cette préparation? demanderez-vous peut-être. Commencez par purifier votre âme de toutes les souillures des vices; « car la sagesse n'entrera pas dans l'âme qui veut le mal, et elle n'habitera pas dans un corps esclave du péché. » *Sap.* I, 4. Mais, demanderez-vous encore, de quelles souillures dois-je d'abord me purifier? — Premièrement, des souillures qui sont communes à la fois au corps et à l'âme, l'Esprit saint n'habitant pas dans un corps esclave du péché. « Tous les autres péchés, nous dit l'Apôtre, sont étrangers au corps, mais celui qui s'abandonne aux instincts de la chair pèche contre son propre corps, et il souille le temple du Saint-Esprit. » I *Cor.* VI, 18. L'Esprit céleste se plaît au milieu des lis; il aime leur éclatante blancheur : l'esprit mauvais, au contraire, se vautre avec délices dans la fange des voluptés; et c'est pour cela qu'il demanda au Seigneur d'entrer dans le corps des pourceaux. *Matt.* V, 12.

Attachez-vous ensuite, mes frères, à vous purifier des souillures de l'avarice. L'amour des biens terrestres est comme une poussière épaisse qui obscurcit les regards de l'intelligence, et défigure tellement l'âme qu'elle y efface les traits de la ressemblance divine. Un miroir que l'on aura couvert de poussière, ne reproduira pas l'image de celui qui le regarde; c'est ainsi que notre âme, miroir véritable destiné à reproduire la pure image de son auteur, est impuissante à le faire lorsqu'elle est obscurcie par l'avarice. Ajoutez à cela que la cupidité rend l'âme vénale au point de renoncer à vil prix au salut, à la vie et au souvenir même de tout ce qui existe. Ainsi, quiconque retient injustement le bien d'autrui, est lui-même retenu dans les fers du dé-

mon, et, par suite, indigne de devenir la demeure du Christ. Donc. si vous avez fait du tort au prochain, par fraude, rapine ou usure, hâtez-vous en ce saint temps de restituer les biens possédés injustement à leur maître légitime.

Il faut en dernier lieu, chrétiens, purifier votre âme de tout sentiment de haine. Vous le savez, Dieu est charité ; et si celui qui reste dans la charité reste en Dieu et Dieu en lui, il n'est pas moins certain que l'âme obstinée dans la haine demeure dans le démon, tandis que le démon demeure en elle. En conséquence, que tout fidèle désireux de recevoir en son cœur le Christ naissant, chasse loin de lui tout sentiment de haine et de vengeance, en même temps que l'amour des voluptés et des biens de la terre. La confession sacramentelle et le ferme propos de mieux vivre à l'avenir vous faciliteront cette tâche. Que nul d'entre vous, mes bien chers frères, n'oublie de s'approcher en ce saint temps du tribunal de la réconciliation. Sachez qu'un souverain pontife ordonna autrefois à tous fidèles de se confesser et de s'approcher de la sainte Eucharistie au moins trois fois dans l'année sous peine de se rendre indignes du nom de chrétiens.

Votre cœur une fois purifié des souillures du mal, vous devrez, mes frères, l'orner par la pratique des vertus. Je vous signalerai en particulier celles dont le Sage nous parle en ces termes : « Que la miséricorde et la vérité ne vous abandonnent jamais : attachez-les comme un collier à votre cou, et gravez-les sur les tablettes de votre cœur. » *Prov.* I, 9. L'effet de la vérité, qui est ici identique à la justice, consiste à accorder à chacun ce à quoi il a droit : vous craindrez celui que vous devez craindre ; vous honorerez celui que vous devez honorer. La miséricorde vous apprendra à partager votre pain avec le pauvre affamé, à introduire les indigents dans votre maison et à vêtir ceux qui sont nus. Ces vertus, nous devons les pratiquer en tout temps ; mais elles se recommandent spécialement à nous à l'occasion de la solennité qui approche. Jésus-Christ frissonne de froid en la personne des pauvres : n'est-il pas juste que nous le mettions à l'abri des rigueurs de l'hiver, que nous apaisions la faim qui le tourmente? C'est lui qui a dit : « Soulager celui qui tombe de las-

situde ; ce sera mon propre repos, mon propre soulagement. »

Après avoir orné votre âme des fleurs de ces vertus, approchez-vous, mes frères, avec confiance de la table eucharistique. Vous ne célébrerez pas convenablement la grande solennité de Noël, si vous ne faites rien pour que le Sauveur naisse en votre cœur. N'allez pas, je vous en conjure, vous frustrer vous-mêmes des biens qu'il y apporterait. Où le Christ naît, là renaît le nouvel homme ; l'image de l'homme céleste remplace l'image de l'homme charnel : il y a un nouvel enfant adoptif du Seigneur, un nouvel héritier de son royaume, un nouveau temple vivant qui lui est consacré. Avec le Christ naissent la justice et l'abondance de la paix ; la tyrannie de la cupidité, source de toutes les guerres intérieures et extérieures, est étouffée ; et l'âme, délivrée des soucis et des angoisses qui empoisonnent la vie, voit tous les jours s'accroître sa tranquillité, son repos, son bonheur, jusqu'à ce qu'enfin elle trouve par la grâce de Jésus-Christ, dans la vision et la possession de Dieu, l'éternelle paix. Ainsi soit-il.

AU LECTEUR

Ne vous étonnez pas, cher lecteur, si, dans les instructions suivantes, nous insistons sur la préparation qu'il faut apporter à la célébration de la grande fête de Noël, et si nous parlons sans cesse de la réception que nous devons faire à Jésus-Christ naissant dans nos âmes. Le temps dans lequel nous sommes, appelle de lui-même les yeux des fidèles sur cette préparation. Et comme nous cherchons à plaire à Dieu, et non aux hommes, nous mettant peu en peine de blesser les oreilles délicates et promptes à se rebuter, nous avons exposé, de préférence, les enseignements que réclamaient la piété, l'utilité et la nécessité des fidèles. D'ailleurs, c'était autrefois, dans l'Eglise, un usage recommandable et consacré par le décret du pape Fabien, de s'approcher trois fois l'année de la sainte table ; à cause de cela nous ne cessons, dans les entretiens qui précèdent la fête de Noël, d'exhorter les fidèles à recevoir dignement les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie.

SECOND SERMON

POUR

LE IIIe DIMANCHE DE L'AVENT.

Parate viam Domini.
Préparez la voie du Seigneur, *Isa.* XL, 3.

Mes Frères,

Nous lisons, au livre des Rois, que David, avant d'affronter Goliath, s'informa avec soin de la récompense promise à celui qui réduirait au silence la bouche impie qui insultait le peuple de Dieu. Telle est en effet la nature humaine, que nous n'abordons jamais d'entreprise difficile sans l'espérance d'en retirer quelque grand avantage. Cette vérité, mes frères, l'Eglise vous la rappelle aujourd'hui, en nous invitant, par les paroles que vous venez d'entendre, à célébrer pieusement la naissance du Rédempteur, et à le recevoir nous-mêmes dans le sanctuaire de notre âme. Que si quelqu'un d'entre vous se demandait intérieurement, comme David, quel fruit il retirera de cette préparation, il l'apprendra dans cet entretien. Je me propose de vous exposer aujourd'hui les biens précieux dont l'hôte divin orne l'âme en laquelle il établit sa demeure. Faisons auparavant la lecture accoutumée de l'Evangile de ce jour, et implorons l'assistance de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

L'Eglise honore en ce temps-ci trois avènements du Seigneur. Elle honore d'abord celui par lequel il veut sauver les hommes; en second lieu, celui qui précédera le jugement; enfin, elle honore la venue quotidienne du Seigneur dans les âmes pieuses où il a choisi son séjour. C'est de cet avènement de tous les jours que Jésus-Christ parlait en ces termes : « Je ne vous laisserai point orphelins; je viendrai à vous, et votre cœur sera dans la joie. » *Joan.* XIV, 18. Si quelqu'un m'aime, disait-il encore, il observera

mes enseignements ; et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous fixerons en lui notre demeure. » *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* Joan. XIV, 23. Paroles qui nous révèlent, non pas seulement sa venue, mais encore son séjour dans les âmes fidèles. On ne saurait lire sans étonnement ce qu'un philosophe païen écrivait sur un sujet semblable à un de ses amis. « Dieu est près de toi, disait Sénèque à Lucilius ; il est avec toi, il est en toi. Je le répète, Lucilius, au dedans de nous habite un Esprit divin qui veille sur toutes nos actions bonnes ou mauvaises. La conduite que nous observons à son égard, il l'observe envers nous. La vertu est impossible sans la présence de la divinité. Est-ce que nous pouvons nous élever au-dessus de notre fortune, si Dieu ne vient à notre aide ? Voilà un homme qui n'a jamais tremblé devant le péril, que les passions n'ont jamais souillé ; heureux au milieu de l'adversité, calme au plus fort de la tourmente, il domine les hommes de son regard, et il se voit élevé à la hauteur des Dieux mêmes ; est-ce que vous ne serez pas saisi de vénération en face d'un pareil homme ? Est-ce que vous ne direz pas : Il y a en lui quelque chose de trop grand, de trop élevé pour l'assimiler à ce misérable corps qui lui sert de demeure ? Evidemment le principe de tant de grandeur est d'origine divine. Une force céleste dirige l'âme, qui toujours noble, toujours égale, accorde peu d'estime aux choses d'ici-bas, et prend en pitié les objets de nos craintes et de nos espérances. Des sentiments de cette nature exigent l'action de la Divinité. Aussi, le sage dont nous parlons habite-t-il, par la principale partie de son être, là où il a pris naissance. Et de même que les rayons du soleil touchent la terre sans toutefois être séparés de leur foyer ; de même les grandes âmes, tout en conversant au milieu de nous, et en remplissant leur mission de nous initier aux choses divines, n'abandonnent jamais le lieu de leur origine. » *Senec.* Ep. XLI.

Ainsi parle Sénèque ; et il serait difficile à un chrétien de tenir un langage plus élevé. Pour moi, mes frères, je ramènerai cette instruction à deux points principaux, et j'essaierai de vous mon-

trer, premièrement quel est le bonheur de l'âme en laquelle Dieu habite; et secondement, ce que nous devons faire pour recevoir dignement en nous cet hôte divin.

PREMIER POINT.

I. Examinons d'abord de quelle manière Dieu habite dans l'âme du juste. Il est certain, et d'après les enseignements de la foi, et d'après ceux de la raison, que Dieu pénètre toutes les créatures. Pour employer le langage de l'Ecole, un effet universel doit nécessairement procéder d'une cause universelle. Or, rien n'est plus universel que l'être. Par conséquent cet effet universel procède de la cause universelle qui est Dieu. Par suite aussi, Dieu embrasse toutes choses dans l'immensité et l'infinité de sa puissance; il soutient tout, il donne à tout l'existence, et il opère tout en toutes choses. Mais il faut qu'il y ait union entre un effet et sa cause; il faut que la cause soit présente à l'effet qu'elle produit. Dieu étant la cause de tout ce qui existe, il en résulte qu'il est présent à tous les êtres, et par sa vertu, et par son essence, qui sont en lui une seule et même chose. Et comme la nature divine est indivisible, qu'elle est tout entière là où elle est, nous devons en conclure que Dieu renferme et conserve cet univers par l'action de sa présence continuelle. Les rayons du soleil tirent leur existence et leur conservation de leur foyer qui est cet astre: ôtez ce foyer, il n'y aura plus de rayons. De même tout ce qui vit et subsiste, ne vit et ne subsiste que grâce à la présence de Dieu. Que Dieu se dérobe à une créature, et elle tombera aussitôt dans le néant. Ce merveilleux effet de la présence de Dieu ne devrait-il pas, mes frères, corriger les hommes de leur ingratitude? Ne devrions-nous pas tourner nos regards sur nous-mêmes, et y découvrir Dieu qui habite en nous pour nous communiquer et nous conserver l'existence? Il est honteux de vivre sans cesse dans l'oubli de celui qui nous pénètre plus profondément que nous ne nous pénétrons nous-mêmes, et sans lequel nous ne vivrions pas un seul instant. On peut à bon droit adresser à la plupart des hommes le reproche que Jean-Baptiste fait aux Juifs dans l'Evangile de ce jour. « Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas. » *Medius*

vestrum stetit quem vos nescitis, Joan. I, 26; puisqu'ils n'aperçoivent pas en eux-mêmes le Dieu qui leur donne et leur conserve le mouvement et la vie.

Mais revenons au sujet qui nous occupe. S'il est incontestable que Dieu est présent partout, qu'il pénètre parfaitement toutes choses, qu'attribuons-nous donc d'extraordinaire et de particulier à l'homme juste, de l'âme duquel nous faisons le sanctuaire du Seigneur ? A cette question, je réponds que Dieu doit habiter l'âme du juste d'une façon particulière, parce qu'il y opère des effets particuliers. En effet, sa présence dans les créatures emprunte un caractère spécial aux effets spéciaux qu'il y opère. Ainsi, autre est sa présence dans le monde physique, autre dans l'âme pieuse, autre dans l'âme des bienheureux, à cause précisément de la différence des effets qu'il produit en chacun de ces êtres. Au monde physique il communique l'existence ; aux âmes pieuses, la grâce ; aux âmes bienheureuses, la gloire, c'est-à-dire, le bonheur le plus complet auquel l'homme puisse parvenir.

Vous demanderez sans doute, mes très-chers frères, comment Dieu dispense la grâce aux âmes justes ; et certes, une opération qui nous prépare au bonheur suprême, mérite bien que nous en recherchions soigneusement la nature. Toutefois l'explication en est si difficile, qu'elle est à peu près ignorée de celui-là même en qui cette opération s'accomplit. « S'il vient à moi, est-il écrit, je ne l'apercevrai pas : s'il se retire, je ne le comprendrai pas. » *Job,* IX, 11. L'action de cette Majesté infinie qui pénètre tout est si insensible, si secrète, qu'elle échappe à notre investigation. Il y a eu des hommes qui ont essayé de découvrir comment les abeilles élaboraient et préparaient le miel dans leurs ruches ; mais leurs efforts n'ont pas encore été couronnés de succès. Si l'esprit humain ne peut expliquer la production d'une œuvre qui s'opère sous ses yeux, comment comprendra-t-il cette œuvre admirable par laquelle la divinité communique à l'homme quelque chose de sa pureté infinie ? Il nous est permis cependant de recourir aux conjectures, et de demander à l'analogie une explication plausible de l'action de Dieu dans l'âme des justes.

Pour cela, mes frères, revenons sur le principe que nous

énoncions tout à l'heure, à savoir, qu'il y a plusieurs manières d'être présent et d'habiter en un endroit. Ainsi l'on dira du berger, qu'il est au milieu de son troupeau; d'un roi, qu'il est dans son royaume; d'un père de famille, qu'il est dans sa maison; d'un maître, qu'il est dans son école; du pilote, qu'il est dans son navire; de l'âme, qu'elle est dans le corps; du soleil, qu'il est dans le monde; et néanmoins on le dira de ces choses en des sens différents, parce qu'à la présence de chacune d'elles est attachée une action particulière. Dieu contenant en lui-même la plénitude des perfections, nous pourrons dire avec raison qu'il habite dans l'âme du juste de toutes ces manières à la fois, et qu'il y opère ces divers effets. Divin pasteur, il veille sur ses brebis; il les garde, les protége avec la plus grande sollicitude, et il les conduit dans les pâturages fertiles. Roi du ciel, il nous dirige et nous conduit par son esprit, et il nous défend contre les attaques et la haine incessantes de l'éternel ennemi du genre humain. Comme un père de famille, il prend soin de nous, et il nous fournit en abondance de quoi satisfaire aux besoins de la vie de l'âme et de celle du corps. Son infinie sagesse nous instruit, et il nous dispense par ses inspirations les plus salutaires enseignements. « C'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu, nous dit-il par son prophète; moi qui vous enseigne ce qui vous est utile, et qui vous dirige dans le chemin où vous marchez. » *Isai.* XLVIII, 17. « Je vous donnerai l'intelligence, dit-il ailleurs; je vous guiderai dans la voie où vous marcherez, et je fixerai mes yeux sur vous. » *Ps.* XXXI, 8.

Quoi de plus noble et de plus grand, chrétiens, que les enseignements d'un tel maître? Ah! c'est avec raison que le prophète-roi s'écrie : « Heureux, Seigneur, l'homme que vous instruisez et à qui vous enseignez votre loi. » *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum.* Ps. XCIII, 12. Pilote expérimenté, Dieu conduit encore notre frêle embarcation au milieu des flots courroucés du siècle, des vents contraires que les esprits mauvais déchaînent sans relâche, de peur qu'entraînée violemment vers l'écueil des tentations, notre innocence ne fasse un triste naufrage. Faisant pour nous ce que l'âme fait pour le corps,

il nous accorde généreusement la vie, le sentiment, le mouvement, la force, la beauté, et tout ce qu'exige l'entretien de notre existence. Semblable au soleil dont la lumière ramène la vie sur la terre, Dieu vivifie, féconde, embrase et illumine notre cœur ; « car il est la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, » *Joan.* I, 9.

Tels sont, mes frères, les effets que produit dans l'âme du juste ce grand Dieu, qui voit tout, qui sait tout, qui crée tout. De là ces paroles de saint Augustin sur ce texte du Psalmiste : « Mon Dieu est ma miséricorde, » *Deus meus misericordia mea,* Ps. LVIII, 18. « Il ne trouvait pas de nom plus convenable à Dieu, ce roi qui en avait été comblé de bienfaits, que le nom même de miséricorde. O nom sacré, qui enlevez tout prétexte au désespoir ! Mon Dieu est ma miséricorde. Qu'est-ce à dire, ma miséricorde ? Si vous dites, mon salut, je comprends qu'il est l'auteur de votre salut ; si vous dites, mon refuge, je comprends que c'est à lui que vous avez recours ; si vous dites, ma force, je comprends qu'il est l'auteur de votre force. Qu'est-ce à dire encore une fois, ma miséricorde ? — Tout ce qu'il y a d'être en moi, est un effet de votre miséricorde, ô mon Dieu. »

De ces courtes considérations, nous pouvons conclure, mes frères, quel est d'un côté le bonheur des bons, et de l'autre le malheur des méchants. Quel bonheur est comparable à la possession d'un Dieu qui accomplit en vous tant de merveilleuses choses ! quoi de plus malheureux que d'en être privé ! Qu'est, je vous le demande, un Etat sans monarque, une maison sans père de famille, une école sans maître, un corps sans âme, le monde sans soleil ? Hé bien ! voilà ce qu'est l'âme du pécheur. Rien de plus triste, de plus ténébreux, que le monde sans soleil. Pour l'âme du juste, elle est toujours réjouie par les rayons du soleil de justice. Rien de plus hideux, de plus repoussant, qu'un corps inanimé. Or, l'âme de notre âme est le Christ. Par conséquent, privée du Christ, notre âme sera réduite à l'état de cadavre. Ceci vous montre, mes frères, combien les conditions du juste et du pécheur sont différentes, et ce que sont pour l'âme la présence du Seigneur et son éloignement.

II. Parmi les titres que nous venons de donner à Dieu, mes frères, il y en a un qui lui convient spécialement, et sur lequel il sera bon d'insister un peu. Ce titre est celui de pasteur : nous l'avons énoncé le premier, et l'Ecriture sainte le lui donne en une foule de circonstances. « Je suis le bon pasteur, » dit le Sauveur lui-même, *Joan.* x, 11. Dans le psaume soixante-dix-neuvième, au lieu de ces mots, *Qui regis Israel, intende,* nous lisons dans la traduction de saint Jérôme : *Pastor Israel, ausculta; qui pascis velut ovem Joseph.* Ainsi, nous sommes les brebis du Seigneur, et le Seigneur est pour nous un véritable pasteur. Le principal souci du pasteur est de faire paître son troupeau, de le défendre des bêtes féroces, de le guider dans les meilleurs chemins : voilà ce qui l'occupe exclusivement, et le jour, et la nuit. Voilà aussi la conduite du souverain pasteur envers les âmes pieuses. Il les nourrit de son propre corps, il les abreuve des eaux de sa sagesse, il les dirige par sa providence, il les protége contre les incursions des démons, il les mène à travers les sentiers difficiles et périlleux de cette vie avec tant de prudence, que chacun peut dire en vérité : « Alors même que je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais rien, parce que vous êtes avec moi. » *Ps.* XXII, 4. On dirait enfin que Dieu néglige tout autre soin pour s'adonner tout entier à ses fonctions de pasteur des âmes.

Comme il serait trop long d'exposer ces fonctions avec détail, j'attirerai de préférence votre attention, mes frères, sur le soin que le divin pasteur prend de nourrir ses ouailles. Les aliments qu'il leur donne sont remplis d'une céleste douceur. Par la vertu de son Esprit, il les inonde de si rares délices, qu'il éteint en elles la soif des délices et des biens de la terre. Voici comment il en parle dans Ezéchiel : « Je conduirai mes brebis dans les plus gras pâturages, et elles paîtront librement sur les collines d'Israël, et elles s'y reposeront au milieu d'herbages verdoyants, » *Ezech.* XXXIV, 14. Que faut-il entendre par ces pâturages, sinon l'abondance des grâces, des bienfaits, des dons célestes, des sacrements, que nous ont procurée les mérites de Jésus-Christ? Il suffit à l'âme juste de penser à ces biens pour être en quelque sorte enivrée,

pénétrée d'une ineffable douceur, et pour les mettre infiniment au-dessus de l'éclat des choses d'ici-bas. Le Seigneur, du reste, l'avait promis à ses serviteurs par le prophète Isaïe. « Alors, dit-il, vous vous réjouirez dans votre Dieu ; je vous élèverai au-dessus des hauteurs de la terre, et je vous donnerai en nourriture l'héritage d'Israël votre père, » *Isai.* LVIII, 14. Ces expressions « je vous élèverai au-dessus des hauteurs de la terre, » ne signifient pas que Dieu veuille élever l'homme au-dessus des collines escarpées, d'inaccessibles sommets; elles désignent tout ce que le monde regarde comme grand et élevé, les richesses, les honneurs, les royaumes, les empires; toutes choses que l'homme voit au-dessous de lui, quand il les méprise et les égale au néant, et quand, pour me servir des termes de saint Cyprien, « il se glorifie de fouler aux pieds intérieurement ce que ses semblables exaltent et recherchent dans les choses humaines, » *S. Cypr. ad Donat.* Il n'a rien, en effet, à envier au siècle, celui qui est plus haut que le siècle. Telle était la pensée de ce saint anachorète Sylvain, qui avait coutume de fermer les yeux, lorsqu'il quittait la contemplation pour s'occuper des choses de la terre. Ces dernières lui paraissaient si méprisables en comparaison des sublimes vérités qu'il venait de contempler, qu'il ne daignait même pas leur accorder un regard.

Agir de la sorte, mes frères, c'est être vraiment élevé au-dessus des hauteurs de la terre; c'est se nourrir de l'héritage de Jacob, c'est-à-dire de Dieu, qui veut bien réjouir et rassasier lui-même l'âme fidèle dans son exil. Que pourrait désirer le chrétien qui a reçu une pareille nourriture en partage? Que pourrait-il regretter? Que pourrait-il rechercher, celui à qui Dieu se donne en nourriture? Pour mieux saisir la plénitude de ce contentement, il sera bon de nous rappeler la mystérieuse signification des noms que les Hébreux donnaient au Seigneur, et en particulier des noms *Jéhovah* et *Schaddaï*. Jéhovah signifie *celui qui est;* Schaddaï *celui qui suffit*. Le premier de ces noms convient à Dieu en tant que principe de tout ce qui existe; le second, en tant qu'il en est la dernière fin. Pour être la fin dernière des créatures, il faut que Dieu puisse faire à lui seul leur félicité et leur perfection; et il le

peut, parce qu'il renferme en lui-même tous les biens désirables. D'où il résulte que quiconque possédera ce seul bien, n'aura rien à désirer au-delà, puisque la possession de Dieu lui assure la possession de tous les autres biens. Cela étant, le nom de *Schaddaï*, « celui qui suffit, » convient admirablement à Dieu, qui est en toute vérité le bien capable à lui seul de remplacer tous les autres. O mon bien-aimé! nom, qui respire la plus douce et la plus profonde sagesse! nom plus suave que le miel, plus odorant que le baume, plus brillant que l'or, plus précieux que les paroles! Oui, tu contiens à toi seul la plénitude de tous les biens, le véritable bonheur de la vie.

Dieu lui-même, mes très-chers frères, nous montrait la convenance de ce nom, lorsqu'il disait à Moïse qui implorait la faveur de contempler sa face : « Je te découvrirai toutes sortes de biens. » *Ego ostendam omne bonum tibi,* Exod. XXXIII, 19.

La manne, si délicieuse au goût, était une image de ce nom qui renferme lui-même la plénitude de la douceur, de la joie et de la félicité. Apprenez par là, chrétiens, combien ils se trompent ceux qui cherchent le bonheur dans les richesses, les honneurs, les plaisirs et les autres biens d'ici-bas. On s'imagine que ces biens étancheront la soif que l'on a d'être heureux, et jamais on n'est pleinement satisfait. C'est que Dieu s'est réservé le pouvoir de combler nos désirs ; et celui qui chercherait de la raison chez les animaux serait moins insensé, que celui qui cherche hors de Dieu le repos et le contentement de son cœur. Supposez que Dieu ait créé des millions de mondes ; supposez qu'il en donne à un homme la possession absolue; la possession de tant de richesses ne suffira pas à le rendre heureux. Si une chose était capable de le contenter à ce point, cette chose serait Dieu par cela même, car elle aurait la qualité de fin suprême. Mais cette qualité n'est pas moins propre au Créateur, que celle de premier principe. Et comme nulle créature ne saurait avoir la qualité de premier principe, nulle créature n'aura davantage celle de dernière fin. De là une double erreur chez les personnes qui cherchent ailleurs qu'en Dieu leur félicité. Premièrement, elles la cherchent hors de Dieu, en qui seul elle existe ; de plus, elles la cherchent dans les créatures, où

elle ne peut absolument pas se trouver. Or peut-il y avoir une plus grande folie, que de chercher le bonheur où il n'est pas, et de ne pas vouloir le chercher où il est? « Cherchez-le, s'écrie à ce propos saint Augustin; oui, cherchez-le; mais sachez qu'il n'est pas là où vous le cherchez. Vous le cherchez dans les régions de la mort; il n'y est pas. Comment le bonheur de la vie serait-il là où la vie elle-même n'est pas? »

S'il y a double erreur à agir ainsi, il y a encore double faute. D'un côté, en effet, l'on déifie la créature, puisqu'on lui attribue ce qui n'appartient qu'à Dieu. De l'autre, on dépouille Dieu d'une qualité à laquelle seul il a droit. L'apôtre saint Paul blâmoit ouvertement les chrétiens qui demandaient la justice aux sacrifices et aux cérémonies de l'ancienne loi, parce qu'ils proclamaient de la sorte le sacrifice de Jésus-Christ incapable de nous justifier; ce qui était un outrage envers le Sauveur. Les hommes qui cherchent leur bonheur et leur repos dans les créatures n'outragent-ils pas aussi leur créateur, et ne le proclament-ils pas impuissant à faire leur félicité?

La grandeur des bienfaits qui accompagnent la présence du Seigneur en nos âmes doit exciter en vous, mes frères, un vif désir de recevoir cet hôte divin. Nous nous occuperons, en conséquence, de ce qu'il faut faire pour le recevoir dignement.

SECOND POINT.

I. Ici, mes frères, une question se présente à mon esprit : Pourquoi la sagesse incréée a-t-elle donné un précurseur à Jésus-Christ? Est-ce que cette condition était indispensable à la venue du Sauveur en ce monde? A cette question répondent les paroles suivantes de Zacharie : « Pour toi, mon enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies. » *Tu puer propheta Altissimi vocaberis; præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus*, Luc, I, 76. Comme s'il eût dit : Ta mission spéciale est de préparer les hommes par la foi et la pénitence, afin qu'ils reçoivent, ayant le cœur pur, les bienfaits inséparables de la venue du Rédempteur. C'est effectivement par prêcher le baptême et la pénitence

que commença Jean-Baptiste. « Faites pénitence, disait-il au peuple, car le royaume des cieux approche. » Faites pénitence, c'est-à-dire : purifiez vos âmes par les pleurs et les gémissements, afin de vous disposer à recevoir les biens du royaume céleste. Le royaume des cieux, c'est, comme dit saint Paul, *Rom.* XIV, 17, la justice, la paix, la joie de l'Esprit saint; c'est l'ensemble des grâces que le nouveau roi apporte du ciel pour les distribuer aux hommes. Purifiez donc le vase de votre cœur; car il ne convient pas de recevoir des dons aussi précieux dans des vases souillés.

Or, de même que le Seigneur chargea le saint précurseur de lui préparer, par la prédication, des demeures dignes de lui, il charge aujourd'hui l'Eglise de la même mission. C'est pour cela que les temples retentissent sans cesse de voix qui nous exhortent à célébrer pieusement la naissance du Sauveur, et à le recevoir dignement en nos âmes. C'est pour cela que l'Eglise adresse tous les jours à Dieu cette prière : « Daignez, Seigneur, ranimer nos cœurs afin de préparer les voies de votre Fils bien-aimé. » *Excita, Domine, corda nostra ad præparandas Unigeniti, tui vias.* Cependant elle crie à ses enfants : « Parez votre demeure, enfants de Sion, pour y recevoir votre roi. »

Remettant sous nos yeux ce qu'il a fait pour nous, notre Sauveur lui-même nous supplie par ces douces et aimables paroles, de lui ouvrir l'entrée de notre cœur : « Ouvrez-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe; car ma tête est humide de rosée, et mes cheveux sont baignés de l'eau de la nuit, » *Cant.* V, 2. — « Voici que je suis debout à la porte et que je frappe, dit-il ailleurs; si quelqu'un écoute mvoix et a m'ouvre sa porte, j'entrerai chez lui, je mangerai avec lui, et lui avec moi, » *Apoc.* III, 20. O bienheureux festin, cène désirable, repas céleste préparé non par un homme, mais par la magnificence royale du maître de toutes choses! Mille fois heureuses les âmes auxquelles il a été donné de s'asseoir à cette table somptueuse etdivine! « Je mangerai avec lui, et lui avec moi : » *Cœnabo cum illo, et ipse mecum.* Que veulent dire ces paroles? N'était-ce point assez de dire : Je mangerai avec lui, sans ajouter : et lui avec moi? Non, ce n'était pas assez. Tous les deux, semble dire le Seigneur, nous contribue-

rons à préparer le repas. Chacun de nous apportera à l'autre le mets qui lui convient. Pour lui, il apportera la pénitence qui me servira de nourriture, les larmes qui me serviront de breuvage, la dévotion qui fait mes délices. De mon côté, je lui donnerai le pardon de ses péchés qu'il attend, la paix qu'il désire, la justice qu'il implore, la joie du Saint-Esprit, manne cachée inconnue de tout le monde excepté de celui qui la goûte.

Voilà, mes frères, le repas auquel nous invite si affectueusement le divin Maître ; c'est pour le célébrer qu'il demande l'accès de ce cœur où il désire si ardemment venir et fixer son séjour, lui qui fait ses délices d'habiter au milieu des enfants des hommes. D'ailleurs, il ne cesse de frapper à notre porte ; il y a même frappé si longtemps que « sa tête est humide de rosée, et que ses cheveux dégouttent de l'eau de la nuit. » *Caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium.* Ces paroles nous rappellent encore ce que l'innocent Agneau a souffert pour nous, et le droit qu'il a sur notre cœur. Est-il étonnant qu'il demande à en prendre possession, lui qui a tant souffert pour le sauver ! N'y a-t-il pas là de quoi nous frapper de stupeur ! Oui, ô splendeur de la gloire du Père, rayon de l'éternelle lumière, oui, vous ne vous exposez à la rosée de la nuit que pour obtenir l'entrée de notre âme. Où étiez-vous, Seigneur, avant de créer le monde ? Certes, avant que les montagnes existassent, avant que la terre fût formée, vous étiez Dieu, n'habitant qu'en vous-même, vous suffisant à vous-même, et trouvant en vous-même votre félicité. Pour moi, je ne puis exister hors de vous ; en vous seul je puis vivre ; et de quelque côté que je me tourne, je ne trouve de repos nulle part, quand je ne le cherche pas en vous. Mais dès que je suis en vous, n'eussé-je rien autre chose, je suis calme, je suis heureux. Ce serait à moi d'aller à vous, et c'est vous qui venez à moi ; et vous daignez encore exprimer les titres en vertu desquels vous vous présentez, je veux dire, les douleurs que vous avez endurées pour les hommes. D'où vient tant de condescendance, sinon de votre immense bonté, de votre affection paternelle ? Ainsi fait une tendre mère, lorsqu'elle voit son fils malade repousser tout ce qu'on lui présente : elle lui prépare de sa propre main un

salutaire breuvage, et s'il refuse d'abord de le prendre, elle essaie de le fléchir en lui représentant la peine que cette préparation lui a coûtée.

De même le divin Epoux, sachant que notre salut est attaché à sa venue en notre âme, nous comble de caresses avec une tendresse plus que maternelle, afin d'obtenir l'entrée de notre cœur. Vous repoussez, semble-t-il dire à chacun de nous, vous repoussez, mon enfant, les mets les plus salutaires à votre âme; vous ne voulez pas d'une sincère pénitence, de la confession de vos fautes, de la piété, de la chasteté, de l'obéissance, de la justice et des autres vertus. Il vous en coûterait trop de les pratiquer, et de m'ouvrir ainsi votre âme afin que j'y établisse ma demeure. Pourtant je ne cesse de vous prier, de frapper à votre porte, et d'endurer pour y pénétrer les rigueurs d'une longue nuit. Après avoir exprimé la charité et la bonté dont nous sommes l'objet de sa part, l'Epoux céleste ajoute : « Je me suis dépouillé de ma tunique; est-ce que je pourrai la reprendre? J'ai lavé mes pieds, me forcerez-vous à les salir? « *Spoliavi me tunica mea; quomodo induar illa? Lavi pedes meos; quomodo inquinabo eos?* Cant. v, 3. Ces instances réitérées font bien ressortir la lâcheté de notre âme, et la frivolité des raisons, ou plutôt des prétextes que nous alléguons, des faux-fuyants que nous cherchons pour rester sourds à la voix de notre Sauveur, et laisser sans satisfaction ses vœux les plus chers.

II. Maintenant, je vous le demande, mes frères, alors même que nous n'attendrions rien de Dieu, et que nous ne serions pas touchés par ses innombrables bienfaits, est-ce que l'immensité de l'amour qui le porte à venir habiter en nos âmes ne devrait pas à elle seule faire tomber toutes les barrières que nous lui opposons? A ceux qui, parmi vous, désireraient savoir ce qu'il faut faire pour recevoir dignement l'Epoux céleste, je répondrai : Ecartez tout d'abord les obstacles qui lui ferment l'accès de votre cœur. C'est ce que fit l'épouse des Cantiques à la voix de son bien-aimé : « J'ai tiré le verrou de ma porte, dit-elle, et j'ai ouvert à mon bien-aimé. » *Pessulum ostii mei aperui dilecto meo,* Cant. v, 6. Tirez, vous aussi, chrétiens, le verrou de votre âme,

c'est-à-dire, détruisez les péchés qui l'enchaînent; apaisez les passions et les mouvements déréglés dont l'amour désordonné de vous-même est la source. L'amour désordonné de soi-même, voilà le verrou véritable, l'obstacle de fer, s'il est permis de parler ainsi, qui barre au Seigneur l'entrée de notre âme. C'est là ce qui nous inspire toute sorte de ménagements envers une chair molle, délicate, amie de ses aises et de ses plaisirs; c'est là ce qui nous éloigne des choses divines pour nous assujettir aux caprices des passions. Car la chair et l'esprit sont comme les deux plateaux d'une balance : dès que l'un s'élève, l'autre s'abaisse nécessairement.

Voyez encore, mes frères, un obstacle à la venue du Sauveur dans toute affection dont Dieu et sa loi divine ne sont pas le principe. Toute chose qui ramène l'homme à l'amour excessif de lui-même l'éloigne du Christ; là où est notre trésor, là est non-seulement notre cœur, mais notre être tout entier. Lorsque le divin Maître disait : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; ce n'est pas la paix, mais le glaive que j'ai apporté, » *Matth.* x, 34, et qu'il énumérait les personnes auxquelles il serait un sujet de division, il nous enseignait que les affections les plus légitimes ont des bornes au-delà desquelles elles blessent la charité.

Ces divers obstacles écartés, vous devrez, chrétiens, vous appliquer à orner la demeure destinée à l'Epoux céleste. Apprenez de la bouche même de l'Esprit saint quels sont les ornements qui lui plaisent davantage. « Le roi Salomon, dit-il dans le Cantique des cantiques, s'est fait un lit avec des bois du Liban. Il en a fait les colonnes d'argent, le dossier d'or, le siége de pourpre; les ornements de l'intérieur respirent tous la charité, » *Cant.* III, 9-10. Au lieu de *lit*, quelques interprètes mettent *palais* ou *maison* : ce qui convient à merveille aux âmes pieuses, que l'Apôtre qualifie à plusieurs reprises de temples du Seigneur. A ce palais, il faut, pour le soutenir, des colonnes d'argent, c'est-à-dire une vie pure et sans tache. En vain s'inquiéterait-on des autres vertus, si on ne leur donne comme fondement la pureté et l'innocence.

Le dossier qui sert d'appui à l'Epoux céleste, c'est la charité,

dont l'or est la figure; car, selon le disciple bien-aimé, « Dieu est charité, et quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui, » I *Joan.* IV, 16. Le but du dossier est de faciliter le repos. Or, il n'est aucune chose en laquelle Dieu trouve un plus doux repos que dans la charité. Rien ne lui plaît, sinon la charité, ou ce qui est animé par la charité. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à nous rappeler le chapitre treizième de la première Epître aux Corinthiens : *Si linguis hominum loquar et angelorum, etc.* Voilà encore pourquoi l'écrivain sacré ajoute : « Les ornements de l'intérieur respirent tous la charité, » *Cant.* III, 10. Par où nous apprenons que les actions du bon chrétien respirent toutes l'amour de son maître. De là ces admirables paroles de saint Augustin : « Aimez d'abord, puis faites ce que vous voudrez. Si vous gardez le silence, gardez-le par amour ; rompez-le par amour, si vous voulez le rompre. Si vous pardonnez, que ce soit par amour ; si vous sévissez, que ce soit encore par amour. » Tels sont les enseignements que renferment ces paroles : « Les ornements de l'intérieur respirent tous la charité. » *Id.*

Vous connaissez maintenant, mes frères, les ornements qui rendront le séjour de votre cœur agréable au divin Epoux. Le principal est la charité, qui est à la fois si facile et si difficile. Elle est douce et facile, car quoi de plus doux que d'aimer? elle est difficile, car « le siége en est de pourpre, » *Cant.* III, 9 ; c'est-à-dire, qu'elle ne s'obtient pas sans combat ni sang versé. Là où l'amour de Dieu règne en souverain, tout amour étranger ne saurait subsister. Voulez-vous donc posséder cet incomparable trésor, commencez par chasser de votre âme toute autre affection : or, vous n'y réussirez pas sans lutte ni sans douleur. Cependant, prenez courage, parce que la charité que vous souhaitez ne vous sera pas d'un médiocre secours pour l'accomplissement de vos vœux. Elle vous ouvrira elle-même la voie; elle vous facilitera l'accès des vertus qui en sont en quelque sorte le vestibule ; car, suivant la parole de saint Paul, « elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout, » I *Corinth.* XIII, 7.

Mais pourquoi, mes frères, insister davantage? Combien y en

a-t-il parmi vous qui cherchent sérieusement dans ces avis les moyens de préparer une réception convenable au Sauveur enfant ? Hélas ! ils sont nombreux ceux qui ont entendu souvent ces vérités, et qui néanmoins leur ont fermé les oreilles de leur âme. Et c'est précisément parce que vous les entendez fréquemment et sans fruit, que la voix de l'Eglise ne produit sur vous aucun effet ; semblables en cela aux gens tellement accoutumés au bruit des marteaux que, loin d'en être réveillés, ils cèdent plus facilement au sommeil. Isaïe portait envie aux prédicateurs de l'Evangile, parce que la grâce de Jésus-Christ devait rendre leur parole plus fructueuse que celle des prophètes de l'ancienne loi. Après avoir signalé la félicité des temps de la loi nouvelle en ces termes : « Il viendra un roi qui règnera dans la justice... Et la justice produira la paix, et avec cette paix une inaltérable sécurité, » le prophète finit par cette exclamation : « Bienheureux, vous qui semez dans des terres où il y a de l'eau en abondance, et qui y faites paître le bœuf et l'âne. » *Beati qui seminatis super omnes aquas, immittentes pedem bovis et asini.* Isai. XXXII, 20. Il semble nous tenir ce langage : Vous êtes bienheureux, ministres du Nouveau Testament, vous qui ne jetez pas votre semence dans un sol aride et stérile, mais qui la jetez en des terres abondamment arrosées par la grâce de l'Evangile. Ainsi favorisées, comment ces terres ne porteraient-elles pas de riches moissons de justice et de piété ? — Que dites-vous là, ô saint prophète ? Pourquoi ces félicitations? Ah ! nous sommes revenus à la stérilité d'autrefois : c'est vainement que nous répandons tous les jours le grain de la divine parole. Quels sont les chrétiens qui, frappés de nos exhortations, réforment leur conduite, et commencent une meilleure vie ? Il y a sujet de craindre que nous ne retirions même pas de ces prédications fréquentes la consolation d'avoir, au jour suprême, une ombre d'excuse à apporter au tribunal du souverain Juge. Notre Seigneur disait à ses disciples, lorsqu'il leur confiait le ministère de la prédication évangélique : « Les prédictions que je vous fais vous serviront de témoignage contre eux, » *Continget autem vobis in testimonium*, Luc, XXI, 13. Si Dieu permit que les Juifs refusassent d'ajouter foi aux prophètes qui leur annonçaient en

punition de leurs crimes, la ruine de Jérusalem, et s'il rendit ainsi leur opiniâtreté inexcusable; ne peut-il pas permettre, dans un semblable dessein, que sa parole soit annoncée inutilement aux hommes?

Qu'est-ce à dire, mes frères? ne vivons-nous pas sous la loi de grâce, et le règne de Satan n'est-il pas détruit? C'est vrai; mais je lis dans l'Apocalypse que Satan, bien que vaincu par la Croix, sera mis en liberté pour quelque temps, *Apoc.* xx, 3. Or, qui sait si ce moment n'est pas arrivé? Voyez les hérésies se déchaîner, les vices et la corruption déborder de toutes parts, la guerre couvrir le sol de monceaux de ruines. Si Satan est mis en liberté, il n'est plus étonnant que la grâce soit paralysée et en quelque manière jetée dans les fers, comme le fut Jean-Baptiste. Prenez garde, chrétiens, à ne pas imiter la cruauté d'Hérode. Hérode condamne Jean à mort pour ne pas contrister une danseuse; et vous, vous mettez aux fers, vous annulez la grâce divine, pour ne pas contrister votre chair. N'êtes-vous pas, en agissant de la sorte, de véritables Hérodes? Oui, vous l'êtes, vous qui ne soupirez après la solennité de Noël que pour faire bonne chère, pour donner carrière à la gloutonnerie et à la mollesse, pour vous abandonner sans réserve aux amusements frivoles et peut-être honteux. La manière dont les chrétiens d'aujourd'hui célèbrent les grandes solennités est si charnelle, que les Juifs eux-mêmes ne pourraient leur être comparés. Les Juifs, à la vérité, n'observaient rien moins que la frugalité, aux jours des fêtes légales. Mais ils accomplissaient en cela une prescription de la loi : « Vous ferez contribuer à vos repas, est-il écrit, tous les biens que vous accorde le Seigneur votre Dieu, et vous en mangerez, vous, votre fils et votre servante, » *Deuter.* xii, 18. Nous, au contraire, nous obéissons, non à la volonté du Seigneur, mais aux instincts de la chair : les fêtes spirituelles sont pour nous des fêtes matérielles; et, peu en peine des avantages surnaturels que nous devrions en retirer, nous n'y voyons que l'occasion d'assouvir notre faim des jouissances charnelles, comme s'il n'y avait en nous que matière et que boue, sans aucune étincelle d'intelligence.

Si vous êtes tentés d'accuser de sévérité excessive ce langage nouveau pour vous, écoutez les reproches qu'adressait saint Bernard aux fidèles de son temps : « Quelle folie ou quelle témérité de s'occuper, après la venue du roi des cieux, d'affaires terrestres, au lieu d'écarter tout soin et toute préoccupation étrangère pour ne songer qu'à l'honorer? Mais ils ne sont pas nombreux, les hommes dont le Psalmiste a dit : « Ils seront rassasiés du souvenir de l'abondance de votre douceur, » *Memoriam abundantiæ suavitatis tuæ eructabunt*, Ps. CXLIV, 7. Ce souvenir ne sert pas d'aliment à tous les chrétiens. D'ailleurs, les termes de l'Ecriture ne s'appliquent, ni à ceux qui n'ont pas goûté la douceur de ce souvenir, ni à ceux qui se sont contentés de la goûter : ils concernent seulement les âmes qui s'en sont nourries jusqu'à satiété. Par suite, les âmes mondaines, par leurs idées et par leur conduite, célèbrent le souvenir des mystères du Sauveur sans dévotion, sans amour, avec sécheresse de cœur et par pure habitude. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que l'on prend occasion de ces solennités pour se livrer au souffle de la chair : on met le plus grand soin à se parer de beaux habits, à donner de somptueux repas ; comme si Jésus-Christ naissant se plaisait à des choses semblables, et comme s'il devait être mieux reçu là où l'on attache le plus de prix à ces futilités. Ecoutez-le plutôt vous dire : Quant à celui dont l'œil est superbe, dont le cœur est insatiable, je ne mange pas avec lui. Pourquoi cet empressement à vous parer de ces beaux habits au jour de ma naissance? Loin d'aimer le faste, je le déteste. Pourquoi ces profusions recherchées? Loin de participer aux plaisirs de la chair, je les condamne. Certes, vous êtes bien d'un cœur insatiable, vous qui vous occupez de ces choses si longtemps à l'avance. Il faut peu au corps ; et ce peu, on le trouve aisément. Vous célébrez mon avènement du bout des lèvres, tandis que votre cœur est loin de moi. Ce n'est pas moi que vous honorez : votre ventre est votre vrai Dieu, et vous mettez votre gloire là où il n'y aura que confusion. Malheur, malheur à celui qui sacrifie aux plaisirs sensuels et à la gloire du siècle! Heureux le peuple qui n'a d'autre maître que son Dieu. Mes frères, ne regardez pas d'un œil jaloux ceux qui font le mal,

et ne portez point envie à ceux qui opèrent l'iniquité. Pensez de préférence au sort qui les attend ; prenez-les en pitié de tout votre cœur, et priez pour ceux que retiennent les liens du péché. Les infortunés ! ils se conduisent de la sorte, parce qu'ils ne connaissent pas Dieu : car s'ils le connaissaient, jamais ils ne provoqueraient sa colère par une conduite aussi insensée. » Bern. Oper. Serm. III *De Adventu.*

Nous apprenons par ces paroles de saint Bernard que le démon ne redoute pas les solennités de l'Eglise ; au contraire, il les souhaite pour les prendre en dérision. C'est de lui qu'il est écrit : « Les ennemis ont vu ces solennités, et il les ont tournées en dérision. » *Viderunt eam hostes, et deriserunt sabbata ejus,* Thren. I, 7. Cependant l'Eglise gémit et s'écrie avec Jérémie : « Les voies de Sion sont dans le deuil, parce qu'il n'est personne qui vienne à ses solennités. » *Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem,* Ibid., 4. La plupart des chrétiens ne célèbrent pas ces fêtes pour honorer Dieu, mais pour honorer Satan. Le jour de Noël, ils s'assiéront près de tables chargées de cartes et de dés, et là ils joueront, jureront, se parjureront, et, le vin aidant, ils en viendront à se disputer, s'injurier, et à élever contre le ciel une voix sacrilége. Est-ce que ce n'est pas ériger un autel au démon ? Voilà la fête à laquelle ils accourent en foule. Ce n'est pas de la sorte, mes frères, qu'il faut célébrer les fêtes du Seigneur. Célébrez-les plutôt avec piété, avec dévotion et avec larmes ; célébrez-les par des louanges, par une joie spirituelle, par des actions de grâces, par la considération des bienfaits que le ciel vous accorde en ces jours ; célébrez-les enfin en distribuant aux pauvres d'abondantes aumônes, afin qu'après votre mort ils vous reçoivent, comme dit le Sauveur, dans les tabernacles éternels, où des fêtes et des joies sans fin remplaceront les fêtes et les joies de la terre. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE IIIe DIMANCHE DE L'AVENT.

Dirigite viam Domini.
Rendez droite la voie du Seigneur, *Joan.* I, 23.

Mes Frères,

Puisque l'Eglise a consacré spécialement ce temps à disposer nos cœurs à recevoir le Sauveur naissant et à célébrer dignement son avènement ; il convient que nous, ministres de l'Eglise, et, suivant les expressions de l'Apôtre, collaborateurs de Dieu même, nous prêtions notre concours à cette bonne mère et vous exhortions de toutes nos forces à remplir dignement ce devoir de piété. C'est d'ailleurs ce à quoi nous invitent les paroles du saint Précurseur, paroles que l'Evangile d'aujourd'hui nous rappelle. Afin d'accomplir sa mission de précéder le Sauveur et de lui préparer un peuple parfait, il répétait au peuple ces mots d'Isaïe : « Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu. » *Dirigite viam Domini ; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri*, Isai. XL, 3. Nous avons insisté et nous insisterons encore sur cet avertissement, parce qu'il résume ce que l'Eglise désire de nous. Afin de mieux le comprendre, implorons l'assistance divine par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

On vous a déjà dit, mes très-chers frères, que Jean-Baptiste était celui que le Seigneur avait annoncé par son prophète en ces termes : « Voici que j'envoie mon ange devant votre face ; et il vous préparera la voie, » *Malach.* III, 1. Vous savez aussi que la voie qui introduit le Christ en nos âmes, après avoir été tracée

par la foi, est ornée par la pénitence, la charité et les autres vertus. La foi est le principe, le fondement de notre justification; c'est elle qui dispose le sanctuaire de notre âme à recevoir le Sauveur. Mais comme, entre les choses proposées à notre foi, une des plus difficiles à croire et à comprendre était la divinité de Jésus conversant parmi les hommes et endurant aussi bien qu'eux les peines et les douleurs de cette vie mortelle; Dieu a fait précéder son fils de Jean-Baptiste, afin que le témoignage irrécusable de ce dernier enlevât au doute tout prétexte et toute apparence de raison. De plus, les œuvres de Dieu étant parfaites et exécutées avec nombre, poids et mesure, cet ange et ce témoin a été favorisé d'une sainteté de vie et d'une vénération telles, que non-seulement sa parole devait produire la foi en Jésus-Christ, mais qu'un grand nombre de personnes le prenaient pour le Christ lui-même. C'est pour cette raison qu'à l'instigation des Pharisiens, dont la réputation de piété et de savoir était grande parmi le peuple, les Juifs envoient à Jean des prêtres et des lévites avec recommandation de s'informer auprès de lui de ce qu'il était. « Qui êtes-vous, » lui demanda-t-on? *Tu, quis es?*

En lui adressant cette question, les Pharisiens ne cherchaient pas à connaître la vérité; ils étaient trop adonnés à l'ambition et à l'avarice; mais ils voulaient d'abord que la réponse du Précurseur dissipât la fausse opinion que l'on avait de lui; car ils savaient fort bien qu'il ne réunissait pas les caractères du Messie. De plus, ils tenaient, en lui demandant s'il n'était pas le Christ, à lui rendre un hommage public. De cette manière ils sauvegardaient leur propre réputation, puisqu'ils se rangeaient à l'opinion du peuple qui avait conçu une si haute idée de Jean-Baptiste. Voilà pourquoi encore plusieurs de ces hommes qui recherchaient en tout la faveur populaire et les applaudissements de la foule, étaient allés, comme nous l'apprend saint Matthieu, recevoir de sa main le baptême, *Matth.* III, 6. Le Sauveur nous le donne lui-même à entendre dans ces paroles qu'il adressait aux Juifs: « Jean-Baptiste était une lampe ardente et brillante, et vous avez voulu quelque temps briller de sa lumière. » *Ille erat lucerna ardens et lucens; et vos voluistis ad horam exultare in luce*

ejus. Joan. v, 35. Le saint précurseur réunissait à la charité dont il était embrasé, l'éclat du nom et de la réputation. Il était saint dans toute la force du mot, et il passait pour tel auprès de la multitude. Tant que ce fut un sujet de gloire de le suivre et de s'attacher à lui, bien des Juifs reçurent le baptême de sa main, écoutèrent ses enseignements. Mais cet engouement ne dura qu'un instant, *ad horam*. Dès que Jean eut été jeté dans les fers; dès qu'il fut devenu odieux aux princes, ces hommes, qui cherchaient moins la véritable vertu que la faveur du peuple, se hâtèrent de l'abandonner.

A ces Juifs ressemblent aujourd'hui, mes frères, les chrétiens qui pratiquent la justice tant qu'elle leur est utile, et qui s'en écartent dès qu'elle les menace de quelque désagrément, se montrant ainsi, non les serviteurs de Dieu et de la vérité, mais les esclaves de leurs passions et de leurs intérêts. Ils sont bien les hommes que désignent ces paroles de Sénèque : « Nous courons après l'honnêteté, tant qu'elle nous promet quelque avantage; nous embrasserions aussitôt le crime, s'il nous offrait de meilleures conditions, » *Sen. Epist.* — « Malheur, s'écrie l'Ecclésiastique, malheur au cœur double, aux lèvres impies, au pécheur qui marche dans deux voies à la fois, » *Eccli.* II, 14. Tels sont les fidèles qui, tout en paraissant extérieurement chercher le Seigneur, poursuivent uniquement du fond de leur âme leurs intérêts temporels. Que la pratique de la vertu les compromette, ils renonceront à la vertu comme les Pharisiens renoncèrent au titre de disciples de Jean-Baptiste, dès que ce titre fût devenu dangereux.

Les Juifs ayant donc demandé à Jean « Qui êtes-vous? *Tu, quis es?* il proclama, et il ne le nia pas, et il proclama qu'il n'était point le Christ, » comme la foule le croyait. « Qui êtes-vous donc? poursuivent les ambassadeurs; êtes-vous Elie? » C'est que les mœurs pures, la vie austère et la rude franchise du Précurseur rappelaient cet illustre prophète. Il répondit: « Je ne le suis pas. » Vous nous demanderez peut-être, mes frères, pourquoi Jean répond qu'il n'est point Elie, alors que Jésus-Christ disait de lui à ses disciples : « Si vous voulez savoir qui il est, c'est Elie. » *Si vultis scire, ipse est Elias*. Matth. XI, 14. La réponse est facile;

Jean-Baptiste n'était point Elie en personne; il était Elie par l'esprit et par la vertu. « Il marchera devant le Seigneur, avait dit l'ange à Zacharie, avec l'esprit et la vertu d'Elie : » *Luc*, I, 17. C'est-à-dire, qu'il devait reproduire la vie d'Elie sur la terre et être animé de son esprit. Elie vivait dans la solitude, couvert d'un grossier vêtement. Le zèle de la gloire de Dieu qui le consumait, le porta à exterminer les prophètes de Baal et à reprocher au roi son impiété. La vie du Précurseur ne fut pas moins austère : il était enflammé du même zèle lorsqu'il qualifiait les Pharisiens de race de vipère, et reprochait au roi son adultère. Animé de l'esprit d'Elie, embrasé de zèle comme lui, menant le même genre de vie que lui, il pouvait bien en recevoir le nom de la bouche de la Vérité même. Car, remarquez-le bien, mes frères, nous sommes plutôt ce que nous sommes par l'esprit de Dieu, que ce que nous sommes par notre propre esprit : et la raison en est facile à comprendre, l'être que nous recevons du divin Esprit l'emporte de beaucoup en noblesse sur l'être qui nous est propre. Et, comme on désigne chaque individu par ce qu'il y a en lui de plus noble, il était convenable que le Sauveur désignât Jean-Baptiste par la dignité surnaturelle que Dieu lui avait conférée, et non par celle qu'il avait reçue de la nature.

La conséquence de cette vérité est, que notre nom et notre être véritables dépendent de la vie que nous menons et de l'esprit qui nous anime. Quiconque est animé de l'esprit du démon et en déploie la malice et la perversité, celui-là en mérite le nom. C'est ce que confirme le divin Maître, qui disait un jour aux apôtres : « Est-ce que je ne vous ai pas choisis tous les douze? Hé bien, l'un d'entre vous est un démon, » *Joan.* VI, 71. Si le Seigneur donne à Jean le nom d'Elie, parce qu'il avait l'esprit d'Elie et suivait le genre de vie de ce prophète, pourquoi ne donnerait-on pas le nom de démon à celui qui en possède l'esprit et en imite les œuvres? Cette considération, mes frères, pourra vous servir de remède contre un mal difficile à guérir, qui afflige quelquefois jusqu'aux justes eux-mêmes : je veux parler de cette indignation, de ce courroux quelque peu entachés d'orgueil, que soulève en nous le spectacle de tant de maux, de crimes et de folies.

Comprenons bien, que là où n'habite pas l'esprit du Christ, habite l'esprit du démon, lequel, comme dit l'Apôtre, opère parmi les enfants de l'incrédulité, *Eph.* II, 2. Pénétrons-nous bien de cette vérité, et nous verrons s'apaiser les flots de notre indignation. Est-il, en effet, étonnant que des membres animés par un tel esprit, dirigés par un tel chef, produisent des fruits d'iniquité? Veillons donc bien sur nous-mêmes, de crainte de tomber dans une faute mortelle; car le péché mortel chasse de notre âme Dieu avec tous ses biens, et y introduit le démon. Où l'esprit de Dieu n'habite pas, habite nécessairement l'esprit du mal. « Si quelqu'un n'a pas l'esprit du Christ, il n'est plus des siens, » dit saint Paul, *Rom.* VIII, 9. Or, à qui appartiendra-t-il, je vous le demande, sinon à Satan? et quoi de plus triste, de plus affreux, de plus déplorable que d'être animé d'un tel esprit, d'être le membre d'un tel chef, la demeure d'un tel hôte? N'eussions-nous pas d'autre raison de détester le péché mortel par dessus toutes choses, le nom seul de démon qu'il nous inflige devrait suffire pour nous en détourner. Comment ne le fuirions-nous pas, puisqu'il nous inspire en même temps un esprit infernal, des œuvres diaboliques, et qu'il nous condamne, à moins d'une sincère pénitence, aux supplices éternels de l'enfer?

A ce propos, chrétiens, il se présente deux difficultés. Si tous les justes sont animés de l'esprit du Christ, comment se fait-il qu'ils ne tiennent pas la même conduite? Pourquoi, en second lieu, Jean, qui devait montrer l'agneau de Dieu, a-t-il reçu précisément l'esprit d'Elie, c'est-à-dire un esprit impétueux, sévère, et peu en rapport avec la mansuétude du céleste Agneau? N'était-il pas plus convenable que l'agneau rendît témoignage à l'agneau, que le Précurseur exprimât en sa personne le caractère de douceur particulier au Dieu fait homme? Je réponds d'abord à la première de ces questions. Il en est de l'esprit du Christ comme du soleil : cet astre éclaire une foule de corps; et pourtant il les éclaire tous diversement et d'une manière proportionnée à leur nature. De même, quoique la lumière de l'Esprit divin éclaire les cœurs des justes, elle les éclaire diversement à cause de la diversité qu'ils présentent, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans

l'ordre de la nature. Ajoutons encore, qu'au contraire du soleil, dont la lumière est soumise à d'immuables lois, l'Esprit saint a diverses manières de se communiquer selon les faveurs diverses qu'il octroie aux hommes. Voilà pourquoi il s'attribue à la fois l'unité et la multiplicité. Voilà pourquoi il produit chez les élus des effets opposés. Tandis qu'il rendait Moïse le plus doux des hommes qui fussent sur la terre, il remplissait Elie d'une rigueur et d'une inflexibilité telles, qu'il fit descendre deux fois le feu du ciel sur ses persécuteurs, qu'il fit massacrer quatre cents prêtres de Baal sur l'autel de leur Dieu, qu'il rendit pendant trois ans les cieux d'airain, afin que la famine ramenât ce peuple idolâtre à de meilleurs sentiments, sans que le nombre de ceux qui en étaient victimes lui inspirassent des idées de clémence. C'est ainsi que le même Esprit opère des effets d'une variété infinie.

Quant au caractère ardent, austère du Précurseur, celui-là seul qui l'a formé nous en expliquera le mystère. Qui a connu la pensée du Seigneur, et qui est entré en part de ses conseils? *Rom.* XI, 34. Peut-être que la corruption des temps exigeait cette sévérité! Aux maux invétérés, il faut des remèdes violents. Peut-être encore que l'austérité devait donner plus de valeur au témoignage de Jean-Baptiste. La mansuétude n'excite pas une aussi grande confiance : les hommes doux se prêtent plus facilement aux vues et aux mœurs de leurs semblables, tandis que ni les sentiments ni les conseils ne peuvent détourner de la vérité les âmes inflexibles et austères. De plus, comme Jean-Baptiste a été le dernier organe de la loi et des prophètes, sa parole devait être revêtue du caractère de rigueur qui signale les prophéties de l'ancien Testament. Voyez une lampe au moment de s'éteindre; elle se ranime tout à coup, jette un éclat plus vif qu'à l'ordinaire, et s'éteint aussitôt. De même, l'austérité de la loi ayant le Précurseur pour dernier représentant, il convenait qu'elle brillât en lui d'un éclat inaccoutumé, et qu'elle cédât ainsi la place à la douceur de la grâce évangélique.

Vous trouverez, mes frères, une figure de ce mystère dans la célèbre vision d'Elie sur la montagne, III *Reg.* XIX, 11, 13. Ce fut d'abord un tourbillon impétueux qui soulevait les collines, faisait

voler les pierres. Puis vint une légère brise, et dans cette brise parut le Seigneur. Le tourbillon qui brise tout, c'est l'ancienne loi ; la brise légère, c'est Jésus-Christ doux et humble de cœur, *Matth.* xi, 29 ; Jésus-Christ dont le prophète Isaïe disait ces paroles : « Il ne criera pas, il ne fera pas acception de personnes; on n'entendra pas sa voix sur les places publiques ; il ne brisera pas le roseau cassé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, » *Isai.* xlii, 3. Tant que le Seigneur avait usé envers les hommes de sévérité et de rigueur, ses efforts étaient demeurés presque sans résultat ; en conséquence, il a eu recours à un nouveau genre de guerre : il a essayé de vaincre par la douceur et la mansuétude ceux qui étaient restés sourds à la crainte et aux menaces. La loi combattait les hommes par la frayeur et la dureté ; l'Evangile les combat par l'indulgence et l'amour. La loi faisait sans cesse gronder la foudre sur leur tête ; l'Evangile les comble de grâces et de bienfaits. L'Evangile aussi a remporté la victoire, car l'esprit humain, naturellement généreux, cède plutôt à la persuasion qu'à la violence. C'est pour mettre en saillie aux yeux des hommes la différence qui sépare l'Evangile et la loi, que le Seigneur les a montrés l'un et l'autre personnifiés en quelque sorte dans Jésus-Christ et dans son précurseur. Placées l'une à côté de l'autre, ces deux figures se sont mutuellement éclairées d'une plus grande lumière, et on les vit refléter, celle-ci l'austérité de la loi ancienne, celle-là la douceur aimable de la loi nouvelle.

Mais reprenons, mes frères, le cours du récit évangélique. Dès que Jean eut répondu qu'il n'était point Elie, les Juifs insistèrent encore. « Qui êtes-vous donc? Etes-vous le prophète ? » Jean était bien prophète : cependant, comme il n'était pas le prophète éminent annoncé par Moïse, *Deut.* xviii, 15, c'est-à-dire le Christ, il donne de nouveau une réponse négative. Mais cela ne satisfait pas les ambassadeurs. « Qui êtes-vous enfin? poursuivent-ils; au moins, que nous apportions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. » — « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, ainsi que l'a dit le prophète Isaïe. » Je suis le héraut, le ministre de cette voix que

le prophète Isaïe entendit en esprit, de cette voix qui répète sans cesse : Préparez la voie du Seigneur.

Voici ce Dieu si longtemps désiré, si longtemps attendu, qui vient vers vous, les mains pleines de célestes bienfaits. Préparez donc la voie qui doit le conduire jusqu'à vous. Voilà pourquoi je ne cesse de répéter ces mots du prophète : *Parate viam Domini; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri.* Les paroles par lesquelles saint Jean exhortait les hommes de son temps à recevoir dignement le Christ qui allait paraître dans la chair, l'Eglise, mes frères, ne cesse de vous les faire entendre, afin que vous vous disposiez à célébrer dignement l'avènement spirituel de ce même Sauveur. C'est de cet avènement spirituel que nous allons maintenant nous occuper. Nous examinerons, en premier lieu, l'empressement affectueux avec lequel le Seigneur daigne venir et se reposer en nos âmes; en second lieu, ce qu'il y opère; en troisième lieu, ce que nous devons faire pour répondre à tant d'honneur et d'amour.

PREMIER POINT.

Il n'est point de parole humaine, mes frères, il n'est point d'intelligence créée qui puissent comprendre et expliquer le désir ardent qu'éprouve la Bonté infinie de venir dans l'âme fidèle et d'y établir son séjour. Et que personne n'en soit étonné, car l'âme juste est en quelque façon le lieu naturel et le centre du repos de la Majesté divine. Nous voyons tous les êtres dont se compose l'univers graviter vers leur centre, et tendre vers le lieu ou l'objet en qui ils trouveront leur repos. Il en est de même du Créateur de toutes choses, s'il nous est permis d'employer cette comparaison. Seulement son centre est double : il trouve l'un en lui-même, et avec ce centre le repos le plus ineffable, la jouissance complète des attributs de sa divinité; quant à l'autre centre, il le trouve dans l'âme du juste, siége de sa sagesse, et l'objet de ses complaisances. De là il résulte que, si le Fils de Dieu habite de toute éternité le sein de son père, il a aussi sa demeure, petite et humble, il est vrai, sur la terre où il communique son bonheur aux enfants des hommes. Salomon ne se contenta pas du magni-

fique palais qu'il construisit à Jérusalem ; il éleva encore, dans les montagnes du Liban, une demeure plus modeste où il trouvait à son gré le repos ou le plaisir de la chasse. Comme lui, le Christ fils de Dieu ne se contente pas du palais admirable qu'il possède dans la Jérusalem céleste ; il lui faut encore une autre habitation dans ce monde terrestre, où il puisse vivre à côté de nous. D'ailleurs il a soin de nous l'apprendre lui-même par ce paroles d'Isaïe : « Voici ce que dit le Très-Haut : J'habite à la fois dans l'éternité et avec le cœur humble et brisé, afin de vivifier les âmes humbles et les âmes brisées. » *Hæc dicit Excelsus habitans æternitatem et cum contrito et humili spiritu, ut vivificet spiritum humilium et vivificet spiritum contritorum,* Isai. LVII, 15. Voyez-vous la différence de ces habitations? L'une n'est autre que l'immense éternité ; l'autre a pour limites celles mêmes du cœur humain. Et pourtant elles font toutes deux les délices de la Divinité.

Quant aux joies de la Jérusalem céleste, aucune langue mortelle ne saurait les exprimer. Pour la terrestre Jérusalem, dans laquelle repose au milieu des lis le divin Epoux, qui les surpasse lui-même en blancheur, le prophète en parle en ces termes : « Vous ne serez plus appelée la délaissée, et votre contrée ne sera plus appelée la désolée ; mais vous serez appelée ma bien-aimée, » *Isai.* LXII, 4 ; c'est-à-dire la contrée chère à mon cœur, et celle en laquelle je fixe avec charme mon séjour.

Vous pouvez comprendre par ces considérations, mes frères, avec quelle ardeur ce Dieu, ami de la pureté et de l'innocence, désire venir en vos âmes, surtout si vous avez soin de les parer de simplicité, d'humilité et d'autres joyaux également précieux. Remarquez la rapidité avec laquelle les corps les plus pesants retombent vers la terre. Les gaz renfermés dans le sein du globe soulèvent quelquefois de gigantesques montagnes, et secouent des masses énormes pour regagner les champs de l'espace que le Créateur leur a assignés pour demeure ordinaire. La poudre fait voler en éclats les plus fortes citadelles, et en disperse les débris comme le vent disperse une paille légère. Quelle sera donc la vivacité de sentiment avec laquelle notre maître et seigneur prend possession de l'âme qu'il a choisie pour son centre et sa demeure,

pour laquelle il a créé et conserve le ciel, la terre, les mers et la nature tout entière ; pour laquelle il n'a pas rougi de se faire homme, de monter sur une croix et d'y répandre le sang qui devait nous rendre notre première beauté et lui préparer à lui-même une épouse sans tache ! Saisisse qui pourra ce mystère. Si nous ne pouvons pas le saisir, demandons humblement au père des lumières d'en trouver l'intelligence dans la méditation de la vie des saints ou des bienfaits du Seigneur, ou, ce qui vaut mieux encore, de l'acquérir par notre propre expérience. Alors nous verrons clairement avec combien de raison nous appelons l'âme juste le trône de la sagesse increéée, le centre et la demeure de la Divinité.

Ne soyons pas surpris ensuite si la souveraine Bonté désire qu'on mette le plus grand soin à lui préparer et à lui livrer cette demeure. « Mon fils, nous dit-il, mon fils, donnez-moi votre cœur. » *Fili, præbe cor tuum mihi,* Prov. XXIII, 26. Pourquoi donc, ô mon Dieu, nous demandez-vous notre cœur ? — Afin d'y établir mon habitation, me répondez-vous, de m'y reposer, et de l'inonder des rayons brillants de ma lumière et de mon amour. J'ai fait votre cœur; je veux le façonner encore de nouveau. Que dis-je? Vous avez détruit mon œuvre ; c'est à moi seul qu'il appartient de la réparer. Livrez donc votre cœur à son auteur, afin que sa vertu et son esprit dissipent les ruines que vos vices ont amassées.

Il y a même, mes frères, dans le désir du Seigneur, une sorte d'impatience : il veut venir en nous, mais bientôt, mais promptement, comme il l'insinue par ces paroles des Cantiques : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez, » *Cant.* II, 10. Pourquoi nous lever, Seigneur, pourquoi nous hâter, pourquoi venir à vous ? Sans doute pour nous désaltérer en vous, Source de vie, pour nous reposer en vous, pour nous rassasier en vous. C'est pour cela que Dieu ne cesse d'appeler l'âme fidèle, de la combler de caresses. « Venez donc, lui répète-t-il sans relâche, venez dans le creux des rochers, dans les trous des murailles, » *Cant.* II, 14, c'est-à-dire, dans les plaies du Sauveur crucifié. Remarquez ici, chrétiens, la condescen-

dance infinie de notre Dieu : il n'a nul besoin de nous, il n'a rien à attendre de nous, il est par lui-même infiniment heureux ; et pourtant il daigne venir de son propre mouvement en nos âmes, habiter en nos âmes, et nous inviter à l'y introduire, par les promesses, les paroles, les caresses les plus affectueuses. Quand je lis dans la sainte Ecriture ces paroles inspirées par l'Esprit divin, je suis frappé de stupeur, et je ne sais ce qui doit le plus m'étonner, de la bonté suprême et inestimable qui s'abaisse jusqu'à un ver de terre, ou de la lâcheté et de la folie incroyable qui nous empêche de répondre à l'appel amoureux d'un si noble époux.

SECOND POINT.

Examinons en second lieu, mes frères, ce que Dieu opère dans l'âme qu'il habite, et en particulier, de quelles délices il l'abreuve, de quelle lumière il l'environne et de quelle force il l'anime. Assurément, cette entreprise surpasse de beaucoup la puissance du discours. Néanmoins, nous sommes aidés en cette tâche par le saint roi David, qui s'exprime sur ce sujet de la manière suivante : « Heureux le peuple, dit-il, qui connaît vos louanges. *Beatus populus qui scit jubilationem.* Seigneur, ils marcheront à la lumière de votre visage, et ils tressailleront durant la journée toute entière en prononçant votre nom ; et ils seront élevés par votre justice ; car à vous seul revient la gloire de leur vertu, et votre bonté sert de fondement à notre force, » *Ps.* LXXXVIII, 16. Il y a des traducteurs qui mettent *clangorem* à la place de *jubilationem.* Or, comme le Seigneur se fit précéder par le son de la trompette lorsqu'il dicta ses lois sur le Sinaï, il s'agirait, dans le passage cité, de la présence de Dieu et des effets qu'elle produit. Il nous sera donc permis de paraphraser les paroles du Psalmiste dans ce sens : Heureux, dirons-nous avec un commentateur, le peuple qui n'ignore pas qu'au milieu de lui habite le Dieu infiniment juste, infiniment miséricordieux et infiniment puissant. Heureux ces hommes, Seigneur, parce qu'ils jouissent de votre présence ! Lorsqu'ils pénètrent dans les sentiers difficiles et ténébreux de la vie, votre divin esprit fait briller la plus vive lumière à leurs regards, et il excite dans leurs âmes un tel amour pour la

vertu, qu'aucun bien ne leur semble comparable à une vie présidée par la piété, la justice et la tempérance. Ce n'est pas à dire toutefois qu'ils se complaisent en eux-mêmes ou dans leurs vertus. Votre nom, ô mon Dieu, voilà l'objet de leur admiration et de leur joie : et c'est justice ; car ils doivent leur élévation non à leurs mérites, mais à votre grâce. C'est votre grâce qui les a tirés de l'abjection et de la poussière pour leur conférer une dignité toute céleste. C'est vous qui avez effacé leurs péchés, guéri leur volonté, rendu le calme à leur conscience, et donné à leur âme le Saint-Esprit comme gage de la gloire céleste et de la vie éternelle. Aussi, qu'ils répriment l'audace des passions, qu'ils dissipent leurs frayeurs et leurs angoisses, qu'ils résistent aux coups de l'adversité, que la sagesse humaine ne parvienne pas à les faire déchoir par ses attaques du degré de perfection auquel ils sont parvenus ; toutes ces choses sont à leurs yeux un effet de votre miséricorde, qui les protége avec tant d'efficacité, que leur vertu, couverte de votre bouclier, sera toujours au-dessus des atteintes de la perversité des hommes et de celle des démons.

Que nous ayons besoin sans cesse du secours céleste et de l'assistance divine, tant que nous sommes dans ce corps mortel, la corruption de notre nature, la force des instincts qui nous portent au mal le déclarent suffisamment. Cependant, il ne sera pas hors de propos d'exprimer par une comparaison la grandeur de notre corruption, afin de mieux sentir le besoin que nous avons de la grâce du Seigneur.

Supposez, mes frères, une jeune fille qui vit au milieu de jeunes gens. De plus, elle a toujours à ses côtés un frère qu'elle aime tendrement, mais qui est d'un naturel si dépravé, qu'il la pousse de toutes les manières vers le déshonneur. Quel danger, je vous le demande, ne courrait pas la vertu de cette jeune fille ? Hé bien ! tel est le danger auquel notre âme est exposée à chaque instant. Aux images attrayantes qui viennent du dehors, se joignent les mouvements sans nombre d'une chair amie et corrompue, pour l'entraîner au mal. Et les suggestions de la chair sont d'autant plus redoutables, que la plus ardente affection unit les deux parties de notre être. L'âme aime le corps par une inclination

naturelle, attendu qu'elle exerce sur lui la plus intime influence. Elle l'aime comme elle s'aime elle-même De même que l'affection de Jonathas pour David, I *Reg.* XVIII, 1, 4, le porta à lui donner ses vêtements et ses armes; de même, par suite de son amour pour le corps, l'âme lui communique la vie, le mouvement, le sentiment et la beauté. Or, ce corps, qui ne se sépare jamais de l'âm, ne se lasse pas de l'importuner de ses désirs effrénés et de la pousser vers le précipice. Il a d'ailleurs avec lui deux complices habiles, les sens et les affections : les sens offrent à l'âme les biens qui conviennent au corps; les affections, de leur côté, ne la laissent pas tranquille, si elle ne se met à la poursuite de ces biens sensibles. Que quelque chose de beau frappe nos yeux, aussitôt l'amour impur nous fait sentir sa morsure; apercevons-nous un objet précieux, agréable, suave au goût, la cupidité, l'amour des plaisirs sensuels se réveillent et lèvent la tête.

Qu'opposerons-nous, mes frères, à ce principe de tous nos maux? Quel remède emploierons-nous contre un mal aussi profond? Assurément vous n'imaginerez rien de mieux que de substituer à ce foyer empesté de corruption et de vice, un foyer de vertu et de pureté. Introduisez dans vos cœurs un principe qui vous porte toujours au bien, qui vous ramène des choses charnelles aux choses spirituelles, des choses de la terre aux choses du ciel, des plaisirs défendus au culte de la piété et de l'honnêteté. Or, ce principe si noble, si saint et si efficace, n'est autre que l'esprit de Dieu. Quand, par le bienfait du Père et les mérites du Fils, il descend dans le cœur des fidèles, il éclaire l'intelligence, embrase la volonté, et il leur communique une force contre laquelle viennent se briser les séductions de la chair et des voluptés. Ces effets de l'Esprit saint, le grand Apôtre nous les découvre par ces paroles : « La loi de l'esprit de vie, qui est dans le Christ Jésus, m'a délivré de la loi du péché et de la mort. » *Lex spiritus vitæ in Christo Jesu liberavit me a lege peccati et mortis*, Rom. VIII, 2. Ce qui revient à dire : la vertu du Saint-Esprit (à laquelle il donne le nom de loi), m'a délivré de la tyrannie de la chair, véritable loi de péché, puisqu'elle est sortie du péché, et qu'elle ne cesse de solliciter au péché. Comme la nuée qui défendait les enfants

d'Israël des ardeurs du soleil, l'Esprit de Dieu défend les justes des ardeurs de la concupiscence, tempère par sa grâce les désirs de la chair, en modère les élans impétueux, et remplace l'amour terrestre par l'amour divin, source de toute sainteté et de toute justice. Tel est le fruit principal de l'habitation du Seigneur en nos âmes ; et il est assez précieux pour nous faire préférer à tous les royaumes du monde le bonheur de posséder notre Dieu.

Puisque tant de biens sont le partage des chrétiens en qui le Seigneur habite, que nous reste-t-il à faire, mes biens chers frères, sinon à nous appliquer uniquement à devenir les dignes temples de la Divinité et à lui ouvrir l'entrée de notre âme ? Et parce que nous allons célébrer le mystère de la naissance du Rédempteur, nos efforts doivent tendre à obtenir qu'il naisse invisiblement en notre cœur, comme il naquit visiblement en ce monde. Or, pour cela, il faut purifier ce cœur par la pénitence, et l'orner ensuite de vertus. C'est d'une telle préparation dont le Précurseur rappelait la nécessité aux Juifs de son temps : il vous la rappelle encore aujourd'hui en vous répétant par ma bouche : « Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits les sentiers de notre Dieu. » Redresser les sentiers de notre Dieu, c'est abandonner le sentier du mal, et revenir au sentier du salut par une bonne pénitence. Voilà pourquoi Jean se mit à prêcher d'abord la pénitence : « Il baptisait, dit l'Evangile, et il prêchait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. » A ses yeux, le baptême figurait l'efficacité de la pénitence, laquelle purifie l'âme de ses fautes, comme l'eau purifie le corps de ses souillures. Nous vous invitons, nous aussi, mes frères, à faire pénitence. Baignez vos âmes dans les eaux salutaires de la confession, et vous pourrez offrir au Christ enfant un palais digne de lui, et vous aurez part aux biens qu'il apporte avec lui en ce monde.

Lorsqu'un roi revient d'une expédition lointaine dans son royaume, c'est une joie, un concours, une fête indicible. Le Roi de gloire va bientôt venir dans le monde. Il apporte en foule, non des biens matériels et périssables, mais spirituels et incorruptibles, la grâce, la justice, la rémission des péchés, les consola-

tions de l'Esprit saint, la paix véritable, le salut des âmes et une félicité sans nuage : et tous ces biens, il est prêt à les donner libéralement à tous ceux qui le recevront avec un cœur pur et fidèle. Y a-t-il quelqu'un qui refuse de recevoir un si grand prince, de jouir de tant de richesses ? Pourrait-on négliger une telle occasion de salut ? En toutes choses, l'habileté consiste à saisir les moments favorables. Un bon général ne laissera pas échapper l'occasion de surprendre l'ennemi ; le laboureur profitera du temps le plus propice à la moisson ; le matelot mettra à la voile, dès que le bon vent commence à souffler. Et nous, pourrions-nous avoir un moment plus favorable que celui-ci pour obtenir la grâce divine ? Au jour de Noël, les anges ne se contentent pas de proclamer la gloire du Seigneur ; ils annoncent encore la paix aux hommes de bonne volonté. Les rois de la terre ont coutume de célébrer le jour de leur naissance par de somptueux festins, par d'abondantes largesses. Le malheureux Hérode, au jour de sa naissance, est disposé à donner à une jeune fille la moitié de son royaume. Pensez-vous que le Roi du ciel, au jour de sa naissance, qui est un si beau jour, comble ses fidèles sujets de moindres faveurs ?

Oh ! mes frères, ne négligez pas une si heureuse circonstance. Allez au devant de votre Sauveur, célébrez solennellement le jour de votre seconde naissance, de votre seconde génération. Dilatez vos cœurs, afin d'y renfermer les trésors inestimables que le Christ va répandre à pleines mains sur les chrétiens qui, après s'être purifiés de leurs fautes, s'approchent de la sainte Eucharistie. Et, puisque ce Dieu de miséricorde se manifeste spécialement aux miséricordieux, soyez-le vous-mêmes envers les pauvres. En ces temps de frimas, couvrez ceux qui sont nus, réchauffez ceux qui ont froid, et Dieu vous couvrira du vêtement de l'immortalité. Nourrissez ceux qui ont faim, donnez un peu de pain à ceux qui n'en ont pas, et vous mériterez d'être éternellement rassasiés du pain des anges. C'est la grâce que je vous souhaite par notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE IVe DIMANCHE DE L'AVENT.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.
Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers, *Luc*, III, 4.

Mes Frères,

Anno quinto decimo imperii Tiberii Cæsaris, etc. C'est un usage reçu chez les historiens de marquer exactement, lorsqu'il s'agit d'un événement remarquable, l'époque précise, l'année, le mois, le jour, et au besoin l'heure à laquelle il a eu lieu, en même temps que le nom du prince qui était alors sur le trône. Or, parmi les événements dont le monde a été le théâtre, l'esprit et l'imagination n'en trouveront pas de comparable en grandeur, en sublimité, à l'apparition d'un Dieu revêtu de notre chair, et venu sur la terre pour vivre comme les hommes et au milieu des hommes. La pensée de cet abaissement prodigieux frappait autrefois un prophète de stupeur; et après avoir célébré la majesté et la puissance du Rédempteur, après lui avoir assigné le ciel et les étoiles pour royaume, il ne pouvait ajouter que ces simples paroles : « Ensuite il parut sur la terre, et conversa avec les hommes. » *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est*, Bar. III, 38. Cependant il y a beaucoup de chrétiens, soit à cause de l'habitude, qui enlève aux plus admirables choses leur éclat, soit à cause de la malice du démon, qui couvre nos yeux d'un épais bandeau; il y a, dis-je, beaucoup de chrétiens qui n'aperçoivent pas la grandeur ineffable et la splendeur de ce mystère. Qu'ils prêtent l'oreille à ce saint évangéliste qui l'énonce, et le propose à la foi des fidèles au commencement de ses Epîtres canoniques, par ces termes magnifiques : « Ce qui a été dès le

commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, le Verbe de vie que nos mains ont touché, la vie éternelle qui s'est manifestée, cette vie qui était auprès du Père et qui nous est apparue; voilà ce que nous proclamons et ce que nous vous annonçons. » *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ, et vita manifestata est: et vidimus, et testamur, et annuntiamus vobis vitam æternam, quæ erat apud Patrem, et apparuit nobis,* I Joan. I, 1. Considérez, mes frères, cette multiplicité d'expressions qu'emploie saint Jean pour désigner la même vérité. Il semble qu'il n'en puisse détacher son cœur et ses yeux, tant ce mystère le frappe d'admiration, tant il le pénètre d'amour!

Puisque telle est l'excellence de cette œuvre divine, il convenait que l'historien sacré en précisât exactement le temps. Voilà pourquoi l'Evangile de ce jour vous indique le prince qui occupait le trône de l'univers, l'année de son règne, les noms des gouverneurs de la Judée et des prêtres investis de la dignité de souverains pontifes. Assurément, mes frères, cette énumération de rois, d'empereurs et de pontifes, nous annonce quelque chose de grand et d'admirable. En effet, la voix du Seigneur s'est arrêtée sur la tête de Jean fils de Zacharie, au fond de sa solitude; elle le charge d'aller annoncer aux hommes que le temps marqué par les prophètes est venu, que le royaume des cieux approche, que le Sauveur du monde, l'espérance de tous les siècles, va paraître, et qu'il faut se préparer par la pénitence à le recevoir.

Cette mission étant de la plus haute importance, Dieu veilla à ce qu'elle fût confiée à un homme qui ne s'en montrât pas indigne. Il choisit donc Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes; Jean-Baptiste, prédit depuis longtemps par les oracles de l'ancien Testament, annoncé par un ange, donné à sa mère par un miracle de la divine bonté, rempli du Saint-Esprit avant sa naissance, et dont le nom, la naissance et la vie tenaient du prodige. Il est vrai qu'il n'opéra aucun miracle; mais sa vie elle-même fut un miracle continuel. Il y a surtout en elle trois circonstances qui attirent mon admiration.

I. La première est l'excès de son austérité. Vêtement, nourriture, tout respire en lui la mortification la plus rigoureuse. Le désert était sa demeure, le cilice son habit, la terre sa couche, des sauterelles et du miel sauvage ses aliments, la solitude sa famille et son inséparable compagne. Si vous me demandez, chrétiens, pourquoi le Saint-Esprit avait inspiré à ce saint homme un genre de vie aussi rigide, je vous répondrai que, Jean devant prêcher aux hommes la pénitence, il fallait, pour qu'il s'acquittât parfaitement de cette mission, que sa conduite, sa vie, tout en un mot se joignît en lui à ses paroles pour recommander cette vertu. Ainsi, du reste, en a-t-il été de tous les ministres de la parole du Seigneur qui ont produit un bien sérieux : ils n'ont jamais osé prêcher une vertu, que la grâce de Jésus-Christ ne l'eût auparavant réalisée en eux-mêmes. « C'est un singulier prédicateur, écrivait saint Jérôme à Népotien, que celui qui exalte le jeûne, l'estomac rassasié. Un voleur peut tout aussi bien gourmander l'avarice. Chez le prêtre, que la langue, l'esprit, la conduite tiennent un même langage. » Une autre raison de cette austérité consiste en ce que Dieu voulut concilier au Précurseur une réputation extraordinaire de sainteté, et donner plus de poids à son témoignage.

Une plus grande ignominie, une plus vive flétrissure s'attache aux vices charnels, qu'aux vices de l'esprit et du cœur. Par la même raison, la mortification de la chair, les macérations attirent plus l'admiration des hommes, et établissent une plus grande réputation de sainteté que les autres vertus. Menés, comme nous le sommes, par les sens, et n'apercevant pas la beauté des vertus dont l'âme est le théâtre, nous admirons de préférence les vertus qui ont le corps pour objet, et nous attribuons d'autant plus de mérite à ceux qui le soumettent aux fatigues et aux privations, que nous en sommes davantage les humbles serviteurs. Telles sont les raisons de l'austérité de Jean-Baptiste. Ajoutez à cela, que sa mortification lui permettait de triompher aisément de sa chair. Car, plus elle est affaiblie, plus elle est rudoyée, et moins violentes sont ses attaques. Il en est de notre chair comme du poisson énorme qui, au sein des flots, paraissait près d'engloutir vivant le jeune Tobie ; mais qui, dès que, par l'ordre de l'ange, il eut été traîné sur

le rivage, perdit aussitôt toute sa force. De même, quand vous environnez votre chair de délices, quand elle est par vous choyée, caressée, elle paraît être sur le point de dévorer l'esprit. Affligez-la au contraire par les jeûnes, les macérations, traînez-la en quelque sorte sur un rivage aride, et sa fougue tombera aussitôt. Ainsi assouplie, ainsi affaiblie, la chair devient cet instrument avec lequel nous devons, suivant le conseil fréquent de l'Ecriture, louer le Seigneur. C'est ce que faisait Jean-Baptiste; car il louait le Seigneur encore plus par sa mortification que par la prédication. Aussi l'ange avait eu le soin de ne pas laisser dans l'ombre cette vertu du Précurseur. « Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, » avait-il dit à son père Zacharie. « Paroles, observe Eusèbe, bien propres à nous enseigner l'excellence de l'abstinence, et les difficultés de la carrière spirituelle. La grâce de Dieu qui nous choisit ne suffirait pas, si nous lui refusions un concours vigilant. Ne nous rassurons pas sur la volonté de Dieu; mais efforçons-nous de nous la rendre favorable, par une vie consacrée à la pratique de la mortification et de la justice. »

L'exemple de Jean-Baptiste, mes frères, fait bien ressortir notre aveuglement, notre faiblesse et notre lâcheté déplorables. Comblé dès le sein de sa mère de toutes sortes de faveurs, orné des plus précieuses grâces, n'ayant jamais commis de faute mortelle, le saint Précurseur ne laisse pas de dompter à force de rigueurs une chair rebelle à l'esprit. Et nous, qui avons tant de crimes à nous reprocher, qui sommes engagés de toutes parts dans les filets du monde, qui ressentons à chaque instant l'aiguillon du mal et de la tentation, qui sommes retenus par les chaînes de l'habitude, qui, vides de l'Esprit céleste, entretenons par nos ménagements l'audace et les exigences d'une chair impure, ne cessons de la flatter, d'en contenter les caprices, et consacrons à ces soins toute notre vie; quelle sera notre contenance, lorsque nous paraîtrons devant le souverain Juge? En agissant de la sorte, que faisons-nous, sinon arroser d'huile un brasier, jeter à la flamme de nouveaux aliments, fermer tout accès à la grâce? Jean, rempli du Saint-Esprit, éprouve, pour se rassurer, le besoin de macérer son corps : et vous que l'Esprit céleste a depuis longtemps abandonnés, vous vous

promettriez la sécurité au milieu d'une vie molle et sensuelle?

Ce n'était pas assez aux yeux du saint Précurseur de la mortification pour sauvegarder son innocence; il y joignit la solitude et la fuite du monde. Pour cela, il n'attendit pas l'âge mûr; dès son enfance, il obéit à la voix de l'Esprit de Dieu et se retira dans le désert. Nous l'apprenons de l'évangéliste saint Luc : « L'enfant, nous dit-il, grandissait et se fortifiait en esprit, et il habitait dans le désert jusqu'au jour où il fut montré à Israël, » *Luc.* I, 80; et cela, afin que le plus léger souffle ne ternît pas la pureté de sa vie. Entre autres avantages, la solitude offre celui d'éloigner une infinité d'occasions de péché, que l'on trouve au contraire dans la fréquentation des hommes. D'ordinaire nous ressemblons à ceux avec lesquels nous vivons. Ce qui a fait dire au Sage : « Quiconque marche avec des gens sensés sera sensé lui-même, l'ami des fous deviendra bientôt semblable à eux, *Prov.* XIII, 20.— Quiconque manie la poix, en sera souillé; et quiconque fréquente les orgueilleux sera bientôt entaché d'orgueil, » *Eccli.* XIII, 1. Le monde étant tout entier plongé dans le mal, que retirerons-nous de son commerce, sinon le vice et la méchanceté? La dureté du fer est proverbiale : cependant, s'il reste longtemps enfoui dans la terre, il se décompose et se change en une terre friable. Ainsi en sera-t-il avec bien plus de raison du cœur de l'homme, s'il vit environné de gens dont les yeux, les oreilles, les sentiments, l'intelligence sont toujours dans la chair.

C'est pour ce motif que le bienheureux François d'Assise redoutait si fort d'abandonner sa chère montagne, où il contemplait à loisir les choses célestes, et d'aller instruire ses semblables. « Si le commerce de Dieu, disait-il, rend divines les âmes qui en jouissent, il est malheureusement impossible qu'elles ne rapportent pas du commerce des hommes quelque chose de terrestre et d'humain. » Sénèque lui-même, quoique païen, sentait la même vérité, qu'il exprime dans les considérations suivantes : « Chaque fois que je suis allé au milieu des hommes, j'en suis revenu plus enclin à l'avarice, à l'ambition, à la luxure, et même à l'inhumanité et à la cruauté. » Instruit par l'expérience, il ne manque pas de signaler à son ami les dangers qu'il a traversés : « Vous me demandez, lui écrivait-il, ce que vous devez, à mon avis, principalement évi-

ter? La foule. Jamais vous n'y serez en sûreté : jamais, pour mon compte, je n'en rapporte les mœurs que j'y ai apportées. Grâce à la foule, le désordre s'introduit là où j'étais parvenu à rétablir l'ordre; des pensées que j'avais chassées reviennent. La fréquentation de la multitude est toujours funeste. Il n'est personne dont la parole, le contact, l'exemple ne finisse par nous laisser quelque défaut. Par conséquent, plus la foule à laquelle nous nous mêlons est considérable, plus aussi il y a de danger. »

Vous devriez tous, mes frères, et ceux spécialement d'entre vous qui sont encore novices dans la vertu, et enfants en Jésus-Christ, devraient tous graver au fond de leur cœur cette sentence du grand écrivain, si vous tenez à conserver l'innocence et la pureté. Si vous ne recherchez la solitude, si vous ne fuyez le commerce des méchants, vous courez risque, ou bien d'être pour eux un sujet de raillerie, ou bien d'imiter leur mauvaise conduite. Evitez donc ceux qui ne pensent pas comme vous, bien qu'ils soient vos proches, ou vos amis. Saint Chrysostome observe que des rapports suivis entre un bon et un mauvais chrétien aboutissent le plus souvent, non pas à la conversion de celui-ci, mais à la corruption de celui-là. Deux éléments de nature opposée ne sauraient aller ensemble : c'est pourquoi les compagnies mauvaises produisent tant de ravages. Conséquemment, si, comme j'en ai la confiance, vous voulez aimer Dieu par-dessus toutes choses, repoussez courageusement et fermement tout ce qui serait capable de refroidir en vous la charité. Que vous importe de déplaire aux hommes, pourvu que vous possédiez la faveur de votre Dieu? « Il vaut mieux, comme le dit saint Jérôme, être agréable aux yeux du Seigneur, qu'aux yeux de ses semblables. »

Sauvegarder son innocence et sa vertu, tel était donc le dessein de Jean-Baptiste, lorsque, suivant l'inspiration de l'Esprit de Dieu, il se retira dans la solitude. Mais que faisait-il dans le désert, demanderez-vous peut-être, mes frères. Assurément il ne s'abandonnait pas à l'oisiveté. De plus, il était aussi éloigné de cultiver la terre comme un laboureur, que de se livrer à la spéculation comme un philosophe. Son unique occupation, et le jour et la nuit, était la prière et la contemplation des choses divines. Que

pouvait faire cet homme céleste, rempli du Saint-Esprit, et embrasé de l'amour de son Dieu ; que pouvait-il faire dans la solitude, sinon imiter les anges qui sont absorbés par l'amour et la contemplation de la beauté increéée? Le tumulte des armes ne réussissait pas à détourner David de ce pieux exercice, et il pouvait dire au Seigneur en toute vérité : « Sur une terre déserte, aride et inconnue, je me présente à vous, mon Dieu, comme si j'étais dans votre sanctuaire, afin de contempler votre puissance et votre gloire. » *In terra deserta, et invia, et inaquosa, sic in Sancto apparui tibi ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam*, Ps. LXII, 3. Or, si David était si fort adonné à l'oraison, que penserons-nous, mes frères, de Jean, qui, d'après le Saint-Esprit lui-même, était plutôt un ange qu'un homme ?

II. Ici se montre un autre avantage de la solitude : elle ne se borne pas à purifier l'âme; elle l'élève au-dessus des choses de la terre; elle ne se contente pas de la détacher des soins et des passions humaines, elle la transporte dans une sphère divine. Il est dans la nature même de l'homme de se répandre au dehors, de communiquer avec des êtres intelligents comme lui. Dès que ses semblables lui font défaut, il se tourne sans peine vers Dieu, et il s'efforce de jouir des douceurs de sa conversation. Si, au berceau de l'Eglise, des milliers de fidèles se dérobaient aux regards de la foule, s'enfonçaient dans la solitude des forêts et des montagnes; s'ils s'estimaient heureux d'avoir pour toute nourriture des fruits et des herbes sauvages; c'était afin de pouvoir goûter, loin des embarras du monde, les charmes de la contemplation. Leur amour en arrivait souvent à ce point, que prenant en horreur la lumière même du jour, tourmentés du désir de voir le divin Epoux, ils tenaient leur mains et leurs yeux sans cesse élevés vers le ciel, et laissaient échapper ces exclamations entrecoupées de sanglots : « Que vos tabernacles me sont chers, ô Dieu des vertus ! Mon âme languit et soupire après vos sacrés parvis. »

Ecoutons saint Basile nous expliquer cet avantage important de la solitude : « Lorsque l'âme n'est point occupée aux choses du dehors; lorsqu'elle ne se répand pas, au moyen des sens, sur le monde qui l'entoure, elle se replie sur elle-même, et s'élève à la

pensée de son Dieu. Bientôt éblouie des rayons de la Beauté souveraine, elle oublie sa propre nature, et n'a plus de souci, ni de la nourriture, ni des vêtements. Délivrée des soins temporels, elle ne s'applique qu'à gagner les biens de l'éternité, et à pratiquer dans leur perfection la tempérance, la force, la justice, la prudence et toutes les autres vertus. » Un autre ardent ami de la solitude, saint Bernard, ajoute ces paroles non moins remarquables : « Celui qui est avec Dieu, n'est jamais moins seul que dans la solitude. C'est alors qu'il jouit en toute liberté de son bonheur ; c'est alors qu'il est maître de lui-même, et qu'il peut jouir à la fois de lui-même et de Dieu. Pénétré de la lumière de la vérité, il goûte avec la sérénité de son âme la pureté de sa conscience : il se nourrit du souvenir de Dieu, son intelligence en est éclairée, son cœur savoure la possession de celui qu'il aime ; ou bien, il répand de douces larmes sur sa propre fragilité. »

Puisque la solitude favorise autant la contemplation des choses célestes et l'acquisition de toutes les vertus, suivons, mes frères, Jean au désert afin que, par la méditation de la véritable sagesse, nous produisions en leur temps des fruits abondants de salut. « S'il est difficile, disait saint Chrysostome, à un arbre placé sur le bord du chemin de garder ses fruits jusqu'à leur parfaite maturité ; il n'est pas moins difficile au chrétien qui vit près du monde, ou qui s'en rapproche par sa conduite, de conserver son innocence jusqu'au bout. Eloignez-vous donc de la voie publique, transplantez-vous dans la solitude, et que le monde n'ait aucun rapport avec vous, ni vous avec lui. » Les philosophes de l'antiquité enseignaient que l'âme a besoin de repos pour acquérir la sagesse. Or, dans la solitude vous trouverez un parfait repos. Par sa bienfaisante influence, les images dont la présence soulève ordinairement en nous le trouble et le désordre, sont éloignées de notre esprit et de nos sens. De même que les bêtes féroces elles-mêmes, suivant la comparaison de saint Basile, déposent leur férocité lorsque rien n'excite leur colère ou ne réveille leurs sanguinaires instincts ; de même nos passions, quelquefois plus féroces et plus impétueuses que les animaux farouches, demeurent calmes et tranquilles, tant que les objets extérieurs ne viennent pas les rallumer par leur

présence : ce qui permet à l'âme de travailler sans sollicitude et sans dérangement à la connaissance et à la pratique de la sagesse. « Fiez-vous-en à mon expérience, disait saint Bernard sur ce même sujet, vous trouverez plus de choses dans les forêts que dans les livres. Les arbres et les rochers vous enseigneront ce que vous demanderiez vainement aux savants de la terre. »

C'est à cette école de la solitude que Jean-Baptiste reçut les enseignements, non des rochers et des arbres, mais de l'Esprit saint lui-même, et qu'il fit assez de progrès dans la vertu pour mériter d'être appelé le plus grand des enfants des hommes. A cette école, il apprit, non de la bouche d'un mortel, mais de la Sagesse infinie, les oracles des prophètes, les préceptes et les mystères de la loi, et l'admirable économie de l'Evangile. A cette école il puisa la force de supporter avec bonheur, la stérilité, l'horreur, le silence du désert, la pénurie la plus absolue, la nudité, la faim, la soif, les ardeurs de l'été et les rigueurs de l'hiver. A cette école il apprit à fouler aux pieds les délices du siècle. Et que ne supporterait pas, que ne mépriserait pas de tout ce qui tient à la terre, une âme nourrie d'un aliment divin, réjouie par une lumière céleste? Oubliant ses parents, ses amis, les honneurs et les richesses, ivre d'amour pour ainsi dire, elle ne pense qu'à Dieu, elle ne soupire qu'après lui, elle ne fait que lui adresser des prières et des vœux continuels, et elle souhaiterait souffrir pour lui les chaînes, les tourments et la mort la plus affreuse. Ces avantages de la solitude, auxquels les bons chrétiens participent dans une certaine mesure, Jean-Baptiste les goûta dans leur plénitude. Le même Esprit qui le choisit pour l'élever à la dignité de précurseur du Messie, lui ouvrit entièrement les trésors de sa grâce divine.

III. La troisième chose que j'admire dans la vie de Jean, c'est, mes frères, son apostolat et sa prédication. Il avait trente ans; il était comblé de toutes sortes de faveurs célestes, lorsqu'il se mit en devoir d'exécuter la mission qui lui avait été confiée. Or, sa première parole fut celle-ci : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. » *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.* Comme s'il eût dit : Voici le Fils de Dieu qui vient pour vous sauver : préparez-lui la voie, et éloignez tout obstacle, afin qu'il arrive

jusqu'à vous, et qu'il vous fasse part de ses dons. Qui pourrait rendre l'énergie de cet appel? Qui serait capable de prononcer ces paroles avec l'accent qui fit accourir vers le Précurseur jusqu'aux publicains, jusqu'aux soldats, jusqu'aux pharisiens, pour lui demander ce qu'exigeait le soin de leur salut? Permettez-moi, mes frères, de vous exposer ce que ma pensée découvre dans ces simples paroles.

Me voici devant vous, semble dire Jean-Baptiste aux Juifs, apres avoir mené depuis mon enfance au fond des déserts le genre de vie qui vous étonne, chargé aujourd'hui par le Seigneur de vous annoncer la nouvelle la plus étonnante, l'événement le plus extraordinaire qui se soit présenté depuis l'origine du monde. Le temps que les prophètes avaient prédit, l'ère de la grâce, des bienfaits de la miséricorde, est enfin arrivée. Dieu qui, dans les siècles écoulés, laissant les nations marcher chacune dans sa voie, s'était contenté des hommages et du culte du peuple juif ; Dieu a résolu de soustraire le monde à l'empire du prince du mensonge, de le renouveler entièrement, de restaurer toutes choses au ciel et sur la terre, de créer une nouvelle terre et de nouveaux cieux, de renverser le pouvoir de Satan, d'arracher les hommes à sa tyrannie, et de substituer à l'esprit de corruption qui les conduit, son esprit divin, afin que transformés en de nouvelles créatures, au lieu d'un cœur de pierre ils aient un cœur de chair, et au lieu d'être les esclaves de l'enfer, ils soient les enfants de Dieu et les héritiers du royaume céleste. Le dessein de Dieu est de planter ici-bas un autre Paradis, de fonder un état sur le modèle du ciel, de répandre parmi les hommes la vie divine, de se construire un temple magnifique composé de pierres vivantes, enfin d'habiter avec les hommes. Pour accomplir cette œuvre, il n'envoie pas des anges, des patriarches, des prophètes, comme il faisait autrefois; il vient lui-même, non plus sous le voile d'une nuit obscure, ou environné de flammes et d'éclairs, mais en personne, revêtu de la substance de notre chair, qu'il veut rendre participante de sa divinité. Puis donc qu'il est venu le temps où les biens les plus rares s'offrent à vous, après avoir été durant tant d'années l'objet des promesses du Seigneur et des figures de l'ancienne loi, prenez bien garde de

négliger une si belle occasion de salut, et de vous en voir privés par votre faute. C'est pour vous annoncer toutes ces choses, que le Seigneur m'a député; c'est pour cela, que je ne cesse de crier dans cette vaste solitude : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu. Reconnaissez, mes frères, reconnaissez les trésors incompréhensibles que ce Dieu riche en miséricorde daigne répandre sur vous. « Cherchez le Seigneur, tant qu'il peut se trouver; invoquez-le, tandis qu'il est proche. » *Isai.* LV, 6. Voici l'année du pardon, l'année du vrai jubilé, l'année agréable au Seigneur, dans laquelle il va découvrir aux hommes les richesses cachées jusqu'ici dans ses célestes trésors. Que si vous me demandez quelle est la grandeur de ces richesses, je ne puis que vous répéter cette parole du Prophète : « Depuis le commencement du monde, les hommes n'ont point entendu, l'oreille n'a point ouï, l'œil n'a point vu, sinon vous seul, ô mon Dieu, ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent. » *A seculo non audierunt, nec auribus perceperunt, oculus non vidit, Deus, absque te, quæ præparasti expectantibus te,* Isai. LXIV, 4. Dilatez donc vos cœurs, afin d'y renfermer ces richesses incomparables et celui-là même qui en est la source.

Les paroles que Jean adressait aux Juifs, sont aussi adressées à nous tous, chrétiens. Mais si la même promesse nous est faite, nous devons y apporter les mêmes dispositions. « Que ferai-je donc, demanderez-vous, pour participer à tant de biens? » Préparez-vous, vous répondrai-je, à voler au-devant de votre Maître, et ne négligez rien pour le recevoir avec allégresse dans le sanctuaire de votre cœur, pour l'y retenir et lui témoigner la piété la plus généreuse, le plus complet dévouement. « Mais comment me disposerai-je à voler au-devant de lui? » demanderez-vous encore. En recevant dignement le sacrement de pénitence. « Comment le recevrai-je dans mon cœur? » En recevant dignement le sacrement d'Eucharistie. « Comment le retiendrai-je? » En vous adonnant à une prière continuelle. « Quelle nourriture lui offrirai-je? » Les œuvres de piété et de miséricorde. Ainsi, en vous confessant avec piété et sincérité, vous préparez la demeure du Christ; en recevant la sainte communion, vous recevez Jésus-Christ en

vous-même; en le priant avec ferveur et attention, vous l'y conservez ; enfin, en nourrissant les pauvres, vous le nourrissez et le soulagez.

Mais qu'elles sont peu nombreuses les personnes qui entendent vainement cet appel! Dites-moi donc, vous qui m'écoutez : vous êtes chrétien, n'est-ce pas? Vous croyez en conséquence que votre Dieu, par amour pour vous, par pur désintéressement, est descendu sur la terre pour vous visiter, vous sauver, vous éclairer, vous arracher aux puissances des ténèbres. Hé bien! n'est-il pas juste que vous alliez au-devant de lui, que vous le visitiez, que vous le remerciiez, que vous disiez avec les bergers : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons l'accomplissement de la parole que le Seigneur nous a annoncée. » *Luc.* II, 15. Quoi de plus juste, que de voir ce que les anges vous ont annoncé, de voir le Verbe qui pour vous s'est fait chair? Si vous êtes retenu par quelque crime, ne pouvez-vous pas l'expier par la pénitence? Voudriez-vous paraître en sa présence avec la souillure du péché? Comment, en cet état, auriez-vous compassion des souffrances du divin enfant? comment oseriez-vous contempler sa très-pure Mère, écouter les accents des anges, vous joindre aux bergers, adorer avec eux le Dieu nouveau-né? Car, si vous êtes dans le péché, vous êtes l'esclave du démon, vous portez dans votre cœur l'ennemi du Seigneur; et c'est avec une telle compagnie que vous vous présenteriez au pied de la crèche, où résident l'innocence et la pureté mêmes? Voyez d'ailleurs la libéralité avec laquelle Jésus traite ses prêtres au jour de sa naissance. Trois fois il les reçoit à sa table, trois fois il les nourrit du pain des anges, privilége qui ne leur est même pas accordé au jour de l'institution de l'adorable Eucharistie. Et vous, à ce spectacle, vous ne serez pas saisi d'une sainte jalousie, et vous ne chercherez pas à vous asseoir au moins une fois au céleste banquet?

Hélas! mes frères, je sais bien que les raisons, les prétextes les plus frivoles ne vous manquent pas. Mais craignez d'entendre un jour de la bouche du Seigneur cette terrible sentence : « Je vous le dis en vérité : aucun de ces hommes qui ont été invités ne goûtera mon repas. » *Amen dico vobis, quod nullus illorum*

virorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam, Luc. xiv, 24. Il est juste, en effet, que Dieu refuse d'écouter ceux auxquels il a souvent parlé en vain. L'épouse des Cantiques refusa d'ouvrir d'abord sa porte à son époux : lorsqu'elle l'ouvrit, il n'y était plus. *Cant.* v, 6. Les vierges folles eurent beau crier : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ; » il ne leur fut donné que cette seule réponse : « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. » *Matth.* xxv, 12. « Celui qui ferme son oreille pour ne pas entendre la loi, est-il écrit, verra sa prière rejetée. » *Prov.* xxviii, 9. « Lorsque vous étendrez vos mains, dit le Seigneur dans Isaïe, je détournerai de vous mes regards; et lorsque vous crierez, je ne vous exaucerai pas, car vos mains sont pleines de sang. » *Isai.* i, 15. Que faire donc pour avoir part à sa grâce, à sa miséricorde et à ses bienfaits? Suivre ce conseil du Seigneur : « Lavez-vous, purifiez-vous; ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; cessez d'agir avec perversité, apprenez à faire le bien, rendez justice à l'orphelin, défendez la veuve; venez ensuite, et plaignez-vous de moi, dit le Seigneur. » *Venite et arguite me, dicit Dominus,* Isai. i, 18.

Voilà, mes frères, ce que nous enseigne la sagesse chrétienne; voilà les ornements de la justice; voilà ce qui apaise Dieu, ce qui sanctifie les hommes, ce qui réjouit les anges, ce qui effraie le démon, ce qui fait de notre âme une demeure magnifique de la Divinité, et ce qui la conduira un jour à la félicité et à la gloire éternelles. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE IVe DIMANCHE DE L'AVENT.

Omnis vallis exaltabitur, et omnis mons et collis humiliabitur; et erunt prava in directa, et aspera in vias planas, et revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est.

Toutes les vallées seront comblées, toutes les montagnes et les collines seront abaissées; les chemins tortueux seront redressés les sentiers raboteux seront aplanis; et la gloire du Seigneur sera révélée, et toute chair verra en même temps que la bouche du Seigneur a parlé, *Isa.*, XL, 4.

MES FRÈRES,

Lorsque les enfants d'Israël furent revenus de la captivité de Babylone, leur condition misérable ne leur permit pas de bâtir un temple comparable en magnificence à celui de Salomon. Mais le Seigneur, pour les consoler, chargea le prophète Aggée de leur annoncer que ce nouveau temple l'emporterait de beaucoup en dignité et en gloire sur le temple d'autrefois. « Quel est parmi vous, leur disait cet homme de Dieu, celui qui, revenu de la captivité, a vu ce temple dans sa splendeur première? Que voyez-vous au contraire maintenant? Ne vous paraît-il pas comme s'il n'était pas devant vos yeux? Mais, rassurez-vous, ô Zorobabel; rassurez-vous, restes d'Israël; prenez courage. Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel, la terre, la mer et tout l'univers; j'ébranlerai toutes les nations, et alors paraîtra le désiré de toutes les nations, et je comblerai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées. Et la gloire de ce temple sera encore plus grande que celle du premier. » *Agg.* II, 10.

J'ai cru devoir vous rappeler, mes frères, cette célèbre prophétie, parce que rien ne convenait mieux au dessein qui m'anime aujourd'hui. Encore un peu de temps, et au milieu de vous pa-

raîtra le désiré de toutes les nations ; et il remplira de la gloire de sa naissance, non plus un seul temple, mais toutes les églises de l'univers : les anges la chanteront dans les hauteurs des cieux, tandis que la paix, c'est-à-dire, la plénitude de tous les biens, nous sera annoncée. Et comme un tel avènement doit être signalé par des prodiges et des bienfaits extraordinaires, les uns pour proclamer la gloire du nouveau roi, les autres pour le salut de ses sujets, il m'a paru bon d'exposer selon mes forces, dans cette instruction, quels sont ces prodiges et ces bienfaits : nous pourrons ainsi reconnaître de combien nous sommes redevables à notre Sauveur. Or, nous les trouvons indiqués dans les paroles du prophète Isaïe, que nous avons prises pour texte, et que saint Luc rend de la manière suivante : « Toutes les vallées seront comblées, toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées. Les chemins tortueux seront redressés, les chemins raboteux seront aplanis ; la gloire du Seigneur sera révélée, et toute chair verra le salut du Seigneur. » *Omnis vallis exaltabitur, omnis mons et collis humiliabitur ; et erunt prava in directa, et aspera in vias planas ; et revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro salutare Dei.* Luc. III, 5-6.

PREMIER POINT.

Ces paroles du prophète attirent notre attention, mes frères, sur quatre prodiges principaux que doit opérer l'avènement du Messie. Premièrement, les vallées seront comblées, les montagnes et les collines seront abaissées. Que signifie cela? Si vous écoutez saint Grégoire, il vous répondra que les vallées sont la figure des humbles, et les montagnes celle des orgueilleux. Tandis que les premiers cherchent toujours la dernière place et se plient volontiers à toutes les exigences, les seconds s'élèvent sans cesse audessus des autres, veulent toujours commander et ne jamais obéir. De plus, ils sont convaincus qu'ils surpassent leurs semblables en mérite et en sagesse. Ceux-ci, à l'avènement de l'Evangile, doivent être abaissés, c'est-à-dire exclus de la faveur de le recevoir ; ceux-là doivent être élevés, c'est-à-dire jouir des bienfaits de la grâce évangélique. C'est d'ailleurs ce que le Sauveur

lui-même nous déclare formellement, lorsqu'il affirme que le mystère de son Evangile sera caché aux sages et aux savants du siècle, et révélé au contraire aux humbles et aux petits. « Je suis venu, dit-il en un autre endroit, juger le monde, afin que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » *In judicium ego veni in hunc mundum, ut qui non vident videant et qui vident cœci fiant,* Joan. IX, 39. Enfin, la Mère du Sauveur proclame la même vérité dans son sublime cantique, lorsqu'elle dit : « Il a renversé les puissants de leur siége, et il a exalté les humbles. » *Luc.* I, 52. C'est toujours la confirmation de la parole du prophète : « Les vallées seront comblées; les collines et les montagnes seront abaissées. »

Le caractère de l'orgueilleux est de concevoir une haute opinion de lui-même, de croire qu'il n'a besoin de rien, qu'il se suffit pleinement, et par suite, de n'élever jamais sesregards vers Dieu, de n'implorer jamais son secours. Mais, par cela même, il se rend indigne de la grâce divine, à laquelle sa présomption et son enflure opposent un obstacle en quelque sorte insurmontable. Nous en voyons une preuve frappante dans saint Augustin. « Mon enflure, dit ce grand docteur, me séparait de vous, ô mon Dieu, et l'orgueil que respiraient mes traits aveuglait mes yeux. » Les âmes humbles, au contraire, ont sans cesse devant la pensée leur nudité et leur indigence; elles se soumettent entièrement au Seigneur : se défiant d'elles-mêmes en toute circonstance, et attendant tout de la miséricorde divine, elles implorent sans relâche son secours, et se présentent à elle comme une matière grossière et informe, comme une terre sans eau, incapable par elle-même de porter le moindre fruit. Par cette conduite, elles méritent de voir l'Esprit saint descendre en elles, y fixer son séjour, et leur communiquer la grâce de l'Evangile. Ce qui faisait dire au même saint Augustin : « Vous êtes bien élevé, ô mon Dieu; et pourtant les âmes humbles sont votre trône. » C'est sur ces trônes qu'il siége; c'est dans ces demeures qu'il habite et qu'il répand ses trésors de foi, d'espérance, de charité. « L'humilité, dit saint Bernard, nous obtient le don de la chasteté et de la charité; car Dieu accorde sa grâce aux humbles. Une fois obtenues, c'est

encore l'humilité qui les conserve ; car son esprit ne se repose que sur les âmes humbles et paisibles. C'est encore l'humilité qui conduit ces vertus à leur perfection · car la vertu se perfectionne dans la faiblesse, c'est-à-dire dans l'humilité; et l'humilité chasse l'orgueil, qui est l'ennemi déclaré de la grâce et le principe de tout péché. » L'humilité est surtout une excellente préparation pour la charité, qui est la reine des vertus. Aussi un père du désert s'écriait-il un jour : « Jean fut le précurseur de Jésus-Christ; mais l'humilité est le précurseur de la charité. » Il serait difficile de dire davantage en moins de mots. Là où n'est pas la vraie humilité de cœur, là nécessairement n'habite pas la charité. Concluons de là, mes frères, combien nous devons détester l'orgueil, combien aussi nous devons aimer l'humilité et la soumission : l'un éloigne de Dieu, l'autre l'attire à soi ; » car Dieu résiste aux superbes, et accorde aux humbles sa grâce. » *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam.* » Jac. IV, 6.

Le second prodige annoncé par le prophète est exprimé dans ces paroles : « Les chemins tortueux seront redressés, et les chemins raboteux seront aplanis. » *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas.* Certes, le monde avait grand besoin de l'accomplissement de cette prophétie; bien peu de personnes suivaient le chemin du ciel, à cause des obstacles dont il était semé. Mais l'avènement du Sauveur fait disparaître ces obstacles; et ceux qui en étaient effrayés auparavant, en trouveront désormais l'accès facile. De là ce mot d'Isaïe : « Devant vous s'ouvrira une voie droite, par laquelle les insensés ne marcheront pas. » *Isai.* XXXV, 8. Avant le Sauveur, deux choses principalement rendaient difficile l'accomplissement des commandements de Dieu : la difficulté de la loi elle-même, et la faiblesse de la nature humaine. La loi, d'un côté, accablait par la multitude de ses préceptes; de l'autre, la nature humaine, affaiblie par le péché, était par elle-même incapable d'en supporter le poids. Or, la loi ne remédiait pas à cette faiblesse, étant impuissante par elle seule. Elle montrait bien, comme du doigt, le chemin à suivre; mais elle ne fournissait pas la vigueur nécessaire pour y entrer. C'est pourquoi saint Augustin écrivait : « La loi ordonne; la grâce exécute. »

La loi ne donnait pas la grâce, mais elle attendait du Christ sa perfection. C'est ce qu'insinue le même Père à propos de ces paroles du texte sacré : *Erunt omnes docibiles Dei :* « Quiconque sait ce qu'il faut faire et ne le fait pas, celui-là n'a pas été instruit par Dieu selon la grâce, mais selon la loi; non selon l'esprit, mais selon la lettre. » Or ces deux grands obstacles, la difficulté de la loi et la faiblesse humaine, Jésus-Christ les a détruits. D'abord, l'arrivée de la lumière a dissipé les ombres des préceptes légaux, et de cette multitude de prescriptions il n'en est resté que deux : celles qui ordonnent l'amour de Dieu et du prochain. Par suite, plus de loi écrasante ; car rien n'étant plus doux que l'amour, il ne doit pas y avoir de loi plus douce que celle qui est toute amour. Aussi Moïse disait-il : « Le commandement que je vous impose aujourd'hui n'est pas au-dessus de vous, ni loin de vous. Il n'est pas dans le ciel, en sorte que vous puissiez dire : Qui de nous montera au ciel pour en rapporter ce commandement, et pour qu'en ayant pris connaissance nous puissions l'accomplir ? Il n'est pas non plus au delà des mers. Il est près de vous, dans votre bouche et dans votre cœur, afin que vous l'accomplissiez. » *Deut.* xxx, 11-14.

Voilà comment le Seigneur a rendu douce et suave cette loi naguère si pesante. Isaïe l'avait annoncé clairement, lorsqu'il disait : « La justice se répandra comme un torrent sur les âmes demeurées fidèles au Seigneur; car le Dieu des armées fera une grande réduction au milieu de la terre, et il réduira son peuple à un petit nombre, » Isa. x, 22-23.

Notre faiblesse a reçu aussi sa guérison par l'effusion de l'esprit de Dieu et de sa grâce. Outre qu'elle nous rend agréables à Dieu, ce qui est son principal effet, la grâce guérit la nature par les vertus dont elle est la source, fortifie l'âme, augmente sa vigueur, éloigne du mal, excite au bien, illumine l'entendement, enflamme la volonté, inspire du dégoût pour les choses de la terre, du désir pour les choses du ciel, change l'amertume en douceur, la douceur en amertume; et nous comble enfin de tant de bienfaits, nous environne de tant de protection, que nous serons inexpugnables tant que nous voudrons sérieusement résister à l'ennemi. De la sorte, la voie que ses aspérités rendaient impraticable est

parfaitement aplanie, et justifie le mot que nous empruntions tout à l'heure au prophète : « Devant vous s'ouvrira une voie droite par laquelle les insensés ne marcheront pas. »

Pour vous, chrétiens, si vous vous conformiez dans la pratique à ces vérités que vous regardez comme incontestables, vous n'allégueriez pas, pour excuser votre négligence, la difficulté du chemin des commandements de Dieu. Comment d'ailleurs connaîtriez-vous ce que vous refusez d'expérimenter? Au moins devrait-il vous suffire de savoir que le Fils de Dieu étant venu sur la terre pour rendre le chemin du ciel aisé et uni, il est impossible que ses travaux, ses sueurs et son sang aient été sans résultat. Les œuvres de Dieu sont toutes parfaites; car l'imperfection de l'œuvre accuse une imperfection dans son auteur. Oserons-nous bien faire cette injure au Sauveur, et soutenir qu'il a laissée pleine de ravins et de précipices une route qu'il voulait aplanir? Ne serait-ce pas outrager sa bonté, sa sagesse et sa puissance? « Les voies de Dieu, dit le livre des Proverbes, sont pleines de beauté, et ses sentiers respirent la paix. » *Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ ejus pacificæ.* Prov. III, 17.

Vous me direz peut-être : Les commandements du Seigneur, malgré tout ce que vous venez de dire, me paraissent bien durs. Il est dur de jeûner, de veiller, de prier, de tenir sa langue dans le silence, de soumettre la chair à l'esprit, de réprimer ses convoitises, de combattre les passions, de renfermer dans les limites de la raison les mouvements désordonnés de l'âme. — Ces choses sont dures, j'en conviens, mais aux hommes durs eux-mêmes, grossiers, charnels; aux hommes qui n'ont de goût qu'aux choses de la terre; qui, dépourvus de l'esprit de Dieu, n'ont pas encore éprouvé combien le Seigneur est doux. Quant à ceux qui ont reçu les prémices de l'Esprit, qui ont savouré les délices de la parole de Dieu et du siècle à venir, pour ceux-là rien de plus doux, de plus suave, de plus facile que de s'entretenir peu avec les hommes, beaucoup avec Dieu, et de méditer et le jour et la nuit sur sa sainte loi. On connaît ce mot de saint Augustin : « Le palais dans la maladie ne peut supporter le pain qu'il trouve délicieux en santé; la lumière est insupportable aux yeux ma-

lades, tandis qu'elle charme les yeux que la maladie n'affecte pas. » Il ne faut donc pas s'étonner que des hommes privés de la divine grâce, et en proie à la maladie du péché, estiment ardu et malaisé ce que les hommes guéris par la grâce trouvent aisé et agréable. Mais les âmes ferventes expérimentent chaque jour la vérité de l'oracle d'Isaïe : « Les chemins tortueux seront redressés; les chemins raboteux seront aplanis. » *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas,* Isai. XL, 4.

SECOND POINT.

« La gloire du Seigneur sera révélée « *Revelabitur gloria Domini*. C'est ainsi que le prophète exprime le troisième prodige qui doit signaler l'avènement du Sauveur. Que dites-vous là, saint prophète? Ne savez-vous donc pas que « les cieux racontent la gloire de Dieu, et que le firmament annonce l'œuvre de ses mains? » *Ps.* XVIII, 1. Est-ce que toutes ses créatures ne publient pas toutes, par leur silence même, la grandeur de leur auteur? La mer et sa vaste étendue, le ciel et ses flambeaux, la terre et ses ornements, la variété et la multitude des êtres qui existent, ne proclament-ils pas la sagesse, la majesté et l'éclat du Créateur? Est-ce que la gloire du Seigneur n'est pas de cette manière suffisamment révélée?

Oui, toutes les créatures publient la grandeur de Dieu. Mais la gloire qu'elles lui rendent n'est rien en comparaison de la gloire que le mystère de la rédemption lui a procurée. Quand le prophète annonce que la gloire du Seigneur va être révélée, il semble dire qu'elle était jusque-là demeurée dans l'obscurité. Donc, quelque grande qu'ait été auparavant la gloire que l'univers procurait à son Créateur, elle était pourtant incomparablement au-dessous de celle qui va maintenant éclater. Et puis, il a fallu plus de peine à Dieu pour racheter le monde, que pour le créer : il le créa par une seule parole; il l'a racheté par de nombreuses souffrances. Par suite, l'œuvre de la création est moins admirable que celle de la rédemption. L'œuvre de la rédemption sera encore plus glorieuse que toute autre au Seigneur, si elle est plus surprenante. Or, quoi de plus surprenant que de voir un

Dieu se faire homme, vivre avec les hommes, manger avec des pécheurs et des publicains, être flagellé au pied d'une colonne, être attaché sur la croix entre deux brigands? Eût-on pu imaginer et espérer une telle preuve de l'amour de notre Dieu, si on ne l'eût vue soi-même, ou si elle n'était attestée par des personnes dignes de foi? Certes, Moïse avait raison de faire ressortir la condescendance de Dieu apparaissant sur le Sinaï au milieu des flammes et des nuées, et frappant des accents de sa voix des oreilles mortelles. « Parcourez les anciens jours, disait-il aux Hébreux; interrogez ceux qui ont existé avant vous, depuis le jour où Dieu a mis l'homme sur la terre; allez d'une extrémité du ciel à l'autre, et voyez si jamais pareil fait s'est produit, si jamais un peuple a entendu son Dieu lui parler du milieu du feu, comme vous l'avez entendu. » *Deuter.* IV, 32-33. Si l'apparition du Sinaï inspirait à Moïse un si grand étonnement, qu'eût-il donc pensé en voyant Dieu revêtu d'une chair mortelle et accomplissant l'œuvre de notre salut? Qu'eût-il dit, qu'eût-il fait, quelle n'eût pas été sa stupeur? Ce qui remplissait le peuple d'un étonnement mêlé d'effroi, ce n'était pas tant la présence de la majesté infinie conversant avec les hommes, que la vue de ces hommes encore vivants après avoir entendu la voix du Seigneur. Aussi disaient-ils : « Aujourd'hui nous avons vu par nous-mêmes que l'homme peut converser avec Dieu et ne pas mourir. » *Deut.* v, 24. O mortels grossiers et peu instruits des secrets de la bonté divine! vous êtes étonnés de voir un homme mortel supporter sans périr la parole de l'Eternel; quel serait donc votre étonnement, si vous contempliez Dieu même mourant pour vous sur un gibet!

Observons encore que, tout en dévoilant cette libéralité sans bornes qui ne refuse rien à la créature et qui pourvoit à la fois à ses besoins et à ses plaisirs, l'univers fait moins ressortir la bonté et la miséricorde de Dieu que sa puissance, sa beauté et sa sagesse; or, quoique ces trois attributs contribuent à la gloire du Créateur, ils la rehaussent moins que les premiers aux yeux des hommes. Combien a servi à la gloire du parricide Absalon, sa beauté merveilleuse? combien a servi à la gloire de Salomon adorateur des idoles, sa surprenante sagesse? combien a servi à la

gloire de Jules César, tyran de sa patrie, le degré de puissance auquel il s'éleva? Ces qualités par elles seules ne donnent pas la gloire, parce qu'on peut en faire un bon ou un mauvais usage. Seule, la bonté est au-dessus de l'abus, et seule conséquemment elle procure par elle-même la gloire véritable. Or, jamais Dieu n'a manifesté plus clairement sa bonté infinie, que dans l'œuvre de notre rédemption.

Mais ce genre de gloire n'est pas le seul qui ait signalé l'avènement du Seigneur. Passons sous silence l'éclat de ses miracles, et l'obéissance entière que le ciel, la terre, la mer, la vie, la mort lui témoignaient. Il lui a suffi de douze pêcheurs pour renouveler le monde, vaincre les tyrans, renverser les autels des démons, chasser de leurs trônes les dieux des gentils, qui régnaient depuis si longtemps sans partage, et leur substituer l'image du vrai Dieu crucifié et mort pour nous sauver. C'est à contempler cette gloire que nous invite le prophète-roi, lorsque, ayant montré l'univers complètement soumis à l'empire du Christ, il ajoute : « Venez et voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a accomplis sur la terre, les guerres qu'il a apaisées jusqu'aux confins de l'univers. Tenez-vous dans le silence, et voyez que je suis Dieu; car je serai exalté parmi les nations et je le serai aussi sur toute la terre. » *Ps.* XLV, 9, 11. En effet, c'est une chose bien étonnante que des gens grossiers et sans instruction l'emportent sur les philosophes, qu'un petit nombre d'hommes soumettent des nations entières, que la grandeur cède à la faiblesse, que le démon et ses sectateurs se soient enfuis devant de pauvres mortels. Songez encore, mes frères, à la gloire qu'ont procurée à Jésus-Christ tant d'hommes, tant de vierges, tant d'enfants qui ont répandu avec joie jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et qui ont enduré, pour la gloire du divin crucifié, les traits, les flammes, les fouets, les crocs et les supplices les plus inouïs. Et que dirons-nous de cette transformation du cœur humain qui nous rend supérieurs au monde, au péché et à Satan, quoique nous ayons puisé la vie à une source impure, et qui nous permet de revêtir les mœurs les plus innocentes, de mener sur la terre une vie céleste, et de ne pas combattre selon la chair dans

un corps de chair et de boue? Non, la puissance divine pouvait seule accomplir un semblable prodige. Dieu seul pouvait rendre pur l'homme conçu dans la souillure et le péché. *Job,* XIV, 4. Voilà pour quelle raison Dieu revendique si souvent la gloire qui lui appartient en tant qu'il est la bonté suprême, et le principe de toute bonté. « C'est moi, le Seigneur, qui vous sanctifie, » *Exod.* XXXI, 13, dit-il à chaque instant dans l'Ecriture. Grâce aux mérites de Jésus-Christ, le Père céleste manifeste sa justice en justifiant ceux qui ont la foi en son divin Fils; car, de même que le Fils de Dieu nous communique le privilége d'être, nous aussi, enfants de Dieu, de même il nous justifie par sa justice. Jugez par là combien est insensée l'opinion des hérétiques, lesquels prétendent que soutenir l'existence d'âmes vraiment justes, serait faire injure à Jésus-Christ. N'est-il pas plus honorable pour sa bonté, plus glorieux pour ses mérites, plus généreux pour sa grâce, d'étendre sa justice aux chrétiens qui lui sont unis par la foi et la charité? Plus l'œuvre sera admirable, plus grande sera la gloire de l'ouvrier. Mais passons au quatrième prodige que nous annonce le prophète.

« Toute chair verra également que la bouche du Seigneur a parlé. » *Videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est.* Ces paroles signifient que tous les hommes reconnaîtront la fidélité de Dieu à accomplir ses promesses. Elles paraissaient peut-être impossibles à réaliser, et néanmoins elles ont été de tout point exécutées. La version de l'Evangile, « toute chair verra le salut de notre Dieu, » *videbit omnis caro salutare Dei nostri,* nous découvre de nouveaux sujets d'admiration. Dieu ne se contente plus du culte et des adorations du peuple hébreu; il appelle à lui les nations les plus sauvages et les plus barbares. Oui, « le Seigneur a étendu son bras à la vue de tous les peuples, et tous les confins de la terre verront le salut de notre Dieu. » *Isai.* LII, 10. Voulez-vous avoir une idée de l'amour, de la bonté avec laquelle le Seigneur daigne inviter tous les hommes à venir à lui, écoutez ce qu'il nous dit par l'organe du prophète : « Pendant toute la journée, j'ai étendu mes mains vers ce peuple incrédule qui, laissant de côté la bonne voie, court après ses pensées. »

Isai. LXV, 2. Et ces paroles si affectueuses, si pleines de bienveillance, il les adresse non à ses amis, à ses serviteurs, mais à des ennemis, à des rebelles, à des hommes plongés dans la corruption, esclaves des passions et adorateurs des idoles. Voilà ceux qu'il appelle à lui sans relâche, ceux auxquels il ne cesse de dire : « C'est moi qui vous parle, oui, moi, peuples qui n'invoquez pas mon nom. » *Ecce ego, ecce ego ad gentem quæ non invocabat nomen meum.* Isai. LXV, 1. Ne remarquez-vous pas dans cette répétition l'ardeur du désir qui l'anime? Comment demeurer sourd à cet appel? comment ne pas accourir à cette voix? Et nous ne serons pas embrasés de l'amour de notre Rédempteur! et nous ne chanterons pas en tout lieu ses louanges! et nous n'élargirons pas notre cœur pour le remplir des trésors inestimables, des bienfaits, du salut, de la lumière qu'il veut y répandre! Car toute chair verra le salut de notre Dieu; mais toute chair ne le recevra pas. Celui-là le recevra qui domptera son corps, croira, espérera, aimera, obéira, priera et s'approchera dignement des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Faut-il ajouter que bien des chrétiens ne profiteront pas du salut qui leur est offert? Faut-il ajouter qu'il y en a beaucoup assez ingrats envers l'auteur de leur rédemption pour le mépriser, l'outrager tous les jours par de nouveaux crimes? « Génération dépravée et perverse, dirai-je à ces chrétiens, comme autrefois Moïse aux Israélites; peuple insensé, est-ce de la sorte que tu traites ton Dieu N'est-il pas ton Père et ton Seigneur? N'est-ce pas lui qui t'a créé et conservé? » *Deut.* XXXII, 5-6.

Le grand prophète rappelait aux Hébreux les titres et les bienfaits de leur Dieu pour mettre en saillie leur ingratitude. Mais quel langage aurait-il tenu, si à ces bienfaits s'était joint celui de la rédemption? si Dieu eût été à la fois leur Père et leur Sauveur? s'il eût pu leur rappeler, non-seulement qu'ils lui devaient le bienfait de la lumière, mais encore le bonheur d'être délivrés de la tyrannie du démon? D'où il résulte, mes frères, que nous sommes d'autant plus coupables envers Dieu, qu'au bienfait de la création s'est joint le bienfait de la mort de Jésus-Christ. Si la grandeur des bontés de notre Sauveur nous laisse insensibles, au

moins que la grandeur du danger nous effraie et nous rappelle à nos devoirs. Célébrez donc, mes frères, comme il convient, cette belle fête de Noël, afin de participer un jour aux fêtes éternelles de la patrie. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE IVe DIMANCHE DE L'AVENT.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.

C'est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur. *Luc*, III, 4.

Mes Frères,

Nous voici, comme vous le savez, à la veille de la grande fête de Noël. Le plus vif désir de l'Eglise en ce saint temps, est que Jésus-Christ naisse spirituellement dans le cœur de ses enfants, comme il naquit corporellement à Bethléem, afin que ce jour soit véritablement le jour de sa naissance et le jour du salut. Vainement le Sauveur serait né dans le monde, s'il ne naissait aussi dans nos cœurs, puisque la première de ces naissances n'a eu d'autre objet que de préparer la seconde. Mais avant, il est nécessaire de préparer à cet hôte divin une demeure digne de lui : alors seulement il naîtra, se reposera et agira dans nos âmes. Car, une fois entré en notre âme, Jésus ne demeure point oisif; il y accomplit au contraire notre salut avec d'autant plus de perfection, qu'il rencontre en nous des dispositions plus parfaites. En effet, quoique Dieu agisse en toutes choses avec une souveraine liberté, ses œuvres cependant sont empreintes d'un cachet admirable d'ordre et de justice. Allons donc à lui, l'âme vide de tout

désir terrestre, et il la remplira de son Esprit. Dieu est la source intarissable de la grâce; plus par conséquent vous serez dégagé des choses de la terre, plus vous puiserez abondamment à cette source divine. Dieu est le soleil de justice : donc, plus vous vous en rapprocherez, plus vous serez environné de lumière. Dieu est un feu qui dévore : donc, plus vous vous en rapprocherez, plus la pureté et la chaleur de ce foyer vous pénétreront. Accourons, mes frères, accourons tous avec empressement auprès de cette divine fournaise, de ce soleil de justice, de cette source de grâces. La solennité de cette fête vous y invite, la voix de l'Eglise vous le recommande sans cesse; le Précurseur vous y exhorte en vous répétant cette parole prononcée déjà longtemps avant lui : « Préparez la voie du Seigneur. » C'est-à-dire : éloignez les obstacles que le péché met à la venue de votre Dieu, afin qu'il établisse en vous sa demeure, et qu'il vous fasse part de ses richesses et de ses trésors. Puisque Jean-Baptiste a été chargé par Dieu de cette mission importante, examinons aujourd'hui, mes frères, les circonstances dans lesquelles elle s'est accomplie; à savoir, en quel temps, en quel lieu, par quelle personne, et quel en était le sujet. Mais pour en retirer une plus grande utilité, implorons le secours de la sainte Mère du Sauveur. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Dans l'Evangile de ce jour, saint Luc détermine exactement l'époque à laquelle Jean-Baptiste se mit à annoncer aux hommes l'arrivée du Messie. Vous saisirez mieux ce qu'il en dit, lorsque vous aurez appris ce que Josèphe rapporte de la division de la Judée. *Antiquit.* XVII. Hérode Antipater, celui-là même qui fit massacrer les enfants au-dessous de trois ans afin de conserver son royaume, divisa dans son testament la Judée en quatre parties qui prirent le nom de *tétrarchies;* et il légua la Judée, qui était la principale, à son fils Archélaüs. Celui-ci la gouverna avec le titre de roi qu'il avait obtenu de l'empereur Tibère. C'est par crainte de cet Archélaüs, que Joseph, à son retour de l'Egypte, n'osa s'établir en Judée, et se transporta avec la sainte Vierge en Galilée. Cette dernière province était échue en partage à Hérode

Antipater, appelé tantôt Hérode, tantôt Antipas. La troisième tétrarchie échut à Philippe, et la quatrième à Salomé, sœur du roi mort. Salomé institua par son testament la mère de Tibère, que Josèphe appelle Julie, et Tacite Livie, héritière de son gouvernement. Quant à Lysanias, dont l'évangéliste fait mention, les historiens sont d'avis différents. D'après Nicéphore, Bède et Théophylacte, il serait fils d'Hérode : ce qui est peu vraisemblable, attendu qu'Hégésippe, qui vivait vers le temps des apôtres, et Josèphe, qui rapporte avec soin les divisions de la Palestine et les noms des enfants d'Hérode, ne disent pas mot de Lysanias. Il est plus probable que Lysanias fut chargé par Tibère, après la mort de Salomé, de gouverner cette province au nom de sa mère. Pour Archélaüs, il abusa tellement de son pouvoir, il fatigua tellement ses sujets par sa tyrannie et ses exactions, que bientôt la corruption elle-même ne put lui conserver son royaume, qu'il fut exilé à Lyon par Tibère, et que ses biens furent vendus publiquement. Ponce Pilate fut son successeur.

Maintenant que vous connaissez les princes qui régnaient à cette époque, voyons, mes frères, pourquoi Dieu envoya Jean-Baptiste prêcher la pénitence lorsque la Judée était divisée et soumise au sceptre des gentils : dans les œuvres divines, les événements et leurs causes, tout respire le mystère. Rappelons-nous d'abord, qu'entre les noms divers donnés à Dieu par la sainte Ecriture, se trouve le nom de *Dieu jaloux*. *Dominus zelotes nomen ejus, Deus æmulator,* dit Moïse, *Exod.* XXXIV, 14. Si Dieu prend ce nom, c'est qu'il ne souffre pas de rival, et qu'il ne veut partager avec personne les honneurs de la divinité. Il le montra clairement, lorsqu'il renversa l'idole de Dagon qui était à côté de son arche, après lui avoir coupé les mains et les pieds. I *Reg.* V, 4. « Je suis le Seigneur, disait-il par son prophète : il n'y en a pas d'autre que moi : je ne céderai pas ma gloire à un autre, ni mes honneurs à des idoles de pierre. » *Isai.* XLII, 8. Dieu prend encore le nom de Dieu jaloux, parce qu'il est vraiment jaloux que nous mettions en lui notre espérance, notre amour et notre bonheur. Lui seul, en effet, a droit à ce triple tribut de la part des hommes. En tant qu'il est le bien suprême, il a droit à ce que nous placions

en lui notre félicité. En tant qu'il est la souveraine et infinie bonté, il a droit à tout notre amour. En tant qu'il est le plus fidèle, le plus tendre et le plus puissant des pères, il a droit à notre confiance; car, étant tout-puissant, il n'est rien qu'il ne puisse nous accorder; étant animé d'une ineffable tendresse, il n'est pas de misère dont il n'ait compassion; enfin, étant la fidélité et la véracité mêmes, il tiendra pleinement ce qu'il a promis. Or, il a promis, et l'Ecriture nous le répète à chaque instant; il a promis, dis-je, secours et miséricorde à tous ceux qui l'implorent du fond de leur cœur. C'est pourquoi notre espérance doit reposer sur lui seul, et non sur les créatures changeantes et trompeuses.

Si Dieu seul a le droit de fixer notre amour, notre confiance et nos désirs de bonheur, il s'ensuit que transporter ces trois choses à une créature, c'est lui transporter les droits de la divinité, et la diviniser, sinon en paroles, du moins par sa conduite. De même qu'on avoue tacitement la légitimité du tyran à qui l'on accorde le sceptre et la couronne royale, et dont on suit ponctuellement les ordres; de même celui qui rend aux choses créées les honneurs dus à Dieu seul, prête à ces choses la dignité divine, et commet une idolâtrie spirituelle. Ainsi agit quiconque se laisse entraîner par l'amour et le désir des créatures jusqu'à mépriser les lois et la volonté du Créateur. Cette idolâtrie aujourd'hui, mes frères, est loin d'être rare. Et voilà pourquoi Dieu, qui est toujours le Dieu jaloux, couvre le monde des fléaux et des calamités qui l'accablent.

Cette doctrine nous fera aussi comprendre de quelle abondance de dons le Seigneur remplit les âmes de ses fidèles serviteurs. Car, par cela même qu'il veut être l'objet exclusif de leurs désirs, de leur zèle, de leur joie, de leur confiance, de leur amour, il faut qu'il rassasie pleinement leurs âmes. Autrement, nous aurions le droit de lui tenir ce langage : Pourquoi, Seigneur, m'interdisez-vous tout agrément, tout plaisir; pourquoi défendez-vous à mon âme toute sorte de jouissances, puisque vous ne me tenez pas lieu de ces jouissances et de ces plaisirs? Vous m'ordonnez de renoncer aux voluptés et aux amours de la terre; et pourtant vous ne donnez pas à mon âme de joies ni d'amours capables de la dédom-

mager. Voilà, mes frères, ce que nous pourrions dire au Seigneur. Mais ces reproches ne sauraient être légitimes à l'endroit d'une si grande bonté, d'une si exacte justice.

Une conséquence très-importante de la même doctrine, c'est que la Providence agit miséricordieusement envers nous, lorsqu'elle permet en cette vie que le malheur et la souffrance nous éprouvent. Sans doute, cette vérité choque les idées ordinaires de la plupart des hommes, qui ne désirent ici-bas que prospérité, et ne demandent pas autre chose à Dieu par leurs prières. Mais elle découle nécessairement du principe que nous avons posé. En effet, s'il est criminel de mettre notre bonheur, notre amour, notre espérance dans les créatures, au lieu de les mettre dans le Seigneur ; ce sera de la part du Seigneur une marque de miséricorde de diriger le cours de notre vie de telle sorte, que rien ne nous pousse vers l'amour du monde, que tout au contraire nous induise à le mépriser et à le haïr. Or, tel est le but des malheurs, des tribulations et des catastrophes qu'il permet. Les persécutions du monde nous inspirent plus d'éloignement pour lui, que ses caresses. Nous compterons moins sur lui, lorsque nous aurons éprouvé sa fausseté et sa perfidie. En nous flattant, le monde nous trompe; en nous tourmentant, il nous instruit. En nous flattant, il nous attire à lui et nous détourne de Dieu; en nous tourmentant, il nous éloigne de lui et nous rapproche de Dieu. Le joug pesant que les Israélites avaient longtemps supporté en Egypte, fit qu'ils quittèrent volontiers cette terre et partirent avec plaisir pour la terre promise. Vous connaissez tous, mes frères, le stratagème des nourrices lorsqu'elles veulent sevrer leur nourrisson : au moment de les allaiter, elles leur offrent quelque chose d'amer, afin que cette amertume les dégoûte du lait et les porte à se contenter d'une autre nourriture. C'est de la sorte que le Seigneur agissait envers saint Augustin, lorsqu'il était encore retenu par les liens de l'amour du siècle. « Vous étiez là toujours, Seigneur, écrivait-il, sévissant par miséricorde et répandant l'amertume sur mes voluptés criminelles, afin que je cherchasse de pures délices, et que je les cherchasse en vous, en qui seul je pouvais les trouver. »

Pour vous montrer encore plus clairement la vérité de cette doctrine, je vous citerai, mes frères, les paroles de l'Esprit saint lui-même : « Voici, dit-il, que j'environnerai d'épines votre chemin, et je l'environnerai d'une muraille, et la fille de Sion ne trouvera pas ses sentiers ; elle courra après ses amants, et elle ne les atteindra pas, et elle dira enfin : J'irai retrouver mon premier époux, parce que j'étais autrefois plus heureuse que maintenant. » *Osée,* II, 6-7. Ces paroles du prophète ne répètent-elles pas expressément ce que nous disions tout à l'heure ? « Je vous remercie, Seigneur, s'écriait le Psalmiste, de m'avoir humilié, afin de m'apprendre vos commandements. » *Ps.* CXVIII, 71.

« Avant que vous m'ayez humilié, avait-il dit plus haut, *ibid.,* 67, j'ai commis le péché. » Pourquoi l'aviez-vous commis, saint prophète ? — sans doute parce que vous aviez été séduit par les caresses du monde ; mais après l'avoir suivi quelque temps, vous l'avez méprisé comme il le méritait ; et instruit par l'expérience, vous vous êtes réfugié auprès de l'unique auteur de votre salut. Concluons de là, chrétiens, qu'il vaut mieux être persécuté que flatté par le monde. Nous ressemblons en cela à ces hommes qui se livrent aux jeux de hasard. Tant que le sort les favorise, ils ne peuvent renoncer à ces jeux desquels ils retirent tant d'avantages ; mais s'ils n'ont, en commençant, que du malheur, les pertes qu'ils éprouvent les déterminent plus facilement à une démarche que la raison seule devrait leur inspirer.

Ceci bien compris, je réponds à la question que nous nous sommes proposée : pourquoi la mission de Jean coïncide-t-elle avec la division et la servitude de la Judée ? Afin, mes frères, que le triste état des affaires publiques prêchât aussi bien que le Précurseur la vérité et la pénitence, et montrât par des exemples que tout le monde avait sous les yeux, l'inanité des espérances dont on se repaissait. Ce n'est pas vainement qu'il est écrit : « La persécution seule éclairera l'intelligence et ouvrira les oreilles. » *Isai.* XXVIII, 19. Ceux qui se refusent à l'évidence de la vérité, sont forcés de céder devant leur propre infortune. Or, en ce temps-là, les Juifs avaient un besoin particulier d'une semblable leçon. Négligeant les secours qui viennent de Dieu, ils s'appuyaient sans

cesse sur les secours humains. Tantôt ils se jetaient entre les bras de l'Egypte, et Dieu leur disait par son prophète : « Malheur à ceux qui vont chercher des secours en Egypte, et qui se confient en la multitude des chars et des chevaux. La puissance de Pharaon vous couvrira de confusion, et la confiance que vous avez dans l'Egypte vous couvrira d'ignominie. » *Isai.* xxx, 2-3. Tantôt ils serassuraient en pensant que leur magnifique temple ne tomberait jamais entre les mains des gentils ; et Dieu les avertissait encore de la folie de leur espoir par le ministère de Jérémie : « Ne puisez pas de la confiance dans des paroles menteuses, et ne dites pas : C'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur. » *Jerem.* VII, 4. Ils se glorifiaient surtout d'être les enfants d'Abraham, de ce patriarche si saint et si aimé de Dieu, dans la pensée que Dieu ne leur refuserait jamais son secours. Mais Jean-Baptiste leur enlève encore cette folle espérance, et les rappelle à des sentiments d'une vive et solide confiance en Dieu : « Faites de dignes fruits de pénitence, et ne vous mettez pas à dire : Nous avons pour père Abraham. En vérité, je vous le dis, Dieu pourra, s'il le veut, faire sortir de ces pierres des enfants d'Abraham. » *Luc,* III, 8.

Le déplorable état des Juifs confirmait merveilleusement ces paroles de Jean-Baptiste. Le peuple choisi de Dieu était divisé en plusieurs provinces et asservi aux gentils : la principale de ces parties, celle qui contenait le temple, était gouvernée par un gentil, par Pilate. Il y en avait là bien assez pour renverser toute espérance mondaine de salut et de gloire. L'entretenir, c'était de la part des Juifs se préparer une déception semblable à celle qui leur arriva, lorsqu'ils apprirent la défaite des rois d'Egypte et d'Ethiopie par le roi d'Assyrie. « Ils seront saisis de crainte, s'écriait à ce sujet Isaïe, et ils rougiront d'avoir fondé leur espérance sur l'Ethiopie et leur gloire sur l'Egypte. Et les habitants de cette terre diront en ce temps-là : C'était donc là notre espérance ; voilà ceux dont nous implorions le secours pour nous délivrer de la puissance du roi des Assyriens ? Comment pourrons-nous échapper à ses atteintes ? » *Isai.* xx, 6.

La prédication de Jean-Baptiste arrivait donc au temps favo-

rable. Il prêchait la pénitence ; or le commencement d'une vraie pénitence, c'est la fuite du siècle et le mépris des choses humaines; et personne ne les méprise plus facilement, que celui qui en a éprouvé à ses dépens la vanité et l'instabilité. Alors il déplore amèrement le temps, les labeurs qu'il leur a consacrés, temps et labeurs qui ne lui ont rapporté d'autre avantage que des larmes et de la douleur. Quand Moïse voulut exciter le peuple à pleurer sur le culte horrible qu'il avait rendu au veau d'or, il commença par le réduire en poudre, et le donna ensuite à boire aux Hébreux, leur faisant sentir de cette façon l'impuissance du dieu qu'ils avaient adoré. C'est comme s'il leur eût dit : Vous avez demandé qu'on vous fît un dieu qui vous précédât et vous ouvrît le chemin de la terre de Chanaan ; un dieu qui vous en assurât la possession, et qui vous assistât dans vos afflictions. Pour que vous voyiez bien la solidité de votre confiance, je vais briser ce dieu devant vous, le pulvériser; et vous en boirez vous-mêmes les débris. Alors peut-être vous vous tournerez vers le vrai Dieu, et vous mettrez en lui votre confiance, votre espérance et votre amour. Le langage que tenait aux Hébreux l'action de Moïse, la situation des affaires publiques le tenait également aux Juifs à l'époque de la mission du Précurseur : et voilà pourquoi Jean fut chargé alors de prêcher la pénitence et la confiance dans le Seigneur.

Mais quel était le personnage chargé de cette mission extraordinaire ? Comment le Précurseur, dont la sainteté était si remarquable, fut-il choisi pour prêcher la pénitence? Ne semble-t-il pas que cette mission eût mieux convenu à un pécheur vraiment repentant de ses crimes ? Un tel homme eût parlé en connaissance de cause de la difformité du péché et de la nécessité d'en faire pénitence. Car « ceux qui ont navigué sur la mer, en peuvent raconter les dangers. » *Eccli.* XLIII, 26. Après son adultère et le meurtre d'Urie, David disait au Seigneur, pour toucher sa miséricorde : « J'enseignerai vos voies aux méchants, et les impies se tourneront vers vous : » *Docebo iniquos vios tuas, et impii ad te convertentur.* Ps. L, 15. Si vous m'accordez, paraît-il dire à Dieu, le pardon et la miséricorde que j'implore, je deviendrai propre à ramener à vous ceux qui se sont livrés comme moi au désordre.

Toutes vos voies sont miséricorde et vérité : miséricorde, car vous secourez les malheureux ; vérité, car vous exécutez fidèlement ce que vous avez promis. Or, vous avez promis le pardon à ceux qui recourent à vous avec humilité et confiance. Qui sera plus capable d'enseigner vos voies, Seigneur, que l'homme auquel l'expérience a appris combien vous êtes bon et indulgent, miséricordieux et fidèle? Qui montrera plus sûrement au pécheur égaré le chemin du salut, que celui qui a vu de ses propres yeux combien il est triste et affreux de s'écarter du chemin qui conduit au ciel, pour suivre celui qui nous éloigne de vous, le seul vrai et souverain bien?

Tel aurait dû être, ce semble, mes frères, l'homme à qui Dieu voulait imposer la mission d'annoncer la pénitence. Mais les desseins de Dieu ne sont pas nos desseins. Il se propose de susciter dans son Eglise deux ministres extraordinaires de sa parole : l'un devra exhorter les hommes au repentir ; l'autre aura le pouvoir d'accorder le pardon aux pécheurs repentants. Et tandis que le premier est sanctifié dès le sein de sa mère, et reste toute sa vie le plus innocent des enfants des hommes, le second est ce disciple du Sauveur qui, après avoir joui trois ans des bienfaits et de l'amitié du Sauveur, le renie publiquement et déclare par trois fois qu'il ne le connaît pas. Pourquoi, chrétiens, ces deux choix si différents? C'était afin d'apprendre aux hommes que la pénitence leur était d'autant plus nécessaire, que Jean-Baptiste était lui-même plus innocent et plus saint ; et qu'une fois animés d'un repentir sincère, le pardon leur serait accordé avec d'autant plus de facilité, que Pierre avait été plus faible, et qu'il avait éprouvé par lui-même que ce pardon ne devait être refusé à personne.

Il est encore une autre raison de ce choix. Le Seigneur, en le faisant, a voulu montrer aux justes, comme aux pécheurs, la nécessité de cette pénitence qui consiste à mortifier la chair. Tant que nous combattrons sur la terre, non-seulement nous aurons besoin de satisfaire sans cesse pour les péchés que nous commettons chaque jour ; mais aussi de réprimer sans relâche l'insolence et les révoltes de notre corps. Nous y parviendrons en le condamnant aux privations, aux travaux à la fatigue ; car c'est le prin-

cipal moyen de couper, pour ainsi parler, à leur racine, les convoitises sans cesse renaissantes de la nature. Voulez-vous, mes frères, une preuve frappante du besoin que nous avons, durant toute la durée de cette vie mortelle, de la mortification corporelle; rappelez-vous les exemples de saint Jérôme. Il menait dans le désert la vie la plus rigoureuse, et néanmoins il était continuellement assiégé par la pensée des délices de Rome, et il se voyait continuellement environné d'un essaim de jeunes filles. Si d'aussi rudes assauts n'épargnent pas des hommes qui, traitant leur corps avec la plus impitoyable dureté, et enfoncés dans la solitude des déserts, n'ont affaire qu'à leur imagination, qu'arrivera-t-il de ceux qui sont plongés dans les délices du siècle ? de ceux qui vont tous les jours au-devant de nouvelles voluptés, et dont le principal souci est de contenter les exigences d'un estomac glouton, de fournir de nouveaux aliments à la flamme de leurs passions et d'y jeter toujours du bois et de l'huile ? Quoique la plupart des hommes soient dans cette situation, les malheureux ne s'aperçoivent de rien ; et ils ne reconnaissent ni le danger qui les menace, ni la mort qui les entoure de toutes parts. Vous le dites souvent, mes frères : on n'est jamais plus gravement malade, que lorsqu'on ne sent pas son mal. Et voilà ce qui prouve la triste condition du siècle dans lequel nous vivons. La corruption et la mollesse des autres nations ont pénétré dans nos mœurs ; et l'on dirait que le temps de la persécution qui précédera l'Antechrist est arrivé.

Saint Bernard énumère trois persécutions principales que l'Eglise aura à soutenir : la persécution des tyrans, celle des hérésies, et celle de la mollesse et des voluptés. La seconde de ces persécutions a été plus redoutable que la première ; mais la troisième le sera encore plus que les deux autres, parce qu'elle s'étendra plus loin et s'attaquera au corps entier de l'Eglise. Aussi le saint docteur prête-t-il à l'Eglise cette parole du prophète : « Voici, dans la paix, l'amertume la plus amère de toutes. » *Ecce in pace amaritudo mea amarissima*. Isa., XXXVIII, 17 ; c'est-à-dire l'amertume de la dernière persécution. Ce sentiment est confirmé par saint Chrysostome, qui déclare la persécution des plaisirs plus cruelle

que celle des tyrans, et les voluptés plus nuisibles au christianisme que les supplices les plus raffinés inventés par ses ennemis. Les tourments font des martyrs; les plaisirs font des lâches : les tourments affermissent les vertus dont Jésus-Christ est le dispensateur; les plaisirs servent d'aliment à tous les vices dont le démon a couvert le monde. Enfin, comparez les mœurs des chrétiens du temps des persécutions et nos mœurs actuelles, et vous verrez laquelle de ces deux persécutions exerce le plus de ravages. Il est vrai que la plupart ne sentent pas la persécution des voluptés, parce que, au lieu de causer de la douleur, elle ne produit que du plaisir. Mais l'illusion se dissipera lorsque, au jugement, Jean-Baptiste se lèvera et condamnera, par sa vie austère et mortifiée, ces chrétiens qui, au milieu des dangers du siècle, ne cherchent que voluptés et plaisirs. Arrivons cependant aux deux dernières circonstances de la mission du saint Précurseur que nous nous sommes proposé d'examiner.

SECOND POINT.

Vous ne l'ignorez pas, mes frères, Jean-Baptiste a passé sa vie entière dans la solitude, tandis que Jésus-Christ, le miroir de toute sainteté, vécut à peu près continuellement au milieu des hommes. Entre autres raisons données par les saints Pères pour expliquer cette différence, je vous rapporterai celle qui m'a frappé davantage. Il faut fuir le monde et se retirer dans la solitude, lorsque la fréquentation des hommes devient dangereuse et funeste. Or, le Sauveur n'avait rien à craindre de ce côté. Pour lui, la solitude était partout, parce que sa sainteté le suivait en tout lieu, et qu'il sanctifiait les lieux par sa présence, au lieu d'être par eux sanctifié. Mais Jean, quoique rempli de grâce avant sa naissance, n'était pas exempt de l'aiguillon du péché : il dut se réfugier dans la solitude, afin d'éviter toute occasion d'offenser le Seigneur. Marie seule, à cause de sa dignité de mère de Dieu, a été exempte de l'inclination au mal. Pour les autres saints, alors même qu'ils avaient été sanctifiés dans le sein de leur mère, alors même qu'ils avaient été confirmés en grâce, ils n'ont été à l'abri ni des péchés véniels, ni de l'inclination au péché. Il y a, mes

frères, un sujet de consolation pour nous dans cette faiblesse, dont les plus saints personnages ont été atteints aussi bien que nous le sommes nous-mêmes.

Eviter les occasions du péché, tel était donc le motif qui décida le Précurseur à fuir les hommes et à gagner le désert. Cela étant, qu'attendre de ces chrétiens qui, en proie aux plus ardentes passions, environnés de piéges, au lieu de s'enfuir, semblent au contraire se précipiter tête baissée sur les glaives nus, les lames étincelantes d'ennemis qui ne respirent que notre perte? L'infirmité de la nature humaine est telle, elle est tellement inclinée au péché, qu'elle ne peut l'éviter qu'en évitant les occasions du mal avec autant de soin que le mal lui-même. Si vous négligez cet avis, vous apprendrez bientôt par vos chutes combien il est sage. Du reste, le Seigneur ne manque pas ordinairement de punir la témérité par une ruine éclatante, tandis qu'il protége avec une attention particulière les âmes qui, convaincues de leur faiblesse, s'éloignent prudemment des moindres dangers. Le bienheureux Roger, un des principaux compagnons de saint François, se faisait remarquer par une chasteté et une pureté angéliques. Et pourtant il mettait le plus grand soin à éviter la conversation des personnes du sexe. Un jour, son confesseur, qui connaissait parfaitement sa vertu, lui ayant demandé pourquoi il agissait ainsi, quoique favorisé du don de la plus remarquable chasteté: « Si le Seigneur m'a favorisé de ce don, répondit-il, c'est parce que je me suis toujours appliqué à étouffer les moindres ardeurs de l'amour impur; et si je ne m'y appliquais de toutes mes forces, je pourrais bien, par un juste jugement de Dieu, être privé de cette faveur. »

Imitons en ce point, mes frères, les exemples des saints. Fuyons les occasions du péché, non moins que le péché lui-même. Pour cela, aimons, recherchons la solitude. Dans la solitude aucun objet dangereux ne frappe les regards, aucun propos séducteur ne frappe les oreilles, et la langue, source de tant de maux, ne peut s'abandonner aux paroles inutiles et oiseuses. Vous savez le nom de monde d'iniquité, *universitas iniquitatis,* que donne à la langue l'apôtre saint Jacques, *Jac.,* III, 6; et ce n'est pas sans

raison. Quel est, en effet, l'homme assez maître de soi pour converser longtemps avec autrui sans échouer contre la flatterie, la médisance, la moquerie, le mensonge, l'orgueil, l'impureté, l'injure et tant d'autres écueils ? Que de fois, d'autre part, les yeux et les oreilles n'ont-ils pas introduit la mort dans la maison de notre âme ? Or, vous vous déroberez à tous ces dangers en évitant, autant que votre condition vous le permet, la foule et la fréquentation des hommes. Veillez attentivement sur votre cœur, et la solitude vous gardera contre toutes les autres occasions d'offenser Dieu. Voyez-vous maintenant, mes frères, à quel point la solitude contribue à l'innocence et à la pureté de la vie ? De là ces paroles de saint Basile : « Le repos de la solitude est pour l'âme un commencement de vertu. Dans la solitude la langue ne s'entretient pas des choses humaines ; les yeux ne se promènent pas sur des objets différents ; les oreilles ne sont pas charmées par des sons faits pour inviter à la volupté, ni par des propos bouffons ou plaisants ; et de cette façon, l'attention de l'âme n'est pas dépensée inutilement.

Ne pensez pas toutefois, mes frères, que je veuille vous entraîner tous avec Jean dans le désert. Mon dessein est seulement d'engager ceux qui, parmi vous, désirent conserver leur pureté et leur innocence, à s'interdire la société des personnes mondaines, autant que leur état le permettra. Ils pourront ainsi s'occuper de Dieu avec plus de loisir ; et, à l'abri des dangers du siècle, ils mèneront une vie d'autant plus agréable, qu'elle sera moins absorbée par des soins et des préoccupations étrangères. En hiver nous tâchons de conserver à notre corps une douce chaleur. Faisons de même pour notre âme. En évitant de nous répandre au dehors, nous lui conserverons la chaleur du divin amour.

Terminons, mes frères, en exposant le sujet de la prédication de Jean-Baptiste. « Il vint, dit l'Evangile, dans toute la contrée du Jourdain, baptisant et prêchant le baptême de la pénitence. » Le sujet de la prédication de Jean était donc la pénitence. Or, la pénitence consiste à pleurer le mal commis, et à ne plus le commettre à l'avenir. Elle comprend ainsi deux parties, dont l'une regarde le passé, et l'autre l'avenir. Le passé, elle l'expie par une vive

douleur ; l'avenir, elle l'assure par de bonnes résolutions. De ces deux parties, l'une est la conséquence de l'autre. Une personne qui déplore franchement les péchés qu'elle a faits, veillera désormais à ne plus retomber dans des fautes qui lui causent tant de peine. Entre les nombreuses et graves raisons qui nous éloignent du péché, l'une des plus efficaces est la perspective du remords intolérable que nous éprouverions, si nous nous abandonnions à une faute mortelle. Conséquemment, la base et la racine d'une vraie pénitence est une douleur et une haine extrême du péché. Ces deux sentiments sont un indice sûr de la vie spirituelle de notre âme. De même, en effet, que nous jugeons de la vie corporelle par le sentiment que l'on a de ses maux ou de ses blessures; de même le sentiment de la blessure que le péché a faite à l'âme, est une marque certaine de la vie qui l'anime. Aussi les enfants du siècle diffèrent-ils des enfants de Dieu en ce que les premiers sont morts à Dieu et vivants de la vie du monde, tandis que les seconds sont morts au monde et vivants de la vie de Dieu. Ce qui faisait dire à l'Apôtre : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo,* Coloss. III, 3. De là une nouvelle différence encore plus remarquable : à savoir, que les impies ne sauraient éprouver la moindre perte temporelle sans en être cruellement affligés, et sans mettre pour ainsi dire tout sens dessus dessous, tandis qu'ils commettent d'innombrables péchés, lesquels font à leur âme de mortelles blessures et les privent du souverain bien, sans éprouver la moindre douleur. Il en est tout autrement des âmes pieuses. Possédant en elles le Seigneur, elles endurent patiemment les pertes les plus considérables, et répètent ces admirables paroles de Job : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a enlevé; qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur. » *Job,* I, 21. Mais dès qu'elles commettent une légère faute, elles sont en proie à la douleur la plus vive. C'est qu'elles aiment Dieu par-dessus toutes choses, que lui seul est l'objet de leurs adorations, de leurs espérances; que de lui seul elles attendent le secours et le bonheur ; et à cause de cela elles s'étudient à ne déplaire en rien aux yeux de sa majesté. Voyez maintenant,

mes frères, par le sentiment que vous font éprouver les pertes des biens temporels et spirituels, si vous êtes les enfants du monde ou les enfants du Seigneur. Vous serez les enfants du Seigneur, si en vous se réveille le sentiment de cette pénitence que prêchait le saint Précurseur.

Quant à la raison pour laquelle Jean-Baptiste prêcha précisément la pénitence, elle n'est pas difficile à trouver. Comme l'avait annoncé Zacharie, Jean était destiné à précéder le Seigneur et à lui préparer ses voies. Or, la voie par laquelle le Seigneur vient en nos âmes est la pénitence, laquelle change la demeure du démon en un temple de la Divinité. Que tel soit le motif qui ait engagé le Précurseur à commencer par prêcher cette vertu, les termes de l'Evangile ne nous permettent pas d'en douter : « Il prêchait le baptême de la pénitence, suivant ce qui est écrit au livre des prophéties d'Isaïe : C'est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur; redressez les sentiers de notre Dieu. » Assurément le prophète par ces paroles désignait la pénitence; et c'est pour cela que Jean ne cessait de l'annoncer; et il l'annonçait, parce qu'elle devait préparer la voie du Seigneur. En effet, qu'est-ce que préparer la voie du Seigneur, sinon la débarrasser des obstacles qui l'obstruent? Or, quels sont les obstacles qui empêchent le Seigneur de venir en nos âmes, qui en ferment l'entrée comme avec des barrières de fer, sinon les péchés? Ce sont les péchés qui élèvent entre nous et Dieu un mur de séparation; ce sont les péchés qui éloignent de nous le Seigneur ; ce sont les péchés qui changent ce tendre père en un ennemi acharné et terrible; ce sont les péchés qui font du sanctuaire de la sainte Trinité, le repaire et la caverne des démons; ce sont les péchés qui détruisent en nos âmes tous les ornements qui la rendaient agréable à Dieu. Tels étaient les obstacles que Jean voulait écarter par la pénitence, afin de préparer la voie du Seigneur. Est-ce que la gloire divine n'allait pas être révélée? et puisque toute chair devait voir un Dieu venir à nous revêtu de notre chair, ne fallait-il pas se disposer par la pénitence à recevoir dans son cœur cet hôte divin?

Ce que Jean demandait en ce temps-là, mes frères, l'Eglise l'exige aujourd'hui de nous tous. Puisque le même Seigneur

veut bien venir en nous le jour de Noël, c'est à la même vertu de pénitence de lui préparer des cœurs dans lesquels il trouve un doux repos. Vous les lui préparerez vous-mêmes en recourant à la confession; car une confession humble et fervente écarte tous les obstacles, je veux dire tous les péchés qui s'opposeraient à l'entrée de Dieu en nos âmes. Ces obstacles mis de côté, le Seigneur prendra aussitôt possession de la demeure qu'il s'est choisie, et dans laquelle il trouvera comme dans un centre son repos plein de charmes. Et que personne ne s'étonne si nous insistons sur la nécessité de la pénitence, quoique nous ne soyons pas au temps du carême, qui est le temps spécialement consacré à la pratique de cette vertu. La vraie pénitence consiste principalement dans la haine et la détestation du péché. Nous devons, toute notre vie, poursuivre d'une haine acharnée le péché mortel, le regarder comme le pire de tous les maux; en sorte que, suivant l'observation de saint Jean Chrysostome, notre vie doit être une pénitence continuelle. A plus forte raison faut-il ouvrir son esprit à de tels sentiments, maintenant que nous attendons l'arrivée du créateur des astres et des cieux. Pare donc ta demeure, ô Sion, et reçois dignement le Roi de gloire qui descend, pour te sauver, des hauteurs célestes. Il t'honorera de sa présence, t'enrichira de ses trésors, t'éclairera de sa lumière, te fortifiera de sa puissance, t'animera de son esprit, te comblera de ses faveurs, et te donnera le titre d'enfant de Dieu et d'héritière de son royaume.

Si tous ces avantages, la vertu de pénitence jointe à une humble confession vous les procure; loin de vous, chrétiens, les fautes mortelles, loin de vous les haines et les dissentiments, loin de vous les souillures de l'impureté, loin de vous la médisance, les jurements, les blasphèmes, loin de vous jusqu'à l'ombre du mal. Mais pour que le Seigneur vienne à la fois visiblement et invisiblement en vos cœurs, il faut que la réception du sacrement de pénitence soit suivie de la réception du sacrement d'eucharistie. Dans la sainte communion, l'auteur de l'univers viendra se reposer en vous, comme il est venu autrefois distribuer aux hommes l'abondance de ses dons. Vous tous donc qui désirez célébrer pieusement la naissance du Sauveur, et lui offrir le témoignage d'une

affectueuse reconnaissance, appliquez-vous à le recevoir en vous-mêmes avec la plus grande dévotion possible. Et admirez ici la bonté inépuisable de notre Dieu. Il est certain que l'institution de l'adorable sacrement de nos autels est, après l'incarnation et la passion du Verbe éternel, le premier et le plus grand de ses bienfaits. Mais ce qui surpasse toute admiration, c'est que nous ne saurions lui mieux témoigner notre gratitude pour une telle bonté, qu'en usant du bienfait que nous en avons reçu. Peut-on imaginer un prodige de bonté plus surprenant? Comment n'être pas frappé de stupeur en face d'un tel abîme de libéralité? Comment n'être pas ému jusqu'aux entrailles à la vue d'une charité si ardente? Pour moi, je ne m'étonne plus des ravissements et des extases dans lesquels la méditation de la bonté infinie de Dieu plongeait les saints.

Cette seule considération devrait suffire, mes frères, pour vous porter à pratiquer cet acte divin de religion. Montrez-vous reconnaissants de tant d'amour; profitez des dons précieux que le Seigneur veut vous communiquer. Est-ce que vous n'êtes pas touchés de cette invitation si tendre du Sauveur : « Prenez et mangez; c'est mon corps qui sera livré pour vous. » *Accipite et manducate : hoc est enim corpus meum quod pro vobis tradetur,* I Cor. xi, 24; comme s'il disait : En vous donnant ce corps, en vous invitant à le prendre en nourriture, je vous rends participants de mon sang, de ma mort, des douleurs et des peines de toute sorte que j'ai endurées en ce corps pour vous sauver. — Et ces paroles doivent s'entendre, non d'une manducation charnelle et grossière, mais de la communion sacramentelle. Par la communion sacramentelle nous attirons en nous l'esprit de Jésus-Christ, nous nous appliquons les souffrances de son corps sacré, nous nous unissons à lui comme à notre chef, et nous participons à ses mérites et à ses douleurs; de telle sorte que nous ne trouvons que douceur là où il n'avait trouvé que peines et angoisses; nous trouvons la vie où il avait trouvé la mort; et quand sera venu le jour désiré du bonheur, nous moissonnerons avec une joie qui ne finira pas, dans cette céleste Jérusalem qui ne connaît ni la douleur, ni les larmes, ce que notre Sauveur a semé dans les larmes et dans la douleur. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE NOEL.

Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator.

Je vous annonce une heureuse nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui même il vous est né un Sauveur, *Luc,* II, 10 et 11.

Mes très-chers Frères,

Chacune des paroles que je viens de prononcer respire, en effet, le bonheur et la joie. Le message de l'ange est un message de bonheur, *evangelizo vobis ;* ce n'est pas une joie commune et ordinaire qu'il leur annonce, c'est une grande joie, *gaudium magnum ;* ce n'est pas un homme seul qui doit se réjouir, ni même un grand nombre d'hommes, c'est le peuple tout entier, c'est-à-dire tout le genre humain, *quod erit omni populo*. Le Prophète parlait de cette joie divine, quand il disait : « Ils se réjouiront en votre présence comme se réjouissent les moissonneurs en recueillant le fruit de leurs peines, comme se réjouissent les vainqueurs en se partageant les dépouilles des ennemis. » *Isa.* IX, 3. Mais quelle est, me demanderez-vous peut-être, la cause de cette joie? Le même prophète vous répond : « Le joug qui pesait sur sa tête, la verge qui frappait ses épaules, le sceptre de fer d'un maître insatiable, vous les avez brisés dans votre triomphe, comme au jour de Madian. » *Ibid.,* 4. De même que vous avez jadis arraché les enfants d'Israël à la cruelle domination du puissant roi des Madianites, par le glaive de Gédéon; de même, par l'avènement de votre Fils, vous arrachez maintenant les hommes à l'implacable tyrannie du prince de ce monde, de ce tyran qui les tenait dans la plus dure servitude, les meurtrissant de coups par les

rudes labeurs et les soucis dévorants d'une vie terrestre, exigeant d'eux les accablants tributs auxquels les avait soumis leur première défaite. Le tribut du péché, c'est le péché lui-même, et le châtiment qui suit le péché ; ce sont là les deux sortes de maux que la chute primitive fit entrer dans le monde. Or, quel bonheur ne doit pas éprouver l'esclave qui brise de telles chaînes et recouvre la véritable liberté ?

Un autre motif de réjouissance, c'est que la plénitude des temps est arrivée, et qu'en ce jour la source de toutes les grâces a pleinement et surabondamment débordé sur la terre, puisque Dieu nous envoie son Fils unique pour nous sauver. Si les anciens patriarches, à la seule pensée du Rédempteur à venir, éprouvaient de si vifs transports d'allégresse ; si le désir de voir le jour du Christ inondait de joie le cœur d'Abraham, au témoignage du Christ lui-même ; combien plus ne devons-nous pas nous réjouir, nous qui possédons en réalité le bonheur qu'ils ne possédaient qu'en espérance, nous qui pouvons dire avec le Prophète royal : « O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple ? » *Psalm.* XLVII, 10. Oh ! que saint Pierre Chrysologue avait raison de s'écrier : « Elle est douce la lettre qui nous annonce l'arrivée de l'époux, mais en attendant le jour où viendra celui qui l'a écrite. L'engagement authentique est nécessaire, mais jusqu'au moment où le trésor nous est livré. Agréables sont les fleurs, mais jusqu'à ce que viennent les fruits. L'accomplissement anéantit la promesse, le fruit fait tomber la fleur ! » Ainsi donc, autant la présence de l'époux l'emporte sur sa lettre, le trésor sur l'engagement écrit, les fruits de l'Esprit saint sur les fleurs de l'ancienne alliance, autant notre félicité doit l'emporter sur celle de nos pères. Elle a jailli, la céleste fontaine où seront lavés tous les péchés et toutes les souillures ; les flots de la divine grâce sont remontés à leur source élevée, pour en couler avec plus d'abondance. Offrons à l'auguste Trinité tout entière nos hymnes de louange ; car les trois personnes divines, comme dit saint Léon, ont pris part à l'œuvre de notre salut : Le Père accepte le sacrifice, le Fils est la victime de propitiation, l'Esprit saint allume le feu de l'autel. Voilà donc, mes frères, la cause de notre joie.

Mais parmi toutes les joies que ce jour fait éclore, il en est une incomparablement supérieure aux autres : c'est celle de la bienheureuse vierge Marie. Sara parvenue à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et dont la jeunesse avait été stérile, se voyant, dans cette extrême vieillesse, au moment de devenir mère, en conçut une telle joie qu'elle appela son enfant *le rire du Seigneur ;* « et quiconque, ajouta-t-elle, saura ce qui m'est arrivé, prendra part à mon rire. » *Gen.* XXI, 6. Le nom d'Isaac, en effet, signifie rire ou joie par excellence; et cette heureuse mère ne pouvait prononcer le nom de son fils, ce doux nom incessamment répété par la tendresse maternelle, sans avoir incessamment présent à la mémoire le divin bienfait. Cet exemple peut nous donner une idée, mes frères, de la joie de Marie dans son enfantement. Si la mère d'Isaac fut transportée d'une si vive allégresse parce que le ciel l'avait rendue féconde dans un âge aussi avancé, quels ne durent pas être les transports de la sainte Vierge en mettant au monde, sans éprouver les humiliations et les douleurs de la maternité, le Fils de Dieu lui-même, le Rédempteur du genre humain ? O femme bénie entre toutes les femmes, c'est bien vous qui pouvez dire en ce jour : « Dieu m'a fait le rire » du triomphe et du bonheur. *Risum fecit mihi Dominus.* Mais ce rire divin n'est pas pour vous seule, ô Marie ; il est aussi pour nous, puisque la naissance de votre fils, effaçant la honte de notre origine, nous rend les enfants adoptifs de Dieu. En s'abaissant jusqu'à la nature humaine, le Verbe incarné nous élève jusqu'à la nature divine. Mais, nous l'avons dit, la meilleure part de cette joie universelle revient à l'auguste Marie ; et voilà pourquoi l'Eglise lui met dans la bouche ce cantique de gloire et d'amour : « Réjouissez-vous avec moi, vous tous qui aimez le Seigneur ; car ses regards miséricordieux n'ont pas dédaigné ma petitesse, et de mes entrailles j'ai engendré un Dieu fait homme. » Volontiers, ô bienheureuse mère, nous vous félicitons de votre bonheur ; volontiers nous participons à votre incomparable joie. Cette joie n'est-elle pas aussi la nôtre? Oui, tressaillez de bonheur, ô notre Mère, mère de notre salut. Ce Libérateur, ce Maître, si souvent promis dans toute la suite des âges, c'est vous la première qui l'avez reçu, à son entrée dans ce

monde; vous avez été le tabernacle vivant de la Majesté suprême; neuf mois vous avez seule possédé, par un privilége sans exemple, la commune espérance du genre humain, l'ornement et la joie de tous les siècles. Le suprême Initiateur, celui qui étant l'origine de tous les êtres, vous doit lui-même son origine ; il a puisé dans votre sein le sang qu'il versera pour la rédemption des hommes, pour vous affranchir vous-même du joug de l'ennemi.

Puis donc que la sainte Vierge nous apparaît aujourd'hui pleine de grâces, inondée des célestes faveurs, nous pouvons bien lui dire ce que les serviteurs de David disaient à ce grand monarque : « Nous venons à vous dans cet heureux jour. » De cette source intarissable, sortie de votre sein maternel, faites dériver dans notre âme un tout petit ruisseau, pour que notre faible intelligence, agrandie, fécondée par votre intercession, célèbre d'une manière moins indigne ce mystère sacré, qui ne devrait être publié que par la voix des anges. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

« Un édit fut donné par César Auguste pour qu'on fît le dénombrement du monde entier. » Parmi toutes les merveilles qui signalèrent l'époque de la naissance du Sauveur, la moins remarquable ne fut pas cette paix dont jouit l'empire romain sous le premier de ses empereurs, la plus profonde qu'on eût vue jusque-là, ou qu'on dût même voir dans la suite. Les prophètes l'avaient annoncée plusieurs siècles auparavant, cette paix générale qui devait coïncider avec la venue du Messie. Et ne convenait-il pas qu'au moment où la paix véritable, celle qui allait unir par un indissoluble lien d'amour les choses divines aux choses humaines, l'extrême petitesse à la grandeur extrême, nous descendait du ciel, le monde, si longtemps agité par la discorde et la guerre, se trouvât dans le calme et la tranquillité ? Par cette admirable disposition de sa providence, le Seigneur a voulu nous montrer à quel point il aime la concorde et la charité. Pouvait-il mieux nous recommander la virginité, qu'en se choisissant une mère vierge ? Pouvait-il mieux nous recommander la paix et l'union fraternelle, qu'en naissant dans un monde si soudainement pacifié ?

Les anges, témoins de sa naissance, chantent le bonheur de la paix; le Sauveur n'a cessé de la prêcher aux hommes durant sa vie; au moment de sa mort il la lègue à ses disciples comme un dépôt sacré. Que ce grand jour soit donc la fin de nos dissensions et de nos haines! Que nul d'entre nous, mes frères, n'oppose un obstacle aux heureux souhaits des anges! Et quand la paix nous vient du ciel, loin de la terre les querelles et les dissentiments dont elle fut le théâtre!

Dieu voulut encore dans un autre dessein que la paix s'établît alors dans le monde : c'est pour faciliter chez tous les peuples de l'univers la prédication de l'Evangile. Voilà pourquoi presque tous étaient soumis à l'autorité d'un seul maître. Si les nations s'étaient trouvées en guerre les unes contre les autres, leurs sanglantes divisions auraient arrêté ou du moins ralenti la marche de l'Evangile; on ne l'eût pas vu se répandre avec tant de rapidité chez tous les peuples de l'univers. De telle sorte que les Romains, en suspendant alors le cours de leurs conquêtes, devinrent sans le savoir les coopérateurs de la conquête évangélique; en cessant de travailler à leurs propres destinées, ils travaillèrent à celles de la religion! Rien dans tout cela qui doive nous étonner, puisque tout ce qui arrive dans le monde est soumis à l'action de la divine Providence, et que rien ne peut arriver que par l'ordre ou la permission du souverain Maître du monde. Ainsi, lorsque Nabuchodonosor, dans l'unique intention d'étendre les limites de son empire, portait la ruine et le deuil dans la Judée, c'est Dieu qui, par le glaive de ce monarque, punissait les péchés des enfants d'Israël. Le Seigneur l'avait prédit par la bouche de son prophète : « Malheur! voici Assur, la verge de mon courroux, l'instrument de ma puissance! Pour lui, telle n'est pas sa pensée ; il ne songe qu'à dominer sur les hommes, à briser les autres nations. » *Isa.* x, 5-7. Le barbare conquérant ignorait donc l'œuvre qu'il accomplissait; il croyait servir sa propre gloire, il était le serviteur des desseins du Très-Haut. Autre était son but, autre le but de celui qui dispose tout selon les vues de sa sagesse. Entendez le Prophète s'écrier : « La succession des jours est réglée par votre puissance; car tous les êtres obéissent à votre suprême volonté. » *Psal.* CXVIII, 91. Oui,

tous les êtres et tous les événements, non-seulement la marche du jour et celle de l'année, l'ordre des saisons et le cours des astres, sont évidemment soumis aux seules lois divines; mais encore tout ce qui dépend de la liberté humaine, le mal comme le bien. Vous dirigez la vie de l'homme, ô mon Dieu, dans tous ses mouvements et tous ses actes, vers une fin digne de vous, aussi bien que tous les phénomènes de la nature. Il n'est donc pas étonnant que les Romains, soit en subjuguant le monde, soit en le pacifiant, aient été les ministres de la divine Providence, les aveugles exécuteurs des conseils éternels. César-Auguste le fut d'une manière spéciale en prescrivant ce dénombrement dont il est parlé dans notre Evangile. C'est cet édit qui amena la bienheureuse Vierge à Bethléem; et c'est là, dans cette *Maison du pain,* qu'elle devait enfanter, selon les oracles des prophètes, celui qui est le pain ou la vie des anges et des hommes.

Dieu voulait encore par ce dénombrement nous signifier la dignité nouvelle dont il allait investir la nature humaine par la naissance de son Fils. Durant les siècles antérieurs, comme le remarque l'Apôtre, le Seigneur avait en quelque sorte laissé les hommes s'égarer dans leurs voies; il semblait les dédaigner à tel point, qu'un prophète a pu faire entendre cette plainte : « L'homme est à vos yeux comme les poissons qui peuplent les mers, comme les oiseaux qui volent à l'aventure. » *Habac.* I, 14. Mais, en naissant parmi nous, en revêtant notre nature, Dieu la revêt, à son tour, d'une grandeur incomparable. En descendant jusqu'au fond de notre être, il nous fait monter jusqu'au sommet du sien. De là ce que le Prophète dit au Messie : « Vous êtes ma gloire, Seigneur, et vous élevez ma tête dans les cieux. » *Tu es gloria mea, et exaltans caput meum.* Ps. III, 4. Si vous prenez ma faible humanité, c'est pour me rendre participant de votre gloire divine. C'est cette gloire qui faisait soupirer l'épouse après la venue de l'Epoux : « Oh ! qui me donnera de voir un frère en vous, allaité par les mamelles de ma mère? Que je vous rencontre dehors, et je vous embrasserai à la face du monde, et personne n'osera plus me mépriser! » *Cant.* VIII, 1. Voilà donc, ô tendre épouse, que vos désirs sont accomplis; le jour heureux est enfin arrivé, il réalise

pleinement vos sublimes espérances. Vous l'avez rencontré dehors, cet Epoux céleste, dans cette humble vallée de notre exil. Le premier, il vous a donné le mystérieux baiser par son incarnation elle-même; non, vous ne serez plus jamais un objet de mépris. Le Père ne saurait vous mépriser, puisqu'il vous a donné son Fils unique; ni le Fils, puisqu'il est devenu votre frère; ni l'Esprit saint, l'auteur et le consécrateur de cette nouvelle alliance. Moins encore les anges pourraient-ils mépriser une créature qui, sous ce rapport, est placée au-dessus d'eux; car « ce ne sont pas les anges, c'est la race d'Abraham que le Fils de Dieu s'est unie. » *Non angelos Filius Dei, sed semen Abrahæ apprehendit.* Hebr. II, 16. Aussi, quand les anges remplissaient autrefois un message divin, se laissaient-ils adorer par les hommes; mais ils repoussent leurs adorations, depuis que Dieu s'est fait homme. Lorsque l'apôtre saint Jean, comme il le rapporte dans l'Apocalypse, voulut adorer l'ange qui lui était apparu, celui-ci l'en empêcha par ces paroles : « Non, ne le faites point; je sers avec vous un même maître, comme le servent tous ceux qui portent le témoignage du Seigneur Jésus; n'adorez que Dieu. » *Apoc.* XIX, 10.

Une fois que les hommes ont reçu de l'humanité du Christ une si grande gloire, le nom de chacun d'eux a mérité d'être fidèlement recueilli; ils n'ont plus été regardés comme une masse indistincte et confuse. Quand le froment n'a que peu de valeur, on ne s'occupe guère de savoir quelle est la quantité qu'on en garde dans ses greniers; mais, que le prix augmente, qu'il atteigne certaines limites, et soudain chacun veut connaître la quantité de froment qui se trouve en sa possession, il la mesure et l'évalue avec l'attention la plus scrupuleuse. Avant que le Verbe se fût incarné, l'homme n'était, pour ainsi dire, qu'une chose de peu de valeur, indigne d'être comptée; après l'accomplissement de ce mystère, ce n'est pas sur la terre seulement, c'est encore dans le ciel que s'est fait le dénombrement des hommes. Puisqu'il en est ainsi, puisque le Tout-Puissant a couronné l'homme de gloire et d'honneur, n'est-il pas juste que l'homme lui-même sache respecter sa propre dignité, qu'il ne se laisse plus entraîner désormais aux viles sollicitudes, aux basses inclinations du monde et

de la chair? S'il dégénère de sa noblesse, s'il méconnaît sa grandeur, c'est à cette même grandeur qu'on mesurera celle de son châtiment. N'est-ce pas ce que nous insinue le Prophète, quand il dit : « Le vêtement trempé dans le sang sera consumé et deviendra la proie des flammes. » Pourquoi cela? Lui-même en donne la raison : « Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. » *Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis.* Isa. IX, 5-6. C'est comme s'il disait : Après tant de preuves de condescendance et d'amour que nous avons reçues de notre Dieu, après qu'il a daigné, pour l'honneur immortel de notre nature, se faire homme comme nous, passer par les humiliations et les faiblesses de l'enfance, quel supplice ne méritera pas celui qui, foulant aux pieds la dignité dont il fut investi, aura traîné dans la boue, quelquefois dans le sang, la robe blanche de son baptême?

C'est donc pour obéir à l'édit de l'empereur que la Vierge se rend de Nazareth à Bethléem; la Reine des cieux se soumet elle-même, avec les simples mortels, à la loi des puissances de la terre. Mais, à son arrivée dans la ville de ses aïeux, elle ne trouva place dans aucune maison, aucune habitation humaine ne s'ouvrit pour la recevoir. Ainsi donc, pas un homme qui fût touché de respect ou de pitié pour sa grossesse; et c'était néanmoins le Fils de Dieu qu'elle portait dans son sein! Quel est celui d'entre vous, mes frères, qui, vivant à cette époque et dans cette ville inhospitalière, n'eût ouvert sa demeure et son cœur à l'auguste Marie? Eh quoi! ne pouvons-nous pas, encore aujourd'hui, lui rendre les mêmes devoirs de religion et de piété? Voulez-vous savoir de quelle manière? L'hostie sacrée, qui repose dans nos saints tabernacles, ne renferme-t-elle pas le même Dieu? L'autel chrétien est-il donc moins riche que la crèche qui fut le berceau du Sauveur? Tandis que vous éprouvez d'inutiles regrets pour n'avoir pu recevoir dans votre maison la Mère de votre Dieu, comment se fait-il que vous fermiez maintenant votre cœur à la divine Eucharistie? Comment cette seule circonstance du mystère de ce jour n'ébranle-t-elle pas toutes les âmes? Pourquoi l'hôte divin venant au monde trouve-t-il tant de portes fermées? Voilà ce qui fait aujourd'hui, de nos solennités chrétiennes, autant un sujet de dou-

leur qu'une cause de joie. Le Christ vient lui-même à nous, il désire entrer et reposer dans notre pauvre demeure; nous le connaissons, nous, et cependant nous le repoussons. C'est donc à nous, chrétiens, aussi bien qu'aux Juifs, que s'applique la parole de l'Evangéliste : « Le Verbe est venu dans son propre domaine, et les siens l'ont méconnu. » *In propria venit, et sui eum non receperunt*. Joan. I, 11.

SECOND POINT.

Repoussée par les hommes, la Reine des cieux est obligée de se réfugier dans la demeure des animaux. Or, pendant qu'elle était là, « s'accomplit le temps de son enfantement. » Elle est enfin venue cette heure fortunée, arrêtée dans les desseins de la sagesse éternelle, attendue par les générations passées, annoncée par la voix des prophètes, où le nouvel Adam devait paraître, à ce jour qui nous éclaire, disons mieux, dans cette nuit qui nous enveloppe, dans ce triste séjour de l'épreuve et de l'exil. « Les temps étaient accomplis où Marie devait le donner au monde, et elle enfanta, comme parle l'Evangile, son fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » *Luc*. II, 7. O abaissement incompréhensible! ô pauvreté admirable de notre Dieu! Quelle est la servante assez misérable, assez méprisée, pour être réduite à placer son fils nouveau-né dans une crèche! Rien n'est plus grand que Dieu, rien n'est plus vil qu'une crèche. Comment ces deux termes aussi éloignés l'un de l'autre ont-ils été rapprochés? « Le Seigneur habite un impénétrable sanctuaire, son trône est dans les cieux. » *Ps*. x, 5. Comment a-t-il laissé son trône pour une crèche? Quoi! Dieu renfermé dans une étable! Mais l'étable n'est pas même l'habitation des hommes; elle ne sert d'abri qu'aux animaux. En prenant une étable pour demeure, Dieu se déclare donc inférieur aux hommes! Vous étiez étonné, ô saint prophète, de voir Dieu placé au-dessous des anges. Etonnez-vous maintenant de le voir habiter dans une étable, couché sur une crèche, et devenant ainsi inférieur aux hommes eux-mêmes. « Seigneur, j'ai entendu votre voix, et j'ai été rempli de crainte; j'ai con-

sidéré vos œuvres, et j'ai été saisi d'épouvante. » *Habac.* III, 2. Pourquoi cet abaissement, Seigneur Jésus? Pourquoi ces humiliations prodigieuses? Comment, du faîte de votre majesté, êtes-vous tombé au dernier degré de l'indigence? Ah! j'en découvre facilement la cause : c'est votre bonté infinie, c'est votre ardent amour envers l'Eglise. Vous avez voulu l'élever au prix de vos abaissements, l'enrichir par votre pauvreté, la fortifier au prix de votre faiblesse, lui ouvrir les joies de l'éternité au prix de vos larmes et de vos souffrances. O véritable Samson, qui donc vous a dépouillé de votre vigueur, vous a chargé de chaînes et exposé sans défense aux coups et aux outrages de vos ennemis, sinon cette Dalila, je veux dire, cette Eglise que vous aimez tant? *Judic.* XVI, 8. Est-ce que nous pourrions en douter après ces paroles de l'Apôtre : « Hommes, aimez vos épouses, comme le Christ a aimé l'Eglise. Il s'est livré pour elle, afin de se préparer une épouse belle, glorieuse, sans rides et sans tache. » *Eph.* V, 25. Oui, mon Sauveur, vous avez été si fort épris de la beauté de cette Eglise que, non content de naître dans une étable et de reposer dans une crèche pour lui témoigner votre amour, vous avez encore voulu mourir sur un gibet. Il est bien vrai ce mot d'un ancien : « Aimer et être sage, à peine Dieu même le pourrait-il; » et rien n'est moins étonnant que de voir l'amour précipiter dans une sorte de folie. Dieu aussi a été porté par la vivacité de son amour à des actes que la sagesse du monde estime des actes de folie. Doutez-vous que son amour en soit la cause? Ecoutez-le s'écrier : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique. » *Joan.* III, 16. Ecoutez ces mots de saint Paul : « C'est à cause de l'amour extrême dont il nous a aimés que le Père a envoyé son Fils dans le monde. » *Eph.* II, 14. Or, si la Majesté infinie a daigné nous manifester une charité aussi ardente, notre cœur ne s'embrasera-t-il pas de son amour? Nous avions de la peine à l'aimer; nous ne devons en avoir aucune à lui rendre amour pour amour. Avant de donner aux hommes cette marque incomparable de sa charité, avant de leur accorder un bienfait aussi précieux, le Seigneur a vu des serviteurs dévoués, des patriarches, des prophètes, prêts à lui sacrifier leur sang et leur vie; que ne devrions-nous pas faire

maintenant que son avènement a mis le comble à ses bontés ? Par la chaleur que nous ressentons au fort de l'été, jugez de celle que nous ressentirions si le soleil était à peu de distance de la terre.

Le véritable soleil de justice, avant d'apparaître au milieu de nous, ne laissait pas que d'embraser le cœur des saints : que ne devrait-il pas opérer en nous, maintenant qu'il est venu à nous, revêtu de notre chair, pour ne jamais nous abandonner ? S'il n'enflammait pas ses élus d'un amour extraordinaire, je ne comprendrais plus cette parole sortie de sa bouche : « Je suis venu apporter le feu sur la terre ; que désiré-je, sinon de le voir allumé ? » *Luc.* XII, 49. Nous avons donc ici, mes frères, une preuve sublime de l'amour de notre Dieu, en même temps qu'un exemple de l'humilité la plus admirable et de la plus haute perfection évangélique. Du haut de cette crèche, comme d'une chaire élevée, la Sagesse divine prêche par son silence, et annonce par son exemple les maximes qu'elle annoncera plus tard aux hommes. Venez tous apprendre à ses pieds l'humilité, la mansuétude, la charité, la patience, le support des souffrances, le mépris des plaisirs et de tous les biens qui jouissent de l'estime du monde. Le monde recherche les richesses, les plaisirs et les honneurs. La Sagesse incréée dédaigne et condamne ce que le monde recherche : ainsi, d'un côté, Jésus-Christ approuve ce que le monde condamne ; de l'autre, le monde condamne ce que Jésus-Christ approuve. A vous, de vous prononcer entre ces deux maîtres et ces deux doctrines. Or, vous serez infailliblement les disciples de celui dont vous imiterez les œuvres. Je vous en conjure, mes frères, qu'un exemple aussi précieux ne soit pas perdu pour vous. Si vous aviez à voyager dans les montagnes, lorsque la neige couvre tous les chemins, et que vous vinssiez à rencontrer un guide sûr et fidèle, vous auriez toujours les regards sur lui, vous le suivriez des yeux et de l'esprit, et vous vous attacheriez sans cesse à ses pas, de peur de rouler au fond d'un ravin ou d'un précipice. Or, nous sommes tous en ce monde pèlerins et voyageurs ; nous n'avons pas ici de demeure permanente, et nous marchons à la recherche de celle de l'éternité. Mais le chemin est hérissé d'aspérités, bordé de précipices et de fondrières, où tombent souvent les voyageurs qui ne connaissent

pas les lieux. Pour nous, nous avons un guide sûr et fidèle, celui-là même qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie : » *Ego sum via, veritas, et vita*, Joan. XIV, 6 ; celui que le Prophète nous recommande en ces termes : « Vos yeux ne perdront pas de vue celui qui vous enseigne, et vos oreilles seront attentives à la voix de celui qui vous guide. » *Isa.* XXX, 21. Le chemin s'ouvre devant vous : prenez garde d'aller trop à droite ou à gauche. Suivez plutôt du regard votre guide et votre maître; attachez-vous à ses pas; écoutez sa voix des oreilles du cœur; ne perdez pas de vue ses exemples; et vous n'aurez point à craindre l'éclat trompeur des choses du siècle, qui plus d'une fois aveuglent et éloignent du véritable chemin.

Tournons maintenant, mes frères, nos regards vers la sainte Vierge, et demandons-lui pourquoi, au lieu de le tenir embrassé sur son sein, elle couche son enfant sur une dure et vile crèche. N'aurait-il pas reposé plus doucement entre ses bras maternels? Oui sans doute, mais l'Esprit saint en disposait autrement, et Marie ne faisait rien, ne projetait rien qui ne fût conforme aux inspirations de celui à l'ombre duquel elle avait conçu le Fils de Dieu. C'est pour lui obéir qu'elle place dans une crèche le pain des anges devenu le pain des animaux. En effet, le péché avait assimilé l'homme aux animaux et l'avait rendu semblable à eux : il convenait donc que le Sauveur fût étendu dans une crèche, afin que sa couche elle-même indiquât la condition de ceux qu'il était venu racheter. Aussi la Vierge immaculée n'hésite pas à éloigner son enfant de son sein; elle n'ignore pas qu'elle l'a enfanté pour nous, qu'elle lui a donné sa substance et son sang, afin qu'il les sacrifiât un jour pour nous. Le Prophète l'avait annoncé depuis longtemps. « Un petit enfant nous est né, s'écriait-il, un enfant nous a été donné. » *Isai.* IX, 6. Pourquoi cette répétition? pour que tu saches bien, malheureux fils d'Adam, que ce mystère te concerne principalement, que ce bienfait te regarde, et non les anges. Le nom donné à ton Sauveur suffirait pour t'en convaincre au besoin. Il s'appelle Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. *Isai.* VII, 14. Dans Ezéchiel, la ville qui représente l'Eglise est appelée d'un nom qui signifie *Dieu avec elle.* Or, ces deux noms nous révèlent

également le même bienfait. Ainsi donc, cet enfant nous appartient tout entier, sous tous les rapports il est à nous. Dis-moi maintenant, ô homme qui n'as pas encore accordé à Dieu l'amour auquel il a droit, ne l'aimeras-tu pas ce Dieu qui s'abandonne de la sorte entre tes mains? Tu t'aimes toi-même, n'est-ce pas? tu aimes ce qui t'appartient, tes biens, ta maison, ton argent, ton serviteur, jusqu'à ton chien, par cela seul que tu en es le maître; et tu n'aimeras pas ton Dieu, ton créateur, ton rédempteur, ton sauveur, ton maître, ton médecin, ton pasteur, ton avocat, ton médiateur, ton bienfaiteur, ton roi, ton ami, ton frère, ton père, le bien qui comblera tous tes désirs? Songe à l'amour que tu dois à un Dieu, qui le réclame à tant de titres, qui se donne à toi si pleinement, qui se fait tout à toi, et dont la possession te rendra parfaitement heureux. Unis-toi donc au Prophète-roi, quand il s'écrie : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je autre chose que vous sur la terre, ô mon Dieu? Ma chair et mon cœur tombent en défaillance, ô vous le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité. » *Ps.* LXXII, 26.

Mais que fait dans cette crèche le divin enfant? il fait entendre, comme le chante l'Eglise, ses pleurs et ses vagissements. Il peut bien emprunter à l'auteur de la sagesse ces paroles : « Je suis mortel, aussi bien que celui qui a été formé avant moi. Une fois sorti du sein de ma mère, j'ai respiré l'air que tout le monde respire, et je suis tombé sur la terre que les hommes habitent; comme celle de tous les enfants, ma première voix a été celle des larmes. Nul d'entre les rois n'a eu une naissance différente. Il n'y a pour tous les hommes qu'une manière d'entrer dans la vie, et qu'une manière d'en sortir, » *Sap.* VII, 1-6, l'une et l'autre également accompagnées de tristesse et de lamentations. Nous naissons dans les larmes, nous vivons dans les fatigues, et nous mourons dans la douleur. Le Souverain de l'univers, après être né mortel comme nous, a donc voulu aussi comme nous être sujet aux larmes et aux vagissements. Saint Jérôme croyait entendre ces cris de l'Homme-Dieu, et il disait dans une de ses lettres : « Honorons par le silence cette crèche où vagit le divin enfant, et ne prononçons pas en sa présence la plus légère parole. » Pourquoi ces pleurs, ô Sauveur Jé-

sus? pourquoi ces larmes? N'est-ce pas de votre plein gré que vous avez revêtu cette condition misérable? Oui, vous pleurez, non vos crimes, mais les nôtres; non votre exil, mais le nôtre; non votre faiblesse, mais la nôtre. O vous que le poids de vos péchés accable, jetez les yeux sur ces divines larmes, et l'espoir du pardon renaîtra dans votre cœur. Quels péchés ces larmes n'effaceraient-elles pas? Pleurez donc avec Jésus qui pleure; si vous unissez vos larmes aux siennes, ne doutez pas que les larmes du divin enfant n'intercèdent pour vous, ne prient pour vous et n'obtiennent miséricorde auprès de notre commun Maître. Quoiqu'elles soient versées depuis longtemps, elles ont aujourd'hui la même efficacité que lorsqu'elles coulaient dans la crèche de Bethléem.

TROISIÈME POINT.

Après avoir contemplé l'humilité de la naissance du Sauveur, il est juste que nous en contemplions la gloire. Si le Fils de l'homme naît dans l'humilité, le Fils de Dieu naît avec la majesté qui lui convient. « Il y avait dans la campagne, nous dit l'Evangile, des bergers qui employaient les veilles de la nuit auprès de leurs troupeaux. Et voilà qu'un ange du Seigneur s'arrêta auprès d'eux, et la clarté de Dieu les environna, et ils furent pénétrés d'une grande frayeur. Et l'ange leur dit : Ne craignez pas. Voici que je vous annonce un événement qui vous causera une vive joie, ainsi qu'à tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » La première chose qui, dans ces paroles du messager céleste, excite mon étonnement, c'est l'union de la plus grande humilité à la gloire la plus éclatante : il s'agissait du Sauveur du monde, du Messie promis par la loi, et c'est dans une crèche qu'il faut aller le chercher.

Entre autres explications que la piété pourrait donner de ce mystère, j'exposerai celle qui me frappe le plus. Je crois, mes frères, que l'envoyé de Dieu s'exprima ainsi par prudence, et voulut bannir de l'âme de ces gens simples toute crainte, afin qu'ils allassent adorer le Sauveur sans retard, et lui rendre leurs

religieux hommages. En effet, les bergers auraient pu tenir entre eux ce langage : « Comment des hommes grossiers, ignorants, de basse extraction tels que nous, oseraient-ils se présenter pauvrement vêtus au palais de ce Roi dont les prophètes ont chanté les merveilles? Est-ce que notre extérieur agreste, nos habits en lambeaux n'insulteraient pas à la splendeur de ce palais, à la foule dorée qui sans doute l'assiége? » Or, ces anxiétés sans fondement, l'ange les dissipa, en leur désignant un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Qui eût redouté de s'approcher du Sauveur dans cette humble condition? C'est pour dissiper un sentiment semblable, que saint Matthieu emprunte à la prophétie de Zacharie ce passage : « Ne craignez pas, fille de Sion; voici votre roi qui vient à vous plein de mansuétude, assis sur une ânesse. » *Matth.* xxi, 5. Le titre de roi inspire ordinairement plus de frayeur que d'amour; il éloigne les hommes, plus qu'il ne les attire. Mais notre Monarque voulant appeler tous les hommes à lui, et les voir autour de lui comme les poussins autour de leur mère, il était indispensable de substituer à leurs sentiments de frayeur des sentiments d'abandon et de confiance.

Ce qui surprend encore dans cette apparition de l'ange, c'est qu'il soit envoyé à des bergers, et non aux rois, aux prêtres, aux lévites, aux docteurs de la loi, ou aux grands qui habitaient alors la Judée. On préfère à ces hommes illustres selon le monde, des hommes de la plus humble extraction, et qui, vivant sans cesse dans les forêts avec les animaux, finissent par en contracter les mœurs. Lorsqu'il naît un enfant de sang royal, la nouvelle en est aussitôt annoncée à ceux que cette naissance intéresse. La naissance du divin enfant étant aussitôt annoncée à des hommes de la plus vile condition, il en résulte que cette naissance les intéresse d'une manière toute particulière. Que les riches et les puissants du siècle prennent ici sujet de rougir et de trembler. Le prophète Nathan regarda comme une injure de n'avoir pas été invité par Adonias au royal festin. Il est beaucoup plus honteux pour les heureux de ce monde d'avoir été négligés, tandis que, par un conseil de Dieu, les bergers apprennent les premiers le bienfait de l'Incarnation. Que penser de ce spectacle, mes frères? ce qu'en

pensait le Sauveur lui-même, lorsqu'il s'écriait : « Je vous remercie, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces secrets aux sages et aux savants, et de les avoir révélés aux petits. » *Matth.* XI, 25. Effectivement, ils étaient petits les pêcheurs, à qui il révélait les secrets de sa divinité. Mais quelle raison en donne-t-il? Aucune, car il ajoute simplement : « Oui, mon Père, je vous remercie, parce que tel est votre bon plaisir. » Quoique ces paroles dussent nous suffire, puisque la volonté divine est la source et la règle de toute justice, il ne nous est ni défendu, ni difficile de donner de cette sentence une explication plausible. L'Ecriture sainte nous apprend en une foule d'endroits que la grâce évangélique s'adresse de préférence aux humbles et aux petits : « Je suis venu, dit le divin Maître, pour juger ce monde, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. » *Joan.* IX, 39. Or, rien de moins rare, que de voir l'orgueil des hommes grandir avec leurs richesses et leurs dignités. De même que les oiseaux gagnent les hauteurs de l'air avec le secours de leurs ailes; ainsi les gens du siècle se servent en quelque façon de leurs biens, de leurs honneurs, de leur puissance, comme d'ailes vigoureuses pour s'élever au-dessus des autres, et s'aveugler sur leur faiblesse. « Ce n'est pas une chose commune, dit saint Bernard, que l'humilité au sein des honneurs. » L'opulence et les festins somptueux ne sont pas moins funestes à la chasteté et à la tempérance, que les honneurs et le pouvoir à l'humilité. C'est chez les grands et les puissants que l'orgueil fixe le plus souvent son séjour. Quoi d'étonnant, si la grâce abandonne une maison où l'orgueil règne en souverain? Par la raison contraire, la simplicité et la bassesse de condition invitent d'elles-mêmes à la vraie humilité. « Le chemin de l'humilité, dit fort bien saint Bernard, c'est l'humiliation. » Par suite, une condition obscure y conduira aussi bien, parce que l'humiliation, dans cette condition, est inévitable.

Une autre raison encore plus concluante de cette conduite de la Providence, c'est le rapport étroit qui existe entre la profession de la vie évangélique et l'amour de la pauvreté, des souffrances et des mortifications. La sagesse de la chair court après les richesses,

les honneurs et les délices ; la sagesse du Christ recommande au contraire la pauvreté, le mépris de soi-même , et les macérations corporelles. Or, ces trois choses se trouvent naturellement chez le commun des hommes par le fait seul de leur origine. La pauvreté de leur vie ne leur permet ni la mollesse, ni la vanité : d'où il arrive qu'ils embrassent plus volontiers la doctrine de l'Evangile, attendu qu'elle ne contrarie en rien leur genre de vie. Il n'y a rien dans ce que leur recommandent les maximes évangéliques, qu'ils ne pratiquent déjà par nécessité, tandis que c'est le contraire pour les personnes élevées dans le luxe et l'abondance. De même qu'il est facile d'enter sur les arbres sauvages des arbres fruitiers, pourvu qu'il y ait entre eux un certain rapport de ressemblance; de même il est aisé de transformer la pauvreté stérile, et les souffrances infructueuses des gens du peuple, en une pauvreté et en des souffrances à la fois méritoires et glorieuses, à cause de la ressemblance qui les unit. Nous pouvons invoquer, à l'appui de cette assertion, l'expérience de tous les jours. Quoique l'on voie bien des personnes de familles opulentes et illustres adonnées à la pratique d'une piété parfaite, on rencontre un nombre plus considérable de personnes pieuses dans les derniers rangs de la société ; n'ayant jamais rien possédé, il n'est pas difficile à ces dernières de renoncer à tout pour Jésus-Christ. Ayant toujours vécu dans les privations, les souffrances et les fatigues, il leur est facile de porter leur croix à la suite du Sauveur. Il en est tout autrement pour les hommes dont la vie s'est écoulée au milieu de toute sorte de jouissances. Abandonner ce qu'ils possèdent, et embrasser la pauvreté, leur est d'autant plus pénible, qu'ils ont à lutter contre la force de l'habitude, et que le passage d'une vie molle et délicate à une vie rude et austère, impose plus de violence à la nature. Voyez plutôt le jeune homme de l'Evangile : dès que le Seigneur lui déclare que la perfection évangélique exige un renoncement complet, il se retire plein de tristesse, parce qu'il possédait de nombreuses richesses. *Matth.* XIX, 22.

Ajoutons à ces raisons une considération que nous fournit la providence du Seigneur. Auteur du genre humain, Dieu prend un soin égal de toutes ses créatures. Le grand et le petit sont les

mêmes à ses yeux, et l'objet de la même sollicitude. Mais, s'il distribuait ses faveurs de telle sorte que les heureux du siècle, outre les richesses dont ils sont comblés, eussent de plus en partage les biens spirituels, tandis que la pauvreté temporelle entraînerait de droit la pauvreté spirituelle; il en résulterait une inégalité choquante, et il ne serait pas vrai de dire que Dieu prend le même soin de toutes ses œuvres. A ce plan défectueux la Sagesse divine a substitué un plan admirable de justice. Sans abandonner les riches et les grands de la terre, lorsqu'ils s'humilient sous sa main, elle a cependant dispensé avec plus de libéralité les biens de la grâce à ceux qui étaient pauvres des biens de ce monde, établissant ainsi entre eux une équitable compensation. Il nous est donc permis de nous écrier avec saint Bernard : « Consolez-vous, consolez-vous, pauvres qui n'avez connu que les misères de l'indigence, car Dieu est avec vous dans votre pauvreté. Il a choisi une mère pauvre, des frères pauvres, une demeure pauvre; c'est à de pauvres bergers qu'il annonce d'abord le mystère de sa naissance; à de pauvres pêcheurs qu'il confie le ministère de la prédication évangélique. »

Qu'est-ce à dire, mes frères? Faut-il exclure de la grâce divine les riches et les grands d'ici-bas? Loin de là : ils ont, eux aussi, un chemin qui conduit au salut. Ils sont grands et nobles; eh bien! qu'ils s'humilient comme des enfants; qu'ils s'abaissent à leurs propres yeux, afin d'être illustres et riches aux yeux de Dieu. Telle est la sagesse aux inspirations de laquelle obéissait le roi-prophète, lorsqu'il disait : « Le Seigneur veille sur les petits; j'ai été humilié, et il m'a délivré. » *Ps*. CXIV, 6. Etes-vous riches; estimez-vous pauvres, à la vue de l'infirmité, du dénûment, de la fragilité de la nature humaine; vous n'y trouverez rien de grand, rien de sublime, rien de durable. Tel est encore le sentiment qui se révèle dans ces paroles du saint roi David : « Je suis pauvre et mendiant; mais le Seigneur prend soin de moi. » *Ps*. XXXIX, 18. Humiliez-vous donc, grands et riches du monde, rabaissez-vous intérieurement au niveau de la plus humble des conditions; et le Dieu protecteur et gardien des petits, le Dieu qui regarda favorablement Achab, quand ce roi impie ouvrit son âme à l'humi-

lité, vous fera part avec une égale bonté des trésors de sa grâce.

Pour vous, personnes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, qui m'écoutez, célébrez, je vous en supplie, avec toute la dévotion dont vous êtes capables, une solennité qui nous rappelle le plus grand témoignage de la bonté et de la charité divine, l'inestimable bienfait de la Rédemption. Loin de vous les jeux et les festins, les dissipations et les excès de la table. Que d'ardentes prières, que le chant des divines louanges, que les actions de grâces remplissent votre temps, et que votre corps, quelque grossier, quelque lourd qu'il soit, participe lui-même à la joie spirituelle dont débordera votre cœur. Dieu aujourd'hui s'anéantit et sort, pour ainsi parler, de lui-même; est-ce que le souvenir de cet adorable mystère ne doit pas nous mettre hors de nous-mêmes, et nous inonder de la plus vive allégresse? Hélas! nous sommes bien éloignés de ces dispositions, nous qui croyons célébrer dignement cette fête en lâchant les rênes à la mollesse, à la sensualité, à la légèreté et à l'intempérance. C'est à nous que s'appliquent les paroles du Prophète : « Les sons de la lyre, de la guitare et des cymbales, le vin coulant à flots anime vos festins; mais vous ne regardez pas l'œuvre du Seigneur, et vous ne considérez pas les œuvres de ses mains. » *Isai.* v, 12. Voilà pourquoi, mes frères, comme nous vous le disions précédemment, nous avons tout autant à déplorer, que nous avons à nous réjouir. Plus les grâces que nous recevons sont élevées, plus l'ingratitude et la nonchalance de notre conduite sont odieuses. De là ce mot d'Isaïe : « Vous avez augmenté la foule de ce peuple; mais vous n'avez pas augmenté les sujets de joie. » *Isai.* IX, 3. Combien de chrétiens qui, ayant aujourd'hui une si précieuse occasion de salut, accroîtront en la repoussant la tristesse de l'Eglise! De notre côté, mes frères, efforçons-nous de fêter la naissance du Sauveur avec une telle expression de reconnaissance, de joie et d'amour, que nous méritions de la fêter avec les bienheureux éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LA FETE DE NOEL.

Peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit; et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.

Elle enfanta son fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie, *Luc*, II, 7.

Mes très-chers Frères,

Parmi les noms sous lesquels Isaïe désigne le Sauveur, le premier de tous est celui d'Admirable : nom bien digne du Dieu fait homme; car il l'a justifié, non-seulement par quelques-unes de ses œuvres, mais par tous les instants de sa vie. Il a été admirable dans sa conception, dans sa nativité, dans sa vie, dans sa mort, dans sa doctrine, dans sa résurrection, dans son ascension et dans son entrée triomphante au ciel : tout en lui a été inouï, admirable, sublime. Mais une des circonstances les plus admirables du mystère qui nous occupe, ce sont les paroles de l'évangéliste : « Elle enfanta son fils premier-né, elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » N'est-il pas, en effet, admirable que le Maître de l'univers n'ait point sur la terre d'autre place pour se reposer qu'une misérable crèche? N'est-il pas admirable que la majesté du Très-Haut veuille s'abaisser jusqu'à chercher un abri dans un lieu réservé aux animaux? Oui, il est admirable cet abaissement extrême du Seigneur, et voilà pourquoi les anges chantent sa gloire dans les hauteurs des cieux.

Si la naissance du Sauveur est admirable, elle n'est pas moins salutaire aux hommes; et si, d'une part, nous devons admirer son infinie sagesse, de l'autre, nous devons célébrer sa souveraine

bonté. « Le voici, dit un pieux docteur, le juge du ciel et de la terre, qui brise la table de nos crimes, et nous en accorde le pardon dans sa miséricorde. Le voici, ce Dieu qui, détruisant le joug de notre captivité, répand dans le monde en pleurs la joie et la liberté. Le voici, ce roi clément, qui, parcourant les cieux immenses, précédé de sa justice, a mis en poudre l'orgueilleuse tyrannie du féroce serpent. Le voici, ce nouvel Adam, non plus avec la charge de cultiver le paradis, mais avec le droit d'en disposer entièrement. Ne craignez pas que la beauté du fruit défendu l'attire, que le serpent le trompe, que la femme le séduise. C'est aujourd'hui que la lumière a lui dans les ténèbres, et que le monde a reçu sans le savoir ce soleil qui faisait l'ornement et le bonheur des cieux. Nos pères de l'ancien Testament avaient été témoins de merveilleux prodiges : ils avaient vu le pain des anges tomber avec la rosée, le plus dur rocher former une eau abondante, le Jourdain remonter le cours de ses flots, les murs des places fortes s'écrouler au son des trompettes, le soleil immobile dans le ciel et prolongeant avec le jour le triomphe du peuple hébreu. Mais ce que n'avaient jamais vu les siècles antérieurs, c'est le Fils unique de Dieu, celui que les phalanges célestes adorent avec tremblement, se montrer aux hommes revêtu de la nature humaine, et élever à la hauteur de sa divinité la chair misérable qu'il nous avait empruntée. »

Ce serait aux anges qui chantaient autrefois la gloire du Sauveur nouveau-né, et non à une langue mortelle, de vous entretenir, mes frères, de ce mystère aussi salutaire qu'il est admirable. Mais puisque Dieu a voulu que des hommes expliquassent aux hommes ses secrets incompréhensibles, recourons à l'assistance de la Vierge sainte qui occupa dans ce mystère une place si glorieuse, et récitons la prière accoutumée. *Ave Maria.*

Nous allons, mes frères, exposer avec quelques détails l'histoire de la naissance de Jésus-Christ, telle que l'Evangile nous la raconte. Or, il avait paru en ce temps-là un édit de César-Auguste, ordonnant le dénombrement de l'empire romain, et enjoignant à chacun de ses sujets d'aller se faire inscrire dans son pays

natal. Pour obéir à cet ordre, la vierge Marie, accompagnée de son chaste époux Joseph, quitte Nazareth qu'elle habitait, pour venir à Bethléem sa patrie, et patrie de David, chef de sa race. On se rendra un compte aisé des difficultés du voyage, pour peu qu'on accorde d'attention au temps de l'année où il se fit, aux personnes qui l'accomplirent, et aux ressources avec lesquelles elles l'exécutèrent. On était alors en hiver, saison où la terre se couvre ordinairement de pluie ou de glace. Les ressources des voyageurs ne pouvaient être que très-modestes : car non-seulement ils étaient pauvres, mais encore ils aimaient la pauvreté. C'est au milieu de ce dénûment, et de la saison la plus rigoureuse, qu'une jeune fille, peu habituée à paraître au dehors, et près de son terme, entreprend une route aussi rude. A leur arrivée à Bethléem, ils auraient été agréablement dédommagés, s'ils eussent trouvé une maison convenable à l'état de la sainte Vierge. Mais le Seigneur, qui aime tant la pauvreté, avait résolu de naître pour nous dans une chaumière en ruines. « Il arriva, pendant qu'ils étaient là, que les jours de l'enfantement furent accomplis. » Or, c'était la nuit, si l'on peut donner ce nom à une nuit qui fut plus éclatante que le soleil; c'était la nuit, dis-je, lorsque le vrai soleil de justice se leva sur le monde. Je donnerais volontiers le nom de nuit au jour dans lequel l'homme voulut s'égaler à Dieu. En retour, je donnerais le nom de jour à cette nuit qui vit la splendeur céleste luire sur la terre, et qui éclaira tous les autres jours de sa propre lumière. Il était donc nuit, mais nuit sombre, nuit invitant au repos. Durant cette nuit, au lieu de céder au sommeil, la Vierge toute sage se disposait par la prière à célébrer les mystères qui allaient s'accomplir. Si les amis des plaisirs passent en veilles une partie de la nuit, il en est de même des fidèles serviteurs de Dieu; mais les premiers, en dignes fils des ténèbres, et en imitateurs de leur père Satan, rôdent comme des lions rugissants, dans l'espoir de trouver quelque brebis errante, et de la dévorer. Ce sont là les hommages qu'ils rendent à leur souverain, en attendant qu'ils partagent son supplice. Telles ne sont pas les veilles des serviteurs de Dieu : ils dérobent quelques heures au sommeil, non pour parcourir les carrefours de la cité, mais pour

visiter les parvis célestes, saluer leurs frères, et rendre à leur roi les honneurs et les adorations qu'il mérite. Ainsi faisait David, malgré ses nombreuses occupations, comme il nous l'apprend lui-même : « Je me levais au milieu de la nuit pour chanter vos louanges. » *Ps.* CXVIII, 62. C'est à l'imiter qu'il nous invite par ces autres paroles : « Pendant la nuit, élevez vos mains vers le ciel, et bénissez le Seigneur. » *Ps.* CXXXIII, 2. C'est à imiter la même conduite que saint Augustin ne cesse de nous exhorter de la manière la plus pressante : « La nuit n'a pas été faite, dit ce saint docteur, pour que nous la consacrions tout entière au sommeil : les ouvriers et l'Eglise de Dieu, en se levant au milieu des nuits, le prouvent suffisamment. Levez-vous donc, vous aussi; contemplez le cortége étoilé, le profond silence, le calme qui règne partout; puis occupez-vous de vous-même. L'âme est alors plus pure, plus légère, plus agile, plus subtile, plus sublime; et le silence des ténèbres réveille en elle les sentiments d'une vive componction. Vous tous donc, hommes et femmes, car je n'excepte personne, levez-vous, fléchissez le genou, gémissez, et suppliez le Seigneur de jeter sur vous de favorables regards. Il cède plus tôt aux prières de la nuit, alors que vous faites du temps du repos un temps de larmes et de regrets. Souvenez-vous des paroles du roi-prophète : « Mes gémissements n'avaient point de relâche; chaque nuit je répandais sur ma couche des pleurs abondants, et j'arrosais mon lit de mes larmes. » *Ps.* VI, 7. Pour répondre à ceux qui alléguaient la fatigue inséparable de cette conduite, l'orateur allègue l'exemple des ouvriers qui passent la nuit auprès d'une fournaise et environnés de fumée, occupés à façonner le fer. Puis il ajoute : « Croyez-moi, le feu ne dévore pas mieux la rouille du fer, que les prières de la nuit ne dévorent la rouille de nos péchés. » *Hom.* XLII.

Mais revenons à notre sujet. Pensez-vous, chrétiens, que la très-sainte Vierge passât toutes ses nuits à dormir, principalement lorsqu'elle attendait de jour en jour sa bienheureuse délivrance? Oh! non. Supputant avec soin les mois, les jours, les heures, elle soupirait après l'instant fortuné où elle pourrait appeler Dieu son enfant, le réchauffer sur son cœur, l'environner de ses bras, le

nourrir de son lait, repaître ses yeux de sa céleste présence. Tout était plongé dans le silence; la nuit était au milieu de sa course, lorsque le soleil de justice s'élança sur notre horizon, comme un époux sortant radieux de la chambre nuptiale, *Ps.* XVIII, 6. Alors parut l'espérance de tous les siècles, la joie des anges, le salut des nations, la vie de ceux qui étaient morts, la source de la vie et de la grâce; le Verbe de Dieu, en un mot, revêtu d'une chair virginale. Il parut dans la nudité pour couvrir la nôtre, dans la pauvreté pour nous enrichir, dans l'abaissement pour nous élever jusqu'aux cieux, dans les larmes, comme l'un des enfants des hommes, pour nous mériter une gloire et une félicité éternelles.

Mais comment parut-il? C'est, mes frères, ce que vous apprendront ces paroles que la joie inspire en ce jour à l'Eglise. « Tel un astre produit son rayon; ainsi la Vierge enfante son fils. Par suite, l'enfantement de la Vierge ne porte pas plus atteinte à sa pureté que le rayon à l'astre duquel il émane. » Quoique cette comparaison soit bien propre à faire ressortir ce qu'il y a d'extraordinaire dans la conception et la naissance du divin enfant, une parole du Prophète royal l'exprime encore avec plus de brièveté et d'élégance. Au lieu de la version suivante des Septante : *Ex utero ante luciferum genui te :* « Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore, » saint Jérôme et d'autres interprètes adoptent celle-ci : *De vulva orietur tibi ros adolescentiæ.* Or, d'après un pieux commentateur, on ne saurait prédire avec plus de précision et de délicatesse la conception et l'enfantement miraculeux de la Vierge mère. De même que les vapeurs terrestres soulevées dans les airs se condensent au lever de l'aurore, et tombant sur la terre, en augmentent la fertilité; de même l'Esprit saint, ayant rassemblé dans le sein de Marie le plus pur de son sang, en a formé le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en paraissant à la lumière, a rempli l'humanité de joie, et l'a rendue capable de produire toute sorte de vertus : et il est venu au monde, non-seulement sans compromettre la virginité de sa mère, mais encore sans lui causer la plus légère douleur.

C'est l'usage en certaines villes d'exempter de tout tribut le citoyen qui le premier expose au printemps du fruit nouveau sur

la place publique. C'est donc avec raison, ô Vierge sainte, que vous avez été dispensée du tribut des douleurs de l'enfantement, vous qui seule avez montré au monde le fruit qu'il attendait. Jusqu'à vous, il n'était né que des enfants du vieil Adam, conçus dans les souillures du péché, et impurs comme leur père. Le fruit de vos entrailles, ô Vierge bienheureuse, c'est l'homme nouveau, conçu par l'opération du Saint-Esprit; ou plutôt, c'est l'homme uni personnellement à la Divinité. A vous, ô Marie, l'honneur de donner ce fruit au monde. Quoi d'étonnant ensuite, si vous avez été exempte de la loi commune? Etait-il convenable que celui qui venait sauver les hommes, commençât par enlever quelque chose à la pureté virginale de sa mère? O naissance admirable! ô enfantement prodigieux! « La nature est dans la stupeur, s'écrie un Père de l'Eglise : une Vierge enfante un fils qu'elle a seule conçu dans ses propres entrailles. Le Créateur naît de sa créature; une mère vierge admire le fruit de son sein; une femme devient la mère de celui qui l'a faite. Où se portera tout d'abord mon admiration? Sera-ce sur cette fécondité miraculeuse, ou sur cet enfantement duquel la virginité n'a rien à souffrir? Mais pourquoi m'étonnerai-je de ceci, puisqu'elle avait Dieu même pour époux? « L'Esprit saint surviendra en vous, avait dit l'ange à Marie, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Ainsi, Dieu prenait pour son sanctuaire l'âme de celle qui devait le porter dans son sein et lui donner naissance. Ne soyons donc pas surpris, si Dieu, que la foi attire dans nos âmes, vient au monde sans blesser aucunement la virginité de sa mère. N'en recherchons pas la raison; ne mettons pas à bout les forces de l'intelligence humaine, car il est écrit : Qui racontera sa naissance? *Isa.* LIII, 8. Comment n'y aurait-il pas du nouveau là où brille la majesté divine? Examinez de quel instrument Dieu s'est servi pour créer l'univers : « Il dit, et tout a été fait; il a ordonné, et tout a été créé. » *Ps.* XXXII, 9. Ainsi nulle part d'instrument, ni de matière; une seule chose a tout suppléé, la puissance du Créateur. C'est en vertu de la même puissance qu'il a fait naître un homme d'une mère vierge, comme à l'origine du monde il créa la femme d'une côte du premier homme.

Dites-nous, ô bienheureuse Vierge, quelle fut la joie de votre cœur, lorsque vous fûtes revêtue du double honneur de la virginité et de la maternité, sans que l'un nuisît en rien à l'autre ; lorsque vous étiez environnée de la splendeur de tant de prodiges! Oh! s'il nous était donné de lire dans votre cœur très-chaste, de pénétrer les sentiments et les pensées qui agitent votre âme! Ce n'est pas sans raison que l'Evangéliste disait : « Marie conservait toutes ces paroles pour s'en occuper dans son cœur. » *Luc.* II, 19. Oui, tous les mystères, tous les prodiges accomplis depuis l'incarnation du Sauveur étaient l'objet de ses pieuses réflexions. Elle les considérait tous à la clarté brillante de sa foi : bientôt l'ardeur de sa charité augmentait encore, et lui inspirait les élans de la joie et de la reconnaissance les plus vives. Mais ce qui la jetait dans l'excès du ravissement, c'était la vue et la présence du divin enfant. Quoi! disait-elle, c'est bien là le Créateur de l'univers, le souverain des anges! Cet enfant étendu dans une crèche, gouverne le cours des astres, les révolutions du globe et la marche du monde! Ce petit corps renferme la plénitude de la divinité! Quel amour, Seigneur, vous a jeté en de si noires ténèbres, en un si misérable exil! Quelle est la bonté, la miséricorde, la libéralité qui vous a porté à remédier de la sorte à notre salut! Car votre pauvreté nous enrichit; votre abaissement nous ouvre l'accès du ciel; l'humanité que vous nous empruntez nous fera participer à votre divinité. Mais pouvait-on attendre moins de l'abîme insondable de votre bonté? Et pour moi, d'où me vient ce bonheur, cette gloire, d'avoir été choisie entre toutes les femmes de tous les siècles pour donner le salut au monde, et appeler du doux nom de fils l'auteur de tout ce qui existe? « Je vous bénirai donc, Seigneur, en tout temps. Tous mes ossements diront : Seigneur, qui est semblable à vous? » *Ps.* XXXIII, 1, et XXXIV, 10.

Telles étaient, mes frères, les paroles que la bienheureuse Vierge adressait à son fils du fond de son cœur avec un sentiment d'ineffables délices. Comment ensuite exprimer l'amour mêlé de respect avec lequel elle pressa sur son sein son enfant nouveau-né? La foi lui montrait clairement dans Jésus le Dieu véritable; mais elle y voyait aussi son fils : d'un côté elle était mère, de

l'autre servante : comme la plus tendre des mères, elle brûlait d'embrasser son enfant bien-aimé et de le couvrir de baisers; comme servante du Très-Haut, c'est à peine si elle osait le toucher de ses mains très-pures. Elle n'ignorait pas qu'il était rigoureusement défendu aux prêtres de la loi de toucher l'arche d'alliance, pâle image du Dieu fait homme. Elle n'ignorait pas non plus ce mot de l'Ecriture : « Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur. » *Isa.* LII, 11. Or, si des vases d'airain exigeaient de ceux qui les touchaient la pureté de l'âme, que devait exiger l'auteur et la source mêmes de la pureté? Voilà pourquoi la Vierge sainte, pénétrée à la fois de respect et d'amour, embrasse, au milieu des larmes que lui arrachent sa piété et sa tendresse, le corps de son enfant, l'enveloppe de langes, l'entoure de ses bras, le réchauffe sur son sein, et le ranime de son lait virginal. Cela fait, « elle l'étend dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Puissent, mes frères, vos prières rendre ma parole assez persuasive pour remplir vos cœurs, et non vos oreilles seulement, des sentiments que me suggère ce spectacle ! Je voudrais, par le lieu où le Seigneur daigne habiter, vous faire comprendre quelque chose de l'immensité de sa bonté. Visitez d'abord des yeux de l'esprit l'hôtellerie tout entière. Vous y verrez des gens accourus de tous les pays pour obéir à la loi de l'empereur. Tout y retentit du bruit, des cris, de la voix des personnes qui arrivent. Les unes se plaignent d'être trop pressées; les autres, de n'avoir pas de place ni de fourrage pour leurs montures; d'autres, de ce qu'on ne leur sert rien à manger. Mais venez dans l'intérieur de la maison; vous découvrirez une étable nauséabonde, où sont entassés les mulets, les chameaux, les ânes et les chevaux. Tous ces animaux sont attachés à une crèche, et leurs maîtres s'occupent de leur faire la litière et de pourvoir à leurs besoins. Si vous tournez les yeux de tous les côtés, vous finirez par apercevoir dans un coin obscur une jeune fille de noble race, d'un maintien et d'un extérieur pleins de dignité, mais de pauvre condition, en compagnie d'un ouvrier, son époux. C'est là la seule place qu'ils aient pu obtenir; et si les animaux ne l'eussent partagée avec

eux, ils seraient demeurés sans abri. Vous y verrez encore un petit enfant couché sur un peu de foin et de paille dans une crèche, et mêlant ses vagissements aux hennissements des chevaux et au tumulte qui s'élève de toutes parts. Auprès de lui est sa mère qui le réchauffe, l'allaite, et essuie les larmes de ses petits yeux avec une sollicitude toute maternelle. Voilà ce que vous verrez des yeux du corps. Ouvrez maintenant ceux de la foi, et dans cet enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche, vous reconnaîtrez le Dieu du tonnerre, celui qui dirige les astres dans leurs courses, qui donne au soleil son éclat, à la lune son croissant, et qui gouverne les révolutions de la terre aussi bien que les sphères célestes. Hé bien! n'êtes-vous pas mis hors de vous, à la vue de ce rapprochement de la plus grande et de la plus vile des choses? N'êtes-vous pas tout entiers à l'étonnement, à la stupeur, à l'effroi? Les philosophes prétendent que le sage ne doit s'étonner de rien. Pourtant le plus sage des hommes, Salomon, après avoir employé sept ans à construire le plus beau temple de la terre, dès que le Créateur et le Roi des cieux y eut établi son siége et sa demeure, s'écria dans l'étonnement le plus profond : « Faut-il donc croire que Dieu habite sur la terre? Si le ciel et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, comment cette maison que j'ai bâtie vous contiendrait-elle? » II *Paral.* VI, 18. Si c'était pour ce grand roi un sujet de merveilleux étonnement que le Créateur des cieux daignât habiter dans un temple construit à grands frais, que penserait-il, chrétiens, quelle serait son épouvante, si, entrant dans l'étable de Bethléem, il apercevait au milieu des animaux le Roi des rois et sa sainte mère? La reine de Saba était hors d'elle-même, lorsqu'elle eut vu le palais et la maison de Salomon : n'en serait-il pas ainsi de Salomon lui-même, s'il contemplait, non pas le splendide appareil, mais la pauvreté, l'indigence, l'abjection du souverain Maître de toutes choses? Ce qu'il eût ressenti, on le comprend aisément, mais l'exprimer est audessus de la parole humaine. Marie ne resta pas, de son côté, insensible à ce spectacle de la bonté divine. Outre la foi qui l'animait, l'Esprit saint, qui l'instruisait sans cesse, et qui lui avait révélé toute l'économie de ce mystère, lui indiquait ce qu'il y avait

là d'admirable et d'incompréhensible. Assurément, si la vertu d'en-haut ne l'eût soutenue, le cœur de la sainte Vierge se fût brisé en présence d'une humilité si prodigieuse.

Marie, avons-nous dit plus haut, coucha l'enfant dans une crèche : *Reclinavit illum in præsepio.* Ne pensez pas, mes frères, que ceci ait eu lieu par hasard : les sages eux-mêmes, à plus forte raison le chrétien véritable, ne laissent au hasard aucune place dans l'explication des choses humaines. Pour ce qui est de l'incarnation du Fils de Dieu, toutes les circonstances en ont été déterminées avec la plus profonde sagesse. Pourquoi donc Jésus naissant est-il couché dans une crèche? A mon avis, pour deux raisons : premièrement pour soulager ainsi les peines des pauvres, principalement de ceux qui devaient embrasser la pauvreté évangélique. En se soumettant à cette épreuve, le divin enfant, ou plutôt la vertu et la sagesse increéée avait devant les yeux les moines et les anachorètes de tous les temps qui peupleraient les solitudes de l'Egypte et de la Syrie, les chrétiens de tous les siècles qui, embrassant la pauvreté de l'Evangile, se retireraient dans les antres, dans les cavernes, dans des cellules ou des monastères pour y fouler aux pieds les biens de la terre et y vivre dans les privations et les austérités. L'Homme-Dieu n'ignorait pas quel motif de courage et de consolation les saints puiseraient dans ses propres exemples. De même qu'il monta plus tard de grand cœur sur la croix, parce qu'il savait que ses souffrances soutiendraient d'innombrables martyrs dans leurs supplices; de même aujourd'hui il endure volontiers les incommodités de la crèche, les souillures de l'étable, les rigueurs de l'hiver, afin de préparer à ses disciples une source de courage et de consolation. La seconde raison qui porta le Sauveur à vouloir être couché dans une crèche, c'est qu'il voulait condamner et confondre par cet exemple l'orgueil, l'ambition, la mollesse, le faste des riches et des grands de ce siècle. Rien de plus contraire à ces vanités que le choix du divin enfant. C'est à vous qu'il adresse cette leçon, chrétiens qui aimez tant vos aises et vos convoitises. Comment pouvez-vous professer la piété chrétienne, et rechercher des choses que ses maximes réprouvent? Que signifient ces palais somptueux, ces vastes éta-

blissements que vous élevez, tandis que vous négligez et méprisez Jésus-Christ, souffrant et nécessiteux, dans vos frères souffrants et nécessiteux? N'avoir jamais les exemples de Jésus-Christ devant les yeux, faire soi-même le contraire, est-ce donc là être chrétien? Regardez cette crèche; contemplez le lieu où est couché le Roi de toutes les créatures. Contemplez-le, vous, femmes, qui au jour de la naissance de vos enfants, vous jetez dans de folles dépenses, et leur faites sucer la vanité avec le lait. Comment osez-vous agir ainsi, et n'être pas saisies de frayeur? N'entendez-vous pas cette parole du Sauveur : « Lorsque le Paraclet sera venu, il condamnera le monde en toute justice, car le prince du monde est déjà jugé. » *Joan.* XVI, 11. Et pourquoi est-il jugé? Parce que les œuvres du Christ sont une éclatante condamnation des œuvres et des maximes que Satan inspire aux hommes. L'humilité du Christ condamne l'ambition des mortels; la pauvreté de sa crèche condamne notre avarice : ses larmes, son dénûment, sa patience condamne nos vaines joies, nos rires, notre folie, notre vanité, notre soif de la vengeance. Un jour, mes frères, le Sauveur condamnera solennellement les folles occupations des hommes; mais cette condamnation, il l'a portée tacitement du haut de la crèche, de la croix, et à tous les instants de sa vie. Si le spectacle du Sauveur couché sur une crèche ne vous touche pas, si la bonté et la condescendance de votre Dieu vous laissent insensibles, tremblez du moins à la pensée du jour où il viendra dans la gloire de son Père, environné de légions d'anges, pour juger l'univers et vous reprocher votre ingratitude. Que lui répondrez-vous, lorsqu'il vous rappellera l'excès d'abaissement auquel il est descendu pour vous, tandis que vous n'y avez répondu que par l'enflure et l'arrogance? Pensez-y maintenant, il en est temps, si vous ne voulez pas faire servir à augmenter votre damnation les inestimables bienfaits destinés à assurer votre salut.

« Et il n'y avait pas pour eux de place dans l'hôtellerie. » Pourquoi, mes frères, le Sauveur a-t-il voulu naître dans une hôtellerie, c'est-à-dire dans une maison ouverte au public et spécialement aux voyageurs? Telle est, en effet, la condition de tous les mortels. Nous sommes tous voyageurs : la nature nous a préparé

une hôtellerie ici-bas, mais non une demeure permanente. Dieu est venu vers nous, voyageurs, afin que n'étant plus ni voyageurs ni étrangers, nous devinssions les concitoyens des saints, et les membres de la maison de Dieu. Pour profiter d'une telle munificence, il faut entrer dans l'hôtellerie, et ne pas nous dissimuler que nous sommes des voyageurs sur la terre. Les personnes qui vivent comme si elles devaient ou espéraient ne jamais mourir, ne vivent pas chrétiennement; parce qu'elles substituent l'exil à la patrie, se plaisant dans l'un, et ne s'occupant pas de l'autre : à l'exemple des enfants de Gad et de Ruben, elles ont choisi quelques champs sur les bords du Jourdain, et elles ont renoncé à leur part de la terre promise.

Mais voici l'humilité qui se joint dans ce mystère à l'humilité, la pauvreté à la pauvreté. « Dans cette même contrée, poursuit l'Evangéliste, se trouvaient des bergers. » Ainsi tout est humble, tout est pauvre à la naissance du Sauveur. Humble est la maison, humbles sont les langes, humble la couche, humble la demeure, humble la mère, humbles enfin ceux à qui la naissance de Jésus est annoncée. Voulez-vous que le Christ naisse en vous, que des voix d'anges vous l'annoncent; soyez humbles de cœur, soyez pauvres d'esprit : c'est aux hommes animés de ces dispositions que le Christ vient prêcher son Evangile, et qu'il se fait principalement annoncer. Mais il ne vous suffit pas d'être humbles, défiants à l'égard de vous-mêmes, et de placer en Dieu toute espérance de salut; il faut joindre à l'espérance et à l'humilité la vigilance, à l'imitation des bergers qui veillaient sur leurs troupeaux. L'objet de votre vigilance, c'est votre corps, votre âme, ce sont vos sens intérieurs et extérieurs, et tous vos sentiments, afin qu'ils ne se mettent pas à la poursuite des biens et des voluptés terrestres, que la mort ne s'introduise pas en vous par suite de quelque imprudence, et que l'âme, enlevée à la pratique et au culte des choses du ciel, ne devienne pas l'esclave de la matière. C'est au milieu de semblables veilles que les anges apparaissent volontiers, et répandent la joie de la naissance du Sauveur.

Le récit évangélique ajoute ensuite : « Et soudain, on entendit la multitude de la milice céleste se joindre à l'ange, louer Dieu et

chanter : Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux. » Quoi ! mes frères, cet enfant si petit et si humble serait cependant assez grand, assez élevé, pour que les anges chantent ses louanges, tandis qu'il est gisant sur une crèche ? Rien de plus misérable que de naître dans une étable, de reposer sur une crèche, puisque l'une et l'autre sont réservées aux animaux. Mais aussi rien de plus beau que de voir, au moment de cette merveilleuse naissance, une lumière divine illuminer la terre, les célestes phalanges, les chœurs angéliques chanter dans les hauteurs des cieux les louanges de Dieu, et remplir l'air des plus harmonieux accents. Quel est l'homme dont la naissance a été annoncée par le chant et la voix des anges ? L'humilité du Christ naissant vous choque-t-elle ; écoutez le bienheureux Maxime, et ce sentiment s'effacera bientôt de votre cœur : « Si votre faiblesse vous représente comme peu digne de votre foi, que le Fils de Dieu soit né d'une femme, rappelez-vous que cette femme était vierge. Si les langes qui l'enveloppent l'avilissent à vos yeux, jetez les yeux sur les anges et sur l'armée céleste qui chantent ses louanges. Etes-vous tenté de mépriser la crèche où il est couché ; levez les regards vers le ciel, et vous y découvrirez un nouvel astre chargé d'annoncer au monde sa venue. Si vous croyez ce qu'il y a de bas en ce mystère, croyez aussi ce qu'il y a de miraculeux. Si vous ne craignez pas de raisonner sur les choses les plus humbles, respectez au moins la profondeur des choses célestes. C'est de la bouche des mêmes témoins que vous avez appris, et ce qu'il y a d'humble, et ce qu'il y a de glorieux dans la naissance du Sauveur. »

Il est impossible de ne pas reconnaître la double nature du Christ dans l'union de tant de gloire à tant d'abaissements. S'il nous manifeste la bonté et la condescendance de l'une, il ne nous révèle pas moins la majesté de l'autre. Le prophète Isaïe semble indiquer cette double nature dans ces paroles : « Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. » *Isa.* IX, 6. En disant « un petit enfant nous est né, » il fait allusion à la nature humaine ; en ajoutant, « un fils nous a été donné, » il déclare la majesté de la nature divine. C'est ce qu'un pieux docteur développe avec beaucoup d'élégance : « Il est né pour nous, celui qui existait pour lui. Il

nous a été donné par la Divinité, tandis qu'il est né d'une vierge. Il est né soumis au déclin, il nous a été donné, parce qu'il ne connaissait pas de commencement. Il est né, et en cela il était plus jeune que sa mère. Il nous a été donné, et il n'était pas moins ancien que son Père. Il est né pour mourir; il nous a été donné comme source de vie. Celui qui était nous a donc été donné; celui qui n'était pas est né. Ici, il est abaissé; là, glorifié : ici il combat pour moi; là il règne dans sa puissance. »

Que personne d'entre vous, mes frères, ne pense que l'incarnation du Verbe ait ôté quelque chose à la Majesté divine. Comme le dit saint Léon : « L'anéantissement par lequel le Dieu invisible a daigné se rendre visible, est un témoignage de miséricorde, et non une marque de faiblesse. » Dans les paroles du Prophète, il y a encore un mot répété deux fois, à dessein sans aucun doute, et que nous ne devons pas passer sous silence : « Un petit enfant *nous* est né ; un fils *nous* a été donné : » *Parvulus natus est* nobis, *et filius datus est* nobis. Ce qui montre que le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous, et non pour lui ou pour les anges. « Il n'est pas né pour lui, dit à ce sujet un saint abbé, en sorte qu'il dût à sa naissance, ou l'être, ou quelque autre perfection; puisque, avant de venir au monde, il jouissait d'une éternelle félicité. Il n'est pas né pour les anges, parce que les uns, étant demeurés dans la vérité, n'avaient pas besoin de réparateur, et que les autres, en tombant, avaient fait une chute irréparable. C'est donc à nous qu'un si grand Seigneur a été donné; c'est donc pour nous qu'il est né. » Donc, ô homme, si tu estimais devoir beaucoup à Dieu parce qu'il avait bâti cet immense univers, non pour lui, qui était le même avant que les montagnes existassent, avant que la terre et le globe fussent formés, ni pour les anges qui, étant des substances spirituelles, n'ont besoin ni d'espace, ni d'aliments corporels, mais pour toi seul ; comprends maintenant de quel bienfait tu es redevable à Dieu, par la différence qu'il y a entre la création de l'univers, et l'abaissement de Dieu se faisant homme pour te sauver : ce dernier bienfait étant autant au-dessus du premier, que Dieu est au-dessus de ses créatures. Par le premier de ces bienfaits, Dieu t'a donné un monde corporel;

par le second, il s'est donné lui-même. Or, en se donnant à toi, que ne t'a-t-il pas donné? « Est-ce qu'il est possible, dit le pieux auteur que nous citions tout à l'heure, d'énumérer les biens qui nous ont été donnés, lorsque cet enfant nous a été donné? Il n'est point de don parfait qui, grâce à lui, ne soit descendu vers nous. N'a-t-il pas apporté avec lui toutes les richesses du ciel, tous les trésors de la divinité? Quoiqu'ils soient cachés en lui, il en a déjà manifesté un grand nombre, et les a distribués comme un *donativum* à ses fidèles combattants. Cependant, ils ne sont rien, comparés à ceux qu'il réserve aux vainqueurs. Exposez en détail, si vous le pouvez, les grâces de tout genre, les vertus de toute espèce, les secours de toute nature dont il est la source. C'est à lui que nous devons les sacrements, les consolations des saintes Ecritures, les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique. C'est à lui que les martyrs, les confesseurs, les vierges de tout âge, de toute condition, de toute langue, de tout pays, sont redevables de leurs couronnes. Vous êtes étonnés, nous dit l'Eglise, de cette multitude de richesses dont ma pauvreté est tout à coup environnée, et de la gloire qui m'éclaire : c'est que le Fils de Dieu nous a été donné; oui, le Fils de Dieu, le Dieu de la grâce, le Dieu de la gloire, le Dieu des vertus. Il serait bien plus surprenant qu'il ne fût pas accompagné de ses biens, étant lui-même le bien suprême. « Ceux qui cherchent le Seigneur, dit le Psalmiste, ne seront privés d'aucun bien. *Ps.* XXXIII, 2. » Que sera-ce donc de ceux qui le reçoivent? Si vous êtes surpris de ce qui nous a été donné par le Fils, je mettrai le comble à votre surprise en ajoutant que tout avec lui nous a été donné. Dieu nous ayant donné son Fils, en qui et par qui toutes choses subsistent, comment ne nous aurait-il pas donné avec lui toutes choses? Tout est à nous, disait saint Paul, I *Cor.* III, 22, parce que le Seigneur et le Créateur de toutes choses nous appartient. » Pourquoi insisté-je, mes frères, sur ces vérités? Afin que vous vous glorifiiez de ce qu'un Fils vous a été donné, et que vous méprisiez, à cause de lui, les présents et les promesses du monde.

Puisque le bienfait de la naissance du Sauveur renferme en lui seul tant d'autres bienfaits, ne soyons pas étonnés, mes frères, de voir, non pas un ou plusieurs anges, mais la milice céleste toute

entière, quitter les cieux pour la terre, et chanter : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux : » *Gloria in altissimis Deo.* Qu'y a-t-il donc de commun entre vous et le mystère, esprits bienheureux ? Est-ce que cet enfant n'a pas été promis aux descendants d'Abraham ? Etes-vous donc aussi descendants d'Abraham, vous qui vous réjouissez si fort de sa naissance, et remerciez Dieu de ce bienfait ? Cet enfant est à nous ; il nous appartient ; et en devenant participant de notre nature, il s'est entièrement consacré à l'œuvre de notre salut. C'est vrai, répondent les anges ; mais, comme vous n'avez nullement mérité ce bienfait ; comme il est dû à la seule bonté de Dieu, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer une œuvre où l'immense bonté de notre maître éclate d'une façon inconnue pour nous jusqu'à présent.

Ainsi, mes frères, les anges se réjouissent de notre salut. Embrasés d'une charité toute fraternelle, ils s'intéressent à ce qui nous intéresse, et en conséquence, ils se joignent à nous pour remercier Dieu et célébrer ses louanges. C'est en effet le caractère de la vraie charité d'estimer sienne la félicité d'autrui, et d'en rendre grâces à Dieu comme si nous étions en cause. Tels ne sont pas les sentiments des chrétiens qui usent des biens du prochain, qui sont tourmentés d'envie du bonheur d'autrui, qui sèchent de jalousie quand il lui arrive quelque avantage, et pour qui le bien qui arrive à leurs frères est un véritable supplice. Mais revenons au cantique des anges. Nous les voyons chanter les louanges de Dieu, en retour du bienfait de l'Incarnation, encore que Jésus-Christ ne les ait pas délivrés de la captivité du démon, et qu'il n'ait pas élevé leur nature à une dignité infinie. Et nous, chrétiens, que ce bienfait concerne spécialement ; nous qu'il a exaltés, ennoblis, rachetés, comblés de tous les biens, soustraits aux puissances des ténèbres, et rendus participants de la nature divine ; nous qui sans le Sauveur aurions été précipités dans l'enfer, nous ne remercierions pas le Seigneur de ce bienfait inénarrable ? nous ne chanterions pas ses louanges ? et à peine accorderions-nous un instant à la méditation de ce qu'il y a de magnificence dans cette libéralité de notre Dieu ? Quel est parmi vous celui qui dérobe une seule heure aux occupations terrestres, pour tâcher de com-

prendre l'infinie charité de Dieu envers les hommes, et de découvrir les moyens de s'assurer le salut promis aux âmes qui s'occupent des mystères célestes? Des chrétiens qui prétendent croire en Jésus, le Fils de Dieu, né d'une vierge, et couché, pour nous sauver, dans une misérable crèche, osent bien ne pas s'abandonner à la contemplation de ces merveilles, et ne songent même pas à s'en entretenir dans leurs maisons et hors de leurs maisons, la nuit et le jour, en eux-mêmes ou avec leurs semblables! Un disciple du Christ pourra-t-il, en ces jours de fête, parler d'autre chose que de son maître nouveau-né et enveloppé de langes? O folie, ô insensibilité humaine! « Le bœuf reconnaît celui qui le soigne, et l'âne la crèche de son maître, » *Isai.* I, 3; et des chrétiens négligent de visiter par la méditation Jésus dans la crèche où il repose! Ainsi, nons nous souvenons si peu de ce bienfait, qu'en ce temps destiné par l'Eglise à en rappeler la mémoire, nous ne réfléchissons pas à la nature de ce mystère. O ingratitude effrayante de l'homme! ô cœurs de fer, inaccessibles à des sentiments que les bêtes farouches éprouvent et témoignent autant qu'il est en leur pouvoir!

Que vous dirai-je encore, mes frères? Je ne sais; mais prenez garde de ne pas recueillir le fruit de la Rédemption, vous qui n'appréciez pas le bienfait du Rédempteur. Pour les personnes que les mystères de notre foi ne touchent en aucune manière, Jésus-Christ semble n'être pas né ni avoir souffert. Ce n'est pas à ces personnes, en effet, mais aux hommes de bonne volonté, que les anges aujourd'hui annoncent la paix : non la paix que donne le monde, mais la paix que le Roi de paix a apportée du ciel sur la terre, laquelle surpasse tout sentiment. Ne poussons pas si loin l'ingratitude et la folie, et ne négligeons pas des mystères qui nous intéressent de si près. Cessons de ressembler aux animaux sans raison, et, à l'exemple de David, demeurons toujours auprès de Dieu et soyons toujours avec lui. Pour cela, visitons assidûment la crèche adorable, prenons-y la nourriture divine qui nous y sera offerte, afin de croître pour le salut; et ainsi devenus un jour des hommes parfaits, nous entrerons dans la gloire de l'immortalité. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FETE DE NOEL.

Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.

Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.
Luc, II, 12.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Quoique les anges aient aujourd'hui donné la nouvelle de la naissance du Sauveur comme le sujet d'une grande joie pour le monde entier, rien cependant, au milieu de la joie universelle, n'égale le bonheur de la glorieuse Vierge Marie. Si elle a aussi bien que nous une part égale au salut qui se lève sur le monde, elle a de plus que nous l'honneur incommunicable d'être la mère du Sauveur et d'avoir conservé intacte sa virginité. Elle se réjouit avec les hommes du salut des hommes ; mais elle se réjouit aussi de la dignité qui lui a été conférée. Pour juger des transports de sa joie, rappelez-vous le mot de l'Homme-Dieu : « Lorsqu'une femme est au moment d'enfanter, elle est dans la tristesse, parce que son heure est venue. Dès qu'elle a mis au monde son enfant, le bonheur qu'elle éprouve lui fait oublier sa tristesse. » *Joan.* XVI, 21. Ainsi toute mère est heureuse d'avoir enfanté un fils, quoique conçu dans l'iniquité ; et c'est assez de ce bonheur pour lui faire oublier les douleurs de l'enfantement. Quel a donc été, je vous le demande, le bonheur de la sainte Vierge, qui enfante sans douleur celui qui, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, au lieu d'avoir été conçu dans le péché, vient expier tous les péchés ? Assurément, plus est noble le fruit de ce sein virginal, plus sa délivrance est merveilleuse, et plus complète est sa félicité. Tressaillez d'allégresse, vous tous qui aimez Marie, et rassasiez-vous à la source de ses consolations. Tout en reconnais-

sant le bienfait de votre rédemption, honorez aussi la dignité qui lui est particulière. Réjouissez-vous avec elle, mais d'une joie digne d'un si grand mystère, d'une joie spirituelle et céleste, et non d'une joie charnelle et terrestre. Ce n'est plus le temps de célébrer les solennités comme les célébraient les Juifs : la loi qui nous a été donnée nous convie à une joie toute spirituelle, comme cette loi elle-même. Ce n'est pas ainsi que l'entendent les chrétiens qui croient avoir dignement célébré la naissance du Seigneur, lorsqu'ils se sont livrés aux jeux, aux festins et aux excès de table. Les insensés ! ils célèbrent les pleurs du Christ, ses vagissements, ce qu'il souffre pour eux d'une saison aussi rude et d'une couche aussi grossière, son indigence extrême, en se livrant aux divertissements que le Sauveur a voulu abolir au prix de ces mêmes souffrances, et de celles qu'il endurera plus tard sur la croix ! Je reconnais ici la main du prince de ce monde. Désespérant d'abolir les jours consacrés à la célébration des mystères de notre foi, il s'est appliqué à ce que ces jours fussent plutôt consacrés aux plaisirs qu'à la piété, plutôt à une joie mondaine qu'à honorer les mystères de la foi chrétienne. Pareils aux Philistins qui, dans leur jalousie, comblaient de pierres et de décombres des puits creusés par les serviteurs d'Abraham, les ennemis du genre humain souillent de la poussière des voluptés terrestres les fêtes que l'Eglise a établies en l'honneur du Christ, et s'efforcent d'y substituer la chair à l'esprit. Implorons du Seigneur, mes frères, par l'intercession de la bienheureuse Vierge la grâce de célébrer différemment le mystère de cette solennité, et récitons la prière accoutumée. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Bien des sujets d'édification se présentent aujourd'hui, mes frères. Nous nous bornerons présentement à l'explication du texte que vous avez entendu, parce qu'il exprime la principale partie de ce mystère. L'envoyé céleste y donne des signes bien surprenants aux bergers pour trouver le Sauveur qui vient de naître : « Vous trouverez, leur dit-il, un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Que signifient ces indications étranges?

Soit que je considère la majesté divine de mon Sauveur, soit que je considère son caractère royal, je ne vois dans ces signes rien que d'étrange et d'inexplicable. Pourquoi, divin messager, appelez-vous enfant celui que l'Evangéliste nomme le Verbe de Dieu, *in principio erat Verbum?* Joan. I, 1. Vous prétendez qu'il est enveloppé de langes, et le Prophète-roi dit que la lumière est son vêtement. *Ps.* CIII, 2. Vous dites qu'il est couché dans une crèche, et il dit par la bouche d'Isaïe : « Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds. » *Isai.* LXVI, 1. Le même prophète nous crie : « Voilà votre Dieu. » *Isai.* XXV, 9. Où est-il donc? Dans une crèche. — Oui, j'y trouve un petit enfant. Est-ce bien là celui qui remplit le ciel et la terre, et dont la majesté est à l'étroit dans les limites de l'univers? Je vois un enfant enveloppé de langes : est-ce bien celui qui s'environne d'une lumière inaccessible comme d'un manteau? J'entends les vagissements de cet enfant : est-ce bien celui dont la voix éclate comme la foudre, et dont la terrible parole porte les puissances angéliques à se couvrir de leurs ailes? Si je n'écoute que la raison humaine, ces divers signes me paraîtront indignes de la Majesté divine; mais si, détournant les yeux de la splendeur de l'infinité divine, je les arrête à la cause qui l'a déterminée à s'abaisser si profondément, ce que je trouvais tout à l'heure inexplicable me semblera parfaitement juste et raisonnable. Personne ne reprochera à un roi partant pour la chasse, de quitter ses habits de pourpre et d'or pour prendre de plus simples vêtements. C'est pourquoi examinons attentivement le but de l'avènement du Sauveur. Qu'avez-vous donc à faire, Seigneur Jésus, en ce bas monde? Quelle œuvre vous proposez-vous d'y exécuter? Pourquoi ce long voyage que vous entreprenez? Assurément vous venez parmi nous pour apporter, en médecin bienfaisant, un remède aux maux qui nous dévorent. Or, entre ces maux, trois ont pris des proportions effrayantes, l'orgueil, la faiblesse de notre espérance, et la langueur de notre charité : et tels sont ceux que vous avez essayé de guérir par les plus sages moyens.

Pour commencer par l'orgueil, cette plaie couvrait le genre humain tout entier. Issus d'un père que l'orgueil avait précipité

du faîte de l'honneur, les hommes avaient reçu ce vice comme par droit d'héritage, et ils se le transmettaient invariablement les uns aux autres. Ainsi, parmi les passions humaines, aucune n'est plus violente que l'amour des honneurs, qui nous jette dans toute sorte de périls, et quelquefois de crimes, pour nous frayer un chemin jusqu'à ces dignités que nous désirons tant. Or, de tous les remèdes propres à guérir ce mal, le plus efficace est l'exemple de l'humilité, surtout quand cet exemple part de haut. Mais quel exemple plus illustre par son origine, que celui de l'humilité du Sauveur naissant? Que des rois, des empereurs, des souverains pontifes s'humilient profondément, je n'y vois rien que de naturel, car tous sont sortis du néant, et n'ont pour fond que le néant. Mais que le Créateur suprême de toutes choses, celui sur le vêtement et la cuisse duquel il est écrit, au témoignage de Jean : « Roi des rois, Seigneur des seigneurs, » *Rex regum*, *Dominus dominantium,* Apoc. XIX, 16; celui qui habite une lumière inaccessible, I *Tim.* VI, 16, qui siége au-dessus des chérubins; celui qui vole sur l'aile des vents; celui que chantent les astres du matin; celui dont la présence ébranle la terre avec fracas, dont les pas font trembler les colonnes du ciel; celui auprès duquel les plus belles choses ne sont rien; que cette majesté souveraine, dis-je, soit descendue au dernier degré de l'abaissement, voilà ce qui surpasse toute admiration. Voyez-le d'abord dans une étable de vils animaux; puis sur une croix infâme; puis dans le tombeau, comme un simple mortel; puis dans les enfers. Pouvait-il donner de plus frappants exemples d'humilité? Parcourez la vie entière de Jésus-Christ, depuis son berceau jusqu'à sa mort; ses actions et ses paroles, tout y respirera l'humilité, y recommandera l'humilité, y prêchera l'humilité au cœur de l'homme. Comme des assiégeants qui, voulant venir à bout d'une forteresse, ne cessent de battre ses murs jour et nuit avec des béliers et d'autres machines de guerre; le divin Sauveur n'a cessé un seul instant de sa vie de battre en brèche notre orgueil. De là ces paroles de saint Grégoire : « Lorsque le Fils unique de Dieu a pris notre humanité; lorsque, d'invisible, il est devenu non-seulement visible, mais un objet de mépris; lorsqu'il supportait les injures, les moqueries,

les outrages, les opprobres et les supplices; c'était l'humilité de Dieu qui instruisait l'orgueil de l'homme. »

N'hésitons pas, mes frères, en présence d'un tel exemple d'humilité, à déposer tout levain d'orgueil, à baisser la tête et à porter le joug de cette sainte vertu. Lorsque le meurtre d'Urie eut appelé la vengeance divine sur la tête de David, et que ce prince, les pieds nus, la tête voilée, et fuyant devant Absalom, gravissait la pente du mont des Oliviers, les serviteurs qui l'accompagnaient avaient la tête voilée et pleuraient comme leur maître. Or si, en ce moment, l'un de ses gens fût demeuré à cheval, à coup sûr il se fût rendu coupable d'orgueil et d'inconvenance. Le roi des anges et des hommes s'est tellement abaissé, non à cause de ses crimes, mais des nôtres, qu'Isaïe l'appelle le dernier des hommes, *Isai.* LIII, 3; et moi, misérable créature, couverte de toutes sortes de vices, je me glorifierais sur la terre, et me complairais dans de grandes et superbes pensées!

Ainsi, à considérer la vertu du remède, il ne pouvait y en avoir de plus efficace. Voilà pourquoi le Prophète, dans l'ardeur avec laquelle il soupirait après la venue du Sauveur, s'écriait : « Plût à Dieu que vous rompissiez les cieux et que vous descendissiez : les montagnes disparaîtraient devant votre face. » *Isai.* LXIV, 1. Les montagnes dont parle Isaïe, ce sont les hommes orgueilleux et superbes, dont l'humilité prodigieuse du Sauveur devait briser l'orgueil.

Ici, mes frères, trois choses se disputent également mon admiration : c'est en premier lieu l'anéantissement que daigne subir pour nous la Majesté divine; en second lieu, c'est la grandeur du mal qui a exigé un tel remède; en troisième lieu, c'est notre obstination à fuir les humiliations après un remède aussi efficace. Que de chrétiens si fort attachés à l'honneur, si susceptibles, que la plus légère offense, le moindre oubli dont ils sont l'objet donne lieu à des scènes scandaleuses de leur part! On voit tous les jours le désir de telle ou telle dignité entretenir les haines, les dissentiments entre les personnes les plus distinguées, les familles les plus honorables, les ordres divers, les ecclésiastiques aussi bien que les laïques. Ne t'étonne plus, ô homme, de voir un Dieu des-

cendre si bas pour guérir ton orgueil, puisque cet exemple ne te suffit pas pour abaisser l'enflure de ton âme. Pourquoi te plaindre de l'absinthe que renferme le breuvage qui doit te guérir? N'es-tu pas rempli des plus funestes humeurs? Comment considères-tu le Seigneur des anges, s'humiliant infiniment pour ton salut, toi qui, cendre et poussière, amas d'ordure, nourriture destinée aux vers, ne souffrirais pas d'être mesuré à ton ombre?

On demandait à Aristote ce que c'était que l'homme : C'est, répondit-il, un exemple de faiblesse, un débris du temps, un jouet de la fortune, une image d'inconstance, un sujet de malheur; et pour le reste, un composé d'humeurs et de bile. C'est pourtant cet être si misérable que ne peut vaincre l'humilité du Sauveur. « Orgueil vraiment intolérable, dit saint Bernard, que celui du vermisseau qui s'enfle, lorsque la Majesté divine s'anéantit. »

SECOND POINT.

Voilà, mes frères, le remède que le céleste médecin a apporté au premier de nos maux. Voyons encore comment il a ranimé notre espérance. Le défaut d'espérance était un mal aussi répandu et non moins grave que l'orgueil. Ce qui le prouve, c'est le recours que le Seigneur fait souvent au serment pour consolider ses promesses. « Le Seigneur l'a juré, et il ne s'en repentira pas, » dit-il dans un psaume, *Ps.* CIX, 4. Et dans un autre endroit : « J'ai juré par moi-même. » *Isai.* XLV, 23. Que faites-vous, Seigneur? Quoi! vous appuyez vos promesses sur le serment, vous, la vérité même, qui ne pourrait pas plus tromper qu'être trompée? Oui, le Seigneur ajoute à sa promesse le serment, mais à cause de notre faiblesse, mais afin que notre confiance fût inébranlable, « ayant, comme le dit l'Apôtre, deux raisons immuables de compter sur la parole de Dieu, et puisant dans ces raisons de solides consolations, nous tous qui n'hésitons pas à embrasser étroitement l'objet de notre espérance. » *Hebr.* VI, 18. Cette consolation puissante nous était bien nécessaire, car le fondement de notre espérance était bien mal assuré. Quoique doué de raison, l'homme ne parviendrait pas à croire ou à faire quelque chose au-dessus de ses facultés, s'il n'était aidé de quelque secours surnaturel. Ainsi,

pour conserver l'espérance des biens invisibles, il avait besoin d'un remède qui guérît sa défiance naturelle. Or, ce remède, c'est encore l'humilité du Sauveur naissant. Que n'attendrai-je pas du Seigneur, quand il revêt pour moi la forme et l'apparence d'un enfant? Et sa mansuétude et sa miséricorde ne sont pas autres à l'extérieur, autres à l'intérieur : les sentiments que je lis sur son visage sont également dans son cœur. Ce que son humanité sacrée me révèle, l'immensité de sa divinité le contient. Dieu d'ailleurs ne fait pas le contraire de ce qu'il ordonne : « Ne revêtez pas un double visage, » nous dit-il dans ses saints Livres, *Eccli.* IV, 26, c'est-à-dire, qu'il n'y ait pas de duplicité en vous, n'ayez pas une pensée dans le cœur et une autre sur les lèvres, ne prononcez pas des paroles de paix en présence de votre prochain, tandis que vous ne respireriez que la haine et la guerre. Mais si Dieu exige de nous la simplicité, ne nous en donnera-t-il pas le premier l'exemple? Montrera-t-il au dehors la douceur de l'agneau, et portera-t-il au dedans la cruauté du lion? Comment peut-il nous offrir les traits d'un innocent enfant, et nourrir dans son cœur des projets de vengeance? Ne doutons pas, mes frères, que son humanité sacrée ne réflète fidèlement les dispositions de sa divinité, à savoir, des dispositions de paix, de bénignité, de clémence, de bonté et de miséricorde. Par les mérites de l'incarnation du Verbe, de juge sévère, Dieu est devenu un père tendre; du Dieu des vengeances, il est devenu celui des miséricordes; mais cela pour les chrétiens qui imitent sa simplicité et son humilité, pour les chrétiens vraiment repentants et sensibles à la grandeur de ce bienfait, pour les chrétiens qui ne sont ni ingrats, ni endurcis dans le crime, ni prêts à abuser de la grâce divine pour donner à leur malice une plus large carrière. C'est dans ce sens qu'un pieux écrivain interprète ces mots du Psaume : « J'ai placé mon secours sur le Puissant, » *posui adjutorium in Potente,* Ps. LXXXVIII, 20. Ce qui voudrait dire suivant ce commentateur : Je viens de préférence au secours de ceux qui tâchent de me prévenir, et qui répondent de leur mieux à l'aide que je leur accorde. En effet on donnera à celui qui possède, et il sera dans l'abondance. *Matth.* XIII, 11.

Si l'extérieur du divin enfant remédie avec tant d'efficacité à la

faiblesse de notre espérance, ses vagissements et ses larmes n'on pas une moindre vertu. Quelles souillures ces larmes ne laveront-elles pas? Qui ne concevra pas l'espérance du pardon, en voyant couler ces larmes, témoignages certains de l'amour de Dieu envers nous? Quand les enfants de Jacob, par un conseil profond de Dieu, retrouvèrent à la tête de l'Egypte leur frère Joseph qu'ils avaient honteusement vendu, et qu'ils l'entendirent s'écrier contre leur attente : « Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu en Egypte, » ils furent dans une consternation et dans une épouvante telles, que leur langue paralysée en quelque sorte ne put émettre aucun son. Pour dissiper leur frayeur, le saint patriarche leur parla avec douceur et bonté, les attira à lui, les embrassa tous les uns après les autres et pleura avec eux. C'est alors seulement qu'ils osèrent lui parler. Voilà, mes frères, une image de ce qui arrive à notre âme. Vous n'ignorez pas que Joseph fut la figure de Jésus-Christ, et que ses frères furent la nôtre : comme eux, nous avons trahi et vendu notre frère. Mais quand et à quel prix ? me demanderez-vous. Lorsque l'attrait de quelque plaisir ou de quelque intérêt vous a fait offenser sans rougir la majesté de votre Dieu, violer ses lois, perdre sa grâce et son amitié : alors vous avez vendu à vil prix et éloigné de vous le véritable Joseph. Or, quoi de plus affreux, lorsque d'un côté s'offrait à vous le Créateur de l'univers, de l'autre un plaisir honteux ou un misérable intérêt, que d'avoir après mûre délibération prononcé cette sentence : « Je préfère ce plaisir ou cet intérêt à mon Dieu; je consens volontiers à éloigner mon Dieu de moi, à le vendre au besoin, pourvu que je possède l'objet de ma convoitise? » Il est vrai que vous ne formulez pas expressément ce jugement horrible; mais ce que vous ne dites pas en paroles, vous le dites par vos œuvres et votre conduite, toutes les fois que vous préférez une volupté grossière à la grâce et à l'amitié divines. Pour l'homme qui vit dans le péché, il ne voit pas du tout ce désordre déplorable, privé qu'il est de tout sens spirituel; mais dès que la lumière de la grâce commence à l'éclairer, il ne tarde pas à reconnaître le crime dont il s'est rendu coupable, et la laideur du péché. Quelquefois cette considération l'effraie tellement, que ne trouvant aucune excuse à donner au souverain

Juge, il serait sur le point de tomber dans le gouffre du désespoir. S'il y en a parmi vous, chrétiens, qu'une semblable douleur tourmente, qu'il s'approche de la crèche du salut, et qu'il y contemple les larmes de ce frère bien-aimé qu'il a vendu à vil prix, et la confiance renaîtra bientôt dans son âme. Car c'est pour vous, mon frère, que sont répandues ces larmes de Jésus, c'est pour vous qu'elles intercèdent, c'est vous qu'elles défendent, ce sont vos fautes qu'elles expient. Si vous pouviez pénétrer par le regard dans son cœur, vous y liriez ces mots : Pécheur, c'est pour toi que je verse ces larmes, en attendant que je puisse verser mon sang. De ces larmes, mêlées au sang de l'agneau sans tache, naît la source dont parle le Prophète : « Il y aura une source ouverte à la maison de David et à tous les habitants de Jérusalem pour purifier le pécheur de ses souillures. » *Zachar.* XIII, 1. Tous les prophètes témoignent encore que les hommes recevront au nom de cet enfant le pardon de leurs crimes. Lorsque la confiance du peuple était au moment de chanceler, Isaïe le soutenait par ces paroles : « Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem, appelez-la; car ses maux sont finis, ses iniquités lui sont pardonnées. » *Isaï.* XL, 1-2.

Réjouissez-vous donc, vous qui succombez sous le poids de vos péchés; réjouissez-vous et pleurez en même temps : unissez vos souffrances aux souffrances du Sauveur, vos larmes à ses larmes; et vous participerez ainsi à ses mérites. Souvenez-vous cependant que ces divines larmes purifient, non les impies et les pécheurs qui tournent tout en dérision, mais ceux qui pleurent sincèrement leurs erreurs, et qui se proposent de les éviter désormais avec le plus grand soin.

TROISIÈME POINT.

Mais le Sauveur, mes frères, aura-t-il remédié aussi efficacement à la charité languissante du genre humain qu'aux deux autres maux dont il était affligé? Ce dernier mal n'était certes pas le moins grave ni le moins difficile à guérir ; car l'amour de Dieu rencontrait chez les hommes de violents obstacles. Les philosophes enseignent que le bien est aimable; mais ils ajoutent que chacun

aime le bien qui lui est propre, qui répond le mieux à ses intérêts, de préférence au bien général. Parmi ces disciples de la sagesse, le plus grand nombre a reconnu en Dieu le bien suprême; mais la plupart n'ont pas reconnu en ce même Dieu leur propre bien. Pline écrit sur Dieu et sur son infinie majesté des choses sublimes; la conséquence qu'il en tire est qu'une nature aussi élevée ne saurait se mêler des misères humaines, et prendre souci de nos affaires, sans déroger à sa dignité par cette attention accordée aux choses de l'humanité. Tel était le sentiment des philosophes sur Dieu : il était, à leur avis, le souverain bien; mais il ne pouvait s'intéresser aux choses humaines. Or, comment aimer Dieu avec une semblable conviction? comment aimer un être dont on n'attendait rien, quand le motif principal de l'amour est d'ordinaire l'espérance d'un avantage? Ajoutez à cela la considération de la situation infime du globe auquel nous sommes attachés, et qui semble à une distance infinie de ces régions célestes dans lesquelles l'imagination place la demeure de Dieu. L'éloignement est un obstacle réel à l'union des hommes, et l'on a vu l'absence, aussi bien que la mort, leur faire perdre le souvenir des personnes qu'ils avaient aimées.

Un autre obstacle à l'amour de Dieu était l'inégalité et la différence de sa nature et de la nôtre. Comme l'a dit un ancien, la majesté et l'amour ne vont pas bien ensemble. Enfin, le principal obstacle était l'ignorance où nous vivions de la charité, de la bonté et de la miséricorde divines ; car ce sont les attributs qui nous attirent spécialement vers Dieu, et nous convient à son amour. Hé bien ! nul remède n'était plus propre à guérir ce mal, que le remède employé par le céleste médecin, et les anges et les hommes réunis n'en eussent jamais imaginé de plus efficace.

D'abord, rien ne porte mieux à l'amour que la bienfaisance. Or, quels bienfaits y a-t-il de comparables à ceux que résume l'avènement du Sauveur et le mystère de son incarnation? Il nous a réconciliés avec son Père; il nous a obtenu le pardon de nos péchés; il nous a rendu la grâce que nous avions perdue; il nous a envoyé le Saint-Esprit; il nous a faits participants de sa divinité; il nous a procuré l'honneur d'être les enfants adoptifs de Dieu; il

nous a établis héritiers de son royaume, et enfin il nous a couronnés d'honneur et de gloire. De plus, il nous a délivrés de quatre terribles ennemis : du démon, de l'enfer, du péché et de la mort; surtout du péché, qui fut la cause de tous nos maux, et qui nous avait dépouillés de l'héritage céleste. Une preuve incontestable d'amour est encore de souffrir beaucoup pour celui que l'on aime. Mais qui jamais supporta pour un ami de plus cruels supplices, que le Fils de Dieu n'en supporta pour nous ? Il commence aujourd'hui par verser des larmes et par endurer les incommodités de la crèche, en attendant qu'il verse son sang et qu'il subisse la mort de la croix. Si la ressemblance des natures est une cause d'amour, voici le Verbe divin devenu semblable à nous en tout, hormis le péché; voici le second Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Si l'amour naît de la parenté, voici le Créateur de l'univers qui s'unit à nous par les liens du sang, et qui devient notre chair et notre frère. Nous avons le droit de lui dire « Voilà l'os de mes os, la chair de ma chair. » *Gen.* II, 23. Si la vertu et la bonté sont une cause tellement puissante d'amour, que nous nous prenons à aimer des personnes que nous n'avons jamais vues, mais dont nous avons entendu raconter les vertus; quelle bonté comparerons-nous à la bonté de Jésus-Christ? Le caractère de la bonté est de se répandre, de se communiquer aussi pleinement que possible, de rendre ses semblables bons comme soi-même; et plus l'on consacrera de soins à ces œuvres, plus on manifestera de bonté. Voulez-vous connaître ce que le Sauveur a entrepris pour nous rendre bons, et le motif qui l'y a déterminé? Ecoutez ces paroles de l'Apôtre : « Il s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, de se préparer un peuple saint, agréable et adonné aux bonnes œuvres. » *Tit.* II, 14. C'est donc pour nous rendre bons, heureux, en un mot semblables à lui, que Jésus a supporté tant de tourments et qu'il s'est offert à la mort! Peut-on désirer un témoignage plus éclatant de la bonté divine? Mais entre les motifs d'un si puissant amour, le principal est l'amour même. De même que rien n'entretient mieux le feu que le feu, de même rien n'entretient mieux l'amour que l'amour. On a dit avec raison : Celui qui se sait aimé, brûle

bientôt d'une flamme égale. En toute autre occasion, nous donnons ce qui nous appartient; mais à ceux que nous aimons, au lieu de donner ce qui nous appartient, nous nous donnons nous-mêmes; et l'effort que nous faisons pour aimer, contribue plus à augmenter l'ardeur de l'amour, que tous les présents imaginables. L'amour se traduisant toujours au dehors par des œuvres, je demanderais aux hommes et aux esprits bienheureux si le Créateur de l'univers pouvait montrer plus clairement son amour au genre humain, qu'en se revêtant de notre nature et en mourant sur une croix. Par son incarnation, il s'est uni à moi; par sa mort, il s'est donné à moi. Or, qu'est-ce que l'amour, sinon l'union des âmes? Mais ici, ce ne sont pas seulement deux âmes, mais deux natures qui ont été unies.

Une nouvelle cause d'amour, c'est encore la douceur et la mansuétude : car nous aimons plus particulièrement les animaux domestiques chez lesquels ces qualités dominent. Mais quelle mansuétude, quelle douceur comparerons-nous à celles de Jésus enfant?

Les traits de la physionomie, le maintien corporel ne sont pas sans influence sur l'amour. Jusqu'ici on eût vainement cherché en Dieu ces deux conditions : c'est pourquoi les hommes ne pouvant voir Dieu des yeux du corps, il y avait pour eux, principalement pour ceux qui jugent de tout par les sens et non par l'intelligence, un sujet de moins d'aimer leur auteur. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi : Dieu a pris une forme humaine. Et tandis qu'il aurait pu se montrer aux hommes, comme le faisaient les anges, sous les traits de l'âge mûr, il a préféré cet âge et cet extérieur qui portent plus naturellement à l'amour. Il s'est donc offert à nos regards petit enfant, pauvre, nu, enveloppé de langes, couché dans une crèche, et privé de tout secours humain. Ainsi sa charité attire, sa bénignité gagne, sa miséricorde touche ceux que la crainte éloignait, que la sévérité effrayait, et que semblait repousser le royaume des cieux. Moïse avait cet âge, et il était réduit à un pareil dénûment, lorsque le spectacle de son malheur émut tellement le cœur de la fille de Pharaon, qu'elle l'adopta pour son fils, sans qu'aucune autre raison d'utilité, de proximité ou d'amour eût été en jeu, *Exod.* II, 10. Que votre nom soit béni

dans les siècles des siècles, ô Dieu, qui avez daigné prendre pour nous cette apparence. N'eussions-nous pas d'autre motif de vous aimer, il nous suffirait, pour le faire, de voir la forme de petit enfant que vous avez revêtue dans votre miséricorde.

Aussi, mes frères, voit-on des âmes pieuses, celles surtout qui se nourrissent assidument de la méditation de la vie du Sauveur, goûter les plus pures délices dans la contemplation de ces membres et de ces langes enfantins, et de la crèche qui les supporte. La bienheureuse Marguerite aimait à s'arrêter souvent devant ce spectacle, et elle y puisait toujours les consolations les plus abondantes. Comme on faisait après sa mort les opérations nécessaires pour embaumer son corps, il se détacha de son cœur une partie d'une beauté et d'une grandeur merveilleuse, et l'on y voyait représentée comme sur un tableau la naissance du Sauveur, et la bienheureuse Vierge agenouillée devant la crèche du divin enfant. On le voit encore aujourd'hui dans le sanctuaire de la maison de saint Dominique, dont cette sainte fille avait embrassé le tiers-ordre. Par ce miracle, Dieu voulut montrer à tous les chrétiens combien la dévotion de cette âme pieuse lui avait été agréable. Mon dessein, en vous le citant, mes frères, est de vous exhorter à graver le souvenir de ce mystère dans votre cœur, et non sur des métaux ou des pierres précieuses, afin d'y allumer l'amour de votre Sauveur naissant.

Vous pouvez maintenant juger de l'efficacité du remède employé par Jésus-Christ pour éloigner de nos âmes la langueur dont elles étaient consumées, et y allumer le feu de son amour. Et ici, il ne s'agit pas d'un seul motif qui nous porte à aimer notre Dieu; tous les motifs possibles ont été réunis par la divine Sagesse, qui en a fait pour ainsi dire un appareil destiné à guérir la blessure de nos cœurs. Le Rédempteur nous enseigne la vertu de cet appareil, lorsqu'il nous dit : « Je suis venu apporter le feu sur la terre; et que désiré-je, sinon qu'il y soit allumé? » *Luc.* XII, 49. Il est venu apporter le feu dans le monde, c'est-à-dire, il a accumulé bienfaits sur bienfaits pour le salut de l'homme, afin que de cet amas et de cette multitude de bienfaits jaillît la flamme de son amour. C'est le désir de jouir de cet amour qui inspirait au Prophète, ini-

tié à ces mystères par l'Esprit de Dieu, les paroles suivantes : « Plût à Dieu que vous rompissiez les cieux et que vous descendissiez ! les montagnes disparaîtraient devant votre face; les eaux s'embraseraient comme du feu. » *Isai.* LXIV, 1. Par son avènement, le Sauveur a guéri deux maux de notre humanité : d'un côté, comme nous l'avons maintes fois observé, il a enseigné par son exemple l'humilité aux orgueilleux, dont les montagnes sont l'image; de l'autre, il a réchauffé nos cœurs, transis de froid, au foyer de son amour, et les a, par ses bienfaits, portés à aimer à leur tour leur Rédempteur.

L'Ecriture sainte nous offre une figure merveilleuse de cette guérison dans un miracle que je me reprocherais de passer sous silence, IV *Reg.* IV, 29-34. La femme à laquelle le prophète Elisée avait coutume de demander asile, avait un enfant. Or, il arriva que cet enfant mourut. Sur les instances de la mère désolée, le prophète chargea son serviteur de poser son bâton sur le corps de l'enfant ; mais ce moyen ne put le rappeler à la vie. Elisée vint alors lui-même. Il se coucha sur le corps, et se rapetissa de telle sorte, que le corps de l'enfant devint la mesure de son propre corps. Bientôt la chaleur réchauffe les membres glacés du cadavre, ses yeux s'ouvrent et la vie lui est rendue. Voilà l'histoire : arrivons au mystère qu'elle renferme, car il serait insensé de croire que la Sagesse divine n'a caché aucun enseignement dans une œuvre aussi admirable de sa puissance. Le mystère que j'y découvre, c'est le mystère de notre salut et de notre résurrection. Cet enfant mort me représente le genre humain, qui, après la désobéissance de son chef, est condamné à la mort du corps et à celle de l'âme. Pour le ressusciter de la mort spirituelle, Dieu envoie d'abord son serviteur Moïse, armé du bâton de la loi. Il pensait que la crainte de la divine justice, que la perspective de la sévérité de ses jugements éloignerait les hommes de la mort du péché. Mais ce moyen fut impuissant à les arrêter sur le penchant du vice. La loi, d'ailleurs, ne pouvait rien amener à la perfection : dépourvue de l'esprit qui vivifie, n'ayant que la lettre qui tue, comment aurait-elle donné une vie qu'elle n'avait pas? Cependant l'homme ne pouvait demeurer éternellement dans les liens de la

mort. Le Dieu de Moïse s'approcha enfin du cadavre; et là, que fait-il? à quel moyen a-t-il recours, pour lui rendre la vie? Il se couche sur le corps de l'enfant, et se rapetisse à sa taille. Le Dieu grand, le Roi grand par-dessus tous les dieux, devient petit enfant et semblable à nous. Celui qui contient le monde se renferme dans une étable; il est étendu dans une crèche, celui dont les sphères célestes, dans leurs courses les plus lointaines, n'atteignent pas la limite. « Ainsi le Très-Haut, pour emprunter les expressions de saint Bernard, s'incline sur le corps couché à terre; il se rapetisse comme un enfant; il fait part à l'aveugle de la lumière de ses yeux; d'un baiser, il délie la langue du muet, et, du contact de sa puissante main, il rend la force au bras impuissant. Je songe avec délices à ces merveilles, et mes entrailles en sont doucement remuées. »

Réveillé du sommeil de la mort par ce contact vivifiant, l'homme ne tarda pas à rouvrir ses yeux éteints. Dès qu'il eut reconnu la bonté, la bienfaisance, la charité, la miséricorde dont le Seigneur venait de lui donner une preuve aussi éclatante; dès qu'il vit ce grand Dieu s'abaissant pour lui jusqu'à revêtir la nature humaine, et à s'enfermer dans une crèche, il sentit aussitôt s'allumer en son sein l'amour de son bienfaiteur et de son Rédempteur; et en même temps cet amour le rendit à la vie, qu'il avait perdue en s'éloignant de son Dieu. Vous le voyez, mes frères, ce que ni Moïse, ni la loi, ni les menaces de la loi n'avaient pu accomplir, nous le voyons accompli, grâce à l'inestimable bienfait de l'incarnation et de la naissance du Sauveur.

C'est ce qui nous est admirablement représenté dans le Cantique des cantiques, quand l'épouse nous montre l'époux frappant de nuit à sa porte, et demandant avec les plus touchantes prières qu'on lui donne entrée; les paroles n'obtenant aucun effet, il passe la main par une ouverture, et l'épouse, impressionnée par ce contact, quitte promptement sa couche, pour ouvrir la porte à son bien-aimé. Tant que celui-ci n'emploie que des paroles et des prières, la Sulamite n'y prête aucune attention, elle refuse d'ouvrir sa porte; mais aussitôt qu'aux paroles se joint le contact divin, c'est-à-dire, quand la divinité s'unit à l'humanité dans une

même personne, la poitrine humaine n'y tient plus, elle est pénétrée d'admiration, de reconnaissance et d'amour, à la vue d'une telle miséricorde, d'une si prodigieuse bonté. Sous cette impression, la face du monde est renouvelée, la religion renaît sur la terre, la justice exilée revient habiter parmi les hommes, le vice disparaît pour faire place à la vertu, les bêtes féroces rentrent dans l'ombre, et l'on voit de toutes parts, comme l'avait annoncé le Prophète, d'innocents et tendres agneaux; c'est une humanité nouvelle, en un mot, qui surgit dans le monde.

Les choses étant ainsi, mes frères, comment se fait-il qu'au milieu de tant de motifs qui nous excitent à l'amour de Dieu et à la pratique de la vertu, nous soyons à cet égard d'une apathie si grande, tandis que nous sommes tout de feu pour les choses de la terre, pour des biens qui n'ont qu'un instant de durée? Nous avons des ailes, quand le monde fait entendre sa voix; nous n'avons plus la force de remuer les pieds, pour nous rendre à l'appel de la religion et de Dieu. Comment un remède d'une si merveilleuse efficacité est-il donc impuissant à guérir nos blessures? Il n'est pas difficile, chrétiens, d'en découvrir la cause : un remède, quelque salutaire qu'il soit, ne saurait guérir des blessures auxquelles il n'est pas appliqué. Parlons d'une manière plus claire : la blessure est dans notre cœur; épris de l'amour de lui-même, il oublie Dieu, pour se faire le centre de tout. Le remède, composé de la nature divine et de la nature humaine personnellement unies, c'est le Christ qui l'a apporté sur la terre; et ce remède, nous l'appliquons à notre cœur, lorsque nous méditons sur cette prodigieuse bonté, sur la miséricorde ineffable et l'infinie charité de notre Dieu, lorsque nous consacrons une heure du jour ou de la nuit à méditer avec une pieuse attention sur ce mystère d'amour. Une douce expérience nous apprend quelles vives flammes un tel exercice excite dans notre cœur.

Ce bienfait de son incarnation, le Sauveur nous l'a représenté par une image frappante, en donnant la vue à l'aveugle-né. Il détrempa, lisons-nous dans l'Evangile, *Joan.* IX, 6, un peu de terre avec sa salive, et la mit sur les yeux de cet homme; et le miracle fut aussitôt opéré. Que signifie ce mélange de terre et de

salive, si ce n'est l'union du Verbe incréé, qui procède de la bouche de Dieu, avec la poussière de notre faible mortalité? Ayez donc soin, mes frères, d'appliquer fréquemment aux yeux de votre âme ce collyre divin; faites de ce mystère l'objet habituel de vos pensées, et l'auteur du salut se révélera à votre intelligence, et son amour enflammera votre cœur.

Par tout ce que nous avons dit, mes frères, vous pouvez aisément comprendre comment l'humilité du Sauveur dans sa naissance est le moyen le plus efficace pour réprimer notre orgueil, corroborer notre espérance, enflammer notre charité. Mais, quoique ces belles vertus soient admirablement alimentées et soutenues par les vérités que nous avons méditées ensemble, la crainte peut en être le résultat, aussi bien que l'amour et la confiance. Vous le savez, l'économie de la providence divine a principalement pour objet de nous fournir les plus parfaits moyens de pratiquer la vertu, et, par suite, d'en exiger de nous le compte le plus rigoureux. Pour le premier point, nous en voyons une preuve, éclatante entre toutes, dans l'exemple du glorieux martyr saint Etienne, dont la fête tient de si près à celle de Noël. La lutte qu'il soutient est terrible, mais de merveilleux secours lui sont donnés pour remporter la victoire : le ciel s'ouvre devant lui, il voit à découvert la gloire du Seigneur, et le Fils assis à la droite du Père. Or, encouragé par un tel spectacle, quel est l'homme qui ne braverait sans hésiter le supplice de la lapidation? Résumerait-on même dans sa vie la vie de tous les hommes, qui pourrait, dans de telles conditions, ne pas la sacrifier incontinent pour Dieu? En songeant que le martyr voit la couronne céleste avant sa mort, on est moins étonné qu'il tombe à genoux et qu'il prie pour ceux qui le lapident. N'est-ce pas la rage de ses persécuteurs qui va le mettre en possession de cette immortelle couronne? Eût-il jamais vu les cieux ouverts et les splendeurs de la gloire divine, si la haine des méchants ne s'était allumée contre lui?

C'est par de tels exemples que Dieu se plaît à nous montrer de quelle protection il nous entoure pour nous mettre à couvert des attaques de nos ennemis, quels puissants moyens il nous accorde

pour nous élever à l'amour de la justice et de la piété. Mais plus les secours sont grands, plus sera rigoureux le compte que nous rendrons, si, comme des serviteurs inutiles, nous avons enfoui le talent qui nous fut confié. Il résulte évidemment de là que, si les divins bienfaits que nous venons de rappeler, sont pour les âmes ferventes un sujet d'espérance et de charité, ils sont pour les chrétiens négligents une source d'abattement et de crainte; car ces derniers, après avoir abusé de la miséricorde, n'auront plus d'excuse à faire valoir au tribunal de la justice. Aussi le pape saint Léon, parlant de la solennité de ce jour et du bienfait qu'elle consacre, exhorte-t-il les fidèles à concevoir des sentiments de crainte autant que des sentiments de joie. Voici comment il s'exprime : « Le prix de ta rédemption, ô chrétien, c'est le Christ; celui qui t'a racheté dans sa miséricorde te jugera dans sa vérité. » Ayons donc toujours sous les yeux cette sentence du Sauveur : « Il sera plus demandé à celui qui aura plus reçu. » *Cui commendaverunt multum, plus petent ab eo,* Luc. XII, 48. Faisons en sorte de ne pas recevoir en vain de notre Dieu tant de remèdes à nos maux, tant de moyens de guérison et de salut; mais, au contraire, travaillons sans relâche avec de semblables secours, marchons avec courage dans la carrière de la vie, jusqu'à ce que nous ayons obtenu de la munificence du Seigneur la couronne de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE NOEL.

Peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.

Elle enfanta son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. *Luc,* II, 7.

MES FRÈRES,

L'immensité du bien que le Sauveur naissant apportait au monde, ressort avec éclat des paroles que le céleste ambassadeur fit entendre aux bergers, saisis d'admiration et de frayeur en sa présence : « Je vous annonce une heureuse nouvelle, qui sera pour vous et pour tout le peuple la cause d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, dans la cité de David, le Christ notre Seigneur. » Une telle joie ne doit-elle pas être l'effet, et n'est-elle pas l'indice d'un salut pleinement accompli, d'une grâce exceptionnelle, d'un suprême bienfait, d'une rédemption surabondante? Aussi n'est-ce pas sans raison que l'Eglise redit fréquemment, durant ces jours de fête, cette parole de David : « Auprès du Seigneur est la miséricorde; auprès de lui l'inépuisable rédemption. » *Ps.* CXXIX, 7. Le même prophète nous peint, dans un autre de ses chants, cette merveilleuse abondance de rédemption et de salut, quand il dit au divin Sauveur : « Vous avez visité la terre et vous l'avez enivrée; vous l'avez enrichie de la multitude de vos dons. » *Ps.* LXIV, 10. Ce psaume tout entier nous retrace le même objet par les expressions les plus magnifiques, par des images empruntées à tout ce que la terre présente de plus gracieux et de plus fécond. Mais, ces trésors sans nombre, ces biens inappréciables, tous ces moyens de salut, tous ces re-

mèdes de l'âme, tant de bienfaits répandus sur nous, tant de sacrements et de mystères, et les sublimes enseignements de la philosophie évangélique, et les exemples des plus belles vertus, et ces continuelles exhortations à la pratique de la justice et de la piété, tant de secours, enfin, pour arriver à la gloire immortelle, qui pourrait, je ne dis pas en expliquer la nature, en développer la grandeur, mais en parcourir même les noms?

Quelqu'un m'objectera, peut-être : Si telle est la surabondance de la rédemption accomplie par le Christ, comment se fait-il que, parmi les chrétiens, il y en ait tant qui se perdent, tant d'hommes pour qui ce bienfait est comme non avenu ? Il ne me sera pas difficile de résoudre ce désolant problème, si je rappelle ici ce que j'ai dit dans mes précédentes instructions, si vous-mêmes savez rougir d'entendre toujours inutilement les mêmes choses ; pour le ministre de la parole sainte, le salut des âmes qu'il instruit est la loi suprême et le suprême but ; ce ne sera donc que lorsque vous commencerez à tenir compte de mes leçons, que je cesserai de les faire retentir à vos oreilles. C'est la raison pour laquelle saint Jean Chrysostome ne cessait de rappeler à ses auditeurs la honte et le malheur de la damnation ; il voulait ainsi les arracher à l'affreuse habitude du blasphème, si profondément enracinée parmi eux. Pour en venir donc à la question actuelle, le moyen, je vous prie, que les mystères et les bienfaits du Sauveur, qui chaque jour entassent des charbons ardents sur nos têtes, fassent pénétrer jusqu'à nos cœurs le feu de l'amour céleste, si nous en détournons constamment notre attention, si nous ne voulons pas les méditer dans le secret de nos âmes, de peur que le feu divin ne s'allume dans notre méditation ? Le feu ne réchauffe pas ceux qui s'en tiennent éloignés ; il faut s'en rapprocher pour en éprouver les heureuses influences. Et quel serait l'homme tellement dur, qui, se rapprochant aujourd'hui de la crèche où repose l'Enfant-Dieu, et contemplant, d'une part, la majesté suprême ainsi voilée, de l'autre, les étranges abaissements d'une humilité si profonde, n'éclaterait pas en transports d'admiration et d'amour ?

L'évangéliste saint Jean, au début même de son Evangile, nous présente le mystère de ce jour sous le double aspect que nous ve-

nons de signaler. Il nous montre d'abord le Verbe dans les splendeurs de son éternité : « Au commencement était le Verbe, dit-il, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu; par lui toutes choses ont été faites; en lui était la vie, cette vie qui est la lumière des hommes. » Puis, descendant tout à coup de ces sublimes hauteurs, il ajoute : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Oui, ce Verbe divin dont il a été dit de si merveilleuses choses, entraîné par un incompréhensible élan d'amour, n'a pas dédaigné de s'unir à notre chair mortelle. Ce souverain Maître de l'univers, ce Fils unique de Dieu résidant éternellement dans le sein du Père, splendeur de la lumière increéée, miroir sans tache de la Majesté suprême, Celui qui habite l'inaccessible clarté des cieux, qui marche entouré des chœurs angéliques et vole sur les ailes des vents, ce Dieu si grand, « on l'a vu sur la terre, conversant avec les hommes, » *Baruch,* III, 38, habitant le lieu de notre exil, cette vallée de larmes, respirant ce même air que respirent les animaux privés de raison; et, chose plus étonnante, il a traité familièrement avec des païens et des publicains, il s'est assis à la table des pécheurs. Voyez cependant par quelle expression courte et simple l'historien sacré nous rapporte un mystère dont on ne saurait mesurer la profondeur, qu'à la condition de comprendre la hauteur d'où le Verbe est descendu pour venir habiter parmi nous.

Ce mystère présente à notre esprit de nombreux sujets de méditation, et je me demande quels sont ceux auxquels je dois m'arrêter. Mais en est-il aucun qui réponde mieux à la pensée de cette belle fête, que celui qui nous est indiqué par le pieux saint Bernard, parlant de la bienheureuse Vierge? « Elle est là, cette auguste Reine des cieux, étonnée et comme effrayée des merveilles qui s'accomplissent : comment son divin Fils a-t-il pu venir ainsi, comment a-t-il voulu ainsi subvenir à nos besoins? » De tant de choses admirables qui nous frappent dans cet étonnant mystère, la plus admirable, c'est que le Seigneur de toute majesté ait daigné se montrer ici-bas dans une si profonde humilité, dans une pauvreté si complète. Voilà ce que Marie ruminait dans son âme, et ce qui était pour elle la source des plus vives comme des

plus suaves émotions. Voilà ce que nous devons méditer à notre tour avec une tendre piété. Demandons instamment cette grâce, en nous mettant sous la protection de la Mère de Jésus. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Telle est, mes frères, la hauteur du mystère que nous célébrons, telle la profondeur des expressions dont l'Evangile se sert pour nous l'enseigner et que nous avons prises pour texte, que plus nous y fixons notre esprit, plus notre pensée se trouble et moins notre langue est capable de l'exprimer. Avant que le soleil se lève, dit admirablement saint Pierre Chrysologue, chacun peut sans peine porter ses yeux vers l'orient ; mais quand il a paru sur l'horizon, la faible vue des mortels ne saurait le fixer, éblouie qu'elle est par les rayons de cet astre. La même chose nous arrive au lever de ce nouveau soleil ; l'infinie bonté de notre Dieu éclate ici avec une telle puissance, que nos yeux n'en peuvent soutenir l'éclat. Or, si l'intelligence demeure confondue en présence de ce mystère, comment la langue humaine pourrait-elle en parler ? Saint Bernard dit avec raison : « Parler d'une chose ineffable, c'est courir le risque d'en affaiblir le sentiment ; l'intime suavité qu'on y goûte s'évanouit bien souvent au contact de la parole extérieure. » Ce n'est pas seulement de la sublimité des attributs divins que cela peut se dire, mais encore des abaissements du Fils de Dieu fait homme. Le Seigneur ne veut pas cependant que nous gardions le silence, que nous restions muets dans un jour comme celui-ci ; car il nous dit par son prophète : « Publiez au milieu des nations les inventions divines, » *Isa.* XII, 4, c'est-à-dire les admirables conseils et les moyens non moins étonnants que le Seigneur a mis en œuvre pour nous arracher à l'empire du démon et à la mort éternelle. Il veut que les merveilles de son amour soient annoncées, non-seulement aux peuples voisins du lieu qui les a vues s'accomplir, mais encore aux contrées les plus reculées, aux îles les plus lointaines. C'est pour cela, qu'au jour de la Pentecôte, toutes les langues qui se parlent sous le soleil retentirent à la fois sur les lèvres des Apôtres ; il fallait que toutes les races humaines entendissent le mystère du salut dans leur propre

langue. « De même que, pendant la construction de la tour de Babel, dit saint Cyprien, Dieu voulut confondre l'orgueil des hommes, et déjouer leurs projets insensés, par la division et la confusion des langues; de même, quand il a voulu rétablir les destinées du genre humain en l'appelant à l'unité de la foi, il a de nouveau réuni toutes les langues dans la parole de ses premiers ambassadeurs. » Puisqu'il demande aujourd'hui que notre voix concoure à cette solennité, commençons par expliquer, autant que le permettra notre faiblesse, le verset de l'Evangile que nous avons pris pour texte de ce discours.

« Elle enfanta son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche..... » Quel langage, chrétiens! que faut-il admirer avant tout dans ces paroles? Par où dois-je moi-même débuter? Comparerai-je ensemble la grandeur infinie de l'hôte divin qui vient nous visiter, et l'extrême petitesse de ceux qui le reçoivent; ou bien, m'appliquerai-je à vous montrer l'humilité profonde dans laquelle il paraît parmi nous? Laissons la première pensée, qui plus d'une fois, du reste, a fait l'objet de nos réflexions pour une semblable fête, et portons sur la seconde toute notre attention.

L'Evangéliste lui-même, dans les quelques mots que je viens de citer, semble nous indiquer cette voie. Pourquoi donc, Seigneur, avez-vous résolu de venir au milieu de nous dans un tel état d'humilité et d'indigence? Vous qui marchez sur les ailes des chérubins et qui mesurez du regard la profondeur des abîmes, pourquoi êtes-vous né dans le lieu le plus infime de ce bas monde, avec une étable pour palais, une crèche pour berceau? Ce n'est pas sans un dessein spécial de votre providence, que cela s'est réalisé. Et c'est ce dessein, mes frères, dont il nous faut maintenant rechercher les causes. Posons avant tout un principe : Dieu, qui est le souverain bien, ne saurait avoir en vue, dans toutes ses œuvres, que sa gloire d'abord, puis le salut et le bonheur de ses créatures. Voilà comme le double cachet, dont les œuvres divines portent invariablement l'empreinte. Or, rien ne pouvait mieux le manifester, rien qui fût plus propre à procurer le bien de l'homme, en faisant éclater la gloire de Dieu, que l'humble berceau du Rédempteur.

En naissant dans une étable, il veut nous prouver combien sa gloire est indépendante de tout ce que les hommes appellent richesse et beauté; c'est nous dire que le lieu le plus pauvre et le plus méprisé s'enrichit par sa présence et s'illumine de sa splendeur. C'est ainsi que le second temple, bien inférieur au premier par la structure et les richesses, devait emprunter un tel éclat de la présence du Fils de Dieu, que le Prophète avait pu dire : « La gloire de cette seconde maison sera plus grande que celle de la première. » *Agg.* II, 10. Qu'étaient, en effet, toutes les richesses de Salomon, que sont toutes les magnificences de l'architecture, comparées aux attributs divins? L'art de l'homme obéit à la même pensée dans ses œuvres : il ne revêt pas d'or l'or lui-même; mais il en couvre les autres métaux pour leur donner l'éclat de celui-là. Notre Roi bien-aimé brille assez de sa propre lumière, puisqu'il est le rayonnement substantiel de la lumière incréée, la splendeur de la gloire du Père; l'appareil des grandeurs et des pompes terrestres n'était pas plus nécessaire à sa manifestation, que ne l'est un flambeau pour voir le soleil en plein midi. Les rois de la terre n'ayant rien, dans leur nature, qui les distingue du reste des hommes, ont besoin de ces longs cortéges de serviteurs et de satellites, de tous ces dehors brillants qui les accompagnent, pour s'entourer d'une majesté qu'ils ne portent pas en eux-mêmes; mais c'est par nature, et non par la force des événements ou l'énergie de la volonté, que notre divin Sauveur est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; quel besoin avait-il d'emprunter aux créatures un éclat, une beauté qu'elles tiennent de lui-même? Comme il n'y avait donc pas de lieu sur la terre qui fût digne de son infinie majesté, c'est dans une étable qu'il lui convenait de naître; cet étrange palais était le seul qu'il dût choisir; n'ayant rien à lui devoir, il en faisait d'autant mieux ressortir sa grandeur essentielle.

Cette raison de convenance n'est peut-être pas néanmoins la plus puissante qui ait déterminé ce choix; il faut y voir de plus et surtout la pensée d'asseoir sur des bases plus larges et plus profondes l'œuvre de notre salut. La charité de Dieu pour nous est si grande, que les moyens les plus propres à nous sauver,

quelque humiliants et difficiles qu'ils pussent être, il ne les a point jugés indignes de sa majesté. L'amour parfait ne s'arrête jamais à la difficulté; l'impossibilité elle-même ne lui paraît pas une excuse légitime. Celui qui n'aime que d'une manière faible, saisit l'occasion du moindre labeur pour se désister de son entreprise. Celui, au contraire, dont l'amour est ardent, loin de se laisser décourager par le travail et la peine, s'anime de plus en plus par la lutte contre les empêchements et les résistances; il veut les surmonter, rien ne lui coûte, pourvu qu'il lui soit donné d'être utile à l'objet de son affection. C'est ce que le Prophète avait bien compris, lorsque, après avoir montré si longtemps d'avance le Maître du monde sous la forme d'un petit enfant, prévoyant que les hommes se demanderaient la cause d'une transformation aussi merveilleuse, il disait : « C'est le zèle du Dieu des armées qui opérera ce prodige. » *Zelus Domini exercituum faciet hoc.* Isa. IX, 7. Le zèle ou la jalousie est le principal effet de l'amour, non d'un amour quelconque, mais d'un amour poussé à ses dernières limites; celui qui en ressent les ardeurs, n'entend nullement qu'un autre lui soit préféré dans les affections de l'objet qu'il aime. Voilà pourquoi Dieu s'est donné tout entier à l'homme; c'est afin que l'homme à son tour se donne à lui sans réserve. C'est ainsi que l'époux se donne à l'épouse, pour avoir droit à son amour exclusif. Saint Denis l'Aréopagite exprime par un seul mot l'œuvre suprême d'un tel amour : « Osons rendre ce témoignage à la vérité, dit-il : entraîné par la violence de son amour, Dieu s'est en quelque sorte jeté hors de lui-même. » *Deus ex vi charitatis extra seipsum fit.* N'est-il pas, en effet, sorti de lui-même, Celui qui étant dans la forme de Dieu, comme parle saint Paul, ou bien possédant la nature divine, selon notre manière de parler, a pris une nature étrangère, est descendu dans ce monde inférieur, voulant subir l'épreuve de notre pèlerinage, et dès son entrée dans la vie, comme si l'aliment des anges était devenu tout à coup la pâture des animaux ?

Mais il n'a pas suffi à son immense charité de prendre notre nature; elle l'a fait encore se charger de nos péchés; nos dettes envers Dieu sont devenues les siennes, il est lui-même devenu la

caution du genre humain. Le vent brûlant qui souleva cette nuée de sauterelles dont l'Egypte était couverte, et la précipita dans la Mer Rouge, n'est-il pas une image frappante de cette ardente charité qui, s'emparant de toutes les iniquités de la terre, les ensevelit à jamais dans les flots du sang divin? N'est-ce pas là ce que le Prophète insinue, quand il dit : « Il nous déchargera du poids de nos crimes, et il jettera tous nos péchés au fond de la mer? » *Mich.* VII, 19. Enfant, il prélude par ses souffrances à ce qu'il accomplira par l'effusion de son sang dans la force de l'âge. Il subit déjà la peine de nos péchés ; il expie notre luxe par son dénuement, notre orgueil par son humilité, nos vaines joies par ses larmes, nos délices par la rigueur du froid et les incommodités de sa première demeure. « Apprends donc, ô homme, m'écrierai-je avec saint Bernard, par ce que le Christ est devenu pour toi, de quel prix est ton âme à ses yeux. Plus il a voulu paraître vil, plus il te doit être cher; car c'est pour t'ennoblir, qu'il s'est avili de la sorte. Apprends aussi, mais pour toi-même, pour expier tes forfaits, à t'abaisser dans ta propre estime, à soutenir les labeurs de la vie, à pleurer, à souffrir, à fuir la mollesse, à embrasser les saintes austérités de la vertu. S'il fait de telles choses pour toi tandis qu'il n'est encore qu'un petit enfant, que ne dois-tu pas faire dans ton propre intérêt? Il est cependant le Dieu qui règne dans tous les siècles, et tu n'es qu'un faible mortel; il est parfaitement exempt de toute souillure, et tu n'es qu'un misérable pécheur ; il n'a nul besoin de tes biens, selon l'expression du Prophète, *Ps.* XV, 2, et tu ne saurais respirer, s'il te retirait un instant son secours. Quoi ! celui qui fut outragé par tes crimes, et qui semblait devoir faire tomber sur toi le poids de son courroux, s'est mis à ta place, a subi les châtiments que tu avais mérités ; et le vrai coupable, à qui seul la peine était due, à qui seul la pénitence doit profiter, le seul qui soit en cause et pour qui s'est accomplie l'œuvre du salut, ne songe qu'à l'amusement et se plonge dans les délices? En vérité, rien au monde ne montre d'une manière plus éclatante, d'une part, l'infinie bonté de Dieu, de l'autre, l'étonnante perversité et l'incompréhensible folie de l'homme.

Si, nous recueillant un peu dans la contemplation, nous portions un regard de l'âme, d'abord sur l'éternelle majesté de notre Dieu, puis sur les humiliations et les tourments qu'il a subis pour nous, et cela sans aucun avantage possible pour lui-même, par un pur mouvement de compassion et d'amour ; si nous considérions après cela les mœurs corrompues des hommes, leur ingratitude envers leur Sauveur, leur obstination dans le mal et leur mortelle apathie pour le bien, ne serions-nous pas frappés de surprise et de douleur à la vue d'un semblable contraste ? Oh ! que le même saint Bernard avait raison de dire : « Les larmes versées par le Christ me confondent et m'affligent ! J'étais à jouer hors de ma maison, sur la place publique, et dans l'intérieur du palais royal une sentence de mort était portée contre moi. Elle a été entendue par le Fils unique du Roi, et le voilà déposant son diadème, se couvrant la tête de cendres, revêtant le sac de la pénitence, les pieds nus, pleurant et gémissant sur la condamnation d'un pauvre serviteur ! Je le vois sortir aussitôt de son palais, je m'étonne de la nouveauté de ce spectacle, j'en demande la cause, on me l'apprend. Que ferai-je alors ? Me livrerai-je encore à ma folle joie ? Me ferai-je un jeu de ses larmes ? Car enfin, jouer et s'amuser en ce saint temps, n'est-ce pas se jouer des larmes de l'Enfant-Dieu ? Dieu compatit à mes souffrances, et il pleure ; l'homme souffre, et il rit ! Agir ainsi, n'est-ce pas de la démence ? » *Serm. de Nat. D.* Voilà donc quelle a été la cause principale des abaissements et des souffrances du Christ, la source des pleurs qui baignent son indigent et rude berceau.

Il en est une autre qu'il importe de signaler immédiatement après celle-là : par les exemples qu'il nous donne en naissant, le divin Sauveur veut former les hommes charnels à une vie spirituelle et céleste. Pour vous faire bien comprendre cette vérité, je réclame de vous, mes frères, un redoublement d'attention. Rappelons d'abord quelques principes : Il y a dans l'homme l'esprit et le corps, l'âme et la matière ; son être se compose de deux parties bien distinctes et presque essentiellement opposées, l'une céleste, l'autre terrestre ; il peut donc vivre, à son choix, de l'une ou de l'autre de ces deux vies. Mais, autant le ciel l'emporte sur la terre,

l'intelligence sur la chair, autant la première l'emporte sur la seconde. Cela posé, qui pourrait prétendre que la perfection de l'homme ne consiste pas à comprimer, à réduire en servitude, comme parle saint Paul, I *Cor.*, IX, 27, la partie inférieure de son être, pour cultiver et développer, pour embellir de toutes les vertus la partie supérieure et divine? Tel est aussi le but de toute la doctrine évangélique : ceux qui la suivent fidèlement travaillent chaque jour à dépouiller le vieil homme, à revêtir le nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté véritables, *Eph.* IV, 24; ils mènent sur la terre une vie semblable à celle des anges dans le ciel. C'est tellement là l'esprit du christianisme, que si l'on me demandait quelle est la principale différence entre les justes et les méchants, c'est celle-là que j'assignerais. Le caractère propre des saints, vous dirais-je, c'est de dompter les passions et de mettre un frein aux appétits infimes de la nature, pour donner un libre essor à la partie la plus noble de leur âme, à celle qui les rapproche de Dieu. Les méchants, au contraire, oubliant leurs intérêts éternels, foulant aux pieds les droits sacrés de leur âme, n'ont guère d'autre souci que d'augmenter leur patrimoine, de grossir leurs trésors, de pousser leurs enfants dans le monde; leur vie tout entière est consacrée à satisfaire les appétits de la chair, ils sont les esclaves de la concupiscence. A la vue d'une telle dégradation, on serait tenté de s'écrier avec Sénèque : « Que d'hommes, juste Ciel, ne connaissent d'autre mobile que le ventre! »

Ceux-ci vivent à peu près comme les brutes, comme s'ils n'avaient qu'un corps, et non une âme; tandis que ceux-là retracent en ce monde la vie des purs esprits dans le ciel. « Ils vivent dans la chair, dit saint Jérôme, mais ils ne vivent pas selon la chair; courbés sous le poids de la matière, ils combattent avec courage les combats de l'esprit. » Voilà donc la grande différence que j'établis entre les enfants de la lumière et ceux des ténèbres. Ce qui ressemble assez à la célèbre parole de saint Augustin : « L'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu, c'est la cité de Babylone; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même, c'est la cité de Jérusalem. » Mais, chose lamentable et qu'on ne saurait jamais

assez déplorer! la nature humaine a été si profondément pervertie par le péché, que, livré à lui-même, privé du secours de Dieu, l'homme ne sait plus s'occuper que des choses de la terre et des intérêts de la chair. Le vieil Adam, l'homme formé du limon terrestre, est tellement passé dans ses descendants, qu'ils n'ont plus de pensées et d'affections que celles dont la terre elle-même est l'objet. C'est pour cela que le nouvel Adam, l'homme céleste et descendu des cieux, vient maintenant nous détacher, par son esprit et son exemple, de toutes les choses d'ici-bas, et nous appeler à une vie toute céleste; et l'homme, par la meilleure portion de lui-même, conduit et soutenu par la main du Seigneur, peut s'élever à cette vie sublime. Tel est le but que le Fils de Dieu poursuit en venant dans ce monde; telle est l'œuvre qu'il vient accomplir. S'il a voulu s'unir personnellement la nature humaine, c'est pour nous rendre participants de la nature divine, comme nous l'avons déjà dit avec les Pères de l'Eglise. Le Verbe divin s'est revêtu de notre chair mortelle, afin de transformer des êtres charnels en des êtres spirituels et vivant désormais d'une vie conforme à la sienne.

Or, comme pour cela il était nécessaire, nous l'avons également dit, mais il importe de le répéter encore, de nous inspirer le mépris des choses périssables et matérielles, l'amour des biens éternels et divins, le Sauveur s'est montré sur la terre dénué de toutes les richesses et de toutes les grandeurs mondaines, au sein de l'indigence et de l'obscurité, dans les tribulations et les larmes. Pouvait-il mieux nous tracer la voie qu'en nous donnant lui-même l'exemple? Et pourrions-nous y marcher après lui, gravir les hauteurs sacrées où notre chef nous appelle, sans nous dégager des lourdes entraves que nous rencontrons à chaque pas? C'est pour nous persuader plus efficacement d'entrer dans cette sainte carrière, d'embrasser un tel renoncement, malgré la violence de nos propensions, qu'il inaugure en ce jour un genre de vie si humble et si pauvre; c'est pour nous faire apprécier le mystérieux trésor de la pauvreté, qu'il fait ainsi son entrée dans ce monde. Plus tard, quand il en sortira par la mort, parmi tant d'autres vertus dont il nous léguera l'exemple, nous verrons éclater surtout

sa merveilleuse patience dans les tourments les plus affreux, au milieu des plus sanglants outrages. Aujourd'hui, c'est le détachement de toutes les choses visibles qu'il nous enseigne en naissant; il propose à notre imitation cette pauvreté en esprit, qui sera la première des huit béatitudes, l'une des bases de son enseignement moral. On peut bien dire que ce Maître divin, descendu du ciel pour instruire les hommes, est monté, aux deux extrémités de sa vie, sur deux chaires différentes, la crèche et la croix. De là il nous fait entendre, sans aucun bruit de paroles, deux grandes et salutaires leçons, l'une qui consiste dans l'abnégation, l'autre dans la souffrance.

A la suite des prophètes et des apôtres, il est deux catégories de saints qui font le principal ornement de l'Eglise : l'innombrable légion des martyrs, et la famille également nombreuse des moines et des anachorètes, famille qui, dans les premiers âges chrétiens, se répandit surtout dans les vastes solitudes de l'Egypte et de la Syrie. Or, si les martyrs sont les enfants de la croix, les anachorètes ne sont pas moins les disciples de la crèche; et nous devons comprendre avec ces derniers tous ceux qui, dans la suite des siècles, ont embrassé pour l'amour de Jésus-Christ une vie pauvre et austère. Et pourquoi n'ont-ils pas plus d'imitateurs? pourquoi les peines et les incommodités de la vie nous inspirent-elles une si forte répulsion, quand nous voyons le Dieu de toute majesté les choisir pour lui-même et les ennoblir par ce choix? Qui craindrait de se couvrir d'un sac, en voyant son chef et son roi porter cet habit de pénitence? Nous lisons dans l'histoire que le roi des Perses Cyrus était tellement aimé de ses sujets, qu'un trait de difformité de son visage passa bientôt chez eux pour un trait de beauté. La même chose est racontée d'Aristote : ses disciples avaient pour lui une si grande affection, qu'ils admiraient dans sa personne jusqu'aux plus choquantes difformités. On le voit chaque jour : dans le corps d'une personne aimée, les défauts mêmes sont un attrait de plus, la laideur est une grâce. Si le prestige d'un simple mortel, monarque ou philosophe, peut aller au point de faire aimer en lui ce qui bien réellement est une défectuosité de sa nature, comment l'autorité de notre souverain Maître, de notre divin Sauveur,

n'aurait-elle pas le pouvoir de nous montrer sous leur jour véritable les humbles dehors qu'il a pris par amour pour nous, et que les hommes du siècle, séduits par leurs fausses idées, s'obstinent à regarder comme un mal? Pour combattre les vaines et dangereuses appréciations du monde, n'avons-nous pas en fait le jugement de la suprême sagesse, la décision de notre Dieu? Et que ses actes aient pour but notre instruction, c'est ce que saint Augustin nous déclare en ces termes : « Le Seigneur Jésus, en revêtant notre humanité, a méprisé ouvertement tous les biens de la terre, pour nous apprendre à les mépriser; il en a subi tous les maux, pour que nous sachions les subir à son exemple. Nous ne devons donc ni chercher le bonheur dans les uns, ni craindre le malheur dans les autres; » *Ut nec in illis quæreretur felicitas, nec in istis infelicitas timeretur.*

Cet exemple du Sauveur eut pour effet de changer la face du monde. Un grand nombre d'hommes qui jusque-là n'avaient eu de pensées et de sentiments que pour les biens terrestres, transformés tout à coup par la merveilleuse image de ce divin modèle, n'eurent plus que du mépris pour les richesses, les honneurs et les délices du siècle, cultivèrent uniquement la justice et la piété, se montrèrent enfin les émules des anges. Plus d'une fois Isaïe avait prédit cette admirable innocence des futurs disciples du Messie; voici l'une de ses prédictions : « En ce jour on chantera ce cantique : Ouvrez les portes de la cité, laissez entrer la nation sainte, celle qui vit selon la vérité; » ou, comme le traduisent d'autres interprètes, celle qui garde le pacte sacré. *Isa.* XXVI, 2. Les portes dont il est ici question sont celles que David appelle les portes de la justice, demandant également qu'elles s'ouvrent devant lui. *Psal.* CXVII, 19. N'était-ce pas là nous faire entendre qu'elles étaient demeurées presque entièrement fermées jusqu'à la venue du Christ, et que lui seul les ouvrirait pour donner une libre entrée à la nation des justes? Daniel à son tour annonce qu'à l'avènement du Messie le péché sera chassé, l'iniquité détruite, le règne de l'éternelle justice établi. Mais plus je considère attentivement ces oracles, en les rapprochant de nos mœurs actuelles, mieux je comprends que, s'il en sortait pour les anciens une vive lumière,

il en rejaillit sur nous un éternel opprobre. Ce n'est pas ce que nous sommes en réalité, mais bien ce que nous devrions être, qui se trouve indiqué dans de telles prophéties. Isaïe dit encore qu'on ne rencontrera plus sur la terre ni des loups, ni des lions, ni des serpents; que ces bêtes féroces seront devenues des agneaux pleins de mansuétude. Cette prédiction fut accomplie, je le sais, dans les temps de la primitive Eglise; mais aujourd'hui, que de loups ravisseurs, que de lions pleins de rage, que de serpents venimeux, infectés du poison de l'envie, gonflés d'une haine mortelle, tourmentés du bonheur des autres, déchirant leur réputation, quand ils ne peuvent porter atteinte à leur vie! C'est de ceux auxquels s'appliquent ces tristes images qu'il est écrit : « Les serpents mordent en cachette; ainsi fait celui qui ternit secrètement l'honneur de son frère. » *Eccl.* x 11.

SECOND POINT.

De tout ce que nous venons de dire, chrétiens, il nous est aisé de tirer des conclusions pratiques, et de reconnaître ce que ces divins mystères exigent de nous. La première conséquence qui découle de ces principes, c'est que tout homme vivant obstinément dans l'état de péché mortel, plongé dans des habitudes vicieuses, ne participe point au bienfait de la venue du Christ, à la rédemption que ce jour nous annonce. En effet, il est certain, comme nous l'avons suffisamment développé, que le principal objet de l'incarnation du Verbe, le but de ses abaissements et de ses souffrances, c'est de renverser dans le monde le pouvoir des passions, et d'y substituer le règne de la vertu. Or, si tel doit être en définitive le résultat des mystères du Christ, de ses actions et de ses paroles, si c'est pour cela qu'il est né, qu'il a vécu sur la terre et qu'il est mort sur une croix, peut-on croire qu'il soit venu pour ceux qui, refusant de briser les chaînes de leurs funestes habitudes, croupissent toujours dans les mêmes désordres et dans les mêmes impuretés? De même, dit le grand saint Basile, que quand le soleil se lève pour tous les hommes et les inonde tous de la même clarté, il n'est pas censé se lever pour les aveugles, ou pour ceux qui demeurent plongés dans le sommeil, par la raison qu'il est à leur

égard comme s'il n'était pas sur l'horizon ; de même, quand le vrai soleil de justice, Jésus notre divin Seigneur, vient en ce monde pour le salut de tous, on ne saurait dire en vérité qu'il soit encore venu pour des hommes aveugles et endurcis qui se tiennent à l'abri de ses rayons et se plaisent obstinément dans leurs épaisses ténèbres. On est même en droit d'affirmer que ces malheureux sont en quelque sorte tombés dans la déplorable condition des démons, pour qui la venue du Christ n'a été nullement utile, comme elle eût pu l'être cependant, s'ils avaient voulu se désister de leur antique orgueil et de leur rébellion primitive.

Mais vous me direz : Le divin Paul n'a-t-il pas enseigné d'une manière formelle que le Christ est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs ? Sans doute, vous répondrai-je ; cela signifierait-il toutefois, vous demanderai-je à mon tour, qu'il sauvera de force ceux qui repoussent le salut en persistant dans leurs crimes? Que serait une telle pensée, si ce n'est un sanglant outrage à l'ineffable bienfait de la rédemption? N'est-ce pas là prétendre que le Christ est descendu sur la terre pour autoriser le péché, mettre le désordre en honneur, ôter tout frein à la licence, les hommes devant toujours être sauvés, sans le concours d'aucune vertu, au milieu de tous les vices? Comment a-t-il donc opéré le salut des pécheurs? Le voici, mes frères : Le pécheur n'ayant pas et ne pouvant avoir de lui-même le mérite nécessaire pour conjurer les coups de la justice divine, Jésus-Christ a interposé ses propres mérites, de telle sorte que chacun, en se les appliquant par la pénitence, obtient la rémission de ses péchés. Vous n'aviez, ô homme, ni le mérite suffisant pour acquitter vos dettes, ni la force de repousser le péché; et voilà que le Sauveur met à votre disposition, et le prix infini de ses mérites, et la vertu toute puissante de ses sacrements, pour vous faire triompher de tous vos ennemis, du démon, du monde et de vous-même. Voilà de quelle manière s'est accomplie l'œuvre du salut des pécheurs. Ce double bienfait, Isaïe le prophétisait avec les expressions les plus tendres : « Parlez au cœur de Jérusalem, et dites-lui que le temps de sa malice est passé, que ses iniquités sont pardonnées. » *Isa.* XL, 2. Au

lieu de *malice,* plusieurs, non sans quelque raison, lisent *milice;* car, avant l'Incarnation, la chair militait si bien contre l'esprit, qu'elle l'entraînait avec elle dans toutes les ignominies de la matière. Mais, en venant dans ce monde avec le Rédempteur promis, la divine grâce a relevé les forces de l'esprit, abattu la puissance de la chair; la sainteté chrétienne s'est alors révélée dans tout son éclat, et, bien loin de se laisser vaincre par la chair, l'esprit a désormais remporté les plus magnifiques triomphes. Ainsi l'ordre a été rétabli dans les puissances de notre être : les passions, ces esclaves révoltés, ont été de nouveau mises sous le joug, et l'âme, reine déchue, a ressaisi son sceptre et sa couronne.

Revenons maintenant aux paroles du Prophète; elles méritent encore de fixer notre attention. Nous y voyons clairement indiqués les deux grands bienfaits que le Christ a répandus sur nous D'une part, nos iniquités sont remises, est-il dit dans le texte cité, les iniquités qui jusqu'à ce jour ont souillé notre existence, et que son sang a complètement effacées. D'autre part, le temps de la malice est fini, de telle sorte qu'à l'avenir les fidèles disciples de ce divin Maître, domptant par sa vertu la concupiscence, source de tous les maux, éloigneront d'eux les fruits qu'elle avait produits au sein de la nature humaine. Or, c'est là pour vous, mon frère, une féconde et redoutable leçon : si, vous laissant toujours aller à la même apathie, vous négligez de mettre en œuvre les moyens qui vous ont été donnés d'imiter la généreuse conduite des saints, non-seulement le bienfait de la rédemption ne saurait être pour vous d'aucun avantage, mais il fait encore peser sur vous une terrible responsabilité. Songez donc à ce qu'a dit le Sauveur lui-même : « Il sera beaucoup demandé à celui qui aura beaucoup reçu. » *Luc.* XII, 48.

Peut-être insisterez-vous encore, chrétiens, et me direz-vous : « Est-ce que le Christ n'a pas surabondamment payé la dette du genre humain tout entier ? » Oui, le Christ a satisfait à la justice divine pour tous les hommes sans exception; il a donc satisfait pour chacun de vous, à une condition cependant, c'est que vous daigniez ouvrir votre cœur pour recevoir sa grâce. L'évangéliste saint Jean l'insinue clairement dans ce verset de son premier cha-

pitre : « Quant à ceux qui l'ont accueilli, il leur a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu. » Ce n'est donc pas tout d'un coup qu'il nous investit de cette dignité; il nous a donné seulement la faculté d'y parvenir, avec le secours de sa grâce et le concours de notre volonté. De savoir après cela quelle doit être la conduite des enfants de Dieu, nous n'avons pas même à le conjecturer; l'Evangéliste nous le dit d'une manière formelle, en ajoutant aussitôt : « Ceux-là ne procèdent pas du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme; c'est de Dieu qu'ils sont nés. » Voici le sens de ces paroles : Les enfants de Dieu mettent tous leurs soins, emploient tous leurs efforts à réprimer les cupidités et les voluptés sensuelles, car c'est là ce qu'il faut entendre par la chair et le sang; ils s'appliquent à retracer dans leur vie, autant que le peut la faiblesse humaine, l'admirable pureté, la bienveillance et la charité de leur Père céleste, comme le doivent des enfants bien-nés.

Si, touchés du désir d'arriver à cette dignité, de pratiquer cette vertu parfaite, vous me demandez maintenant à quels moyens vous devez recourir pour cela, je puis aisément vous répondre, ou plutôt je vous ai déjà répondu : Nul ne parviendra jamais à ce haut degré de mérite et de gloire, s'il ne fait une guerre implacable aux appétits de la chair. Or, que ce soit là l'un des principaux devoirs que nous impose la philosophie morale du christianisme, saint Augustin le dit catégoriquement dans son traité contre Julien, *lib.* IX. L'illustre docteur distingue là trois sortes d'œuvres que le chrétien doit accomplir pour s'élever à la vraie justice : la prière, d'abord, une prière humble et constante, dont l'objet est surtout d'implorer le pardon de nos péchés; puis, la réception des sacrements, dont le double effet est de remettre nos fautes et de nous les faire éviter à l'avenir; la lutte, enfin, contre toutes les passions qui s'agitent dans le cœur de l'homme, lutte de chaque jour et de chaque instant, parce que l'ennemi qu'il s'agit de combattre ne s'endort jamais, pas même dans une âme réconciliée avec Dieu.

En entendant parler d'une guerre à soutenir, d'une guerre civile et plus que civile, puisqu'on doit la faire contre soi-même,

n'allez pas, chrétiens, tomber dans le découragement. Détournez les yeux de votre propre faiblesse, et portez-les sur la crèche, dont l'image sacrée plane devant nous en ce jour, ou plutôt sur le divin enfant couché dans cette crèche. C'est lui qui, tout désarmé qu'il est en apparence, vous donnera ce glaive de l'esprit, au moyen duquel vous retrancherez les coupables désirs de la nature et triompherez de toutes les cupidités. Le mystère de la circoncision que nous allons bientôt célébrer, vous est un gage en même temps qu'une figure de cette victoire à remporter sur nos ennemis. A peine ce rite symbolique fut-il accompli pour la première fois, après l'entrée dans la Terre promise, que Dieu dit à son peuple : « C'est aujourd'hui que je vous ai délivrés de l'opprobre de l'Egypte. » *Jos.* v, 9. La loi qui prescrivait la circoncision aux Israélites fut principalement mise en vigueur par les ordres de Josué. Or, Josué a été dans les temps anciens l'un des types les plus frappants du Rédempteur des hommes ; il introduisit le peuple de Dieu dans la Terre promise, tout comme Jésus-Christ nous introduit dans la patrie céleste, appelée par l'Ecriture la terre des vivants. Ce divin Sauveur nous soumet à la circoncision spirituelle, en nous ordonnant d'extirper de nos cœurs la funeste racine de tous les vices. C'est là nous arracher véritablement à l'opprobre de l'Egypte; car le malheur et la honte des Gentils consistaient uniquement dans les désordres auxquels ils s'abandonnaient. Et notre bonheur, à nous, notre gloire incomparable, c'est de pratiquer, à l'exemple et par les secours de notre divin Maître, des œuvres saintes et de pures vertus, inconnues aux hommes qui refusent de suivre ses leçons.

De tout cela, que faut-il conclure, mes frères, et quel doit être le résultat pratique de ce discours? Le voici : comme le Fils de Dieu fait homme se donne entièrement à nous, ainsi devons-nous nous donner à lui sans réserve. Dans son amour, il tend une main secourable à ceux qui sont tombés; daignons au moins lever la main pour saisir la sienne. Il nous réveille de notre léthargique sommeil; hésiterions-nous à quitter cette couche honteuse où notre fatale inertie nous a si longtemps retenus? Il nous fournit

des armes pour le combat, il nous en montre noblement l'usage; et nous ne voudrions pas nous en servir pour lutter contre notre ennemi, qui est celui de tout le genre humain? Il nous présente les remèdes les plus propres à guérir les plaies de nos âmes; et nous n'aurions pas même la force de nous les appliquer? Encore une fois, il nous confie le glaive, comme il le dit lui-même, pour couper dans le vif, pour extirper le mal jusque dans ses racines; sachons le manier avec une sainte énergie, afin de ne pas encourir l'anathème prononcé par le Prophète : « Maudit celui qui craint de tremper son épée dans le sang! » *Maledictus qui prohibet gladium suum a sanguine.* Jerem. XLVIII, 10. Voulez-vous savoir quelles sont les passions auxquelles il faut incessamment faire la guerre? Elles vous sont désignées en ces termes par l'apôtre saint Paul : « Il est aisé de reconnaître les œuvres de la chair : la fornication, l'impudicité, la luxure..., les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les dissensions..., l'ivrognerie, la gourmandise et les autres vices de même espèce. » *Galat.* V, 19-21. Telles sont les branches que pousse en tous sens l'arbre fatal de la concupiscence. Aussitôt que vous les sentirez s'élever en votre âme, retranchez-les sans pitié, et n'attendez pas qu'elles aient produit leur fruit amer, et distillé le mortel poison du péché. C'est ce que nous recommande instamment le même apôtre : « Mortifiez, dit-il, vos membres qui s'étendent sur la terre, la fornication, l'impureté, la volupté, les désirs coupables, et l'avarice, qui se résout dans un culte d'idoles. » *Coloss.* III, 5.

Si quelqu'un était tenté de regarder comme trop sévères ces paroles de l'Apôtre, qu'il écoute un philosophe païen nous tenant à peu près le même langage : « Apprenons, dit Sénèque, à cultiver de plus en plus la continence, à réprimer la luxure, à mettre un frein à la gourmandise, à modérer la colère, à considérer la pauvreté d'un œil calme et serein, à garder la frugalité, à n'accorder que le strict nécessaire aux désirs de la nature, à ne jamais nous laisser emporter par de folles espérances et par cette aveugle précipitation qui pousse l'homme vers l'avenir, à n'attendre enfin la vraie richesse que de soi, et non de la fortune. » Si de tels préceptes étaient donnés au sein des ténèbres du paganisme, faut-il

s'étonner qu'un chrétien les donne à des chrétiens ? Aussitôt que vous aurez éloigné de vous tous ces désordres que nous avons énumérés, la justice, et la paix, compagne de la justice, viendront habiter votre cœur; et cette paix sera pour vous le gage et le commencement de celle qui doit se perpétuer, par la divine grâce, dans les splendeurs et les délices de l'immortalité. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus. *Luc,* II, 21.

C'est ainsi que l'évangéliste saint Luc résume toute l'auguste solennité de ce jour : « Le huitième jour, auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus : » *Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.* Vous êtes frappés, mes frères, de la simplicité de ces paroles; néanmoins l'écrivain sacré propose à notre piété dans ce peu de mots deux mystères éclatants : celui de la circoncision du Sauveur, et celui de son nom adorable. Je viens aujourd'hui commenter devant vous le texte sacré, et tirer de la méditation de ces deux mystères d'utiles enseignements. Mais comment entreprendre cette œuvre difficile? comment trouver des paroles dignes de l'excellence de mon sujet? comment vous faire juger de la grandeur de la circoncision, et de toute la magnificence de ce nom de Jésus, aussi ancien que Dieu lui-même, si l'Esprit saint ne vient à mon aide, n'éclaire mon intelligence et ne con-

duit ma langue? Implorons ensemble son secours, et employons auprès de lui l'intercession de la Vierge Marie. *Ave Maria.*

Dieu, mes frères, est le maître suprême de tout ce qui existe; il dispose à son gré des hommes et des choses; et le saint homme Mardochée reconnaissait son souverain et universel empire, quand il le priait, en s'écriant : « Seigneur, toutes choses sont soumises à votre pouvoir, vous êtes le maître de tout ce qui est. » *Esther,* XIII, 9. Mais, en dehors de ce domaine absolu et incontestable qu'il exerce sur toute créature, Dieu a voulu se choisir ici-bas un peuple particulier; un peuple qui garderait parmi les hommes un culte spécial et un amour singulier pour son infinie grandeur, et qui serait, en retour de sa piété, l'objet spécial de ses soins et de sa providence. Les Israélites furent ce peuple privilégié, comme on le voit d'après ces paroles de Moïse : « Le Seigneur votre Dieu vous a élus, afin que vous fussiez son peuple parmi tous les peuples de la terre. » *Deut.* VII, 6. Vous savez tout ce que Dieu fit pour entretenir entre tous les Hébreux l'union la plus étroite et la concorde la plus pure. Il voulut que tout le peuple descendît d'un père unique, il ordonna à tous les Israélites de s'aimer entre eux comme des parents et des frères, et il cimenta à jamais par les liens du sang l'unité de leurs croyances et la sécurité de leur empire.

Abraham fut l'homme prédestiné à devenir le père d'Israël : c'est avec lui que Dieu fit son éternelle alliance; c'est à lui qu'il jura une éternelle amitié. Sans doute Abraham ne fut pas le premier ami de Dieu; Abel, Hénoch, Noé, et les autres patriarches, avaient vécu dans cette douce amitié. Mais, qu'ils étaient loin de cette union ineffable! Combien plus étroits et plus inviolables sont les liens qui attachent Dieu à celui qui devait être la tige de la race choisie! C'est à cause de cette vocation extraordinaire, par laquelle Dieu l'appelait plus particulièrement à son service, qu'Abraham a mérité d'être appelé le père des croyants. Il a fallu, pour être fidèle, marcher sur ses traces, avoir dans le cœur les mêmes croyances, et professer extérieurement le même culte. La circoncision fut le signe de cette alliance nouvelle, et comme le monument éternel des promesses divines. Elle servait à montrer aux

Hébreux qu'ils étaient le peuple de Dieu, à les séparer du reste des hommes. Gardons-nous donc de considérer la circoncision comme l'alliance ou le pacte même de Dieu, conformément à ce qui est écrit, *Gen.* XVII, 13 : « Le pacte que je fais avec vous sera marqué dans votre chair. » La circoncision ne fut que le symbole de cette alliance, comme saint Paul l'explique longuement dans son épître aux Romains, *Rom.* IV, 11-16.

Or tout pacte suppose des engagements réciproques. Dans celui-ci, le peuple s'engageait à n'avoir jamais d'autre Dieu que le Dieu d'Abraham; il lui jurait une foi unique et inébranlable, une fidélité indissoluble, une confiance entière; il promettait de l'aimer de toutes les forces de son cœur et de son esprit, et de lui faire un abandon désintéressé de ses biens. De son côté, Dieu promettait au peuple secours et protection; il devait le défendre, l'enrichir de tous les trésors de sa grâce, et le conduire ainsi par la main à l'éternelle vie. Telle était cette alliance divine. Mais, mes frères, pour en comprendre plus profondément la nature et la force, il vous importe de savoir sous quels titres elle est désignée dans les Livres saints. L'écrivain sacré l'appelle indifféremment le testament de Dieu : *Testamentum Dei*, et le pacte divin, *pactum*. Pourquoi le premier de ces titres ? Faire son testament, c'est donner ses biens en prévision de la mort; mais donner, en exigeant des légataires l'accomplissement de certaines conditions. Dès lors l'alliance dont il s'agit est un testament véritable, dans lequel Dieu donne, pour ainsi dire, au peuple sa providence, en s'engageant à se montrer toujours son père bienveillant, pourvu que ces hommes qu'il s'est choisis lui donnent en retour l'hommage de leur foi et de leurs adorations. Est-il également vrai de dire de cette alliance qu'elle est un pacte ? Oui, car le pacte n'est autre chose qu'un contrat qui se conclut entre deux personnes capables de s'engager, entre un époux et son épouse, par exemple, et par la force duquel l'époux et l'épouse se font mutuellement cession de tous leurs biens. N'est-ce pas là ce que nous voyons dans cette alliance de Dieu avec Abraham? L'homme offre à Dieu tout ce qu'il a ; Dieu, comme le véritable époux de l'âme, se donne lui-même à l'homme, et lui promet de plus tous les secours de sa grâce sanctifiante.

Pour éclairer Abraham sur l'étendue des nouveaux devoirs qu'il avait contractés, Dieu lui disait : « Marche toujours en ma présence, et sois parfait. » *Gen.* XVII, 1. Il marquait au contraire tout ce qu'Abraham avait droit d'attendre de son appui paternel par ces paroles : « Abraham, ne crains rien; je serai moi-même ta récompense sans limites. » *Gen.* XV, 1. Que de passages de la sainte Ecriture qui ont le même sens et qui expriment la même idée! Les saintes Lettres en sont remplies. « Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple, dit le Seigneur, » *Levit.* XXVI, 12; comme s'il disait : « Je vous protégerai et je vous défendrai, vous serez riches de toutes les richesses de ma grâce et de ma divinité, en un mot, je serai votre bien suprême, puisque je serai votre Dieu. Mais, pour vous, vous serez mon peuple fidèle; j'ai le droit de vous demander un culte exclusif, l'obéissance à mes commandements, la confiance à ma parole, vous me regarderez comme l'unique auteur de votre salut. » L'épouse des Cantiques avait entendu ces conseils divins, et, dans l'ardeur de son amour, elle laissait échapper ces soupirs embrasés : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé : » *Dilectus meus mihi, et ego illi*, Cant. II, 16; c'est-à-dire : mon bien-aimé veille sur mon salut. Sans doute il prend soin de toutes les créatures; mais voyez comme il m'est attaché, on dirait qu'il oublie tout pour ne s'occuper que de moi. Aussi je m'efforce de ne pas lui déplaire; j'ai du dégoût pour toutes choses; seul il occupe ma vie, mes veilles et mon sommeil; nuit et jour, je demeure haletante d'amour pour lui, et je rapporte à sa gloire mes pensées, mes peines, mes vœux, mes désirs. Ah! heureuse cette âme! Trop heureux le cœur qui brûle pour Dieu d'une pareille ardeur! Dieu lui rendra ce qu'il en aura reçu!

Après cela, pourriez-vous ne trouver qu'amertume dans le service de Dieu? Non, mes frères, ne vous plaignez pas que la loi du Seigneur soit un joug trop pénible; ne pensez pas que ce que vous ferez pour Dieu demeure sans récompense. Dieu lui-même a pris soin de vous en avertir. Ecoutez ce qu'il dit par la bouche d'Isaïe : « Ce n'est pas moi qui ai dit à la famille de Jacob : C'est en vain que vous me cherchez : » *Non dixi semini Jacob, frustra quærite me,*

Isai. XLV, 19 : vous rendrez à ma grandeur souveraine adoration et respect ; pour moi je ne veux être ni le protecteur de votre salut, ni le défenseur de vos intérêts. Voici au contraire votre devoir, et la récompense de votre fidélité : Observez la loi, et je suis toujours prêt à me déclarer votre seigneur et votre père. Ah ! quand on s'est complètement abandonné au Seigneur, quand on le sert du fond du cœur, quand on croit fermement en lui, on éprouve les effets de sa protection dans toutes les circonstances difficiles de la vie. Car Dieu n'a pas retiré sa parole ; et, quoiqu'il soit vrai de dire que le Créateur de toutes choses ne doit rien à aucune de ses créatures, ce serait blasphémer, de prétendre qu'il ne tient aucun compte de ses engagements, et qu'il viole quand bon lui semble les promesses qu'il a faites. Il n'en est rien ; nous pouvons espérer, et nous faire de cette douce espérance un rempart contre les traits empoisonnés du monde. « Sa vérité, dit le Prophète, nous environnera comme d'un bouclier. » *Psal.* XC, 5. La vérité, qu'est-ce autre chose que la fidélité des promesses par lesquelles il s'est engagé à donner aux hommes ses faveurs, ses grâces et sa miséricorde ? Peut-on trouver un autre sens à ces paroles du livre de l'Ecclésiastique : « L'homme sage croit à la loi de Dieu, et la loi ne le trompe pas. » *Eccli.* XXXIII, 3. En présence de la loi qui commande à l'homme d'obéir, et qui pour prix de son obéissance lui assure la protection et les secours divins, que fait l'homme sage ? Il n'établit pas de différence entre les préceptes et la sanction de la loi ; il croit également à ce qu'elle ordonne et à ce qu'elle fait espérer, et il éprouve l'accomplissement parfait de ces promesses dans la mesure de la perfection de son obéissance. Ne nous y trompons pas ; Dieu ne commence jamais à se séparer de l'homme et à l'abandonner à ses propres forces. Si l'homme ne pèche pas, s'il demeure fidèle à ses devoirs envers Dieu, vous ne pouvez pas supposer que Dieu s'éloigne de lui, trahissant à la fois toutes ses promesses et tous ses engagements. Je veux vous citer, mes frères, un trait édifiant, conforme à mon sujet. L'histoire nous rapporte qu'un certain roi d'Ecosse, prince remarquable par sa jeunesse, sa fortune, sa beauté et par tout l'éclat des qualités humaines, prit en pitié les splendeurs du siècle, pour se retirer dans le secret d'un

monastère. Il y vécut oublié, échangeant toutes ses richesses contre une vie de souffrances, et embrassant avec ardeur toutes les austérités de la mortification. Quand la mort approcha, quand il fallut songer aux redoutables jugements de Dieu, ce royal religieux ne connut ni le désespoir, ni les craintes amères qui déchirent le cœur à ces dernières heures de la vie. « Seigneur, s'écriait-il, j'ai été fidèle à vos commandements; soyez fidèle à vos promesses. Pourquoi me troubler à la pensée de vos dernières justices? Loin de moi les vaines alarmes et les remords secrets! Seigneur, j'ai entendu votre parole : « Allez, vendez tout ce que vous avez, et suivez-moi. » *Matth.* XIX, 21. Je vous ai suivi, Seigneur ; comment redouter la mort qui approche? comment douter de votre vérité et de votre miséricorde ? »

C'est ainsi, mes frères, que nous pouvons découvrir où nous en sommes avec Dieu, et quelle place nous occupons dans son amitié. Mais je sais que vous vous étonnez, et je vous entends vous écrier : Qui pourra jamais savoir s'il est agréable à Dieu? « Car qui a jamais sondé ses desseins, et pénétré ses secrets? » *Quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit?* Rom. XI, 34. Quel mortel, à l'exception de l'apôtre saint Paul qui fut élevé jusqu'au troisième ciel, et auquel il fut donné d'entendre des paroles mystérieuses et inénarrables pour la langue humaine, quel mortel comprit jamais les pensées de Dieu, et assista jamais à ses conseils? Il est vrai; ce n'est pas nous qui saurons les impénétrables mystères de la pensée divine, et il ne nous appartient pas de nous élever jusqu'au ciel. C'est au dedans de vous, dans le silence de votre conscience, que vous apprendrez de quel œil Dieu vous regarde. Interrogez votre cœur; demandez-vous si votre cœur aime Dieu, s'il nourrit pour lui une tendre piété : la réponse de votre cœur sera la parole et la voix de Dieu; car ce Père bienveillant a pour vous les mêmes sentiments que vous avez pour lui. Si vous êtes prêt, mon frère, à tout sacrifier pour lui obéir; si rien ne vous est plus doux, plus cher, plus précieux que sa loi; si votre plus grand et votre unique souci est de lui plaire; si vous avez horreur du péché et si vous en fuyez jusqu'à l'ombre, vous ne vous tromperez pas en vous disant à

vous-même que Dieu est votre ami, qu'il dirige et protége vos pas, comme un guide éclairé et un père compatissant. Il arrive quelquefois que nos yeux ne peuvent à cause de leur faiblesse saisir les taches du soleil dans le soleil lui-même. Il nous faut attendre que l'astre se réfléchisse dans une fontaine limpide, ou dans un vase plein d'une eau pure; ce n'est qu'alors que nous saisissons distinctement ses formes dans cette image de lui, dérobant à l'aide des choses de la terre les mystères du ciel. Ainsi ferons-nous dans un ordre de choses plus élevé; nous apprendrons, à travers nos propres sentiments et nos inclinations particulières, ce que Dieu pense de nous. Cette méthode est infaillible.

Donc, mes frères, vous pourrez toujours présumer avec vérité des sentiments de Dieu pour vous par vos propres sentiments envers lui. C'était ce que voulait exprimer le Prophète, quand il disait à Dieu : « Vous serez saint avec l'homme qui est saint, innocent avec l'homme innocent, pur avec celui qui est pur; mais vous vous conduirez avec une sorte de dissimulation avec ceux qui n'ont pas le cœur droit. » *Psalm.* XVII, 26-27. Telle est, en effet, la manière dont Dieu agit; il pénètre le secret des cœurs, et conforme sa conduite à nos actions. Il entoure de sa sollicitude ceux qui l'honorent d'un culte filial; mais il fait éprouver toutes les rigueurs de sa justice aux contempteurs de la loi. C'est encore de David que nous apprenons ces choses dans les paroles qu'il adressait à son fils Salomon : « Et vous, mon fils, reconnaissez le Dieu de votre père, et servez-le avec un cœur parfait. Car le Seigneur sonde les cœurs et pénètre toutes les pensées des esprits. Si vous le cherchez, vous le trouverez; mais si vous l'abandonnez, il vous rejettera pour jamais. I. *Paral.* XXVIII, 9. Vous venez de voir en quoi consistent la loi du Seigneur et le pacte de Dieu avec Abraham; vous savez pourquoi cette alliance est indifféremment appelée pacte de Dieu et testament de Dieu. Il faut revenir à la circoncision, qui est le signe extérieur de cette alliance.

PREMIER POINT.

Je n'ai pas dessein de vous parler aujourd'hui de la circoncision

spirituelle qui s'opère dans nos âmes : je réserve ce sujet pour un autre discours; occupons-nous seulement de la circoncision du Sauveur. Cherchons à pénétrer ensemble ce mystère, et apprenons de Jésus-Christ lui-même les raisons qui l'ont poussé à cet excès d'humilité. O Seigneur Jésus, pourquoi consentir à être traité comme les autres enfants des hommes? Pourquoi vous faire circoncire le huitième jour après votre naissance? N'était-ce qu'à ce signe, Seigneur, que Dieu devait reconnaître en vous le fils de son éternité? Ah! c'était plutôt, comme le dit saint Bernard, pour faire oublier à Dieu qu'il était votre père, et pour cacher, en quelque sorte, votre origine divine sous ces pauvres et humaines livrées. Mais la circoncision est le stigmate du pécheur; on se demande alors comment Jésus-Christ, le juste par excellence, qui ne reçut jamais les atteintes du péché, se soumit à cette pratique expiatoire. Car Jésus-Christ avait déjà, dès son enfance, la sagesse des vieillards; «il savait rejeter le mal, et choisir le bien.» *Isaïe,* VII, 15. Il donna certes la plus admirable manifestation de cette sagesse dans l'œuvre de son incarnation. Quand il eut résolu de se faire homme et qu'il eut jeté les yeux sur notre pauvre nature, il découvrit en elle la corruption du péché; il vit, à côté de l'œuvre de Dieu, l'œuvre du démon. Que fit-il, mes frères? Avec une sagesse digne de lui, il sépara l'œuvre de Dieu de l'œuvre de Satan, et la nature humaine du péché qui l'enlaidit et la souille; il descendit jusqu'à l'humanité en prenant un corps, et sut se faire homme sans se faire pécheur. Il est donc évident que Jésus-Christ, né et conçu sans péché, n'avait en aucune manière besoin de guérir et d'effacer en lui les traces funestes que le péché imprime dans les âmes. Toutefois ce divin Sauveur se soumet à toutes les cérémonies et à toutes la pratiques de la loi. Pourquoi? Cette conduite vous étonne : essayons de vous l'expliquer.

Je crois entrevoir trois raisons qui ont engagé Jésus-Christ à se faire circoncire. D'abord, Jésus-Christ a voulu que « Dieu fût reconnu pour véritable dans l'accomplissement des promesses qu'il a faites à nos pères. » *Rom.* XV, 8. Dieu, vous ne l'avez pas oublié, avait promis aux patriarches un rédempteur dans leur postérité, et vous vous souvenez de ces paroles qu'il adressait à Abraham :

« Tous les peuples de la terre seront bénis dans votre postérité : » *In semine tuo benedicentur omnes cognationes terræ.* Gen. XXII, 18. Or la circoncision est le signe distinctif des enfants d'Abraham; dès lors il fallait, pour que tous les hommes pussent reconnaître en lui le Messie rédempteur, que Jésus-Christ se fît circoncire, et qu'il fît éclater ainsi dans tout leur jour la vérité des promesses divines. Vous comprenez que, dès que la parole de Dieu a reçu sa réalité, nous avons été affranchis de la circoncision, gage assuré de l'accomplissement de cette parole. C'est ainsi qu'après avoir acquitté une dette, on rend les gages et on délivre la caution du paiement.

Mais cette raison ne fut pas la seule qui porta Jésus-Christ à se faire circoncire. Notre divin Sauveur voulut encore, quelques jours après sa naissance, préluder à sa magnifique mission de Rédempteur, qu'il devait accomplir plus tard par l'effusion complète de son sang. Vous avez vu des marchands acheter des objets précieux : ils ont garde de donner d'abord le prix entier des marchandises, et ils n'offrent qu'une petite somme d'argent, qu'ils regardent comme une portion de la valeur de l'objet et comme un gage du prochain achat. C'est ainsi qu'a fait Jésus-Christ dans ce mystérieux rachat de nos âmes. Le divin enfant vient de naître, et déjà il répand ce sang qui coule à peine dans ses veines, et il l'offre à Dieu le Père, comme prix de notre salut et comme gage de la rédemption. Quelle bonté, ô mon Jésus, de nous donner dans un âge si tendre de si utiles enseignements! Pourquoi cet empressement extraordinaire? pourquoi répandre de si bonne heure votre sang précieux? Attendez, attendez, ô mon Sauveur; vous pourrez faire à Dieu une offrande plus abondante, et supporter par amour pour nous de plus rudes tourments. C'est bientôt appeler à vous le travail et la souffrance ! Déjà vous avez supporté les duretés d'une crèche et l'humilité d'une étable; vous avez senti votre corps meurtri et déchiré; vous, avez éprouvé la haine d'Hérode, la fuite en Egypte et un long et douloureux exil parmi des peuples inconnus. Ah ! comme vous pouvez dire avec le Prophète : « Je suis pauvre et je souffre depuis ma jeunesse, » *Ps.* LXXXVII, 16, ou plutôt depuis mon enfance. Que ferez-vous donc, ô mon Jésus,

quand l'âge aura multiplié vos forces, si vous voulez déjà vous soumettre volontairement à des douleurs aussi pénibles?

Venez, vous tous qui différez jusqu'aux derniers jours de votre vie le temps de votre conversion, et vous aussi, qui nourrissez votre jeunesse de désirs insensés et d'études frivoles, réservant à Dieu votre vieillesse, venez et instruisez-vous! Qui que vous soyez, je vous adjure de me dire qui vous a constitué l'arbitre des jours et des années, pour dépenser comme bon vous semble les heures rapides et incertaines de la vie? Imprudent, ne craignez-vous pas, tandis que vous contentez vos caprices, d'entendre retentir à vos oreilles ces paroles formidables qui furent un jour adressées à cet homme de l'Ecriture au milieu de ses joies et dans le délire de ses voluptés. « Insensé, cette nuit même on te demandera ton âme; ces biens, que tu ramasses avec tant de soin, à qui donc seront-ils? *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te; quæ autem parasti, cujus erunt?* » Luc, XII, 20. Ce n'est pas tout; écoutez encore : « Si ce serviteur est méchant, et que disant en son cœur : Mon maître n'est pas près de venir, il se mette à battre ses compagnons, et à manger et à boire avec les hommes dissolus, le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas; il le rejettera loin de lui, et lui donnera pour partage d'être avec les hypocrites. » *Matth.* XXIV, 48-51. Vous tous qui, comme ce mauvais serviteur, vous entretenez dans ces folles et téméraires pensées, ne vous semble-t-il pas entendre prononcer contre vous cette terrible sentence? N'êtes-vous pas saisis de crainte et tremblants de frayeur à cette parole du Sage : « L'homme ignore le moment de sa mort, et comme les poissons sont pris à l'hameçon et les oiseaux au filet, ainsi les hommes se trouvent pris par l'adversité. » *Eccl.* IX, 12. Peut-être êtes-vous habitué à vous laisser conduire aux seules clartés de la raison; peut-être votre foi encore chancelante préfère-t-elle le témoignage de la philosophie à celui de l'Ecriture? Ecoutez là-dessus un des plus célèbres philosophes du paganisme : « La plupart des hommes disent : A cinquante ans j'irai vivre dans la retraite; à soixante ans je renoncerai aux emplois. Eh! qui vous a donné l'assurance d'une plus longue vie? Qui permettra que tout se passe comme vous l'arran-

gez? N'avez-vous pas honte de ne vous réserver que les restes de votre vie, et de destiner à la culture de votre esprit le seul temps qui n'est plus bon à rien? Il est bien tard pour commencer à vivre, quand il faut sortir de la vie. Quel fol oubli des conditions de notre existence ici-bas, que de remettre à cinquante ou soixante ans les sages entreprises, et de vouloir commencer la vie à une époque où peu de personnes peuvent arriver! » Sénèque, *De la brièveté de la vie.*

Ai-je besoin de chercher si loin des raisons et des témoignages? Non, mes frères; il me suffit de proposer à votre piété l'exemple même du Sauveur Jésus. Ah! chrétiens, si cet enfant, le maître du ciel et de la terre, le souverain des anges et des hommes, veut bien, par amour pour nos âmes, et quoiqu'il pût éviter tous ces travaux, commencer à souffrir dans ses langes et dans son berceau; s'il entreprend dès l'âge le plus tendre l'affaire de notre salut; s'il endure, pour laver nos crimes et expier nos fautes, tant de tortures imméritées, comment demeurerions-nous froids à la vue de tant de bonté? C'est pour nous qu'il souffre; ce sont nos iniquités qu'il efface; c'est à nous que doit revenir tout le fruit de ses souffrances! Serons-nous encore insensibles? Pourrons-nous mener une vie de tiédeur et de négligence spirituelle, concevoir du mépris pour les bienfaits de Dieu, et méconnaître ces témoignages suprêmes de sa miséricorde? Ah! s'il en était ainsi, si nous prenions si peu de soin de notre salut racheté et conquis au prix du sang même de Jésus-Christ, nous serions bien ingrats envers Dieu et bien ennemis de nous-mêmes. Concevez-vous une action plus insensée ou un crime plus détestable? Malheureux! en faut-il davantage pour vous pénétrer de la grandeur et de l'importance d'une affaire qui a absorbé toutes les sueurs et toutes les souffrances du Sauveur, la sagesse et la puissance même de Dieu?

En troisième lieu, Jésus-Christ a voulu nous laisser dans sa circoncision un exemple de son humilité. A vrai dire, la vie de Jésus-Christ fut toute entière un long modèle d'humilité parfaite; mais jamais peut-être ce divin Sauveur ne fit disparaître et oublier sa majesté divine comme dans ce mystère de la Circoncision. Il lui fallut sans doute s'abaisser grandement pour s'incarner et prendre

la nature humaine; mais au moins, dans ce mystère, Jésus-Christ est préservé du péché, quoiqu'il prenne les apparences du pécheur. Il porte encore dans son baptême cette forme extérieure de l'homme déchu, et vient se présenter à saint Jean comme un coupable; mais tandis qu'on le baptisait « les cieux s'entr'ouvrirent sur sa tête, la voix du Père se fit entendre et le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe, » *Matth.* III, 16-17, pour témoigner de son innocence et de sa pureté. Même dans sa passion, les abaissements du Sauveur ne furent pas sans un mélange de grandeur et de puissance. Il est vrai qu'il n'avait jamais paru plus pécheur et plus coupable, et nous apercevons cet Agneau divin cloué sur une croix entre deux scélérats infâmes. Mais attendez; tandis qu'il meurt, le ciel se couvre de nuages, la terre tremble, les pierres se brisent, et tous les éléments donnent des signes de tristesse et de deuil. C'est à ce point que, devant ce divin crucifié, beaucoup s'écrièrent : « Vraiment cet homme était juste, » *Luc,* XXIII, 47, c'est-à-dire étranger au péché. Vous le voyez, pendant toute sa vie nous trouvons, à côté des abaissements profonds de Jésus-Christ, des prodiges glorieux d'innocence et de force. Dans la circoncision seulement, je ne découvre qu'humilité et souffrance; ici, point de miracles qui écartent de mon esprit la pensée du péché. C'est le moment de penser jusqu'où l'amour de Dieu est descendu pour nous. Dieu est ce qu'il y a de plus grand dans le monde, puisqu'il est le souverain bien; le péché est ce qu'il y a de plus détestable, puisqu'il est le mal souverain. Entre ces deux termes la distance était infinie, et Dieu lui-même ne pouvait la franchir. Mais Dieu s'est abaissé autant qu'il le pouvait; et il a pris en lui toute la ressemblance et toutes les apparences du péché. C'est par la circoncision qu'il nous manifeste ces desseins, et qu'il nous paraît revêtu de tous les dehors du péché. Car c'est à la circoncision qu'on découvre un pécheur, comme on reconnaît un voleur à ses oreilles coupées, et un apostat aux vêtements dont on le revêt. Que pouvait faire de plus cette majesté souveraine? Rien sans doute. Mais tout cela était utile et nécessaire; car il fallait que le péché, introduit dans le monde par l'orgueil, fût expié et effacé par l'humilité.

SECOND POINT.

Vous venez de voir que la circoncision du Sauveur ne fut accompagnée d'aucun prodige éclatant qui fît reconnaître le Dieu caché dans l'homme. Est-ce à dire pour cela que Dieu laissa sans récompense les profonds abaissements de son Fils? Gardez-vous de le penser, puisque en ce jour cet enfant reçut de la part de Dieu le nom glorieux de Jésus, qui veut dire Sauveur. « Dieu, dit l'apôtre saint Paul écrivant aux Philippiens, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. » *Philip.* II, 9-10. Et cela était justice. Il était juste que celui qui était volontairement descendu jusqu'à l'humilité la plus profonde, fût exalté jusqu'au plus haut degré de la gloire; il était juste que celui qui s'était fait le dernier des hommes fût constitué leur prince et leur roi; il fallait, en un mot, qu'autour des abaissements du Sauveur s'élevassent les adorations du ciel et de la terre, et les actions de grâces éternelles de ceux qu'il avait sauvés. En effet, mes frères, s'il y a des bienheureux au ciel, c'est de lui qu'ils tiennent leur bonheur; c'est encore à sa grâce et à ses mérites que les justes de la terre doivent leur sainteté, et les âmes du purgatoire l'espérance de l'éternel repos. Dans l'ordre spirituel, tout procède de Jésus-Christ; Jésus-Christ est le centre du monde des âmes; et de même qu'il n'y a pas une étoile au ciel qui n'emprunte au soleil tout son éclat, il n'y a pas une âme qui n'emprunte à Jésus, ce soleil véritable de toute justice, l'éclat de sa sainteté. En lui nous trouvons tout ce dont nous avons besoin, comme dans une source intarissable. Il est donc légitime que tous ceux qui, au ciel ou sur la terre, ont été sanctifiés par son sang, enrichis de ses trésors et sauvés par sa puissance, exaltent avec amour et reconnaissance ce nom divin. Ce ne serait même pas assez de fléchir le genou devant lui, si nous lui refusions l'hommage de nos cœurs.

Il y a en Espagne des écoles fameuses, élevées par la munificence de nos rois pour l'utilité commune de l'Etat. On y consacre à l'étude de longues années, et c'est parmi les hommes qu'elles

forment que sont choisis en général ceux qui doivent administrer les affaires du royaume. Savez-vous jusqu'à quel point ces hommes respectent et honorent les protecteurs et les fondateurs de ces asiles? Quelle leçon est pour nous leur conduite! Toutes les fois qu'ils entendent prononcer le nom d'un de leurs bienfaiteurs, ils découvrent leur tête en signe de reconnaissance pour l'instruction et les dignités qu'ils ont reçues d'eux. Voilà, mes frères, ce que des hommes ont su faire pour leurs pareils. Après cela, je vous le demande, que ferons-nous pour l'auteur de notre salut? Quelles marques de respect rendrons-nous à celui qui a reconquis notre liberté? O divin Jésus, que vous rendrons-nous pour tout ce que nous avons reçu de vous? Vous ne nous avez pas constitués princes de ce monde, il est vrai; mais vous nous avez appelés à une vocation plus éclatante, puisque « nous sommes devenus par vos mérites rois et prêtres pour notre Dieu, et voilà que nous régnerons sur la terre, » *Apocal.* v, 10, et jusque dans le ciel. C'est par vous seul, aimable Jésus, que nous possédons le royaume de Dieu; c'est à vous que nous devons son sacerdoce, son Saint-Esprit, son héritage et son adoption. Par vous les péchés nous ont été remis; par vous nous ont été acquis l'amitié et le soutien des anges, l'immortalité bienheureuse et la gloire de nous asseoir à jamais à la droite même de Dieu; malgré notre ingratitude, vous nous avez appelés à partager tous vos biens et à participer à votre divinité. Nous n'oserons pas, Seigneur, méconnaître la grandeur de vos dons; mais, humiliant nos esprits et nos cœurs devant l'auteur de tant de bienfaits, nous nous écrierons avec le Prophète : « Votre nom et votre souvenir font les délices de nos âmes : » *Nomen tuum et memoriale tuum in desiderio animæ,* Isaïe, XXVI, 8. Vous êtes l'objet le plus vif de nos désirs, ô mon Dieu; nous brûlons d'amour au souvenir de votre nom glorieux, et nous éprouvons à le redire les plus suaves transports.

Le saint homme Job nous parle ainsi de la reconnaissance que ses bienfaits inspiraient aux malheureux : « Je n'ai point négligé, dit-il, de secourir celui qui, n'ayant point d'habits, mourait de froid, ni le pauvre qui était sans vêtement; aussi les membres de son corps m'ont béni, lorsqu'ils ont été échauffés par les toisons de

mes brebis. » *Job*. xxxi, 19-20. D'abord, vous l'entendez, ces infortunés consolés ne se contentent pas de froides et stériles paroles d'actions de grâces; ils sont tout entiers pénétrés d'un profond sentiment de gratitude, et leurs membres ranimés témoignent au patriarche toute leur reconnaissance. Ces paroles des Livres saints peuvent, ce me semble, parfaitement s'appliquer au bienfait de notre rédemption. Nous avons été engendrés dans un état complet de nudité spirituelle. Nos premiers parents, créés purs et sans péché, perdirent bientôt pour toujours la robe d'innocence et de justice dont Dieu les avait revêtus, et demeurèrent à jamais privés de ce céleste vêtement. Nous sommes tous leurs fils et leurs héritiers, et nous naissons conformes en tout point à ces deux premiers pères de la nature humaine. Dès lors nous sommes comme eux nus et dépouillés de tous les ornements de la vertu. Or, mes frères, la foi nous enseigne que Dieu nous rejette loin de lui, si nous sommes dans cet état, et que nous ne pouvons dans ce dénûment nous présenter devant ses yeux, puisque, comme nous l'apprend l'Apôtre, « il est nécessaire que nous soyons trouvés vêtus, et non pas nus en sa présence, » II *Cor*. v, 3, c'est-à-dire portant un vêtement qui cache la nudité de nos âmes et qui couvre la multitude de nos péchés. Mais à qui devrons-nous recourir ?

Encore ici, mes frères, nous pouvons poursuivre l'application des paroles de Job au bienfait de notre salut. Nous lisons dans le texte sacré, que Job consacrait aux vêtements des pauvres les toisons de ses brebis. Aurons-nous pour revêtir nos âmes une telle ressource? Si nous ne considérons que les hommes, sans doute nous ne la trouverons pas; car, je vous le demande, concevez-vous, avec l'impuissance que le péché a répandue dans nos facultés, concevez-vous un homme ayant assez de pouvoir pour accomplir une si haute mission, et pour faire oublier la laideur de notre nature, gâtée à son origine par la perte de son innocence? Vous dites non; et cela est vrai. Mais jetons les yeux sur la croix : là s'immole l'Agneau divin qui doit ensevelir toutes nos iniquités. Celui-là seul peut opérer un tel prodige, qui s'est fait homme sans s'unir le péché ni les suites du péché. Ayons donc recours à

Jésus-Christ revêtu en naissant de la divine justice, il étendra sur nos âmes le riche manteau de ses dépouilles. C'est le conseil que nous donne l'Apôtre : « Revêtez-vous, dit-il, de Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Induimini Dominum Jesum Christum,* Rom. XIII, 14. Prosternés aux pieds de ce divin Sauveur, disons-lui avec des sentiments de profonde humilité ces paroles de Ruth la Moabite : « Etendez, Seigneur, étendez sur nous le manteau qui vous couvre, parce que vous êtes mon frère. » *Ruth.* III, 15. Vous êtes notre frère, puisque, en vous faisant homme, vous avez pris notre chair et notre sang. « Jamais personne n'a haï sa propre chair ; au contraire il la nourrit et il en a soin. » *Ephes.* V, 29. Etendez donc sur nous le manteau de vos miséricordes, et ayez pitié de notre misère. Sauvez-nous des dangers qui nous menacent ; car si le père de famille nous aperçoit à son banquet sans nous voir revêtus de la robe nuptiale, il nous fera lier les pieds et les mains pour nous jeter dans les ténèbres extérieures. Votre prière est écoutée, mes frères ; prenez confiance, et espérez tout de la bonté et de la clémence du Sauveur. Il vous convie d'abord à revêtir la robe de l'innocence dans les saintes joies du baptême, comme le témoignent ces paroles de l'Apôtre : « Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ, » *Galat.* III, 27 : car vous avez été rendus participants de ses mérites et de sa grâce. Puis il vous permet encore de recourir au remède salutaire de la pénitence, qu'il a élevé pour vous à la dignité de sacrement. Ici encore Jésus-Christ écoute votre repentir, il vous reçoit comme un nouvel enfant prodigue : il remet de nouveau sur votre âme la première robe d'innocence déchirée par vos apostasies, et se plaît à orner votre âme de tous les charmes de la vertu et de la sainteté.

Mais, mes frères, je veux supposer que Jésus-Christ a opéré en vous ce prodige de miséricorde, et qu'il a paré vos âmes de la robe éclatante qui les rend agréables à Dieu. Vous sentez tout ce qui doit se passer dans les replis les plus secrets de ces cœurs, naguère privés des secours de la grâce, insensibles et froids devant l'amour de Dieu, et dépouillés de la parure des dons du ciel. Le feu de l'amour les enflamme, et comme Augustin converti, ils

s'écrient : « Quel est ce feu qui nous pénètre? » Ils n'aperçoivent plus l'horreur de leurs iniquités, mais seulement les glorieux mérites de Jésus qui les cachent; en un mot, une transformation complète s'est faite en eux. Ah! devant ces miracles de l'amour, que peuvent faire ces pauvres âmes, ennoblies et vivifiées dans le sang du Sauveur, sinon bénir et aimer cet Agneau sans tache, qui s'est volontairement dépouillé sur la croix, pour nous acquérir, par la valeur de sa passion, les richesses de l'immortelle vie? Entendez-les s'écrier avec le Prophète : « Je me réjouirai dans le Seigneur; mon âme sera ravie d'allégresse : mon Dieu m'a revêtu des vêtements du salut, il m'a paré de la justice, comme l'époux embelli de sa couronne, comme l'épouse brillante de pierreries. » *Isaï.* LXI, 10. Mille fois heureux, celui qui comprend les saints transports qui arrachaient au Prophète, animé de l'esprit de Dieu, ces paroles de reconnaissance! Il tressaillait de joie, il laissait aller son cœur aux élans d'un saint enthousiasme, parce que le Seigneur l'avait revêtu des vêtements du salut et de la parure de la justice. En effet, nous n'avons plus rien à désirer, si nous possédons par Jésus-Christ le salut éternel et la justice, qui est la voie du salut. Avec la justice, nous sommes heureux en ce monde; et nous serons heureux dans l'autre, si nous sommes sauvés. Or, le Prophète avait été *revêtu* de ce double vêtement de la justice et du salut; et c'est à dessein qu'il emploie cette expression, pour nous faire juger de la grandeur de ces deux bienfaits. Le vêtement enveloppe l'homme tout entier, et protége tous les membres de son corps; ainsi en est-il de ces deux dons infinis de Dieu; ils ne laissent plus de place dans l'âme pour aucun autre désir : le bonheur éternel y doit résider au ciel sans mélange d'aucune misère, et la justice dès ce monde doit effacer en elle jusqu'au souvenir des fautes de la vie passée. Le Prophète ajoute une comparaison qui fait ressortir la bonté de Dieu; il dit que Dieu l'a paré de la justice, comme l'épouse brillante de pierreries. En transportant ces images à nos âmes, vous devez juger de leur beauté après qu'elles ont été trempées dans le sang de l'Agneau : elles sont si brillantes, qu'on ne conçoit pas de splendeur au-dessus de celle dont elles brillent. Oh! mes frères, si vous pouviez apercevoir de

vos regards les secrètes beautés des âmes saintes, comme vous les verriez ornées de magnificence ! comme vous admireriez le travail de Dieu en elles ! comme vous demeureriez saisis d'admiration devant les belles perles de l'Esprit saint qui les rendent étincelantes ! L'Esprit saint, en effet, descend dans ces âmes avec tous ses dons et tous les fruits de sa grâce ; il fait revivre en elles les inclinations des bienheureux ; et il se plaît à orner et à ennoblir avec toute la puissance de son amour les âmes qu'il s'est choisies pour épouses. Qu'elles doivent être belles, ces demeures parées par Dieu lui-même ! L'Esprit saint se trouve tellement épris par l'attrait de leur charme, qu'il s'écrie à leur aspect : « Que tu es belle ! ô ma bien-aimée ; que tu es belle ! tes yeux sont les yeux de la colombe : » *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es ! Oculi tui columbarum !* Cant. I, 15.

Voilà, chrétiens, les louanges qu'adressent au Sauveur les âmes saintes et les cœurs purs, pour le remercier de ses dons. Or, si tels sont dès ce monde leur amour et leur reconnaissance, que faut-il attendre d'eux dans le ciel, lorsqu'ils jouiront déjà du salut éternel, et qu'ils auront été mis pour jamais en possession des joies des élus ? Si les biens terrestres de la grâce allument en eux de pareils sentiments, combien plus brûlants et plus vifs seront leurs transports, quand ils auront acquis les biens impérissables de la gloire ! Avec quelle ardeur célébreront-ils ce nom glorieux de Jésus, auquel ils seront redevables de tous ces biens ! L'Apôtre entrevoyait ces adorations, quand il disait : « Au nom de Jésus, tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. » *Phil.* II, 10. Oui, plus sera grand le bonheur des bienheureux, plus seront éclatants les biens dont ils jouiront, plus aussi seront profonds les honneurs qu'ils rendront à ce nom adorable, plus leur amour sera vif, plus leurs cantiques d'allégresse partiront du fond de leurs cœurs.

Nous ne saurons et nous ne connaîtrons l'intensité de ces joies, que lorsqu'il aura plu à Dieu de nous en donner la jouissance. Essayons toutefois de pénétrer en ce moment jusque dans ces sentiments, et de nous en faire une faible idée. Imaginez, mes frères, un de ces esprits bienheureux déjà en possession de l'éternel

bonheur. Supposez que, du haut du ciel où il réside, il abaisse ses regards sur ce lieu de supplices où sont tourmentés les damnés; et cherchez à comprendre l'intensité de sa reconnaissance! Que fera, je vous le demande, cette âme sainte, quand elle aura aperçu, d'un côté, l'horreur de ces ténèbres extérieures, les grincements de dents, les pleurs et les abominables convulsions des damnés, le feu éternel, les vers rongeurs, les serpents, les cris abominables des bourreaux et des victimes, et toutes ces tortures innombrables inventées par la colère divine pour le tourment des méchants; et que, de l'autre, elle se verra arrachée à ses épouvantables douleurs par les mérites et le sang du Sauveur, et appelée à jouir d'une félicité éternelle, infinie, telle, en un mot, que la langue des hommes et des anges est impuissante à l'exprimer?

Que se passera-t-il dans cette âme? Quels regards d'amour elle jettera sur le Sauveur présent devant elle! Comme elle embrassera ces plaies divines de Jésus, qui auront conquis son salut! avec quelle humilité elle se prosternera à ses pieds sacrés! Quelles actions de grâces! quelles ardentes bénédictions pour tous les biens infinis acquis au prix des souffrances de la croix! Souvenez-vous des trois enfants condamnés par Nabuchodonosor à être jetés vivants dans une fournaise embrasée. Ces trois jeunes gens, qui n'avaient pas hésité, pour rendre témoignage à notre Dieu, à voler au milieu des flammes, furent miraculeusement protégés par la main et le secours divins. Entourés de tous côtés de feux qui ne pouvaient les atteindre, ils remerciaient Dieu de sa protection signalée; ils le louaient ensemble et le glorifiaient à l'envi, conviant toutes les créatures qui existent au ciel, sur la terre et dans les mers, à chanter avec eux l'hymne de la reconnaissance. Ah! si ces pieux Israélites, parce qu'ils avaient été préservés de ces flammes, qui ne pouvaient après tout faire souffrir que le corps, célébrèrent avec tant d'empressement les louanges de Dieu, que ne rendront pas en actions de grâces à sa toute-puissance les saints qui ont été non-seulement délivrés des flammes plus terribles de l'enfer, mais encore admis à partager la possession du royaume céleste.

Nous saisissons ces choses avec plus de clarté, en nous aidant

d'un exemple à la portée de nos esprits. Supposez, comme l'Écriture nous en offre un récit frappant dans l'histoire d'Esther, supposez qu'une vierge remarquable par sa beauté et par sa vertu ait attiré sur elle les regards d'un roi puissant; supposez encore que, sans tenir compte de la pauvreté et de l'obscurité de sa naissance, mais séduit seulement par ses charmes et sa piété, ce prince de la terre pousse son amour pour elle jusqu'à se l'unir par le mariage et à partager avec elle ses états et sa fortune. Que se passera-t-il dans le cœur de cette femme, ainsi élevée de la dernière des conditions au faîte le plus haut des dignités humaines, quand elle considérera sa famille inconnue et l'éclat de sa position actuelle; quand elle verra les grands du royaume s'agenouiller devant son trône ; quand elle se sentira redevable de tous ces honneurs, de toutes ces dignités, et de toute cette élévation, à la seule bienveillance du roi? Croyez-vous qu'elle ne chérira pas son époux bien-aimé, l'auteur de toutes ces faveurs? Mes frères, nous pouvons bien appliquer cet exemple à l'état des esprits bienheureux. Qu'étaient-ils, avant que Jésus-Christ les ennoblît et leur conférât la dignité qui les relève? Aussi les saints, se voyant arrachés pour jamais aux horreurs de l'enfer et placés pour toujours en possession de l'éternelle félicité, au milieu des plus inénarrables délices, comprenant d'ailleurs que c'est au trésor infini de mérites et de grâces réuni en Jésus-Christ, qu'ils doivent leur glorieuse élévation et leur éternel bonheur, ne peuvent comprimer l'éclat de leur joie. Encore en ce moment, chrétiens, je vous demande, si ces âmes autrefois humiliées et méprisées doivent se sentir fières d'être unies à Dieu? Quels doivent être les sentiments de ces épouses de Jésus-Christ envers leur divin et royal Epoux? Quel brûlant amour doit les dévorer! Avec quelle affection profonde elles baisent ces salutaires blessures, qui ont été pour elles comme les portes de l'immortelle gloire! quels cantiques d'allégresse! quelles incessantes actions de grâces! quels concerts de gratitude!

Nous lisons dans l'histoire des saints Pères, qu'un de ces derniers fit appeler à son lit de mort un des religieux qui l'assistaient à ses derniers moments. Le religieux, s'étant approché du mori-

bond, lui prend les mains, les porte humblement à sa bouche, les couvre de baisers et s'écrie : « Bénies soient ces mains qui m'ont aidé beaucoup à gagner le ciel ! » Or, mes frères, ce religieux était un jeune moine, qui avait souvent ravi au vieillard une partie de sa nourriture : celui-ci ne s'en était jamais plaint, et à cette heure suprême il sentait tout ce que cette patience si longtemps contenue dans son cœur lui avait valu pour le ciel de mérites et de valeur. Si ce vieillard eut assez de vertu pour presser ainsi sur sa bouche les mains d'un homme égoïste qui avait toujours cherché à lui nuire, avec quels transports d'amour les saints du ciel baiseront-ils les mains adorables du Sauveur ! comme ils les béniront ! comme ils chanteront éternellement des cantiques d'actions de grâce pour les bienfaits qu'elles ont répandus sur le monde ! avec quelle piété, avec quel affectueux empressement ils s'écrieront : « O mon Dieu et mon Roi, nous chanterons éternellement votre bonté et votre miséricorde ! nous célébrerons la victoire que vous avez remportée pour nous sur l'ennemi du salut ! C'est par votre grâce que nous avons été délivrés de la mort éternelle ; par vous, ô Seigneur, nous avons été inscrits au nombre des anges et des élus ; par vous encore, nous devons éternellement régner dans la gloire ! Que tous nos membres vous bénissent et tressaillent d'allégresse, parce qu'ils ont senti la grandeur et la magnificence de vos dons ! » C'est ainsi que les âmes des élus, dans l'ardeur de leur foi et de leur amour, salueront au ciel le nom adorable de Jésus.

Mais peut-être, chrétiens, vous me demanderez pourquoi nous fléchissons le genou en entendant le nom de Jésus, tandis que nous n'avons aucune marque de respect extérieur pour tous les autres noms de notre divin Sauveur. En effet, il est encore appelé le Christ et le Fils de Dieu ; et saint Jean, dans l'Apocalypse, va jusqu'à le nommer le Verbe de Dieu. Qu'on le nomme devant nous sous tous ces titres magnifiques, nous nous contentons de le saluer du fond du cœur ; mais qu'on prononce le nom de Jésus, aussitôt nous courbons nos fronts et nous plions nos genoux. D'où vient cela, et quelles peuvent-être les raisons de notre conduite ?

Je répondrai avec quelques théologiens, que nous voulons par là non-seulement donner au Seigneur un témoignage de notre

respect et de notre adoration, mais encore lui témoigner notre reconnaissance pour les salutaires effets de la rédemption. Et en effet tous les autres titres du Christ Sauveur sont l'expression de sa gloire et nous rappellent sa divine origine; car c'est une bien grande gloire d'être Fils de Dieu, Verbe de Dieu, et Roi éternel. Mais le nom de Jésus nous rappelle notre salut, et les supplices qu'il a coûtés; nous ne pouvons prononcer ce nom sacré, sans avoir présent à notre esprit le résumé des gloires du Sauveur et de ses bienfaits. C'est pour cela que nous nous tenons dans l'attitude de la plus vive humilité, nous nous levons, nous plions le genou; nous vénérons la majesté de ce nom divin; nous laissons échapper de nos cœurs des prières d'actions de grâces. Nommer Jésus, c'est nommer la source même du salut et de la grâce, le remède et l'oubli de nos fautes.

Ne nous étonnons plus que la douceur de ce nom ait arraché à l'épouse des Cantiques ces paroles : « Ton nom est comme une huile répandue; c'est pourquoi les vierges ont recherché ton amour. » *Cant.* I, 1. Car, à travers l'onction de ce nom, elle avait pu découvrir la justice et la gloire, la félicité et le repos dont elle était redevable à notre Seigneur. Et à ce propos, saint Bernard remarque que, parmi les noms sous lesquels on désigne le Fils de Dieu, les uns semblent lui être donnés en mémoire de sa majesté, les autres en souvenir de sa miséricorde. Il a encore remarqué que, depuis sa venue sur la terre, l'Homme-Dieu a pour ainsi dire cherché à faire oublier les premiers, pour n'emprunter que ceux qui rappelaient sa bonté. C'est ainsi que, non content d'être appelé Jésus, c'est-à-dire Sauveur, il a voulu être nommé Emmanuel, qui veut dire Dieu avec nous. Remarquez combien Dieu se montre plus doux envers nous qu'envers le peuple juif. Dans l'ancien Testament, il se donne toujours devant les hommes des titres propres à les frapper de crainte, et leur dit à chaque page : « Je suis le Seigneur; » au contraire, dans le Testament de l'alliance nouvelle, il préfère nous montrer son amour; il a choisi lui-même le titre de Père, et il veut que nous lui donnions ce nom dans chacune de nos prières. L'épouse des Cantiques compare le nom de Jésus à une huile répandue. Pourquoi? parce qu'il existe entre le nom de

Jésus et les propriétés de cette substance de merveilleuses ressemblances. L'huile, en effet, a la propriété d'éclairer, de nourrir et de calmer ; l'huile entretient la lumière, nourrit le corps, apaise la douleur. Elle est donc à la fois lumière, nourriture et remède. Pourrions-nous en dire autant de Jésus ? Vous savez, chrétiens, quelle réponse je dois faire. Oui, Jésus est aussi lumière, nourriture et remède. N'a-t-il pas dit de lui-même, qu'il était la lumière du monde, le pain vivant, et le médecin des malades? Quoi de plus salutaire? quoi de plus aimable? quoi de plus suave que ce nom sacré ? Ici encore je vous citerai les paroles de saint Bernard, qui, après avoir senti toute la douceur de ce nom adorable, s'écriait : « Votre nom, ô Jésus, est du miel à ma bouche; une douce harmonie à mes oreilles, et une grande joie pour mon cœur. »

Si telles sont les adorations des bienheureux, mes frères, comprenez quelle faute commettent ceux qui, abusant à chaque intant de la majesté de ce nom sublime, en font la matière de leurs serments et de leurs parjures! Réfléchissez à quels tourments s'exposent ces insensés profanateurs! De nos jours, cette folie est générale : hommes, femmes, jeunes gens et enfants, tous en sont atteints. Il n'est pas rare d'entendre des enfants qui savent à peine proférer quelques paroles, jurer et blasphémer, suivant l'exemple qu'ils ont reçu de leurs parents. Terrible pensée, qui me fait craindre de les voir confondus dans l'horreur d'un même supplice avec ceux qui leur auront donné ces funestes leçons? Autrefois le grand prêtre avait seul le droit de prononcer le nom de Dieu, encore ne pouvait-il le faire que dans le temple et revêtu de ses habits sacerdotaux. Qu'est devenue cette terreur salutaire? Nous rencontrons chaque jour sous nos pas des enfants, de jeunes filles, qui, non contents d'avoir à la bouche le nom divin par lequel le salut a été rendu à la terre, le livrent aux plus insultants mépris. Saint François laissa à ses religieux son testament dans lequel il avait écrit avant sa mort ses dernières instructions : parmi toutes les choses qu'il leur recommandait, on trouvait cette prière : « Mes enfants, je veux que vous recueilliez les noms des saints, et le très-adorable nom de Dieu ; partout où vous les trouverez,

que vous les conserviez avec un soin religieux. « Admirez, mes frères, les pensées qui occupent ce serviteur de Dieu à ses derniers moments. Il s'oublie lui-même, pour ne penser qu'au culte et à la religion de ce saint nom de Dieu. Que nous sommes loin de cette conduite! Hélas! rien au monde, dont nous soyons moins préoccupés; et c'est une marque que nous n'avons pas encore obtenu le salut que ce nom divin a apporté dans le monde. Je vous conjure, chrétiens, de faire sur ce sujet de sérieuses méditations, et de prendre, dans cette circonstance solennelle du premier jour de l'an et de la fête du Nom de Jésus, la résolution sincère de tout faire pour rendre à ce nom sacré l'honneur qui lui est dû, et pour exiger cette même vénération de tous ceux dont le soin vous est confié. Promettez aussi de ne jamais en abuser pour soutenir l'erreur et le mensonge. Voulez-vous enfin savoir comment nous devons invoquer ce nom divin? Saint Augustin nous l'enseigne dans ces paroles : « O Jésus, vous êtes mon Sauveur, disait-il; faites donc que je vous aime, ô Jésus, à cause de vous seul! Seigneur, ne vous arrêtez pas au mal qui est en moi, jusqu'à oublier votre propre bien. O miséricordieux Sauveur, quoique j'aie souvent mérité l'enfer par mes péchés, je sais que vous voulez et que vous pouvez toujours me sauver. »

Si vous vous fortifiez dans ces pensées, mes frères, vous ne ferez jamais contribuer le nom sacré de Jésus à de frivoles et peut-être de coupables serments. Vous y chercherez au contraire un secours puissant pour vous-mêmes, et vous y trouverez le gage assuré de l'éternel repos et de la glorieuse éternité. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus. *Luc*, II, 21.

De toutes les lois imposées par Dieu aux Israélites, la plus importante fut peut-être l'obligation de se faire circoncire. La circoncision avait précédé parmi les hommes la promulgation de la loi, puisque Dieu en avait fait un ordre à son serviteur Abraham quatre cents ans avant la naissance de Moïse. Or, mes frères, vous savez que l'homme sage doit méditer jour et nuit la loi du Seigneur, et que le Prophète appelle vraiment heureux ceux-là qui scrutent avec intelligence les témoignages de Dieu, c'est-à-dire ses lois saintes. J'ai cru bon, dans cette auguste solennité de la circoncision du Sauveur, de venir étudier devant vous les mystères de ce précepte divin. A ne considérer que les dehors de cette cérémonie, il paraît étonnant qu'elle ait pu être agréable à Dieu, puisque cet Esprit souverain n'aime que ce qui a sa source dans l'esprit. Mais je découvre avec les saints Pères deux raisons principales pour lesquelles Dieu a voulu instituer et accepter cet usage salutaire, et je vais les exposer dans ce discours : La première, c'est que Dieu a voulu effacer par là le péché originel ; la seconde, c'est qu'il a voulu faire de la circoncision un signe qui servît à distinguer le peuple juif des autres peuples, afin que, se trouvant déjà séparé des nations par sa loi et sa religion, ce peuple portât sur son corps l'empreinte et le cachet de sa divine vocation.

Parlons d'abord du péché originel, qui souille dès le commencement de la vie la nature humaine ; c'est une vieille dette contractée par Adam le père universel du genre humain, et d'après

laquelle, comme le dit l'Apôtre, nous naissons tous ennemis de Dieu et enfants de colère. Le péché était un obstacle à l'alliance éternelle que Dieu voulait conclure avec les hommes. Il fut nécessaire d'enlever cet obstacle, et de réparer la faute qui était une cause d'inimitié entre Dieu et la créature. C'est dans ce but que Dieu avait institué la circoncision dans l'ancienne loi, comme il a institué le baptême pour les chrétiens. Donc, mes frères, vous sentez vous-mêmes quel doit être le premier soin del'âme qui aspire vivement à s'unir avec Dieu. Nous en trouvons en effet beaucoup parmi vous qui demandent ce qu'ils doivent faire pour aimer Dieu de tout leur cœur; qui veulent savoir comment ils doivent diriger leurs pensées, et même quelles sortes d'études ils ont à choisir de préférence. Ceux-là n'ont qu'une chose à faire: ils doivent faire disparaître de leurs âmes la souillure des vices et des passions, pour que l'auteur de toute charité vienne habiter en elles. « Car la sagesse n'entre pas dans une âme malveillante; elle n'habite pas dans un corps assujetti au péché. » *Sap.* I, 4. Pourrait-il habiter cette demeure, celui dont il a été si souvent écrit que « la justice et le jugement sont le fondement de son trône? » *Ps.* LXXXVIII, 15. Vous donc qui voulez aimer Dieu et faire de votre âme une demeure digne de lui, chassez loin de vous tout ce qui pourrait lui déplaire. Qu'il trouve vos cœurs préparés à le recevoir, c'est-à-dire vides de crimes et de fautes. « Quel accord peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial? quelle union entre la lumière et les ténèbres? » II *Cor.* VI, 14. Commencez, dit très-bien saint Augustin, par vider le vase que vous voulez remplir. Voulez-vous introduire le bien dans vos âmes, rejetez loin d'elles tout le mal qu'elles peuvent contenir. Savez-vous si Dieu ne veut pas y mettre du miel en abondance? et comment les remplirait-il de miel, si elles se trouvaient pleines de vinaigre? Quand un jardinier plante un olivier sauvage, il ne se décourage pas parce que l'arbre ne porte pas de fruits, mais il attend; il coupe ses branches stériles et infécondes, et greffe sur le tronc dépouillé d'autres rameaux qui lui donneront la fécondité. Ainsi doivent agir tous ceux qui désirent faire germer dans leur âme l'amour de Dieu; force leur est d'arracher de la terre de leur cœur les plaisirs coupables et l'estime

immodérée du monde; ces choses sont essentiellement opposées l'une à l'autre, et elles ne peuvent pas plus se trouver en présence dans un cœur, que la lumière et les ténèbres dans un même lieu. C'est le précepte même du Psalmiste, quand il dit : « O vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal, » *Ps.* XCVI, 10; et c'est là en effet la seule condition de l'amitié de Dieu. Ainsi, chrétiens, si la haine et la vengeance dominent et entraînent votre cœur; si vous détenez le bien d'autrui; si vous êtes dévorés par le démon des joies et des plaisirs coupables; si vous fournissez à ceux qui vous entourent l'occasion du péché; il faut briser tous ces obstacles et vous rapprocher de Dieu. A ce prix seulement, vous pouvez espérer de l'aimer. Car Dieu et le péché mortel, c'est la vie et la mort. Une guerre irréconciliable est établie entre eux. C'est pour cela que Dieu, qui a voulu se donner à lui-même un peuple choisi, l'a régénéré dans le sacrement de la circoncision. Et, comme je vous l'ai dit, cette raison est la première qui l'a poussé à instituer cette cérémonie.

La seconde, je vous l'ai dit, c'est le dessein que Dieu avait d'isoler le plus qu'il le pourrait le peuple hébreu de tous les autres peuples. Ce n'était pas assez que ce peuple eût des lois et des institutions particulières; il devait encore porter jusque sur son corps le cachet de sa fidélité. Il n'est pas rare, lorsque nous achetons des esclaves, que nous imprimions sur leur front le signe de leur servitude; ne convenait-il pas aussi que les serviteurs de Dieu portassent gravé sur leur corps le caractère de leur maître, pour être distingués des adorateurs du démon? Or ce signe n'était nécessaire, que pour les enfants de Dieu qui vivent sur la terre. Au ciel, ces distinctions sont inutiles, puisque tous ceux qui l'habitent sont également chéris de Dieu, et partagent ensemble dans une commune félicité les joies ineffables de son amour. Nous pouvons dire aussi qu'elles étaient inutiles pour les damnés, qui sont à jamais livrés aux caprices du prince des ténèbres et aux tourments de l'enfer. Donc, la circoncision, entendue comme caractère, n'était utile qu'aux fidèles de la terre. Sur la terre seulement, les bons sont confondus avec les méchants, comme sont confondus dans un même bassin les bons et les mauvais poissons, dans un

même champ le bon grain et l'ivraie, ou encore les fleurs et les épines dans un même jardin. « Comme le lis croît parmi les épines, ainsi est ma bien-aimée parmi les filles des hommes, » dit l'époux des Cantiques, *Cant.* II, 2. La circoncision fut ordonnée dans la pensée de Dieu pour établir une différence extérieure entre les bons et les méchants, entre les enfants de Dieu et les fils du démon.

Cela vous étonne, mes frères, et vous vous écriez : « Eh quoi ! Dieu avait-il besoin de cette marque pour reconnaître ses brebis dispersées au milieu des loups ? » Mais ne sut-il pas découvrir la justice de Loth parmi toutes les abominations des habitants de Sodome, et préserver son serviteur de l'horreur de ses flammes vengeresses? Oubliait-il Noé, et ne pénétrait-il pas la vertu de ce juste, quand il lui disait : « Je t'ai vu juste devant moi, au milieu de toute cette génération ? *Gen.* VII, 1. Ne lit-on pas enfin ces paroles dans les Livres saints : « Les yeux du Seigneur, plus lumineux que le soleil, pénètrent toutes les voies des mortels, et la profondeur des abîmes, et l'intime des cœurs, et les lieux les plus cachés ? » *Eccli.* XXIII, 28. Et si tout est à découvert aux yeux du Seigneur, s'il discerne d'un seul de ses regards les bons des méchants, était-il nécessaire d'instituer un moyen extérieur de les distinguer ? Je comprends votre étonnement, et je le partagerais, si Dieu avait établi la circoncision dans le but que vous lui prêtez. Mais qu'il était loin de ce dessein ! Il ne l'a pas instituée pour lui-même, et elle ne contribue en rien à le guider ou à l'éclairer. C'est plutôt le propre bien et les propres besoins de son peuple qu'il a eus en vue, afin que l'impuissance humaine se trouvât aidée dans le discernement qu'elle avait à faire parmi les hommes. Il a voulu que les Hébreux, déjà séparés du reste des nations par un signe purement extérieur, fussent avertis qu'ils devaient également s'isoler d'elles par la sincérité de leur foi, la pureté de leurs mœurs et la sainteté de leur conduite. Pour les hommes circoncis, en effet, la circoncision était un moniteur secret qui leur rappelait leur vocation sainte. La sollicitude du Seigneur était encore allée plus loin ; elle devenait plus vigilante, à proportion des dangers que courait le peuple choisi ; et peu à peu elle s'étendit jusqu'à lui tracer des règles sur

la manière dont il devait se vêtir, s'entretenir et cultiver la terre.

Pourquoi tant de prescriptions que nous jugeons exagérées? Qu'importent tous ces détails? La piété peut-elle consister dans les vêtements, dans une manière particulière de cultiver la terre ou dans l'usage exclusif de certains aliments? Ne nous hâtons pas de soumettre à notre sens privé ces ordres divins. Dans la pensée de Dieu, tout tendait à la même fin; et ces prescriptions extérieures, l'interdiction formelle de prendre les coutumes étrangères, ces lois enfin auxquelles tous les Hébreux devaient obéir, étaient des moyens très-propres pour allumer dans le cœur du peuple le désir d'une vie plus parfaite. Ce dessein de Dieu nous est expliqué dans ces paroles que nous lisons au livre du Lévitique : « Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai séparés des autres hommes : séparez donc le bétail pur de l'impur, et les oiseaux purs de ceux qui ne le sont pas; ne souillez pas vos âmes, en mangeant des bêtes ou des oiseaux, ou de tout ce qui se meut sur la terre et que je vous ai dit être impur. Vous serez saints; car je suis saint, moi le Seigneur, et je vous ai séparés des autres peuples afin que vous fussiez à moi. » *Levit.* xx, 25-26. Voilà la loi, et la fin de la loi; voilà la raison des divers commandements donnés par Dieu aux Israélites. Par l'obéissance rigoureuse à tous ces préceptes, les Hébreux devaient tendre de toutes leurs forces à être saints, et à imiter ainsi le Seigneur dans sa sainteté et sa pureté. Les prescriptions extérieures n'étaient que le symbole et le commencement de la haute perfection, dont le terme naturel était l'esprit et l'âme. C'est par l'esprit, en effet, que l'homme est semblable à Dieu; et celui-là se rapproche le plus de la ressemblance divine, qui a la volonté plus pure et le cœur plus droit.

Quand le divin Précurseur baptisait sur les bords du Jourdain, il préparait les voies au baptême plus excellent de Jésus-Christ, qui devait, non plus purifier les corps, mais régénérer les âmes. C'est ainsi, mes frères, que tous ces rites extérieurs, tous ces soins accordés au corps, préparaient les hommes aux choses plus sublimes de l'esprit et du cœur : « Je vous ai séparés des autres peuples, est-il écrit, afin que vous fussiez à moi, » *Levit.* xx, 26; comme si Dieu voulait dire : Je ne me suis pas contenté de vous

faire naître dans des contrées diverses, et de jeter entre ces contrées d'infranchissables barrières; cela n'est rien pour moi : je vous ai surtout séparés, en mettant en vous la pureté de la foi et la noblesse des sentiments.

PREMIER POINT.

Maintenant, il faut bien arriver à nous, puisque le soin de nos âmes doit être le sujet principal de notre sollicitude. Ah! chrétiens, si les Juifs charnels, et vivant sous les rigueurs de la loi, ne se sont sauvés qu'en obéissant fidèlement à tous les préceptes donnés par Dieu, que ne devrons-nous pas faire, nous, qui vivons sous la grâce de l'Evangile! L'Apôtre a dit : « Le péché ne dominera plus sur vous; car vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce. » *Peccatum vobis non dominabitur : non enim sub lege estis, sed sub gratia.* Rom. VI, 14. Qu'est-ce à dire? L'Apôtre nous donne lui-même un peu plus loin l'intelligence de ces paroles : « Lorsque nous étions assujettis à la chair, nos passions, excitées par la loi, agissaient sur nos membres, et leur faisaient produire des fruits pour la mort. » *Rom.* VII, 5. Cette conséquence était inévitable, de la part d'une loi sévère pour défendre le péché, mais qui ne fournissait pas des secours efficaces pour l'éviter. Au lieu de calmer la concupiscence, elle l'irritait et l'enflammait davantage en la comprimant. Il en est bien autrement de l'Evangile : la grâce évangélique réprime l'impétuosité des passions, et détruit, par la vertu céleste qui lui est propre, le péché dans nos âmes. Aussi saint Paul, à la vue de ce puissant et vigoureux soutien, disait que le péché ne dominerait plus dans les cœurs. Et saint Augustin, longtemps après lui, affirmait que le péché mortel n'était connu que des païens, mais que les chrétiens y étaient étrangers. Sans doute, en parlant de la sorte, saint Augustin n'exprimait pas la réalité parfaite des choses; mais au moins marquait-il quelle devrait être la vie de tous ceux qui marchent à la clarté des conseils évangéliques, pour que les œuvres fussent proportionnées à la dignité de la nouvelle loi.

Nous savons avec quelle sévérité Dieu traitait les Juifs : il voulait, à cause du bienfait d'une loi qui faisait connaître le mal sans

aider à en triompher, que le peuple d'Israël vécût à l'écart de tous les autres peuples, et surtout qu'il ne se souillât jamais par la contagion du péché. Croyez-vous qu'il se montrera moins sévère envers nous, après nous avoir fait naître sous la grâce de l'Evangile? Eh! quoi! Jésus-Christ n'exigerait pas de nous ce que la philosophie païenne exigeait de ses adeptes? Vous connaissez ce mot de Sénèque : « Soyons extérieurement comme le vulgaire, au fond n'ayons avec lui aucune ressemblance. » C'était demander une perfection de vie de laquelle tous les hommes ne sont pas capables. Après cela, que demandera aux chrétiens la philosophie évangélique? et si tels sont les conseils et les données du sens humain, quels seront les préceptes de la raison éclairée par la foi? Certes, la philosophie chrétienne, mes frères, est autrement parfaite que la philosophie du paganisme : elle vous suggérera d'autres pensées, d'autres règles de conduite, d'autres désirs et d'autres vues sur les événements humains; elle vous proposera des richesses et des plaisirs d'un ordre plus élevé; enfin, elle vous apprendra plus parfaitement à vous affermir, quoi qu'il arrive, dans une prudente modération. Autant l'Evangile l'emporte sur la raison, autant doivent l'emporter les conseils de la foi sur ceux de la philosophie; il y a différence dans les causes, il doit y avoir différence dans les effets. Eh! qui pourrait assez vous faire comprendre, chrétiens, combien ces deux sources de devoirs, l'une divine, l'autre humaine, sont différentes, et j'ose le dire, opposées? Autres sont les préceptes, autres les règles de conduite, les exemples, les secours, autres enfin les récompenses promises; il n'est pas jusqu'aux motifs de nos actions qui ne soient différents, et qui ne nous entraînent vers des manières de vivre sensiblement diverses. Car la loi du Seigneur est pure, et tend par une économie admirable à développer dans ceux qui lui sont soumis la pureté de la vie. L'esprit de Dieu, descendu du ciel dans nos âmes, nous excite à vivre d'une vie spirituelle et céleste; l'espérance de la récompense éternelle promise à notre persévérance, soutient nos forces et encourage nos efforts; enfin, le compte sévère que nous aurons à rendre un jour, nous rappelle la vigilance continuelle que nous devons exercer sur nous dans cette misérable

vie. « Que chacun prenne garde comme il bâtit sur le fondement, dit l'Apôtre, car le jour du Seigneur le fera connaître, et il sera révélé par le feu; le feu éprouvera l'ouvrage de chacun. » I *Cor.* III, 10, 13. Dieu vous a prévenus de ses bienfaits; il a toutes sortes de droits à votre reconnaissance, et il mérite bien que vous vous dévouiez à son service; autrement, vous seriez plus ingrats que les bêtes sauvages, qu'on a vues souvent s'apaiser d'instinct à la vue de leurs bienfaiteurs, et se jeter à leurs pieds en signe de remercîment. D'ailleurs, pensez aux saints : leurs exemples accusent votre tiédeur et votre lâcheté; et, en comparant ce que vous faites à ce que ces héros savaient faire, le soin avec lequel vous évitez les plus légères mortifications et leur courage intrépide dans les souffrances les plus inouïes, vous vous sentirez pénétrés de confusion. Les sacrements ont été établis dans la nouvelle loi pour conférer la grâce et pour nous rendre forts contre l'odieuse tyrannie du péché : ne négligez pas ces moyens puissants de sanctification, car ils rendraient encore votre nonchalance plus inexcusable. On ne pardonne pas à un malade d'aggraver lui-même son mal en rejetant les remèdes propres à soulager ses souffrances. Enfin, notre sainte philosophie, c'est-à-dire la lumière envoyée du ciel sur la terre, nous ordonne, puisque nous sommes devenus enfants de lumière, d'enfants de ténèbres que nous étions auparavant, « de quitter les œuvres des ténèbres, de nous revêtir des armes de la lumière, et de marcher dans la décence comme durant le jour, » *Rom.* XIII, 12-13. « Vous êtes tous des enfants de lumière, dit l'Apôtre, et des enfants du jour; nous ne sommes point enfants de la nuit, ni des ténèbres; ne nous laissons donc point aller au sommeil comme les autres, mais veillons et soyons sobres; car ceux qui s'enivrent, s'enivrent durant la nuit. » *Omnes vos filii lucis estis, et filii Dei. Non sumus noctis neque tenebrarum : igitur non dormiamus sicut et cœteri, sed vigilemus et sobrii simus. Qui enim ebrii sunt, nocte ebrii sunt.* I Thess. v, 5-7. N'est-ce pas comme s'il disait : Que les enfants de la nuit, qui marchent dans les ténèbres et sont assis à l'ombre de la mort, que les infidèles qui savaient à peine distinguer le bien du mal et qui ne portent pas au delà du tombeau leurs vaines espérances,

parce qu'ils croient que tout pour eux sera fini à la mort, que ceux-là qui vivent sans Dieu dans ce monde, comme dit l'Apôtre, passent leurs nuits à de folles ivresses, et boivent à longs traits le vin des voluptés terrestres : je ne m'en étonne pas : mais vous, chrétiens, « qui étiez autrefois ténèbres, et qui êtes maintenant lumière en notre Seigneur, » vivez d'une manière conforme à votre vocation; car vous avez, pour vous guider, une autre sagesse, une autre morale et d'autres lois.

Dans la nature, quand il existe des êtres dont les formes extérieures ne se ressemblent pas, nous découvrons en eux des différences plus profondes; chacun a son mouvement, ses forces particulières, des habitudes et des inclinations conformes à son développement et à sa vie. C'est l'ordre de la Providence, d'étendre jusqu'à l'organisation intime des êtres les distinctions et les différences extérieures. Cette réflexion doit vous faire comprendre, mes frères, ce que doivent être vos œuvres par rapport aux actions des infidèles. Vous ne leur ressemblez en rien au dehors, ni par vos habitudes, ni par les vertus que le ciel a fait germer dans vos âmes; efforcez-vous par conséquent de maintenir cette distinction par la supériorité de votre vie et la sainteté de votre conduite. L'apôtre saint Paul insiste sur cette pensée dans ces paroles : « Je vous avertis donc et je vous conjure par le Seigneur, de ne plus marcher comme les gentils, qui s'avancent dans la vanité de leurs pensées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, entièrement éloignés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux et de l'aveuglement de leur cœur; sans espérance, s'abandonnant à l'impudicité pour faire toutes les œuvres de l'impureté et de l'avarice. » *Ephes.* IV, 17-19. Ce qui veut dire : Les gentils, n'ayant pas la foi, marchent dans la vie sans l'espérance des biens éternels, et croient qu'ils n'ont rien à attendre ni à craindre au delà du tombeau; ils se livrent avec fureur aux désirs criminels, ils épuisent jusqu'à la lie le vase des plaisirs coupables et des convoitises sacriléges : ils se font un soutien de l'avarice, et ramassent ainsi l'or et l'argent nécessaires pour assouvir leurs infâmes voluptés, parce qu'ils croient n'être sur la terre que pour jouir ou se reposer; ils regardent comme perdues toutes les heures enlevées aux

délices et à la joie. « Ce n'est pas là, continue saint Paul, ce que vous avez appris de Jésus-Christ, » *Ephes.* IV, 20 ; c'est-à-dire : vous faites profession de suivre d'autres conseils, et vous convoitez au delà du monde d'autres demeures vers lesquelles vous naviguez de toutes vos forces; vous êtes poussés par votre foi et votre espérance à concevoir de plus sublimes destinées; laissez les impies suivre leurs voies criminelles, et profitez de tous les secours qui vous sont donnés pour vous élancer vers des chemins plus purs, et glorifiez vos croyances par la beauté de votre vie.

D'après ces paroles de l'Apôtre, nous pouvons comprendre combien nous serions coupables, si nous ne faisions prévaloir en nous les principes de cette philosophie divine. Il me semble l'entendre vous parler encore en ces termes : Quand une terre bien cultivée, et fécondée tous les jours par les soins et les sueurs d'un ouvrier intelligent, reçoit dans son sein une riche semence, n'a-t-on pas le droit, mes frères, je vous le demande, d'attendre d'elle une moisson plus abondante, qu'on ne demanderait à une terre aride abandonnée à une stérilité et à une négligence absolues ? Vous n'oserez pas le nier. De même un jeune homme qui a passé vingt années de sa vie dans une faculté célèbre ne doit-il pas, après de si longues et si laborieuses études, avoir fait des progrès plus rapides et plus étonnants, que celui qui coule tranquillement ses jours dans l'oisiveté auprès du foyer domestique ? Et si un marchand livre aux chances et aux hasards du commerce cent mille pièces d'or, croyez-vous qu'il n'ait pas acquis le droit d'espérer plus de lucre, que celui qui n'aurait hasardé qu'une valeur de cent pièces de la même monnaie ? Le profit est en raison de l'argent livré aux spéculations. Toutes ces choses sont évidentes et reposent sur le plus simple bon sens. Partons de ces exemples, et appliquons-les à notre sujet. Les infidèles et les gentils ne sont que très peu soutenus dans la pratique de la vertu ; en dehors de ce faible rayon de lumière naturelle, inné chez tous les hommes, trouverez-vous un motif de plus qui les encourage à bien faire ? encore faut-il ajouter qu'il est profondément obscurci et presque complétement éteint par le péché originel, les habitudes mauvaises et tout ce levain de corruption de la nature humaine. Pour

nous, au contraire, qui pourrait dire tous les secours puissants, et tous les encouragements efficaces qui nous aident et nous soutiennent dans les voies saintes de la vertu? L'assistance divine, vous le savez, ne nous fait jamais défaut dans ce travail de notre sanctification.

Et cependant, il faut bien l'avouer avec un profond sentiment de tristesse, malgré tous ces bienfaits de Jésus-Christ, on voit une foule de chrétiens mépriser les secours de la grâce et les biens qui leur sont promis, et se conduire peut-être plus misérablement que les gentils! Ils jurent comme eux; ils blasphèment comme eux; ils violent comme eux, mais avec moins d'excuse, tous les préceptes et toutes les lois de Dieu. On les voit, poursuivant avec frénésie les joies coupables et les plaisirs mauvais, s'adonner aux amours criminels et briguer avec un orgueil insensé les folles vanités du siècle. Leurs mains et leurs yeux, leurs langues et leurs oreilles, tous les sens et tous les membres de leurs corps deviennent en eux des instruments pour l'iniquité. Ils vivent comme s'ils ne devaient jamais rendre compte de leurs actions et de leur conduite. L'œil de Dieu, qui les aperçoit, ne les empêche pas de se souiller dans les plus honteuses voluptés. Ils dépouillent les pauvres, comme s'il n'existait pas au ciel un vengeur sévère de leurs iniquités. Ils oublient qu'il y a une Providence qui règle et gouverne tout ici-bas, et ils fixent sur la terre toutes leurs espérances. Enfin, ils se précipitent aveuglément dans toute sorte de déréglements et de crimes, comme si à leurs yeux tous les enseignements de la foi chrétienne n'étaient que des songes et des folies. Et ici, chrétiens, je ne veux pas juger la sincérité de leur foi : seulement, on dirait, à les voir agir, qu'ils ne croient rien et que les dogmes catholiques sont des fables ridicules.

Dieu me garde de méconnaître la fragilité et les inclinations perverses de notre nature, au point de m'étonner de tous les crimes dont nous sommes témoins! Ce qui m'étonne, et qui me plonge dans la plus amère stupeur, c'est de voir des chrétiens commettre le mal avec une facilité extrême, sans concevoir la moindre tristesse de leur triste conduite; c'est de les voir avaler l'iniquité comme l'eau, malgré qu'ils sachent, au témoignage de la foi, que

Dieu déteste et hait le péché au-delà de toute expression. Pensée déplorable, mes frères, qui m'attriste étrangement, surtout quand je considère l'état de ceux qui vivent dans ces déréglements. Ils en sont venus à perdre, non pas seulement la pudeur, mais la raison elle-même. Plus de règles pour leurs penchants dissolus ; plus de frein à leurs mauvais désirs, que leur bon vouloir ; et s'ils font encore quelque usage de leur intelligence et de leurs sens, c'est pour courir avec plus de fureur à de nouvelles voluptés, et pour rêver, s'il est possible, un luxe plus effréné et de plus coupables convoitises. De là cette folie, cette perversité, et cet abus effrayant des grâces divines. Leur raison est au service de leur vanité, de leur avarice et de leur luxure ; et leur vie se passe au gré de leurs passions. Quoi de plus monstrueux ? Quoi de plus criminel et de plus révoltant !

Que si vous me demandez, pourquoi de pareilles abominations ; je vous répondrai qu'elles ont leur source dans la perversité et l'aveuglement de l'esprit. Il était juste que Dieu tirât vengeance de l'abus que ces âmes ont fait de ces bienfaits ; et Dieu a exercé sa justice, en enlevant à ces ingrats les plus belles prérogatives de leur nature. Car il est écrit : « Celui qui possède, on lui donnera, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il paraît avoir. » *Qui habet, dabitur ei, et abundabit ; et qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo,* Matth. XIII, 11 ; ce qui veut dire : celui qui abusera de la grâce, sera en retour privé des biens de la nature. Aussi, dans cette grande apostasie des hommes envers la grâce, ceux qui ont péché sont devenus pires que les païens, et ont surpassé les gentils par l'énormité de leurs forfaits. Je ne veux citer en cet endroit qu'un exemple à l'appui de mes paroles.

On trouve rapporté dans Plutarque, qu'un jour Thémistocle vint dire à ses concitoyens réunis qu'il méditait un projet fameux qui aurait une grande influence sur la fortune des Grecs ; mais qu'il ne pouvait le livrer à la discussion publique, parce qu'il devait être tenu dans le plus grand secret. Le grand Aristide fut jugé digne par tous d'entendre le projet de Thémistocle, et on s'en remit à sa décision. Or, il s'agissait d'incendier en entier la flotte

des Grecs, pour assurer aux Athéniens la domination entière sur la Grèce. Dès que ce dessein fut connu d'Aristide, celui-ci vint trouver le peuple et lui dit : « Athéniens, ce que Thémistocle propose vous serait de la plus grande utilité ; mais c'est un crime odieux » Alors le peuple irrité défendit pour toujours à Thémistocle de plaider sa cause et de défendre son projet. Cet exemple est frappant. Mais en vérité, si l'on en venait, à l'expérience, trouverait-on de nos jours parmi les chrétiens ces sentiments de justice? Où y a-t-il un homme si zélé pour l'équité, qu'il sacrifie un avantage considérable, parce qu'il est réprouvé par la loi de Dieu? On commet, au contraire, toutes sortes d'actes mauvais, pourvu qu'on en retire quelque profit. Qui pourrait compter au prix de quelles injustices, de quels parjures, de quelles misérables ruses, et de combien peut-être même de sang innocent, les marchands, les ouvriers et les avocats achètent de maigres et fragiles intérêts! Dans Athènes, il n'y eut autrefois qu'une voix pour réprouver un acte utile, mais injuste ; ne voyez-vous pas maintenant un grand nombre de chrétiens, prémunis par les faveurs les plus signalées de Dieu, perdre tous les dons de la grâce et de la nature, étouffer la lumière de la raison et le cri de la conscience, pour se livrer, comme un vil troupeau, à toutes les exigences de leurs désirs dépravés ? Ce sont ces hommes dont le bienheureux Etienne disait, qu'ils avaient « la tête dure et le cœur incirconcis, » *Act.* VII, 51. Notre-Seigneur nous apprend lui-même ce que nous devons entendre par cette incirconcision du cœur : « C'est du cœur, est-il écrit, que sortent les mauvaises pensées, » *Matth.* XV, 18. Celui-là a le cœur circoncis, qui, armé du glaive de la crainte de Dieu, arrache de son âme les mauvaises pensées et l'ardeur immodérée des passions. Au contraire, le cœur incirconcis impose silence à sa raison, et accepte pour maîtres ses inclinations corrompues. Celui-là, loin de couper à la racine les germes du mal, les laisse grandir à l'aise et leur permet de l'envahir tout entier. Quelle honte, qu'on puisse rencontrer si souvent au milieu de nous de ces cœurs incirconcis ! Ils vont où leurs pensées les conduisent, marchant suivant les voies de leurs cœurs et les regards de leurs yeux. Aussi, voyez-les à l'œuvre. Tous leurs efforts tendent à obtenir ce qui est l'objet de

leurs convoitises : ils laissent errer leur imagination au gré de leurs caprices; ils parlent sans réflexion et sans pudeur, disant tout ce qu'ils ont sur les lèvres; enfin, ils n'écoutent pour agir que leur volonté, pourvu qu'ils puissent agir sans danger pour eux-mêmes. Ce qui est mal ou ce qui est bien, ils n'y établissent pas de différence : aucune pensée salutaire ne se présente à leur esprit, ni le sentiment de la crainte de Dieu, ni le soin de leur salut, ni les terreurs du dernier jugement, ni la frayeur d'une mort prochaine, ni le plus faible souvenir de la vie future. Ils n'ont pas tenu compte du don inestimable de la foi, mais ils l'ont regardé comme une lettre morte; faut-il s'étonner, si Dieu exerce sur eux de terribles représailles, en couvrant leur raison d'un voile épais, qui leur en enlève l'usage dans tout le cours de la vie ? « Ils ont reçu leur âme en vain, » dit le Psalmiste, *Ps.* XXIII, 4. Quand l'âme raisonnable s'écarte de sa principale destinée, qui est de conduire et de diriger les hommes sous l'égide salutaire de la raison, j'ose dire qu'elle n'a pas d'autre rôle à remplir dans le corps que de le préserver de la corruption sensible, comme le sel qui protége les chairs mortes des animaux contre les vers et la décomposition. Oui, mes frères, c'est le seul bienfait que confère, à ceux qui ne veulent pas dans leur vie écouter la voix de la raison, leur âme créée à l'image de Dieu, rachetée par le sang précieux de Jésus-Christ et éclairée de la lumière de la foi : honteuse dégradation de notre sainte vocation, qui nous fait descendre plus bas que les infidèles et les barbares !

Je trouve l'image mystique, mais fidèle, de ces choses, dans la ruine du temple de Jérusalem, rapportée aux livres des Machabées. Après le sac de Jérusalem par l'impie Antiochus, Judas Machabée, étant entré dans ce temple, y trouva dans le parvis des ronces, comme dans une forêt. C'était un spectacle déchirant, de revoir ce lieu saint, le plus beau et le plus magnifique temple de l'univers, vers lequel accouraient autrefois en foule les serviteurs fidèles de Dieu, de le revoir, dis-je, abandonné et désert, de rencontrer dans ses parvis solitaires des ronces et des arbrisseaux, comme dans un bois ou sur une montagne ! Et cependant, c'est là ce qui se passe dans les cœurs des mauvais chrétiens. Votre âme, consacrée à Dieu

par le baptême, n'est-elle pas véritablement un temple vivant dans lequel Dieu habite avec délices? Et que faut-il entendre par cette forêt couverte de ronces et d'épines, sinon cette même âme regagnée et reconquise par les artifices du démon, dans laquelle viennent se développer sans obstacle les germes de toutes les épines, c'est-à-dire de tous les vices? C'est encore ici un spectacle bien navrant, que celui de ce temple divin, créé pour être à jamais l'habitacle du Très-Haut, transformé en une terre inculte qui ne porte pas de fruit? Quoi de plus déplorable, en effet, que de voir des chrétiens emprunter dans leurs mœurs la vie et les usages des gentils? Déjà, de son temps, Isaïe avait cru devoir en faire le sujet de ses gémissements : « Nous sommes devenus, disait-il au Seigneur, ce que nous étions au commencement, quand vous ne régniez pas sur nous, et que nous n'invoquions pas votre nom : » *Facti sumus quasi in principio, cum non dominareris nostri, nec invocaretur nomen tuum super nos.* Isa. LXIII, 19. La dépravation des hommes de cette époque était bien dépeinte par le Prophète dans ces paroles, et l'homme inspiré y égalait son indignation à leurs misères. Nous sommes devenus comme au commencement; c'est-à-dire : nous sommes ce que nous étions, lorsque nous vivions sans la loi, lorsque Dieu ne veillait pas sur nous comme un tendre père, et que nous n'étions pas retenus loin du mal par sa crainte bienfaisante. Ce fut encore là ce qui faisait l'objet de la douleur d'Esdras, ce grand docteur de la loi, après le retour de la captivité de Babylone : il était dans la plus vive tristesse, parce que « les enfants d'Israël avaient pris pour leurs fils les filles des gentils, et avaient ainsi mêlé la race sainte avec tous les peuples de la terre, » I *Esdr.* IX, 2. Sans doute ces unions désastreuses importaient peu au Seigneur en elles-mêmes; mais elles devaient exercer sur les Israélites une mauvaise influence : car elles les amenaient peu à peu, par ce contact perpétuel avec les infidèles, à se conduire comme se conduisaient les païens. Cette conséquence était le pire de tous les maux.

Ah ! chrétiens, lorsque le jour des grandes justices arrivera, lorsqu'il faudra rendre compte au Seigneur de tous les talents qu'il nous aura confiés, de notre foi, de notre baptême, de tous

ses sacrements et de toutes ses grâces ; lorsque Dieu nous redemandera tous ces dons avec usure, qu'arrivera-t-il ? Que fera, je vous le demande, ce maître irrité, en voyant ses serviteurs et ses enfants confondus par leurs œuvres avec les infidèles et les gentils ? Que fera-t-il, si ce n'est d'accomplir les menaces qu'il nous adressait par le Prophète : « Je visiterai tous ceux qui portent des robes étrangères? » *Soph.*, I, 8. Que faut-il entendre par ces robes étrangères ? Est-ce donc un grand mal de porter les vêtements d'une autre nation? Le Seigneur entendait par là les actions des païens et des barbares ; il désignait l'oubli de Dieu, le mépris de son culte, les haines secrètes, l'envie, l'avarice, l'ambition, les parjures, les blasphèmes, l'idolâtrie des biens présents, et, comme nous l'avons dit plus haut, les cœurs incirconcis à cause de la licence de leurs pensées. Voilà, avec les autres crimes que nous avons énumérés plus haut, ce que le Seigneur entendait par robes étrangères. Dieu visitera dans sa colère ceux qui se présenteront à lui revêtus de ces iniquités, et qui, selon qu'il est écrit au livre des Machabées, « oubliant tout ce qui était en honneur dans leur patrie, ne voyaient de gloire que dans les rites de la Grèce, » II *Mach.*, XI, 24, c'est-à-dire dans les coutumes des gentils.

Représentez-vous l'état de ceux qui paraîtront ainsi vêtus devant le redoutable Juge : quel effroi dans leurs âmes, en ces moments suprêmes ! Comment oseraient-ils réclamer de Dieu la récompense promise aux chrétiens, après s'être conduits pendant toute leur vie comme des infidèles ? Et ne pensez pas que cet examen si terrible de nos œuvres soit renvoyé au jour du dernier jugement ; saint Augustin nous apprend qu'il ne faut pas compter sur l'éloignement du jugement dernier, car nous touchons à la fin de la vie, et, ce terme passé, nous n'aurons pas le pouvoir de réparer nos fautes : de telle sorte que notre état sera le même au dernier jour du monde, qu'au dernier moment de notre existence. Dans cette carrière si rapide de la vie, nous approchons à grands pas du terme, nous y touchons presque, quels que soient notre âge et notre condition : car toute la vie s'écoule comme un songe. Aujourd'hui même, une année se détache du faisceau de nos jours ; et ainsi disparaîtront peu à peu, et une à une, celles qui

nous sont encore accordées, sans laisser en nous plus de traces que celles qui sont déjà passées. N'espérez pas dans la lenteur du temps : il s'écoule avec une inconcevable rapidité; et, comme le dit saint Grégoire, nous sommes étonnés de voir finir sitôt des années qui nous paraissaient devoir être si longues. Ainsi, mes frères, le jour du jugement est à vos portes; il est bon d'y songer. La mort, dont nous ne savons rien sinon qu'elle est incertaine, est peut-être prête à vous saisir. Combien, parmi le nombre infini de ceux qui sont morts cette année dernière, espéraient voir le jour qui nous éclaire! Que sont devenus leurs projets et leurs rêves? Nous avons peut-être la même confiance; comprenons au moins, en présence de ces espérances fatalement déçues, que leur sort pourrait être le nôtre, et que nous aurons peut-être cette année-ci à paraître devant le souverain Juge.

SECOND POINT.

Que nous reste-t-il à faire, chrétiens, dans ce péril où nous nous trouvons? Quel parti devons-nous prendre? Et puisque le dernier instant de notre vie doit décider de notre sort éternel, n'est-il pas sage de nous ménager dès cette heure une sainte mort, pareille à celle des vierges prudentes? Rien de plus facile; car, en ce jour de réconciliation, Notre-Seigneur s'offre à nous sous le nom de Jésus : nom adorable, qu'il a lui-même choisi, pour nous découvrir la cause de son avènement parmi nous, sa mission et ses travaux, enfin les inépuisables trésors de sa miséricorde. Le prophète David s'écriait donc avec vérité : « Vous êtes plein de miséricorde, et j'espère en vous, Seigneur, à cause de votre loi. » *Ps.* CXXIX, 4. N'est-ce pas comme s'il tenait à Dieu ce langage : Les hommes ont connu l'étendue et l'infinité de votre clémence, et ils se sont tournés vers vous. Qui oserait regarder votre face, si vous n'aviez pas pitié de nos fautes, et si vous ne pardonniez jamais nos péchés? Courage donc, mes frères; si jusqu'à ce jour vous avez vécu dans le vice, tournez-vous vers votre Dieu. Il vous a préparé son salut et sa miséricorde; et en ce jour même, il annonce au monde qu'il vient le délivrer en prenant le nom de Jésus. Que si vous voulez savoir l'efficacité de ce nom

sacré, écoutez ces paroles de l'Ange à Joseph : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. » L'Ange ajoute aussitôt : « C'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés. » *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* Matth. I, 20, 21. O nom nouveau, révélé au monde! ô gage éclatant de salut! ô grâces ineffables et inconnues de la bonté divine! « Il n'y a personne dans notre famille qui soit appelé de ce nom, » *Luc,* I, 61 : car jusqu'ici le monde ne connaissait pas ce salut, ces grâces divines, et cet adorable Sauveur.

Moïse écrivit sous l'inspiration de Dieu les cinq livres dans lesquels est contenue toute la loi. Or, mes frères, cette loi n'avait presque pas d'autre sanction manifeste, que la privation ou l'abondance des biens terrestres : elle promettait à ceux qui lui seraient fidèles des vignes, des figuiers et des oliviers, des maisons et des champs, des troupeaux, la tranquillité et des richesses. C'est ainsi que le Prophète disait au peuple, au nom de Dieu : « O Israël, si tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre. » *Isai.* I, 19. Il n'y a là rien d'étonnant. Ce peuple charnel, ignorant la noblesse et la dignité des biens spirituels, n'en faisait aucun cas; il les négligeait facilement, pour poursuivre de toute l'ardeur de ses désirs les richesses et les biens temporels. Dieu s'était, pour ainsi dire, accommodé à son caractère dans tous ses rapports avec lui. D'abord, je viens de vous le dire, il avait mis pour sanction à sa loi des châtiments ou des récompenses conformes à son esprit. Puis encore, il leur promit des sauveurs pour défendre et sauvegarder leurs intérêts menacés : seulement, la mission de ces envoyés du ciel était limitée au salut matériel du peuple, et ils étaient destinés plutôt à sauver ses biens terrestres, que ses intérêts spirituels. Tels furent tous ces hommes illustres : Gédéon, Jephté, Barach, Aod, Samgar, Samson, et une foule d'autres. Mais, à vrai dire, ces hommes n'étaient pas des sauveurs véritables et parfaits de l'humanité. Leur mission fragile et passagère, comme le corps qu'elle sauvait, aissait irrésolues les destinées éternelles de l'âme. Aussi je me demande, si je dois faire l'é-

loge de leurs bienfaits? Qu'importe le salut du corps? Qu'est-il en comparaison de l'éternité? De quoi me servira-t-il d'avoir sauvé un peu de matière qui m'est commune avec les brutes, si je néglige le salut de mon âme qui me fait participer à la nature angélique? Dois-je avoir souci d'obtenir une vie longue et prospère, à la condition de perdre la vie immortelle, la seule glorieuse, la seule louable? Qu'ai-je à faire de toutes ces richesses, qui ne sont entre mes mains qu'un encouragement continuel à commettre le mal? La prospérité matérielle est la source de toutes nos sollicitudes; elle entretient nos passions; elle favorise notre orgueil; enfin, elle est la matière ordinaire de notre fierté et de notre ambition. Aussi, dans l'antiquité païenne, les hommes qui faisaient profession de cultiver la sagesse, enseignaient publiquement qu'on ne devait compter ni l'or, ni l'argent, ni les richesses, au nombre des biens véritables; mais ils les regardaient plutôt comme des embarras et des fardeaux pesants, et souvent ils s'en dépouillaient volontairement avec la plus grande joie. Qui ne connaît, au témoignage de saint Jérôme, l'histoire de Cratès le Thébain, qui, après avoir jeté dans la mer une grande quantité d'or, s'écriait: « Allez loin de moi, désirs mauvais; je préfère vous perdre à cause de moi, plutôt que de me perdre à cause de vous. » Eh quoi! vous voudriez que la vertu n'eût d'autres récompenses que ce qui excite le mépris des hommes sages! Pourriez-vous penser que les François, les Hilarion, les Antoine, et tous ces saints qui fuyaient l'or comme le feu, n'aient rien espéré de plus en obéissant fidèlement à la loi de Dieu? Non, la vertu promet à ceux qui la pratiquent des biens plus nobles et plus durables.

Mais on n'est excellent médecin, qu'à la condition d'atteindre la maladie jusque dans ses causes, pour en prévenir le retour. Le véritable sauveur, le sauveur des hommes par excellence, sera celui qui arrachera du milieu des hommes la cause même de tous les maux. Quelle est-elle, mes frères? Vous le savez, c'est le péché. C'est, en effet, du péché que sortent, comme de leur source, la pauvreté, les privations, les chagrins, la douleur, et tous ces ennuis que les hommes estiment être des maux véritables. Le Sauveur devait donc avoir pour mission de porter au péché,

cause universelle de toutes les infortunes humaines, un coup mortel, et de le détruire. O divin Sauveur, si vous voulez me sauver, ah! je vous en conjure, étendez jusqu'à moi l'efficacité de ce bienfait. Délivrez-moi du péché; délivrez-moi aussi des démons, ces cruels ennemis de mon âme, qui me font commettre le péché à tout instant. Détruisez en moi mes propres passions, qui me plongent dans une multitude de crimes, assiégent mon âme, la déchirent et la livrent à toute sorte de tortures. Soyez mon vengeur, ô mon Dieu, contre ces impitoyables bourreaux, qui m'enlèvent la paix, l'innocence et la liberté du cœur. Délivrez-moi enfin de votre colère redoutable, des ténèbres et des feux éternels! En qui mettrai-je ma confiance, si ce n'est en vous, Jésus tout-puissant? La nature est corrompue par le mal honteux du péché; la sagesse humaine est tout entière le fruit du génie humain, et ne peut s'élever au-dessus du sens humain; la doctrine de votre loi elle-même donne la mort, lorsqu'elle n'est pas vivifiée par votre Saint-Esprit; les sacrements de l'ancienne alliance ne sont plus que des signes inutiles ou impuissants. Vous seul, ô Jésus, vous pouvez me sauver; vous avez créé le monde et la nature, vous pouvez rendre à la nature sa première dignité; vous seul, Agneau sans tache et sans souillure, vous pouvez effacer de nos âmes les taches et les souillures du péché. J'attends de vous cette grâce, ô Jésus, je l'implore à genoux, je la réclame avec une impatiente ardeur. Seigneur, ne me sauvez pas comme vous avez sauvé ce peuple qui, après avoir été engraissé de vos bienfaits, « devint appesanti, rassasié, enivré, délaissa le Dieu son créateur, et se retira du Dieu de son salut. » *Deut.* XXXII, 15. Je ne vous demande pas, Seigneur, la richesse de Salomon, qui, dans l'ivresse de son bonheur, construisit aux faux dieux des autels sacriléges; je ne vous demande pas non plus l'éclat des rois et des princes, qui, en commandant aux autres, ne savent point commander à leurs propres passions. Non, Seigneur, je ne vous demande pas de me sauver ainsi; loin de moi cette prospérité mensongère. Sauvez-moi, Seigneur, comme vous avez sauvé votre serviteur Job, qui, dévoré par les vers sur un fumier infect, conserva l'innocence et la justice au milieu de la détresse la plus absolue. Sau-

vez-moi comme vous avez sauvé tous vos saints; comme Jérémie, qui mérita de mourir sous les coups du peuple en défendant vos intérêts sacrés; comme Isaïe, mis en lambeaux à cause de votre gloire; comme Jean-Baptiste décapité; comme cette foule innombrable de bienheureux, qui conservèrent dans les tortures leur foi et leur religion. Voilà le salut que je désire : ô mon Dieu, il est inséparable de la foi et de la justice. J'appelle mon Sauveur, en disant avec le Prophète : « Cieux, versez votre rosée; nuées, répandez la justice : que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur, que la vérité naisse avec lui. » *Isai.* XLV, 8. C'étaient là les cris des saints de tous les siècles, la voix des prophètes, les soupirs et les vœux de tous les bienheureux. Ah! s'il eût été donné à quelqu'un de ces anciens patriarches d'entendre ces sublimes paroles : « Vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés; » quels n'auraient pas été ses transports! quelle joie! quelle allégresse! quelles actions de grâce! quels cantiques de bonheur et de remerciements! Seigneur Jésus, béni soit donc votre avènement parmi nous, bénie votre naissance, bénie votre circoncision, béni soit enfin votre nom adorable! C'est de vous, comme de notre Sauveur suprême, que nous attendons notre salut; non pas un salut terrestre et passager, mais un salut éternel et céleste; non pas le salut de nos corps, mais le salut de nos âmes. Je vous adresse cette prière, que vous adressait votre saint patriarche : « Seigneur, j'attends, au moment de mourir, le salut que vous nous avez préparé. » *Gen.* XLIX, 18.

Vous ne serez pas en état de comprendre la grandeur infinie et le prix inestimalbe de ce bienfait, mes frères, si votre propre expérience ne vous a déjà appris la rigueur amère du péché; si vous ne lavez par vos larmes vos fautes vénielles à l'égal de vos grandes iniquités; si vous ne clouez au fond du cœur tous vos crimes, et si vous ne les expiez dans les gémissements, les veilles et les jeûnes. Nourrissez en vous ce double sentiment de la haine du péché etde l'amour de Dieu : ce n'est qu'à ce prix que vous aurez l'intelligence de ces choses, et que vous pourrez rendre à l'auteur de ces dons des actions de grâces dignes de lui. Ah! ils n'ont aucun sujet de tressaillir d'allégresse en ce jourde la nais

sance du Sauveur, ces impies endurcis qui boivent l'iniquité comme l'eau, se réjouissent dans les plus grandes abominations, remplissent leurs journées d'actions coupables, et ne goûtent le sommeil qu'après avoir travaillé pour le démon et pour le mal. Non, mes frères, cela n'est pas possible. Comment ces âmes dépravées, qui trouvent toutes leurs joies dans le crime, pourraient-elles se réjouir de la suppression de leurs plaisirs infâmes? Celles-là ne profitent pas du salut que Jésus apporte au monde, et jettent sur son nom sacré leur indignation et leur mépris; elles le font servir tantôt à leurs mensonges, tantôt à des usages vains et futiles. Que je vous signale, chrétiens, les raisons qui rendent cet abus du nom de Dieu si coupable. J'en distingue deux principales. La première se tire de la majesté même de Dieu; car le péché ne s'adresse nullement à l'homme, il attaque directement les attributs de Dieu, ce qui le rend d'autant plus grave, que cette majesté suprême est plus élevée. La seconde vient de ce que celui qui jure ne peut alléguer aucune excuse à sa faute, ni l'erreur, ni la faiblesse, ni l'entraînement de la passion; mais seulement sa malice, une habitude prise volontairement, et enfin le mépris de Dieu. Pierre renia son maître, parce qu'il redoutait la mort; Judas le trahit, poussé par l'amour de l'argent; mais vous, qui avez à tout instant sur vos lèvres souillées le saint nom de Dieu, quel fruit ou quel plaisir espérez-vous retirer de vos blasphèmes? Vous êtes plus coupables, parce que, l'occasion étant moins entraînante, vous pourriez résister plus facilement. Et ici, remarquez que nous avons coutume de juger de la gravité des injures par le mépris qu'on y fait des personnes. Il y avait des esclaves, au témoignage de Sénèque, qui auraient mieux aimé être frappés de verges qu'humiliés par un soufflet; d'autres préféraient supporter la mort, plutôt que des paroles injurieuses. Pour avoir la raison de ces sentiments, il faut savoir quelle idée de mépris nous attachons à ces vils traitements; dans notre estime, il n'est pas honteux de mourir, mais l'outrage nous révolte. Aussi, mes frères, blessez à mort votre ennemi, il se trouvera peut-être moins sérieusement outragé, que si vous le frappez à coups de bâton; il acceptera plus difficilement encore d'être battu avec une quenouille de femme; ces traitements

ont quelque chose d'odieux, qui avilit les personnes en les méprisant. Or, concevez-vous qu'on pousse plus loin le mépris de Dieu, qu'en l'offensant quand on ne doit retirer aucun profit de son crime? Ah! si vous commettez sans raison le péché, si vous faites le mal par plaisir, alors même que vous n'en retirez aucun avantage, comme dans les occasions où le crime vous assurera quelques bénéfices, le péché dont je vous parle, déjà si grave de sa nature, emprunte à toutes ces circonstances une malice nouvelle; car il révèle un cœur endurci dans le mal et facilement enclin à commettre toutes sortes de fautes.

Le Roi-Prophète, se plaignant amèrement des maux qui avaient fondu sur son peuple, disait à Dieu : « Vous avez vendu votre peuple pour rien, vous ne l'avez pas même mis à l'enchère, » *Ps*. XLIII, 13; c'est-à-dire : Seigneur, vous n'êtes pas devenu plus riche en vendant votre peuple à ses ennemis, parce que vous l'avez livré sans rançon. David voulait marquer par là combien peu le Seigneur estimait ce peuple, puisqu'il en faisait assez peu de cas pour le vendre pour rien, comme les objets les plus vils, à ses ennemis acharnés. C'était sans doute la peine de gémir et de pleurer. Mais comment s'attrister assez sur l'endurcissement de ceux qui pèchent sans motif, sans aucune vue d'utilité, et qui outragent la Majesté divine au point de la vendre pour rien au démon, en n'exigeant pas même en retour un avantage temporel? Qu'attendre de ces pécheurs impénitents? Auront-ils donc jamais le courage de s'arracher les yeux, de se couper les pieds ou les mains, de se renoncer complètement eux-mêmes pour porter la croix de Jésus-Christ, eux qui n'ont pas la force de réprimer en eux l'usage immodéré de leur langue? Se trouverait-il de ces coupables parmi vous? Que ceux-là sachent bien, qu'en vivant dans cet état, ils se séparent dès ce monde du royaume de Dieu et de sa grâce : car le royaume des cieux n'est pas pour les rebelles, les cœurs pervers, les contempteurs de la Majesté divine; il appartient aux âmes sobres, prudentes et respectueuses envers le saint nom de Dieu. Daigne celui qui a reçu aujourd'hui le nom de Sauveur, et qui a commencé par l'effusion de son sang la mission sublime de Rédempteur, nous rendre dignes de le posséder un jour. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA CIRCONCISION.

Circumcidet Dominus cor tuum et cor seminis tui, ut diligas Dominum Deum tuum in toto corde tuo, et in tota anima tua, ut possis vivere.

Le Seigneur circoncira votre cœur et le cœur de vos enfants, afin que vous aimiez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, et que vous puissiez vivre. *Deut.* XXX, 6.

Ces paroles, mes très-chers frères, contiennent en abrégé toute l'économie du christianisme. Dans notre divine religion, comme dans toutes les institutions où le dogme s'unit à la morale, il y a deux choses à considérer : la fin que l'on se propose, et les moyens qui nous la peuvent faire atteindre. La fin de la vie chrétienne, c'est la charité; le grand moyen pour l'acquérir consiste dans l'éloignement de tous les obstacles qui nous éloignent d'elle. Or il n'y en a point de plus grand, que l'amour exagéré de soi-même, et ce qui en est inséparable, le débordement de toutes les passions. Telle est en deux mots la philosophie chrétienne, et Moïse en a résumé les principaux traits dans ces paroles que vous venez d'entendre : « Le Seigneur circoncira votre cœur et le cœur de vos enfants, afin que vous aimiez le Seigneur votre Dieu. » *Circumcidet Dominus cor tuum et cor seminis tui, ut diligas Dominum Deum tuum.* En effet, il établit d'abord la nécessité de renoncer à toutes les passions, parce qu'elles sont contraires à la charité; puis il nous montre la charité comme le but naturel que doit atteindre la circoncision spirituelle de nos cœurs. La suite de ce discours vous fera mieux comprendre cette double vérité. Mais, afin de traiter convenablement ce sujet, implorons avec humilité le secours du Ciel par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Je n'ai pas d'autre but dans cette instruction, que de vous expli-

quer la loi de la circoncision donnée par le Seigneur à nos pères. Pour mettre de l'ordre dans la suite de mes réflexions, je parlerai en premier lieu de la circoncision de Notre-Seigneur, et du nom auguste qu'il reçut en ce jour; en second lieu, je vous entretiendrai de notre propre circoncision spirituelle, que nous devons tous pratiquer dans nos âmes, quoique l'ancienne prescription ait été abrogée.

PREMIER POINT.

La circoncision fut établie pour guérir la faute originelle, et pour servir de symbole à la circoncision spirituelle des âmes dans la nouvelle loi. Si tel a été le plan de Dieu dans cette institution, on se demande avec raison, pourquoi le plus innocent des enfants des hommes a été circoncis. Il était né sans péché, et rien ne semblait l'obliger à se faire marquer de ce signe, puisqu'il n'avait ni blessure à guérir, ni corruption à retrancher. Conçu par l'opération du Saint-Esprit, pouvait-il être sujet à la loi de la circoncision? Non, certes. Cependant de graves raisons ont déterminé Dieu à ne pas déroger à ses propres prescriptions. De même qu'il avait revêtu la chair pour nous délivrer de la tyrannie de la chair, de même il s'est soumis à la loi pour nous délivrer du joug de la loi. C'est l'Apôtre lui-même qui nous l'affirme. «Dieu, nous dit-il, a envoyé son fils né d'une femme et soumis à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que nous devenions ses fils adoptifs. » *Galat.* IV, 5. De plus, notre Seigneur était venu sur la terre pour laver nos péchés dans son sang et nous arracher à la puissance du démon; et il crut bon, quelques jours après sa naissance, d'offrir à Dieu son Père les prémices de son sang adorable comme gage de notre rédemption. Enfin, il voulait nous donner l'exemple d'une parfaite obéissance; et de même que pendant sa vie nous le voyons jeûner, veiller et prier, courir vers Jean-Baptiste aux rives du Jourdain pour recevoir l'eau du baptême sur son front innocent, de même il se soumet aujourd'hui à la dure loi de la circoncision, heureux de pouvoir nous attirer par son exemple à cette autre circoncision spirituelle qui est le principe et le moyen de notre salut. Car nul ne pourra se sauver, s'il ne

porte dans son cœur la marque d'une véritable circoncision.

La circoncision, comme le baptême, avait été instituée pour servir de remède contre le péché originel; il n'est pas étonnant qu'on remarque entre ces deux institutions de grandes ressemblances. Dans le baptême, l'homme qui naît à la vie de la grâce, reçoit un nom; il en était de même autrefois dans la circoncision. Notre divin enfant fut donc appelé du nom de Jésus : nom glorieux et sublime, qu'un ange avait apporté du ciel avant l'accomplissement du mystère de l'Incarnation. Mais pourquoi, demande saint Bernard, ce nom est-il préféré à tous les autres noms du Sauveur qui se trouvent dans les saintes Ecritures? Je répondrai avec le même docteur, que c'est parce que le nom de Jésus renferme l'efficacité de tous les autres noms. Parmi ces noms, en effet, dit saint Bernard, les uns nous excitent à l'amour, les autres à l'espérance; ceux-ci nous portent à la pratique de l'obéissance et du respect, ceux-là à une joie sainte et toute spirituelle. Tous ces avantages se trouvent exprimés d'une manière ineffable dans le nom de Jésus. Faut-il allumer dans nos cœurs un tendre amour de Dieu? Mais qui serait assez dur pour ne pas aimer un Sauveur dont la puissance est sans bornes, puisque rien n'échappe à son empire; les richesses inépuisables, puisqu'il est le maître de l'univers; la bonté et la miséricorde infinies, puisque de son plein gré il a entrepris de sauver tous les hommes et de les sauver d'une manière admirable? Que fallait-il, en effet, pour accomplir cette grande réparation? Une parole suffisait; la charité de Dieu ne s'en est pas contentée. Il a voulu qu'il lui en coûtât du sang. Il commença à le répandre en ce jour de la circoncision; mais ce n'était pas assez. Il monta sur la croix; là il versa son sang jusqu'à la mort; et pour que le sacrifice et l'expiation fussent complets, il permit qu'un soldat armé d'une lance lui ouvrît le côté pour en laisser échapper jusqu'à la dernière goutte. Quant à notre espérance, en qui serait-elle mieux placée, qu'en celui qui veut être appelé Jésus, c'est-à-dire Sauveur? A ce sujet, remarquons la différence qu'il y a entre agir par circonstance, et agir par devoir. Il y a des hommes qui font de grandes choses; mais il faut que l'occasion s'en présente. D'autres, au contraire, travaillent par

devoir : ceux-là sont tellement appliqués à leur charge, que, quand l'occasion de faire le bien vient à leur manquer, ils la font naître par un effort de leur volonté. Considérez les médecins, les peintres, les écrivains, en un mot tous les artisans; avec quelle constante ardeur ils demeurent appliqués à leur ouvrage! Ils s'en détachent avec peine, et le jour où la matière leur fait défaut, ils se livrent aux recherches les plus assidues, pour n'être pas obligés d'interrompre leur travail. Si donc aujourd'hui notre divin enfant reçoit le nom et la charge de Sauveur, savez-vous ce qu'il faut en conclure? C'est que notre Seigneur Jésus-Christ consacrera tous ses soins à procurer notre salut; il y travaillera malgré nos vices, et presque malgré nous; et si nous refusons d'aller à lui, il viendra lui-même à nous. Et sachez-le bien, chrétiens, notre salut est encore aussi cher à Jésus, qu'au temps de sa vie mortelle, alors qu'il avait son séjour parmi les hommes, et qu'il parcourait les bourgs et les châteaux de la Judée pour sauver une âme perdue. Aujourd'hui qu'il est chef de son Eglise, il travaille à la même œuvre avec la même ardeur, en gardant et en conduisant tous les membres dans les voies du Saint-Esprit. Semblable au soleil, Jésus tourne ses pas vers le midi pour remonter ensuite vers le septentrion, faisant luire sa lumière pour les bons et pour les méchants. Témoin des assauts du tentateur, qui rôde autour de nous comme un lion rugissant et cruel, cette Sagesse incréée a pris en ses mains notre défense : elle s'est constituée notre protection et notre bouclier contre les attaques incessantes de l'infatigable ennemi du genre humain.

S'il en est ainsi, dites-moi s'il est possible de mieux placer nos espérances? Où trouver plus de puissance qu'en Jésus? où trouver plus de grandeur et de sagesse? où rencontrer une plus grande miséricorde et une plus douce bonté? Jésus est notre Sauveur; que faut-il de plus pour asseoir et fortifier notre espoir? Si vous me parlez de l'obéissance, je crois que nous la devons surtout à celui qui tient entre ses mains notre vie temporelle et notre salut éternel, qui est le centre où aboutissent toutes les existences et tous les intérêts dans le temps et dans l'éternité. Le roi Darius, voulant recommander à la vénération de ses peuples le Dieu de Daniel,

n'invoque pas d'autres titres que ceux de libérateur et de sauveur : « Que tous ceux qui habitent la terre, s'écrie-t-il, craignent le Dieu de Daniel ; car il est le libérateur et le sauveur, c'est lui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions. » *Dan.* VI, 27. Célébrons aujourd'hui notre Sauveur ; exaltons à l'envi ses perfections ; ou plutôt, rapportons-lui notre puissance et notre gloire, et disons, à l'exemple du Prophète : « Je me réjouirai dans le Seigneur, je tressaillerai de joie dans le Dieu de mon salut. » *Habac.* III, 18. N'est-ce pas comme s'il disait : Que les autres mettent leur joie dans des biens passagers et frivoles, qu'ils vantent leur crédit et leur puissance, qu'ils racontent à l'univers leurs succès et leurs triomphes, qu'ils étalent à tous les yeux la longue série de leurs ancêtres ; pour moi, je n'estime pas ces biens qui passent, je me réjouirai seulement dans le Seigneur, et je mettrai ma joie dans le Dieu mon Sauveur. Dieu est ma force dans les combats contre le prince des ténèbres ; il garde mes pas fidèles dans la voie de ses commandements, il m'y protége à chaque instant, jusqu'à ce qu'il m'introduise dans le port si désiré du bonheur, où j'entrerai en chantant ses louanges, en célébrant dans un hymne éternel sa miséricorde et ses bienfaits. Soyez donc fiers, chrétiens, de pouvoir prononcer ce doux nom de Jésus ! car, vous le voyez, le nom de Jésus nous conduit par la main à la pratique de toutes les vertus ; il est comme le résumé des miséricordes du Seigneur et de toutes les merveilles de la religion chrétienne.

O mes frères, consacrons toutes les facultés de notre âme et tous les instants de notre vie à célébrer ce nom trois fois saint : votre piété ne restera pas sans récompense ; car le Seigneur a promis ses faveurs à ceux qui chanteraient ses louanges. Je ne doute pas qu'il parlât du Sauveur, quand il disait par la bouche de son serviteur : « Je bénirai ceux qui vous béniront, et je maudirai ceux qui vous maudiront, » *Gen.* XII, 3 ; ou bien quand il inspirait au saint patriarche Isaac cette dernière bénédiction : « Celui qui vous bénira sera béni, et ceux qui vous maudiront seront remplis de mes malédictions. » *Gen.* XIX, 29. Si ce nom adorable mérite tant de respects, quel sort malheureux attend ceux qui le traitent avec mépris, qui le prennent en témoignage pour

des motifs futiles, et surtout ceux qui s'en servent pour appuyer leurs mensonges ! C'est à la vue de ces indignités que le Prophète entrait dans une sainte fureur, et demandait au Seigneur d'éloigner ces impies de la société des hommes : Ceux qui vous blasphèment, Seigneur, ne prennent-ils point votre nom en vain ? Il ne faut pas s'étonner du langage du saint roi David : pénétré d'admiration pour la profonde sagesse et la providence de Dieu, il vient de chanter dans tout le psaume avec quelle piété, avec quel religieux respect il faut s'approcher de la Majesté divine ; puis, son regard tombant sur les impies, il s'indigne de voir leur mépris et leur indifférence pour le nom de Dieu. « O mon Dieu, s'écrie-t-il, faites mourir les méchants et les hommes sanguinaires ; et vous, pécheurs, retirez-vous loin de moi. » *Ps.* CXXXVIII, 19. Vous avez entendu le Prophète parler avec colère des profanateurs du nom de Dieu, et leur reprocher leur ingratitude ; quelle n'aurait pas été son indignation, s'il avait pu contempler le plus grand de tous les bienfaits, celui de la rédemption ? Nous n'insisterons pas, mes frères, sur son langage ; il conviendrait peu avec les sentiments de charité qui doivent nous animer. Rappelez-vous cependant, que vous avez été arrachés à la puissance du démon par la vertu de ce nom adorable ; que ce souvenir excite votre respect, augmente votre amour et nourrisse votre dévotion. En voilà assez sur l'Evangile ; revenons à la suite de nos propositions.

SECOND POINT.

L'alliance que Dieu conclut avec Abraham est un des faits les plus importants de l'ancien Testament ; il est même le fondement de toute la loi de Moïse. Dans toute alliance il y a deux contractants, en même temps qu'une loi qui fait la matière du contrat. Dans celle-ci, les deux contractants étaient Dieu et l'homme ; Dieu demandait à l'homme une piété sincère, un culte digne de son adorable majesté ; il se déclarait en retour le protecteur de l'homme, et lui promettait la terre de Chanaan. Voilà la convention dans toute sa substance. La circoncision fut à la fois le sceau apposé à cette grande alliance, et le signe qui devait servir à distinguer le peuple privilégié de tous les autres peuples. Comme

vous le voyez, notre sujet demande que nous parlions de la promesse divine, et de la circoncision qui en perpétuait parmi les hommes le souvenir.

Et d'abord, il est bon de savoir ce que signifie cette promesse de Dieu à son serviteur Abraham : « Je serai ton Dieu et le Dieu de ta race. » *Gen.* XVII, 7. Que veulent dire ces paroles? Est-ce que, par hasard, Dieu ne serait pas le maître de tous les autres peuples? Ne le croyez pas, mes frères; il est le Dieu des bons et des méchants, de ceux même qui ne veulent pas de son empire. Entendez-le s'écrier par la bouche de son prophète Ezéchiel : « Je vis et je régnerai sur vous dans toute la force de mon bras et dans toute l'effusion de ma colère. » *Vivo ego, quia in brachio extento et furore effuso regnabo super vos.* Ezech. XX, 33. C'est en vain, comme le dit saint Augustin, que l'impie refuse de se reconnaître le vassal de Dieu, c'est en vain qu'il tâche d'échapper à son empire; loin de fuir sa présence, il s'en approche toujours davantage; seulement, à la place d'un Dieu plein de bonté, il ne rencontre plus qu'un Dieu irrité et vengeur. Je ne sais pas mieux le comparer, qu'à un homme placé au milieu de la terre, et qui voudrait éviter l'aspect du ciel; plus il s'écarterait d'un coté de l'horizon, plus il se rapprocherait de l'autre. Dieu exerce donc un empire souverain sur toutes les créatures, sur ses enfants soumis, et sur les sujets rebelles; mais il n'est pas le même pour tous. Dieu se manifeste surtout en faisant éclater dans ses œuvres la grandeur de sa puissance : les bons et les méchants, tous en éprouvent ses effets. Mais avec quelle différence! Pour les méchants, elle se traduit en de terribles punitions : c'est ainsi que le prince des ténèbres fut saisi au milieu de ses aspirations insensées, et précipité du plus beau trône des cieux dans les gouffres de l'enfer. Le châtiment infligé à l'impudique Hérode ne fut pas moins rigoureux : cet homme, enflé par l'esprit d'orgueil, se faisait offrir par un peuple complaisant un encens idolâtre; au plus beau moment de ses triomphes, il tombe frappé d'une maladie incurable, et rend son âme impure dans les plus affreux tourments. Pharaon mourut de la même manière, et le Seigneur donne la raison de ces catastrophes dans ces paroles qu'il adressait au roi des Egyptiens : « Je

vous ai établi pour faire éclater en vous ma puissance et pour rendre mon nom célèbre par toute la terre. » *Exod.* IX, 16. Voilà comment le Seigneur manifeste sa puissance sur le génie du mal, et lui écrase la tête. Mais combien est différente la manifestation de Dieu envers les justes! Il les invite de la manière la plus pressante à puiser dans les trésors de sa grâce et à goûter les délices de son amour. « On vous portera entre les bras, et vous jouerez sur les genoux de Jérusalem. Comme une mère console son enfant, ainsi je vous consolerai et vous serez consolés dans Jérusalem, » *Isai.* LXVI, 12-13. Ainsi parle le Seigneur; et plus bas il ajoute : « Et les serviteurs du Seigneur connaîtront la puissance de son bras, » *Ib.* 14. Car ils seront comblés de tant de bienfaits, que la main du Seigneur apparaîtra visiblement dans cette abondance sainte. Oh! mille fois heureux, ceux qui ne connaissent la puissance de Dieu que par les biens qu'ils en ont reçus! Toutes les pages de la sainte Ecriture nous racontent les merveilles de ces faveurs signalées, et le Prophète royal les énumère dans le psaume qui commence par ces mots : « Mon âme, bénissez le Seigneur, et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse son saint nom; c'est lui, ajoute-t-il, qui a pardonné toutes tes iniquités; il a guéri toutes tes langueurs; il a racheté ta vie de la mort; il te couronne de miséricorde et d'amour. » *Ps.* CII, 1-4. Comme s'il se sentait incapable de connaître toute la grandeur des dons de Dieu, il les résume dans ces mots : « Il te couronne enfin de miséricorde et d'amour. » C'est ainsi que le Seigneur fait éclater sa puissance aux yeux des bons et des méchants, et qu'il se montre Dieu à l'égard des uns et des autres.

Etudions en second lieu les devoirs de l'homme envers Dieu : ils sont comme une conséquence naturelle de la promesse que Dieu a faite à l'homme. Dieu a promis de se donner à nous sans réserve; il faut que l'homme, de son côté, se donne à Dieu avec tout ce qu'il possède. Ah! mes frères, si l'on comprenait bien la grandeur et la bonté du nom de Dieu, on n'hésiterait pas à lui accorder un amour, une confiance et une obéissance sans bornes, et à reconnaître que le Seigneur, en exigeant de tels hommages, ne demande rien au delà de ses droits. Voilà le fondement de nos de-

voirs envers Dieu; mettons en lui notre espérance, notre félicité et notre gloire; faisons-lui sans réserve, comme sans regret, l'hommage de notre cœur et de tous nos biens. S'il est notre père, ayons pour lui les sentiments d'un fils; s'il est notre Dieu, rendons-lui le culte et l'honneur qu'il a droit d'attendre de nous. Vous connaissez le mot d'un sénateur à Domitien, rapporté par saint Jérôme : « Traitez-moi en sénateur, et je vous traiterai en prince. » *Cur ego te habeam ut principem, cum tu me non habeas ut senatorem ?* A son exemple, je pourrais vous dire : Traitez en prince celui qui vous traite en sénateur. Dieu, par un effet de son infinie bonté, devient spécialement votre Dieu, votre protecteur, votre père. Mais, dira-t-on, je regarde le Seigneur comme un Dieu, et je me soumets entièrement à sa volonté. Vous avez bien dit; mais vos sentiments sont-ils conformes à vos discours? Saint Augustin fait remarquer avec raison, que nous appartenons à celui qui a reçu notre cœur, et non pas nos promesses. C'est aussi le sentiment de l'apôtre saint Paul, quand il nous dit, « qu'il y a des hommes qui n'ont pas d'autre Dieu que leur ventre. » *Phil.* III, 19. Ils ont bien le nom de Dieu sur les lèvres; mais leurs cœurs sont plus attachés à leurs appétits grossiers qu'à leur Dieu. Ils sont les adorateurs d'une divinité honteuse, ceux qui obéissent à leur chair, qui ne savent rien refuser à leurs inclinations, et qui violent sans raison les jeûnes imposés par l'Eglise. Ces hommes préfèrent leur ventre à Dieu : à l'exemple d'Isaïe, ils ne craignent pas de sacrifier l'amitié de Dieu à un misérable intérêt temporel. Ils n'honorent Dieu que du bout des lèvres; mais leurs pensées et leurs affections sont ailleurs, à leurs appétits, à la gourmandise et à l'intempérance.

Celui qui veut servir Dieu en esprit et en vérité, et s'abandonner entièrement à sa volonté, doit l'aimer de toute son âme et de toutes ses forces. On ne peut aimer Dieu d'un amour sincère sans lui faire don de soi-même et de tous ses biens; car tout est renfermé dans l'amour, et celui qui a donné son cœur a tout donné. Cette vérité bien établie, il est facile de comprendre pourquoi la circoncision est le signe le plus naturel de notre alliance avec Dieu. La circoncision spirituelle consiste dans le retran-

chement entier de toutes les passions et des désirs charnels; c'est par elle que nous arrachons de nos âmes tous les germes de corruption, pour y laisser croître et fleurir la vertu de charité. De même que les corps pesants, privés de l'appui qui les soutenait dans l'air, retombent d'eux-mêmes et reprennent leur place naturelle; de même notre âme, qui est faite pour les biens spirituels et éternels, débarrassée par le secours du ciel des liens qui la retenaient captive, remonte vers Dieu par un élan rapide et volontaire, et lui offre l'hommage de son amour. Telle est la doctrine clairement exprimée par les paroles de mon texte : « Le Seigneur circoncira votre cœur et le cœur de vos enfants, afin que vous aimiez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, et que vous puissiez vivre. » *Circumcidet Dominus cor tuum et cor seminis tui, ut diligas Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et ex tota anima tua, et possis vivere.* La circoncision écarte tous les obstacles, et permet à notre amour de se développer librement. O vous tous, qui faites profession d'aimer le Seigneur, voyez si vous avez arraché de votre cœur les mauvais instincts qui étouffent la charité. Tant que vous n'aurez pas épuré votre conscience, c'est en vain que vous vous flatterez d'avoir la charité; elle ne peut pas se trouver dans un cœur ainsi disposé. Travaillez à votre amendement, et si vous sentez faiblir vos forces, implorez humblement le secours du ciel; Dieu exaucera votre prière, parce qu'il a promis de venir en aide à ses serviteurs. Les paroles que je viens de citer en sont une preuve évidente. La version chaldaïque est encore plus expressive que ces mêmes paroles : Le Seigneur circoncira la folie de votre cœur et la folie du cœur de vos enfants, afin que vous aimiez le Seigneur. L'écrivain sacré a bien raison d'appeler folie les obstacles qui gênent la charité dans nos cœurs, et je ne connais rien de plus insensé que de préférer à Dieu des biens passagers et frivoles. Vous sentez bien à présent toute la nécessité de cette circoncision du cœur, appelée par les maîtres de la vie spirituelle, du nom de mortification ou d'abnégation de soi. Saint Augustin, parlant sur ce sujet, ne craint pas d'affirmer que notre amour pour Dieu ne peut être parfait en cette vie, parce qu'il est impossible d'y circoncire entièrement

notre cœur. Les passions, et en particulier l'amour exagéré de nous-mêmes, ont jeté au fond de notre cœur de trop profondes racines, pour que nous puissions les arracher tout à fait d'au dedans de nous.

Et ici, chrétiens, je vous entends me demander comment mes paroles peuvent se concilier entre elles. Car je vous ai déjà dit que la circoncision spirituelle du cœur s'opérait par l'amour de Dieu ; et Moïse, au contraire, semble expressément déclarer par ces paroles, que l'amour de Dieu est dans nos âmes la conséquence de la circoncision du cœur, de telle sorte que nous ne pouvons aimer Dieu si nous ne sommes circoncis. Comment cela peut-il se faire? Est-ce que la circoncision peut être à la fois la cause et l'effet de l'amour? La contradiction n'est qu'apparente, et bien facile à expliquer. La circoncision et l'amour sont inséparables; ils se prêtent l'un et l'autre un mutuel secours; et dès lors rien d'étonnant que ces choses soient à la fois l'une par rapport à l'autre cause et effet. Nous nous élevons d'autant plus librement vers les choses célestes, que nous avons abdiqué avec plus de franchise les choses d'ici-bas, et que nous nous sommes débarrassés des liens des passions; nous avons d'autant plus de mépris pour les vils intérêts de la terre, que nous poursuivons avec un amour plus ardent et plus sincère les biens inestimables du ciel. C'est ainsi que l'amour, introduit dans nos âmes par la circoncision spirituelle, fortifie à son tour d'une façon admirable l'efficacité de la circoncision spirituelle, rend ses effets durables, et nous dispose à jouir pleinement de toutes les délices qu'elle procure. Supposez, mes frères, qu'un homme passionné pour la musique assiste à un concert magnifique; figurez-vous-le au milieu des chants sublimes, entouré d'harmonieuses mélodies, et représentez-vous tout le plaisir qu'il goûte! Mais qu'un importun vienne troubler en ce moment son bonheur; qu'un bruit soudain, un entretien malencontreux vienne suspendre la douceur de ces harmonies, comme il maudira ces contre-temps désagréables, quelque nécessaires et quelque doux qu'ils soient en eux-mêmes! Ceux qui aiment Dieu sincèrement, ceux qui vivent sans cesse dans les épanchements de cette sainte et suave union, font ainsi

par rapport à tous les obstacles opposés à leurs saints désirs; ils les écartent avec sollicitude, de peur que leur présence ne les empêche d'en goûter toutes les délices. Voyez-vous maintenant comme je n'ai pas eu tort de vous dire que la circoncision était la cause et l'effet de l'amour de Dieu? D'ailleurs, nous rencontrons, même dans le monde physique, de ces merveilles surprenantes. N'est-il pas vrai que la lumière de l'aurore naissante chasse les ténèbres dans les airs, et que plus l'air est pur, plus il est débarrassé de nuages, plus aussi il réfléchit en lui les premiers feux du jour? Ne sommes-nous pas encore témoins tous les jours d'un autre phénomène? Lorsque nous jetons au milieu des flammes du bois humide, la force du feu le dessèche vite; mais en retour, dès que ce bois est ainsi desséché sous l'influence de la chaleur, il s'enflamme facilement et entretient le feu par son embrasement. Le dessèchement du bois est ici en quelque façon l'effet de la flamme, et aussi plus tard la cause même de la flamme; il procure une combustion plus rapide, et augmente l'intensité du brasier. Concluons de tout cela, que les deux vertus dont il s'agit, sont essentiellement unies l'une à l'autre, et qu'elles ne peuvent exister indépendamment l'une de l'autre; elles se complètent mutuellement, et de même qu'on ne conçoit pas l'amour de Dieu sans la circoncision, on ne peut concevoir la circoncision sans l'amour.

Après ces explications, mes frères, il nous sera aisé de comprendre combien est grande l'illusion de ces hommes qui croient pouvoir s'adonner exclusivement et en toute sûreté à la prière, à la contemplation des choses divines, à tout ce qui peut, en un mot, allumer la charité dans nos cœurs, sans se préoccuper de leur propre circoncision spirituelle, c'est-à-dire des œuvres de la mortification. D'autres, au contraire, espèrent obtenir en eux la mortification des passions par le seul effet de l'amour de Dieu. Ils se trompent tous également, et ils sont les uns et les autres dans une étrange erreur. Quelques efforts qu'ils fassent, si vifs leurs désirs soient-ils, j'affirme qu'ils n'obtiendront rien, ni les uns ni les autres, en négligeant ce qu'ils négligent. Votre nature est tellement corrompue, elle est tellement plongée dans l'abîme que ses vices ont creusé, qu'il ne faut rien de moins que la flamme

du divin amour pour l'éclairer dans ses erreurs, pour l'aider à triompher de son égoïsme détestable, et enfin pour détruire jusque dans leurs racines les germes développés des passions. Sans cet ardent amour de Dieu qui ne raisonne pas, qui oserait lever contre soi-même l'étendard de la guerre? qui prendrait les armes pour se frapper? qui pourrait espérer de donner la mort à ses passions? qui pousserait le courage jusqu'à se haïr soi-même et à vaincre les propensions de sa nature? Au reste, mes frères, cela se comprend. Il faut au navigateur hardi qui, livrant sa vie et sa fortune aux flots trompeurs, parcourt le monde et ne craint pas d'aller aborder sur les rivages les plus éloignés des Indes, il faut, dis-je, à cet homme un motif pressant, une soif passionnée de conquérir de l'or; sans cela, il se gardera de s'exposer aux chances multipliées de la mer. Il faut aussi à l'homme un certain avant-goût de la douceur de l'amour de Dieu, pour qu'il travaille avec joie à sa circoncision spirituelle, c'est-à-dire aux sacrifices si pénibles de la mortification. Jamais la haine ne produisit l'amour; c'est plutôt l'amour qui engendre la haine de soi-même et la répression des passions. C'est ce que signifie dans l'Evangile ce marchand, qui, dès qu'il eut rencontré les trésors de l'amour divin, sacrifia et vendit tout ce qu'il avait pour les posséder. L'époux des Cantiques nous fait concevoir une haute idée de ces deux vertus, d'abord quand il nomme l'encens et la myrrhe parmi les vertus les plus agréables, car, vous le savez, l'encens est le symbole de la prière, et la myrrhe celui de la mortification; ensuite et surtout, quand il parle de la saison des chants et de la voix de la tourterelle. La voix de la tourterelle, mes frères, qu'est-ce autre chose que la voix de la prière, les soupirs embrasés et les gémissements inénarrables de l'âme chaste désirant jouir de la présence de son époux? Quant à la saison des chants, vous comprenez ce que nous devons entendre par là; c'est l'époque de l'année où l'on coupe avec soin les rameaux stériles des vignes, qui par leur verdure inutile nuiraient à la fécondité, pour laisser croître et se développer les branches qui doivent porter des fruits; elle nous est donc un signe évident de la circoncision spirituelle et de la mortification, vertus inséparables l'une de l'autre.

Permettez-moi, chrétiens, de vous indiquer la marche que vous devez suivre dans cette ascension de votre âme vers l'amour de Dieu, et dans la mortification de vous-mêmes. Dans cette science divine, comme dans les autres, il ne faut pas agir à l'aventure et par caprice ; il y a des degrés, et partant, nous devons proportionner nos efforts à nos forces. Si vous êtes encore novices dans cet art divin, nourrissez-vous de lait, c'est-à-dire de bonnes prières et de saintes méditations ; vous vous élèverez ensuite de vous-mêmes, après avoir goûté les douceurs de la piété et les consolations de la ferveur, jusqu'aux plus rudes épreuves de la mortification de la chair ; vous prendrez sans hésitation les armes contre vous-mêmes, et vous porterez joyeusement la croix de Jésus-Christ. D'où vous pourrez conclure, malgré ce que nous avons dit de l'intime affinité de ces deux devoirs de la vie spirituelle, que vous devez au commencement de votre sainte entreprise faire ce qui offre le moins de difficulté, et réserver les œuvres les plus difficiles pour des temps où vous serez plus forts. Notre-Seigneur a voulu vous donner cette leçon dans ce passage de l'Evangile où il dit qu'il faut placer le vin nouveau dans des vases nouveaux et non dans des vases anciens. Cette comparaison nous apprend que les plus affermis doivent seuls entreprendre de pratiquer les vertus les plus difficiles, tandis que les faibles, ceux qui ne peuvent point encore compter sur leurs forces, doivent s'attacher aux pratiques les moins rigoureuses et les moins austères. C'est encore la signification de ces deux coupes remplies de vin et de lait, auxquelles le Seigneur nous convie par la bouche de son prophète Isaïe : l'une, la coupe qui contient le lait, est destinée aux enfants en Jésus-Christ ; l'autre, la coupe remplie de vin, contient le breuvage des adultes et des âmes fortes dans le même Jésus-Christ.

SECOND POINT.

En voilà assez, mes très-chers frères, sur la circoncision en général. J'entre maintenant dans le détail, et je vais vous dire sur quoi la circoncision spirituelle doit porter en nous, pour nous mériter l'amour de Dieu, qui est son but suprême. Je distingue

en nous quatre obstacles principaux à cet amour, par conséquent quatre défauts à corriger et à extirper de nos âmes par la circoncision.

D'abord, chrétiens, la circoncision doit éteindre dans nos cœurs la soif immodérée des biens extérieurs, de telle sorte que nous ne poussions pas notre ambition au delà de nos forces, mais que nous nous contentions de ce que nos facultés peuvent naturellement atteindre. Le Roi-Prophète était dans cette disposition d'un cœur vraiment circoncis, quand il disait à Dieu : « Seigneur, mon cœur ne s'est point enorgueilli, mes yeux ne se sont point élevés. Je n'ai pas marché sur les hauteurs, ni dans les désirs au-dessus de moi, » *Ps.* cxxx, 1, 2; ainsi que l'Apôtre dans ces paroles : « Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents, » *Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti simus.* I Tim. vi, 8. Ces richesses, la nature nous les a données; elles sont nécessaires à notre vie; la raison, la vertu, la condition de notre existence nous font un devoir de nous les procurer. Mais elles sont suffisantes, comme nous le voyons par l'exemple des premiers mortels. Tous les autres biens, qui sont l'objet si ardent de nos convoitises, n'ont inondé la terre qu'à la faveur de l'intempérance, ou de cette fausse prudence humaine qui borne tous ses désirs à la terre : nous devons donc les écarter de nous de toutes nos forces. « Si le Seigneur me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour me couvrir, le Seigneur sera toujours mon Dieu, » *Gen.* xxviii, 20, disait à Dieu le saint patriarche Jacob. La nature parle comme lui, et se contente de ces simples dons du ciel. Si nous nous en tenons strictement à cette loi et à ces besoins de la nature, ne trouverons-nous pas dans la maison des riches et des grands beaucoup d'ornements inutiles et superflus? Grand Dieu! quelle prodigalité déplacée dans les vêtements! quel luxe dans les demeures! quelle éclatante somptuosité dans les lambris dorés des cours! quelle vaine recherche dans notre nourriture, dans nos parfums, et dans tous ces plaisirs, destinés par Dieu à fortifier notre faiblesse, et que nous faisons servir au contentement de nos caprices et de nos passions! Cette abondance qui ne suffit pas encore à vos désirs, que de pauvres trouveraient

leur profit à la partager avec vous! Combien sont couchés sur la neige, nus et mourants de froid, qui se couvriraient avidement des vêtements dont vous n'avez que faire! Savez-vous bien qu'en dissipant ainsi des dons si précieux, ou bien en en faisant un fol usage, vous volez aux pauvres un bien dont ils ont le droit de disposer? Vous connaissez cette parole d'un Père de l'Eglise (Saint Ambroise): « Donnez à manger à ceux qui meurent de faim; ne pas les nourrir, c'est les tuer. » Saint Basile, s'élevant de toute l'énergie de son indignation contre cette avarice, s'écrie aussi : « Le pain que vous tenez ne vous appartient pas; ces vêtements que vous entassez dans vos demeures sont la propriété de ceux qui n'en ont pas; votre or est aux pauvres; vous péchez en le gardant, et votre crime ne sera pas impuni. » Mais, chrétiens, cette avidité insatiable vous est aussi nuisible qu'aux pauvres, et vous vous rendez, en y succombant, un funeste service. Vous contentez toutes vos vanités, vous accordez tout à chacune de vos passions; mais prenez garde. Il faut pour cela des dépenses étonnantes; il faut aller au delà de ses ressources, si abondantes soient-elles, et à la fin il faut bien tomber dans ce gouffre hideux du libertinage et de la pauvreté coupable dont on ne sort jamais sans d'inexprimables difficultés.

C'est là ce que nous voyons chaque jour dans notre siècle, on pourrait même dire que c'est là son cachet particulier. La vanité, le plaisir, le luxe, le faste, et toutes ces délices honteuses qu'on rougit de nommer, couvrent la terre, et font croire que toute chair a corrompu ses voies. L'impossibilité de satisfaire et d'assouvir tous ces désirs coupables ou dangereux, fait bientôt tomber les hommes dans les deux écueils que je viens de vous signaler; catastrophe épouvantable, qui ôte à ces victimes malheureuses tout sentiment du bien et même de l'honnête. Pour elles, plus de respect pour la religion ni pour la société, plus de droits, plus d'union entre les hommes, plus d'amour entre les membres d'une même famille : tout sens est perdu pour eux dans cette lamentable ruine. Eh quoi! si nous voyons dans les temps d'extrême misère des mères ne pas épargner le fruit de leurs entrailles, et apaiser leur faim en dévorant leurs enfants, devrons-nous at-

tendre qu'il existe rien de sacré pour celui que dévore la double soif du plaisir et de l'indigence? Je vous en conjure donc, chrétiens, instruisez-vous à la vue de ces chutes, et prenez le glaive de la circoncision pour arracher de votre âme tous ces résultats de l'intempérance humaine : vous pourrez, en agissant ainsi, soulager les pauvres de Jésus-Christ, et surtout vous ne commettrez pas, sous l'empire de cette plaie du libertinage, des fautes propres à diminuer ou à éteindre en vous l'amitié que vous avez promise à Dieu. Mettez des bornes à votre ambition; soyez contents du sort que la Providence vous a fait, et n'aspirez pas à monter au delà de vos forces. Ecoutez ce conseil que vous donne Salomon, de ne pas élever vos yeux sur des richesses que vous ne pouvez pas posséder, *Prov.* XXIII, 5, parce qu'elles se déroberont à vos efforts et s'envoleront loin de vous. C'est le seul moyen de vivre heureux, et d'éviter pour vous-mêmes de grands désastres. Il en serait de vous comme des Moabites, auxquels le Seigneur disait dans sa colère par la bouche de Jérémie : « Mon cœur gémira sur Moab, comme la flûte des jours de deuil; parce qu'ils ont fait au delà de ce qu'ils pouvaient, c'est pour cela qu'ils ont péri. » *Propterea cor meum ad Moab quasi tibia resonabit : quia plus fecit quam potuit, idcirco perierunt.* Jerem. XLVIII, 36.

La circoncision spirituelle doit en second lieu s'étendre aux membres et aux sens de votre corps, pour les purifier du vice de leur origine. Depuis le péché, tout a été changé dans la nature humaine; il est nécessaire que la circoncision intervienne pour opérer la séparation entre le bien et le mal confondus en elle. Il faut d'abord circoncire vos yeux, et demander à Dieu son secours, en lui faisant cette prière du Prophète : « Détournez mes yeux, afin qu'ils ne voient pas la vanité. » *Ps.* CXVIII, 37. Il faut circoncire vos oreilles, afin qu'elles ne donnent aucun accès aux paroles des impudiques et des flatteurs, ou bien aux conseils des méchants, suivant cette parole de Salomon : « Environne tes oreilles d'une haie d'épines; n'écoute pas la langue perverse. » *Eccli.* XXVIII, 28. Il faut aussi circoncire votre bouche, afin qu'elle se contente d'une nourriture frugale et simple, et qu'elle déteste les mets exquis et tous les raffinements que nous portons à notre entretien, comme

des inventions de la chair, propres seulement à servir d'aliment à notre orgueil et d'encouragement à nos passions. Il faut circoncire vos mains, pour qu'elles ne commettent pas de vol, qu'elles ne s'enrichissent pas des dépouilles du pauvre, ou bien qu'elles n'enlèvent pas à l'ouvrier le prix de son travail. Surtout, mes très-chers frères, travaillez à circoncire votre langue. Priez Dieu de vous accorder son secours dans cette œuvre si difficile, et dites-lui avec le Prophète : « Placez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres. » *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis.* Ps. CXL, 3. Ce saint homme comprenait combien on triomphe difficilement de la langue; on la comprime en effet avec une difficulté extrême, tant elle est portée à la calomnie, à l'outrage, au mensonge, tant elle se répand en propos inutiles et superflus, coupables et honteux, malgré le compte sévère qu'elle doit en rendre un jour. Demandons à Dieu qu'il contienne l'impétuosité de notre langue, afin que nous ne disions rien qui ne tourne à sa gloire, au bien du prochain et à notre propre salut. « L'homme, dit Salomon, prépare son âme, mais Dieu gouverne la langue. » *Prov.* XVI, 1.

Les affections intérieures et les mauvais désirs doivent être le troisième objet de cette même circoncision. Il y a au fond de nos cœurs un levain secret de concupiscence qui est la source de tous nos appétits déréglés et de toutes nos passions coupables; si nous n'y prenions garde, nous sentirions bientôt s'allumer au dedans de nous les feux de tous les crimes. Dans ces abîmes reculés de notre cœur s'agitent en désordre l'ambition, le plaisir, l'avarice, la colère, l'envie, la discorde, la haine, la vengeance, l'égoïsme, et toutes ces passions violentes qui nous détournent des choses célestes pour nous ramener sur la terre. Les maux qui tourmentent l'esprit ont aussi leur origine dans ces replis cachés du cœur; le Seigneur nous en avertit lui-même dans ces paroles : « C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. » *De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, stupra, furta, falsa testimonia, convicia.* Matth. XV, 19. Comprenez-vous après cela, qu'il soit utile de porter la cognée

au pied de l'arbre, et d'arracher jusque dans leurs racines les plus éloignées les germes de tous ces maux? Moïse, dans l'ancien Testament, recommandait au peuple cette circoncision du cœur : « Ayez donc soin, lui disait-il, de circoncire votre cœur, et ne vous endurcissez pas davantage. » *Deut.* x, 16. L'apôtre saint Paul explique et confirme ce précepte de la loi de Dieu en professant qu'il rejette loin de lui les intentions ténébreuses. Ainsi doivent faire ceux qui, armés du glaive de la crainte de Dieu, arrachent de leur cœur les germes innombrables du péché qu'il contient. Cette circoncision est réellement la circoncision spirituelle, figurée naguère par la circoncision de la chair, et annoncée déjà sous l'ancienne loi par la circoncision des arbres que le Très-Haut avait imposée à son peuple; témoignage frappant du prix que Dieu y attache.

Enfin, mes très-chers frères, le dernier objet de cette circoncision sera notre intelligence. Nous nous attacherons à la détacher de toutes les images terrestres qui peuvent la troubler et ternir la pureté de ses prières; il faut à la prière un recueillement parfait et un isolement absolu de l'âme; si celle-ci n'est pas débarrassée des soucis extérieurs, qui sont comme les épines, elle ne priera jamais purement. Notre intelligence occupe si peu de place, qu'elle ne peut se porter à la fois pleinement sur deux objets différents; si elle s'occupe de Dieu, elle ne songe pas à la terre, mais si elle ouvre sa porte aux vaines images terrestres, c'en est fait de la pensée de Dieu. C'est pourquoi, chrétiens, vous tous qui voulez prier Dieu dans toute l'ardeur de votre foi et de votre amour, vous écarterez de votre esprit, autant qu'il vous sera possible, toutes les pensées, toutes les préoccupations étrangères à la piété; vous ne seriez à Dieu qu'à demi, si vous les laissiez pénétrer jusqu'à vous. Pour en arriver là, ce n'est pas trop d'une vigilance continuelle et d'une lutte non interrompue; notre esprit inquiet et volage s'applique difficilement pendant longtemps à un même objet. Vos efforts seront stériles, si vous n'arrachez en même temps les racines du mal, c'est-à-dire l'amour des biens de la terre, parce que l'intelligence et le cœur marchent ensemble, comme le dit le Seigneur dans l'Evangile : « Votre cœur sera où est votre trésor; » *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* Matth. VI, 21. Ne vous

plaignez donc pas de l'aridité de vos prières; n'accusez pas la nature des distractions qui vous assiégent quand vous priez; c'est plutôt vous que vous devriez accuser; c'est plutôt votre attachement aux biens de ce monde, qui est cause de vos aridités spirituelles. Insensé! vous ne songez qu'à la terre, et vous vous étonnez d'être distrait par la terre! Comment voulez-vous que votre entendement se détache de ce que vous poursuivez sans cesse de toute la violence de votre amour?

Telle est, chrétiens, la circoncision spirituelle que Dieu exige de nous. C'est à la condition d'être ainsi circoncis, que nous pourrons observer ce pacte de l'amour et le garder inviolable et sacré. Dieu, qui nous a créés, sait bien ce dont nous sommes capables; il n'ignore pas que l'amour des choses du ciel croîtra en nous, dans la mesure de l'affaiblissement de l'amour des intérêts matériels et humains. En parlant sur ce sujet, saint Grégoire disait : « Si nous refusons de servir la chair, ce sera au profit de l'intelligence. » Il faut que l'activité de l'esprit s'exerce; défendez-lui de se produire au dehors, elle se produira au dedans; car l'esprit contenu, qui ne se répand pas sur les objets extérieurs, a besoin d'agir sur lui-même, et devient l'objet même de ses propres réflexions. Ainsi un arbre, qui ne peut se développer par ses rameaux, croît et augmente forcément dans le sens de sa hauteur. Apportez à l'accomplissement de cette loi les dispositions que je vous ai suggérées; efforcez-vous d'opérer en vous cette circoncision sérieuse et sincère de vos mauvaises inclinations et de vos fautes; je ne doute pas, mes frères, que nous ne parvenions à une autre circoncision à la fin de notre vie. La vie est courte, et le huitième jour sera bientôt arrivé. Nous n'aurons plus à lutter contre l'impétuosité de notre nature et de nos penchants déréglés; mais nous oublierons, dans la félicité d'une joie parfaite, nos travaux, nos douleurs, nos larmes et nos ennuis; nous entendrons le divin Maître nous adresser ces douces paroles : « Courage, serviteur bon et fidèle; parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous confierai une grande mission; entrez dans la joie de votre Maître. » *Euge, serve bone et fidelis; quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam;*

intra in gaudium Domini tui. Matth. xxv, 21. Puissions-nous ne jamais entendre d'autres paroles de la bouche de Jésus-Christ notre Seigneur, qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Matth. II, 2.

Mes très-chers Frères,

« Heureux, a dit le Sauveur, celui pour qui je ne serai point un sujet de scandale, » *Matth.* XI, 6, c'est-à-dire, heureux celui que Dieu favorisera d'une foi si vive, que ni ma faiblesse, ni ma pauvreté extérieure ne l'empêcheront de reconnaître la majesté infinie cachée sous les plus humbles apparences. C'est que le souverain des cieux est descendu, pour effacer nos péchés et confondre notre orgueil, à un tel degré d'abaissement, qu'un grand nombre de ceux dont il venait opérer ainsi le salut, devaient refuser de croire à une semblable humiliation de la Divinité. Afin de prémunir les faibles contre cet écueil, le Fils de Dieu, tout en s'abaissant infiniment pour nous, a néanmoins entouré ses abaissements d'un éclat tout céleste et des prodiges les plus surprenants. Lisez attentivement, pour vous en convaincre, le commencement de l'Evangile de saint Luc. Combien de miracles et de merveilles il nous montre autour du berceau de notre Sauveur! Je laisse de côté les antiques oracles des prophètes. Le prêtre Zacharie voit l'ange Gabriel lui apparaître auprès de l'autel; il

perd la parole, et il ne la recouvre qu'au bout de neuf mois pour chanter sous l'inspiration de l'Esprit saint les louanges du Sauveur. Contrairement aux lois de la nature, sa femme Elisabeth, de stérile, devient féconde. L'enfant auquel elle donne le jour reçoit un nom désigné par le Ciel, et qui excite l'admiration de toutes les personnes présentes. Et que dirai-je de la conception de Jésus, et des merveilles qui l'accompagnèrent? Une jeune fille conçoit par l'opération du Saint-Esprit, et ses entrailles renferment Celui dont l'immensité contient l'univers. Animé de l'Esprit divin, Jean-Baptiste tressaille dans le sein de sa mère à l'approche de son rédempteur, et il lui rend ainsi un muet hommage. La pieuse mère du Précurseur, remplie à son tour de l'Esprit saint, reconnaît la mère de son Seigneur, et proclame le mystère auguste de la grâce évangélique. Si nous abordons la naissance du divin enfant, nous verrons une vierge enfanter, sans éprouver la moindre douleur et sans rien perdre de son intégrité : nous la verrons nourrir son fils de son lait virginal. Un ange éblouissant de lumière annonce à des bergers cet enfantement extraordinaire, et les chants d'allégresse des esprits bienheureux retentissent à leurs oreilles. Enfin, une étoile inconnue jusque-là, et brillant d'une admirable clarté, appelle les mages du fond de l'Orient aux pieds du roi nouveau-né. Rapporterai-je encore la joie et les accents prophétiques du saint vieillard Siméon, les transports d'âme de la prophétesse, les messages célestes qui ne cessent d'apprendre à saint Joseph les soins qu'il doit prendre des jours du Sauveur enfant? Si nous estimions à leur véritable valeur ces prodiges si nombreux et si étonnants, nous n'hésiterions pas à reconnaître sous le voile d'une humanité faible et souffrante la Majesté divine elle-même. Ces prodiges que nul des grands de la terre, pas même ceux qui s'offraient aux adorations de leurs semblables, n'ont osé s'attribuer, que l'orgueil humain n'a pu imaginer, jamais les évangélistes, simples et sans éducation comme ils étaient, ne les eussent racontés, s'ils n'avaient pas obéi à la voix de la vérité. C'est par un dessein de la Providence, que l'orgueil et la malice des hommes ont été impuissants à concevoir l'idée des miracles dont l'éclat devait rejaillir sur l'humanité du

Fils de Dieu, et raffermir en même temps notre foi chancelante. Il est impossible de contempler les œuvres merveilleuses qui accompagnent les abaissements de Jésus-Christ sans être environné de la plus frappante lumière, qui, tout en raffermissant notre foi, nous embrase aussi d'un ardent amour envers notre adorable Rédempteur.

Parmi ces prodiges, mes frères, il en est un dont nous célébrons aujourd'hui le souvenir; je veux parler de cet astre qui conduisit les mages à Bethléem, et qui, dans leur personne, appela toutes les nations à la lumière de l'Evangile. « C'est une chose merveilleuse, dit à ce sujet un saint docteur, que le Christ soit né d'une vierge; c'est une chose non moins merveilleuse que les astres aient annoncé sa naissance. Chose étonnante! la terre reçoit le nouvel homme : chose plus étonnante encore, une étoile nouvelle paraît au ciel pour publier ce prodige. En Judée, le Christ étendu sur une crèche fait entendre aux bergers ses vagissements. En Chaldée, il apparaît étincelant aux yeux des mages. Tandis que sa mère l'allaite à Bethléem, les mages l'adorent en Orient. Tandis qu'il apparaît aux bergers couvert de misérables langes, il se révèle aux gentils resplendissant de gloire. Et ne convenait-il pas que les cieux annonçassent la naissance de leur maître, que la lumière annonçât la naissance de son auteur? C'est pourquoi, en se revêtant de notre chair, le Sauveur a tout ordonné de telle sorte, que l'humilité de son extérieur n'a pas entièrement voilé les rayons de sa divinité, et qu'un prodige céleste vint apprendre aux hommes sa naissance terrestre. »

Tel est, mes très-chers frères, le mystère dont nous désirons aujourd'hui vous entretenir, après avoir imploré l'intercession de la Vierge immaculée. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

C'est une pensée de saint Augustin, que Dieu, pour attirer les hommes à lui, emploie les moyens les plus variés et les plus admirables. Il emploie tour à tour les bienfaits et les châtiments, l'amour et la crainte, l'appareil de ses récompenses et celui de ses supplices, les inspirations secrètes et la voix de l'Eglise, la vertu

des sacrements et l'attrait des pieuses lectures. J'ai connu moi-même des personnes dont ce dernier moyen a procuré la conversion. J'en ai vu d'autres déterminées à embrasser la pénitence par la seule considération de la multitude et de la grandeur de leurs crimes; de telle façon que, par l'opération de la grâce divine, ce qui est pour la plupart une cause d'aveuglement, est devenu pour ces chrétiens une cause de salut. S'il m'est permis d'employer une comparaison vulgaire, de même que l'on a recours à divers artifices pour rendre la chasse et la pêche fructueuses et abondantes; de même le Père céleste use d'une foule de piéges pour arracher les âmes aux dangers de la vie mondaine et les envelopper dans le filet de son Evangile. Rien n'échappe en effet à ses regards, et il n'est rien où ne pénètre la lumière de sa miséricordieuse providence. De là ce mot du Prophète : « C'est moi qui fais venir l'oiseau de l'Orient, et qui appelle des régions lointaines l'homme de ma volonté. » *Isai.* XLVI, 11. Comme s'il disait : Ma sagesse embrasse tout de son regard, ma puissance atteint partout. La distance des lieux, aucunes ténèbres, aucun obstacle ne m'empêcheront d'appeler les nations les plus éloignées à la connaissance de mon nom et à la pratique de mon culte. Mon dessein est inébranlable, et ma volonté s'exécutera toute entière. *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.* Isai. XLVI, 10.

Vous pourrez remarquer la vérité de cette parole, mes frères, dans la vocation des mages, et dans la manière miraculeuse dont le Seigneur, sans prédication aucune, les amena à la connaissance et à l'amour du Rédempteur. Mais, puisqu'ils sont les prémices de la gentilité, nos guides et nos pères dans la foi, examinons attentivement quelle fut leur conduite, afin de former la nôtre sur ce modèle et d'imiter leurs exemples.

Ils partent donc des extrémités de l'Orient et se dirigent sur Jérusalem. Arrivés en cette ville, ils s'informent de la naissance du nouveau roi : « Où se trouve, demandent-ils, le roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. A ces paroles, le roi Hérode fut plongé dans le trouble, et la ville entière avec lui. » Vraisemblablement ce trouble général n'eut pas chez tous la même cause. Autre fut

l'effroi des bons, autre celui des méchants; autre fut l'effroi des favoris d'Hérode, autre celui des personnes qui étaient disgraciées. Parmi les sujets de ce prince, il y en avait qui, en proie à la misere et à la détresse, haïssaient son gouvernement, et ne désiraient rien tant que son renversement, dans l'espérance qu'un nouvel état de choses améliorerait leur situation. Pour les courtisans du monarque, ils ne souhaitaient aucun malheur à leur maître : attachés à sa fortune, ils ne redoutaient pas moins que lui, et par les mêmes motifs, la venue d'un nouveau roi. Ne songer qu'à soi, ne s'occuper que de soi, tel a toujours été le caractère et le souci des méchants. On dirait qu'ils ne sont nés que pour eux. Que leurs intérêts n'en souffrent pas, et ils assisteront insensibles à la chute du ciel et à l'embrasement de la terre.

Cependant Hérode convoque les princes des prêtres, les scribes du peuple, et leur demande où le Christ devait naître. « Ils lui répondirent : A Bethléem, ville de Juda, selon la parole du Prophète. » Le dessein de ce monarque impie, en faisant cette question, n'était pas d'apprendre où il pourrait aller adorer le nouveau roi, mais de le mettre à mort, afin de régner sans compétiteur et sans partage. Voyez, mes frères, à quel excès de démence descend ce roi fourbe et ambitieux : il s'estime capable d'arrêter, par ses insidieuses menées, l'exécution des éternels décrets de Dieu. On demandait un jour à un philosophe si les mauvaises actions échappaient au regard de la Divinité : « Pas plus que les mauvaises pensées, répondit-il. » Ce qu'un païen n'ignorait pas, tu l'ignores donc, toi qui vis sous la loi de Dieu ? N'avais-tu pas rencontré ces paroles dans Isaïe : « Eloignez de mes yeux le mal de vos pensées. » *Isai.* I, 16. N'avais-tu pas lu dans le Psalmiste : « Le Seigneur connaît les pensées des hommes, et il sait qu'elles sont vaines. » *Psalm.* XCIII, 11. « Il pénètre les profondeurs du cœur humain. » *Psalm.* XLIII, 22. Et tu t'imaginais, malheureux, que tes pensées demeureraient inconnues au Seigneur ! Et puis, crois-tu, ou ne crois-tu pas aux oracles des prophètes, à la signification de ce nouvel astre? Si tu n'y crois pas, moque-toi à ton aise de ces superstitions et de ces puérilités : car pourquoi les craindrais-tu, puisque tu n'y ajoutes aucune foi? Mais si tu y crois, comme il le

paraît à te voir consulter les écrits prophétiques, t'informer avec soin de l'époque à laquelle l'étoile s'est montrée, et surtout à te voir donner l'ordre de massacrer tant de petits innocents; si tu y crois, dis-je, quelle est ta folie de vouloir t'attaquer à Dieu même, toi vile poussière, chétif vermisseau, et pour espérer renverser par tes ruses et ta puissance la puissance et la sagesse infinies du Très-Haut! A Dieu appartiennent la souveraine sagesse et la souveraine puissance : à l'homme la souveraine folie et la souveraine faiblesse. Et tu penserais que la puissance céderait à la faiblesse, la sagesse à la folie! Certes, il n'est pas difficile de trouver des monarques insensés. On en a vu qui poussaient leurs aberrations jusqu'à prendre le titre et les attributs de la Divinité. Alexandre voulut qu'on l'appelât fils de Jupiter. Nabuchodonosor ordonna à son général Holopherne de substituer sa propre statue à la statue des dieux qu'on adorerait dans tous les pays qui tomberaient sous sa domination. Emporté par un incroyable orgueil, le chef des anges rebelles osa s'égaler à son Créateur. Tel était le point d'audace où était arrivée l'arrogance, soit des hommes, soit des démons; mais nul n'avait essayé, comme ce misérable Hérode, de s'élever au-dessus même de Dieu, et nul ne s'était flatté comme lui de l'emporter sur la Majesté suprême en sagesse et en puissance. S'il fût venu à bout de son entreprise, il aurait eu sujet, non-seulement de se glorifier de son triomphe, mais encore de tourner en dérision la puissance de son Dieu.

Vous voyez, mes frères, par cet excès de témérité et de folie exécrables, dans quel abîme se précipite la nature humaine lorsqu'elle est abandonnée du ciel. Vous voyez où conduit une ambition immodérée. Que cet exemple vous enseigne combien est redoutable le venin de cette passion. Et pourtant elle est le partage d'un grand nombre de chrétiens; et pourtant il y en a qui en font un éloge pompeux, et qui la représentent comme nécessaire à l'accomplissement des grandes choses, à l'imitation de Cicéron qui recommandait le culte de l'éloquence par cette raison que ce culte allumoit dans le cœur des hommes le désir et l'amour de la gloire. Je reconnais volontiers que le désir modéré de la gloire a son utilité, aussi bien que l'amour de l'honneur. Celui-ci, en nous inspi-

rant la crainte de la honte, nous éloigne du mal; celui-là nous enflamme pour les entreprises glorieuses. Bien des personnes se préservent du vice moins par amour de la vertu, que par horreur de l'ignominie réservée généralement aux gens vicieux. Jusque-là, aucun blâme ne saurait atteindre l'amour de la gloire et de l'honneur. Mais dès que ce sentiment franchit les bornes de la raison, il acquiert et exerce bientôt la plus pernicieuse influence. Tant que les eaux d'un fleuve coulent paisiblement dans leur lit, elles ne causent aucun dommage aux moissons voisines. Au contraire, si elles débordent et inondent les champs d'alentour, elles y portent la dévastation et la ruine. Il en est de même de l'ambition; quand elle brise le frein de la raison, on ne saurait énumérer tous les maux dont elle devient la source. Quelle a été la cause de la plupart des malheurs du genre humain, sinon l'ambition de quelques hommes? Pour obtenir l'empire du monde, Alexandre le bouleversa presque tout entier. Pour régner en maître sur le peuple romain et satisfaire le rêve de sa jeunesse, Jules-César couvrit la terre de carnage et de sang. Pour conserver un sceptre fragile, l'impie Hérode fait égorger à Bethléem et aux alentours tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous. Jugez maintenant de l'arbre par ses fruits. Quel arbre que celui qui en porte de pareils! Cela étant, mes frères, auront-ils lieu de compter sur leur salut, ceux d'entre vous qui mettent l'honneur au-dessus de Dieu, et qui le préfèrent à Dieu et à toutes choses? Un saint personnage disait à ce propos, que les démons se tiennent tranquilles et en sécurité, lorsqu'ils voient cette passion régner sur les âmes; ils savent qu'elle est assez puissante et assez féconde en bouleversements de tout genre, pour regarder la perte du cœur où elle domine comme assurée. Mais revenons, après un instant de repos, au récit évangélique.

SECOND POINT.

Dès que les mages ont appris le lieu où le Sauveur devait naître, ils se dirigent aussitôt sur Bethléem. Ce qui me confond ici, mes frères, c'est de ne voir ni prêtre, ni pharisien, ni personne de cette multitude tout à l'heure en émoi, imiter les mages et suivre leurs

pas. Cependant c'est à ce peuple que le roi nouveau-né a été promis. C'est ce même peuple qui seul a la science de la loi et des prophètes. Il pouvait donc facilement observer que l'époque de la venue du Messie était arrivée; l'occupation du trône par l'étranger Hérode en était seule une preuve manifeste. D'ailleurs, les Juifs n'auraient-ils pas dû être frappés de l'exemple de ces voyageurs, qui accouraient des extrémités de l'Orient, conduits par une étoile miraculeuse? Quoi ! des étrangers entreprennent un long voyage ; et vous, le peuple de Dieu, vous, la maison choisie du Seigneur, vous, le dépositaire de ses promesses, le possesseur des oracles et des prophéties qui annoncent le lieu de la naissance du Messie, vous ne prenez même pas la peine de bouger de Jérusalem pour aller contempler votre roi nouveau-né! Vous discernez parfaitement dans l'Ecriture ce qui le regarde; et quand il est devant vos yeux, vous ne le connaissez plus! Saint Grégoire avait bien raison de dire que la cécité d'Isaac bénissant son fils Jacob était l'image de votre cécité spirituelle. Bien que doué de l'esprit de prophétie, le saint patriarche ne reconnut pas celui dont il devait pourtant prédire les magnifiques destinées. C'est ainsi que le peuple juif, en qui avait résidé si longtemps l'esprit prophétique, ne reconnut pas dans son aveuglement celui dont ses prophéties avaient annoncé tant de merveilles.

Que ce spectacle, mes frères, vous apprenne le rôle essentiel de la grâce dans l'affaire de notre salut, et la vanité de tous nos efforts, si nous sommes privés du secours divin. Sans la grâce, n'attachez aucun prix, ni à la science des Ecritures, ni à la profession religieuse, ni à telle condition plus parfaite, ni à la noblesse de votre race, ni aux avantages de la nature, ni aux fruits d'une éducation distinguée, ni à toutes les choses que le monde estime et recommande. Quel que soit leur prix, lorsqu'elles sont ennoblies par la présence du ivin Esprit; elles ne servent de rien, en son absence, pour l'acquisition de la véritable justice. Ne vous trompez pas sur l'importance de cette vérité. Le Seigneur veut qu'elle soit profondément gravée dans nos cœurs, et le premier hommage qu'il réclame de nous, c'est la connaissance et l'humble aveu de notre néant. Cette conduite de Dieu envers nous me rappelle la

conduite de Thalès de Milet, l'un de ces fameux sages de la Grèce, envers un philosophe de Cyrène. Ayant communiqué à ce philosophe une découverte astronomique qu'il venait de faire quoique avancé en âge, son disciple, ravi de cette communication, après s'être confondu en remercîments, lui demanda comment il pourrait lui en témoigner sa reconnaissance. « Vous me la témoignerez suffisamment, lui répondit Thalès, si vous dites aux personnes à qui vous ferez part de cette découverte, quel en est le véritable auteur. »

Voilà aussi, mes frères, ce que la source infinie de toute bonté désire de nous en retour de ses innombrables bienfaits, à savoir, qu'au lieu de nous rapporter à nous-mêmes ce qu'il peut y avoir en nous de louable, nous le rapportions à Celui qui en est véritablement la source, et nous ne perdrons rien à agir de la sorte : car, l'honneur et la gloire que nous procurons au Seigneur, nous procurent à nous-mêmes de nouveaux biens et de nouvelles faveurs. La sagesse divine attache un si haut prix à la connaissance et à la diffusion de cette vérité, qu'elle refuse quelquefois ses grâces aux personnes que le jugement des hommes en réputerait dignes, et qu'elle les accorde avec abondance aux personnes que l'on en croirait indignes. C'est aux Pharisiens, si rigides et si zélés pour la pratique des observances légales, c'est aux prêtres et aux docteurs de la loi que Jésus-Christ disait : « Les publicains et les courtisanes entreront avant vous dans le royaume de Dieu. » *Matth.* xxi, 31. C'est au peuple élu qu'il disait encore : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et se reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; tandis que les enfants de ce royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. » *Matth.* viii, 12. On voit tous les jours de pauvres gens, obligés de gagner leur pain à la sueur de leurs fronts, s'approcher dignement du sacrement de l'autel, que profaneront des ministres du Seigneur. On voit chaque jour de pauvres femmes, au milieu des soins qu'exigent un ménage, un époux, des enfants, trouver le moyen de consacrer régulièrement quelques heures à l'oraison et de s'occuper avec amour de la considération des choses divines; tandis que des religieuses, que nulle occupation extérieure ne détourne de

ce qu'elles doivent à l'Epoux céleste, accompliront leurs pieux exercices avec répugnance et lâcheté. Il vous arrivera aussi quelquefois de rencontrer dans des chaumières, où la parole de Dieu ne pénètre jamais, des chrétiens d'une foi et d'une vertu remarquables. Et si vous demandez à ces hommes ou à ces femmes, qui n'ont peut-être entendu aucun prédicateur, qui les a instruits, qui les a dirigés, ils ne pourront vous nommer d'autre maître que Dieu. Au contraire, examinez ceux qui, depuis plus de vingt ans, entendent dans cet édifice la parole divine, vous en trouverez un grand nombre dont les progrès dans la vertu sont nuls ou à peu près; saules ingrats, bruyères stériles, que les eaux de la grâce, dont leurs racines sont baignées, n'ont pu encore féconder, et rendre capables de porter des fruits de vie. Que ferons-nous donc, mes frères, pour n'être pas nous-mêmes de ce nombre? Nous nous prosternerons aux pieds du Seigneur, nous confesserons humblement que de sa grâce seule dépend notre salut, et nous lui dirons avec le Prophète : « Entre vos mains, Seigneur, est mon sort. » *Ps.* xxx, 16. « Telle est l'argile entre les mains du potier, tels nous sommes entre vos mains. » *Jer.* xviii, 6. Car vous seul êtes puissant, vous seul êtes bon, vous seul êtes la source de la vie et de la lumière, le soleil de justice, l'auteur de toute sainteté. Votre présence porte partout la joie et le bonheur; en votre absence, il n'y a au contraire que les ténèbres et la mort.

N'allez pas cependant, mes frères, conclure de ce principe que Dieu est l'auteur de notre damnation. La même bonté infinie qui appelle tous les hommes au salut et à la connaissance de la vérité, I *Tim.* ii, 4, fournit abondamment à tous les hommes les grâces et les secours qui leur sont nécessaires. C'est ce que nous enseigne ouvertement le mystère dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Comme l'observe le pape saint Léon, Dieu permit que les ordres du cruel Hérode fussent exécutés, afin que les gentils, les Romains eux-mêmes, étonnés de tant de barbarie, en recherchassent le motif, et connussent ainsi la naissance merveilleuse du nouveau roi. Pour les plus instruits d'entre eux, c'est-à-dire pour ceux dont la foule devait suivre l'exemple, c'était une occasion naturelle de se souvenir des oracles sibyllins qui prédisaient clairement l'enfantement

d'une vierge, l'apparition d'un enfant descendu du ciel, et le retour de l'âge d'or et du règne de la vertu sur la terre. Si Dieu permit encore que l'étoile dont les mages suivirent la lumière se cachât quelque temps, ce fut pour que ces illustres voyageurs, entrés à Jérusalem et initiés à la connaissance des prophéties, fissent remarquer aux Juifs la concordance frappante de ces prophéties avec le prodige dont ils avaient été les témoins, et les déterminassent à venir adorer le Sauveur, attendu depuis si longtemps. N'était-ce pas là une assez forte secousse pour tirer ce peuple de sa profonde léthargie? Pour les mages, ils furent l'objet de plus grandes faveurs, en ce que la clarté du nouvel astre et la voix intérieure de l'Esprit saint les poussèrent simultanément à chercher le monarque qui venait de naître. Ce n'est pas une étoile qui apparaît aux bergers de Bethléem : les anges eux-mêmes leur annoncent la naissance d'un Sauveur, et leur indiquent le signe auquel ils le reconnaîtront. Voilà, mes frères, un exemple de la variété admirable des moyens par lesquels le Seigneur ouvre à ses créatures le chemin du salut. Comme l'astre du jour qui, tout en répandant sur l'univers la lumière et la chaleur, les répand avec une abondance proportionnée aux climats et aux saisons; de même le soleil de justice, tout en ne refusant sa grâce à personne, la distribue avec une mesure dont lui seul est le juge et l'appréciateur. Que personne donc n'accuse la divine Providence : que personne ne prétende être dépourvu de moyens suffisants de salut. Si nous avons le malheur de nous perdre, nous seuls en sommes la cause. Suivant une parole de saint Bernard, admirable de vérité, la grâce de Dieu a bien plus sujet de se plaindre de nous, que nous de la grâce de Dieu.

Donc, mes frères, le dessein de la Providence divine dans l'entrée des mages à Jérusalem, était de tirer les Juifs de leur engourdissement. Ainsi s'accomplissait la parole du Prophète : « J'exciterai votre zèle par l'exemple d'hommes qui n'en méritent pas le nom. » *Deuter.* XXXII, 21. Par ces expressions, *qui n'en méritent pas le nom,* l'Esprit saint fait allusion à l'idolâtrie de la nation à laquelle les mages appartenaient. Ils se ravalaient, en effet, au-dessous de la condition humaine, les peuples qui adoraient du bois et

des pierres, c'est-à-dire des objets infiniment au-dessous d'eux. Tel fut cependant le peuple destiné à réveiller le zèle du peuple choisi de Dieu; tel fut le peuple dont la foi condamna l'infidélité des Juifs. C'est ainsi, comme l'observe saint Ambroise, que l'ânesse de Balaam fit sentir à son maître la folie de sa conduite, *Num.* XXII, 28. Peu de miracles vous surprendront autant que le miracle de la parole accordée en cette occasion au plus stupide des animaux. Votre étonnement cessera en partie, mes frères, dès que vous y verrez l'image de ce qui devait arriver plus tard, je veux dire, l'image de la leçon donnée par les gentils aux enfants d'Abraham. Par leur foi, par leur obéissance, les gentils; que les Juifs comparaient à des animaux, reprennent aujourd'hui la nation des prophètes de son infidélité et lui montrent la route du salut. Que ces enseignements affermissent en nous cette conviction que la grâce seule est le principal auteur de notre salut, et notre perversité le principal auteur de notre perte. Ajoutons à cette conviction la résolution de prêter à la grâce le concours d'une bonne volonté sans laquelle les faveurs divines, au lieu de tourner à notre salut, ne tourneraient qu'à notre condamnation.

TROISIÈME POINT.

A peine les mages étaient-ils sortis de Jérusalem, que « l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, se mit à les précéder jusqu'à l'endroit où était l'enfant; » au-dessus duquel endroit elle s'arrêta. Ainsi, mes frères, le guide céleste des mages s'arrêtait lorsqu'ils s'arrêtaient, marchait lorsqu'ils marchaient, demeurait immobile lorsqu'ils prenaient leur repos, les accompagnait, les dirigeait, les éclairait et le jour et la nuit, et les conduisait sûrement au terme de leur voyage. Quel témoignage admirable de la bonté de Dieu! quelle attention, quel bienfait adorable de sa providence! C'est avec le même soin, la même tendresse qu'il veille sur les âmes qui le cherchent véritablement, et qui peuvent dire avec le Prophète : « J'ai cherché votre visage, Seigneur; contempler votre face, Seigneur, tel sera toujours l'objet de mes désirs. » *Quæsivi vultum tuum, Domine; faciem tuam, Domine, requiram.* Ps. XXVI, 8. De même que son étoile mena les mages au berceau de ce roi

après lequel ils soupiraient si ardemment ; de même sa lumière et son secours ne font jamais défaut à ses fidèles serviteurs.

La nuée qui pendant le jour abritait les Hébreux à leur sortie d'Egypte contre les ardeurs du soleil, et qui pendant la nuit se transformait en une colonne de feu pour guider leurs pas, est une figure de la Providence qui nous protége, à notre délivrance de la captivité spirituelle de l'Egypte. Ecoutez ce qu'assure le prophète Isaïe : « Le Seigneur couvrira toute la montagne de Sion et le lieu où il aura été invoqué d'une nuée durant le jour, et d'une flamme ardente durant la nuit; et il protégera de toutes parts le lieu où habite sa gloire. » *Isa.* IV, 5. Par ces paroles du Prophète, nous apprenons que les bienfaits dont les enfants d'Israël furent comblés visiblement dans leur voyage vers la terre promise, sont accordés spirituellement aux âmes que le Seigneur conduit, à travers les voies difficiles de la vie, vers la céleste patrie. La flamme ardente dont parle Isaïe désigne le feu que le Sauveur Jésus est venu apporter sur la terre, et qui répandra dans les cœurs les plus glacés l'amour le plus ardent. La forme de colonne sous laquelle cette flamme apparut aux Israélites, est le symbole de la force divine qui doit servir d'appui à notre faiblesse. La nuée qui les défendait contre les rayons brûlants du soleil, nous figure la vertu rafraîchissante de la grâce qui, pareille à une céleste rosée, tempère et éteint l'ardeur de nos convoitises. Dans cette même colonne, en tant qu'elle montrait au peuple de Dieu le chemin à suivre, nous découvrons l'image de l'Esprit saint qui nous éclaire, nous dirige au milieu des ténèbres dont nous sommes environnés, et nous préserve de tout écart funeste.

Il résulte de là, mes frères, que la grâce pourvoit admirablement par ses divers bienfaits à tous les besoins de notre âme. En même temps qu'elle inonde l'intelligence d'une lumière divine, elle embrase la volonté du feu de la charité, elle maintient l'ordre parmi les sentiments et les passions, et par les célestes délices dont elle nous remplit, elle nous dégoûte des plaisirs et des voluptés de la terre. Dans la prospérité, comme dans l'adversité, nous avons en elle un guide infaillible. Sommes-nous dans la prospérité, elle nous défend contre les dangers d'une vaine complaisance : sommes-

nous dans la nuit du malheur, elle calme nos impatiences et elle raffermit notre résignation et notre vertu. Le Prophète a donc raison de dire que le Seigneur protége de toutes parts le lieu où habite sa gloire, ou, selon une autre interprétation de l'abbé Rupert, que la protection, les soins paternels dont il nous entoure, sont au-dessus de toute gloire humaine, au-dessus de tous les biens de la terre, qui ne méritent même pas de leur être comparés.

Ces considérations bien approfondies dissiperaient aisément les prétextes et les difficultés qui s'offrent ordinairement, lorsqu'il s'agit de réformer sa vie et de régler sa conduite. La plupart, effrayés de la grandeur de l'entreprise, ne manquent pas de faire ces objections que leur inspirent la faiblesse et la lâcheté : Comment réussirai-je à me sevrer entièrement de ces voluptés qui sont ma vie? Pourrai-je bien mortifier ma chair, persévérer dans la prière, retrancher de mes désirs et de mes convoitises, substituer à une vie molle et efféminée, une vie consacrée à porter la croix de Jésus-Christ? — Sans doute, mon frère, ce changement sera chose difficile pour vous, si vous n'avez égard qu'à vos propres forces. Il vous sera facile et agréable, si vous tenez compte de la vertu divine et du secours de l'Esprit saint, qui certes ne vous manquera pas. Vous avez tort de ne regarder qu'en vous-même : levez encore les regards vers le ciel. Ce serait insulter à la providence et à la sagesse de Dieu, ce serait lui refuser la connaissance de la faiblesse humaine, que d'imposer à l'homme de sa part l'obligation de maintenir ou de rétablir, abandonné à ses seules forces, la pureté et la sainteté dans sa nature viciée. Croyez-vous donc que le Seigneur vous ordonnera, à vous que les ténèbres du siècle environnent, que la mort assujettit à ses lois, que le péché enveloppe de ses liens, de vous diriger vers la terre des vivants, sans vous munir des armes et des provisions nécessaires à un voyage aussi périlleux? Ecoutez plutôt cette comparaison, et vous verrez ce que vous devez penser de votre ignorance ou de votre défiance exagérée. Remettez-vous en mémoire, je vous prie, d'un côté les obstacles qui séparaient les Hébreux de la terre promise, de l'autre les merveilles devant lesquelles ils s'évanouirent tous. La mer leur barre le passage; ils vont tomber entre les mains de leurs

ennemis. Tout à coup la mer obéit à la voix de Moïse, et ouvre dans son sein un passage aux fugitifs. — Mais les ennemis les poursuivront. — Une épaisse nuée s'interpose et dérobe aux Egyptiens la vue du peuple de Dieu. — Le voilà dans le désert : quelle sera sa nourriture ? Impossible de travailler et d'ensemencer un sol aussi stérile. Ils n'auront pas de pain terrestre ; Dieu leur donnera un pain céleste et l'homme « mangera le pain des anges. » *Ps.* LXXVII, 25. — Cependant toujours du pain et de l'eau ; cette uniformité ne devait-elle pas engendrer le dégoût ? — Oui, et voilà pourquoi le Seigneur fit pleuvoir au milieu d'eux des viandes et des oiseaux comparables par leur nombre à la poussière et au sable de la mer. — Ils n'auront pas de guide sur cette terre inconnue que ne foula jamais le pas de l'homme. — Une colonne de nuée durant le jour, de feu durant la nuit, leur montrera le chemin. Dieu conduisit son peuple dans le désert de telle sorte, que Moïse parlait à ce même peuple en ces termes : « Le Seigneur ton Dieu t'a porté dans le trajet que tu as parcouru, comme un père porte son petit enfant. » *Deut.* I, 31. Il ne dit pas seulement *son enfant,* mais *son petit enfant,* pour montrer la tendresse et la sollicitude extrêmes de Dieu envers ses serviteurs.

Tels sont en abrégé les bienfaits par lesquels Dieu facilite à son peuple l'entrée de la terre de Chanaan. Pensez-vous, mes frères, qu'il usera d'une moindre bienveillance envers les hommes qui soupirent après la possession de ce royaume céleste, dont il leur a ouvert l'entrée par son propre sang ? surtout quand l'accès de ce royaume est impossible sans un secours particulier de notre Dieu. De plus, si Dieu ne laissa pas de prodiguer ses bontés à un peuple qui les attribuait à un veau d'or, œuvre de ses mains, et qui rendait à cette idole les honneurs divins ; pensez-vous qu'il sera moins généreux envers les âmes pieuses, qui l'honorent avec amour, et mettent en lui tout leur espoir et toute leur confiance ? Vous pouvez donc compter sur le secours du Ciel et sur l'assistance de votre Dieu. Vous en avez d'ailleurs une image dans l'étoile des mages. Sa clarté vous représente la lumière éclatante de l'Esprit saint, qui nous éclaire, nous accompagne, nous dirige vers le but de notre voyage ici-bas, comme l'étoile dirigea les mages vers la crèche du

divin enfant. Vous n'aurez pas pour guide une lumière matérielle et grossière, mais cet Esprit dont le Psalmiste disait : « Votre esprit bon me conduira dans un lieu sûr, » *Ps.* CXLII, 10 ; et vous trouverez en lui tous les secours dont vous aurez besoin. Bannissez donc toute crainte, toute pusillanimité, toute défiance : ce sont des sentiments que ne souffre pas la présence de ce divin et tout-puissant Esprit.

Et voilà, dit l'Evangile, que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait. » Je ne puis, mes frères, me lasser de vous parler de cet astre merveilleux. Il résulte du texte sacré, qu'il s'était montré pour la première fois aux mages en Orient; qu'il disparut ensuite quelque temps à leurs yeux; et qu'à leur sortie de Jérusalem, il leur servit de nouveau de flambeau et de guide. Mais pourquoi cette disparition momentanée de l'étoile? Dieu voulut-il les punir par là de quelque faute? Certainement non. Si l'étoile disparut aux regards de ces illustres voyageurs, outre la raison que nous en avons donnée plus haut, c'était afin que sa nouvelle apparition redoublât leur bonheur. Et en effet, « dès qu'ils virent l'étoile, ils furent saisis d'une grande joie. » Ainsi, loin de leur nuire en quelque façon, cette disparition devenait pour eux l'occasion d'un véritable avantage. C'était un miracle qui en confirmait un autre, et qui en préparait un troisième dont une joie sans bornes devait être le fruit. Apprenons par cet exemple, chrétiens, que si quelquefois, sans faute de notre part, l'étoile de notre âme, le flambeau des consolations divines viennent à pâlir, Dieu le permet pour notre salut, et non pour notre perte : c'est en nous accordant et en nous retirant tour à tour ses faveurs, qu'il nous mène à la perfection. De même encore que les mages privés de la lumière de l'étoile n'abandonnèrent pas leur entreprise, et la poursuivirent au contraire avec résolution; de même, en l'absence des consolations spirituelles, n'omettons aucune de nos pratiques pieuses; poursuivons avec un zèle égal, une ardeur égale, le cours accoutumé de nos bonnes œuvres, et ne sortons pas de la carrière de la vertu. Rechercher, à défaut de consolations spirituelles, les consolations charnelles, c'est une marque d'infidélité et d'inconstance. En ces circonstances, veillons avec plus de soin sur nous-

mêmes, afin de trouver avec l'aide de la grâce, dans cette vigilance, un dédommagement salutaire; comme les mages, attendons patiemment le retour de la lumière divine, et comme eux nous serons inondés de joie et de bonheur.

« Etant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent. » O foi admirable de ces saints personnages! Cette hôtellerie n'offre rien de splendide ni de magnifique aux yeux de la chair; et pourtant des yeux de la foi ces mages découvrent dans cet enfant étendu sur une crèche, un objet digne de leurs adorations. « Est-ce qu'ils trouvèrent, s'écrie à ce sujet saint Chrysostome, un palais construit avec des marbres précieux ? Est-ce qu'ils trouvèrent une cour remplie des représentants de plusieurs peuples? Y avait-il des soldats aux lances et aux boucliers étincelants? Y avait-il des chevaux magnifiquement harnachés; des chars brillants d'or et de pourpre? La mère du roi nouveau-né reposait-elle, la tête ceinte du diadème, sur un lit d'ivoire? L'enfant lui-même était-il revêtu de pourpre et de fin lin? Non certes : ce qu'ils trouvent, c'est une pauvre et misérable chaumière; une crèche vile et repoussante, trop infecte pour être destinée à d'autres usages qu'à l'usage des animaux; un enfant enveloppé de langes en lambeaux, sa mère ayant à peine assez de vêtements pour se défendre contre les rigueurs de la saison. Voilà le spectacle en présence duquel les mages se prosternent et adorent. » « A la lumière de leur admirable foi, ajoute saint Léon, ils reconnaissent sous cette chair le Verbe de Dieu, dans cet enfant la Sagesse increée, sous cette apparence de faiblesse la vertu d'en-haut, dans cette humanité réelle le Dieu de majesté. Et pour donner une preuve manifeste de leur foi éclairée, ils traduisent par des présents les sentiments de leur cœur. Ils offrent de l'encens au pontife, de la myrrhe à l'homme, de l'or à Dieu. »

Mes frères, n'allons pas nous présenter les mains vides devant la crèche du Sauveur. Offrons-lui, nous aussi, les mêmes présents, mais d'une façon spirituelle, pour lui témoigner notre reconnaissance, en retour de ses innombrables bienfaits. Le sacrifice le plus noble que Dieu réclame en sa double qualité de créateur et de rédempteur, est le sacrifice de l'homme tout entier. Or, l'homme

se composant essentiellement de trois choses, du corps, de l'âme et de l'esprit, nous devons lui offrir ces trois choses pures et sans tache, afin que, selon l'expression de l'Apôtre, « notre esprit, notre âme et notre corps soient trouvés parfaits au jour du Seigneur. » I *Thessal.* v, 23. Offrir notre corps à Dieu en sacrifice, c'est le soumettre à des privations et à des travaux réglés, en souvenir de ce mot du Sage : « Celui qui traite avec délicatesse son serviteur depuis son enfance, finira par le trouver rebelle. » *Prov.* XXIX, 21. Le sacrifice de notre âme, siége de nos sentiments et de nos désirs, consiste à retrancher, sous le glaive de la crainte de Dieu, autant qu'il est en nous, les mouvements et les désirs désordonnés; c'est-à-dire, à se renoncer soi-même et à porter sa croix. Enfin nous faisons à Dieu le sacrifice de notre esprit, lorsque nous élevons notre intelligence et notre volonté à la contemplation et à l'amour des choses célestes : les deux premiers sacrifices ne sont qu'une préparation à ce dernier. De cette manière, nous rendons au Seigneur ce que nous en avons reçu; et nous avons lieu d'espérer, qu'après nous avoir conservés par sa grâce dans la pureté qu'il désire, il nous fera part, en récompense de cette même pureté, de sa gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Matth. II, 2.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Quoique, parmi les créatures, il n'y en ait aucune qui reproduise parfaitement l'image de la divine bonté; aucune cependant

n'est plus propre à devenir sa figure, que le soleil dont les rayons nous éclairent. Que vos yeux et votre intelligence parcourent ce monde visible; rien ne vous paraîtra aussi beau, aussi divin, aussi capable de remplir les hommes d'admiration, que cet astre éblouissant autour duquel une foule d'autres astres accomplissent leur révolution, et dont l'influence bienfaisante assure à une infinité d'êtres l'existence et la vie. Connaissez-vous un spectacle plus majestueux, plus admirable, que le spectacle du soleil levant? En présence de son éclat, les ténèbres s'enfuient; la chaleur se répand dans le monde, réjouissant le ciel, la terre et les mers, et communiquant aux êtres animés un sentiment ineffable de joie et de bonheur. Il nous rappelle surtout la bonté de notre auteur, en ce qu'il distribue ses rayons avec une libéralité sans bornes, en sorte qu'il n'est point une seule contrée sur la terre qui ne participe aux bienfaits de sa chaleur et de sa lumière. Outre le globe que nous habitons, un grand nombre de corps célestes et les champs immenses de l'espace lui sont redevables des mêmes bienfaits. Telle est, mes frères, la nature divine, s'il nous est permis de rapprocher le Créateur de la créature. Dieu répand les rayons de sa bonté sur tout ce qui existe, et il exerce sa providence sur la plus vile, la plus imperceptible des œuvres de ses mains. L'enfer même n'est pas en dehors de l'action de sa bonté; car, bien que ses malheureux habitants soient en proie aux supplices, ils souffrent encore moins qu'ils n'auraient mérité. Remarquez aussi que notre Seigneur, l'image parfaite de la bonté divine, prend entre autres titres celui de soleil de justice; et nulle part il ne le justifie mieux à nos yeux, que dans le mystère de ce jour. De même que le soleil à son lever illumine aussitôt toutes les parties de l'horizon; de même le soleil de justice, à peine venu au monde, illumine l'univers entier des rayons de sa grâce. « Il ne voulut pas, dit le pape saint Léon, que la nouvelle de sa naissance fût renfermée dans les limites de la demeure où sa mère s'était retirée. Il était né pour tous, il fallait que sa naissance fût connue de tous. » C'est pourquoi sa bonté miséricordieuse daigne l'annoncer aux mages par le ministère d'un astre resplendissant de lumière, et par une voix intérieure qui s'imposait à eux avec autorité. Nous pouvons, mes

frères, féliciter ces saints personnages de leur bonheur ; nous le pouvons, parce qu'ils reçurent les prémices de l'Esprit de Dieu ; nons le pouvons, parce que, les premiers des gentils, ils furent conduits auprès de Celui qui est la lumière du monde ; nous le pouvons enfin, parce que, bien avant les apôtres et sans les apôtres, ils crurent en l'Evangile du Dieu fait homme.

PREMIER POINT.

La bonté dont le Seigneur nous donne un si frappant témoignage dans la vocation des mages, il ne cesse de l'exercer en tout temps et en tout lieu; et, si nous y réfléchissons, nous ne saurons de quoi il faudra s'étonner davantage, ou bien de cette charité infatigable qui ne cesse d'appeler à elle tous les hommes, et qui nous dit par la bouche du Prophète : « Pendant le jour entier, j'ai étendu mes mains vers ce peuple incrédule, » *Isai.* LXV, 2 ; ou bien de l'insensibilité avec laquelle la plupart entendent cet appel. Sans parler ni des bienfaits généraux de la Providence qui n'a rien négligé de ce côté pour assurer notre salut, ni des bienfaits particuliers que nous en recevons à chaque instant, soit pour l'âme, soit pour le corps; vous verrez l'amour de notre Dieu éclater, suivant l'observation de saint Augustin, non-seulement en ce qu'il appelle à lui les impies et les criminels; mais encore en ce qu'il les appelle au moment où ils commettent le mal. Ils se détournent de lui, et il cherche à s'en rapprocher en leur représentant la rigueur de ses jugements. Ils se rendent dignes des supplices éternels, et il leur offre l'héritage céleste. Ils le couvrent d'outrages et d'injures, et il ne songe qu'à faire leur bonheur.

C'est ce que vous remarquerez, mes frères, dans la conversion de saint Paul, telle que nous la rapporte saint Luc. « Il ne respirait que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, » il s'apprêtait à porter le ravage dans l'Eglise du Christ, lorsque le Christ lui fit part des célestes secrets. Il s'efforçait d'éteindre le nom même du Sauveur, lorsque le Sauveur le choisit pour prêcher son nom dans le monde entier. Il voulait anéantir la foi en l'Evangile, lorsqu'il fut chargé de la répandre en tous lieux. Que faites-vous, Seigneur? Est-ce que la grandeur de tant de crimes ne

blesse pas les yeux de votre majesté? — Oui, me répondrez-vous, elle les blesse; mais ce qui me touche davantage, c'est que ces crimes déchirent l'âme malheureuse qui les commet.

Il y a néanmoins des hommes que cette miséricordieuse clémence de Dieu n'excite qu'à une vie plus dévergondée et plus licencieuse. Plus Dieu les attend, et plus ils abusent de sa patience. Une telle perversité, mes frères, m'a inspiré depuis longtemps cette pensée, que nous avons juste sujet de craindre là où nous devrions trouver un sujet de confiance. Je m'explique. Le plus solide fondement de notre confiance est la miséricorde de Dieu. Mais comme plusieurs en abusent et en font, pour ainsi parler, un instrument de crimes, ils tournent contre eux cette miséricorde dont le nom seul remplit l'âme de douceur. Que deviendront-ils dans ce cas ? quelle espérance de salut leur restera-t-il, puisqu'ils repoussent le baume qui devait calmer leurs souffrances, le médecin qui devait les guérir? Oh ! mes frères, n'abusez pas de la patience divine. « De quel front, dit un pieux docteur, le méchant invoquerait-il la miséricorde, quand le premier crime sur lequel il va être jugé est l'abus qu'il en a fait? » Imitez plutôt l'exemple de zèle et d'amour que vous donnent les mages dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui.

Ils entrent à Jérusalem et demandent aussitôt : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. » Ils ont raison, comme l'observe un Père de l'Eglise (saint Maxime), de dire son étoile, *stellam ejus;* car elle avait pour mission spéciale d'annoncer l'avènement du Sauveur. Les autres astres ont été créés pour marquer le cours des choses et du temps; celui-ci a reçu l'ordre de paraître pour publier la venue du Seigneur de l'univers, et l'approche du royaume du ciel. La terre s'étonnait de voir cette nouvelle étoile briller au ciel; mais le ciel s'étonnait bien davantage de voir le nouveau soleil qui brillait sur la terre. Cependant la question des mages jette Hérode dans le trouble, et Jérusalem entière avec lui. « Qu'Hérode se trouble lorsqu'on lui parle du nouveau roi, remarque saint Bernard, ce n'est pas étonnant; car il voit dans ce nouveau roi un rival et un successeur. Mais que Jérusalem, la cité de Dieu, la

vision de la paix soit aussi dans le trouble, voilà de quoi nous surprendre et nous étonner. » Que l'influence d'un pouvoir inique est déplorable! Il suffit d'un prince impie pour communiquer l'impiété aux sujets. Malheureuse ville, d'avoir Hérode pour roi; car, certainement, tu ne résisteras pas à la contagion de sa perversité! C'est pourquoi, mes frères, si l'Apôtre nous recommande de prier pour les rois et tous ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille dans la pratique de la charité et de la chasteté; c'est qu'il comprenait combien les exemples des grands personnages contribuent à la diffusion du bien et du mal. Il se souvenait de la sentence de l'Ecriture : « Tel est le chef d'un état, tels en sont les sujets. » *Eccli.* x, 2.— Un roi qui écoute volontiers des paroles de mensonge, n'aura bientôt autour de lui que des ministres impies. » *Prov.* XXIX, 12. Pour vous, pères de famille, souvenez-vous que vos paroles et vos actions doivent servir de leçon vivante à vos enfants et à vos serviteurs. Lorsqu'il vous arrive de faillir, votre exemple est encore plus pernicieux que votre faute. Sachez bien d'ailleurs que vous aurez à rendre compte au souverain Juge, et de vos fautes personnelles, et de celles que vous aurez occasionnées par vos exemples.

Mais revenons à l'émoi et au trouble des habitants de Jérusalem. Comment les Juifs, qui attendaient avec tant de sollicitude la venue du Messie, et qui avaient les yeux sans cesse fixés sur ce Sauveur duquel ils espéraient le salut, la dignité, le bonheur et la liberté, ont-ils été saisis d'un si grand trouble, dès qu'on leur annonce sa naissance? Tout à l'heure, nous expliquions ce trouble par l'impiété d'Hérode. Mais, pour en connaître la cause la plus intime, il faut remonter plus haut. J'appellerai d'abord votre attention sur une différence qui existe entre les biens et les maux spirituels, entre les vices et les vertus. Quand les vices se présentent à nous en général, ils ne reçoivent de notre part que haine et que répulsion; mais quand ils se présentent sous la forme d'une action particulière, loin de les repousser toujours, nous cédons souvent à leurs suggestions. Il en est de même, quoique d'une façon différente, des biens spirituels. Vous comprendrez facilement

ma pensée au moyen des exemples suivants. Consultez l'opinion commune sur l'orgueil, l'avarice, l'impureté, l'intempérance; vous verrez qu'elle condamne ces vices comme quelque chose de hideux. Et pourtant, si vous examinez la vie des hommes qui prononcent cette condamnation formelle, vous verrez qu'ils la passent pour la plupart dans la recherche des plaisirs défendus, dans l'amour d'un gain sordide ou dans les excès de la table. N'est-ce pas là une énigme véritable? Comment se précipiter avec tant d'avidité vers des actes que l'on réprouve si fort? Est-ce qu'une même chose serait aimable et détestable à la fois?

De même, que l'on parle de la vertu; il n'est personne qui n'en fasse l'éloge, qui n'en célèbre les louanges. On ne tarira pas, lorsqu'il s'agira d'exalter le prix de l'humilité, de la chasteté, de la patience, de la sobriété, de l'obéissance. On aura la plus vive vénération pour les saints, qui doivent à ces vertus la gloire dont ils jouissent ; on baisera pieusement leurs ossements et leurs cendres. Mais qu'on vous offre, à vous qui proclamez de tels sentiments, l'occasion de pratiquer une de ces vertus; vous vous récusez, vous cherchez des prétextes, des subterfuges, tout comme s'il s'agissait d'un acte dont l'ignominie serait le fruit, comme si vous alliez vous exposer à la morsure d'un scorpion ou d'une vipère. D'où vient cette contradiction ? d'où vient cette horreur pour une chose dont vous admirez l'excellence ? Pourrait-il se faire que les vertus fussent aimables et belles en elles-mêmes, tandis que leurs actes n'inspireraient que de la répugnance? A vous dire franchement ma pensée, mes frères, les vertus que nous estimons ne sont pas les vertus dont l'exercice constitue la piété chrétienne, mais des vertus idéales et en quelque sorte chimériques. Il me souvient, à ce propos, de la conduite des enfants d'Israël, lorsqu'ils demandaient un roi au prophète Samuel. Le serviteur de Dieu n'ayant pu changer leur résolution, ni par ses paroles, ni par ses menaces, le roi qu'ils désiraient tant leur fut accordé. Mais à peine eurent-ils vu celui que le ciel avait désigné, que, malgré sa haute taille, sa bonne mine et son port majestueux, plusieurs d'entre eux se mirent à le mépriser, et au lieu de lui apporter leurs présents, ils se disaient les uns aux autres : Est-ce que celui-là pourra nous

sauver ? I *Reg.*, VIII, 19, et X, 27. Que dites-vous, insensés ? N'avez-vous pas demandé ce roi contre la volonté du Seigneur ; ne l'avez-vous pas importuné jusqu'à ce qu'il vous l'ait accordé ? Et vous méprisez maintenant ce que vous désiriez, il n'y a qu'un instant, avec ardeur ! Ce n'était donc pas un roi véritable qu'il vous fallait, mais un fantôme de roi.

Cette contradiction flagrante où nous tombons nous-mêmes tous les jours à l'endroit des choses spirituelles, vous facilitera, mes frères, l'intelligence de l'incrédulité des Juifs. Ils traitèrent le Messie comme ils avaient traité Saül. Ils avaient commencé par ne soupirer qu'après lui : ils n'en voulurent plus, dès que leurs vœux furent exaucés. David refusa de boire l'eau de la citerne de Bethléem, qu'il avait peu auparavant souhaitée dans l'ardeur de sa soif, et que trois de ses vaillants étaient allés puiser, en traversant et en bravant les lances ennemies. De même les Juifs refusent dans leur aveuglement de reconnaître pour leur roi l'enfant de Bethléem, dont ils avaient si longtemps attendu la venue.

SECOND POINT.

Troublé par les paroles des mages, Hérode convoqua les scribes et les princes des prêtres, « et il leur demanda où le Christ devait naître. Et ils lui répondirent : A Bethléem, ville de Juda. Dès qu'ils eurent entendu cette réponse, les mages se retirèrent. » Admirez ici, mes frères, l'incrédulité des enfants du royaume, pour me servir de l'expression de notre Seigneur. Des étrangers viennent du fond de l'Orient pour adorer le nouveau roi ; et les Juifs, que les promesses les plus formelles, les soupirs de tant de patriarches, les oracles de tant de prophètes devaient pousser à la recherche de leur Sauveur, ne daignent même pas bouger de place. « Un prophète leur fait entendre sa voix, et ils ne l'écoutent pas : une étoile se montre à des gentils, et son langage muet les persuade. » En vérité, « ceux à qui on n'avait rien dit du Messie, le virent ; et ceux qui n'en avaient pas ouï parler, contemplèrent ses traits. » *Isai.* LII, 15. C'est une véritable lutte de la foi des gentils contre la perfidie des Juifs. Le Christ naît ; sa naissance réjouit la Chaldée, et trouble Jérusalem. Le Juif le persécute, et le

mage l'adore. Hérode aiguise son glaive ; un mage prépare ses présents. » Ainsi s'exprime saint Maxime au sujet de l'insensibilité non moins surprenante que coupable des Juifs. Je ne sais pourtant pas, mes frères, si nous n'avons pas quelque chose de plus grave à nous reprocher. Notre insensibilité est d'autant plus grave, que de plus puissants et plus nombreux motifs la combattent. Le seul motif auquel obéirent les mages était au dehors la lumière de l'étoile, au dedans la lumière de la foi. Les Juifs avaient de plus la loi et les Ecritures saintes. Mais nous, qui vivons sous le règne de la grâce, nous avons dans les adorables mystères de notre rédemption, dans la vertu des sacrements, dans les bienfaits sans nombre de notre Dieu, dans le glorieux exemple des martyrs, dans les enseignements des saints docteurs, dans les exhortations de l'Eglise qui ne cesse de nous encourager à la piété et à la vertu, et que nous écoutons si peu, autant de motifs, d'aiguillons qui rendent notre lâcheté inexcusable. Ce n'est pas une seule étoile qui se présente à nous pour nous tirer de notre sommeil léthargique ; mais des milliers d'étoiles. Ces étoiles sont les secours de toute sorte qui nous facilitent la pratique du bien ; car ce sont autant de rayons émanés de la Bonté infinie pour nous conduire à son amour. Si nos yeux refusent de s'ouvrir à la lumière divine qui nous entoure, n'aurons-nous pas lieu de craindre pour notre salut ? Nous vivons dans un si profond aveuglement, que, pour étancher la soif que nous avons de la céleste félicité, nous voudrions, non pas que Dieu fût miséricordieux envers nous, mais qu'il commît une injustice. Scrutez les replis du cœur de la plupart des hommes, vous arriverez à ce résultat, qu'ils désireraient à la fois, et ne rien retrancher de leurs convoitises, et jouir de l'héritage des enfants de Dieu. Or, pour cela, il faudrait que Dieu violât les lois de sa justice. Accorder le pardon sans repentir de la part du coupable, c'est de l'injustice. L'effet de la miséricorde n'est pas tant de provoquer l'indulgence divine, que de disposer l'âme coupable au repentir qui lui assurera son pardon. Je n'exagérais donc pas, en disant que nous préférerions souvent voir Dieu commettre une injustice, plutôt que d'en obtenir miséricorde.

Dès qu'ils eurent appris ce qu'ils désiraient savoir, les mages sortent de Jérusalem. « Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrêta au-dessus du lieu où était l'enfant. La vue de l'étoile les remplit d'une grande joie. » *Gavisi sunt gaudio magno valde*. Telles sont les expressions par lesquelles l'Evangéliste nous représente les transports des mages. On dirait, à la vue de ces termes qui enchérissent les uns sur les autres, qu'il n'en trouvait pas d'assez forts pour rendre sa pensée : et pour moi, je le crois volontiers. Et comment n'auraient-ils pas été hors d'eux-mêmes, ces hommes à qui Dieu accordait un tel témoignage de sa bonté et de son amour? Ils retrouvaient le compagnon et le guide de leur route ; et par les merveilles qui s'accomplissaient sous leurs yeux, ils saisissaient davantage la haute dignité du roi dont ils recherchaient le berceau. Ainsi, après s'être cachée quelque temps, l'étoile leur apparaît de nouveau ; elle marche devant eux ; arrivée au lieu où était l'enfant, elle s'arrête, et de ses rayons déployés, elle montre comme du doigt l'endroit où il repose. Là, semble-t-elle dire par son immobilité, est celui dont mon apparition vous a annoncé la naissance. Ce fut elle qui découvrit aux voyageurs de l'Orient l'humble réduit où se cachait le divin soleil, couvrant son éclat de son humanité comme d'une nuée obscure. Ce fut elle qui la première annonça aux gentils l'Evangile du Sauveur, et répandit par sa splendeur le nom du Christ, encore inconnu, jusqu'aux extrémités de la terre.

Ce même astre, mes frères, nous retrace admirablement le rôle et l'office de la foi. De même qu'il conduisit sûrement les mages aux pieds du Sauveur, de même la foi nous conduit, à travers les chemins difficiles et périlleux de la vie, à Jésus-Christ, c'est-à-dire au bonheur pour lequel nous avons été créés. Arrêtons-nous quelques instants à cette signification de l'étoile. Vous le savez : conduits par la nature, nous soupirons tous après le bonheur ; tous nous sommes à la recherche de la voie qui nous y mènera sans encombre. Or cette voie naturellement droite et facile, nos passions et notre folie l'ont rendue tortueuse et malaisée. Les ténèbres, l'obscurité nous pressent de toutes parts;

et nul n'est capable de diriger par lui-même le cours de sa propre vie. Tantôt c'est notre aveuglement qui ne nous permet pas de voir le port où se trouvera le repos; tantôt c'est la violence de nos cupidités, l'ardeur orageuse de nos désirs qui nous empêche de gagner ce port, si toutefois nous l'avons entrevu, et qui nous en éloigne considérablement. Mentionnerai-je les embûches, les piéges que les démons ne cessent de nous tendre en cette vie? « Dans le chemin où je marche, disait le roi-prophète, des hommes superbes ont caché leurs filets. Toute issue m'est fermée. » *Ps*. cxxxix, 6. Hé bien! dans ce voyage si difficile, l'étoile brillante de la foi nous découvre les piéges des démons, les dangers, les précipices, les aspérités du chemin, et nous rend aisé l'accès du port, qui est le but de notre course. C'est la foi qui est notre guide; c'est la foi qui éclaire nos pas; c'est la foi qui est notre maître et notre docteur. Nous devons fermer l'oreille à toute autre parole que la sienne, et suivre sans balancer tous ses enseignements. Voilà la première, ou plutôt, l'unique règle de la philosophie chrétienne. Entre autres différences qui séparent les chrétiens des infidèles, la plus saillante est assurément celle-ci : un seul et même flambeau, un seul et même astre, l'astre et le flambeau de la foi conduit les chrétiens à l'éternelle félicité. Les infidèles au contraire ont pour tout guide des astres errants et sans fixité; encore ne devrions-nous pas donner ce nom à des instincts aveugles et insensés. De là ces paroles de Michée : « Tous les peuples marcheront, chacun au nom de leur Dieu. Pour nous, nous marcherons au nom de notre Dieu, maintenant et à jamais. » *Mich*. iv, 5. Ainsi le conducteur des fidèles est Dieu même : les conducteurs des infidèles sont les faux dieux qu'ils se sont donnés. Le conducteur des premiers les mènera à la véritable et solide félicité : les conducteurs des seconds ne les mèneront qu'à une félicité vaine et mensongère. L'étoile des uns est l'ambition; l'avarice, l'impureté, voilà l'étoile des autres; et ils en suivent fatalement les ordres, se portant exclusivement du côté où leur étoile les appelle. Ils obéissent avec tant d'empressement, qu'on les croirait incapables de faire autre chose, et qu'on jugerait toute espérance vaine au delà de cette vie. Il en est, les philosophes de l'antiquité, par exemple, qui

choisissent la raison pour guide. Mais dans quelles erreurs inextricables elle les précipite ! Et qu'attendre autre chose de la raison obscurcie par le corps et privée du secours de la foi? D'autres, bien au-dessous de ces derniers, ont pour unique étoile l'opinion du vulgaire, et ne déterminent pas au moyen d'autre règle ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent éviter. Ce que le monde craint, ils le craignent; ce qu'il espère, ils l'espèrent; ce qu'il estime, quelque vil que ce soit, ils l'estiment; ce qu'il méprise, quelque honorable que ce soit, ils le méprisent. Le jugement du monde est en un mot leur jugement. Evidemment le devoir du chrétien est de ne suivre aucun de ces faux dieux, de n'obéir qu'au Dieu véritable, de ne suivre que ses maximes, et dene s'écarter jamais, quelle que soit l'autorité qui lui conseillerait le contraire, du chemin que lui montre son étoile. Voilà ce que firent les mages, lorsque l'astre qui les avait abandonnés leur apparut une seconde fois. L'astre conducteur du fidèle, c'est la foi. Quiconque prêchera une doctrine opposée aux enseignements de la foi, fût-il un ange descendu des cieux, *Galat.* I, 8, qu'il soit anathème. «Ceux qui agissent conformément aux inspirations du ciel, dit fort bien Aristote, ne doivent pas fléchir devant les arrêts de la raison humaine. »

Le grand saint Paul résume admirablement ces divers avis dans ces paroles qu'il écrivait aux Romains : « Ne vous conformez pas au siècle présent. Transformez-vous en revêtant des sentiments nouveaux, afin de connaître quelle est la volonté de Dieu. » *Rom.* XII, 2. Que vos mœurs ne ressemblent en rien aux mœurs des mondains, qui rapportent tout à l'argent, aux honneurs ou à la volupté. Laissez de côté les idées et les sentiments qui régnaient en votre âme, lorsque vous alliez vous prosterner au pied de muettes idoles; et que la foi seule règle désormais vos sentiments et votre conduite : de cette manière, vous serez tels que le désire la volonté divine, règle infaillible de toute justice. C'est encore le conseil du Prince des apôtres : « Ne redevenez pas ce que vous étiez autrefois, alors que dans votre ignorance vous obéissiez en tout à vos désirs; soyez saints en toutes vos actions, comme celui qui vous a appelés est saint. » I *Petr.* I, 15. En ce point, mes frères,

est résumée la morale évangélique toute entière. Le Sauveur n'exige rien tant, ne recommande rien tant dans ses paraboles, que la foi; comme il ne réprouve rien tant, que l'incrédulité. S'il insiste sur la nécessité de la foi, ce n'est pas qu'il la juge suffisante pour le salut, ainsi que le prétendent les hérétiques; mais pour nous apprendre à régler notre vie sur les enseignements de la foi. Le vrai chrétien ne consulte ni ses sentiments qui l'ont si souvent induit en erreur, ni la voix d'une multitude insensée qui suit aveuglément ce qui se présente à elle, ni l'impétuosité des instincts de la nature, ce qui est le caractère des animaux, ni sa propre raison dont les défaillances sont innombrables; ce qu'il consulte, c'est la volonté de Dieu. Voilà l'étoile de laquelle il ne détache pas ses regards; aucune considération, aucun exemple ne saurait le détourner de la voie qu'elle lui montre, et il regarde comme des insensés, des aveugles et des malheureux, ceux qui prennent une direction différente.

Voulez-vous, mes frères, un exemple sensible de cet empire de la foi; considérez Abraham, le père des croyants, celui à qui le Seigneur dit : « Sors de ton pays, de ta famille, de la maison de ton père, et viens au lieu que je te montrerai. » *Gen.* XII, 1. « C'est par la foi, dit l'Apôtre qui propose ce patriarche à notre imitation, qu'il n'hésita pas à partir pour le lieu qu'il devait recevoir en héritage, ne sachant où il allait. » *Hebr.* XI, 8. Que penser de sa conduite? La qualifierons-nous de téméraire? Non; car, s'il négligeait les représentations de la raison, c'était pour s'abandonner à la direction de Dieu même. Il quitte donc sa patrie, ses proches, ses amis, ses biens, tout ce qui lui était cher, et il obéit à celui qui, en retour de cette obéissance parfaite, lui promet une récompense éternelle. Sa foi dans les promesses magnifiques de Dieu fit du saint patriarche un disciple du Christ. Renonçant à tous les biens visibles, sans aucun sentiment de regret, il consacra toutes les forces de son âme à aimer les biens qu'il ne voyait pas. Entre les mains de Dieu furent ses espérances, entre les mains de Dieu fut le gouvernement de sa vie et le soin de son salut. Jamais il n'entreprit de voyage, il ne planta sa tente, il ne changea de demeure, il ne choisit de lieu pour se reposer, sans consulter la

volonté divine pour en exécuter ponctuellement les ordres et les désirs. Son esprit était toujours attentif à la voix de Dieu, sa volonté toujours prête à l'accomplir. En lui inspirant une foi si parfaite, le Seigneur se proposait de nous offrir un modèle parfait, afin que, marchant sur ses traces, nous méritions d'être comptés au rang de ses descendants spirituels et de partager avec lui la gloire et l'héritage célestes. C'est dans le même dessein qu'il fit briller l'astre miraculeux dont la lumière conduisit les mages à Jésus, ce port de la véritable félicité. Supplions-le, mes frères, de le faire briller aussi à nos yeux, et disons-lui avec le Psalmiste : « Envoyez votre lumière et votre vérité ; car elles m'ont conduit sur votre montagne sainte et dans vos tabernacles. » *Ps.* XLII, 3.

TROISIÈME POINT.

Cependant les mages, conduits par l'étoile, arrivent à Bethléem, où ils trouvent l'enfant avec Marie sa mère. Quels durent être leurs transports, quand ils contemplèrent ce roi après lequel ils soupiraient depuis si longtemps, et son auguste mère ! Par quelles paroles exprimer leur joie ? L'écrivain sacré lui-même semble y avoir renoncé ; car il n'en dit rien, quoiqu'il ait essayé auparavant de peindre la joie que leur avait causée le retour de l'étoile. L'espérance de voir bientôt leur Sauveur les combla de bonheur. Que durent-ils éprouver, lorsqu'ils le trouvèrent, lorsqu'ils le virent, lorsqu'ils le possédèrent ! « Que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur se réjouisse, dit le Prophète royal. » *Ps.* CIV, 3. Que faire donc, quand ils l'auront trouvé ? La pensée de Jésus absent est une source de suavité ; que sera sa présence ? « O Jésus, s'écrie le pieux saint Bernard ; ô Jésus, l'espérance des âmes repentantes, que vous êtes bon pour celles qui vous implorent ! que vous êtes doux pour celles qui vous cherchent ! Mais que n'êtes-vous pas pour celles qui vous trouvent ! » Il faudrait être du nombre de ces âmes fortunées, pour rendre ce bonheur. « C'est un arbre de vie, que le désir qui se réalise, » dit Salomon, *Prov.* XIII, 12. Jugez alors, mes frères, de la félicité ineffable des mages, lorsqu'ils virent de leurs yeux, touchèrent de leurs mains, celui qu'ils avaient tant désiré, qu'ils avaient tant aimé, qu'ils

avaient cherché au prix de tant de travaux, de dangers et de fatigues ! Oh ! que leur reconnaissance fut grande, lorsqu'ils comprirent que, seuls parmi les gentils, ils avaient été choisis de Dieu pour être les témoins et les hérauts du mystère dont ils recevaient aussi les premiers les bienfaits ! Le serviteur d'Abraham, ravi du succès de son voyage et de l'épouse qu'il avait trouvée pour le fils de son maître, ne put s'empêcher de s'écrier dans un transport de gratitude : « Béni soit le Dieu de mon seigneur Abraham, qui n'a pas éloigné sa miséricorde et sa protection de mon seigneur, et qui m'a conduit heureusement dans la maison de son frère ! » *Gen.* xxiv, 27. Un sentiment encore plus vif et plus profond dut inspirer aux mages ces paroles : « Que votre nom, Seigneur, soit béni dans les siècles des siècles ; que vos louanges soient chantées jusqu'aux confins de la terre, vous qui, malgré notre qualité d'étrangers, malgré notre ignorance de votre religion et de votre saint nom, avez daigné jeter les yeux sur nous dans la contrée reculée où nous habitons, faire briller votre étoile à nos yeux, et nous tirer de l'ombre de la mort pour nous mener aux pieds de votre berceau. Vous nous avez donné pour nous conduire non pas des guides mortels et douteux, mais un guide céleste dont la vue remplissait de joie nos yeux et nos cœurs. » Ce qui devait encore exciter la piété et la dévotion de ces saints personnages, c'était de voir l'extérieur humble sous lequel se cachait le Dieu auquel les astres obéissent. « Quel est, se demandèrent-ils sans doute avec un étonnement mêlé d'amour, quel est ce nouveau roi des Juifs à la fois si petit et si grand, si pauvre et si riche, si humble et si élevé? Quel est ce roi que l'on porte comme un enfant, que l'on adore comme un Dieu? Une crèche le contient, et les cieux ne le contiennent pas ! Il a pour vêtement de misérables langes, et les étoiles brillent à son diadème ! » Tels étaient, mes frères, les sentiments des mages; telle est la récompense que Dieu réserve à ceux qui le cherchent de tout cœur et qui ne négligent rien pour le trouver. A de grands efforts il faut de grandes récompenses.

N'aurons-nous aucune part, mes frères, à l'allégresse des mages? ne nous associerons-nous pas à leur joie? Pour nous aussi ce jour est un jour de lumière, un jour qui renferme les prémices de

notre salut. Il est donc juste que nous rendions à notre Sauveur grâces et louanges. Il nous a visités au milieu de nos ténèbres, accomplissant cet oracle du Prophète : « Je mènerai les aveugles dans un chemin qu'ils ne connaissent pas; je les conduirai dans des sentiers qu'ils ignorent. » *Isai.* XLII, 16. Il a levé l'interdit qui éloignait depuis si longtemps les gentils de la grâce et de la foi. Unissons-nous aux mages, nos pères dans la foi; réjouissons-nous avec eux, félicitons-nous avec eux, et offrons les présents mystiques qu'ils offrirent, l'or qui convient au Roi des rois, l'encens qui convient au vrai Dieu, la myrrhe qui présage la mort et la sépulture de notre Rédempteur. En lui témoignant ainsi notre foi, et en le reconnaissant pour notre maître sur la terre, nous mériterons de le contempler face à face, de l'adorer, de le louer un jour dans le ciel. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Ubi est qui natus est rex Judæorum?
Où est le roi des Juifs qui vient de naître? *Matth.* II, 2.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

De tous les bienfaits que la bonté infinie de Dieu a répandus sur les hommes, le plus remarquable est le bienfait par lequel il leur a communiqué l'idée et la connaissance de sa nature. De même qu'il est impossible de voir le soleil sans la lumière, de même nous ne saurions connaître Dieu sans le secours de sa grâce. Il est à la fois le but de notre voyage, et le chemin par lequel nous essayons d'atteindre ce but; il est la vérité qui éclaire,

la voie où l'on marche, la vie à laquelle il faut aboutir. C'est pour célébrer ce bienfait, le premier de tous, que l'Eglise fait éclater sa joie et sa reconnaissance en ce jour qui nous rappelle la révélation de Notre-Seigneur aux gentils. Pour apprécier cette grâce comme elle le mérite et comprendre les enseignements du saint Evangile, implorons l'intervention de la bienheureuse Vierge. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Je vous ferai observer d'abord, mes frères, que l'usage de célébrer le souvenir des mystères de notre religion sainte a une origine divine, et qu'il n'est pas l'institution d'une autorité humaine. Dans l'ancienne loi, le Seigneur ordonne au peuple de consacrer chaque année un jour spécial à rappeler le souvenir des principaux bienfaits qu'il leur avait accordés. *Exod.* XII, 14. Une fête particulière était affectée à la mémoire de la délivrance du peuple hébreu du joug égyptien; et les cérémonies de ce jour rappelaient les prodiges accomplis pour opérer cette délivrance. En mémoire de la loi donnée sur le Sinaï, de cette loi dont l'observation devait procurer l'entrée de la terre promise, et surtout du royaume des cieux, Dieu établit la fête de la Pentecôte, qui se célébrait cinquante jours après la fête de Pâques. Bien que les bienfaits dont l'ancienne loi célébrait le souvenir soient considérables, ils le cèdent en ce point aux bienfaits que le Seigneur nous accorda sous la loi nouvelle. Il l'annonçait d'ailleurs fréquemment par l'organe des prophètes : « Je vous enrichirai de biens plus précieux que ceux dont je vous ai enrichis au commencement, et vous saurez que je suis le Seigneur, » nous dit-il dans Ezéchiel, en parlant de la loi de grâce. *Ezech.* XXXVI, 11. En effet, s'il dicta à son peuple sur des tables de pierre ses volontés et ses préceptes, il écrit la loi nouvelle sur les tables de notre propre cœur, comme il le prédit par Jérémie, *Jerem.* XXXI, 33. S'il arracha son peuple à la tyrannie de Pharaon au prix de la mort des premiers-nés, il nous a délivrés de la servitude du péché et du joug du démon au prix du sang et de la mort de son Fils unique. Je ne pousserai pas plus loin ce parallèle : il me suffit pour vous faire apprécier la conve-

nance de ces fêtes instituées par l'Eglise, pour remercier Dieu de ses bienfaits adorables, et pour en prendre sujet de l'aimer davantage. Il faudrait un cœur de fer, pour rester insensible au spectacle d'une si grande charité et d'une bonté si féconde et si généreuse.

Mais quelle est donc, demanderez-vous, la grâce qui nous est accordée aujourd'hui ? — Permettez-moi de vous demander à mon tour quel a été, dans la durée de la vie des saints, leur plus beau et leur plus heureux jour. Vous n'aurez pas de peine à me répondre que ce n'est pas le jour où ils sont nés à cette vie mortelle, mais plutôt celui où de cette vie ils sont passés à la vie de l'éternité; celui où, l'entrée du royaume des cieux leur étant ouverte, ils sont devenus citoyens de la cité sainte, et membres de la famille de Dieu; celui où, sortant des épaisses ténèbres de ce monde, ils sont arrivés au foyer de la lumière inaccessible qui leur révèle Dieu même, et à la source intarissable de la vie. Vous avez raison de répondre de la sorte; car ce jour est le seul dont l'Eglise célèbre le souvenir, lorsqu'elle fait la fête de leur naissance. J'en conviens, c'est un beau jour que celui-là : mais c'est aussi un beau jour que celui où l'homme pécheur voit se dissiper la nuit ténébreuse du péché où il vivait, et se lever pour lui, par une faveur divine, le jour éclatant de la justice et de la grâce d'en haut. C'est un beau jour; car le pécheur reconnaît alors la grandeur de son péril, la misère de son état, la laideur du péché, la bonté de son Créateur; et ravi de cette connaissance, il se met à détester le péché, à mépriser la vanité du monde, et à aimer de toutes ses forces le Dieu qu'il dédaignait peu auparavant. En même temps, il obtient son amitié, et il devient digne de la gloire éternelle. A y bien regarder, ce jour est doublement beau, et à cause de la félicité qui lui appartient en propre, et à cause de la félicité dont il contient le principe. C'était la pensée de saint Paul, quand il écrivait aux Romains : « Délivrés maintenant du péché, et devenus les serviteurs de Dieu, vous recueillerez pour premier fruit la sainteté, et à la fin la vie éternelle. » *Rom.* VI, 22. Ajoutez à cela, que la divine Providence accomplit une plus grande merveille en substituant dans l'homme l'état de grâce à l'état de péché, qu'en y substituant l'état de gloire à l'état de grâce; le péché étant beau-

coup plus éloigné de la grâce, que la grâce de la gloire. Un abîme sépare les deux premiers; l'écorce fragile de la vie sépare seulement les deux autres. Le mur d'argile de notre corps détruit, l'âme qui n'a rien à expier est aussitôt dans la gloire et dans le bonheur. Par cela qu'elle est en état de grâce, elle a droit au céleste héritage : la possession de cet héritage seule lui manque. Voilà pourquoi Notre-Seigneur donne le nom de vie éternelle à la vie des âmes qui sont ornées de la foi et de la charité. « La vie éternelle, disait-il, c'est vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et connaître celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. *Joan.* XVII, 3. Celui qui mangera de ce pain, disait-il ailleurs, ne mourra jamais. » *Joan.* VI, 52. On entre donc dans la vie éternelle, lorsque, renonçant au péché, et pratiquant les œuvres de la justice, on fait régner la lumière de la charité là où régnait la nuit du mal : la charité, voilà le gage le plus assuré du salut.

Puisque le jour de notre conversion contient en germe le sort de notre éternité, on comprend que l'Eglise célèbre quelquefois ce jour avec une solennité particulière. C'est ainsi qu'elle honore le jour où Saul, renversé sur le chemin de Damas, fut débarrassé du bandeau qui couvrait les yeux de son âme, et reconnut la divinité de celui qu'il persécutait aveuglément. C'est ainsi que dans la fête de l'Epiphanie, elle honore le jour où Dieu daigna se manifester à ceux qui ne le connaissaient pas. Pour chacun de nous, le jour où nous sommes passés de la mort du péché à la vie de la grâce, est notre épiphanie. En ce jour effectivement, le Seigneur nous a amenés vers lui, non par la lumière d'une étoile, mais par l'action toute-puissante de son esprit; et nous inscrivant au rang de ses élus, il nous a fait part de ses dons célestes. Ne méconnaissons pas, mes frères, la grandeur du bienfait que le souverain de l'univers nous accorda, lorsqu'il se découvrit à nos regards et qu'il nous établit héritiers de son royaume. Si nous suivons le conseil de saint Pierre, nous ne cesserons de l'en remercier. « Rendez grâces, écrivait-il aux fidèles, à celui qui vous a appelés à son admirable lumière. Il y a eu un jour où vous n'étiez pas son peuple, et maintenant vous l'êtes : il y a eu un jour où vous n'aviez pas obtenu miséricorde, et maintenant vous l'avez obtenue. » I *Petr.*

II, 9-10. Ecoutez saint Augustin témoigner au Seigneur sa reconnaissance : « J'étais frappé d'aveuglement, disait-il, et j'allais des ténèbres aux ténèbres. Grâces à vous, lumière adorable qui m'avez illuminé, et qui m'avez permis de vous connaître. » Dès que l'ange eut rendu la vue à Tobie, ce saint homme s'écria aussitôt dans un transport de gratitude et de joie : « Je vous bénis, Seigneur Dieu d'Israël; car vous m'avez frappé et guéri à la fois; et maintenant je vois mon fils Tobie. » C'était un grand bonheur pour Tobie de revoir le soutien de sa vieillesse; mais c'est un plus grand bonheur pour le juste de connaître la source éternelle de tout bien, de contempler même en figure la bonté et la beauté suprêmes. Rien ne sera donc plus juste de sa part, que de se répandre en louanges et de dire au Seigneur : Bénie soit votre miséricorde, Seigneur; car, pendant que j'étais assis dans la région de l'ombre de la mort, et enseveli dans la terre de l'oubli, elle m'a environné des rayons de votre lumière, et dégageant mes yeux des ténèbres qui les couvraient, elle m'a donné de comprendre la difformité du mal, de secouer son joug de fer, de recourir à vous en suppliant, et de placer en vous seul toute mon espérance et toute ma richesse.

Les considérations précédentes vous serviront, mes frères, à apprécier la grandeur du bienfait qui nous a été accordé en ce jour. Il est d'autant plus grand, que Dieu ne s'est pas manifesté à un seul homme, mais au monde entier. Oui, en ce jour, ce Dieu, qui seul se connaît parfaitement, ce Dieu qui habite une lumière inaccessible, dont les ténèbres nous dérobent la vue, s'il ne fait luire à mes yeux ses propres rayons; ce Dieu dont la connaissance est le commencement, et dont la vue claire est le comble du bonheur, sort des ténèbres de son sanctuaire, *Ps.* XVII, 12, et répandant la clarté autour de nous, il s'offre à la contemplation, à la vénération et à l'amour des mortels. Jamais nous n'exalterons assez ce témoignage de la bonté de notre Dieu. De quoi, sans celui-là, les autres témoignages nous auraient-ils servi? De quoi nous auraient servi la conception, la naissance, la vie, la mort, la résurrection et l'ascension du Sauveur, si nous eussions ignoré ces mystères? Quelle est l'utilité d'une sagesse cachée, d'un trésor

inconnu? *Eccli.* xx, 32. Or, notre sagesse, notre justice, notre trésor, c'est le Christ : que serions-nous devenus, encore une fois, si nous l'eussions ignoré? Aujourd'hui les clefs de ce trésor nous sont données; ses richesses sont étalées sous nos yeux. Célébrez donc cette solennité avec la plus vive ferveur. Songez à la ferveur qui animerait le Prophète royal, s'il jouissait des merveilles dont nous jouissons. Le désir qu'il éprouvait de les contempler lui inspirait ce magnifique cantique : « Que la miséricorde et la bénédiction de Dieu descendent sur nous, afin que nous connaissions sur la terre vos voies, que toutes les nations connaissent votre salut. » *Ps.* LXVI, 2-3. Avec quelle ardeur il dut chanter le verset suivant qu'il ne peut s'empêcher de répéter peu après : « Que les peuples chantent vos louanges, ô mon Dieu; qu'ils chantent tous vos louanges ! » C'est le même sentiment qui lui inspira cette autre poésie sacrée : « Rendez au Seigneur, peuples et nations, rendez au Seigneur honneur et gloire. Prenez des victimes et entrez dans ses parvis, adorez le Seigneur dans le parvis de son sanctuaire. » *Ps.* XXVIII, 2. Paroles qui expriment par leur répétition un désir immense de la gloire de Dieu et du salut des hommes. C'est au jour de l'Epiphanie que ce désir du saint Prophète commença à s'accomplir; et c'est pour cela que l'Eglise déploie en ce jour la pompe de ses solennités. N'oublions pas non plus que nous avons chacun notre épiphanie particulière, comme nous avons eu déjà occasion de le remarquer. Si tous les chrétiens doivent honorer aujourd'hui la révélation que Dieu fit de lui-même au genre humain, nous devons honorer toute notre vie le moment où Dieu s'offrit à notre intelligence et à notre amour. Quiconque a rompu avec le mal pour vivre de la vie de Jésus-Christ, ne doit jamais perdre le souvenir de ce bienfait, encore qu'il ne puisse être absolument certain de son salut. Maintenant que nous avons tâché d'expliquer la grâce admirable dont l'Epiphanie nous rappelle la mémoire, recueillons avec soin les salutaires leçons du récit évangélique.

SECOND POINT.

Entre les merveilles que le Sauveur devait accomplir dans le

monde, celle sur laquelle insistent les oracles des prophètes était la diffusion du culte du vrai Dieu sur toute la terre. Des nombreux témoignages qu'il me serait aisé de rapporter, je ne citerai que le témoignage d'Isaïe. « Il ne suffit pas, dit le Père éternel à son Fils bien-aimé, que tu réveilles les tribus de Jacob, que tu les conduises, et que tu convertisses les restes d'Israël. Car, je t'ai établi pour être la lumière des nations, et pour étendre mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. » *Isai.* XLIX, 6. C'est aujourd'hui, mes frères, que le Sauveur commence l'exécution de cette œuvre merveilleuse. Son ardente charité ne lui permettant pas d'attendre l'âge mûr, c'est à peine né, et encore enveloppé des langes de l'enfance et renfermé dans une étroite crèche, qu'il tourne ses yeux vers les confins de l'Orient et qu'il convie aux pieds de son berceau, par la lumière d'une étoile, les peuples qui ne connaissaient pas le vrai Dieu. Il les appela comme il avait appelé les bergers, quoique d'une manière différente, parce qu'il était venu annoncer la paix, et à ceux qui étaient près, et à ceux qui étaient loin du lieu de sa naissance. « Ce n'était pas assez, dit le pape saint Léon, de faire luire aux yeux des mages un nouvel astre : en même temps qu'il leur présenta le signe, il leur en donna l'intelligence et l'explication. Ce qu'ils eurent compris, il les excita à le chercher; et dès qu'ils le cherchèrent, il se montra à leurs regards. » Vous le voyez, mes frères, tout vient de Dieu en ce mystère : c'est lui qui fait paraître un astre inconnu; c'est lui qui en révèle la signification; c'est lui qui inspire aux mages la pensée d'aller adorer le nouveau roi; c'est lui qui veille sur eux pendant leur voyage; c'est lui qui les conduisit par l'entremise de l'étoile jusqu'à Bethléem, où il remplit de joie par sa présence ces illustres et pieux personnages. Ils pouvaient donc, au bout de leurs efforts, s'écrier avec le Prophète : « Toutes nos œuvres, c'est vous, Seigneur, qui en nous les avez accomplies. » *Isai.* XXVI, 12.

Au reste, mes frères, la Providence divine renouvelle tous les jours, en faveur des âmes qui la cherchent sincèrement, les merveilles dont les mages furent l'objet. De Dieu découlent les grâces qui nous permettent de vivre dans la pratique de la vertu; en sorte qu'il y aurait impiété à s'attribuer à soi-même l'œuvre de

son salut, à ne pas en rapporter entièrement la gloire au Dieu sans lequel il nous serait même impossible d'invoquer son saint nom. C'est pour cette raison que l'Apôtre nous recommande d'opérer notre salut avec crainte et tremblement; « car Dieu seul, ajoute-t-il, nous inspire, suivant son bon plaisir, les desseins vertueux et la force de les exécuter. » *Philipp.* II, 12-13. Aussi, lorsque au terme de notre pèlerinage il nous sera donné de contempler le Fils de Dieu, non plus sur le sein de sa mère, mais dans le sein de son Père; non plus remplissant une pauvre crèche de ses vagissements, mais faisant dans le ciel le bonheur des anges; non plus suspendu à la mamelle d'une vierge, mais distribuant avec abondance aux âmes bienheureuses le lait de sa charité, alors nous l'aimerons, nous le louerons, nous lui témoignerons notre reconnaissance, et nous ne cesserons de dire avec le Prophète : « Toutes nos œuvres, c'est vous, Seigneur, qui en nous les avez accomplies. » *Omnia opera nostra operatus es in nobis, Domine.* Telle est la pensée de saint Jean, lorsqu'il enseigne que nous recevons de la plénitude du Christ grâce pour grâce. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia.* Joan. I, 16. En retour de la grâce qui nous a permis l'accomplissement de la volonté divine, nous recevrons la grâce parfaite de l'éternelle félicité. De là ce mot de saint Augustin : « Quand Dieu récompense nos œuvres, il couronne ses dons. » *Cum Deus præmiat opera nostra, coronat dona sua.*

Dès que les mages eurent aperçu l'étoile, et qu'ils eurent entendu en eux-mêmes la voix de Dieu, ils se mirent en marche pour chercher le nouveau roi. Le désir ardent qu'ils éprouvaient de le voir bannit tout retard, toute considération humaine. Ni la distance à franchir, ni les fatigues du voyage, ni les rigueurs de l'hiver, ni l'énormité des frais nécessaires, ni le danger de parler d'un nouveau roi dans un pays où régnait un monarque ombrageux, ne les arrêta. La charité résolut toutes les objections. Aussi leurs recherches ne furent-elles pas vaines, leur espérance ne fut-elle pas déçue. Et c'était justice; car Dieu a dit : « Vous me chercherez, et vous me trouverez, lorsque vous le ferez de tout votre cœur. » *Deut.* IV, 29. Si tant de chrétiens cherchent Dieu sans le

trouver, c'est qu'ils le cherchent avec paresse et négligence. Or, le Seigneur voit d'un regard indigné que l'on consacre moins de soins à la recherche des dons célestes et des biens éternels, qu'à la recherche des richesses terrestres et périssables. On attache peu de prix à ce qui ne coûte aucun effort; et c'est pour cela que nous devons chercher Dieu avec zèle et diligence. « Si vous cherchez la sagesse comme l'on cherche de l'argent, dit un écrivain sacré; si vous creusez pour la trouver, comme les hommes qui sont à la recherche d'un trésor, c'est-à-dire si vous la cherchez avec un empressement et une ardeur infatigables, il est hors de doute que vous la trouverez. » *Prov.* II, 4-5. D'ailleurs, la Sagesse divine nous en donne l'assurance formelle par ces paroles : « Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront. » *Prov.* VIII, 17. Qu'est-ce que veiller dès le matin, sinon n'épargner aucun effort pour arriver à son but? Quand nous désirons ardemment une chose, elle se présente à notre esprit dès que nous ouvrons les yeux après le sommeil, et elle chasse tout autre objet de notre pensée. Voilà comment il nous faut chercher le souverain bien, si nous voulons que nos efforts ne soient pas au-dessous de l'objet de nos désirs. Voilà comment le cherchait David au milieu du désert. « Mon Seigneur et mon Dieu, lui disait-il, vers vous s'élève ma pensée dès le matin. Le souvenir de mon Dieu est le premier qui me frappe à mon réveil. » *Ps.* LXII, 2. Mon âme, unie à vous inséparablement par la charité, ne peut jamais s'en détacher entièrement. Que je dorme ou que je veille, que je me couche ou que je me lève, c'est vous qui remplissez mon cœur, c'est vous que je regarde, c'est vous que je vois. Voulez-vous, mes frères, savoir la cause de cette préoccupation incessante du Prophète royal; écoutez ce qu'il ajoute : « Mon âme a soif de vous, ma chair soupire après vous. » Eprise de votre beauté, mon âme, méprisant tout le reste, ne désire que vous, ne brûle que pour vous, ne met ses délices qu'en vous. Son ardeur la déborde même jusqu'à se répandre sur le corps; de telle sorte qu'elle communique ses transports à celui qui est ordinairement son ennemi. Aussi, « sur cette terre sauvage, déserte et désolée, me présenté-je devant vous comme si j'étais dans votre sanctuaire. » Oui, dans cette triste

solitude où l'on ne remarque aucun vestige humain, aucune source, aucun fleuve, aucune végétation; où ne retentissent pas les chants et les instruments des prêtres qui chantent vos louanges; où rien enfin ne rappelle votre souveraine beauté, je vous adore avec tout autant d'ardeur, que si j'entendais les accents dont la piété remplit votre sanctuaire.

Imitons, mes frères, l'exemple de ce saint roi. L'ardeur que nous apporterons à la recherche de notre Dieu nous permettra, au sentiment de saint Bonaventure, qui est le sentiment général des saints docteurs, de faire en peu de temps ce qui coûte à d'autres de longs et pénibles efforts. C'est une doctrine hors de toute contestation que les vertus pleines de vigueur et de générosité prennent tous les jours un nouvel accroissement; tandis que, au lieu de grandir, elles dépérissent, lorsqu'elles s'exercent avec mollesse et lâcheté. La tiédeur ne saurait produire que la tiédeur; et vous savez le châtiment dont le Seigneur, dans l'Apocalypse, menace les tièdes. *Apoc.* III, 16.

Je demanderai maintenant ce qu'ils pourront attendre, ces chrétiens qui, loin de faire de sensibles progrès dans le bien, n'ont pas encore mis la main à la charrue, et qui, insensibles à la voix et à l'appel réitéré de leur Dieu, renvoient toujours au lendemain leur conversion. Prenez garde, leur dirai-je, qu'à force de différer vous ne lassiez la patience divine, et que vous n'épuisiez le temps de la pénitence, que vous regardez comme inépuisable. Une pareille illusion perdit le monde à l'époque du déluge, d'après saint Jérôme. Dieu avait dit dans la Genèse : « Mon esprit ne demeurera pas éternellement dans l'homme, parce qu'il est chair; ses jours ne seront que de cent vingt années. » *Gen.* VI, 3. Toute chair, en effet, avait corrompu sa voie; l'homme, méprisant la lumière de la loi naturelle, vivait sans règle et sans frein. Aussi le Créateur résolut-il de l'exterminer, à moins qu'il ne fît pénitence; et pour cela il lui accorda un espace de cent vingt ans. En même temps il ordonna à Noé de bâtir l'arche, afin de rappeler aux mortels le châtiment suspendu sur leur tête : ce qui fit donner à Noé par saint Pierre le titre de *héraut de la justice divine*. Mais les hommes étant restés insensibles à ces menaces, Dieu, s'il faut en croire

saint Jérôme, retrancha vingt années du temps qu'il leur avait accordé, et au bout de cent ans il ensevelit la terre sous les eaux du déluge. Profitons de ce terrible exemple, mes frères; et par l'abus des grâces divines, n'amoncelons pas sur nous des trésors de colère dont le premier effet serait de nous enlever ce temps de la pénitence que nous nous flattons trop facilement d'obtenir.

Les mages cependant arrivent à Jérusalem, et ils demandent « où est le roi des Juifs qui vient de naître? » Les saintes Ecritures donnent bien des titres à notre Sauveur, les biens qu'il nous a procurés étant en trop grand nombre pour qu'un seul titre pût les rappeler tous. Peut-être le titre de roi qui lui est donné aujourd'hui, ne paraîtra-t-il pas à quelqu'un d'entre vous assez doux, assez aimable. Dans ce cas, vous attribuez à ce titre, au lieu de sa signification naturelle, celle que lui ont donnée la corruption des temps et la vie de la plupart des monarques de la terre. Or il existe une différence frappante entre ces deux significations, entre celle qui résulte de la nature même des choses, et celle qui résulte de la corruption humaine. Il n'est pas jusqu'à la philosophie païenne qui n'ait remarqué cette différence. Au prince qui n'usait du gouvernement et des ressources de l'Etat que pour sa propre utilité, elle donnait le nom de *tyran;* elle donnait celui de *roi* au prince qui rapportait ses actes et son gouvernement à l'utilité de ses sujets. Le tyran est donc un loup véritable qui dévore les brebis; le roi est au contraire un pasteur fidèle et diligent qui supporte la chaleur du jour et le froid de la nuit, et qui souvent sacrifie son repos pour assurer le repos et la tranquillité de son troupeau. Voilà, mes frères, quel roi est Notre-Seigneur. Son gouvernement, ses travaux, ses richesses, ses mérites n'ont pour but que l'utilité de ses sujets; son unique soin, sa constante sollicitude est de les aider, de les diriger, de les protéger, de les enrichir et de les conduire à la véritable félicité. Ce qui faisait dire à Isaïe que sa royauté est sur ses épaules, parce qu'il porte à lui seul le fardeau de tous ceux qu'il gouverne. *Isai.* IX, 6. O puissance bénie, ô règne fortuné! ô l'aimable roi qui, n'ayant aucun besoin de nous ni de nos biens, nous donne, au prix de sa propre vie, la vie éternelle! Que dis-je? il nous fait part encore de sa propre royauté, il nous in-

troduit dans son céleste royaume et nous y fait asseoir avec lui pour y régner éternellement avec lui. Tel est le roi qu'il nous faut aujourd'hui, avec les mages, chercher et adorer. Tel est le roi qu'il nous faut aimer et vénérer, parce que nous lui sommes redevables de la paix et de la liberté véritables, et d'une victoire complète sur les ennemis de notre salut.

Nous avons eu, mes frères, à subir la cruelle domination de nombreux tyrans, de ces tyrans qui faisaient dire au Prophète : « Seigneur, des maîtres autres que vous nous ont imposé leur joug : faites que désormais nous ne nous souvenions plus que de vous et de votre nom. » *Isai.* XXVI, 13. Si vous me demandez quels sont ces tyrans, je vous répondrai : Regardez autour de vous, et vous ne tarderez pas à trouver des traces de leur odieuse tyrannie. Là règne l'impureté, et les hommes qui vivent sous son empire n'ont d'autre souci, d'autre préoccupation que de se procurer les jouissances charnelles. Ici règne le monde, et ses sujets suivent en tout ses maximes, au détriment des lois et des oracles divins. Désirant uniquement plaire aux hommes, et non à Dieu, ils s'inquiètent non de ce que Dieu leur commande, mais de ce que prescrit l'opinion de leurs semblables. Ailleurs règne l'ambition : les hommes qui reconnaissent son pouvoir, violent sans crainte les lois divines et humaines pour arriver aux honneurs qu'ils ne cessent de désirer. D'autres obéissent à l'insatiable avarice, et leurs pensées, leurs soins, leurs soucis ne tendent qu'à une seule chose, à augmenter leur patrimoine. Ce qu'ils cherchent, c'est l'argent ; ce qu'ils souhaitent, ce qu'ils adorent, c'est l'argent. L'argent est leur Dieu, et ils lui attribuent par leur conduite tous les droits de la Divinité. C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle une idolâtrie. Il y en a qui reconnaissent un tyran encore plus ignoble, leur ventre dont ils font aussi leur Dieu, se consacrant eux et leurs biens à en satisfaire la gloutonnerie. Malheur, malheur aux hommes soumis à l'une de ces méprisables servitudes; car, suivant la sentence de Dieu même, ils forment une race exécrable, une nation abominable, une nation d'esclaves. *Isai.* XLIX, 7. Malheur à eux; car cette servitude est si déplorable, qu'elle est un des châtiments infligés par le Seigneur à ses ennemis. « Je livrerai l'Egypte, dit-il

par son prophète, entre les mains de maîtres cruels. » *Isai.* XIX, 4.

C'est de ce joug odieux que nous délivre, mes frères, le nouveau Roi. Il nous affranchit des passions terrestres, et il substitue à leurs lois et à leur direction brutale les lois et la direction de l'Esprit saint. « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, disait Isaïe ravi de la beauté du règne du Christ, de ceux qui annoncent le bonheur, et qui disent à Sion : Ton roi va régner ! » *Isai.* LII, 7. Jusqu'ici, semble-t-il dire, le prince du monde a régné sur les hommes ; mais voici le temps où il sera jeté dehors, *Joan.* XII, 31, et où le véritable roi entraînera tout à lui. Heureuse l'âme qui obéit aux inspirations de ce roi, qui ne fait rien, ne dit rien, ne se propose rien, hormis ce que son maître approuve ; qui enfin, soumise en tout à ses ordres, a sans cesse les yeux fixés sur lui, répétant ces paroles de saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » *Domine, quid me vis facere ?* Act. IX, 6. Heureuse donc cette âme, car elle est une image de la pureté divine, un miroir de la beauté incréée.

TROISIÈME POINT.

« En entendant la question des mages, Hérode fut troublé, et Jérusalem entière avec lui. » Pourquoi ce trouble ? pourquoi cette crainte, ô Hérode ? Tout est nouveau dans l'avènement du roi qui vient de naître. Loin de vouloir arracher des royaumes, il vient en donner. Loin de vouloir dépouiller les rois de leurs trônes, il vient les faire vraiment rois ; loin d'enlever aux hommes les biens de la terre, il leur apporte les biens du ciel. Ce n'est pas un roi ordinaire, et son règne ne ressemblera en aucune façon aux règnes des monarques d'ici-bas. Il ne veut pas des honneurs du monde, lui qui vient souffrir les outrages du monde. Que s'il doit revêtir les ornements de la royauté, il ne les empruntera pas aux inspirations du faste et de l'ambition, mais à celles de la charité et de l'amour du salut des hommes. Son sang lui tiendra lieu de pourpre ; des épines remplaceront sur sa tête le diadème avec ses pierreries ; la croix sur laquelle il sera cloué remplacera le trône d'ivoire. C'est de là qu'il exercera son empire. Bannis donc tout sentiment de jalousie, ô Hérode ! et songe plutôt à prendre ce prétendu rival en pitié.

Mais ce ne sont pas ces considérations que suggère à ce malheureux son ambition dévorante. Il rassemble les princes des prêtres, les scribes du peuple, afin de savoir le lieu où devait naître le Sauveur. Quand il l'eut appris, il l'indiqua aux mages, les engageant à aller adorer le Roi nouveau-né, et s'engageant lui-même à y aller après eux. Vous savez, chrétiens, quelles étaient en réalité ses intentions. Il voulait, non pas adorer l'enfant, mais l'égorger avant qu'il eût eu le temps de grandir et de former un parti parmi le peuple. Et lorsqu'il se vit joué par les mages que la voix du ciel avait avertis, il fut saisi d'une telle fureur, qu'il fit massacrer tous les enfants de Bethléem et des environs qui avaient deux ans ou au-dessous. Mais cette mort que le monstre leur infligea, se changea pour eux, par un effet de la bonté divine, en une couronne de gloire et d'immortalité.

Fermons les yeux sur la barbarie et l'impiété de ce misérable, et portons-les de préférence sur la foi et la charité des mages. Conduits par l'étoile qui leur était apparue en Orient, ils arrivent enfin aux pieds de ce berceau tant désiré du divin enfant. « Entrant dans la maison, ils le trouvèrent avec Marie sa mère ; et se prosternant, ils l'adorèrent. » Citons ici une observation de saint Fulgence. « Lorsqu'ils furent entrés à Jérusalem, quoiqu'ils vissent Hérode siéger sur un trône royal, au milieu d'une cour splendide et d'une garde nombreuse, les mages ne s'empressent ni de le chercher, ni de l'adorer. Ils entrent ensuite dans une masure où ils trouvent un enfant qui vient de naître, sans faste, sans appareil, avec de pauvres langes pour tout vêtement, et aussitôt ils se prosternent, ils l'adorent et lui offrent des présents. » N'était-il pas à craindre qu'ils ne se crussent trompés à la vue du spectacle d'une pauvreté si peu en harmonie avec le titre de roi? Mais admirez ici la pénétration de la foi. Ils ne sont choqués ni de ces langes, ni de cette étable infecte. La faiblesse, les cris de cet enfant à la mamelle ne sont pas un obstacle à leur piété. Ils voient un petit enfant, et ils reconnaissent en lui le Tout-Puissant. Ils le voient couché dans une crèche, et ils reconnaissent en lui le Dieu qui du haut du ciel règle le cours des astres ; et ils se prosternent à ses pieds, le vénèrent et l'adorent. C'est que la lumière de celui qui les a conduits

et qui leur a envoyé son étoile, a éclairé leur intelligence. Nous devrions, mes frères, imiter leur foi et leur religion, lorsque nous sommes, dans le temple du Seigneur, en présence du tabernacle où repose son corps sacré. Si l'humble apparence et le pauvre entourage du Sauveur n'empêcha pas les mages de découvrir des yeux de la foi la majesté infinie que n'apercevaient pas les yeux corporels, ne devons-nous pas, nous aussi, reconnaître, à la lumière de la foi, la plénitude de la divinité qui habite sous le voile sacramentel, et l'y adorer avec tremblement, comme si nous la contemplions et l'adorions face à face dans sa gloire?

Maintenant regardons, non pas à la lumière de la sagesse humaine, mais à la lumière de cette même foi, l'humble appareil qui entoure notre divin Maître à sa naissance; et nous comprendrons que nul autre lieu sur la terre, nul autre appareil ne convenait mieux à la mission et au caractère de ce nouveau roi. Au sentiment de saint Bernard, plus les œuvres de Jésus-Christ paraissent indignes de sa majesté sans bornes, plus elles sont dignes de sa bonté infinie; moins elles semblent contribuer à sa gloire, plus elles rehaussent sa miséricorde. En voici la raison. De même que la puissance et la sagesse de Dieu se révèlent, l'une dans la création de l'univers, l'autre dans le gouvernement de ce même univers; de même sa bonté et sa miséricorde, dont il ne désire pas moins la manifestation, se révèlent dans les abaissements dont la vie du Sauveur est tout entière remplie. Quoi de plus propre, en effet, à témoigner ces attributs, que la naissance du souverain de l'univers dans une étable, avec des lambeaux pour vêtement, et une crèche pour berceau, sa mort sur une croix? Aussi, comme le dit saint Bernard, « plus il me semble petit dans son humilité, plus il me paraît grand dans sa charité; et plus il s'est avili pour moi, plus il est devenu cher à mon cœur. » *Quanto minorem se fecit in humilitate, tanto majorem se exhibuit in charitate : et quanto pro me vilior, tanto mihi charior.* De là encore ce sentiment d'un savant évêque de Constantinople, que l'œuvre de la rédemption des hommes n'est pas moins digne de la majesté de Dieu, que l'œuvre de la création du monde. A ne considérer que la hauteur de l'Etre divin, rien ne paraît plus éloigné de sa nature,

que de s'abaisser à créer, à conserver, et à nourrir ces millions de petits êtres qui remplissent l'univers. Et telle est la considération qui a porté plusieurs philosophes de l'antiquité à refuser à Dieu la création et le gouvernement du monde. Mais dès que nous examinons ces êtres en eux-mêmes, nous reconnaissons bientôt en eux le cachet divin, et, loin de les juger indignes de la puissance divine, nous apprenons en les étudiant à mieux comprendre cette puissance incompréhensible. De même, tout d'abord les humiliations du Christ nous paraissent peu en harmonie avec la dignité de sa nature; mais la réflexion secondée par la foi nous y découvre des trésors ineffables de bonté et de miséricorde avec autant de clarté, que l'univers nous découvre la puissance de son Créateur. Ouvrez donc, mes frères, les yeux de la foi; et la contemplation de ce mystère vous portera comme les mages à adorer l'auteur de votre salut, et à aimer celui qui vous donne aujourd'hui une si forte preuve de son amour.

En retour de tant de magnificence jointe à tant de bonté, ne devons-nous pas nous écrier avec le Prophète : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a donnés? » *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Ps. cxv, 12. Offrez-lui les présents que lui offrirent les mages, et vous lui témoignerez comme il le désire votre reconnaissance. Ne vous rejetez pas sur votre pauvreté pour vous dispenser de les lui offrir, car il ne s'agit pas de dons extérieurs et sensibles? vous n'avez pas de l'or, de l'encens ou de la myrrhe. Vous trouverez en vous un or, un encens, une myrrhe beaucoup plus précieux, et que Dieu aura certainement pour agréables. En moi, pouvez-vous dire avec le Prophète, sont les présents que vous souhaitez, ô mon Dieu. *In me sunt Deus vota tua.* Ps. LV, 12. Vous ne l'ignorez pas, mes frères, l'encens est ici le symbole de la prière, la myrrhe celui de la mortification, l'or le symbole de la charité qui est la première de toutes les vertus. Or, quiconque se livrera à la pratique de ces trois vertus, offrira un don infiniment agréable au Seigneur. Offrons-lui donc d'abord l'encens de la prière. Il est peu de sacrifices qui lui plaisent davantage, et il nous l'apprend clairement dans ces paroles du Psalmiste : « Immolez à Dieu un sacrifice de louanges. Invoquez-moi

ensuite au jour de la tribulation; je vous en arracherai, et vous m'en témoignerez la reconnaissance convenable. » *Ps*. XLIX, 14-15. Ce sacrifice que le Seigneur préfère à bien d'autres qu'il énumère dans le même psaume, le Prophète royal l'offrait souvent à son Dieu. « J'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges, disait-il, et je serai délivré de mes ennemis. » *Ps*. XVII, 4. Remarquez cette union des louanges et de l'invocation : c'est que ces deux actes résument la prière. David louait le Seigneur en reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus; il l'invoquait afin d'en obtenir de nouveaux. Avant de demander, il remercie, parce que la reconnaissance est un titre à de nouvelles faveurs. On fait volontiers du bien aux personnes qui en conservent le souvenir. En offrant ce sacrifice, ayons soin de nous appliquer ce mot de l'Apôtre des gentils : « Je prierai d'esprit, et je prierai de cœur; je chanterai d'esprit, et je chanterai aussi de cœur. » I *Cor*. XIV, 15. Il y a des chrétiens qui prient seulement du bout des lèvres : comment leur prière monterait-elle jusqu'aux cieux, quand elle ne monte même pas jusqu'à l'esprit de celui qui la prononce? Une telle prière n'est pas l'encens dont nous parlons, parce que la nature de l'encens est de s'élever de plus en plus dans les airs. Il faut donc joindre à la prononciation des paroles l'attention et le recueillement, afin d'offrir à notre Dieu ces holocaustes dont parle le Psalmiste : *Holocausta medullata offeram tibi*. Ps. LXV, 15. Sans attention et sans recueillement, nos prières ne seront que de tristes et maigres sacrifices.

Après avoir offert l'encens de la prière au Seigneur, il faut lui offrir encore la myrrhe de la mortification. Ce sacrifice coûte à celui qui l'offre; mais il est bien précieux aux yeux de Dieu. Aussi n'est-il pas rare, en ce temps où la vraie piété voit son empire se restreindre chaque jour, de rencontrer des chrétiens qui offrent volontiers et assidument à Dieu l'encens de la prière, et qui ne s'empressent guère de lui offrir la myrrhe de la mortification. Absorbés qu'ils sont par l'amour-propre, ils choisissent entre les vertus celles qui sont les plus douces; quant à celles qui sont quelque peu amères, ou bien ils les négligent complètement, ou bien ils ne les pratiquent qu'avec répugnance et lâcheté. Agir de

la sorte, ce n'est pas marcher vers la perfection de la vie évangélique. « La vie du chrétien, dit saint Maxime, est une croix continuelle pour celui qui suit en tout les règles de l'Evangile. » L'épouse des Cantiques exprimait et figurait la même vérité, lorsqu'après avoir fait l'éloge de son époux, elle ajoutait : « Ses lèvres sont des lis qui distillent la myrrhe. » *Cant.* v, 13. Que voyons-nous dans l'Evangile autre chose que myrrhe, c'est-à-dire que mortification, croix, haine de soi-même, renoncement aux plaisirs, macérations corporelles, pauvreté d'esprit, patience dans les peines, mépris du monde? En sorte que le mot de l'épouse des Cantiques est admirablement justifié par la doctrine sortie des lèvres du Sauveur. Il y a cette différence entre la vie de la chair et la vie de l'esprit, que l'une a horreur de ce qui gêne, au lieu que l'autre l'accepte volontiers pour plaire à Dieu. Déprécier la myrrhe parce qu'elle est amère, c'est donc s'éloigner de l'Evangile et obéir à la courtisane dont parle Salomon, *Prov.* v, 3, c'est-à-dire au monde et à la chair, pour qui tout doit être miel et parfum. L'âme vraiment pieuse dira au contraire avec l'épouse des Livres saints : « Mes mains ont distillé la myrrhe, et mes doigts sont pleins de la myrrhe la plus pure. » *Cant.* v, 5. Formée par les leçons de Jésus-Christ, elle soupirera après les œuvres où elle aura quelque chose à souffrir pour son bien-aimé. Vous l'offrirez, mes frères, ce sacrifice que le Seigneur aime, en domptant votre chair, en réprimant vos convoitises, en imposant silence aux mouvements désordonnés de l'esprit, en retenant votre langue, en veillant sur vos sens, en déclarant la guerre à vos passions, et en vous privant de temps à autre des choses même permises, selon cette parole de l'Apôtre : « Bien des choses me sont permises, mais toutes ne me conviennent pas. » I *Cor.* x, 22.

La troisième chose que vous avez à offrir à Dieu, c'est l'or de la charité. Aux yeux de certaines personnes, rien n'est agréable à Dieu, excepté ce qu'on lui offre auprès des autels. C'est à ces personnes que s'applique le mot du prophète Osée : « Je veux la miséricorde, et non des sacrifices. » *Ose.* vi, 6. Il n'est pas nécessaire d'être dans les temples pour honorer Dieu; on l'honore aussi bien dans les maisons, sur les places publiques, dans les prisons, les

tribunaux où il y a des pauvres, des malades, des enfants, des orphelins à secourir, lorsqu'on les aide de ses moyens et de ses conseils. Offrez à Dieu en ces occasions, mes frères, le sacrifice de la charité : à vous alors s'appliquera la parole de Notre-Seigneur : « Ce que vous avez fait à l'un des plus petits, vous me l'avez fait à moi-même. » *Matth.* xxv, 40. Et vous pourrez espérer qu'il ajoutera un jour ces autres paroles : « Venez, les bénis de mon Père; recevez le royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde. » Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ vous en accorder la grâce. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Cum factus esset Jesus annorum duodecim, ascendentibus parentibus ejus Jerosolymam secundum consuetudinem diei festi, consummatisque diebus, cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem.

Lorsque Jésus avait douze ans, ses parents étant montés à Jérusalem selon la coutume du jour de Pâques, comme ils s'en revenaient après y avoir passé les jours de cette solennité, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem.

Luc, II, 42.

Mes très-chers Frères,

Le fait que nous rapporte l'Evangile de ce jour est le seul détail que nous connaissions de la vie de Notre-Seigneur depuis son enfance jusqu'à sa trentième année. Le dessein du Sauveur était de nous enseigner l'humilité par son exemple, et l'amour de la retraite et du silence par son propre silence. Il savait le mot de l'Ecriture : « De la langue dépendent la mort et la vie. » *Prov.* xviii, 21. Bien que cette leçon nous regarde tous, elle regarde particulièrement les personnes qui brûlent d'étaler leur savoir, et de

passer pour maîtres dans la piété avant d'avoir été disciples. « O humilité de mon Seigneur ! s'écrie à ce sujet saint Bernard; comme vous flagellez notre vanité et notre orgueil ! A peine sais-je, ou plutôt crois-je savoir quelque chose, que le silence me devient impossible, qu'il faut faire parade de mon savoir prétendu. Prompt à parler, prompt à trancher du maître, je me résigne difficilement à écouter. Est-ce que, en se cachant si longtemps, en gardant le silence, Jésus-Christ redoutait la vanité ? Comment aurait-il redouté la vaine gloire, lui qui est la vraie gloire du Père? S'il craignait, il ne craignait pas pour lui; il craignait pour nous, il tremblait pour nous, et il nous instruisait ainsi de notre péril. Sa bouche se taisait, mais ses œuvres parlaient; ses exemples proclamaient ce que devaient répandre plus tard ses paroles : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.* XI, 29. Pour nous borner à l'évangile d'aujourd'hui, examinons ce que le Sauveur a voulu nous apprendre en abandonnant ses parents. D'ordinaire les bons parents veillent avec soin sur leurs enfants, quand ils sont dans un âge encore tendre; ils examinent leur caractère, leur esprit, afin de découvrir ce qu'ils seront plus tard. A cet âge on ignore l'art de feindre, et l'on se montre tel que l'on est. Puisqu'il s'agit en ce moment de la première action de Jésus, étudions-la, nous aussi, soigneusement, afin de découvrir son caractère : le jugement que nous porterons sur cette action, nous pourrons le porter sur toute sa vie. Voici donc les paroles de l'Evangéliste : « Lorsque Jésus avait douze ans, ses parents étant montés à Jérusalem selon la coutume du jour de Pâques, comme ils s'en revenaient après avoir passé les jours de cette solennité, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas. » Ainsi que nous le disions tout à l'heure, mes frères, cette action de Notre-Seigneur est l'image de sa vie entière. Pourquoi resta-t-il à Jérusalem; pourquoi alla-t-il s'asseoir dans le temple au milieu des docteurs? Pour les enseigner, les instruire, les éclairer, leur révéler les mystères des saintes Ecritures, pour faire éclater la gloire de son Père par sa sagesse, et ramener les hommes égarés dans le chemin du salut. C'est ce que nous indique sa réponse à ses parents, quand ils l'eurent trouvé : « Eh !

pourquoi donc me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut avant tout m'occuper des affaires de mon Père? » Considérez toute sa vie, vous n'y trouverez pas autre chose. Jamais il ne laissa de côté le soin des hommes pour ne s'occuper que de lui seul; jamais il ne mangea seul un morceau de pain. Ses desseins, ses miracles, ses voyages n'avaient d'autre but que le salut des hommes. « Le Fils de l'homme, disait-il, n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et sauver par sa mort un grand nombre d'hommes. *Matth.* xx, 28. Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » *Joan.* vi, 38. La sainteté de Jésus-Christ se distingue de toute autre sainteté, en ce que les saints, par la pratique de la vertu, travaillaient pour eux-mêmes, pour augmenter leur trésor de mérites et enrichir de nouveaux diamants la couronne qui leur était réservée dans le ciel; au lieu que le Sauveur, source de toute grâce et de tout bien, n'a travaillé que pour moi, n'a souffert les veilles, la fatigue, le froid, la chaleur, la faim, la soif, que pour moi. Ainsi, du mérite qui est le fruit de la vertu, et de la peine qui produit ce fruit, mon Sauveur adorable n'a gardé que la peine; car lui seul a foulé la vendange du pressoir, pour employer la figure d'Isaïe, *Isai.* lxiii, 3, et il m'a laissé le fruit de ses sueurs, afin que je m'enrichisse de ses mérites et de sa grâce.

« L'enfant Jésus resta donc à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas. Et croyant qu'il était avec leurs compagnons, ils cheminèrent une journée, et ils le cherchaient parmi leurs proches et leurs amis. Et ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher. » Trois jours s'écoulèrent avant qu'ils réussissent. Pendant ce temps, quels tourments n'endura pas le tendre cœur de la Vierge Marie! Percée de douleur, elle ne trouva de soulagement que dans la prière, qui lui était si familière. La prière, voilà, mes frères, le port où doivent se réfugier les âmes affligées. C'est vers ce port que se hâtent d'accourir les saints, quand ils sont battus par la tempête. « O mon âme, s'écrie David, pourquoi es-tu dans la tristesse et le trouble? Espère en Dieu. » *Ps.* xli, 6. « Lorsque mon âme était dans l'angoisse, disait Jonas, je me suis souvenu du Seigneur. » *Jon.* ii, 8. « Ne m'inspirez pas de frayeur,

disait Jérémie au Seigneur; car vous êtes mon espoir au jour de l'affliction. » *Jer.* XVII, 17. Il me semble entendre la bienheureuse Vierge tenir ce langage à son Dieu, duquel elle réclame consolation et courage : Vous seul, ô Père de clémence, connaissez la solitude, le chagrin et les tourments affreux de mon cœur ; car vous seul connaissez la grandeur de mon amour et la dignité infinie de mon enfant. J'ai perdu mon unique bien; j'ai perdu celui en qui se trouvent les trésors de votre sagesse, celui qui était ma force, ma consolation et mon espérance. Si la mort de l'impie Absalon, II *Reg.* XVIII, 33, remplit son père de douleur; si Jacob ne put jamais se consoler de la mort prétendue de Joseph, *Gen.* XXXVII, 35, quoique environné de nombreux enfants, que fera cette mère de votre Fils, en l'absence de son trésor adoré? J'ai peut-être blessé en quelque chose les yeux de votre divine majesté ; je l'ai peut-être offensée : eh bien! voici mon corps prêt à recevoir les traits de votre justice; mais au moins rendez-moi mon enfant. O Père de miséricorde, vous avez fait briller autrefois aux yeux des mages une étoile qui les conduisit heureusement des extrémités de la terre au berceau de votre Fils. Je vous en supplie, faites briller à mes yeux votre lumière, afin que je puisse embrasser mon fils bien-aimé, afin que je vole où il est, où il se repose.

Les accents pieux et touchants de cette tendre mère émurent le Seigneur, et au bout de trois jours elle retrouva son fils chéri, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant tour à tour. « Mon enfant, lui dit-elle, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions dans la plus vive douleur. — Et pourquoi me cherchiez-vous, répond Jésus? ne saviez-vous pas qu'il faut m'occuper avant tout des affaires de mon Père? » Pourquoi donc suis-je venu sur la terre, pourquoi ai-je pris la forme et la nature humaine, sinon pour répandre la gloire de mon Père et ramener les hommes égarés au pasteur et au père de leurs âmes? Jésus-Christ avait fixé l'époque de sa prédication à sa trentième année. Cependant, pareil à ce soleil visible qui, avant de se montrer sur l'horizon et de frapper nos yeux de ses rayons éblouissants, dissipe peu à peu les ténèbres, et fait précéder son apparition des rayons de sa lu-

mière; le soleil de justice, avant de se lever sur le monde, lui fit entrevoir un instant sa splendeur et son éclat. Ces explications étant une fois données sur l'évangile d'aujourd'hui, je vais aborder, mes frères, le dessein que je me suis proposé.

PREMIER POINT.

Le trait que nous venons de méditer, a eu pour occasion la loi qui ordonnait à tout enfant mâle du peuple d'Israël de se présenter trois fois dans l'année devant le Seigneur, c'est-à-dire, au lieu où il était principalement honoré. Cette loi ayant pour objet un acte de religion, il est opportun de donner quelques explications sur cette vertu. La religion, mes frères, est cette vertu par laquelle nous rendons à Dieu l'honneur qui lui est dû comme au premier principe de tout ce qui existe. Toute cause intelligente a droit à un certain honneur, à une certaine estime, de la part de l'être intelligent sur lequel elle a exercé son action. Rien de plus légitime, par exemple, que l'honneur et le respect du fils envers son père, du disciple envers son maître, du citoyen envers le prince qui le gouverne. Comme Dieu possède tous ces titres à nos yeux et bien au delà, vu qu'il est notre principe et notre fin suprême, il a un droit incontestable et suprême à ces mêmes hommages. Non-seulement la grâce, mais encore la nature nous incline à lui payer ce tribut. La même force intérieure et secrète qui nous excite à aimer nos parents, excite aussi en nous le respect et l'amour de Dieu notre créateur et notre père, de celui de qui nos parents eux-mêmes ont reçu l'existence qu'ils nous ont transmise. Quoi de plus naturel, remarque saint Basile, que d'aimer ceux dont nous avons reçu le jour, et dont nous ne cessons de recevoir les bienfaits? Or, Dieu étant le père et l'auteur du genre humain qu'il conserve et qu'il comble de dons innombrables, quoi de plus naturel que de le respecter et de l'aimer? Aussi n'y a-t-il jamais eu de nation, si barbare qu'elle fût, qui n'ait rendu un culte à la Providence qui dirige ce vaste univers. De plus, rien encore de plus conforme à la nature que ce souhait exprimé dans l'Oraison dominicale : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. » Les esprits bienheureux, depuis l'instant de leur créa-

tion, n'ont pas cessé de pratiquer cette volonté adorable; jamais ils n'ont, même un seul instant, négligé les désirs de ce Dieu qui leur accorde une ineffable félicité. Et nous, qui habitons un monde sorti des mains de Dieu, qui jouissons de ses bienfaits, nous serions indifférents à l'accomplissement de sa divine volonté? Laissons aux manichéens l'erreur de refuser au Seigneur la création des choses visibles : laissons-leur aussi leur négligence à l'endroit du Dieu dont ils croient n'avoir rien reçu. Eloignés comme nous le sommes de leur folie, nous devons l'être également de leur conduite. En conséquence, soyons soumis sur la terre à la volonté de Dieu, comme les anges le sont dans le ciel. Si le ciel a été créé pour eux, la terre a été créée pour nous. Si les anges vénèrent, louent et contemplent sans relâche leur auteur, vénérons-le de notre côté, louons-le sans relâche, et ayons-le toujours présent devant les yeux de notre âme. L'homme devrait s'oublier lui-même, plutôt que d'oublier son Créateur; le souvenir de son Dieu, selon la remarque de saint Grégoire le Théologien, devrait lui être plus familier que la respiration.

Vous voyez, mes frères, combien strictement nous sommes obligés à honorer celui auquel nous devons l'existence et la vie. C'est l'accomplissement de cette obligation qui est l'objet de la vertu de la religion. C'est vous dire assez quelle en est la dignité. Aucune vertu ne se rapproche davantage des vertus théologales; car, si celles-ci ont Dieu pour objet immédiat, celle-là a pour objet immédiat le respect et le culte qu'il faut lui rendre. La différence, comme vous le remarquerez aisément, n'est pas grande. Cette vertu de religion a ses racines dans le cœur de l'homme, et c'est par elle que l'homme, d'après Lactance, diffère principalement des autres animaux, lesquels sont incapables de rendre à Dieu un culte quelconque. D'après les philosophes, c'est la raison qui nous en distingue; d'après Cicéron et Quintilien, c'est le langage. Quoi qu'il en soit de la valeur de ces opinions, je constate une chose, à savoir que l'on trouve dans les animaux quelques indices d'intelligence. La manière dont les oiseaux construisent leurs nids, dont plusieurs animaux disposent leurs tanières, la facilité avec laquelle les perroquets et les pies répètent nos paroles, ne per-

mettent pas d'en douter. Mais ce que vous ne verrez pas chez eux, ce sont les indices d'une religion et d'un culte quelconque. D'où je conclus que rien n'est plus propre que la religion à distinguer l'homme du reste de la nature. J'en conclus encore, que ces hommes dont la vie s'écoule dans l'oubli de Dieu, dont les yeux ne s'élèvent jamais vers le ciel, dont la pensée n'a jamais envisagé avec effroi les jugements à venir, dont la bouche ne prie jamais; j'en conclus, dis-je, que ces hommes, et il n'y a malheureusement que trop de chrétiens parmi eux, sont déchus de leur dignité, et qu'ils se ravalent au-dessous des nations les plus sauvages et les plus stupides.

SECOND POINT.

Assurément, de tous les actes de religion que prescrivait la loi mosaïque, un des plus frappants était cette comparution des enfants d'Israël devant le Seigneur, quelque distance qui les séparât de Jérusalem, pour y adorer leur Créateur, lui offrir des sacrifices, s'acquitter de leurs promesses envers lui, et le remercier de ses bienfaits.

Mais pourquoi, direz-vous, leur désigner un lieu dont ils étaient quelquefois fort éloignés, quand Dieu est partout et qu'il peut être honoré et adoré en tout lieu? Est-ce qu'il n'est pas esprit, et qu'il ne cherche pas des serviteurs qui l'adorent en esprit et en vérité? Il n'était pas à Jérusalem le Prophète royal, lorsqu'il disait au Seigneur : « Mon âme s'est troublée en moi : c'est pourquoi je me souviendrai de vous sur la terre du Jourdain, près d'Hermon et de la petite montagne, » *Ps.* XLI, 7, ou bien, suivant quelques interprètes, « près d'Hermon et de la montagne Mizaar. » Lorsque je suis sous l'étreinte poignante de la douleur, semble dire le saint roi, alors j'ai recours à vous, mon unique espérance et mon salut. Exilé de la maison paternelle, j'erre dans les vastes solitudes du Jourdain, dans les forêts séculaires d'Hermon et de l'inhospitalier Mizaar, privé de tout, manquant de tout, excepté de votre présence, ô mon père, qui réjouit mon âme où je vous adore comme dans un sanctuaire. Voici ce qu'écrivait saint Jérôme de son séjour dans un affreux et vaste désert : « Des montagnes escarpées,

des gorges profondes, des rochers stériles, tels étaient les lieux que je choisissais de préférence pour prier. Souvent, et le Seigneur est témoin de la vérité de ce que j'avance, après avoir répandu des larmes abondantes, après avoir tenu mes yeux longtemps élevés vers le ciel, je me croyais transporté au milieu des anges. » Non-seulement un homme religieux transforme un désert en un lieu de prière, mais Jonas put élever son cœur vers Dieu dans le ventre du monstre qui l'avait englouti. « Et Jonas invoqua le Seigneur du fond des entrailles du monstre marin ; et il lui dit : J'ai crié vers le Seigneur dans ma tribulation, et il m'a exaucé. » *Jon.* II, 2, 3. Si tout lieu est propre à la prière, pourquoi cette loi qui fixe aux Israélites un lieu déterminé? Je l'avoue, mes frères, tout lieu est bon pour prier, car l'homme n'a besoin pour prier que de lui-même et de la chambre fermée de son cœur. Mais il y a eu toujours des âmes faibles, qui ont besoin du secours des choses extérieures. Les âmes parfaites se conduisent beaucoup plus par la raison que par les sens ; les âmes imparfaites, au contraire, se conduisent beaucoup plus par les sens que par la raison : dans les unes, c'est l'esprit qui domine ; dans les autres, c'est la chair. Et voilà pourquoi ces dernières jugent les choses saintes, moins d'après leur valeur réelle, que d'après l'appareil dont on les entoure. Aux personnes de cette classe, il faut présenter les choses sacrées avec la pompe extérieure la plus grande possible, si l'on veut leur inspirer des idées et une vénération en rapport avec ce qu'elles méritent. Elles feront bien, pour ce qui les regarde, de fréquenter les temples et les offices divins. Le saint lieu, les cérémonies qui s'y accomplissent, l'harmonie des chants religieux, l'éclat des autels, les ornements des prêtres, le maintien des fidèles qui viennent y adorer le Seigneur, toutes ces choses réveilleront la piété endormie des personnes charnelles, en même temps qu'elles augmenteront la piété des personnes spirituelles. Et ne vous étonnez pas, mes frères, de cela : l'appareil splendide dont était entouré Salomon, le nombre, le costume, les fonctions de ses serviteurs, les sacrifices qu'il offrait tous les jours dans le temple, frappèrent la reine de Saba de la plus vive admiration. III *Reg.* x, 5. Pourquoi le spectacle de la magnificence de nos

pompes religieuses n'inspirerait-elle pas à nos cœurs des sentiments de dévotion et d'amour ? Comme les Ariens parcouraient Constantinople le samedi, en chantant des hymnes infectées de leurs erreurs, saint Jean Chrysostome, craignant que les âmes simples n'en souffrissent, rassembla son peuple dans les églises et l'y occupa à chanter d'autres hymnes où la véritable doctrine était exposée. Avec les secours que lui fournit l'impératrice Eudoxie, il se procura encore des croix d'argent que l'on éclairait avec des chandeliers d'argent ; et tout cela, pour impressionner favorablement et pieusement le commun des fidèles. *Socrat., Hist. eccles.*

Vous comprenez maintenant, mes frères, la raison qui avait présidé à la loi dont nous nous occupons en ce moment. Que cette loi d'après laquelle les enfants d'Israël devaient, au prix de longs voyages, se présenter trois fois l'an dans le temple où étaient conservées les tables de la loi et l'arche d'alliance, vous apprenne avec quel empressement vous devez accourir vers les sanctuaires où repose, par un bienfait inestimable du Seigneur, le corps de Jésus-Christ et Jésus-Christ lui-même tout entier. O bonté, ô charité, ô providence adorables de notre Dieu ! Il a voulu demeurer avec nous par le moyen de ce sacrement, partager notre exil, entouré de ses candélabres d'or, c'est-à-dire de ses églises, *Apocal.* II, 1, afin de nous diriger, de nous instruire, de nous protéger, et de nous prodiguer ses soins paternels. Et pourquoi serait-il resté sous les espèces sacramentelles, sinon pour notre avantage ? Allez donc, mes frères, offrir vos adorations à ce Dieu si bon ; rassemblez-vous autour de ses tabernacles, et témoignez-lui par vos prières votre foi inébranlable en son amoureuse présence. On voit tous les jours des personnes pieuses entreprendre une traversée périlleuse pour aller adorer à Jérusalem le tombeau qui garda trois jours son corps sacré. Mais, je vous le demande, lequel des deux l'emporte en dignité, le tombeau du Seigneur ou le corps qui y fut renfermé ? Comme disait Notre-Seigneur aux Pharisiens, lequel est le plus grand, du présent que l'on dépose sur l'autel, ou de l'autel qui sanctifie le présent ? N'est-ce pas l'autel ? n'est-ce pas conséquemment le corps du

Sauveur? Alors, pourquoi ces nombreux pèlerinages en Terre-Sainte, et pourquoi ce peu d'empressement de la plupart des chrétiens à visiter, non le sépulcre du Sauveur, mais le Sauveur lui-même, duquel ils pourraient obtenir les moyens de faire sûrement leur salut? Les mages vinrent des extrémités de l'Orient pour adorer le nouveau roi des Juifs, qu'ils auraient pu aussi bien adorer chez eux en esprit; et nous, insensibles à cet exemple, nous n'avons pas le courage de faire les quelques pas qui nous séparent de la maison de notre Dieu.

Et que dire, mes frères, des chrétiens qui ne vont même pas à l'église pour y entendre la messe, les jours où les lois ecclésiastiques et divines les y obligent? Que dire de ces maîtres qui négligent de procurer à leurs serviteurs l'instruction religieuse nécessaire, et de les envoyer aux saints offices quand ils y sont obligés? La conséquence immédiate de cette incurie est que ces malheureux deviennent la proie de toute espèce de vices. Sans religion aucune, sans crainte de Dieu, sans aucune connaissance des choses divines, comment vivraient-ils autrement que dans les ténèbres et dans le mal? Parlerai-je encore de ces malheureuses femmes qui, exaspérées de la perte de leur époux, vomissent feu et flammes contre Dieu et contre ses sanctuaires? Elles ne savent donc pas que l'unique soulagement, l'unique remède à leurs maux, c'est la prière. « Que la veuve véritablement veuve et désolée espère en Dieu, dit saint Paul, et qu'elle consacre à la prière ses jours et ses nuits. » I *Tim.*, v, 5. A la place de leurs maris, l'Apôtre offre à ces veuves le Christ; à la place des consolations humaines, il leur offre des consolations divines, et il leur indique le moyen de les obtenir. Or, plus elles en ressentiront le besoin, plus elles doivent fréquenter la maison de la prière. Voyez la sainte veuve dont parle l'Evangile, Anne la prophétesse; elle ne s'éloignait pas du temple, où elle passait les jours et les nuits dans les jeûnes et dans les prières. Je ne réclame pas cependant de la part des femmes une trop grande fréquentation de la maison de Dieu; mais je les condamne, si elles s'en éloignent continuellement.

J'adresserai la même recommandation aux jeunes filles; qu'elles aillent souvent dans les temples du Seigneur. Et que feraient-elles

seules dans leur maison, si leurs parents vont assister les jours de fête aux saints offices? Quelle idée se feront-elles de notre religion sainte, si, arrivées à l'âge de vingt ans, elles n'ont presque jamais entendu la parole de Dieu, ni assisté à ses solennités? Telle aura été leur jeunesse, telle sera leur vieillesse; car il est écrit : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* Prov. XXII, 6. C'est un fait d'expérience, que l'oubli et l'ignorance des choses divines réduisent l'homme à une sorte de paganisme sauvage et brutal. Pareille aux vergers qui, faute de culture, se couvrent de ronces et de broussailles, leur âme, privée de la culture de la religion, se revêt d'habitudes grossières et vraiment païennes. De là ces mots du Psalmiste : « Est-ce que les ténèbres connaîtront vos merveilles; est-ce que la terre de l'oubli connaîtra votre justice? » *Ps.* LXXXVII, 13. La terre de l'oubli, c'est la terre qu'habitent les malheureux qui vivent dans l'éloignement des choses saintes et de la maison de Dieu. Une sorte de rouille obscurcit leur intelligence; et incapables d'acquérir la connaissance des œuvres admirables de Dieu, incapables par suite de réprimer leurs passions, ils s'abandonnent aveuglément à leur violence. La religion est le gouvernail qui nous sauve du naufrage au milieu des tourmentes de la vie : ce gouvernail perdu, qu'attendre, sinon la perte inévitable de l'innocence, qui vient se briser contre l'écueil des vices, et la perte imminente du salut éternel?

Dans la loi qui fait le sujet de ces réflexions, mes frères, une chose vous a peut-être frappés : c'est qu'elle ne fait aucune mention des femmes; et pourtant les femmes ne sont pas moins astreintes que les hommes à la pratique des devoirs religieux et à la fréquentation de la maison de Dieu. Ce silence, qui vous étonne, va au contraire vous révéler la sagesse du législateur. Il y a pour l'homme une foule de moyens par lesquels il peut acquérir l'estime de ses semblables; la femme n'a pas tous ces moyens : l'estime pour elle dépend d'une seule chose, de l'honneur, dont le protecteur vigilant est la chasteté. Quand une femme a perdu ce bien précieux, on ne la regarde plus : ce qui inspirait à l'Ecclésiastique ces paroles : « La femme sans honneur est foulée par les passants

comme la fange des rues. » *Eccli.* IX, 10. Quoique innocente, et pure de toute participation volontaire au crime de Tarquin, Lucrèce ne se croyait plus digne du respect et de l'estime de son époux, et elle crut devoir se laver de cette tache en se donnant la mort. C'est pourquoi, si nous devons tous veiller sur ce bien précieux que Salomon préfère aux parfums les plus rares, les femmes ont encore plus de raison de le faire, parce que leur vertu constitue leur trésor, leur dot et leur patrimoine les plus estimés. Qu'elles y prennent garde, un souffle suffit quelquefois pour ternir leur réputation. « La vertu chez les femmes, disait saint Jérôme, est une tendre fleur qui se flétrit à la plus légère brise, surtout lorsqu'elles sont à l'âge des passions, et qu'elles n'ont pas pour s'en défendre l'autorité protectrice d'un époux. » Or Dieu, à la sagesse duquel rien n'échappe, ne voulut pas, en médecin habile, guérir un membre au détriment de l'autre ; il ne voulut pas que la chasteté fût compromise par la religion, d'autant plus que la religion ne saurait lui plaire sans la chasteté. En conséquence, il ne fit aucune mention des femmes dans cette loi, afin que la longueur du voyage, les accidents qui en sont inséparables, ne vinssent pas à ternir leur vertu et leur renommée. Une telle conduite du souverain législateur apprend aux femmes chrétiennes qu'elles doivent fuir le grand jour, aimer la solitude, se plaire dans le repos, éviter les regards des hommes avec plus de soin, qu'elles n'en mettraient à éviter les regards empoisonnés du basilic. A ce prix seulement elles conserveront intact le trésor de leur vertu. Qu'elles se rappellent le funeste exemple de Dina, dont la curiosité causa, avec sa propre perte, la perte des habitants de Sichem. « Dina sort pour faire paître les troupeaux de son père, dit saint Bernard à ce propos ; et tandis qu'elle perd son honneur, son père perd un de ses enfants. O Dina, quel besoin avais-tu de voir des femmes étrangères ? quelle nécessité, quelle utilité t'y détermine ? Tes regards sont innocents, il est vrai, mais ceux des autres ne le sont pas de même. Tu les portes çà et là par curiosité ; mais on te regarde avec une curiosité encore plus grande. Qui croirait que ta vaine curiosité, ou ta vanité curieuse, si on le préfère, va causer ton malheur et celui des tiens, comme de tes ennemis ? »

TROISIÈME POINT.

Une autre question, mes frères, est encore soulevée par l'objet de la loi qui nous occupe. Si tous les hommes allaient à Jérusalem, et laissaient ainsi les villes sans soldats, comment ces villes pouvaient-elles être défendues contre leurs ennemis? Les pays environnants étaient habités, en effet, par les Moabites, les Ammonites, les Iduméens, les Philistins, les Jébuséens, les Madianites, tous ennemis jurés du peuple juif, lesquels ne négligeaient aucune occasion de porter le ravage chez leurs voisins. La sagesse du législateur a encore remédié à ce danger. « Lorsque le Seigneur aura étendu tes frontières, est-il écrit dans l'Exode, *Exod.* XXXIV, 24, et que tu viendras te présenter trois fois l'an devant lui, la terre que tu habites n'aura rien à craindre des embûches de tes ennemis. » Ainsi Dieu même, l'auteur de la loi, se charge de garder le royaume, quand il faudra l'accomplir : et certes, il eût été difficile de trouver une plus sûre défense. « Comme un lion rugissant, ou comme le petit du lion, lorsque les bergers viennent en grand nombre pour lui ravir sa proie, ne tremble pas à leur voix, et n'est pas effrayé de leur multitude ; ainsi le Seigneur des armées descendra pour combattre sur la montagne de Sion. » *Isai.* XXXI, 4. Telle est l'idée que le Prophète nous donne de la protection du Seigneur.

Du reste, mes frères, toutes les fois que les ordres de Dieu paraissent soulever quelques obstacles, Dieu même a soin de les dissiper, afin que ses ordres puissent être fidèlement et commodément exécutés. Il enjoint à son peuple de laisser reposer la terre chaque sept ans, et d'abandonner tout ce qu'elle rapporterait cette année-là aux pauvres, dont la Providence soulageait ainsi les besoins. Mais que mangerons-nous, que boirons-nous cette année-là, pouvaient demander les Israélites? Comment vivre, si nous ne recueillons rien? « Je bénirai la sixième année, leur répond le Seigneur, et elle portera pour trois ans ; vous sèmerez la huitième année, et jusqu'à la nouvelle récolte, vous mangerez les fruits de la dernière. » *Lev.* XXV, 20-22.

De ces lois découlent pour nous, mes frères, deux vérités im-

portantes. La première, c'est qu'il ne faut pas nous décourager, si l'accomplissement de la volonté divine soulève quelques difficultés. Au contraire, nous devons compter sur le secours d'en haut, et espérer, ou bien que le Seigneur délivrera ses serviteurs fidèles de toutes ces difficultés, ou bien qu'il les récompensera de les avoir surmontées, en les comblant de ses biens, et pour le présent, et pour l'avenir. Nous en avons Dieu même pour garant. « Révèle tes voies au Seigneur, dit-il par la bouche du Prophète royal ; espère en lui, et il justifiera tes espérances. Et il rendra ta justice éclatante comme la lumière, et tes jugements comme le soleil à son midi. » *Ps.* xxxvi, 5-6. Vous êtes juge, témoin, avocat ; vous redoutez l'inimitié, la vengeance de certaines gens, si vous vous acquittez de vos devoirs. Levez les yeux de la foi vers le ciel, et fortifiez-vous dans la pensée que le Père céleste, dont vous exécutez les commandements, dont vous soutenez la cause, dont vous honorez la majesté, ne vous délaissera pas au temps de la persécution. Le ministre de la parole de Dieu craint de déplaire à ses auditeurs en les reprenant librement de leurs vices : qu'il ne faiblisse pas devant sa mission, et qu'il retrempe son ardeur et son courage dans les sentiments de sa confiance en Dieu. Et s'il a le bonheur de souffrir quelque chose pour la justice, il doit se féliciter de ressembler en cela aux prophètes, aux apôtres et à tous les saints personnages qui ont été persécutés avant lui. *Matth.* v, 12.

La seconde vérité que ces lois nous enseignent, c'est que, pour répondre aux desseins de Dieu, il faut régler notre vie d'après les lumières de la foi, et non d'après les lumières de la raison. Les hommes se rangent en trois grandes classes. Les uns suivent en tout les instincts sensibles, plutôt que la voix de la raison : pareils aux animaux, ils n'ont en vue que les avantages et les plaisirs corporels. D'autres se conduisent moins par les sens que par la raison, mais par une raison obscurcie. Ceux-là recherchent ordinairement la gloire et les honneurs, de préférence aux plaisirs du corps. D'autres enfin consultent avant tout la lumière et les enseignements de la foi, desquels ils ne voudraient s'écarter en aucune façon, pour justifier ce mot du saint roi David : « Vos témoi-

gnages sont l'objet de mes méditations, et votre justice anime tous mes desseins. » *Ps.* CXVIII, 14. De ces trois sortes de conduite, j'appellerai la première animale, la seconde humaine, la troisième chrétienne : car l'objet de la profession chrétienne est de conformer sa vie à sa foi, et de corriger au moyen de la foi les écarts de la raison, comme la raison corrige les écarts et les erreurs des sens.

La vie du chrétien est donc une vie de foi. Or, la vie de la foi consiste à ne jamais détourner ses regards de la loi de Dieu, à n'avoir d'autre règle que cette loi, et à tâcher de l'accomplir dans toute sa perfection. Les vrais chrétiens sont tellement soumis à la foi, qu'ils n'obéiront pas aux inspirations de la raison, si la foi ne les confirme et ne les approuve. Aussi la parole divine est-elle sans cesse présente à leur pensée : leur unique désir est de n'être jamais rebelles à la voix de leur Dieu, et de l'accomplir avec empressement. Ils ne se détermineront même pas à une action permise, sans avoir consulté la volonté divine, tant ils craignent de suivre des considérations qui lui seraient étrangères. C'est pour apprendre à son peuple à s'abandonner de la sorte à sa conduite, que le Seigneur le soumettait de temps en temps aux plus rudes épreuves, sauf toutefois à l'en retirer par son admirable providence, au moment où il semblait toucher à sa ruine. « Il t'a affligé par la disette, lui disait Moïse, et il t'a donné la manne en nourriture, afin de te montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » *Deut.* VIII, 3. Comme s'il eût dit : En te secourant au milieu de ta détresse d'une manière merveilleuse, le Seigneur a voulu t'apprendre à recourir désormais, quand tu te trouveras réduit à une semblable nécessité, à celui dont tu as expérimenté la bonté et la puissance.

Si Dieu, mes frères, prit à tâche de confirmer de plusieurs façons cette doctrine, il faut en chercher l'explication dans la difficulté que ressent la créature raisonnable de sacrifier ses lumières naturelles à la lumière supérieure de la foi. La raison montre à l'homme les obstacles humainement insurmontables de l'accomplissement de la loi de Dieu ; la foi, au contraire, forte du secours

divin, lui déclare qu'il n'a point à les craindre. Or, dans ce conflit de la raison et de la foi, suivre celle-ci de préférence à celle-là, c'est un acte au-dessus de nos forces naturelles. Les autres vertus chrétiennes, quoique ayant la grâce pour premier principe, s'accordent en plus d'un point avec la droite raison; mais la foi, toute surnaturelle et céleste, n'a aucun point de commun avec elle. J'avancerai même que nul acte de vertu ne coûte plus qu'un acte de foi, quand elle a pour objet de nous inspirer de la confiance au milieu des dangers. La chasteté, l'obéissance, la patience, l'humilité, la mortification n'ont pas été entièrement étrangères aux philosophes de l'antiquité ; et plusieurs en ont compris et proclamé la dignité. Mais avoir cette foi vive et ardente qui méprise les difficultés présentes, et n'a égard qu'aux biens invisibles, c'est le privilége d'un très-petit nombre de fidèles. Autrement, le Sauveur aurait-il prononcé cette parole : « Pensez-vous que le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra, trouvera de la foi sur la terre ? » *Filius hominis veniens, putasne inveniet fidem in terra ?* Luc. XVIII, 8. La foi du grand ami de Dieu, de Moïse, faiblit elle-même aux eaux de la Contradiction ; et cette défaillance lui ferma l'entrée de la terre promise. *Deut.* I, 37.

Suppliez donc, mes frères, l'auteur de tout don parfait d'augmenter en vous cette précieuse lumière de la foi, afin que, après avoir marché en dignes enfants de Dieu, pratiqué ses prescriptions, méprisé les jugements d'un monde pervers, vous méritiez de contempler dans sa gloire sa beauté infinie. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.
Voilà que votre père et moi vous cherchions, remplis de douleur. *Luc,* II, 48.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Une distance infinie sépare, vous le savez, le Créateur de ses créatures. Mais ce qui me frappe aujourd'hui, c'est, d'une part, l'immutabilité de Dieu au sein de l'éternité; de l'autre, les changements sans nombre que subissent tous les êtres créés; changements d'autant plus fréquents, que leur nature les éloigne davantage de l'image de leur auteur. Les lois qui régissent les corps célestes ont quelque analogie avec cette loi de la création. Les révolutions de ces corps sont de deux sortes : l'une consiste dans le mouvement qu'ils exécutent sur eux-mêmes; l'autre dans celui qu'ils exécutent autour du soleil. Plus ils sont éloignés du soleil, et plus la première de ces révolutions est lente, plus l'espace parcouru est considérable. Le soleil au contraire n'a pas de révolution sensible : il est le centre immobile autour duquel les astres gravitent. Il en est de même du Créateur considéré dans ses rapports avec les créatures. Autour de son éternelle immutabilité, comme autour d'un centre, ces dernières accomplissent leurs révolutions, leurs changements, qui sont d'autant plus restreints, qu'ils s'accomplissent plus près de leur centre divin. Aussi, considérez cette misérable terre; elle est le théâtre de changements, de variations continuelles. Il serait impossible d'énumérer les variations des saisons et de l'atmosphère dont nous sommes les témoins. L'homme lui-même, que de changements ne subit-il pas dans son âme et dans son corps! Et Job avait raison de conclure

le dénombrement de ses misères par celle-ci : « Qu'il ne demeurait jamais dans le même état. » *Job*, XIV, 2. Pour ne parler que des changements dont l'âge est le principe, considérez aujourd'hui les traits d'un homme ; dans quinze ans d'ici, vous aurez de la peine à le reconnaître. Il serait inutile de rappeler les maladies, les chagrins, les afflictions, les soucis, les sentiments de toute espèce par lesquels nous passons. Dans la vie, la tristesse se trouve toujours mêlée à la joie, le deuil succède ordinairement au bonheur, et la fin d'une épreuve est le commencement d'une autre.

Cela étant, mes frères, n'est-ce pas une folie de placer dans cette vie caduque et passagère son espérance, son amour, sa félicité? Est-ce qu'elle n'est pas plus rapide que les eaux d'un torrent, plus capricieuse et plus orageuse que les eaux de la mer, plus instable que les feuilles d'un arbre agité par le vent? N'est-ce pas une folie plus grande encore de sacrifier à ces biens futiles et vains, de mettre après eux les biens immuables que nous promet la libéralité divine? Qu'adviendra-t-il de ces insensés, sinon qu'ils périront avec l'objet de leurs rêves et de leurs illusions, et qu'ils seront enveloppés dans sa ruine?

Mais où tendent ces considérations, me demanderez-vous? A vous faire comprendre que le cœur de la bienheureuse Vierge Marie n'a pas non plus été exempt de toute vicissitude. Vous l'avez vu ce cœur, dans les fêtes que nous venons de célébrer, ravi de joie, transporté d'allégresse : soit qu'elle conçoive dans ses chastes entrailles, à la parole de l'ange, le Fils de Dieu fait homme; soit qu'elle visite sa cousine Elisabeth, et qu'elle excite les tressaillements de l'enfant renfermé dans le sein de cette sainte femme; soit qu'elle mette au monde son premier-né sans douleur et sans aucune atteinte à son intégrité; soit qu'elle entende les chants joyeux des anges, qu'elle contemple les bergers adorant son divin Fils, et les mages lui offrant leurs présents, elle n'éprouve qu'un seul sentiment, celui du bonheur. Maintenant, ô bienheureuse Vierge, il est temps que vous fassiez l'expérience des misères dont la vie humaine est tissue. Ce n'est pas, à proprement parler, une vie véritable, que la vie d'ici-bas; c'est plutôt un exil, un océan plein d'écueils et de tempêtes, une vallée de malheurs, de

chagrins et de larmes, où rien n'est serein, rien n'est solide, rien n'est durable; où le ciel ne conserve jamais longtemps le même aspect; où les tourmentes, les ouragans se déchaînent sans cesse contre les infortunés mortels; où l'atmosphère change d'état depuis le matin jusqu'au soir; où la fin n'est jamais telle que le présageait le commencement; où le Maître et le Créateur de cet univers ne fait briller un instant à nos yeux sa lumière, que pour nous la retirer aussitôt et éprouver notre fidélité. Aussi, ces joies de la naissance du Sauveur s'évanouissent bientôt. Quarante jours après, le vieillard Siméon annonce à Marie la passion de son Fils et le glaive qui percera son propre cœur. *Luc*, II, 35. Hérode cherche l'enfant pour le frapper, et tâche de l'envelopper dans un vaste carnage. *Matth.* II, 13. La jeune Vierge est contrainte de fuir par une nuit obscure, de résider sept années dans un pays d'idolâtres dont les erreurs et les abominations étaient pour son âme un sujet d'incessante torture. Au retour de cet exil, elle abandonne la Judée, dans la crainte qu'Archélaüs n'ait hérité de l'impiété de son père, et elle se retire en Galilée. Enfin, aujourd'hui elle perd son enfant, et elle ne le retrouve qu'après trois jours d'horribles anxiétés, d'indicibles tourments dont ses paroles trahissent le secret : « Voilà que votre père et moi vous cherchions, navrés de douleur. » *Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.*

PREMIER POINT.

C'est dans les termes suivants que l'Evangile raconte l'occasion de ce martyre du cœur de la sainte Vierge : « Lorsque Jésus avait douze ans, ses parents étant montés à Jérusalem selon la coutume du jour de Pâques, comme ils s'en revenaient après y avoir passé les jours de cette solennité, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas. Et croyant qu'il était avec leurs compagnons, ils cheminèrent une journée, et ils le cherchaient parmi leurs proches et leurs amis; et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. » Que Jésus ne soit pas retrouvé parmi ses proches, rien d'étonnant, parce qu'il se dérobe quelquefois à eux. « Sors de la terre que tu habites, de la maison de ton père et de tes proches, » est-il dit à Abraham,

lorsque Dieu lui révèle les moyens de le trouver. *Gen.* XII, 1. Il tient un semblable langage à l'âme qu'il prend pour épouse : « Ecoute, ma fille, et considère, et incline ton oreille : oublie ton peuple et la maison paternelle : » *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui.* Ps. XLIV, 11. Les parents et les proches aiment leurs enfants, et les enfants leurs parents, en tant qu'ils leur sont unis par les liens de la chair et du sang. De là cette éducation molle, délicate et préjudiciable à la vie de la grâce qu'ils leur donnent, ne remarquant pas qu'agir ainsi c'est susciter à l'Esprit de Dieu un redoutable adversaire; car il est écrit : « Celui qui traite son serviteur dès son enfance avec toute espèce de ménagements, finira par le trouver rebelle. » *Prov.* XXIX, 21.

C'est pour cette raison qu'on nous conseille de nous défier de l'amour de nos proches, sans parler des soucis, des inquiétudes, des affaires que nous suscitent ces affections réciproques. En effet, l'amour, quand il est partagé, rend toutes choses communes, le bien et le mal, la prospérité et l'adversité. « Or, d'après l'Apôtre, aucun de ceux qui combattent sous l'étendard du Seigneur, ne doit se mêler des affaires du siècle, s'il veut être agréable à celui qu'il a choisi pour maître. » II *Tim.* II, 4. « Laissez les morts ensevelir les morts, » *Matth.* VIII, 22, disait le Sauveur à ce jeune homme de l'Evangile qui lui demandait, avant de se ranger à sa suite, le temps de rendre les derniers devoirs à son vieux père. C'était prêcher clairement le détachement des parents, et le danger de trop accorder à cet ordre d'affections, lorsqu'on se destine à vivre selon l'Evangile. Aussi ne verrez-vous jamais Jésus-Christ rechercher et fréquenter ses proches, joignant de cette façon la leçon et l'exemple.

Joseph et Marie reviennent donc à Jérusalem, qu'ils parcourent dans tous les sens, en indiquant les marques auxquelles on pourrait reconnaître leur enfant. Leurs recherches durèrent trois jours, pendant lesquels le tendre cœur de la sainte Vierge subit les plus affreux déchirements. Assurément elle n'avait pas mérité cette épreuve par ses fautes, elle qui n'avait pas une seule imperfection à se reprocher; ses souffrances n'étaient pas non plus nécessaires à

la rédemption des hommes, puisque Notre-Seigneur devait seul l'accomplir. Mais Dieu le permit, et pour augmenter les mérites de sa mère, et pour adoucir nos propres souffrances. Comme l'exemple des souffrances et des peines de Jésus, l'exemple des souffrances et des peines de Marie nous soutient et nous console dans nos épreuves. La pensée qui tourmente quelquefois les hommes religieux au milieu de l'adversité, c'est la pensée d'être abandonnés de Dieu, d'être privés de son amitié et de sa grâce, et d'être livrés en conséquence en jouet à la fortune. Ils devraient plutôt se persuader le contraire : Dieu les frappe non dans sa colère, mais dans sa miséricorde; et, pour en être plus pesants, ses coups n'en sont que plus salutaires. Et quelle preuve plus forte Dieu pourrait-il nous en donner, que d'assujettir son innocente et sainte mère aux souffrances qui navrèrent son cœur aux diverses époques de la vie mortelle de son enfant? Sa joie fut sans mélange jusqu'à la présentation de Jésus au temple; mais depuis ce moment, il n'y eut pas de joie que n'empoisonnât le souvenir de la prophétie du saint vieillard Siméon.

En affligeant les hommes de ertaines calamités, Dieu se propose souvent encore de les résoudre à implorer son assistance divine. Ces paroles du Roi-Prophète nous en fournissent la preuve : « Couvrez leur visage d'ignominie, Seigneur, et ils invoqueront votre saint nom. » *Psalm.* LXXXII, 17. Les calamités secouent les hommes dans leur sommeil; elles les tirent de la torpeur, les relèvent de leurs chutes, châtient leur témérité, leur rappellent leur condition, et les poussent à recourir à leur Créateur. Pour se convertir, il fallut que Nabuchodonosor, le monarque orgueilleux des Assyriens, eût été chassé de son royaume, et qu'il eût partagé sept ans le sort des bêtes sauvages. Au bout de ce temps, il leva enfin ses yeux vers le ciel, il bénit le Très-Haut, et proclama que de sa puissance dépendait le sort des rois de la terre. *Dan.* IV, 31. Une terrible maladie arracha seule à l'impie Antiochus, l'ennemi du culte du vrai Dieu, le persécuteur du peuple fidèle, le dévastateur du temple et de la cité sainte, cet aveu tardif : « Il est bon d'être soumis envers Dieu, et de ne pas s'égaler à lui. » II *Mach.* IX, 12. C'est seulement dans sa captivité, qu'après avoir inondé

Jérusalem du sang des prophètes, Manassé revint à de meilleurs sentiments. II *Paral.* XXXIII, 13. Tout en cherchant à se guérir de la lèpre qui le dévorait, le Syrien Naaman recouvre avec la santé du corps celle de l'âme. IV *Reg.* V, 17. Un officier implore du Sauveur la guérison de son fils mourant; il en reçoit le don précieux de la foi pour lui et pour toute sa famille, *Joan.* IV, 53. Ce que de longues et nombreuses instructions n'auront pu nous persuader, une maladie, un malheur nous le persuade; en sorte que, selon le mot du Prophète, « l'adversité seule donne quelquefois l'intelligence. » *Isai.* XXVIII, 19. Qu'une mort prématurée nous enlève un enfant, un époux, une épouse bien-aimée, aussitôt plus de fêtes, de jeux, de festins : la lumière du jour nous devient même odieuse. On recherche de préférence les ténèbres, et l'on sent plus vivement que jamais l'inconstance, la vanité, le néant des choses de ce monde, et on n'éprouve aucune peine à les mépriser. Que si l'on voit des personnes ne tenir aucun compte de ces graves enseignements, la faute en est non pas au maître, mais à la faiblesse de l'élève. Saint Chrysostome compare les tribulations à un breuvage amer dont l'effet est de rendre la santé. Cependant, de même que certains estomacs ne peuvent pas supporter ces breuvages, quelque salutaires qu'ils soient, de même les tribulations ne servent de rien à certaines personnes, et cela à cause de leur imbécillité ou de leur perversité. Le Seigneur, dans son Evangile, parle de deux maisons, l'une bâtie sur le roc, l'autre sur le sable : une tempête s'étant déchaînée, la première demeura debout, la seconde s'écroula. Mais la cause de sa ruine, c'était non pas la violence de la tempête, mais le peu de solidité de ses fondements. *Matth.* VII, 27. Pareille au feu, l'épreuve nous rend plus purs que l'or. *Eccli.* II, 5. Tobie, Job et une foule d'autres saints ont dû l'éclat de leur sainteté au feu de la tribulation. Comme les parfums précieux, qui répandent une odeur d'autant plus suave, que leurs parties sont plus tenues ou qu'elles sont soumises à l'action du feu, les martyrs ont répandu une admirable odeur sous les coups qui les broyaient et la flamme qui consumait leurs membres. Or, tous les chrétiens qui pratiquent la véritable piété, étant destinés à répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, il est naturel qu'ils su-

bissent, eux aussi, l'étreinte des tribulations. C'est pourquoi saint Bernard compare le juste au firmament, lequel, tout en conservant la même sérénité, ne paraît jamais plus beau que lorsque la nuit le revêt d'astres étincelants. Ainsi brillait aux yeux de Dieu celui qui disait : « Vous avez éprouvé mon cœur, ô mon Dieu, et vous l'avez visité dans les ténèbres : vous m'avez éprouvé par le feu, et l'iniquité n'a pas été trouvée en moi. » *Ps.* XVI, 3. Estimez donc, mes frères, les tribulations, puisqu'elles rendent notre âme si belle aux yeux de son Créateur.

SECOND POINT.

Dieu voulut mettre un terme aux larmes de sa mère. La pieuse Vierge se dirige vers le temple, et elle y retrouve celui qu'elle n'avait pu retrouver au milieu de ses proches. C'est qu'il faut chercher chaque chose en son lieu. Or « le Seigneur habite dans son temple; dans le ciel est son trône. » *Ps.* x, 5. Que les esprits bienheureux le cherchent dans le ciel; pour nous, qui sommes sur la terre semblables à des vermisseaux, nous le chercherons dans son temple, dans la maison de la prière. Il ne saurait nous tromper, celui qui a dit : « Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. » *Matth.* VII, 7. Oh! que de fois, mes frères, l'âme qui croyait avoir perdu son Dieu l'a retrouvé dans son temple, après lui avoir adressé une prière fervente! Mais à quels signes reconnaîtrai-je sa présence? me demanderez-vous. Apprenez-le de la bouche de saint Bernard : « Sa présence, je l'ai connue à un mouvement de mon cœur. La fuite des vices, la répression de mes appétits charnels m'ont révélé sa puissance. La facilité avec laquelle je découvrais mes fautes les plus cachées m'a montré la profondeur de sa sagesse. Par la réforme de mes mœurs, j'ai expérimenté sa mansuétude; au renouvellement complet de mon intérieur, j'ai entrevu l'éclat de sa beauté; et le spectacle de toutes ces merveilles réunies a découvert sa grandeur à mes yeux stupéfaits. » *Bern. sup. Cant. serm.* LXIV. Tels sont les signes auxquels on reconnaîtra en soi la présence de Dieu; mais sachons bien que la connaissance de ces signes est proportionnée à l'ardeur avec laquelle on se livre à l'oraison.

Vous me direz peut-être : Lorsque je me dispose à prier, une foule d'images, une multitude de soins extérieurs se précipitent dans mon âme, et la fixant à la terre, elles lui rendent impossible la contemplation des choses divines. Que ferai-je en ces conjonctures ? — Ce que vous éprouvez là, mes frères, procède ordinairement ou de la faiblesse de la nature, ou de notre négligence. Nous n'avons pas tous à tâche de rendre notre vie assez réglée pour ce sabbat dont le Seigneur, par la bouche d'Isaïe, exige de nous la célébration. Célébrer ce sabbat, *Isai.* LVIII, 13, c'est bannir toute sollicitude, toute pensée d'affaire terrestre, puis se reposer dans la pensée de Dieu, vivre avec lui, se nourrir de la contemplation de sa beauté, et passer avec lui ce jour de fête. Mais pourquoi cette expression, *sabbatum delicatum,* employée par le Prophète? On donne ordinairement cette qualification aux choses que l'on altère facilement. On maniera délicatement des vases de cristal, parce qu'il suffit d'un léger choc pour les briser. Croyez-moi, mes frères, rien de plus délicat à ce compte que la dévotion, parce que rien n'est plus fragile, rien n'est plus aisé à altérer. Oh! qu'il faut peu de chose pour refroidir cette chaleur de l'Esprit saint? Un léger sourire, une parole oiseuse, un mouvement du corps désordonné, un morceau pris trop avidement, des regards trop libres, en voilà assez pour que la ferveur s'évanouisse. C'est un esprit qui s'en va bien, et qui ne revient pas : *Spiritus vadens et non rediens*, Ps. LXXVII, 39; un esprit qui disparaît facilement, et qui revient difficilement. Voulez-vous conserver longtemps ce sentiment céleste, ayez soin de vous préserver de tout ce qui lui est étranger. Votre âme ne sera pas toujours souillée au contact des choses humaines ; mais ce contact suffit pour dessécher la rosée de la dévotion, et rendre l'homme triste, faible, aride, et en quelque façon, vide de tout bon sentiment. Veillez surtout sur la porte des sens, et en particulier sur votre langue; autrement les yeux, les oreilles introduiraient en vous des images dont l'effet serait de troubler et de paralyser votre âme dans la contemplation des vérités célestes. En un instant votre langue dissiperait ce que vous avez de chaleur intérieure, et tarirait en vous la source de la dévotion.

Je désirerais, mes frères, vous faire comprendre avec quelle dé-

licatesse les saints célébraient ce sabbat de la vie spirituelle, avec quel empressement ils évitaient tout ce qui était de nature à troubler leur calme et leur tranquillité. Saint Athanase rapporte du bienheureux Antoine, que dans sa solitude il n'échangeait pas une parole avec le serviteur qui venait lui porter le pain dont il se nourrissait, afin de ne pas rompre le calme délicieux dont son âme jouissait. Saint François d'Assise recommandait à son compagnon de ne pas lui dire un seul mot, quand il viendrait chanter avec lui durant la nuit les louanges de Dieu, mais de commencer immédiatement par le verset accoutumé: *Domine, labia mea aperies;* dans le cas où il n'obtiendrait pas de réponse, qu'il se retirât incontinent. Nous ne pouvons, il est vrai, mes frères, atteindre cette perfection, à cause des affaires nombreuses auxquelles nous sommes mêlés; essayons du moins de marcher sur leurs traces. Plus nous leur ressemblerons, et plus grands seront nos droits aux récompenses que Dieu promet par son prophète aux observateurs de son sabbat.

Mon dessein en ceci est d'engager ceux d'entre vous qui désirent trouver Jésus-Christ, à le chercher, à l'exemple de la sainte Vierge, dans le lieu de la prière. Un autre enseignement ressort encore du nombre des jours après lesquels Marie retrouva son enfant. Sans m'arrêter à d'autres interprétations plus ou moins subtiles, je vois dans ces trois jours la figure des trois degrés de la pénitence. Ces trois degrés franchis, on retrouve inévitablement Jésus-Christ, que l'on a perdu par le péché. Parmi les chrétiens, les uns se contentent de le chercher un seul jour : ils se bornent à se reprocher leurs fautes. D'autres y en ajoutent un second en allant jusqu'à la confession; mais un très-petit nombre arrive au bout de la troisième journée, je veux dire, à satisfaire pleinement la justice divine. Or cette satisfaction ne consiste pas seulement dans la troisième partie du sacrement de pénitence qui porte ce nom, mais dans la réparation de l'injure faite à autrui. Pour l'accomplir tout entière, il faut souvent restituer au prochain sa réputation que la médisance ou la calomnie lui a ôtée, lui demander pardon du peu de respect avec lequel on l'a traité, lui rendre les valeurs qu'on a injustement acquises. Qui s'acquitte aujourd'hui de tous ces devoirs?

Nous sommes à chaque instant témoins de richesses frauduleusement obtenues, d'outrages commis, de réputations déchirées. Sommes-nous aussi les témoins de la réparation de ces injustices? Ne soyez donc pas étonnés, mes frères, si vous ne trouvez pas le Christ, lorsque vous vous bornerez aux deux premiers jours de recherche : car il ne se trouve qu'au bout des trois jours.

TROISIÈME POINT.

Jésus était assis au milieu des docteurs, qu'il écoutait et qu'il interrogeait, quand il fut retrouvé par sa mère. Nous n'essaierons pas de dépeindre le bonheur de son tendre cœur, à la vue de celui qu'elle avait tant pleuré. Dès qu'elle l'aperçoit, elle n'hésite pas; elle fend les flots de la foule, qui contemplait ce spectacle avec admiration; elle s'écrie avec des larmes de joie : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous? Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions, navrés de douleur. » Et il leur répondit : « Pourquoi donc me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut m'occuper avant tout des affaires de mon Père? » Quelles sont ces affaires, Seigneur? Y a-t-il une partie de cet univers qui ne soit pas soumise à son gouvernement, vu qu'il opère tout en toutes choses? C'est pourquoi les saints docteurs ont dit qu'il était tout yeux, tout pieds et tout mains; tout yeux, parce qu'il voit tout; tout pieds, parce qu'il est présent en tout lieu; tout mains, parce que tout est son œuvre. Hé bien! mes frères, de toutes ces œuvres si nombreuses, une seule fait la gloire du Père, l'œuvre de notre salut : cette œuvre est le but vers lequel sont dirigées toutes les autres, qui, en comparaison de celle-là, ne sont rien. Ces paroles de Notre-Seigneur : Mon Père ne cesse d'opérer, et moi, j'opère de même, » *Joan.* v, 17, que désignent-elles, sinon l'œuvre de notre salut? Vous m'arrêterez ici, sans doute, et me représenterez qu'il est une chose plus chère à Dieu que notre salut, à savoir sa gloire, laquelle est le but de ses œuvres; car il a tout fait pour lui-même : *Omnia propter se etipsum operatus est Dominus,* Prov. XVI, 4. C'est vrai; mais admirez cette bonté merveilleuse avec laquelle il a si intimement uni sa gloire à l'œuvre de notre salut, que l'une doit servir à procurer l'autre.

Quoi de plus glorieux pour le Seigneur, que de combler les malheureux mortels de bienfaits, de les secourir de sa grâce, de leur pardonner leurs crimes, de supporter patiemment leurs injures, et enfin de les rendre participants de sa divinité et de son bonheur éternel? Tel a été le souci continuel de Jésus-Christ : sa nourriture, son breuvage, sa mission ont été de consacrer sa vie à venir en aide aux hommes. Il n'y a pas eu dans son existence un seul moment qui n'ait été employé à nous sauver; car c'est pour nous, et non pour lui, qu'il est né, qu'il a souffert, et qu'il est mort. Pour m'épargner, il ne s'est pas épargné lui-même : pour assurer mon repos, il a sacrifié le sien; il n'a ménagé ni ses forces, ni sa vie, pour me rendre à la santé et à la vie. Et aujourd'hui même il me fournit une preuve de ce dévouement, qui devait se manifester plus tard tout entier.

Voilà quelle a été, mes frères, la préoccupation constante de Jésus-Christ; voilà quels ont été à la fois son exemple et sa doctrine. La vie évangélique dans sa perfection, qu'est-elle, en effet, sinon une vie de charité? Conséquemment, si vous êtes les vrais disciples du divin Maître, si vous vous glorifiez de lui appartenir par le nom et par la foi, et que vous vous proposiez, en marchant sur ses traces, d'arriver au terme où il est arrivé le premier, n'ayez rien tant à cœur que le salut et l'amour de vos frères; soyez sensibles aux maux qui les affligent, souffrez de leurs souffrances; soulagez, autant que vos ressources vous le permettront, la détresse des pauvres, et estimez-vous heureux de leur avoir été utiles, alors même que vous en éprouveriez un léger préjudice, et vous serez du nombre de ces chrétiens qui, selon l'Apôtre, « pensent non-seulement à leurs propres besoins, mais aussi aux besoins d'autrui. » *Ephes.* IV, 28. Il était lui-même de ce nombre; car, disait-il, « je m'applique à plaire à tous en toute chose, et je cherche non ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est au grand nombre de mes frères, afin qu'ils soient sauvés. » I *Cor.* x, 33. Chez les bons chrétiens, la charité exerce plus d'empire que la cupidité chez les gens du monde; l'amour de Dieu est plus fort chez les premiers, que l'égoïsme chez les derniers. C'est pour cela que les âmes pieuses songent plutôt au prochain qu'à elles-mêmes : ne

songer qu'à soi, c'est de l'égoïsme; songer premièrement aux autres, c'est de la charité.

Cette admirable vertu, le Sauveur la recommandait à ses disciples, lorsqu'il les appelait le sel de la terre, des flambeaux placés sur des candélabres. En éclairant les autres, le flambeau se consume lui-même; le sel ne conserve les viandes à l'abri de la corruption, qu'au prix de sa propre corruption, *Matth.* v, 13-14. Regardez, après quelques jours, des viandes que vous aurez mises dans le sel; vous les retrouverez fraîches et saines, mais le sel a disparu. Telle est l'image du chrétien : il ne recule pas devant une incommodité à subir, pour faire du bien à ses frères. Faire du bien, la nature elle-même nous y porte; mais le faire à notre détriment, la grâce seule nous en donne la force. On connaît cette sentence : Rien n'est plus naturel que de soulager un être dont la nature est semblable à la nôtre. La grâce inspire quelque chose de plus. Vous avez entendu souvent, mes frères, les saintes Ecritures comparer les fidèles aux membres d'un même corps. Parmi les membres d'un corps, il n'en est pas un seul qui ne soit utile aux autres; ils exercent entre eux une sorte de charité fraternelle; ce que l'un ne peut pas faire, l'autre le fait; une réciprocité de bons offices règne continuellement entre eux. Ainsi doit-il en être des chrétiens. « Portez les fardeaux les uns des autres, nous dit saint Paul, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ. » *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* Galat. VI, 2. Cette morale n'était pas inconnue aux païens, et un de leurs philosophes l'enseigne formellement : « Tout ce que vous voyez, tout cet univers où sont mêlées les choses divines et humaines, est un seul et même corps dont nous sommes les membres. Nous formons tous une même famille; car nous avons reçu tous de la nature la même origine et la même destinée. La nature nous a inspiré un amour réciproque, et elle nous a ainsi rendus capables de nous unir en société. D'elle découle tout ce qui est juste et équitable. Suivant le plan qu'elle a établi, il vaut mieux souffrir une injustice que de la commettre. C'est elle qui a préparé les mains de l'homme compatissant. Ayons sans cesse dans le cœur et à la bouche ce vers du poëte : « Je suis homme, et rien de ce qui est

humain ne m'est étranger. Ne brisons pas les liens que la nature a établis : serrons-nous les uns contre les autres. La société humaine est semblable à une voûte en pierre, qui croulerait, si chaque pierre n'y mettait obstacle. » *Senec.* Ep. xcv.

C'est une comparaison ingénieuse, mes frères, que cette comparaison de l'humanité aux pierres d'un édifice. Elle s'applique parfaitement aussi à la société chrétienne. Véritables pierres vivantes de cet édifice, les fidèles reposent les uns sur les autres, et doivent tous s'entr'aider, comme les pierres d'un édifice s'aident et se supportent les unes les autres. Les petites comme les grandes pierres sont soumises à la même loi, avec cette différence, que les pierres des fondements ont un poids plus considérable à supporter, que les pierres des autres parties. Ainsi faisait l'Apôtre, quand il écrivait aux Corinthiens : « Je me sacrifierai de grand cœur, je me sacrifierai tout entier pour vos âmes, quoique je sois moins aimé de vous à mesure que je vous aime davantage. » II *Cor.* xii, 15. Il nous trace un devoir semblable dans ces paroles : « Nous devons, nous qui sommes plus forts, supporter les défaillances des faibles, et ne pas nous complaire en nous-mêmes. » *Rom.* xv, 1. Qu'est-ce que ne pas se complaire en soi-même? C'est ne pas s'enorgueillir de notre constance, lorsque nous sommes témoins de la chute de nos frères plus faibles que nous : il y aurait de l'effronterie à se féliciter d'être debout, quand ils sont à terre. Que leur faiblesse nous rappelle au contraire notre faiblesse, et, dans la crainte de tomber comme ils sont tombés, tendons-leur, si nous le pouvons, une main secourable; et si nous ne le pouvons pas, jugeons-les avec indulgence.

Tel est, mes frères, le premier devoir que nous enseigne notre sainte religion. Le divin Maître nous le prêche aujourd'hui par son exemple. Et comme notre vie doit se former sur le modèle de la sienne; de même qu'il a consacré tous ses soins, toute sa vie à l'œuvre de notre salut, sans qu'il en retirât aucun avantage; de même qu'il a enduré toute espèce de maux pour guérir les nôtres, sans qu'il y fût aucunement obligé; de même nous devons, à l'exemple d'une si frappante charité, faire du bien au prochain sans aucune vue d'intérêt, et chercher les occasions où nous ne

retirons de nos bonnes œuvres que la conscience de les avoir accomplies. Si un philosophe de l'antiquité a pu dire que la récompense d'une bonne action est cette bonne action elle-même, quelle devra être la conduite du chrétien qui, instruit par la foi, sait qu'il faut rapporter à la charité toutes les actions de sa vie? Et jamais la proclamation de cette doctrine n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui. L'iniquité abonde, la charité se refroidit. A peine fait-on un mouvement, qui n'ait un but de plaisir ou d'intérêt. Toutes les fonctions sont vénales; la vertu n'est plus qu'une affaire de trafic. Tout ce qui revêt une apparence d'honnêteté, au lieu de servir à la piété, devient matière à exploitation. Enfin, chacun cherche ses intérêts, et non les intérêts de Jésus-Christ. *Phil.* II,21.

Que votre charité se réveille donc, mes frères, à ces paroles que le Sauveur vous adresse, comme il les adressa à sa Mère : « Pourquoi donc me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut m'occuper avant tout des intérêts de mon Père? Et ils ne comprirent pas les paroles qu'il venait de leur dire. » Sans doute, parce qu'ils ne pensèrent pas au Père céleste, dont Jésus était le fils et l'envoyé.

« Et il s'en alla avec eux, et il leur était soumis. » Quel est ici celui qui obéit? quels sont ceux à qui cette obéissance s'adresse? C'est un Dieu qui obéit à des hommes. Le Dieu qui commande aux Anges, aux Principautés et aux Puissances, est soumis à Marie, et non-seulement à Marie, mais encore à Joseph. « Considérez ces deux choses, s'écrie à ce sujet saint Bernard, et dites-moi laquelle est la plus admirable, ou de la condescendance du fils, ou de la dignité de la mère. Tout me paraît prodigieux, tout me frappe de stupeur. Dans l'obéissance de Dieu à une femme, je vois une humilité sans exemple; dans l'autorité d'une femme sur Dieu, je vois une élévation qui n'a jamais eu rien de semblable. Un des priviléges de la virginité, c'est de suivre l'Agneau partout où il ira. Que dire de la vierge qui le précède? Apprends, ô homme, à obéir; apprends, terre, à te soumettre; apprends, poussière, à t'humilier. C'est de ton Créateur que l'Evangéliste dit ces mots : « Et il leur était soumis. » Rougis de ton orgueil, misérable cendre. Un Dieu s'abaisse, et tu t'enorgueillis! Un Dieu se soumet aux hommes, et non content de vouloir commander aux hommes, tu

te préfères à Dieu. Oh! s'il m'arrivait de concevoir de pareilles pensées, puissé-je entendre de mon Dieu ce reproche : « Va-t-en loin de moi, Satan, car tu ne connais pas la sagesse de Dieu. » *Marc.* VIII, 33. Toutes les fois que je désire être élevé au-dessus des hommes, je m'efforce de dépassser mon Maître, et je ne m'inspire plus de sa sagesse; car il est écrit de lui : « Et il leur était soumis. » Tu dédaignes l'exemple d'un de tes semblables : dédaigneras-tu, ô homme, l'exemple de ton Créateur? Si tu ne peux le suivre là où il est monté? suis-le au moins là où il est descendu pour ton amour.

Imitez, mes frères, l'humilité de votre Sauveur, et vous mériterez de partager un jour son élévation et sa gloire; car de sa bouche est sortie cette sentence irrévocable : « Quiconque s'élève sera humilié, quiconque s'humilie sera élevé. » *Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.* Luc, XIV, 11.

PREMIER SERMON

POUR

LE IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Omnis homo primum bonum vinum ponit; et cum inebriati fuerint, tunc id quod deterius est : tu autem servasti vinum bonum usque adhuc.

Tout homme sert le bon vin le premier. Quand on a bu largement, alors il sert un vin de qualité inférieure. Mais vous, vous avez réservé pour ce moment votre vin le meilleur. *Joan.* II, 10.

Mes très-chers Frères,

L'Evangile de ce jour nous offre un sujet bien capable d'exciter notre étonnement. En effet, il nous montre la très-sainte Vierge et le Sauveur du monde lui-même assistant à un festin de noces et mêlés aux gens du siècle, tandis que les personnes pieuses les

évitent ordinairement, de crainte d'être les témoins et les complices des excès inséparables de ces sortes de festins. Si vous demandez la raison de cette conduite de Notre-Seigneur, saint Augustin vous répondra qu'il a voulu attester par sa présence la sainteté du mariage. Il n'ignorait pas qu'il paraîtrait de ces hommes hypocrites et menteurs dont parle l'Apôtre, I *Tim.* IV, 3, qui interdiraient le mariage, et le représenteraient comme mauvais et déshonorant. C'est pourquoi il a condamné d'avance cette erreur criminelle, en instituant lui-même ce sacrement. Il y a cette différence entre le mariage et les autres sacrements, que l'origine de ces derniers est postérieure au péché dont ces sacrements sont le remède. Le mariage au contraire remonte au berceau de l'homme; et le but de son institution a été, non de remédier au péché qui n'existait pas encore, mais de pourvoir à la perpétuité du genre humain. S'il sert aujourd'hui de remède au péché, c'est à cause de la faute originelle qui suivit son institution. « Que chaque homme ait son épouse, pour ne pas tomber dans la fornication, dit saint Paul; et que chaque femme ait son époux. » I *Cor.* VII, 2. Et parce que la concupiscence exerce sur ce point ses ravages les plus violents, il a fallu lui opposer un sacrement qui les prévînt ou les réparât; ce sacrement qui, comme tous les autres sacrements, sert de remède au péché, est le sacrement de mariage. Ce sacrement n'est pas moins accessible aux esclaves qu'aux hommes libres; car les premiers aussi bien que les seconds ont droit à tous les remèdes institués pour guérir les infirmités humaines. Rachetés par le sang du Christ, rendus à la liberté des enfants de Dieu, à quel titre les priverait-on des bienfaits de la rédemption? Ils peuvent donc contracter l'union sacramentelle, non moins que recevoir le baptême, la pénitence et l'eucharistie. Le seul sacrement qui leur soit interdit est le sacrement de l'ordre; et cela, parce que les fonctions sacrées sont incompatibles avec les devoirs de la domesticité.

Donc, mes frères, de même qu'il y a crime à interdire violemment à un esclave l'accès des sacrements de l'Eglise, quiconque emploie les menaces, les coups ou tout autre moyen inique pour éloigner son esclave du mariage, se rend coupable d'un crime

énorme, qu'aggrave encore la responsabilité des fautes que ce malheureux esclave commettra infailliblement par suite de cette oppression arbitraire. Vous me direz que je suis loin de favoriser la condition des maîtres, auxquels leurs esclaves coûtent des prix fort élevés. Si vous voulez vous en prendre à quelqu'un, prenez-vous-en non à moi, mais au commun Maître et Sauveur des hommes esclaves et des hommes libres, qui n'a voulu priver les malheureux réduits à la servitude d'aucun des moyens propres à assurer leur salut. Que si une semblable loi vous semblait dure, vous trouveriez sans doute plus dure encore la loi qui ordonnait aux Hébreux de rendre au bout de sept ans la liberté à leurs frères esclaves. Cette loi ayant été négligée sous Sédécias, le Seigneur chargea Jérémie d'annoncer aux prévaricateurs les maux dont les Chaldéens les affligèrent quelque temps après. Vous ne trouvez rien de répréhensible dans cette prescription de l'ancienne loi, n'est-ce pas ? A plus forte raison devez-vous n'être pas surpris, si Dieu ne souffre pas qu'on enlève les moyens de salut à un homme créé à son image et racheté par son sang.

Mais, pour que l'état du mariage ne perde rien de la sainteté que le Seigneur lui a conférée, il faut avoir soin de ne point séparer l'union des corps de l'union des âmes. Autre est la condition de l'homme, autre la condition des animaux. C'est en vain qu'il y aura union corporelle, si les âmes sont désunies par la discorde. Voilà pourquoi le prince des apôtres exhorte les hommes, qui l'emportent d'ordinaire en lumières et en prudence sur les femmes, à environner leurs épouses de respect et de prévenances. I *Petr.* III, 7. De même que l'on manie avec la plus grande précaution des vases de cristal, et que l'on évite tout choc contre des objets moins fragiles; ainsi, l'on doit user de toute sorte de ménagements envers les femmes, dont la nature délicate ne saurait résister à un choc un peu violent. Savez-vous, mes frères, pourquoi Dieu a fait la femme si faible et si délicate; si sensible, et pourtant inférieure à l'homme en raison et en sagesse ? Que la femme soit égale à l'homme en ce dernier point, et vous les verrez se disputer le gouvernement des choses domestiques, aspirer l'un et l'autre à commander, et se refuser à obéir, enfin dans un dissentiment qui

n'aurait pas de fin et n'aboutirait qu'au désordre et au malheur. Mais, par un bienfait de la Providence divine, l'un a reçu en partage la force et le conseil, l'autre la faiblesse et la grâce ; l'un est appelé par sa nature même au commandement, l'autre à l'obéissance. Semblable à ces objets précieux autant que fragiles, que l'on enveloppe de tissus épais et moelleux afin de les garantir de tout accident, la femme, créature tendre et délicate, a reçu, par un admirable conseil de la sagesse increéée, l'homme dont la nature est plus ferme, pour protecteur et pour compagnon de son sort. En cas de conflit, c'est à la femme de céder ; et de la sorte s'établit entre eux un lien à l'abri de toute rupture. Il suit de là que le devoir de l'épouse est d'opposer aux vivacités de son époux la mansuétude et le silence : à cette condition, ils vivront l'un et l'autre dans une paix inaltérable. Telle était, au rapport de saint Augustin, la conduite de Monique, sa pieuse mère. Jamais les violences et les emportements de son mari n'altérèrent la douceur de son visage.

De ces observations que nous a suggérées le sujet de l'Evangile d'aujourd'hui, nous allons, mes frères. passer à l'explication de ce même Evangile. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Le vin ayant tout à coup manqué au festin de Cana, la Mère de toute miséricorde dit à son fils : « Ils n'ont point de vin, » *vinum non habent.* Si elle expose ce besoin à son fils bien-aimé, c'est qu'elle connaît à la fois le pouvoir et le désir qu'il a de soulager nos nécessités. Cette demande de la sainte Vierge nous autorise à croire que le Sauveur avait déjà accompli plusieurs miracles particuliers, quoique l'Evangéliste mentionne celui de Cana comme le premier qu'il ait opéré. Effectivement, si les trente années de sa vie n'eussent été marquées par quelque miracle, on ne comprendrait pas l'assurance avec laquelle Marie lui demandait un miracle dans une circonstance qui n'intéressait en rien le salut de l'âme et celui du corps. Nous apprenons encore ici que, dans toutes nos peines, il faut, à l'exemple de la bienheureuse Vierge, recourir à notre Sauveur. « Je répands, disait le Prophète royal, ma

prière en sa présence; j'exprime devant lui ma tribulation, lorsque mon âme est près de défaillir. » *Ps.* CXLI, 3. Tels on voit les enfants qui, à tout événement triste ou joyeux, accourent dans les bras de leurs mères; ainsi toute âme pieuse doit se réfugier en tout temps dans les bras paternels de la divine Providence. C'est encore ce que faisait le saint roi David, comme nous l'apprennent ces paroles : *Sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea;* paroles que l'on peut avec un commentateur exposer de la manière suivante, *Ps.* CXXX, 2 : Pareil à l'enfant à la mamelle qui, incapable de se nourrir et même de bouger, attend tout de l'amour de sa mère, le serviteur de Dieu, connaissant la faiblesse de la nature humaine, ne manque jamais dans ses afflictions de recourir à celui dont il a toujours expérimenté la tendresse toute-puissante.

C'est principalement dans les conjonctures désespérées qu'il faut pratiquer cette règle : « Lorsque l'espérance ne montre à nos regards aucun secours humain, dit saint Chrysostome, gardons-nous bien de désespérer et de perdre courage. Saisissons l'ancre de la foi ; mettons notre espoir dans le ciel, et non sur la terre ; et les flots que la tempête amoncelle furieuse autour de notre esquif reprendront leur calme accoutumé. » Disons-le cependant : il n'est pas rare de voir des chrétiens qui ne sont jamais plus éloignés de prier et de se confier en Dieu, que dans le temps des rudes épreuves. Le juif Philon, l'un des députés qui étaient venus au nom de leur nation auprès de Caligula, ayant trouvé ce prince fort irrité contre ses concitoyens, tenait à ses compagnons ce langage : « De la confiance, mes amis, le secours de Dieu ne saurait manquer là où les secours humains font défaut. » Au milieu des persécutions dont il était l'objet, David mettait toutes ses espérances dans la puissance divine. Aussi, à la leçon de la Vulgate : *Fortitudinem meam ad te custodiam,* Ps. LVIII, 10, la version de saint Jérôme substitue celle-ci, *Fortitudinem ejus ad te servabo ;* comme si le saint roi disait : Incapable comme je le suis de résister à Saül, c'est à vous, Seigneur, que je confie ma cause ; ce sont vos forces que j'opposerai aux siennes. Les artistes qui réunissent dans leurs ateliers de nombreux élèves, tout en confiant à ces der-

niers l'exécution d'une partie de leurs œuvres, se réservent toujours ce qu'il y a de plus difficile. De même la Providence se réserve de résoudre par elle-même les difficultés extraordinaires qui se présentent dans la vie, tandis qu'elle laisse aux causes secondes le soin de trancher les difficultés ordinaires. N'allons pas toutefois, mes frères, juger Dieu à notre façon, et croire que nos prières assidues l'importunent. Loin d'être à charge à la nourrice dont il suce le lait, l'enfant au contraire la soulage : c'est ainsi que la bonté immense de Dieu, loin d'en être importunée, est heureuse de nos misères, parce qu'elles lui fournissent le sujet de les soulager et de répandre les biens qu'elle désire si vivement communiquer à ses créatures. Quoi de plus conforme à la nature du bien incréé, que de se communiquer au dehors, et d'éclairer les hommes de sa douce et bienfaisante lumière? Du reste, le Seigneur attache une si grande importance à l'exercice de cet attribut, qu'il nous tient ce langage : « Offrez à Dieu un sacrifice de louanges; soyez fidèles aux promesses que vous avez faites au Très-Haut. Invoquez-moi au jour de la tribulation, je vous en délivrerai, et vous m'honorerez. » *Ps.* XLIX, 15.

Il y a, mes frères, dans la réponse du Sauveur à sa pieuse mère, une apparence de dureté. « Femme, lui dit-il, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Qu'est cela, Seigneur Jésus? N'avez-vous pas vous-même ordonné d'honorer les parents? Et vous répondez à votre propre mère qu'il n'y a rien de commun entre elle et vous! Oui, chrétiens, et cela, parce que le Sauveur voulait nous enseigner qu'il y avait en lui une nature supérieure à la nature humaine. Les liens étroits qui existent entre les parents et leurs enfants ne lui eussent pas permis autrement de dire en toute vérité : *Quid tibi et mihi est, mulier?* « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Il a voulu encore apprendre aux personnes qui ont abandonné le siècle, à ne pas suivre en tout la volonté de leurs parents. L'amour paternel a bien plus pour objet le corps que l'âme : le corps, voilà ce que nous avons reçu de nos parents; mais l'âme a une autre origine. Il n'est donc pas étonnant que nos parents veillent plus aux intérêts corporels qu'aux intérêts spirituels. A leur tendresse imprudente

et mal entendue, ne craignons pas d'opposer les paroles de Notre-Seigneur : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Dans ce monastère où je me suis renfermé, dans cette carrière que j'ai entreprise et de laquelle vos caresses cherchent à m'éloigner, il n'y a vraiment rien de commun entre vous et moi; car mon Maître a dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, celui-là n'est pas digne de moi. » *Matth.* x, 37. On ne pourrait dire les obstacles que la tendresse désordonnée des parents oppose aux personnes qui veulent embrasser la vertu. Combattre le monde, le démon, et les autres ennemis jurés de notre salut, ce n'est pas difficile; mais résister aux prières et aux larmes des parents qui nous ont engendrés et élevés, qui nous combattent non par haine, mais par amour,. et dont nous désirons naturellement la satisfaction et le bonheur, c'est une tâche bien rude et bien malaisée. S'il est doux de suivre la pente de l'amour filial, on ne parvient pas de même à l'enchaîner, parce que s'attaquer à lui, c'est s'attaquer à la nature même. C'est pour cela que Jésus-Christ a pris envers sa mère, dans les circonstances publiques, un ton plein de gravité et d'austérité. La sainte Vierge, après l'avoir cherché trois jours, le retrouve dans le temple et lui exprime la douleur que lui avait causée son absence. « Pourquoi me cherchiez-vous? lui répond-il; ne saviez-vous pas qu'il faut avant tout m'occuper des affaires de mon Père? » Ailleurs, on lui annonce l'arrivée de sa mère et de ses frères, et il dit aussitôt, *Matth.* xii, 48-49 : « Quelle est ma mère et qui sont mes frères? Ma mère et mes frères, les voilà? » ajoute-t-il en étendant la main vers ses disciples.

« Mon heure n'est pas encore venue : » *Nondum venit hora mea.* Malgré leur apparence de sévérité, mes frères, ces paroles sont de nature à consoler et à encourager les âmes pieuses. De même que notre Sauveur sait parfaitement ce qui nous convient, de même il sait lui seul en quel temps il doit nous venir en aide. Il y a bien des faveurs qui, parce qu'elles ne nous ont pas été données dans le temps propice, ou bien ont tourné à notre désavantage, ou bien nous ont été d'une moindre utilité. Le temps le plus propice aux bienfaits de la Providence, est celui qui sert le mieux la gloire de Dieu et notre propre salut : tels sont les deux points que

les desseins de Dieu ont principalement en vue. Dieu quelquefois diffère l'accomplissement de ses promesses, mais parce que le moment favorable n'est pas encore venu. Faute de comprendre cette conduite de la Sagesse increéée, les âmes faibles perdent souvent confiance. Elles chancellent surtout quand le Seigneur, avant d'accomplir ses promesses, permet des événements qui en entravent l'exécution et la rendent en quelque façon impossible. Entre autres exemples de ces desseins de Dieu, j'en emprunterai deux à nos saints Livres. Voyez d'abord David : il est encore enfant, lorsque Dieu le choisit pour régner sur son peuple. Mais au prix de quelles épreuves, de quels travaux il parvient au trône qui lui a été promis ! I *Reg.* XVI *et seqq.* Dieu promet à la sainte Vierge, par la bouche de l'ange Gabriel, que Jésus siégera sur le trône de David, et que son règne n'aura pas de fin. *Luc*, I, 33. Cependant, qui aurait cru à la réalisation de cette promesse, à moins d'être éclairé des lumières divines, en voyant Jésus trente ans ignoré des hommes, puis errant et pauvre, enfin traité comme un scélérat et condamné au supplice le plus affreux ? De semblables spectacles, mes frères, résulte d'un côté l'absence totale de confiance en Dieu chez les impies, de l'autre la confiance vacillante et peu solide de plusieurs âmes pieuses. Ayons donc sans cesse présent à l'esprit le mot du Prophète : « Que celui qui a confiance ne se hâte point. » *Isa.* XXVIII, 16. Ne pouvoir se résoudre à attendre, c'est une preuve de défiance et d'inconstance. Aussi l'Apôtre dit-il que sa patience à toute épreuve valut à Abraham la réalisation des promesses qui lui avaient été faites. *Hebr.* VI, 12. D'ailleurs, comme nous le disions tout à l'heure, le Seigneur ne diffère l'accomplissement de sa parole que pour l'accomplir plus parfaitement. Voyez ce qui se passe dans le miracle qui nous occupe. Supposez que le Sauveur ait accédé à la prière de sa mère, et qu'il ait aussitôt accompli un prodige ; on n'y eût vraisemblablement pas ajouté foi, et on aurait cru que ce vin avait une tout autre origine. Mais, parce que le Sauveur diffère, on s'aperçoit de l'absence du vin, on en sent le besoin ; la vertu de la parole de Jésus est publiquement déclarée et la foi des disciples confirmée par un nouveau miracle. C'est par une raison de même nature que le Seigneur n'exauce pas aussitôt

la prière des saints personnages que tourmentent des tentations de colère, d'envie, d'impureté et d'orgueil. La persistance de ces tentations leur montre leur faiblesse ; et ainsi, quand le calme leur est rendu, ils en rapportent la gloire, non à eux-mêmes dont les efforts ont été si longtemps inutiles, mais à Dieu, et ils s'écrient avec le Prophète : « Le bras du Seigneur a déployé sa puissance; le bras du Seigneur m'a exalté; le bras du Seigneur a déployé sa puissance. » *Ps.* CXVII, 16. Grâce à ce retard apparent, leur humilité grandit, leur reconnaissance s'enflamme, leur charité s'embrase, leur confiance se consolide. En même temps qu'ils reconnaissent leur propre faiblesse, ils éprouvent la libéralité de Dieu, et instruits par ses bienfaits, ils l'aiment davantage et ils mettent en lui seul toutes leurs espérances. Vous le voyez, mes frères, en différant d'exaucer nos désirs, Dieu nous accorde en définitive une double faveur : d'abord il nous donne ce que nous lui demandons; puis il joint à cette grâce d'autres grâces qui en accroissent le prix Mais poursuivons le cours de notre évangile.

SECOND POINT.

L'eau ayant été changée en vin, « l'intendant goûta ce vin; et ne sachant d'où il était, il dit à l'époux : Tout homme sert le bon vin le premier. Quand on a bu largement, alors il sert un vin d'une qualité inférieure. Mais vous, vous avez réservé pour ce moment votre vin le meilleur ». Apprenez ici, mes frères, la différence qui existe entre le calice du Seigneur et le calice du démon. Hélas! faute de la connaître, la plupart des hommes se précipitent vers leur ruine. Pareil à un marchand fourbe et rusé, le démon nous présente toujours le côté riant et aimable du mal qu'il veut nous faire accepter, laissant à l'avenir le soin de nous apprendre ce qu'il renferme d'amertume; et par ce procédé, il séduit la foule imprudente et irréfléchie. Nous sommes naturellement friands de plaisir, et nous avons en horreur ce qui nous blesse et nous gêne. Aussi le démon présente-t-il à ses disciples la voie du vice où l'on n'aperçoit d'abord rien de rude et de malaisé, où tout paraît facile, doux et agréable. C'est la courtisane dont parle l'Ecriture, disant au jeune homme qu'elle veut perdre : « J'ai par-

fumé mon lit d'aloès et de myrrhe ; je l'ai couvert de tapis précieux ; viens t'enivrer de délices et satisfaire tes désirs, jusqu'à ce que le jour se lève. Mon mari n'est pas à la maison, il est parti pour un long voyage. » *Prov.* VII, 18-19. C'est encore le langage que tiennent, dans la Sagesse, les réprouvés : « Venez, se disent-ils les uns aux autres ; jouissons des biens présents ; usons des créatures, pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous des vins les plus rares, couvrons-nous de parfums, et ne laissons point passer la fleur de la saison. Couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent. Qu'il n'y ait point de prairie où ne s'ébatte notre folâtre jeunesse. Laissons en tout lieu les traces de nos réjouissances, car c'est là notre partage. » *Sap.* II, 6-8.

Ainsi, mes frères, ces insensés se laissent séduire par les délices que le démon leur promet. Mais au fond du calice ils trouveront une lie bien amère. « Les eaux cachées sont plus douces ; le pain dérobé à la vue est plus agréable, » dit dans le livre des Proverbes, IX, 17, la femme sans mœurs à l'homme qu'elle cherche à entraîner. Et l'auteur sacré ajoute : *Ignoravit quod ibi sint gigantes, et in profundis inferni convivæ ejus,* Prov. IX, 18 ; passage qu'un savant commentateur rend encore comme il suit : *Ignoravit quod ibi sint mortui, et in profundis inferi invitati ab ea.* La vengeance divine ne tarde pas à éclater, et, de ce festin si délicieux, ces infortunés sont plongés dans la mort éternelle et dans les horreurs de l'enfer. Rappelez-vous ce qui arriva au mauvais riche : sur la terre, il était comblé de toute sorte de biens sensibles, et il jouissait à satiété des plaisirs de la chair ; après sa mort, il est réduit à une telle misère, qu'il implore en vain une goutte d'eau pour calmer l'ardeur des flammes dont il est dévoré.

Mais ce n'est pas seulement après cette vie que les méchants éprouvent l'amertume du calice qu'ils ont choisi. Considérez-les quelque temps avant leur dernière heure, quand il n'y a plus d'espoir de sauver leurs jours. Sur le point de quitter cette vie, ils pensent à la vie qui les attend ; et les plaisirs qu'ils ont savourés ici-bas s'offrent à leur esprit, non pour le charmer, mais pour le déchirer et le tourmenter ; non le visage souriant, mais sévère et horrible. Il ne reste plus rien de ce qu'ils avaient d'attrayant ; tout

dans leur souvenir est âpreté, amertume et torture. En ce moment, demandez à ces hommes : « Dites-moi ce qui maintenant vous cause la plus vive inquiétude? » S'ils vous parlent selon la vérité, ils vous répondront : « Ce qui me tourmente le plus à présent, est ce qui autrefois faisait ma félicité; c'est la coupe d'or de la prostituée de Babylone, dont l'éclat m'a séduit et dont la liqueur m'a enivré. Ah! je comprends maintenant le mot du Prophète : « Leurs raisins ne renferment que du fiel; leurs grappes n'expriment qu'amertume; leur vin est du fiel de dragon, et un venin dont rien ne saurait arrêter les effets mortels. » *Deut.* XXXII, 32-33. Je comprends qu'il ait employé, pour rendre la même vérité, les plus fortes images.

Voilà, chrétiens, comment les plaisirs du monde apparaissent aux regards du moribond. Alors, plus de plaisirs, plus de délices; rien que l'aiguillon enfoncé dans son cœur par la pensée du déshonneur qu'il a porté dans les familles, de l'injure qu'il a faite à autrui. Alors, il condamne ces fausses joies auxquelles il s'est abandonné. O voluptés mensongères! s'écrie-t-il; ce sont vos charmes trompeurs qui m'ont jeté dans ces angoisses, et qui ont compromis mon salut éternel; c'est vous qui vous acharnez à me tourmenter, et qui déchirez ma conscience comme avec des ongles de fer, vous qui irritez le souverain Juge contre moi; vous qui me ravissez la clarté du soleil; vous qui environnez ici-bas mon âme de ténèbres épaisses, et qui me forcez presque à désespérer du bonheur éternel. Quelle folie a pu m'ôter la raison, et m'aveugler au point de ne pas apercevoir où me conduirait une vie passée dans les plaisirs sensuels? Mais les mondains ne prennent pas garde, mes frères, à cet avis du Sage : « Ne considérez pas le vin, quand il pétille et resplendit à travers le cristal. Il entre doucement; mais bientôt il mord comme un serpent, et il répand son poison comme le basilic. » *Prov.* XXIII, 31-32. On ne pourrait donner une image plus frappante de la volupté. Dès qu'elle frappe nos yeux, elle charme et attire; mais lorsqu'elle est passée sans retour, le remords de la conscience, l'image d'un Juge irrité, du démon qui se charge d'être notre accusateur, obsèdent le moribond, et lui font sentir vivement cette morsure empoisonnée dont

parle l'Ecriture sainte. Il résulte clairement de ce qui précède, que le démon agit envers nous, comme nous agissons nous-mêmes envers les animaux dont nous voulons nous emparer. De même que ces derniers tombent dans le piége qui leur a été tendu, tout en ne courant qu'après une jouissance sensible; de même l'appât du plaisir nous précipite dans les filets du démon. Nous ne nous en apercevons pas, tant que dure le plaisir; mais, lorsqu'il faudra sortir de cette vie, nous sentirons vivement les liens dont nous avons été environnés. C'est pour nous prémunir contre ce danger, que la Sagesse divine nous tient ce langage : « Mon fils, si les pécheurs vous attirent par leurs caresses, ne les écoutez pas. S'ils vous disent : Viens avec nous; dressons des embûches, tendons des piéges à l'innocent : nous trouverons dans sa perte toute sorte de biens; nous remplirons nos maisons de ses dépouilles. Entrez en société avec nous; n'ayons tous qu'une bourse commune : — Mon fils, n'allez pas avec eux, car ils dressent des embûches contre leur propre sang, et ils tendent des piéges à leurs propres âmes. » *Prov.* I, 10-18.

Telle est, mes frères, la tactique du démon : offrir aux imprudents le bon vin d'abord, puis le mauvais; voilà tout le secret de sa puissance de séduction. Quant aux moyens de vous défendre contre ses attaques, ils se réduisent à celui-ci : repousser le calice des voluptés, lorsqu'il vous le présentera. Et peut-il nous donner autre chose, que du poison revêtu d'une légère couche de miel? Qu'attendre du plus cruel de nos ennemis, sinon trahison et perfidie? Si le *timeo Danaos et dona ferentes* est marqué au coin de la plus profonde sagesse, hésiterons-nous un seul instant à fouler aux pieds le plaisir, lorsqu'il nous sera offert par l'ennemi capital de Dieu et du genre humain, et serons-nous assez aveugles pour ne pas voir l'abîme où il veut nous conduire? De même que la volonté de Satan est sans cesse inclinée au mal, de même ses efforts ne tendent qu'à nuire, et ils seraient incapables de se tourner vers le bien. Les magiciens de Pharaon, instruments et ministres de l'enfer, eurent bien assez de pouvoir pour reproduire la plaie des serpents, des grenouilles, et de l'eau changée en sang; mais, quand il fallut mettre un terme à ces fléaux, leurs efforts échouèrent,

tandis que Moïse y réussit en quelques paroles. C'est ainsi que le pouvoir du démon consiste uniquement à faire le mal pour le mal qu'il a fait; rechercher le bien, est au-dessus de sa volonté et de ses forces. Par conséquent, mes frères, si dans vos épreuves, une de vos plus solides consolations est la pensée qu'elles arrivent en vertu d'une permission de cette Providence qui s'occupe du plus petit des oiseaux, et si vous dites alors avec notre Seigneur : « Quoi! je ne boirais pas le calice que me présente mon Père! » *Joan.* XVIII, 11 ; il est de votre intérêt et de votre devoir de repousser le calice des voluptés : car vous ne sauriez douter qu'il ne vous soit présenté par la main de votre ennemi juré, du serpent infernal, de l'auteur de tous nos maux. Ne perdez jamais de vue cette vérité, et vous déjouerez toutes ses ruses.

TROISIÈME POINT.

Examinons maintenant comment le Seigneur agit envers les hommes. Sa conduite est de tout point opposée à celle du démon. Ce qu'il y a de rude et de difficile dans son service, il l'expose tout d'abord. Il commence par nous dire : « Si quelqu'un veut marcher après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » *Matth.* XVI, 24. « Si quelqu'un vient à moi, dit-il encore, et ne hait pas son père, sa mère, son épouse, ses enfants, ses frères, ses sœurs, son âme elle-même, il ne peut pas être mon disciple. » *Luc.* XIV, 26. « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, est indigne de moi. » *Matth.* X, 37. « Celui qui aime son fils et sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » *Ibid.* « Celui qui ne prend pas sa croix, et ne marche point à ma suite n'est pas digne de moi. » *Luc.* XIV, 27. La Sagesse divine n'emploie pas de fallacieux détours; la Vérité increéée ne s'appuie pas sur des mensonges. Elle expose ses lois et ses maximes sans équivoque et sans ménagements. Vous trouverez, mes frères, dans les textes que nous citions tout à l'heure, le résumé des pratiques les plus ardues de la religion chrétienne. La première de ses lois est qu'il faut renoncer à ce que l'on a de plus cher en ce monde, toutes les fois que l'accomplissement des préceptes divins devrait en souffrir. En ces cas-là, nous ne devons tenir aucun compte de la vie, à l'exemple

du chœur glorieux des martyrs qui l'ont sacrifiée volontiers, et des saints qui ont toujours été prêts au même sacrifice. Voilà pour ce qui regarde la vie présente. Mais ces épreuves seront abondamment récompensées dans la vie à venir. « Si les justes souffrent sur la terre, dit la Sagesse, ils ont pour espérance l'immortalité. En retour de quelques souffrances, ils auront un bonheur sans mesure; car Dieu les a éprouvés, et trouvés dignes de lui. » *Sap.* III, 4, 6. Voulez-vous avoir une idée de ce bonheur, écoutez saint Jean dans son Apocalypse : « Ensuite je vis une grande foule que personne ne pouvait compter, où étaient des gens de toute tribu, de toute langue et de tout peuple. Debout devant le trône, et en présence de l'Agneau, revêtus de robes blanches, et des palmes dans leurs mains, ils criaient à haute voix : Salut à notre Dieu, qui siége sur le trône, et à l'Agneau. Et l'un des vieillards me dit : Ces gens revêtus de robes blanches, qui sont-ils, et d'où sont-ils venus? Et je lui répondis : Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ils sont sortis des flots de la tribulation, et ils ont purifié leurs robes, et ils les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et celui qui siége sur le trône habitera au milieu d'eux. Ils ne connaîtront plus ni la faim ni la soif, et ils ne seront incommodés ni par le froid ni par la chaleur; car l'Agneau qui est au milieu du trône les dirigera, et les conduira à la source de la vie, et Dieu essuiera de leurs yeux toute larme. » *Apoc.* VII, 9-17.

Heureuses, oh! oui, heureuses les âmes au milieu desquelles Dieu établira son séjour! Heureux les yeux qui contempleront la gloire du Tout-Puissant assis sur un trône de majesté! Heureuses les lèvres que rafraîchiront éternellement les eaux de la source de vie! Heureuses les larmes qu'essuiera la tendre main du Seigneur! Quel bonheur plus grand, quelle jouissance plus admirable, que de voir le Fils de Dieu essuyer les larmes des saints, comme une jeune mère essuie, le visage souriant, et d'une douce main, les larmes de son enfant bien-aimé? Ah! le Prophète a bien eu raison de dire : « Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans l'allégresse. Ils pleuraient, lorsqu'ils allaient répandre la semence; ils seront transportés de joie, lorsqu'ils reviendront chargés d'a-

bondantes gerbes. » *Ps.* cxxv, 5-6. Alors plus rien de cette succession du jour et de la nuit, qui accorde une mesure égale à la lumière et aux ténèbres : c'est bon pour le temps des travaux et des larmes ; à la joie et au bonheur du ciel il faut l'éternité. Quelle différence, mes frères, entre le sort des justes et celui des impies, entre le commencement et la fin de leurs carrières! Aussi est-il écrit de l'âme fidèle : « La force et la beauté seront ses vêtements, et elle se réjouira au dernier jour. » *Prov.* xxxi, 25. Sur la terre, elle met une main laborieuse à la rude tâche qui lui est imposée, et elle travaille courageusement à faire le bien. Mais, au dernier jour, quand les méchants pousseront des sanglots et des rugissements, quand ils frapperont leurs poitrines et chercheront des cavernes où ils puissent cacher leur honte, l'âme fidèle sera souriante de bonheur, et elle goûtera la joie du triomphe : car il lui sera donné une récompense large et surabondante. « Je bénirai mon Seigneur, s'écriera-t-elle; je bénirai celui qui m'a donné l'intelligence de l'éclat trompeur du monde, de la douceur réelle de la vertu. Grâce à lui, j'ai discerné le poison que recélait le vice malgré son apparence aimable, le charme que renfermait la vertu malgré son apparence pleine de rudesse. Et comment faire ce discernement sans le secours de la lumière divine? L'aspect du démon est en réalité sombre et funeste; il traîne à sa suite le péché avec la mort, et les supplices qui en sont le châtiment : et pourtant il est assez habile pour déguiser sa face sous les traits souriants de la volupté. Qui aura des yeux assez exercés pour découvrir sous ce fard sa haineuse figure, sous ces fleurs le poignard qu'elles cachent? Oh! oui, je bénirai le Seigneur qui m'a donné l'intelligence; car j'ai été délivré du piége que cet ennemi de mon salut me tendait, et de la mort qu'il m'avait préparée. » *Ps.* xv, 7.

Maintenant, chrétiens, représentez-vous le Seigneur vous tenant ce langage : « Je vous permets de choisir; voici devant vous l'eau et le feu, étendez la main du côté que vous voudrez. » *Eccli.* xv, 17. A vous de vous prononcer entre les plaisirs d'un moment suivis d'un deuil éternel, et quelques légères privations que suivra une félicité sans nuage. Quel sera votre choix, mes frères, je l'ignore : ce que je sais, c'est que, dans le cas où vous préféreriez

les plaisirs de la terre au bonheur du ciel, un jour viendra où vous vous reprocherez ce choix, où vous vous en punirez vous-mêmes, où vous vous en repentirez, mais d'un repentir tardif et sans remède. Toutes les fois que les réprouvés songent à ce qu'ils ont perdu, et à ce pour quoi ils l'ont perdu ; toutes les fois qu'ils reconnaissent la caducité des plaisirs défendus, et la durée sans limites des tortures qui en sont le fruit, alors ils ressentent particulièrement la morsure de ce ver qui, au témoignage du Prophète, *Isai.* LXV, 24, ne mourra jamais et déchirera éternellement leurs entrailles. Sous l'étreinte de ces horribles tourments, ils se répandent en horribles imprécations, et ils maudissent à l'envi le jour de leur naissance, les parents qui les ont engendrés, et les mamelles qui les ont allaités.

La conséquence à tirer de cette doctrine, mes frères, est que, pour être à l'abri des embûches du démon, il faut regarder, non la tête, mais la queue du scorpion infernal, comme le disait un ancien, ARISTOT. *Apopht.*; considérer les voluptés non quand elles se presentent, mais quand elles se retirent. Aimables et séduisantes dans le premier cas, elles ne se retirent jamais sans enfoncer dans notre cœur l'aiguillon de la douleur et du remords. Tout au contraire, la vertu, qui nous effraie d'abord par ses traits austères, ne tarde pas à nous réjouir et à nous charmer. Autant son aspect nous repousse, autant son commerce nous ravit. Ainsi Moïse fuyait, rempli de crainte, le serpent dans lequel sa verge avait été changée, mais l'ayant saisi par l'ordre du Seigneur, il le trouva doux et inoffensif. *Exod.* IV, 17. Ne vous laissez donc pas effrayer par la difficulté apparente de la vertu : vous la trouverez bien aimable, quand le Seigneur vous fera entendre ces douces paroles : « Allons, serviteur bon et fidèle ; parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous en confierai de plus grandes; entrez dans la joie de votre Seigneur. » *Matth.* XXV, 23. Il ne sera pas même besoin d'attendre ce moment, pour goûter les douceurs de la vertu. Comme tout ce qui est d'abord âpre et malaisé, la vertu perd de ses difficultés sous l'action de l'habitude, et elle finit par devenir facile et agréable. De là ce mot de l'Apôtre : « Toute discipline est au commencement un sujet de peine, et non de plaisir ; mais après s'y être exercé

quelque temps, on en recueille à peu de frais des fruits de justice. » *Hebr.* XII, 11. De là cet autre mot du Sage : « Je vous conduirai dans les sentiers de l'équité; une fois que vous y serez entré, vos pas ne seront plus à l'étroit, et vous pourrez courir sans obstacle. » *Prov.* IV, 12. Ajoutez à cela, mes frères, cette paix qui surpasse tout sentiment, compagne inséparable de la justice. Ajoutez à cela la joie de l'Esprit saint, et les grâces sans nombre dont le ciel favorise les âmes pieuses, afin de leur rendre aimable l'accomplissement des divins commandements. Ainsi, tandis que, d'un côté, les méchants s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres, les souffrances et les misères; de l'autre, les justes marchent de vertus en vertus, de lumière en lumière, jusqu'au moment où les joies spirituelles feront place à l'éternelle félicité, et où, dans la véritable Sion, le Dieu de majesté se découvrira à leurs regards, non plus d'une manière énigmatique, mais face à face et sans voile. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ, et manifestavit ibi gloriam suam.

Ce miracle de Cana en Galilée fut le premier que Jésus accomplit, et par lequel il manifesta sa gloire. *Joan.* II, 11.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Le festin dont nous parle aujourd'hui le saint Evangéliste va fournir à vos âmes une réfection toute spirituelle, car il renferme une foule d'enseignements propres à les instruire et à les édifier. A peine y a-t-il une parole dans le récit de l'historien sacré, qui

ne puisse nous offrir une solide nourriture. Mais notre faiblesse ne nous permettra pas d'en profiter comme nous le voudrions. Arrêtons-nous donc aux considérations les plus accommodées à la faiblesse de nos cœurs, après avoir imploré toutefois l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

« Il y eut une noce à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. » Nous aurions ici, mes frères, sujet d'admirer bien des vertus dont Marie nous donne l'exemple. Celles qui me frappent le plus sont l'humilité, la charité et la confiance de la mère du Sauveur : son humilité d'abord, car elle ne dédaigne pas, elle la reine des anges et des hommes, d'assister au festin nuptial de gens qui étaient pauvres. Sa charité, car le vin ayant manqué, elle sentit ce besoin d'autrui comme le sien propre, et elle l'exposa avec supplication à son Fils. Sa confiance enfin, rehaussée par la patience et la douceur, car elle reçut sans se plaindre la réponse dure en apparence de Jésus, et comptant sur la bonté de son enfant, elle dit aux serviteurs avec un ton assuré du succès : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Comme si elle leur eût tenu ce langage : N'examinez pas à un point de vue humain les ordres qui vous seront donnés. Obéissez simplement, exécutez ce qui vous aura été commandé, quelque puéril, quelque oiseux que cela vous paraisse. Ces paroles de la sainte Vierge expriment la première règle de la vie chrétienne, et tous les fidèles y doivent conformer leur conduite. Autre est la marche que nous devons suivre avec les hommes, autre celle que nous devons suivre avec Dieu. Avec les hommes, il faut agir selon les lumières de la prudence et de la raison ; avec Dieu, il faut agir selon les lumières de la foi et par pure obéissance. Quoiqu'ils nous semblent impossibles, ne soumettons pas ses préceptes à l'examen ; mais accomplissons-les sans hésitation, dans la conviction que leur auteur l'emporte en sagesse et en puissance sur la raison et sur la nature. De même qu'on ne saurait récuser les ordonnances du souverain Pontife, sous prétexte qu'elles blessent le droit canonique, le souverain Pontife ayant une autorité supérieure ; de même il serait dérai-

sonnable d'opposer aux ordres de Dieu les droits de la nature et de la raison, Dieu étant au-dessus de tout droit et de tout privilége. Dieu vous ordonne-t-il, comme autrefois à Pierre, de marcher sur les eaux ; marchez-y sans crainte : la mer deviendra sous vos pas aussi solide que la terre ferme. *Matth.* XIV, 29. Vous ordonne-t-il de parler au rocher et d'en faire jaillir une source d'eau vive ; n'hésitez pas, et la dureté du rocher se résoudra en flots limpides. Vous ordonne-t-il d'enjoindre au soleil triomphant de revenir sur ses pas ; obéissez, et le soleil sera soumis à votre parole, comme il le fut à la parole d'Isaïe. De même, quand il vous ordonnera de vêtir ceux qui sont nus, de rassasier ceux qui ont faim, de pardonner à ceux qui vous ont outragé, ne dites pas ce que disent ces hommes charnels que l'ombre même de la piété chrétienne épouvante : Si je fais l'aumône, je m'expose à tomber dans l'indigence ; si je pardonne l'injure qui m'a été faite, j'encouragerai par mon indulgence la méchanceté d'autrui, et je serai en butte à ses attaques. Tous ces prétextes doivent s'évanouir devant les ordres du Seigneur. En toute autre matière le raisonnement est fort bien placé ; ici, vous n'avez besoin que de la foi, de la simplicité et de l'obéissance. Ici vous devez vous appliquer ces paroles du Psalmiste : « Je suis devant vous, Seigneur, comme une bête de somme. » *Ps.* LXXII, 23. Sans doute la raison est notre plus belle faculté ; mais il est urgent de la modérer, de crainte qu'elle ne suscite des obstacles à la pureté de la foi. Dans ses rapports avec Dieu, l'homme doit couvrir d'un bandeau les yeux de sa raison, comme on couvre les yeux des animaux qui font tourner une roue. De même, en effet, que dans ce cas-ci, la vue empêcherait d'atteindre le but qu'on se propose, quoiqu'elle soit le plus remarquable des sens corporels ; de même la raison gêne l'âme dans les choses de Dieu. Pour parler plus exactement, délaisser alors la raison, est un acte de souveraine raison. Quoi de plus raisonnable, que de préférer à nos lumières douteuses la lumière éclatante de Dieu ? Quoi de plus insensé, que d'abandonner les rayons du soleil de justice, pour y substituer le flambeau vacillant de notre intelligence ? Les serviteurs du festin de Cana comprirent, mes frères, cette sagesse. Sur la parole de Jésus-

Christ, ils remplirent les vases d'eau, quoique leur conduite pût passer pour puérile. Mais leur obéissance fut admirablement récompensée, et, par un prodige inconnu aux lois de la nature, l'eau se trouva tout à coup changée en un vin excellent.

Les vases ayant été remplis d'eau, les serviteurs y puisèrent comme s'ils eussent renfermé du vin, et allèrent trouver l'intendant. « Dès que l'intendant eut goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où cela venait, il se tourna vers l'époux, et lui dit : Tout homme sert le bon vin le premier. Quand on a bu largement, alors il sert un vin d'une qualité inférieure. Mais vous, vous avez réservé pour ce moment votre vin le meilleur. » Paroles qui montrent bien la vertu du miracle qui avait été accompli ; car l'excellence de la cause est toujours proportionnée à l'excellence de l'effet. Nous aurions, mes frères, bien des observations à faire sur les enseignements que ces circonstances du récit évangélique renferment. Force est de nous borner à ceux que nous offre le changement admirable de l'eau en vin.

Partons de ce principe qu'énonce un saint docteur, à savoir, que les œuvres du Christ, outre le caractère merveilleux qu'elles révélaient aux personnes qui en étaient témoins, avaient de plus un caractère figuratif et en quelque façon sacramentel. Ce caractère se montre surtout dans le premier de ses miracles, et nous y verrons pourquoi Notre-Seigneur est venu en ce monde et le dessein qu'il est venu accomplir parmi nous. Vous savez tous qu'il est venu en ce monde pour réhabiliter les hommes, qu'avait perdus la faute de leur père, et pour les rendre meilleurs. Or, cette réhabilitation ne pouvait s'accomplir sans trois changements, dont le premier regardait la loi qui gouvernait les enfants d'Adam ; le second, les sectateurs de cette loi ; le troisième, l'auteur même de cette loi.

Dans la loi, considérée en elle-même, quatre points attirent notre attention : ses préceptes, ses promesses, ses figures, et enfin la difficulté attachée à l'observation de ses prescriptions. Eh bien ! ces quatre choses ont subi par la venue de Jésus-Christ de profondes et salutaires modifications. Si nous considérons d'abord les préceptes de la loi, nous remarquerons que, à part le décalogue, ils ont pour objet des pratiques extérieures, et beaucoup plus propres à

purifier le corps qu'à purifier l'âme. Tels étaient les sacrifices d'animaux, les lustrations, les ablutions, l'effusion du sang, etc.; toutes choses que l'Apôtre appelle « des éléments vides et stériles, » *vacua et egena elementa,* Gal. IV, 9, parce qu'elles étaient privées de toute vertu salutaire, et incapables de procurer la grâce par elles-mêmes. Si l'accomplissement de ces prescriptions diverses était de quelque utilité aux âmes, c'était uniquement à cause des bonnes dispositions dans lesquelles elles étaient accomplies.

Comme les prescriptions de la loi, ses promesses étaient terrestres et charnelles. Ce que la loi promet ordinairement à ses observateurs, ce sont la fécondité de la terre, une postérité nombreuse, la victoire sur les ennemis, des troupeaux gras et abondants, une vie longue et saine, des biens terrestres, et de quoi suffire en abondance au besoin du corps. Du ciel et des choses célestes, il en est rarement question : tant ces biens étaient peu prisés par ce peuple grossier et tout entier à l'amour des choses d'ici-bas. A ces préceptes et à ces promesses terrestres et charnels, le Sauveur a substitué des promesses et des préceptes spirituels; il a substitué à la loi mosaïque son Evangile, comme il substitua un vin précieux à l'eau dont les vases de Cana avaient été remplis. Ce n'est pas que l'Evangile ne prescrive aucune œuvre extérieure. Il prescrit bien la mortification, l'aumône, les sacrements. Mais, outre que ces derniers ont la vertu de produire la grâce, tous ces actes extérieurs le cèdent en nombre aux œuvres spirituelles. Perfectionner notre âme, honorer Dieu, tel est l'objet de la religion chrétienne : car Dieu est esprit, et c'est en esprit que doivent l'adorer ceux qui l'adorent. *Joan.* IV, 24. Quoi de plus spirituel que la charité ? Or la loi de la charité est le résumé de tout l'Evangile, suivant ce mot de l'Apôtre : « La plénitude de la loi, c'est l'amour. » *Rom.* XIII, 10.

Tels sont les préceptes de la loi nouvelle, telles sont ses promesses. Les biens qu'elle nous assure sont des biens spirituels et célestes, par exemple, la justice, la paix, la joie de l'Esprit saint, la sagesse, la tranquillité de la conscience, le secours du ciel, les soins paternels de la Providence divine, et, pour couronner tous ces biens, la gloire de l'immortalité. Voyez-vous, mes frères, ce

changement dont nous vous parlions tout à l'heure, cette substitution de l'esprit à la chair, de l'Evangile à la loi du Sinaï ?

Le changement que le Sauveur a introduit dans les cérémonies et les rites figuratifs de l'ancienne loi a été encore plus profond. Ici l'ombre a fait place à la lumière, la figure à la réalité, comme les exemples suivants vous le feront voir. Il était ordonné autrefois d'immoler hors du camp une génisse rousse, puis de la brûler en holocauste, d'en conserver les cendres en un lieu pur, et de purifier les souillures avec l'eau qui aurait passé sur ces cendres. Il était encore ordonné d'immoler un agneau d'un an, sans tache, vers le soir, en souvenir de l'agneau qui avait écarté par son sang, de la maison des Israélites, le glaive de Dieu prêt à sévir sur les Egyptiens. Je vous le demande, quoi de plus singulier en apparence que ces prescriptions et ces sacrifices ? Mais le Sauveur a changé encore ici une eau insipide en un vin odorant, en accomplissant les mystères que ces cérémonies figuraient, il nous en a donné l'explication et l'intelligence. « Tous ces sacrifices, nous dit saint Paul, étaient l'ombre des choses à venir, et le corps de cette ombre était le Christ. Le sacrifice de la génisse rousse est l'image de son humanité sainte, qui, embrasée d'amour et couverte de sang, fut immolée hors de Jérusalem. Comme autrefois l'eau dont les cendres de l'holocauste étaient arrosées, les sacrements empruntent à la passion et à la mort du Fils de Dieu la vertu d'expier nos crimes, et de rendre à nos âmes la pureté et l'innocence. Jésus-Christ est aussi le véritable agneau qui a effacé les péchés du monde ; agneau tendre et sans tache, sacrifié sur le soir, c'est-à-dire vers la fin des temps, et dont le sang très-pur, après nous avoir soustraits au glaive et au joug de l'ange dévastateur, nous ouvre l'accès de la terre promise, de la céleste patrie.

Tous les autres rites et sacrifices de la loi mosaïque exprimaient de la sorte les bienfaits de notre Sauveur : tous annonçaient les richesses incompréhensibles qu'il a apportées sur la terre, la justice, la grâce, la rémission des péchés, l'adoption des enfants de Dieu, l'héritage céleste, l'amitié divine, et ces dons de l'Esprit saint que les prophètes ont prédits en termes si magnifiques. Si

vous ne considérez que la réalité historique des prescriptions qui les figuraient, vous n'y trouverez que froideur et insipidité; si, au contraire, vous regardez leur signification mystique, elles vous paraîtront plus douces que la plus précieuse liqueur, plus odorantes « que les parfums les plus exquis. » *Cant.*, I, 2. L'âme pieuse ne saurait les contempler sans éprouver les plus vives délices, et se sentir transportée comme hors d'elle-même. C'est ainsi, mes frères, qu'a été opérée la substitution du vin délicieux de l'Evangile à l'eau froide et sans goût de la loi mosaïque. Ici on ne voit que des préceptes corporels, là des préceptes spirituels; ici des figures mortes et stériles, là des sacrements féconds et remplis de l'esprit de Dieu; ici des promesses terrestres, là des promesses célestes; ici des ombres et des images, là des réalités vivantes et palpables : ici, les prêtres de l'ancienne loi offrent le pain et l'encens; là, les prêtres de la nouvelle offrent le corps et le sang même du Christ : chez les Juifs, le sang des boucs et des taureaux efface les souillures légales; chez les chrétiens, le sang de Jésus, de celui qui s'est offert à Dieu par l'Esprit saint comme une victime sans tache, purifie nos consciences des œuvres mortes, et nous rend dignes de servir le Dieu vivant. *Hebr.* IX, 14. Enfin, la loi ancienne ne conduisit les Hébreux qu'à la possession des limites étroites de la terre promise; la loi de grâce ouvre aux hommes les champs immenses du paradis, et leur prépare un règne immortel.

Ce n'est pas tout pourtant : la grâce du Sauveur a produit un changement non moins admirable, en mettant un terme à ce joug de la loi que saint Pierre déclarait insupportable, et en le rendant suave et léger. Avec l'assistance de l'Esprit divin, tout est facile, aimable; sans elle, tout est difficile, pénible. Demandez aux hommes qui obéissent aveuglément à la chair et à ses passions, combien l'exécution des divins commandements surpasse leurs forces. Que la sagesse semble malaisée à l'insensé, l'humilité détestable à l'orgueilleux, la chasteté amère à l'impudique, l'obéissance à charge à l'indocile, la générosité odieuse à l'avare; les lectures pieuses, l'oraison, la pratique des sacrements, le jeûne, l'aumône, le silence, la solitude, le repos, tristes et malaisés aux

chrétiens privés de la grâce d'en haut ! Ce n'est qu'à grands renforts de censures et de menaces, qu'on parvient à les traîner une fois l'an à la table du Seigneur. Pour eux la confession est un supplice, la maison de Dieu un échafaud, la prière un tourment, la solitude une prison, où il leur est impossible de demeurer longtemps. Comme la femme perdue dont parle Salomon, ils sont bavards, coureurs, et incapables de rester un moment tranquilles dans leurs maisons. Tout leur bonheur consiste à fréquenter les jeux, les festins, les hommes dépravés et sans mœurs, à soigner et à parer leur misérable corps. Qu'il s'agisse de ce genre d'occupations, ils ne seront jamais fatigués, ils y passeront des nuits entières, sans ressentir les atteintes du sommeil. Que la voix du prédicateur se fasse entendre, vous n'obtiendrez jamais d'eux qu'ils restent éveillés. Aussi souhaitent-ils la messe et le sermon aussi courts que possible ; ils fuient une messe et un sermon qui se prolongent, comme ils fuiraient un supplice intolérable.

Cependant, mes frères, dès que la miséricorde divine, laquelle ne repousse jamais le pécheur quand il se met sincèrement à l'invoquer, descend dans une âme, et l'inonde de sa vivifiante lumière, il se produit aussitôt en elle un changement des plus complets. Ce qui lui paraissait auparavant plein d'amertume, lui paraît plein de douceur : la prière, dont la pensée l'effrayait, est pour elle pleine de charmes. Quel bonheur, de s'occuper de lectures édifiantes, de méditer les choses divines, de recevoir le corps tout aimable et tout désirable du Sauveur, de s'entretenir de Dieu et de son service, d'entendre la parole harmonieuse de l'Eglise ! Il n'est pas jusqu'aux pratiques onéreuses pour la chair, aux jeûnes, aux veilles, aux disciplines, aux cilices, qui n'attirent l'âme fidèle par quelque endroit. On le croira difficilement, quand on n'en a pas fait l'expérience. Saint Cyprien ne pouvait ajouter foi à ces merveilles, quand les ministres du Seigneur les lui racontaient avant sa conversion. Mais ceux-là n'en doutent pas, que la clémence céleste rappelle chaque jour de la mort à la vie ; qui, avec un nouvel esprit, reçoivent une nature nouvelle, une nouvelle lumière, de nouvelles idées, une nouvelle force, et participent à des jouissances et à des voluptés ineffables. En sorte que

plus elles s'adonnent aux choses divines, et plus elles les savourent, et plus elles les désirent. De là ces paroles d'un saint Père : « De même que les hommes livrés à la boisson sentent leur soif augmenter avec le nombre de leurs libations; de même l'âme chaste et fidèle, une fois qu'elle a commencé à se nourrir de l'espérance du siècle à venir, et à étancher sa soif des biens célestes, en y recourant toujours ne s'en rassasiera jamais. A mesure que son cœur se remplira, son avidité augmentera, et elle pourra dire avec le Prophète : « Mon âme soupire et languit après les parvis du Seigneur. » *Ps.* LXXXIII, 3.

En effet, mes frères, quand nous découvrons la grandeur et la majesté des biens célestes, nous en sommes tellement frappés, que les biens de la terre, et tout ce qu'estime une multitude insensée, est éclipsé et avili désormais à nos yeux. Une comparaison vous le fera mieux comprendre. Supposez un villageois grossier, parvenu de la plus humble des conditions au souverain pouvoir. Evidemment il regardera comme méprisables les objets qui autrefois lui paraissaient précieux. Et comment les plaisirs et la parure rustiques ne pâliraient-ils pas auprès des plaisirs et des ornements royaux? Ne soyez donc pas étonnés, si l'âme foule aux pieds les choses d'ici-bas, dès que, éclairée de la lumière du divin Esprit, elle s'est mise à aimer les biens d'en haut, dès qu'elle se voit introduite dans la splendide région des choses célestes, et qu'elle a goûté les douceurs de la parole de Dieu et les délices du siècle à venir. Alors s'accomplit pour elle cet oracle du prophète Isaïe: « Vous mépriserez les lames précieuses dont étaient couvertes vos idoles; allez-vous-en, leur direz-vous. » *Isai.* XXX, 22. Les créatures qu'elle adorait et qu'elle vénérait, celles dans lesquelles elle mettait son amour, son plaisir et sa félicité, elle les dédaigne au point de ne vouloir même pas les regarder. Elles les maudit, elle les foule aux pieds, elle les rejette loin de soi. « Fuyez, leur dit-elle, ôtez-vous de ma présence. Autrefois vous m'étiez agréables; mais à présent vous m'êtes devenues insupportables. » Ainsi la pieuse Esther ne se revêtait des ornements royaux et ne paraissait en public, qu'avec les sentiments d'une vive désolation. *Esth.* XIV, 16. « Vous connaissez. mon Dieu, disait-elle, la nécessité où

je suis réduite. Vous savez que j'abhorre ces ornements de l'orgueil qui parent ma tête au jour des solennités royales; vous savez que je les regarde comme un linge souillé, et que je les repousse loin de moi dans le silence de ma retraite. »

Ce changement radical de nos sentiments et de nos dispositions, par cela même qu'il est au-dessus des lois de la nature, a pour effet de consolider notre foi en nous révélant la grandeur et la dignité de celui qui l'opère. Comment éprouver de la haine pour ce que l'on aimait, de l'amour pour ce que l'on haïssait, de la facilité pour des choses où l'on ne rencontrait que difficulté, sans comprendre que ces nouveaux sentiments sont l'œuvre de la puissance divine? Une autre conséquence qui découle de ces considérations, c'est la vérité de la religion où s'accomplissent de semblables prodiges. Il suffit au Syrien Naaman de se voir guéri de la lèpre, pour confesser la divinité du Dieu d'Israël, et sa supériorité infinie sur les autres dieux. IV *Reg.* XIX, 15. De même, il doit suffire de la guérison de ces maux de l'âme contre lesquels les ressources humaines ne peuvent rien, pour reconnaître dans cette guérison l'œuvre de Dieu, et pour confesser la vérité de celui qui l'a accomplie. Si le miracle des noces de Cana confirma la foi des disciples de Jésus-Christ, il est naturel que notre foi soit confirmée par la création du nouvel homme dont, après notre conversion, nous sentons en nous l'existence.

A vous maintenant, chrétiens, d'apprécier l'erreur des personnes qui ne tarissent pas au sujet des difficultés que suscite l'observation de la loi divine, et que ces difficultés prétendues éloignent de la vertu. Que les hommes aient tenu ce langage avant la venue du Sauveur, on le comprendrait sans peine. Mais depuis que Jésus a remplacé la loi par l'Evangile, qu'il n'a rien négligé, ni peines, ni travaux, ni effusion de sang pour faire descendre la grâce du ciel, pour guérir notre nature, répandre en nos âmes son esprit, arracher de notre poitrine nos cœurs de pierre pour y mettre un cœur de chair, qui oserait alléguer les difficultés de l'observation de la loi de Dieu? Avant que l'imprimerie fût découverte, c'était un travail difficile et de longue haleine que la copie d'un seul manuscrit. Aujourd'hui, le même temps permet de publier des milliers

d'exemplaires : il en est de même de la pratique du bien : hérissée d'obstacles sous l'ancienne loi, elle est devenue aisée sous la nouvelle, maintenant que Jésus-Christ a redressé les chemins tortueux, aplani les chemins escarpés : et quiconque prétendrait le contraire, accuserait de mensonge les prophètes qu'animait l'Esprit-Saint. Par conséquent, mes frères, plus de ces vaines frayeurs; ne craignez pas de vous remettre entre les mains du Sauveur, et vous ne tarderez pas à voir s'opérer en vos âmes cette admirable transformation.

SECOND POINT.

En même temps que la loi elle-même, ses sectateurs ont subi un changement des plus profonds. Conformément à l'axiome, *Omne agens agit sibi simile*, telle est la loi et tels sont ses sectateurs. Or, la loi ancienne étant imparfaite, remplie d'observances et de promesses charnelles, elle devait conséquemment rendre ses sectateurs charnels et grossiers : effectivement les richesses temporelles qui leur étaient promises, et les jouissances matérielles qu'on leur permettait, absorbaient leurs affections et leurs pensées. Par contre, la loi évangélique, spirituelle et céleste comme elle est, rend les personnes qui en suivent toutes les inspirations, spirituelles et célestes comme elle. L'homme selon l'Evangile s'occupe de la terre aussi peu que possible : les biens du ciel sont les seuls qu'il goûte, les seuls qui attirent ses espérances et ses méditations. Loin de rechercher les richesses et les honneurs, il les dédaigne quand ils s'offrent à lui. Il ne tient à la terre que par le corps, et par son âme il habite sans cesse dans l'éternelle patrie. Tels furent les apôtres, qui ne demandaient qu'une chose en ce monde, de quoi couvrir et nourrir leur corps. Tels furent ces saints personnages qui se retiraient dans l'horreur des déserts, dans le silence des solitudes, et, pour mériter le ciel, ne vivaient que de racines et de fruits sauvages. Tels ont été tous les hommes apostoliques, et en particulier saint François d'Assise, qui ne voulut jamais posséder autre chose qu'une robe grossière. Le Prophète entrevoyait cette race nouvelle, ce genre de vie inconnu auparavant, lorsqu'il s'écriait : « Quels sont ces hommes qui volent avec

la rapidité des nuées, et qui ressemblent à des colombes regagnant leur asile? » *Isai.* LX, 8. Comme s'il disait : Quels sont ces hommes nouveaux, tellement éloignés de l'amour des choses de la terre, tellement élevés au-dessus du niveau de la nature humaine, qu'ils ne veulent ni femmes, ni enfants, ni famille, ni richesses, ni honneurs, ni aucun de ces biens pour lesquels on traverse les terres et les mers? Libres de tous liens, morts au monde, ils vivent dans la chair comme s'ils n'avaient pas de chair. Dans le ciel est leur conversation, dans le ciel leur trésor, dans le ciel leur nourriture. Comme des nuées spirituelles, ils planent au-dessus de la terre, qu'ils fécondent de leurs prières et de leurs exemples comme d'une rosée salutaire.

L'ancienne loi, mes frères, connut à peine ces hommes. Elle a bien produit des personnages remarquables par leur sainteté, tels que plusieurs rois et patriarches; mais ces personnages avaient en abondance des femmes, des enfants, des troupeaux, des richesses; et Abraham eut assez de ses serviteurs pour en former une armée. Sous la nouvelle loi on a vu en foule de ces personnes qui menaient la vie des anges sous une apparence humaine, qui renonçaient à tous les biens d'ici-bas, et qui, dépouillant le vieil homme avec ses actes, revêtaient le nouvel homme qui a été créé selon Dieu. Or, c'est dans le miracle de Cana que, d'après Eusèbe, nous voyons figuré ce changement de vie prodigieux. « Les urnes sont remplies d'eau, dit ce docteur; tandis qu'elles gardent le même extérieur, ce qu'elles contiennent s'ennoblit et se renouvelle. Ainsi l'homme, né dans le péché, renaît sans souillure; il meurt à sa première vie, il en reçoit une seconde; il se dépouille d'une enveloppe grossière, il en revêt une magnifique; il dépose la bassesse de sa condition, il est investi d'une dignité sans égale. » Le changement complet de l'homme, tel est donc le mystère que nous révèle le miracle d'aujourd'hui. C'est pour substituer à notre froideur la ferveur, à nos inclinations terrestres, humaines et charnelles, des inclinations spirituelles, célestes et divines, que le Fils éternel du Père est descendu parmi nous. Il s'est fait homme, afin d'arracher par le mérite et l'exemple de cet abaissement les hommes à leur état de bassesse, et de les trans-

former en enfants de Dieu. Il en a plus coûté à Dieu pour descendre jusqu'à nous, que pour élever l'homme jusqu'à lui. Puisqu'il a exécuté la première de ces œuvres, ne doutons pas qu'il n'exécute aussi la seconde. C'est la pensée de saint Jean, lorsque, après nous avoir dit que le Christ nous a conféré la dignité d'enfants de Dieu, il ajoute, comme pour éloigner toute objection, cette merveille encore plus surprenante, que « le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité au milieu de nous. » *Joan.* I, 14. Dans le texte grec, le dessein de l'Evangéliste ressort beaucoup plus clairement que dans le texte latin. Cela étant, paraîtra-t-il étonnant que la chair soit unie à la divinité, quand la divinité daigne s'unir elle-même à la chair? O dignité admirable! ô changement prodigieux! « Oui, ce changement est vraiment l'œuvre de la droite du Très-Haut. » *Ps.* LXXVI, 11. Jésus-Christ élève l'homme de la poussière à la dignité angélique; il place dans le ciel une substance tirée de la terre : à une substance mortelle il communique l'immortalité. Assurément cette transformation de l'homme est plus admirable que sa création; et élever l'homme jusqu'à Dieu, est une œuvre plus grande, que de tirer l'homme du néant.

Quelques mots encore, mes frères, sur le troisième changement qui a signalé l'avènement du Sauveur. Ce changement, qui contient la raison des deux autres, c'est le changement du législateur : non pas que le législateur ait changé de nature, mais il a manifesté sa libéralité par une effusion plus abondante de ses grâces. Quoique immuable par nature, le Seigneur prend des noms divers selon le caractère que révèlent ses œuvres. Quand il châtiait sévèrement les forfaits des hommes pervers, on lui donnait fréquemment le nom de Terrible : *Terribili et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ*, est-il dit dans un Psaume, *Ps.* LXXV, 13. Moïse menace le peuple de la peste et de la mort, « s'il ne craint son nom terrible et glorieux. » *Deut.* XXVIII, 58. « Le Dieu des vengeances, dit encore le Prophète-Roi, le Dieu des vengeances a agi en toute liberté. » *Ps.* XCIII, 1. Or, ce Dieu que l'on appelait autrefois le Dieu des vengeances, l'Apôtre l'appelle le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, II *Cor.* I, 3; le Dieu de la paix et de l'amour. *Ibid.* XIII, 11. Je me borne à ces té-

moignages, de crainte qu'en encourageant les uns, je ne favorise la présomption des autres, et qu'en prêchant la miséricorde de mon Dieu, je ne fournisse à des chrétiens, indignes d'entendre ces consolantes vérités, l'occasion de pécher davantage.

Que si vous me demandez la raison de cette clémence, de ce tendre amour de Dieu pour les hommes, je vous répondrai que nous en sommes redevables, comme de tous les autres biens, à notre Sauveur. En se faisant homme pour nous racheter, le Fils de Dieu est devenu notre chef, et il s'est uni à nous comme aux membres d'un même corps par les liens de la plus étroite tendresse : et c'est à cause de cette union des hommes et du Christ, que Dieu les regarde avec clémence et avec amour. Jésus-Christ le lui demandait avant sa passion : « Mon Père, lui disait-il, ayez pour eux l'amour que vous avez pour moi. Je vous en conjure, ô Père; qu'ils soient unis, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous; qu'ils soient ainsi en nous une même chose.» *Joan.* XVII, 11. O paroles adorables! ô paroles imprégnées de la plus suave miséricorde! Eloignez-vous, richesses de la terre, vous n'êtes qu'ombre et que fumée en comparaison du bienfait qui nous est accordé en ce jour. O union sublime! ô amour incompréhensible de notre Dieu! C'est ce même amour qui lui inspirait ces paroles prophétiques : «Tu es devenu maintenant honorable à mes yeux, et je t'ai accordé mon amour. » *Isai.* XLIII, 4. Oui, l'homme est devenu honorable aux yeux de Dieu, quand il est devenu membre du corps dont Jésus est le chef. De ce nouvel amour de Dieu envers l'homme devaient procéder de nouveaux bienfaits, des bienfaits inconnus auparavant; et il n'est pas permis d'en douter après ces paroles de Jérémie : « De même que j'ai veillé sur eux pour détruire, renverser et dissiper; de même je veillerai pour édifier et planter, dit le Seigneur. » *Jer.* XXXI, 28. Voyez-vous le changement survenu dans les dispositions du Seigneur? Tout à l'heure, il renversait et détruisait; maintenant il édifie et il plante. A ce sujet se rapporte encore le mot d'Isaïe : « Le Seigneur donnera un nouveau nom à ses serviteurs. » *Isai.* LXV, 15. Ce qui signifie qu'il leur donnera un nouvel esprit et de nouveaux sentiments. Voyez-vous la variété des œuvres divines? Voyez-vous ce changement dont le

miracle de Cana est la figure? N'en cherchez pas du reste d'autre explication que la grâce de notre rédemption : l'Apôtre l'enseigne formellement : « Il nous a rendus agréables à ses yeux en la personne de son Fils bien-aimé, par le sang duquel nous avons obtenu notre rachat et la rémission des péchés, selon les richesses de sa grâce. » *Ephes.* I, 7. Le Psalmiste lui-même ne l'ignorait pas ; car, après avoir célébré le bonheur des justes, il en exprime la cause dans des termes que certains interprètes traduisent ainsi : *Quoniam Domini est clypeus noster, et sancti Israel rex noster*. Le sens est donc : Si Dieu se montre libéral envers les justes, c'est à cause de l'amour qu'il porte à celui qui est leur défenseur et leur roi. *Ps.* LXXXVIII, 19. Or, ce roi est le Christ, dont le règne et la protection s'étendent sur les justes de tous les siècles. C'est en vue du Christ, que Dieu a choisi ces derniers pour ses enfants adoptifs. Avant leur naissance, il les avait désignés ; venus à la lumière, il les appelle à la piété; et après les avoir appelés de la sorte, il leur donne d'abord la justice, et puis l'immortalité ! Interrogez les justes de tous les temps, et demandez-leur pourquoi Dieu les a comblés de ses grâces ; ils vous répondront aussitôt : *Quia Domini est clypeus noster, et sancti Israel rex noster*. Quiconque n'a Jésus-Christ pour roi, ni pour défenseur, ne saurait être agréable à Dieu, ni faire son salut. *Act.* IV, 12.

N'allez pas cependant, mes frères, vous autoriser de ces vérités pour vous donner carrière, et n'oubliez pas qu'il sagit ici des membres vivants de Jésus-Christ. J'appelle membres vivants, ceux qui lui sont attachés non-seulement par la foi, mais par la charité. Souvenez-vous encore que cette grâce, loin d'être un sujet de présomption, doit être pour vous un sujet de frayeur ; car, selon la parole du divin Maître : « A celui à qui il a été beaucoup donné, il sera beaucoup demandé. » *Luc,* XII, 48. Or, celui qui a donné, sait ce qu'il aura à demander. Rappelez-vous cet avis de l'Apôtre écrivant aux Hébreux : « Observons avec soin les choses qui nous ont été dites, de crainte de nous écouler comme l'eau. Si la loi qui a été promulguée par un ange a été confirmée, et si toute transgression et toute désobéissance ont reçu le châtiment qu'elles méritaient; comment l'éviterons-nous, si nous négligeons une doc-

trine si salutaire? » *Hébr.* II, 1-3. Quelle excuse apportera, mes frères, au jour fatal du jugement pour atténuer ses crimes, le malheureux à qui le Sauveur aura fourni en abondance tous les moyens de salut? Je vous en conjure, vous dirai-je avec l'écrivain sacré, II *Cor.* VI, 1; ne recevez pas en vain la grâce qui s'offre à vous, n'abusez pas d'une occasion si précieuse, et ne rendez pas inutiles, par excès de confiance, de paresse ou de négligence, les dons excellents de votre Dieu. Prêtez-vous au changement qu'il veut opérer en votre âme, afin qu'aidés et fortifiés de la grâce évangélique vous méritiez d'assister au festin et aux noces de l'Agneau. Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est béni dans les siècles des siècles, vous en accorder le bonheur. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE IIIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Cum descendisset Jesus de monte, secutæ sunt eum turbæ multæ.

Lorsque Jésus fut descendu de la montagne, une foule nombreuse se mit à le suivre. *Matth.* VIII, 1.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

L'Evangile qui est soumis aujourd'hui à vos méditations contient deux miracles où reluisent admirablement la piété et la miséricorde divines. Sous la forme dont l'historien sacré les a revêtus, se cachent d'utiles enseignements. C'est à vous les exposer en peu de mots que sera consacré cet entretien. Implorons auparavant l'assistance de la Reine des vierges. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

« Lorsque Jésus fut descendu de la montagne, une foule nom-

breuse se mit à le suivre. » La montagne d'où le Sauveur descend, est celle où il s'était assis pour développer à ses disciples ce magnifique discours où est renfermée en abrégé toute la sagesse évangélique. Tant qu'il resta sur ce lieu élevé, nous ne voyons pas que la foule se soit pressée autour de lui. Mais dès qu'il reparaît dans la plaine et dans des lieux plus bas, une foule nombreuse l'environne et s'attache à ses pas. Si simples qu'ils vous semblent, mes frères, ces faits ne sont pas sans mystères. Voici les instructions qu'ils renferment. Tant que le Seigneur demeura sur la montagne sublime de la divinité, avant qu'il descendît vers nous pour se revêtir de notre chair; tant qu'il habita cette lumière inaccessible, cette majesté éblouissante d'où il lançait sur les méchants les traits de sa fureur et de sa justice, d'où il déchaînait sur le monde corrompu les eaux du déluge, il comptait un bien petit nombre de serviteurs : ils étaient en bien petit nombre, ceux qui lui rendaient les hommages, le respect et l'amour qui lui étaient dus. Mais, lorsqu'il eut incliné les cieux et qu'il fut descendu; lorsqu'il se fut abaissé jusqu'à nous; lorsqu'il eut quitté les hauteurs des cieux pour notre petitesse, la majesté des cieux pour notre bassesse, la colère pour la douceur; lorsque le Verbe eut été fait chair; lorsque la beauté suprême se fut altérée, la lumière incréée obscurcie, la toute-puissance affaiblie, alors une foule nombreuse le suivit; alors le monde se réveilla du long sommeil dans lequel il avait été plongé, et leva les yeux vers le ciel; alors il reconnut la bonté, la miséricorde, la charité, l'amour de Dieu envers lui, et il se mit à l'aimer de tout son cœur, à l'adorer et à lui témoigner son obéissance. Ainsi l'amour que nous révèle l'incarnation du Verbe est l'attrait qui a conduit les hommes à Dieu. Les bienfaits divins ont été ces liens dont parle le Prophète : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis.* Ose. XI, 4. Des cordes sont les liens par lesquels on vient à bout des taureaux et des autres animaux indomptés; mais, pour attirer les hommes à leur Créateur, il suffit de ses bienfaits. L'âme humaine est naturellement fière; on la dirige, mais on ne l'entraîne pas. Voilà pourquoi le Seigneur semble nous dire ici : J'attirerai les hommes à moi, non à force de menaces, de frayeurs et de coups, mais à force d'amour, de misé-

ricorde et de bonté : ces liens seront plus puissants que des liens formés du meilleur acier. Nous pouvons en effet nous en convaincre aisément par l'exemple des saints et en particulier des martyrs, que les tourments et la mort la plus affreuse ne séparèrent jamais de la charité de Jésus-Christ. Oh! oui, Seigneur, vous avez plus fait par l'humilité que par la majesté, par l'amour que par la crainte, par la miséricorde que par la sévérité, par les bienfaits que par les fléaux, par les abaissements de votre humanité que par l'élévation de votre divinité. Et certes une pareille chose mérite bien notre admiration : car comment expliquer que votre divinité jointe à la nature humaine, semblable à un vin généreux étendu d'eau, ait eu plus d'efficacité pour enivrer les hommes d'amour, que votre divinité dans tout son éclat?

Avouez-le, mes frères; Jésus en descendant de la montagne vous paraît bien aimable, et ce qui nous intéresse encore davantage, bien digne de notre imitation. Or en ces deux choses, je veux dire dans l'amour et dans l'imitation de Dieu, consiste, s'il faut en croire le Prince des philosophes, le secret de notre félicité. Et qu'imaginer de plus noble, de plus sublime, que l'amour de cette nature si pure et si belle, et l'imitation de ces œuvres si parfaites? Est-ce que l'homme ne se rapproche pas en quelque sorte par là de son auteur? Ordinairement, nous devenons de plus en plus semblables aux objets que nous tâchons d'aimer et d'imiter. D'ailleurs, il est hors de doute que Dieu exige de nous que nous agissions en ce sens. De là ce précepte tant de fois répété dans l'Ecriture : « Soyez saints, parce que je suis saint, » *Levit.* XI, 44; et cette parole de l'Evangile : « Soyez parfaits vous aussi, comme votre Père céleste est parfait. » *Matth.* V, 48; et enfin ce mot de saint Paul : « Soyez les imitateurs de Dieu, comme ses fils bien-aimés. *Ephes.* V, 1; *Phil.* III, 17. Suivant un des principaux oracles de la sagesse antique, conforme en ce point à la sagesse révélée, le principal devoir de l'homme est « de suivre son Dieu. » Mais est-il bien possible à l'homme, embarrassé comme il l'est de ce corps fragile, d'imiter un Dieu qu'il ne voit pas? Il est, ce semble, indispensable de voir celui que l'on veut imiter, et dont l'on veut suivre les traces. Or il est au-dessus de la capacité de l'homme de com-

prendre l'infinité divine, et son faible regard ne saurait contempler cette pure lumière, inaccessible à des yeux corporels. Vous me direz peut-être que nous connaîtrons Dieu par ses œuvres. Mais je vous demanderai à mon tour en quoi nous devons l'imiter. Faudra-t-il pour cela créer une autre terre, d'autres animaux, d'autres astres, d'autres cieux? — Assurément non, me répondrez-vous; imitez-le en tant qu'il est le principe de tout bien. — Et c'est précisément sous ce point de vue que je voudrais mieux le connaître. De cette manière seulement, je connaîtrai le genre de vertus qu'il préfère.

Il était donc convenable, mes frères, pour que les hommes n'eussent rien à désirer de ce côté, que Dieu se montrât à nous sous une forme humaine. Revêtu de notre nature, il pouvait nous enseigner les voies de la justice, et par sa parole, et par la sainteté de sa vie; il pouvait, par son exemple, nous exhorter plus efficacement à y entrer. Effectivement, que nous offre l'innocente vie et la mort cruelle de l'Homme-Dieu, sinon l'image des vertus que nous devons pratiquer, de la charité, de l'humilité, de la douceur, de la patience, de l'obéissance, de la miséricorde, du dénûment, du mépris du monde, du zèle pour le salut des hommes et de la prière? Le Seigneur étant descendu du faîte de sa divinité jusqu'à la bassesse de notre humanité, et nous ayant proposé sa vie pour règle, alors une foule nombreuse s'est mise à le suivre; alors les hommes ont pu imiter leur semblable, tandis qu'ils ne pouvaient imiter Dieu. Ayez donc à cœur, mes frères, de reproduire dans votre vie la très-sainte vie du Sauveur : ayez sans cesse devant les yeux les exemples de vertu qu'il vous a donnés; et que votre plus ardent désir soit de marcher sur ses traces.

Ici pourtant se présente une observation qui n'est pas sans importance. Parmi les vertus qui ont brillé dans l'humanité sainte de Jésus-Christ, quelques-unes sont difficiles et dignes par leur excellence de la sainteté et de la majesté du Dieu fait homme; d'autres sont plus faciles et plus aptes à devenir l'objet de notre émulation. En conséquence, je conseillerais aux âmes ferventes de s'adonner, autant que la grâce divine le leur permettra, à la pratique de toutes les vertus du Sauveur, et de suivre l'Agneau par-

tout où il ira, soit qu'il marche dans la plaine, soit qu'il gravisse des lieux escarpés. Ainsi le suivait l'Apôtre qui écrivait : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. » I *Corinth.* IV, 16. Celui-là le suivait véritablement à travers la gloire et l'ignominie, la bonne et la mauvaise renommée, l'abondance et la disette. II *Corinth.* VI, 8. Heureux, mille fois heureux le chrétien qui s'efforce de suivre Jésus avec cette fidélité; qui, attiré par le parfum délicieux qu'exhalent ses vêtements, monte avec lui sur la montagne pour y contempler dans l'oisiveté sainte de la contemplation les choses célestes, et qui ne craint pas d'en descendre lorsque le devoir ou la charité l'exige, pour être utile au prochain, pour soulager les pauvres, pour endurer volontiers avec son Maître la faim et la soif, le froid et le chaud, les chagrins et les fatigues. Vivre avec Jésus-Christ dans le ciel par la pensée et le désir, et ne se refuser ici-bas à aucune des inspirations de la charité, telle est la règle de conduite offerte à notre piété. Ces deux points s'aident admirablement l'un l'autre, comme le dit saint Grégoire : « La charité ne s'élève jamais plus haut, que lorsqu'elle s'abaisse miséricordieusement jusqu'au prochain ; et plus elle manifeste sa bonté dans les petites choses, plus elle a de puissance pour les grandes. »

Si votre faiblesse ne vous permet pas de suivre le Christ sur le sommet de la montagne, suivez-le du moins lorsqu'il en descend, comme le suivit la foule dont parle l'Evangile. C'est trop pour vous que de jeûner quarante jours comme le Sauveur, Moïse et Elie; imitez au moins la sobriété que montrait le divin Maître, lorsqu'il mangeait avec les pécheurs et les publicains. C'est trop pour vous que de veiller toute la nuit avec lui ; arrachez du moins quelques instants au sommeil, et occupez-vous dès le matin à la prière. C'est trop pour vous que de reproduire la pauvreté de la crèche ; soyez du moins contents de votre condition, et, lorsque vous avez le nécessaire, ne recherchez pas le superflu. C'est trop pour vous que d'imiter l'obéissance parfaite que Jésus pratiqua jusqu'à la croix ; du moins portez toujours spirituellement votre croix, et donnez à votre chair la mortification pour vêtement. C'est trop pour vous que d'imiter la charité qui a poussé le Sauveur à ré-

pandre son sang pour le salut des hommes ; ayez du moins celle qui partage avec bonheur son pain aux malheureux. De la sorte vous suivrez Jésus descendant de la montagne, et vous imiterez la foule dont parle l'Evangile, si vous ne pouvez imiter les Apôtres. Jésus-Christ est le fleuve mystique aperçu par Ezéchiel, dont les flots coulent de plusieurs sources, et où l'agneau et l'éléphant peuvent également se baigner. *Ezech.* XXIX, 3. Il est encore l'arbre de vie planté au milieu du paradis, dont les branches sont accessibles à la fois aux oiseaux du ciel et à la main de l'homme, *Gen.* II, 9. Miroir sans tache, exemple parfait de toutes les vertus, les âmes ferventes y trouvent de quoi exciter leur admiration, et les âmes faibles de quoi provoquer leur imitation. De même que dans la nature divine sont renfermées les idées de toutes les créatures, du plus humble des vermisseaux non moins que du plus beau des séraphins ; de même la vie du Sauveur renferme des exemples proportionnés à tous les degrés de vertu. Avec plus de raison que saint Paul, l'Homme-Dieu peut nous dire : « Je me suis fait tout à tous, pour donner à tous le salut. » I *Corinth.* IX, 22. La robe du grand prêtre de l'ancienne loi, qui représentait le monde entier, comme nous l'apprend l'auteur de la Sagesse, *Sap.* XVIII, 24, était une belle figure de ce mystère. Elle annonçait aux Juifs que l'éternel et souverain pontife Jésus-Christ devait être en même temps le sauveur et le modèle de tous les hommes. C'est pour cela que nous le voyons, dans l'histoire évangélique, fuir en se cachant la vengeance de ses ennemis, trembler à l'approche de la mort, en proie à une tristesse extrême qui lui arrachait ces paroles : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » *Matth.* XXVI, 41. Ces exemples devaient un jour faire la consolation et l'espoir de la plupart de ses membres. S'il y a plusieurs places dans la maison de son Père, destinées à récompenser les saintes âmes malgré les différences de leur sainteté, il y a aussi dans le corps du Christ plusieurs membres de fonctions diverses, et d'autant plus nobles que leurs fonctions le sont davantage : ce qui n'empêche pas que les plus humbles n'aient encore une noblesse remarquable, par cela seul qu'ils ont Jésus pour chef et qu'ils ont droit à la possession de son royaume. Maintenant, mes frères, sui-

vons le Sauveur descendu de la montagne, et considérons ses actes avec l'attention qu'ils méritent.

SECOND POINT.

« Voilà qu'un lépreux s'approche de Jésus et l'adore en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Vous avez, mes frères, dans ces paroles un exemple parfait de la manière dont il faut prier. Que ce point soit de la plus haute importance, nous ne pouvons en douter, après ces paroles de saint Jacques : « Vous demandez, et vous n'obtenez rien, parce que vous demandez mal. » *Jacob.* IV, 3. Quelle est donc la manière de bien demander? Celle qu'employa le lépreux : car certainement sa prière n'eût pas été aussitôt exaucée, si elle n'eût été parfaite. D'abord, il apporte dans sa prière la plus profonde humilité; il se prosterne la face contre terre, il adore le Seigneur, et lui expose ensuite sa demande. *Matth.* VIII, 2. L'humilité de cœur est, mes frères, une condition essentielle de toute bonne prière. « Dieu, selon la parole du Psalmiste, regarde la demande des humbles et ne méprise pas leur prière. *Ps.* XXI, 25. « Vous sauverez votre peuple à cause de son humilité, lui disait-il, et vous confondrez les yeux des superbes. » *Ps.* XVIII, 28. Le caractère des natures généreuses est de se laisser fléchir par l'abaissement et l'infortune. Comme le dit le Poëte, « Plus une âme est grande, et plus son courroux est facile à apaiser. Il suffit au lion d'avoir terrassé son ennemi : la lutte finit, dès que son adversaire est à terre. Il n'y a que les loups, les ours et les animaux aux instincts bas et rampants qui s'acharnent sur le corps de leurs victimes. » Si tel est le caractère des grandes et nobles natures, quelle sera donc, chrétiens, la conduite de Dieu envers sa créature suppliante? Achab, l'impie Achab, déjà dévoué à la mort, s'humilie devant le Seigneur, et le Seigneur dit à Elie : « As-tu vu Achab s'humiliant devant moi? Va le trouver, et déclare-lui que les maux prêts à fondre sur lui n'arriveront pas de son vivant. » III *Reg.* XXI, 29. Voilà le pouvoir de l'humilité sur le cœur de Dieu, même chez les plus criminels des hommes.

A l'humilité le lépreux joignit cette foi inébranlable dont le divin Maître nous marque ainsi la puissance : « Tout ce que vous

demanderez par la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et on vous l'accordera. » *Marc.* XI, 24. Ce qui montre la foi du lépreux, c'est qu'il ne dit pas, comme un autre sans doute l'eût fait : « Si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de moi et secourez-moi ; » mais il confesse hautement sa divinité, en lui attribuant ce qui ne convient qu'à Dieu : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Il n'y a que Dieu en qui la puissance égale la volonté. De Dieu seul il est écrit : « Vous n'avez qu'à vouloir, pour qu'une chose soit exécutée. » Et remarquez, mes frères, que le lépreux ne prie pas le Sauveur, comme le fit le Centurion, de dire une seule parole; il le prie simplement de vouloir : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Je ne doute pas de votre puissance, mais de votre volonté; ou plutôt, le jugement que porte votre sagesse est le seul point qui me laisse quelque incertitude. Je sais que vous êtes tout-puissant, que vous êtes la bonté souveraine. Par conséquent, vous aimez le bien partout où il se présente. Ce que j'ignore, c'est la nature de ma demande. Est-elle sage, ou ne l'est-elle pas? La chair m'affirme qu'elle l'est, mais l'esprit doute et hésite. Vous, Seigneur, dont la sagesse n'est pas moins grande que la puissance et la bonté, vous savez ce qui me convient le mieux : c'est pourquoi je vous remets ma cause en toute confiance, et je m'abandonne entièrement à votre volonté. » Ici se révèle une troisième disposition de l'âme, l'obéissance qui couronne l'humilité et la foi. C'est en effet par l'obéissance que la volonté propre se soumet entièrement au bon plaisir de la volonté divine. D'ailleurs cette troisième disposition résulte des deux autres, et elle les accompagne inséparablement dans toute prière parfaite. Nous ne devons jamais demander, sans nous soumettre entièrement au bon plaisir de notre Dieu. Ne sachant pas prier comme il convient, *Rom.* VIII, 28, il faut nous reposer de la légitimité de nos désirs sur la sagesse de la Providence, et accepter d'avance ses décrets.

Telles sont, mes frères, les trois qualités que nous découvrons dans la prière du lépreux, que nous devons reproduire dans nos prières. En premier lieu, humilions-nous profondément devant la Majesté infinie, et reconnaissons-nous indignes de paraître en sa présence, de nous entretenir avec elle et d'implorer son secours.

Puis ouvrons notre âme à la confiance, à la pensée de cette miséricorde qui est pour nous, suivant une expression ingénieuse, la garantie des bienfaits à venir. Que cette confiance relève notre âme abaissée par l'humilité, et comptons pour le succès de notre demande sur le trésor infini de la bonté de notre Dieu. Il faudrait que notre confiance fût semblable à la confiance de cette sainte femme dont parle l'Ecriture, qui, après avoir instamment demandé un fils au Seigneur, « conserva désormais sur son visage, ajoute l'historien sacré, une expression de paix inaltérable; » I *Reg.* I, 18, et cela, observe saint Augustin, parce qu'elle ne douta plus de l'efficacité de sa prière. Ainsi, loin de se combattre, ces deux vertus, la confiance et l'humilité, se soutiennent mutuellement. Si l'une se déclare indigne de toute faveur, et si l'autre ne doute jamais, c'est que la première ne considère que l'homme et ses misères, tandis que l'autre considère Jésus-Christ et ses mérites infinis.

Quant à la troisième disposition, qui est la soumission pleine et entière à la volonté divine, c'est principalement lorsque nous demandons la santé ou tout autre bien corporel, qu'il faut en être pénétré. Abandonnez-vous alors aux soins paternels du Seigneur, ne lui fixant ni temps, ni lieu, ni autre condition déterminée. Il y a des chrétiens qui marquent à Dieu toutes ces choses dans leurs prières, comme s'il n'avait qu'une seule manière de nous aider et de soulager nos besoins.

Ce n'est pas ainsi qu'agit le lépreux de notre Evangile. Quoique affligé d'un mal terrible, il ne s'obstine pas à demander sa guérison, et il s'en remet pleinement à la volonté du Sauveur. Il ne tarda pas à être exaucé. « Jésus étend sa main, le touche et lui dit : Je le veux, soyez guéri. Et aussitôt il fut guéri de sa lèpre. » Pourquoi, mes frères, le Sauveur touche-t-il cet homme, quand il pourrait le guérir d'une seule parole? D'abord, afin de nous apprendre par son exemple avec quel dévouement nous devons agir envers les personnes atteintes de maladies contagieuses. Parmi les œuvres de miséricorde, il en est peu qui lui soient aussi agréables que celle-ci; et saint François, dans le testament où il énumère toutes les grâces dont le Seigneur l'avait comblé, met

en première ligne celle de servir les lépreux avec joie, et de faire avec bonheur ce qui ne lui avait autrefois inspiré que de la répugnance. La lèpre étant l'image du péché, Jésus-Christ a voulu nous apprendre encore par cette action que personne ne peut être délivré du péché que par le secours du Seigneur et par le contact de sa main puissante. Si Dieu n'intervient, l'âme demeure sans cesse sous l'influence corruptrice du péché, sous le joug pesant du démon. Si Dieu n'intervient, le dragon infernal maintient sa demeure dans l'âme des malheureux pécheurs, et l'entoure de ses inextricables replis. De là cette parole de Job : *Obstetricante manu ejus, eductus est coluber tortuosus*, Job. XXVI, 13. C'est avec raison que l'auteur sacré emploie cette expression, *obstetricante manu ejus*. De même qu'une personne en mal d'enfant a besoin du secours et de l'art de la sage-femme pour être délivrée de son fruit; de même l'âme qui se propose d'exécuter le dessein de changer de vie, de briser les chaînes de Satan, de rompre avec les mauvaises habitudes, de fouler aux pieds les entraves que lui suscitent les passions et les plaisirs, a besoin du secours de la toute-puissance divine, sous peine de n'aboutir qu'à de vains résultats. Rappelez-vous, mes frères, l'exemple de saint Augustin. Il y avait longtemps qu'il pensait à se convertir, avant de se donner entièrement à Dieu; mais ses efforts demeurèrent inutiles, jusqu'à ce que Dieu lui prêtât son appui. Que de chagrins, que d'angoisses il eut à souffrir, livré à lui-même ! combien de tempêtes bouleversèrent son esprit ! que de fois il renonça à l'espérance ! que de fois il s'arrêta au milieu du chemin ! que de fois il essaya d'imiter la chasteté d'autrui, et qu'il retomba vaincu par ses mauvaises habitudes ! Mais dès qu'il eut éprouvé le contact salutaire de la main de Dieu, sa faiblesse disparut, et il remporta autant de victoires qu'il avait éprouvé de défaites.

Voilà, mes frères, ce que nous enseigne aujourd'hui le Sauveur, en touchant de sa main le lépreux qu'il veut guérir. Le troisième enseignement que nous en recueillons encore regarde la vertu admirable du sacrement de l'Eucharistie. Dans ce sacrement, en effet, est renfermé le même corps duquel sortait une vertu qui guérissait tout le monde. *Luc.* VI, 19. A l'époque où la foi com-

mençait à se répandre sur la terre, cette vertu se manifestait visiblement par des guérisons corporelles. De nos jours elle ne guérit que les âmes, prodige tout aussi admirable, tout aussi précieux. Autrefois la foule des malades se pressaient autour du Sauveur afin de le toucher, et d'être délivrés par ce contact de ses infirmités. Nous devrions maintenant témoigner un empressement plus grand encore à accourir auprès du sacrement de l'autel pour guérir notre âme de ses infirmités spirituelles. La guérison de notre âme n'est pas moins importante que la guérison de notre corps; la santé de l'une n'a pas moins de droits à notre vigilance que la santé de l'autre; d'ailleurs les maladies de l'âme l'emportent d'autant plus en gravité sur les maladies du corps, que celui-ci est moins élevé en dignité que celle-là. Par suite, la lésion la plus grave sera celle qui affecte la meilleure partie de nous-mêmes. Approchons-nous donc à l'envi du corps du Seigneur; nous trouverons dans son contact la santé, la vie, la joie, la force, le courage, les dons du Saint-Esprit, et enfin un gage de la gloire éternelle.

TROISIÈME POINT.

Mais revenons au récit évangélique. Le lépreux ayant été guéri, le Sauveur lui dit : « Prends garde de n'en rien dire à personne. Va plutôt te montrer au prêtre. » Quelle est, ô divin maître, la raison du silence que vous lui commandez? Est-ce que la gloire de votre majesté n'exigeait pas que la magnificence de vos œuvres fût connue de tous les hommes? Aviez-vous à redouter la vaine gloire, vous à qui tout honneur et toute gloire sont dus? Non, Seigneur, vous ne craigniez pas pour vous, mais pour nous, qui sommes plus légers que la paille, plus mobiles que la feuille emportée par le vent. C'est pourquoi il nous faut couvrir du voile du silence le bien que nous faisons et les grâces dont Dieu nous favorise, de crainte de rechercher notre propre gloire sous le prétexte de rechercher la gloire de notre Dieu. Il faudrait même, au jugement de saint Bernard, mettre plus de soin à cacher nos vertus qu'à cacher nos vices. Or, comme nous mettons le plus grand soin à dissimuler nos vices, pour ne pas perdre l'estime des

hommes ; avec quel soin devrions-nous dissimuler nos vertus, pour ne pas perdre l'estime de Dieu ! Ayons plutôt les yeux sur nos misères, que sur les bienfaits que Dieu nous accorde ; et de même que l'on conseille aux personnes qui ont vécu autrefois dans le désordre, de se rappeler leurs égarements passés avant de s'approcher du tribunal de la pénitence ; de même, considérons les dons de Dieu en toute réserve et humilité, de peur que, au lieu d'en remercier le Seigneur, nous ne nous complaisions en notre propre mérite. C'est de la sorte que le Pharisien de l'Evangile, tout en voulant remercier Dieu de ce qu'il n'était point semblable au reste des hommes, tomba dans le piége grossier de l'orgueil. *Luc.* XVIII, 11 et seq. Pour soustraire ses amis à ce péril, le Seigneur ne les comble quelquefois de ses faveurs, qu'à la condition d'ignorer eux-mêmes la préférence dont ils sont l'objet. Tous les Hébreux voyaient les rayons de lumière qui s'échappaient de la face resplendissante de Moïse ; Moïse seul ne les voyait pas. *Exod.* XXXIV, 29. Dans ces cas, Dieu ajoute un bienfait à d'autres bienfaits, et il ne permet notre ignorance, que pour sauvegarder notre humilité. C'était donc pour remédier à notre faiblesse, que Jésus-Christ recommandait au lépreux de tenir secret le miracle qui venait d'être accompli.

Il est encore question dans cet évangile de la guérison du serviteur du Centurion. « Le Seigneur étant venu à Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui pour le prier et lui dire : Seigneur, mon serviteur est chez moi paralytique, et il souffre beaucoup. » Jésus lui ayant répondu avec sa bonté ordinaire : « J'irai moi-même et je le guérirai, » cet homme lui repartit avec la foi et l'humilité la plus touchante : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit... » Jésus l'ayant entendu fut dans l'étonnement, et se tournant vers ses disciples, il leur dit : « En vérité, je n'ai pas trouvé une pareille foi dans Israël. » Et vraiment elle était bien admirable, cette foi du Centurion. Marthe avait une foi très-vive, lorsqu'elle proclamait ainsi la divinité du Christ cachée sous les traits de son humanité : « Oui, je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, venu en ce monde. » *Joan.* XI, 27. Mais elle a dit aussi : « Si vous aviez été ici, mon frère ne serait

pas mort, » *ibid*. 21. La foi du prince de la synagogue qui implorait la guérison de sa fille était encore bien vive; mais il demandait en même temps la présence corporelle du Sauveur : « Venez, lui disait-il, imposez vos mains sur sa tête, et elle vivra. » *Marc*. v, 23. Mais le Centurion ne demande ni présence corporelle, ni imposition de mains. « Dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » Or la foi en la toute-puissance de Jésus ne pouvait être plus explicite. Comment, mes frères, une pareille lumière a-t-elle pu briller au milieu de si épaisses ténèbres? Il faut en rapporter la gloire à cette même toute-puissance. De même qu'elle guérit le serviteur malade, elle éclaira le maître au point d'entrevoir et d'exprimer cette vérité avec la plus admirable foi, avec une foi si surprenante, qu'elle excite l'admiration du Sauveur : *Audiens autem Jesus, miratus est*. Remarquez, mes frères, que les empires, les royaumes, l'univers lui-même, ne sont rien aux yeux de Dieu. Eh bien! celui qui ne daigne pas accorder un regard aux biens de la terre, s'arrête avec admiration devant un acte de foi. Apprenez ici le prix de ce don que vous en avez reçu au jour de votre baptême : il est l'objet de l'admiration de celui duquel il est écrit : « Rien n'est admirable à ses yeux. » *Eccli*. xxxix, 25.

Mais la foi dont je parle n'est pas une foi quelconque; c'est la foi qui ressemble à la foi du Centurion. Le caractère particulier à cette foi, est d'enflammer la volonté en même temps qu'elle illumine l'intelligence. La foi déclarait d'abord au Centurion que la science et la puissance de ce Dieu caché sous une enveloppe mortelle ne reconnaissaient aucune limite. Or la conséquence pratique de cet enseignement était qu'il fallait implorer la guérison désirée d'une simple parole de Jésus, laquelle ne pouvait pas demeurer sans une pleine efficacité. La conséquence pratique de cet enseignement était encore de témoigner à une majesté si haute la plus grande humilité et le plus grand respect. En disant au Sauveur : « Prononcez une seule parole, et mon serviteur sera guéri, » le Centurion accomplissait la première de ces choses : il accomplissait la seconde en ajoutant : « Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez sous mon toit. Je ne me suis même pas jugé digne de venir moi-même à vous, » poursuit-il dans saint Luc. *Luc*.

VII, 7. Considérez, chrétiens, la perfection de son humilité, qui ne lui permet pas de paraître, lui Centurion, en présence du fils du charpentier, malgré le danger où était son serviteur. C'est qu'il comprenait que Jésus-Christ joignait à une puissance infinie une science sans bornes, dont la lumière découvrait à ses yeux les profondeurs de l'âme, les pensées secrètes des cœurs, les désirs et les images vaines dont ils sont remplis. Voilà pourquoi, dans la conscience de sa bassesse et de son imperfection, il redoutait sa présence. C'est le même sentiment qui inspirait à saint Pierre, après la pêche miraculeuse, ces paroles où se trahissent la crainte et l'effroi : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je ne suis qu'un homme pécheur. » *Luc.* V, 8.

Un respect si profond envers le Sauveur jaillissait, mes frères, du foyer intérieur d'une vive foi. Tâchons de ranimer en nous ce foyer amorti, afin que désormais, outre l'éclat qu'il répandra sur notre intelligence, il communique à la volonté une ardeur qui la détermine à suivre en toutes choses pour règle les enseignements de l'amour divin. Ainsi, après avoir marché ici-bas selon la foi, nous atteindrons la couronne qui nous est offerte ; et après avoir contemplé Dieu sur la terre d'une façon énigmatique, nous mériterons de le contempler à découvert avec les esprits bienheureux dans la céleste patrie. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE III° DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno cœlorum : filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores. Ibi erit fletus et stridor dentium.

Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et se reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. *Matth.* VIII, 11.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Ces paroles du divin Maître nous enseignent deux mystères bien importants à connaître. Le premier est le jugement profond par lequel les Gentils ont été substitués au peuple choisi de Dieu. Son dessein en cela est de nous porter à rechercher avec attention les motifs de ce jugement, afin que nous veillions sur nous-mêmes, de crainte de perdre à notre tour la grâce divine. Le second mystère regarde les récompenses réservées aux élus, et les peines infligées aux réprouvés. Le Sauveur indique les unes et les autres, en disant que les Gentils assisteront au festin céleste avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les fils du royaume seront rejetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Ces deux mystères formeront, mes frères, le sujet de cette instruction. Implorons auparavant l'intervention de la bienheureuse Vierge Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

La vie du Sauveur sur la terre nous offre deux sortes d'enseignements : les uns consistant dans ses préceptes, les autres dans ses exemples, par lesquels il a voulu nous porter à la piété et à la

vertu. C'est pourquoi, après s'être entretenu avec ses disciples sur la montagne, et leur avoir dispensé ses préceptes divers, il en descend pour confirmer sa doctrine par ses miracles et nous éclairer par l'exemple de sa conduite. Arrivé au bas de la montagne, une foule nombreuse se met à le suivre, et un lépreux s'en détachant, vient adresser au Sauveur cette prière : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Que pouvait faire Jésus, qui était venu dans le monde pour délivrer les hommes de tout mal et de toute souillure, sinon accueillir cette demande? Aussi, à peine lui est-elle adressée, qu'il étend sa main miséricordieuse, et qu'il dit : « Je le veux, soyez guéri. Et le lépreux fut à l'instant même guéri de sa lèpre. » Il avait mérité cette faveur par la foi et l'humilité de sa prière.

Ce miracle fut suivi d'un autre, à l'occasion duquel un centurion montra des sentiments non moins remarquables. « Seigneur, disait-il à Jésus, je ne mérite pas que vous entriez sous mon toit; dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri... Jésus, entendant cela, fut dans l'étonnement, et il dit à ceux qui le suivaient : En vérité je vous le dis, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël. Aussi, je vous l'assure, beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et se reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. » Ce discours du Sauveur exprime clairement l'aveuglement du peuple juif et la vocation des Gentils, mystère annoncé à plusieurs reprises dans l'ancien Testament, et figuré spécialement par la bénédiction accordée à Jacob au détriment d'Esaü. Du reste, ce jugement du Seigneur doit nous remplir de crainte et de stupeur, comme le fut Isaac, lorsqu'Esaü vint réclamer la benédiction paternelle. « Il fut plongé, dit l'Ecriture, dans une stupeur violente, et il s'écria dans l'excès de son étonnement : Quel était donc celui qui m'a apporté de la venaison, et auquel j'ai donné irrévocablement ma bénédiction ? » *Gen.* XXVII, 33. Cette méprise prophétique paraissait bien singulière au saint patriarche; mais que penser de la transmission de l'héritage céleste du peuple juif, c'est-à-dire du peuple choisi, aux gentils, c'est-à-dire aux adorateurs des idoles? Les chrétiens sortis

du judaïsme furent surpris, lorsqu'ils virent la grâce du Saint-Esprit répandue sur les nations, et les étrangers égalés aux enfants et aux favoris du Seigneur; mais qu'eussent-ils ressenti, si ceux-là leur eussent été préférés? Ils eussent vu les premiers choisis, les seconds repoussés, le royaume de Dieu enlevé aux uns pour être transféré aux autres, les membres de la famille exclus comme des étrangers, et les étrangers introduits dans la famille. Comment, à ce spectacle, ne pas s'écrier avec l'Apôtre : « O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies inaccessibles! Qui donc a connu la pensée du Seigneur? qui a pris part à ses conseils? » *Rom.* XI, 33-34.

Parcourons rapidement, mes frères, quelques-unes des circonstances de l'histoire juive qui ont été la figure de ce mystère. Lorsque les enfants d'Israël eurent traversé à pied sec le lit du Jourdain, Dieu ordonna à Josué de placer sur la rive douze pierres tirées du lit du fleuve, et, cet ordre exécuté, de mettre au milieu du fleuve douze autres pierres tirées de la rive. Ce double changement exprime très-bien celui dont nous nous occupons en ce moment. Telle est encore la signification de ces paroles du Psalmiste : « Il a changé les fleuves en désert, et les sources abondantes en rochers stériles. Puis il changea le désert en une eau abondante, et une terre sans eau en sources intarissables. » *Ps.* CVI, 33-35. C'est ainsi que les contrées arrosées auparavant des eaux de la grâce divine ont été desséchées, tandis que les contrées arides et désolées sont maintenant arrosées par les eaux rafraîchissantes de l'Esprit saint. Telle est encore la signification de ces transmissions du droit d'aînesse que nous voyons dans nos saints Livres : le plus jeune préféré à l'aîné, Manassé à Ephraïm, Jacob à Esaü, c'est la foule des gentils préférée au peuple juif. Le prophète Malachie prédit ouvertement cette substitution dans son fameux oracle : « Je ne mets plus en vous ma complaisance, et je ne recevrai pas d'offrande de votre main. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom un sacrifice sans tache. » *Malach.* I, 10-11. Le Seigneur ne pouvait pas annoncer en des termes plus clairs la réprobation des Juifs et l'élection des Gentils.

Rechercherons-nous, mes frères, la cause de ce changement prodigieux? Essaierons-nous de pénétrer dans cet abîme des jugements divins? Ecoutons plutôt l'Apôtre qui y est entré, conduit par la lumière de Dieu même : « Comment se fait-il, demande saint Paul, qu'Israël en recherchant la justice n'est pas parvenu à la loi de la justice; et que les Gentils, qui ne recherchaient pas la justice, y sont parvenus ? » *Rom.* IX, 30-31. A cette question si élevée, l'Apôtre fait cette courte réponse : « Parce qu'Israël a recherché la justice non par la foi, mais par les œuvres. » Les Juifs croyaient obtenir la véritable justice et le salut éternel, non par un don de la grâçe, mais par le mérite seul de leurs œuvres, de la circoncision, des sacrifices et des autres observances légales; et de cette manière, ils ont été privés de cette justice. Comme ils s'attribuaient à eux-mêmes et à leurs œuvres toute espèce de mérite, et qu'ils ne laissaient rien à la grâce de Jésus-Christ, ils ont été à bon droit abandonnés de la grâce, livrés à eux-mêmes, et par suite exposés aux chutes les plus graves. Les Gentils, au contraire, n'ayant pas en eux-mêmes de quoi entretenir des espérances présomptueuses, instruits par leur propre dénûment, se sont réfugiés dans les bras de la grâce, et faisant dépendre d'elle seule leur salut, ont obtenu de la sorte la véritable justice. Ce qui perdit les Juifs, ce fut leur présomption et leur fol orgueil. Ce qui sauva les Gentils fut le mépris de soi-même, la vraie humilité de cœur et la confiance dans la puissance de la grâce. Concluons de là, mes frères, que la source de tous les maux et de toutes les ruines, c'est l'orgueil. L'orgueil a précipité du faîte de leur gloire le peuple bien-aimé, aussi bien que le premier ange et le premier homme. Aussi le Sage a raison de dire : « Avant sa ruine le cœur de l'homme s'élève, et son âme s'enorgueillit avant d'être brisée. » *Prov.* XVI, 18. « L'orgueil, dit-il ailleurs, précède la chute; la gloire sera le partage de l'âme humble. » *Prov.* XXIX, 23. L'auteur de l'Ecclésiastique est encore plus formel : « Le commencement de tout péché, c'est l'orgueil. Celui que possédera l'orgueil, sera comblé de malédictions, et ne tardera pas à être mis en poussière. » *Eccli.* X, 15. Conformément à cette sentence de nos saints Livres, Jean Cassien, suivi en cela par les principaux pères du dé-

sert, ramène à l'orgueil le vice de l'impureté aussi bien que tous les autres vices. Et saint Grégoire observe « que Dieu punit quelquefois l'orgueil secret de notre cœur par les désordres les plus éclatants. » Dans ce cas, il use envers nous de miséricorde, et il cherche à nous convaincre par notre propre expérience, jointe à la lumière intérieure de l'Esprit saint, de notre excessive faiblesse. Que ces considérations, mes frères, vous inspirent la plus vive horreur pour un péché dont la malice surpasse si fort la malice des autres péchés.

SECOND POINT.

Si vous me demandez maintenant la raison de sa malice et de sa triste fécondité, je vous rappellerai ces paroles de l'Ecclésiastique : « Le commencement de l'orgueil dans l'homme c'est l'éloignement de Dieu, quand son cœur se retire de celui qui l'a fait. » *Eccli.* x, 14-15. Ainsi l'effet de l'orgueil est de nous éloigner de celui duquel dépend notre perfectionnement aussi bien que notre existence, de celui qui seul peut commencer et achever son œuvre. Une fois éloignés de Dieu et résolus à ne nous appuyer que sur nous-mêmes, Dieu ne tarde pas à nous abandonner; et de là des chutes non moins nombreuses que profondes. « C'est que Dieu a couvert d'opprobre les assemblées des méchants, et qu'il les a détruits sans retour. Dieu a renversé les trônes des princes superbes, et il a fait asseoir en leur place ceux qui étaient humbles. Dieu a desséché les racines des nations superbes, et il leur a substitué celles des nations qui étaient humbles. Dieu a aboli le souvenir des superbes, et il a conservé celui des humbles de cœur. » *Eccli.* x, 16-21.

Ces paroles, qui nous révèlent la cause de la réprobation du peuple d'Israël, nous enseignent de plus à éviter tous sentiments d'enflure et d'orgueil. Repoussez-les, mes frères, loin de vous; car ils porteraient à votre âme le plus notable préjudice, et ils la précipiteraient du règne de la grâce dans l'abîme du péché. Suivez ce conseil de l'auteur de l'Ecclésiastique : « Ne vous élevez point, comme un taureau, dans les pensées de votre cœur, de peur que votre folie ne brise votre force, ne consume vos feuilles, ne perde vos fruits, et que vous ne soyez abandonné comme un arbre des-

séché dans le désert. » *Eccli.* VI, 2-3. Prenons garde encore à ne pas trop nous glorifier de notre élection, en abusant de la grâce qui nous a été donnée, pour mépriser les autres et nous enorgueillir nous-mêmes; n'allons pas nous rendre indignes des faveurs dont nous sommes l'objet. C'est un point sur lequel l'Apôtre insiste avec force dans son Epître aux Romains : « Que si quelques branches ont été brisées, et si vous, qui n'étiez que sauvageon, avez été greffé sur l'olivier dont vous recevez maintenant la séve, ne vous glorifiez pas contre les branches. Ce n'est pas vous qui portez la racine; c'est la racine qui vous porte. Mais, direz-vous, les branches ont été brisées pour que je fusse greffé à leur place. Oui, elles ont été brisées à cause de leur infidélité; si vous demeurez debout, c'est à cause de votre foi; n'ayez pas de vaines pensées; craignez plutôt. Si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, croyez-vous qu'il vous épargnera? Considérez la bonté et la sévérité de votre Dieu: sa sévérité envers ceux qui sont tombés; sa bonté envers vous : mais si vous ne persévérez pas dans le bien, vous aussi serez retranché du tronc. » *Rom.* XI, 17-22.

Ces dernières paroles de saint Paul, mes frères, résonnent à nos oreilles comme la foudre, comme une prophétie lugubre dont malheureusement notre siècle nous offre l'accomplissement. Que de fidèles ont été retranchés du tronc, et sont devenus les membres de Satan, parce qu'ils n'ont pas persévéré dans le bien! Comment s'expliquer autrement les sectes innombrables, les hérésies monstrueuses qui désolent l'Eglise? La sentence qui frappa autrefois les Juifs perfides, les a frappés à leur tour; et ceux qui formaient naguère le peuple de Dieu, sont devenus le peuple de Satan. Il n'y a pas pour la justice divine d'acception de personnes: là où se commettent les mêmes crimes, s'exécute aussi la même sentence. Mais revenons à notre sujet, je veux dire, aux causes du mystérieux jugement qui nous occupe.

Nous en découvrons une nouvelle dans ce texte du Prophète-Roi : « Un peuple que je ne connaissais pas a reconnu ma loi. Il m'a obéi, dès qu'il a entendu mes ordres. Mes enfants, devenus pour moi des étrangers, ont agi envers moi avec dissimulation. Ils ont vieilli dans le mal, et ils n'ont pas marché dans mes sen-

tiers. » *Ps.* XVII, 45-46. Le peuple dont parle le Prophète, ce sont les Gentils, qui, sans avoir connu le vrai Dieu, ou Jésus-Christ et ses miracles, se convertirent à la prédication des Apôtres, et embrassèrent avec empressement la loi chrétienne. Mais les enfants de Dieu, qui avaient été témoins de ses prodiges et de ses vertus, au lieu de croire en lui, le traitèrent comme un étranger, et furent en conséquence rejetés eux-mêmes au rang des étrangers. « Dieu était venu chez les siens; les siens ne le reçurent pas. » *Joan.* I, 11. En sorte qu'ils ont été moins repoussés par Dieu, qu'ils ne se sont eux-mêmes éloignés de Dieu par leur infidélité opiniâtre. Pour mieux le comprendre, rappelons-nous en quoi consiste la bonté et la justice infinie de notre Créateur.

Or, Dieu aime souverainement ce qui est bon et juste, et il haît souverainement aussi le mal et l'injustice. A ses yeux, la vertu et la justice seules ont du prix; les richesses, les honneurs, la noblesse, la science, l'éloquence, le génie, les dons de la nature et de la fortune ne sont devant lui qu'ombre et poussière. Quant à la foi, il l'estime tellement, qu'il demeure en admiration devant elle, comme nous le voyons dans l'Evangile de ce jour. C'est pourquoi il accorde de préférence ses dons et ses faveurs aux âmes pieuses et fidèles, quelles qu'elles soient; au lieu qu'il les retire aux âmes infidèles et impies. Lorsque la grâce du Saint-Esprit se fut répandue sur la maison de Corneille, saint Pierre s'écria dans l'admiration : « En vérité je reconnais que Dieu ne fait point acception de personnes, et que tout homme qui craint Dieu et fait le bien lui est agréable. » *Act.* X, 34. Par contre, quiconque fait le mal et ne craint pas Dieu, lui est en horreur. Ce qui faisait dire au Prophète : « Vos yeux si purs, Seigneur, ne sauraient voir le mal, ni contempler l'iniquité. » *Habac.* I, 13. Si David et Pierre fussent morts après leur péché sans en avoir fait pénitence, assurément le Seigneur les aurait traités en ennemis et précipités pour jamais dans l'enfer; et les grâces dont ils avaient été comblés ne leur auraient été d'aucun secours. C'est le Seigneur qui dit dans Jérémie : « Jéchonias, ce fils de Joachim roi de Juda, fût-il l'anneau de ma droite, je l'en arracherais impitoyablement. » *Jer.* XXII, 24. Dès que les dix tribus soustraites à la maison de David eurent imité

les crimes et l'idolâtrie des autres nations, elles furent bientôt châtiées et réduites en captivité. Il ne leur servit de rien d'être le peuple de Dieu, les enfants d'Abraham, de ces Hébreux que Dieu avait délivrés du joug égyptien au prix de tant de prodiges, d'avoir été comblés par le ciel de bienfaits. Ils imitèrent les égarements des gentils; ils éprouvèrent le châtiment des gentils. Longtemps auparavant, le Seigneur les avait avertis de s'abstenir des fautes qui avaient attiré la malédiction divine sur les anciens habitants de Chanaan; que s'ils imitaient leurs débordements, ils seraient chassés de même de cette contrée. Mais pourquoi leur qualité d'enfants d'Abraham leur eût-elle servi, quand les rapports de parenté qui existaient entre Jésus et ses frères ne valurent pas à ces derniers la grâce de la foi et de la justification? *Joan.* VII, 5. L'Apôtre bien-aimé nous apprend expressément qu'ils ne croyaient pas en lui; et dans saint Marc nous les voyons attribuer les actes de la sagesse éternelle à de la folie : « Et les siens voulurent le retenir, en disant : Il est en fureur. » *Marc.* III, 21. O justice admirable de notre Dieu! les liens du sang ne sont pas un titre suffisant à ses yeux pour obtenir sa grâce, et être associé au ministère de la prédication évangélique; les personnes qu'il attire auprès de lui sont, non pas ses parents, mais des pêcheurs inconnus.

Puisque tel est l'amour de Dieu pour les bons et sa haine pour les méchants, vous comprendrez sans peine, mes frères, la réprobation de ces Juifs infidèles, qui refusèrent de croire en Jésus-Christ malgré les nombreux miracles dont ils furent témoins, et l'adoption des gentils qui se soumirent humblement à la parole des apôtres.

L'histoire des deux femmes d'Assuérus, Vasthi et Esther, nous fournit une figure frappante de la destinée de ces deux peuples. Vasthi, fière de sa beauté et de sa puissance, désobéit à Assuérus, et tombe du faîte de la grandeur. Esther humble et pieuse est élevée au premier rang. Rappelons encore un autre exemple qui, parce qu'il est connu de tout le monde et médité d'un très-petit nombre de personnes, ne mérite pas moins de fixer notre attention. Après Dieu, quoi de plus beau que l'ange? Parmi les créatures douées d'intelligence, quoi de plus humble que l'homme?

Eh bien! dès que le plus beau des anges eut consommé sa rébellion; dès qu'il eut été précipité avec des milliers d'autres victimes des hauteurs du ciel dans les profondeurs de l'enfer, ce ne sont pas des anges qui sont destinés à occuper sa place, mais les hommes, malgré le peu d'éclat de leur nature, malgré le corps de boue auquel leur intelligence est attachée. N'est-ce pas un spectacle capable d'exciter notre étonnement? n'est-ce pas un changement au-dessus de toute attente? « Vous étiez parfait dans vos voies dès le jour de votre creation, disait à cet ange le Prophète; vous étiez parfait, jusqu'à ce que l'iniquité eût été trouvée en vous. » *Ezech.* XXVIII, 15. A partir de ce moment, sa dignité incomparable, son ineffable beauté, la multitude des dons qu'il avait reçus de son Créateur ne sont comptés pour rien : la foudre le brise; et l'homme, misérable créature, est mis à sa place. Pourquoi nous étonnerions-nous de voir des hommes substitués à d'autres hommes, quand l'homme lui-même a été substitué à un ange? La cause de ces jugements de Dieu a toujours été la même, l'abus de ses grâces et de ses bienfaits. Or, rien de plus outrageant que de tourner les bienfaits contre le bienfaiteur, que d'offenser et de violer la Majesté divine, quand on devrait lui témoigner obéissance et amour. Il y eut des Israélites qui adorèrent jusqu'au temps d'Ezéchias le serpent d'airain dont la vue avait guéri leurs pères dans le désert, au lieu d'adorer le Dieu véritable, auteur de ce prodige. Ainsi font les créatures, qui oublient leur bienfaiteur pour jouir immodérément des bienfaits qui leur sont accordés. N'est-il pas juste, dans ce cas, que ces bienfaits soient transportés à d'autres, qui en feront un meilleur usage?

Plus je réfléchis, mes frères, sur l'amour de Dieu envers les bons, et plus je suis porté à l'assimiler à l'amour d'un époux envers son épouse, au lieu de l'assimiler à l'amour des parents envers leurs enfants. Quelque coupables que soient leurs enfants, les parents ne peuvent s'empêcher de les aimer. David aimait tellement le parricide Absalom, qu'il eût voulu mourir à sa place. Mais l'amour de l'époux envers son épouse, quoique le plus ardent et le plus fort de tous les sentiments, est subordonné au maintien de la foi jurée : cette foi ayant été violée, non-seulement l'amour s'é-

vanouit, mais il se change souvent en une haine implacable. Ainsi en agit le Seigneur envers nous. Pratiquons-nous fidèlement la vertu; il nous aime comme ses enfants, que dis-je? comme la prunelle de son œil; mais si nous sommes infidèles à ses lois, son amour se change en une haine très-vive. C'est le propre de sa nature infiniment parfaite, avons-nous vu, d'aimer le bien et de haïr le mal avec une égale intensité. Observons pourtant que la haine de Dieu pour le péché ne le détourne jamais d'offrir sa miséricorde au pécheur, si nombreuses et si graves qu'aient été ses infidélités et ses prévarications.

Votre principal intérêt à vous tous, chrétiens, qui désirez la grâce de Dieu, son amitié, et la possession du royaume céleste, est de pratiquer la justice avec une fermeté à toute épreuve, dans la conviction que la justice seule a du prix aux yeux de Dieu, et que tous les autres biens ne sont rien. Que personne n'allègue l'éclat du rang ou de la naissance, le savoir, les richesses; que personne n'allègue les bienfaits passés du Seigneur, les dons et les consolations de l'Esprit saint, les mérites précédents, ses larmes, ses jeûnes, ses aumônes, s'il a abandonné la justice. A l'instant où le juste fait le mal, ses mérites passés tombent dans l'oubli. A peine nos premiers parents eurent-ils désobéi à Dieu, qu'ils s'aperçurent de leur nudité : c'est qu'ils venaient d'être véritablement dépouillés des dons précieux qui leur avaient été prodigués. Si vous désirez ne pas déchoir du rang auquel la grâce de Dieu vous a élevés, ayez sans cesse présente à l'esprit cette parole de l'écrivain sacré : « Gardez ce que vous possédez, de peur qu'un autre ne vous prenne votre couronne. » *Apoc.* III, 11. Pour avoir négligé ce conseil, le plus beau des anges et le peuple de Dieu ont perdu leur couronne, et l'ont vue transmise à autrui : l'homme reçut la couronne de l'ange; les gentils, celle des Juifs. Telle est une partie des enseignements renfermés dans ces mots du Sauveur : « Je vous le dis en vérité : beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et se reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

TROISIÈME POINT.

Ce que nous apprenons encore ici, mes frères, c'est la grandeur de la récompense réservée aux justes, et de la peine réservée aux méchants. Aux justes est promis ce festin magnifique du royaume des cieux, où ils assisteront avec les saints patriarches; aux méchants, les ténèbres extérieures, les pleurs et les grincements de dents. Ce n'est pas moi qui essaierai d'exprimer la grandeur de ce bonheur et de ces supplices, quand saint Augustin en a parlé en ces termes : « De même que, parmi les joies temporelles, on n'en trouvera aucune qui approche des joies de l'éternité; de même aucun des supplices d'ici-bas ne saurait être comparé aux supplices de l'enfer. » Aug. *De Catech. rud.* « Ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, dit encore ce même Père, est au-dessus des lumières de la foi, des atteintes de l'espérance, des vœux et des soupirs de la charité. On peut l'obtenir; mais l'estimer à sa valeur, on ne saurait y réussir. » *De Civit. Dei,* XXII. « Quelle gloire, s'écrie saint Cyprien, quel bonheur pour les saints, quels transports d'allégresse, quand Dieu fera le dénombrement de son peuple, et récompensera chacun de ses sujets suivant ses mérites; quand il leur dispensera des biens célestes au lieu des biens terrestres, des biens éternels au lieu de biens temporels, des biens infinis au lieu de biens petits et périssables; quand il nous offrira à son Père, auquel il nous a acquis par son sacrifice! Songez, mes frères, combien le repos sera doux, le calme délectable, lorsque nous aurons déposé le faix de notre mortalité; combien il sera ravissant, après un long exil et une longue captivité, de recouvrer la liberté; après une navigation périlleuse, d'arriver au port et au rivage désiré. »

Jugez par là, chrétiens, de notre félicité, si nous arrivons, en conservant notre conscience sainte et pure, aux joies véritables et solides du ciel, séjour des esprits bienheureux, à cette vie où il n'y aura plus ni peines, ni fatigues, ni infirmités, ni mal, mais où règnent l'innocence et la justice parfaites, une sécurité inébranlable et un bonheur éternel. Si la perspective d'une semblable récompense vous charme, voici le Seigneur qui vous la propose

à un prix assurément bien disproportionné. Ecoutez ce langage que lui prête saint Augustin : « J'ai quelque chose de précieux à vous vendre, vous dit-il : achetez-le. — Quelle est donc cette chose ? — Le repos éternel; acceptez-le. — Quel en est le prix ? — Entendez la réponse : — Le prix, c'est le travail. » Comme s'il disait : Le prix, c'est de l'or.— Mais quel travail pourra compenser la valeur d'un repos éternel ? A dire vrai, un repos éternel mérite un travail éternel. — Vous avez raison ; mais ne vous effrayez pas ; le Seigneur est miséricordieux. Et puis, si vous deviez acheter ce repos au prix d'un travail éternel, vous n'y parviendriez jamais. Pour obtenir la possession de ce bien, il est nécessaire que vous ne travailliez pas éternellement; non pas que ce ne soit pas là sa valeur, mais afin que vous puissiez en jouir. Quoique digne d'un travail sans fin, le repos du ciel doit être acheté par un travail limité. Des milliers d'années une fois écoulées ont leur terme. Ce que je vous donnerai, dit le Seigneur, n'en aura aucun. Admirez ici la miséricorde de votre Dieu. Il ne vous dit pas : Travaillez un million d'années; ni même, mille, cinq cents ans; mais travaillez durant les quelques années de votre vie, et vous obtiendrez le repos qui n'a pas de fin. Ecoutez encore ces mots du Prophète-Roi : « Seigneur, au milieu de la multitude des peines qui désolaient mon cœur, vos consolations ont réjoui mon âme. » *Ps.* XCIII, 19. Ainsi les quelques années que vous consacrerez au travail ne seront même pas dépourvues de consolation, et elles vous apporteront tous les jours quelque joie. Il faudrait être bien dénué de jugement, mes frères, bien ennemi et bien peu soucieux de soi-même, pour ne pas accepter au prix d'un travail d'un instant, travail adouci encore par une foule de satisfactions, un repos et un bonheur sans mesure.

Que si nous demeurons insensibles à ces magnifiques promesses de la bonté de Dieu, tremblons du moins devant les ténèbres extérieures, les grincements de dents et les pleurs dont nous menace sa justice. Saint Augustin observe que les êtres animés fuient la douleur avec plus d'empressement, qu'ils ne recherchent le plaisir ; et il est facile de vérifier cette observation par une expérience quotidienne sur les animaux. Or, les supplices dont vous

parle le divin Maître renferment tous les genres de supplices. « Dans l'enfer, dit saint Bernard, le satyre criera au satyre, le démon au démon : Frappez, déchirez, exterminez, dépouillez vos victimes, augmentez l'ardeur des brasiers et placez-y des chaudières bouillantes. » Oh! que nous serions heureux, mes frères, si nous avions sans cesse présentes à la pensée ces flammes et ces chaudières horribles? Est-ce qu'il serait possible de pécher à celui qui ne perdrait jamais de vue les supplices de l'enfer?

Saint Jean Climaque rapporte à ce sujet un trait des plus frappants : le personnage qui le lui fournit était un religieux employé d'office à la cuisine du monastère. « Je ne passerai pas sous silence, écrit saint Jean Climaque, la vertu admirable dont il me donna l'exemple. Ayant remarqué son continuel recueillement pendant qu'il s'acquittait de son office, et les larmes abondantes qu'il répandait, je le suppliai de me révéler comment il avait obtenu cette grâce merveilleuse. Cédant enfin à mes prières, il me répondit : « Jamais je n'ai cru servir les hommes, mais mon Dieu. Je me suis toujours jugé indigne de repos, et, à la vue de ce feu temporel, je songe avec frayeur au feu éternel de l'enfer. » Nous aussi, mes frères, nous éprouverions cette frayeur salutaire, si les machinations de l'ennemi du genre humain n'ôtaient de notre esprit le souvenir de cette grande vérité.

Vous me demanderez ici peut-être comment le feu de l'enfer étant le même pour tous les damnés, les supplices qu'endurent ces malheureux sont pourtant si variés et si divers? Saint Grégoire va vous l'expliquer : « De même que, sur la terre, tous les hommes vivent sous le même soleil, quoiqu'ils ne ressentent pas tous la même chaleur, de même le feu de l'enfer agit sur les réprouvés avec une intensité différente. Ce que fait sur la terre la variété des climats, la variété des péchés le fait dans l'enfer. C'est toujours le même feu; mais ce ne sont pas pour tous les mêmes souffrances. »

Mais que faut-il entendre par les ténèbres extérieures dont parle le Sauveur? Les ténèbres sont de deux sortes : les unes affectent l'âme, et privent de la lumière divine; les autres affectent le corps, et privent de la lumière sensible. Les impies, ayant vécu sur la terre au milieu des ténèbres spirituelles, les emportent avec eux.

C'est, en effet, à cause de ces ténèbres, qu'ils n'ont aperçu ni la turpitude de leurs crimes, ni la grandeur de leur péril, ni la sévérité de la justice divine, ni la rigueur des supplices qui les attendaient, ni la majesté infinie dont ils violaient les lois et foulaient aux pieds l'autorité. A ces ténèbres intérieures se joignent dans l'enfer les ténèbres extérieures, c'est-à-dire l'absence de toute lumière corporelle. Il est juste qu'ils en soient privés entièrement, ceux qui sur la terre ont préféré les ténèbres de l'âme. Ainsi, pour eux plus de lumière intérieure et extérieure. Ils ne voient rien, sinon ce qui peut augmenter leurs tourments. « Pour redoubler leurs supplices, dit saint Grégoire, les pécheurs voient la gloire de ceux qu'ils ont méprisés, et les souffrances de ceux qu'ils ont aimés d'un amour déréglé. » — « Le pécheur verra, et il pâlira de colère; il frémira entre ses dents et il séchera de fureur. » *Ps.* CXI, 10. Le feu de l'enfer aura donc à la fois l'ardeur et l'éclat; mais instrument de la justice divine, de même que son ardeur ne servira qu'à tourmenter les réprouvés, son éclat ne leur apportera aucune consolation. « Quel supplice horrible, mes frères, s'écrie saint Chrysostome, d'être la proie de flammes éternelles, au milieu de ténèbres épaisses, dans un deuil infini et dans les grincements de dents, sans que les cris poussés par la douleur soient jamais exaucés! Si, parmi nous, l'odeur infecte qu'exhalent les cachots, leur obscurité, la honte de partager les fers des homicides, rendent aux yeux des gens bien élevés la captivité pire que la mort, que sera-ce de souffrir le supplice du feu avec tous les homicides de l'univers, au milieu d'une obscurité qui ne permettra ni de voir, ni d'être vu, comme si l'on était dans la plus affreuse solitude? Que si l'obscurité jette sur la terre notre âme dans le trouble et l'angoisse, que sera-ce, lorsqu'à l'obscurité la plus épaisse se joindront les souffrances les plus horribles? »

Aux ténèbres extérieures, il faut encore ajouter les pleurs et les grincements de dents. Pourquoi, mes frères, est-il question de pleurs et de grincements de dents? Pour la même raison qui explique l'activité et l'obscurité tout ensemble du feu de l'enfer. Si les larmes sont un témoignage de la douleur de l'âme, elles lui servent aussi quelquefois d'adoucissement. Or, dans l'enfer, il ne

saurait y avoir de ces larmes qui consolent; les consolations sont bannies de ce lugubre séjour; la douleur seule y habite avec tout ce qui est capable de la produire ou de l'augmenter. Si donc il est question à la fois de pleurs et de grincements de dents, c'est pour nous montrer que les pleurs versés par les pécheurs ne sont pas de ces pleurs qui calment la souffrance, mais des pleurs qui s'exhalent d'une âme follement révoltée contre Dieu.

Faisons maintenant, mes frères, un retour sur nous-mêmes : Pourquoi ne méditons-nous pas quelquefois ces grandes vérités? Comment pouvons-nous oublier des enseignements d'une si haute importance? N'est-ce pas abuser du don de la foi chrétienne, que de ne pas approfondir à sa lumière ces dogmes redoutables? La plus légère infortune nous abat, et nous demeurons insensibles devant la perte possible de la vie éternelle, devant le tableau des tortures infernales. Pour en être réduit à tant d'insensibilité, ne faut-il pas avoir perdu tout sens et toute intelligence? Oh! qu'il serait sage de châtier son corps, de purifier son âme de ses vices, au lieu de renvoyer cette œuvre à un temps où elle sera impossible, où il n'y aura que le jugement? Bienheureux celui qui en ce jour s'approchera du redoutable tribunal après s'être jugé soi-même, et non pour être jugé! Celui-là méritera d'entendre avec les élus cette consolante parole du Sauveur : « Venez les bénis de mon Père; recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Plaise à Dieu, mes frères, que nous soyons tous de ce nombre! Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

An non licet mihi quod volo facere? An oculus tuus nequam est, quia bonus sum? Sic erunt primi novissimi, et primi novissimi.

Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers. *Matth.* xx, 15-16.

Mes très-chers Frères,

Une des choses qui concourent le plus puissamment à établir et à consolider en nos âmes la grâce divine, est assurément la véritable humilité de cœur : et parmi les moyens d'obtenir cette humilité précieuse, l'un des plus efficaces sans contredit consiste à se pénétrer de plus en plus de cette vérité énoncée en des termes différents par saint Jacques et par saint Paul; à savoir, que « tout bien excellent et tout don parfait viennent d'en haut, et descendent du Père des lumières, » et que « nous sommes incapables par nous-mêmes d'avoir une seule bonne pensée; mais que tout notre pouvoir est de Dieu, » dont la bonté seule met en nous et la volonté du bien et la capacité de l'exécuter. *Jacob.,* I, 1; II *Corinth.* III, 6. Il est, en effet, certain que la grâce, en nous prévenant, commence l'œuvre de notre salut; elle la poursuit en secondant nos efforts; et elle la consomme de même, selon cette parole du Prophète : « Votre miséricorde me suivra tous les jours de ma vie. » *Ps.* XXII, 6. Car ces paroles de l'écrivain sacré signifient clairement la persévérance finale dont le Seigneur gratifie tous ses élus.

En conséquence, chrétiens : de la bonté divine, comme d'une source intarissable, découle tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de notre salut. C'est Dieu qui opère tout en chacun de nous, et qui se sert de ses élus, comme d'autant d'instruments

intelligents, pour réaliser ses miséricordieux desseins. Aussi, loin d'être autorisés à nous rapporter à nous-mêmes le mérite et la gloire de nos bonnes actions, devons-nous les rapporter à Celui-là seul qui est l'auteur de tous les biens. L'épouse des Cantiques nous rappelle cette obligation, lorsqu'elle dit : « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il se rassasie du fruit de ses arbres. » *Cant.* v, 1. Or, le jardin du Christ c'est l'âme du juste, dans laquelle le Sauveur a jeté la semence de toutes les vertus : les fruits dont il fait ses délices, sont les actions vertueuses de l'âme fidèle. Si l'Ecriture sainte attribue ces fruits au divin Epoux, c'est parce qu'ils doivent leur naissance à l'influence vivifiante de sa grâce, sans laquelle, loin de faire le bien, nous ne pourrions même pas y penser. La connaissance de cette céleste sagesse, mes frères, contribue efficacement à développer dans nos âmes la parfaite reconnaissance et la véritable humilité. D'une part, l'homme connaissant sa propre misère ne s'enfle pas d'un vain orgueil : connaissant de l'autre la libéralité de son Dieu, il se montre envers lui plein de piété et de gratitude. Si je vous entretiens de ces vérités, mes frères, c'est qu'elles me paraissent former le fonds de l'évangile de ce jour. En nous apprenant que les premiers seront les derniers et les derniers les premiers, Jésus-Christ proclame évidemment la puissance de la grâce, qui décide souverainement de notre salut et de notre destinée. Vous le verrez avec encore plus de clarté par l'explication détaillée de ce même évangile.

PREMIER POINT.

Vous n'ignorez pas, mes très-chers frères, que, sous le nom de royaume des cieux, notre divin Maître comprend la grande affaire du salut et tout ce qui s'y rapporte. Or le salut consiste en deux choses, dans la possession de la grâce en cette vie, et dans la possession de la gloire en la vie future. C'est de l'ordre suivant lequel le Seigneur distribue ces biens, que traite l'Evangile d'aujourd'hui; et nous y apprenons que cet ordre a pour principe tantôt la justice, tantôt la libéralité et la miséricorde. Le père de famille dont parle Jésus-Christ est Dieu même, à qui ce titre convient admirablement, à cause des soins et de la tendresse avec lesquels sa

providence veille sur les hommes. Quoique père de tous les hommes, il l'est plus particulièrement des élus, ses enfants de prédilection; et la sollicitude avec laquelle il s'applique à les protéger, à les aider et à les combler de toute sorte de biens est si vive, qu'il semble absorbé par cette occupation, à l'exclusion de toutes les autres. Il veille sur tous comme sur chacun d'eux, et sur chacun d'eux comme si chacun était l'objet unique de sa vigilance paternelle. De là ces paroles du Roi-Prophète : « Il ne permettra pas que votre pied heurte contre un obstacle; car il ne s'assoupira pas et il ne s'endormira pas, Celui qui garde Israël. » *Ps.* CXX, 3-4. Non, chrétiens, il ne cède pas au sommeil, Celui qui garde Israël, comme l'observe saint Bernard, parce qu'il veille sans cesse, lui aussi, celui qui est l'ennemi acharné d'Israël. Isaïe exprime la même pensée dans ce passage allégorique : « En ce temps-là, la vigne qui porte le vin chantera les louanges du Seigneur; car moi, le Seigneur, qui la conserve, je l'arroserai soudain; et je veillerai sur elle nuit et jour, de crainte qu'il ne lui arrive malheur. » *Isa.* XXVII, 2-3. La vigne dont il est ici question, désigne non-seulement l'Eglise, mais toute âme fidèle. Cette vigne, dit le Seigneur, je l'arroserai en son temps pour qu'elle se conserve et qu'elle porte des fruits en abondance. Afin de la soustraire à l'invasion et aux ravages de l'ennemi, je serai constamment sur pied, en tout temps et en toute fortune; elle n'aura pas plus à redouter la nuit des calamités et des fléaux que le jour de la prospérité.

Voilà, mes frères, le soin que le Père céleste prend de ses élus. Voulez-vous savoir sa conduite à l'égard des méchants, écoutez ce qu'il nous dit par l'organe de Jérémie : « Je les disperserai comme la paille que le vent emporte dans le désert : » *Disseminabo eos tanquam stipulam quæ vento raptatur in deserto.* Jer. XIII, 24. Ils m'ont abandonné : eh bien! je les abandonnerai à mon tour, et les livrerai aux caprices de la fortune et à la fureur des passions, qui se joueront d'eux comme le vent du désert se joue de la paille du chemin. De là ces morts violentes et inopinées des pécheurs, ces fléaux inexplicables qui fondent sur eux, et cette multitude de maux qui les tourmentent tous les jours. Leur condition est si

misérable que, n'y eût-il d'autre châtiment à redouter pour la transgression de ses devoirs que la privation de cette providence paternelle dont le Seigneur entoure ses élus, ce motif devrait suffire, et au-delà, pour contenir les hommes dans les bornes de la vertu. Quand l'un d'entre vous, mes frères, sera sur le point de commettre une faute mortelle, qu'il songe à la protection de laquelle il se prive, à la solitude malheureuse où il va se précipiter, aux ténèbres et aux passions qui vont régner sur son âme. Mais revenons à notre parabole.

Le père de famille a donc une vigne de prédilection : cette vigne est l'Eglise qui, depuis Abel le juste jusqu'au dernier homme, a produit et ne cessera de produire des fruits de sainteté. Pour cultiver cette vigne précieuse, le diligent père de famille se met en quête d'ouvriers dès le point du jour. A la troisième heure, il vient de nouveau sur la place publique, et y remarquant d'autres ouvriers inoccupés : « Allez, vous aussi, dans ma vigne, leur dit-il ; et je vous donnerai ce qui sera convenable. » Non content de cela, il reparaît encore à la sixième heure, à la neuvième, à la onzième, au moment où le jour va finir, cherchant toujours des ouvriers pour sa vigne. O bon père de famille, comme vous aimez, comme vous soignez cette vigne! Et quel avantage en retirez-vous, Seigneur, vous qui n'avez nul besoin de nos biens; vous qui, infiniment puissant, êtes par cela même infiniment riche et infiniment heureux? La source de votre béatitude n'est pas placée ailleurs qu'en vous; en sorte que vous seul suffisez à votre félicité et à votre bonheur. Qu'avez-vous donc tant à faire avec cette vigne et ces ouvriers, que vous ne laissiez échapper aucune occasion d'accroître le nombre des uns et la fertilité de l'autre? Que les hommes agissent ainsi, je le comprends; car ils ont des besoins à satisfaire, des nécessités à remplir. Mais vous, ô mon Dieu, vous n'avez besoin de rien; votre vigne, qu'elle soit cultivée ou qu'elle ne le soit pas, n'enlèvera rien, n'ajoutera rien à votre félicité. Pourquoi donc cette sollicitude qui vous amène à chaque instant sur la place publique pour y chercher des ouvriers, et leur proposer une généreuse récompense? O bonté souveraine, ô charité immense qui s'occupe de nos intérêts, comme si le bonheur de

Dieu dépendait de notre bonheur, tandis que c'est notre bonheur qui dépend du sien ! Voilà pourquoi, Seigneur, vous nous appelez à vous à toutes les heures du jour, vous nous éloignez du mal, et vous nous invitez à travailler à votre vigne, c'est-à-dire à notre salut. Le zèle que la cupidité inspire aux hommes, la charité vous l'inspire : ils obéissent à l'amour du lucre ; vous, à votre amour pour nous : ils cèdent à la nécessité ; vous, à la bonté ; et comme ils sont beaucoup moins avides que vous n'êtes bon, vous désirez plus vivement notre salut pour seconder nos véritables intérêts, qu'ils ne désirent réussir dans leurs entreprises pour arriver à leurs fins. De cette manière, vous remplissez la promesse que vous nous aviez faite par la bouche d'un de vos serviteurs : *Laude mea infrenabo te ne intereas.* Isa. XLVIII, 9. Sans que j'en retire aucun avantage, pour la seule gloire de mon nom, je mettrai un frein à vos passions, je vous éloignerai des sentiers du mal, afin que vous n'y périssiez pas. Quoique je ne trouve en vous rien qui m'oblige à vous arracher à votre perte, c'est assez de ma nature pour vous combler de bienfaits, quelles que soient votre perversité et votre ingratitude. Tels sont, mes frères, les motifs qui déterminent le Père céleste à envoyer sans cesse de nouveaux ouvriers à sa vigne.

A la onzième heure, il revient sur la place publique, et y trouvant encore d'autres ouvriers, il leur dit : « Pourquoi demeurez-vous là tout le jour sans rien faire ? Et ils lui répondirent : Parce que personne ne nous a loués. » Assurément, mes frères, l'excuse de ces ouvriers était plausible. Nous étions ici, pouvaient-ils dire, prêts à suivre quiconque nous eût offert du travail ; mais, personne ne s'étant présenté, il a fallu passer la journée entière dans l'oisiveté. Pour nous au contraire, chrétiens, cette excuse devient un grave sujet de condamnation. En effet, la vigne de la parabole étant l'image de notre âme, que répondrons-nous à notre juge, quand il nous demandera raison de la négligence avec laquelle nous aurons cultivé cette vigne spirituelle ? Les habitants des pôles ou de la zône torride auxquels le nom et la doctrine de Jésus-Christ n'ont pas été annoncés, auront le droit de répondre à une pareille demande : « C'est que personne ne nous a loués. » *Nemo*

nos conduxit. Personne ne nous a exhortés à pratiquer la vertu; personne ne nous a garanti, en retour de nos bonnes actions, une récompense éternelle; personne ne nous a annoncé le royaume des cieux; personne ne nous a menacés de supplices éternels. Nous ignorions que le Fils de Dieu fût descendu des cieux sur la terre pour y renverser l'empire du démon. Nous ne connaissions pas la vertu des eaux du baptême, ni celle des autres sacrements. Pour tout flambeau, nous avions la lumière vacillante de notre raison, obscurcie par ce corps épais conçu dans le péché et soumis au péché. Dénués de tous ces secours, que pouvions-nous faire, Seigneur? Si une semblable réponse ne soustrait pas entièrement aux coups de la justice divine les hommes qui n'ont pas connu la vérité, il est du moins incontestable qu'elle diminuera la rigueur de la sentence qui leur sera prononcée, le divin maître nous assurant lui-même que le serviteur ignorant et négligent ne sera pas gravement châtié. Mais nous, mes frères, qui avons été nourris de la doctrine céleste, quelle excuse alléguerons-nous au tribunal du Juge suprême? Comment pallier notre oisiveté, nous qui avons été édifiés sur le fondement des prophètes et des apôtres; nous qui ne sommes plus des hôtes ni des étrangers, mais les concitoyens des saints et les membres de la maison de Dieu; nous qui avons été plantés près du courant des eaux de la grâce, et qu'invitent sans cesse à la piété et à la vertu tant de sacrements, tant de mystères, tant de bienfaits et la voix infatigable de l'Eglise? Le père de famille lui-même, au témoignage du Prophète, s'est lassé à force de nous y inviter. *Laboravi rogans.* Jer. xv, 6. Quel langage tiendrons-nous, après avoir été comblés de tant de faveurs? Si, selon l'Apôtre, les hommes qui auront eu pour tout guide les lumières de la raison, *Rom.* ii, 15, seront inexcusables, quelle excuse apporteront ceux qui ont joui toute leur vie des rayons du soleil de justice? Encore une fois, comment ces chrétiens défendront-ils leur cause? Que sont-ils en droit d'attendre, sinon l'accomplissement de cette parole du Sauveur : « Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et ne la fait pas, recevra un châtiment sévère, » et de cette autre : « On exigera davantage de celui à qui il a été donné davantage. » *Luc.* xii, 47, 48. Donc, plus vous aurez reçu.

plus vous aurez à rendre. Aussi, entendez cette parole de saint Paul : « Malheur à moi, si je ne prêche pas l'Evangile. » *Væ mihi est, si non evangelizavero.* I Corinth. IX, 16. Pourquoi cela, grand apôtre ? — Parce que, ayant reçu la grâce pour évangéliser les hommes et les sauver de la mort éternelle, j'aurai à répondre de l'usage que j'en aurai fait. — Or, de même que Paul avait reçu du ciel d'abondantes grâces pour sauver ses semblables, de même vous en recevez tous les jours, mon frère, pour opérer votre propre salut. Malheur à Paul, s'il ne sauve pas les hommes, s'il ne fait pas fructifier les talents qui lui ont été confiés. Malheur à vous, si tant de biens, tant de secours, tant d'inspirations salutaires vous ont été accordés en vain. De là cette conséquence que, si d'un côté vous avez lieu de vous réjouir du grand nombre des prédicateurs de la parole divine, et de l'abondance avec laquelle on vous distribue la doctrine du salut; de l'autre, vous avez à craindre, si vous n'en retirez aucun profit, que le Seigneur ne vous applique ces terribles paroles : « Malheur à toi, Corozaïm; malheur à toi, Bethsaïda; car si les prodiges dont tu as été le témoin s'étaient accomplis au sein de Tyr et de Sidon, elles eussent fait pénitence depuis longtemps dans la cendre et le cilice. Aussi, Tyr et Sidon seront traitées moins sévèrement que toi, au jour du jugement. » *Matth.* XI, 21-22. Ces paroles, mes frères, qui retentissent à mes oreilles comme les éclats de la foudre, ne nous permettent pas de douter que la misère des chrétiens infidèles ne soit encore pire que la misère des hommes privés des bienfaits de l'Evangile.

Cependant le soir arrive; le soir, c'est-à-dire le temps de récompenser chacun selon ses mérites. Ce temps est à la fois le temps du jugement particulier et le temps du jugement universel, l'un et l'autre de ces jugements devant fixer notre destinée irrévocable. Or, comme chaque chose a son temps; qu'il y a un temps pour planter, et un autre pour arracher, un temps pour le rire et un temps pour les larmes, un temps pour disperser et un temps pour ramasser; il y a aussi un temps pour semer et un temps pour récolter, un temps pour cultiver la vigne et un temps pour en recueillir les fruits. *Eccle.* III, 4 et seq. Pour chacun de nous en par-

ticulier, le temps du travail est la vie; le temps de la récompense est la mort. Cela étant, quelle folie que de passer sa vie entière dans l'oisiveté et les plaisirs, et de renvoyer à ses derniers instants la culture de son âme, le repentir de ses erreurs et l'amendement de sa conduite! A la vérité, je suis loin de nier que nous puissions mériter le ciel et faire pénitence, tant qu'il nous reste encore un souffle de vie. Tant que nous serons attachés à ce corps, nous serons voyageurs, et il nous sera toujours possible d'admettre ou de repousser les inspirations divines, et conséquemment d'entrer dans la bonne voie ou de nous en écarter. Mais on ne saurait non plus nier que l'heure de la mort soit très-peu favorable à un changement de vie : mille soucis, mille souffrances nous empêchent alors de songer à une solide pénitence. Que faites-vous donc, malheureux? Pourquoi renvoyer à cette époque la résolution de travailler à la vigne du père de famille? Cette époque est plutôt l'époque de la récompense, que celle du travail : c'est le moment, non d'accroître son trésor de mérites, mais de jouir de ceux que l'on a obtenus : c'est le temps, non de prendre en main le hoyau pour cultiver la vigne, mais d'étendre sa main pour recevoir le prix de son travail. Une bonne mort est le fruit naturel d'une vie sans tache. « Celui qui craint le Seigneur, disent nos saints Livres, s'en trouvera bien à ses derniers instants; et il sera comblé de bénédictions, au jour de son trépas. » *Eccli.* I, 13. Vous le voyez; la bonne mort est la récompense, non du serviteur qui s'oublie et s'endort, mais de celui qui craint son Seigneur et son Maître. Et vous attendrez ensuite pour vous mettre à l'œuvre et faire pénitence le soir de la vie? Ah! il est déjà bien tard; déjà s'avance la nuit où, loin de travailler, les hommes devront mettre un terme à leurs travaux. C'est le Sauveur lui-même qui le dit : « Voici la nuit pendant laquelle personne ne peut travailler. » *Venit nox in qua nemo potest operari.* Joan. IX, 4. Nous lisons aussi dans les Psaumes : « Il n'est, dans la mort, personne qui se souvienne de vous. » *Ps.* VI, 6. De quoi donc l'homme se souvient-il alors? De son épouse qu'il va laisser dans la désolation et la viduité, de ses enfants prêts à devenir orphelins. Il songe aux douleurs corporelles qui l'accablent, à la fièvre qui le dévore, à la soif qui le brûle, aux

insomnies qui le consument, à sa langue qui s'embarrasse, à tous ses membres qui se roidissent. L'âme est tout entière là où l'appelle le sentiment d'une vive douleur. Tantôt le malade se couche sur la face, tantôt sur le dos; tantôt il s'incline d'un côté, tantôt de l'autre : il réclame le médecin à grands cris, ou bien il demande des remèdes qui ne lui seront d'aucune utilité. Voilà les soins qui nous occupent à l'heure de la mort. La violence de la douleur, les angoisses de l'âme éteignent presque entièrement en nous la pensée et le souvenir de Dieu. N'est-ce donc pas folie à vous, de vous préparer à mettre la main à l'œuvre, quand il vous reste à peine quelques instants à vivre ? N'oubliez pas la sentence du Sage : « Le paresseux n'a pas voulu labourer, parce qu'il faisait froid ; il mendiera pendant l'été, et on ne lui donnera rien. » *Prov.* xx, 4. Tel fut le sort des vierges folles qui, se présentant et frappant à la porte du festin, criaient sans relâche : «Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Et on leur répondit : En vérité je vous le dis, je ne vous connais pas. » *Matt.* xxv, 12. Je connais mes élus, je connais mes serviteurs; je connais les ouvriers qui ont soutenu à ma vigne le poids du travail. Ceux-là, je les reconnais, et je leur donne la récompense qu'ils ont méritée, en leur ouvrant la porte de la vie. Mais vous qui ne m'avez jamais reconnu, et qui n'avez jamais travaillé dans ma vigne, je ne vous connais pas. Maintenant vous recourez à moi, poussés par la nécessité, et non par l'affection; vous recherchez vos propres avantages, et non ma gloire. « Je ne sais d'où vous êtes : retirez-vous de moi, vous tous artisans d'iniquité. » *Luc.* XIII, 25, 27. Mais examinons comment le père de famille distribue à ses ouvriers le prix de leur travail.

SECOND POINT.

« Les premiers s'étant approchés, ils pensèrent qu'ils allaient recevoir davantage; mais ils n'eurent aussi qu'un denier chacun. » Inégalité de travaux, égalité de récompense, voilà, mes frères, ce que nous découvrons dans la parabole qui nous occupe, voilà ce qu'elle se propose principalement de nous inculquer; et cela, parce que la grâce divine se montre avec plus d'éclat dans les uns,

et la justice divine dans les autres. Le but du divin Maître est évidemment de nous apprendre que Dieu n'est pas moins libre que généreux dans la distribution de ses bienfaits. S'il ne frustre personne du fruit de ses travaux, et s'il accorde à tous plus qu'ils ne méritent, il se réserve pourtant le droit de traiter quelques créatures privilégiées avec plus de bonté et plus de munificence. Et remarquez ici la différence qui sépare l'être infini des causes naturelles. Les causes naturelles, telles que le soleil, les astres, les éléments, ne sont pas libres dans leur action; elles ne peuvent jamais s'empêcher d'agir, toutes les fois que leur activité est en jeu; et elles ne peuvent jamais agir autrement, que ne l'exigent la nature de l'être soumis à leur influence et leur propre vertu. Approchez du feu des matériaux convenables, il brûlera toujours; et il brûlera avec d'autant plus d'ardeur, qu'il aura sur ces corps plus de prise. Autre est son action sur le bois sec, et autre sur le bois vert. Mais la cause première et souveraine possède une liberté égale à sa puissance : elle ne saurait subir d'influence étrangère. Et voilà pourquoi elle répartit ses biens, tantôt avec une mesure proportionnée exactement aux mérites des hommes, tantôt avec une générosité qui ne connaît pas de limites : de telle sorte que, sans jamais cesser de témoigner à ses créatures sa bonté et sa libéralité, elle se conduit envers quelques-unes avec une munificence qui n'a d'autre raison que sa volonté. Il vous est facile de vous en convaincre, mes frères, soit que vous considériez la répartition des biens temporels, soit que vous considériez celle des biens spirituels.

On peut distinguer quatre sortes de biens, les biens de la nature, les biens de la grâce, les biens de la gloire, et les biens communément appelés biens de la fortune. Or, tous ces biens, Dieu les distribue aux hommes suivant son bon plaisir. Pour commencer par les biens les moins précieux, aux uns il accorde les richesses, aux autres la pauvreté; aux uns une santé robuste, aux autres une faible santé; aux uns une vie très-longue, aux autres quelques années à peine; aux uns les honneurs et la renommée, aux autres l'obscurité. Comme le dit l'Ecriture : « Le riche et le pauvre se sont rencontrés; et tous les deux ont le même Dieu

pour créateur. » *Prov.* XXII, 2. « Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et l'aisance viennent également de Dieu. » *Eccli.* XI, 14. « Le Seigneur, disait un prophète, dispense la mort et la vie, précipite dans les enfers et en délivre; le Seigneur donne la pauvreté et la richesse, les honneurs et les abaissements. » I *Reg.* II, 6-7. Je ne prétends pas toutefois, mes frères, nier la puissance de la liberté de l'homme, et lui refuser toute fécondité. Mais, dans son activité la plus féconde, l'homme ne fait que seconder l'action divine; Dieu demeure toujours la source première de toute prospérité, le suprême auteur de tout ce qu'il peut arriver d'agréable à l'homme. C'est la pensée que le Psalmiste exprime par ces paroles : « N'attendez de secours ni du côté de l'orient, ni du côté de l'occident, ni du côté des montagnes solitaires; parce qu'il n'y a d'autre juge que Dieu. A lui seul d'élever celui-ci, d'abaisser celui-là. » *Quia neque ab oriente, neque ab occidente, neque a desertis montibus, quoniam Deus judex est. Hunc humiliat, et hunc exaltat.* Ps. LXXIV, 8-9. Par conséquent, n'espérons pas de la puissance humaine, laissée à elle-même, des succès que la grâce et la providence de Dieu seul peuvent nous donner. C'est pour cela que l'on se consume quelquefois en vain à la poursuite des honneurs et des dignités de la terre. On oublie que Dieu s'est réservé le droit de les dispenser, et de distribuer suivant les inspirations de sa justice les peines et les récompenses. « C'est lui, disait Job, qui brise le baudrier des rois, et qui ceint leurs reins d'une corde. C'est lui qui répand le mépris sur les princes, et qui relève ceux qui ont été opprimés. » *Job.* XII, 18, 25. Le prophète-roi avait bien raison de s'écrier : « Vous avez beau vous lever avant l'aurore, » *Ps.* CXXVI, 2; vous avez beau rechercher les biens d'ici-bas contre le gré de la Providence; vous n'obtiendrez jamais ce qu'elle ne veut pas que vous possédiez. Ecoutez plutôt cette sentence de l'Ecclésiastique : « Tel se hâte au travail, qui n'en aura pas pour cela davantage. Tel autre est sans vigueur; il a besoin d'être aidé en toutes choses; il est dans la défaillance et dans la misère. Mais Dieu l'a regardé d'un œil favorable; il l'a tiré de son humiliation : et plusieurs, l'ayant vu, ont admiré ce changement et en ont glorifié le Seigneur. » *Eccli.* XI, 13.

Et les biens de la grâce, est-ce qu'ils ne sont pas dispensés selon le bon plaisir de la volonté de notre Dieu? Quoiqu'il appelle tous les hommes à lui, parce qu'il veut le salut de tous les hommes, il accorde aux uns des secours suffisants, et aux autres des secours surabondants, sans commettre la moindre injustice, et sans compromettre sa miséricorde par cette répartition inégale de ses bienfaits. Tous ceux à qui sont accordées les grâces suffisantes, et principalement ceux qui reçoivent l'eau salutaire du baptême, sont appelés; ceux-là seuls sont élus, à qui est accordé en outre le don de la persévérance finale. Et si quelqu'un croit avoir à se plaindre de cette conduite de la Providence, qu'il écoute la réponse du Seigneur : « Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Votre œil serait-il mauvais, parce que je suis bon? » *Amice, non facio tibi injuriam: An non licet mihi quod volo facere? An oculus tuus nequam est, quia bonus sum?*

En nous bornant même à considérer les faveurs dont le Seigneur gratifie ses élus, quelle admirable variété! On en voit soutenir le poids du jour et de la chaleur, c'est-à-dire, mériter les récompenses divines à force de veilles et de travaux. Tels ont été tous les saints, et en particulier ceux qui, s'enfonçant dans d'affreuses solitudes, y ont mené, loin de toute consolation humaine, une vie condamnée aux plus dures privations et au dénûment le plus absolu. On en voit aussi qui, pour avoir travaillé une heure à peine, obtiennent les biens du ciel. Une parole mérita au bon larron l'entrée du royaume de Dieu. Les larmes dont elle arrosa les pieds du Sauveur, investirent la pécheresse Madeleine d'une sorte d'apostolat, qui lui procura la faveur d'annoncer aux apôtres eux-mêmes la résurrection de leur divin Maître. Les apôtres étaient occupés à raccommoder leurs filets, quand la voix du Sauveur les appela soudain à l'honneur de le suivre et d'annoncer son Evangile. De publicain, Matthieu devient évangéliste; et, changement plus étonnant encore! c'est au moment où il respire les menaces et le carnage, où il s'apprête à ravager l'Eglise du Christ, que Saul est rempli du Saint-Esprit, transporté dans le paradis, transformé de persécuteur en un vase d'élection, et se

sent disposé à travailler avec plus d'énergie que ses devanciers. *Luc.* XXIII, 43; VII, 38; *Matth.* IV, 18; IX, 9; *Act.* IX, 4. Il est permis de dire des autres apôtres qu'ils avaient travaillé une heure dans la vigne du père de famille, quand ils reçurent la plénitude de l'Esprit saint; Saul, loin d'y avoir travaillé un seul instant, se préparait à y porter le ravage comme un féroce sanglier, lorsqu'il entendit ce langage mystérieux que l'homme ne saurait parler. Comment n'être pas frappé de stupeur, en présence de cet abîme de la bonté souveraine? Encore ces exemples ne regardaient-ils que l'ère de l'Evangile et de la Grâce. Que dire de ceux que nous offre l'histoire du peuple juif? Moïse, simple berger, est choisi de Dieu pour être le législateur des Hébreux; Amos, pour être leur prophète; David, pour être leur roi; Elisée est arraché à la charrue de son père pour hériter de l'esprit d'Elie. David ne peut s'empêcher de célébrer sa glorieuse fortune : « Le Seigneur, s'écrie-t-il, a choisi David son serviteur; il l'a enlevé du milieu des troupeaux de son père pour l'établir berger de Jacob son serviteur. » *Ps.* LXXVII, 70. Quoi de plus grand, de plus éclatant, de plus glorieux, que cette dispensation de la grâce divine? D'un autre côté, quoi de plus étonnant, que cette profondeur des jugements de Dieu? Quoi de plus propre à faire ressortir la liberté avec laquelle il use de sa puissance?

Ce n'est pas seulement envers diverses personnes que se manifeste cette variété des desseins de la Providence; on la voit quelquefois briller à l'occasion d'un seul et même individu. Il arrive souvent aux âmes pieuses d'employer inutilement les jeûnes, les veilles, les prières et toute sorte d'efforts pour réveiller en elles l'esprit de dévotion, et sortir de leur engourdissement; elles demeurent insensibles aux charmes de la beauté divine : tandis que d'autres fois, sans effort aucun de leur part, sans même s'occuper des choses divines, elles sont tout à coup inondées d'une lumière éclatante, d'une ardeur inaccoutumée, d'ineffables délices, et de sentiments qui leur arrachent des larmes : et, grâce à ces faveurs de leur Dieu, elles font dans la charité et la vertu d'étonnants progrès. En ces diverses circonstances, l'âme fidèle ne serait point fondée à se plaindre du père de famille, comme le firent les ou-

vriers de l'Evangile; car elle recevra toujours une récompense bien supérieure à ses travaux et à ses mérites. Mais il est des personnes qui ont un sujet particulier de louer et d'aimer leur Créateur, parce que, indépendamment de la grâce et de la gloire méritées par leurs bonnes œuvres, il les comble de secours abondants, de dons célestes qu'elles n'ont aucunement mérités, que d'autres ne partagent pas; le tout en vertu de son bon plaisir et de sa suprême volonté. Les personnes ainsi favorisées de Dieu avancent rapidement dans les voies spirituelles, et laissent bien loin derrière elles les âmes qui ne jouissent pas des mêmes faveurs. De là cette parole du Sauveur : « Les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers. » C'est que souvent, en effet, l'infinie miséricorde du Seigneur élève certaines âmes pécheresses ou imparfaites à un degré de justice, auquel ne parviennent pas d'autres âmes d'ailleurs plus parfaites; en sorte que les petits sont véritablement supérieurs aux grands, et que les derniers deviennent les premiers. Une seule et même raison explique ces anomalies apparentes, la générosité et la liberté de conduite du père de famille que déclarent ces paroles adressées par lui à l'ouvrier récalcitrant : « Votre œil serait-il mauvais, parce que je suis bon ? » La bonté sans bornes de Dieu, et la liberté dont il jouit dans la dispensation de ses dons, telle est donc la cause de la répartition inégale des biens entre les hommes. De tout cela il résulte que la libéralité divine peut nous combler de plus de bienfaits que n'en saurait mériter le plus saint personnage, et conséquemment que nous obtenons plus d'une fois certaines grâces très-importantes à titre gratuit, et non en vertu d'un droit de justice : d'où il arrive que les premiers deviennent les derniers, et les derniers les premiers.

Après ces derniers mots, le divin Maître ajoute : « Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Pourquoi ce langage, mes frères? Je ne pourrais vous en donner d'explication plus satisfaisante que celle du cardinal Cajétan. Suivant ce docteur, le Sauveur s'exprime ainsi pour confirmer et compléter ses précédents enseignements. C'est l'usage des sages, d'éclaircir subséquemment ce que leur discours peut avoir eu d'obscurité. Or, Jésus-

Christ ayant voulu dans cette parabole nous instruire de la générosité et de la libéralité qui président simultanément à la distribution des biens et des faveurs divines, nous cite, comme l'exemple où ces deux attributs reluisent de la manière la plus frappante, l'exemple de la vocation à la grâce et à la gloire. Il appelle à lui tous les hommes, car il veut le salut de tous les hommes; mais la mesure des secours qu'il leur accorde pour coopérer à leur vocation a pour règle la volonté divine, et non pas nos propres mérites. Plus large pour les uns, moins prodigue pour les autres, il s'ensuit qu'il y en a beaucoup d'appelés, c'est-à-dire, beaucoup auxquels Dieu accorde des secours ordinaires dont leur négligence ne profite pas; et peu d'élus, c'est-à-dire de ceux qui obtiennent des grâces extraordinaires ou profitent des grâces ordinaires qui leur ont été départies. C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur distribue ses grâces suivant son bon plaisir aux âmes justifiées, ou bien d'une manière proportionnée à leurs mérites, ou bien d'une manière hors de proportion avec leurs mérites et leurs désirs, comme nous l'avons vu par les exemples cités tout à l'heure. Dans tous les cas, Dieu agit toujours avec la même liberté, soit avant, soit après la première grâce, soit avant, soit après la vocation, ne frustrant personne du fruit de ses travaux, et favorisant un grand nombre de ses enfants de grâces qui n'ont d'autre mesure et d'autre raison d'être que sa libéralité infinie.

TROISIÈME POINT.

Que conclure maintenant de cette doctrine, mes frères? Bien des choses assurément; mais la première conséquence que nous devons en tirer est celle-ci, que toutes nos espérances de salut, pour avoir un fondement solide, doivent reposer sur la grâce du Seigneur, qui répartit inégalement ses bienfaits sans porter atteinte, ni à nos droits, ni à notre liberté. Quelle que soit sa conduite envers nous, elle mérite toujours de notre part amour et reconnaissance. Vous ne sauriez croire, chrétiens, combien la considération approfondie de cette vérité soumet l'âme humaine à son Créateur. Et que fera le fidèle, après avoir reconnu qu'entre les mains de Dieu se trouve son éternelle destinée, s'il ne s'aban-

donne à sa providence, s'il ne se soumet à lui de tout cœur, s'il ne se jette à ses pieds pour l'adorer de toute son âme, lui témoigner sa parfaite sujétion, sa parfaite dépendance, et veiller à ne pas offenser Celui qui doit décider de son sort et de sa félicité ?

La famine désolait la terre dans un temps où Joseph gouvernait l'Egypte. Et comme Joseph seul pouvait ouvrir ou fermer les greniers publics, l'Egypte entière accourut à ses pieds et le conjura de la soustraire aux tourments de la faim. « En vos mains, lui disait-on, est notre salut; que notre maître jette sur nous un regard favorable, et nous servirons le roi avec bonheur. » *Gen.* XLVII, 25. Pourquoi cette attitude humble et suppliante des Egyptiens devant Joseph, sinon parce qu'ils n'ignoraient pas que de sa volonté dépendait leur salut et leur vie? De même, mes très-chers frères, une fois convaincus de la disette spirituelle à laquelle la faute du premier homme a condamné ses descendants, n'hésitez pas à recourir à Joseph, je veux dire au Sauveur des hommes, qui seul peut remédier à cette calamité générale. N'hésitez pas à le supplier, à lui manifester vos sentiments de soumission et de confiance; car seul il peut apaiser cette faim qui nous désole, et nous enrichir de toute sorte de biens. Dites avec le Roi-Prophète : « Seigneur, mes destinées sont entre vos mains. » *In manibus tuis sortes meæ.* Ps. XXX, 16. Vous le savez; les destinées réservées à l'homme sont le salut éternel ou la damnation éternelle. Le sens des paroles du Psalmiste est donc celui-ci : Ces deux destinées, qui peuvent chacune m'échoir en partage, sont entre vos mains, Seigneur; car vous avez les clefs de la mort et de la vie. Si vous le voulez, vous me sauverez; si vous le voulez aussi, après que mon corps aura rendu son dernier souffle, vous précipiterez mon âme dans les ténèbres de l'enfer. Comment ensuite ne me jetterais-je pas de tout cœur entre vos bras? Comment ne m'abandonnerais-je pas à celui qui doit fixer mon salut? « Je le sais, ô mon Dieu, disait dans ces sentiments le prophète Jérémie; la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; ce n'est pas à lui à choisir sa route et à y diriger ses pas. » *Jer.* X, 23. Que faire donc, sinon attacher mes regards sur vous, Seigneur, qui seul pouvez

me retirer du chemin de la perdition, et me ramener dans le chemin du salut? Ecoutons maintenant le Psalmiste s'exciter lui-même à s'abandonner pleinement à la Providence divine : « Est-ce que mon âme, s'écrie-t-il, ne sera pas soumise à son Dieu? » Eh! pourquoi, saint Prophète, cette question, où se peignent si vivement vos plus ardents désirs? Parce que « c'est de Dieu seul que j'attends mon salut. Mon Dieu est à la fois mon Sauveur et mon soutien. En lui est ma gloire, en lui mon secours et toute mon espérance. » *Ps.* LXI, 2, 3. Remarquez, mes frères, avec quelle force et quelle variété d'expressions la même pensée est ici exprimée. C'est que David comprenait parfaitement les titres du Seigneur à notre confiance et à notre amour tout entiers. En effet, Dieu seul ayant à disposer souverainement de mon sort et de ma félicité, ne serait-ce pas une folie de ma part de ne pas l'aimer plus que toute autre chose, de ne pas l'entourer d'obéissance et d'honneur, de ne pas m'approcher de lui pour recueillir les miettes que dans sa miséricorde il laisse tomber de sa table, de ne pas élever vers lui les yeux de mon corps et de mon âme, de ne pas emprunter ces paroles du Roi pénitent : « Comme les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains de leurs maîtres, comme les yeux de la servante sont fixés sur les mains de sa maîtresse; ainsi nos yeux sont fixés sur notre Dieu, en attendant qu'il ait pitié de nous. » *Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum, et sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ; ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum, donec misereatur nostri.* Ps. CXXII, 2.

Il y a cependant des chrétiens que la considération de la souveraine puissance de Dieu, à l'endroit de notre salut, effraie, au lieu de les humilier. Ils préféreraient être eux-mêmes les arbitres de leur destinée. Aveugles et insensés, dans quelles mains placerez-vous plus sûrement une affaire aussi importante, que dans les mains de celui qui a créé pour vous la terre, les astres et l'immense étendue des cieux; de celui qui se montre si magnifique envers ses créatures; de celui qui a livré ses propres mains aux fers et aux clous pour vous mettre en liberté; de celui dont les entrailles sont pleines de miséricorde, et les mains pleines de bienfaits? Ah! le Prophète mettait son salut en sûreté, quand il s'é-

criait : « Entre vos mains je remets mon esprit ; car c'est vous qui nous avez rachetés, Seigneur Dieu de vérité. » *Ps.* xxx, 6. Afin de racheter mon âme de la mort, vous avez vous-même souffert la mort, ô mon Dieu. A qui pourrai-je confier cette âme plus sûrement qu'à vous ? L'Apôtre n'éprouvait aucune crainte, quand il disait : « Je sais à qui je me suis confié, et je suis certain qu'il gardera fidèlement mon dépôt jusqu'au jour marqué. » II *Tim.* I, 12. Parce qu'il connaissait la fidélité, la bonté et la charité infinies de Dieu, il croyait ne pouvoir placer ailleurs plus sûrement, que dans les mains de Celui qui unit à une tendresse incompréhensible pour les hommes une puissance sans bornes, le trésor de ses mérites et de ses travaux.

Que ces considérations, mes frères, réveillent en vous non la défiance et la crainte, mais l'humilité, le respect et l'amour. Comme l'enseigne saint Paul, ces vertus nous sont indispensables afin que, après avoir accompli notre salut avec tremblement, nous méritions de recevoir à la fin du jour, avec les autres travailleurs, des mains de Jésus notre divin Maître, la vie éternelle pour récompense. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias, qui exiit primo mane conducere operiarios in vineam suam.

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit au point du jour afin de louer des ouvriers pour sa vigne. *Matth.* xx, 1.

Mes très-chers Frères,

Le Sage nous apprend, *Prov.* xiv, 13, que la douleur se mêle souvent au plaisir, et que souvent à la joie succède le deuil. C'est ainsi que sur la terre la joie ne met jamais à l'abri de la tristesse, et que la tristesse n'exclut jamais irrévocablement la joie, soit qu'il faille en chercher la cause dans notre faiblesse, soit qu'il faille reconnaître en cela un témoignage de la bonté et de la providence divine. Dans les cieux, au contraire, la joie règne sans partage, et le chagrin ne franchira jamais l'entrée de ce royaume. Le lieu où la douleur règne aussi sans partage et où la joie ne saurait être connue, est celui où sont enfermés les réprouvés. Il en est de l'ordre spirituel comme de l'ordre naturel; la joie et la tristesse y dominent tour à tour. Ainsi, jusqu'à présent l'Eglise avait placé sous nos yeux les mystères les plus propres à nous réjouir, la naissance du Sauveur, les cantiques des anges et leur mission auprès des bergers, les mages conduits par une étoile radieuse et adorant le Dieu nouveau-né, Siméon tenant Jésus dans ses bras, et louant le Seigneur. Ces temps-là ne sont plus maintenant. Les chants d'allégresse sont finis; les autels sont voilés; on passe sous silence le *Gloria in excelsis;* on ne répète plus le joyeux *Alleluia.* La messe de ce jour commence par ces lugubres paroles : « Les

gémissements de la mort ont retenti autour de moi ; j'ai été environné des douleurs de l'enfer. » *Ps.* XVII, 5.

Vous désirerez sans doute, mes frères, connaître la cause de ce changement. La voici en deux mots : c'est qu'on a commencé aujourd'hui à l'office divin la lecture de la Genèse, de ce livre qui nous raconte à la fois, et la condition de félicité dans laquelle Dieu avait mis le premier homme, et la désobéissance par laquelle il a renoncé à ces dons glorieux pour se précipiter lui-même et nous précipiter avec lui dans l'exil et le malheur. Adam tombé, toute sa postérité, le genre humain tout entier est tombé avec lui. La racine étant empoisonnée, les rejetons ont également senti l'atteinte délétère du poison. En lisant les pages qui lui rappellent ce coup de foudre, cette catastrophe effrayante, l'Eglise succombe à la tristesse et laisse échapper ces accents douloureux : « Les gémissements de la mort ont retenti autour de moi ; j'ai été environnée des douleurs de l'enfer. » *Circumdederunt me gemitus mortis ; dolores inferni circumdederunt me.* Comment oublierait-elle la faute qui a condamné les hommes à subir la mort et à être bannis de la céleste patrie ? Aussi, quoique plusieurs millions d'années se soient écoulées depuis la chute originelle, l'Eglise sent chaque année sa blessure se rouvrir, et elle se répand en gémissements plaintifs, à la pensée des maux dont cette chute a inondé le monde. Du péché originel sont effectivement sortis tous les péchés commis par les hommes, tous les maux de l'âme et du corps, tous les dissentiments et toutes les guerres, la peste, la famine et tous les autres fléaux. Telles ont été les funestes conséquences de la désobéissance de notre premier père. Et n'en soyez pas étonnés, chrétiens ; car il était juste que tous ces maux punissent l'injure faite au Créateur par celui qu'il avait établi le roi de la création. Nos parents ont mangé le fruit défendu, et les dents de leurs fils en ressentent encore l'amertume. *Jer.* XXXI, 20. Par les maux dont il a été le principe, apprenons à connaître la malice du péché mortel. Hélas ! nous le commettons avec tant de facilité ! Rien de plus fréquent parmi nous que le parjure, l'envie, la haine, l'impureté et l'injustice ; et pourtant ces fautes ne sont pas moins mortelles que celle de notre premier père ; et elles n'auraient pas

causé moins de mal au monde, si elles avaient été les premières. Oh! que l'aveuglement des hommes est grand, puisque la foudre dont ils ont été frappés n'a pu leur découvrir la malice et la difformité du péché! Ne nous abusons pas, mes frères, sur la misère de notre condition, sur les rigueurs de notre exil; les accents lugubres de l'Eglise, ses vêtements de deuil, l'appareil de tristesse dont elle s'environne, ne nous le permettent pas. Efforçons-nous plutôt de remonter par une pénitence volontaire à la dignité d'où le péché nous a fait tomber. Et puisque l'*alleluia* ne retentit plus dans nos saints offices, éloignons-nous avec un soin particulier des joies vaines et des divertissements charnels. Pourrions-nous bien rechercher des plaisirs frivoles ou dangereux, quand on nous interdit même les joies spirituelles et les saints transports. Afin d'entrer pleinement dans les dispositions de l'Eglise, implorons humblement l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Bien des différences très-grandes et très-profondes, mes frères, séparent l'homme de Dieu. Mais une de celles qui sont les plus remarquables, c'est que Dieu agit en toutes ses œuvres, non par nécessité ou par intérêt, mais uniquement par bonté; tandis que l'homme, soit cupidité, soit misère, n'agit que lorsque son intérêt ou ses besoins sont en jeu, incapable d'ailleurs de secouer son inertie quand l'un de ces motifs lui fait défaut. C'est pourquoi le Père céleste, à la sagesse duquel ce caractère de la nature humaine n'échappe pas, nous propose les biens les plus magnifiques comme récompense de notre vertu : « On répandra dans votre sein, nous dit-il, une mesure pleine et surabondante. » *Luc.* VI, 38. « Mes frères, disait en son nom l'apôtre saint Paul, demeurez fermes et augmentez sans cesse le nombre des œuvres qui plaisent au Seigneur; et sachez que vos efforts ne seront pas vains aux yeux de votre Dieu. » I *Cor.* XV, 58. Promesse que confirment ces paroles que le Seigneur adressait au prophète Isaïe : « Je n'ai pas dit aux enfants de Jacob : Cherchez-moi, mais vos efforts ne seront pas récompensés. » *Isa.* XLV, 19. Non, certes, il ne leur a

pas tenu ce langage. Quiconque cherchera le Seigneur, en recevra des faveurs qu'aucun discours humain ne saurait expliquer. Les yeux de l'homme n'ont jamais vu, ses oreilles n'ont jamais entendu, sa pensée n'a jamais conçu ce que Dieu prépare à ceux qui le servent. Aussi le prophète royal, après avoir dit que les préceptes divins l'emportent en douceur sur un rayon de miel, ajoute-t-il : « C'est pourquoi votre serviteur les observe, et il trouve dans leur observation une récompense abondante. » *Ps.* XVIII, 12. Pourquoi, pieux Monarque, observer ces préceptes? — Eh! pourquoi ne pas les observer? Y a-t-il chose au monde qui mérite davantage notre affection et nos soins? Les commandements du Seigneur étant plus doux que le miel et nous procurant une magnifique récompense, comment ne pas céder à ce double attrait?

Voilà, mes frères, les sentiments qu'éprouvait David sous la loi mosaïque. Que devrons-nous donc éprouver, nous qui vivons sous la loi de grâce? « Sous la loi, dit saint Bernard, le joug était pesant, et la récompense vile; car elle était terrestre. Sous l'Evangile, le joug est doux, et la récompense sublime. De la sorte, celle-ci nous attire plus, que celui-là ne nous effraie. » Or, si le Roi-Prophète a pu à l'occasion de la loi de Moïse employer les expressions que nous rappelions tout à l'heure, que dirons-nous de la loi de Jésus-Christ, qui nous offre un joug allégé et un prix non-seulement élevé, mais encore facile à saisir, selon cette parole d'Isaïe : « Il porte avec lui ses récompenses, et il tient entre ses mains le prix de nos travaux. » *Isa.* XL, 10. La grandeur des récompenses que Dieu nous réserve ressort clairement de l'Evangile de ce jour. Nous y découvrons en effet deux enseignements principaux : en premier lieu nous y apprenons que c'est une obligation pour tout fidèle de travailler à la vigne du Seigneur; en second lieu, que la récompense de nos travaux sera réglée non-seulement sur nos mérites, mais encore sur la libéralité divine, laquelle est infiniment au-dessus de nos mérites, comme elle est au-dessus de nos vœux. Pour mieux nous en convaincre, parcourons la parabole que vous venez d'entendre, et bornons-nous aux enseignements propres à réformer notre conduite.

« Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui

sortit au point du jour, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. » Ce père de famille qui ne cesse, à quelque heure du jour que ce soit, d'envoyer des ouvriers dans sa vigne, c'est Dieu, mes frères. Il prend ce titre, parce qu'il y a trois familles sur lesquelles sa justice et sa providence s'exercent d'une manière toute spéciale. La première est la famille du ciel, dont les élus sont les membres, et où il y a autant de places différentes qu'il y a d'élus. La seconde est la famille de l'enfer; elle se compose des réprouvés, qui expient leurs crimes par des tourments proportionnés à leur malice. La troisième est la famille de la terre : les pécheurs et les justes, les réprouvés et les élus en font également partie. Dans le premier de ces royaumes, il n'y a point de succession de temps et d'heures, de lever ni de coucher de soleil. Comme le dit saint Jean, il n'a besoin ni de la lumière du soleil, ni de la lumière de la lune; la gloire de Dieu l'illumine, et l'Agneau est le flambeau qui l'éclaire. *Apoc.* XXI, 23. « Ton soleil, s'écrie le sublime Isaïe, ne baissera pas, car le Seigneur sera ta lumière éternelle. » *Isa.* LX, 20. C'est au milieu de cette divine lumière que l'épouse des Cantiques désirait contempler son époux, quand elle s'écriait : « O vous, le bien-aimé de mon âme, indiquez-moi l'endroit où vous vous reposez à l'heure de midi. » *Cant.* I, 6. C'est au milieu de cette lumière, et non d'une lumière douteuse et empruntée, que le Seigneur distribue à ses élus leur nourriture ; c'est là qu'il les rassasie de la contemplation de sa beauté, et qu'il les remplit d'une félicité qui ne leur laisse rien à désirer. Pour cette première famille, il n'y a donc pas de succession d'heures et de temps. Il n'y en a pas davantage dans l'enfer, quoique pour une raison différente. Comme l'enfer est le royaume des ténèbres, toute lumière en est bannie, et partant toute succession d'heures et de jours. L'enfer est cette région désolée de laquelle il est écrit : « Elle attendra la lumière et ne la verra pas, ni le lever de l'aurore naissante. » *Job.* III, 9. Quoiqu'il y ait du feu dans le séjour des réprouvés, il ne répand sur eux que les lueurs propres à aggraver leurs tourments, et à leur découvrir des objets qui deviennent pour ces malheureux une nouvelle source de tortures. Aussi le mauvais riche priait-il Lazare d'avertir ses frères, afin que le spectacle de leur châtiment

ne vînt pas mettre le comble à sa propre misère. *Luc.* XVI, 28. D'ailleurs, le feu de l'enfer, étant l'instrument de la justice divine, accomplit de tout point la volonté du souverain Juge; en sorte que, s'il éclaire les réprouvés, ce n'est jamais pour leur procurer quelque soulagement. Suivant le langage du Prince des Apôtres, les damnés sont des sources desséchées, des nuées obscures, dont les ténèbres éternelles seront le partage. II *Petr.* II, 17. Donc, pas de succession de jours et d'heures dans l'enfer ; rien, sinon un chaos sans limites, une nuit sans fin, que ne dissipera jamais la splendeur de la lumière.

Quant à la famille dont les membres sont répandus sur la terre, la lumière divine, aussi bien que la lumière corporelle, s'est montrée à ses yeux à diverses reprises et de diverses manières. Comme le soleil qui brille au firmament, le soleil de la grâce a eu son matin, lequel a duré, d'après saint Grégoire, depuis le commencement du monde jusqu'à l'époque où il fut couvert par les eaux du déluge. En ce temps-là, comme au lever du jour, la lumière divine éclairait faiblement les yeux de l'intelligence humaine : d'où résultèrent les crimes affreux à la suite desquels le monde fut condamné à périr. De ce moment jusqu'au temps d'Abraham s'écoule la troisième heure : Abraham fut alors le seul que Dieu favorisa pleinement de sa lumière, et auquel il fit connaître ses volontés. Après Abraham commence la sixième heure qui dure jusqu'à Moïse. C'est le temps où la loi divine fut donnée aux hommes. Les ténèbres qui les environnaient furent en grande partie dissipées, grâce à cette lumière nouvelle qui leur enseignait et les choses à faire et les choses à éviter. Enfin la neuvième heure sonna à l'avènement du Christ, dont le sang précieux procura au monde la lumière la plus éclatante qui l'ait jamais éclairé. En nous éloignant de Jésus-Christ, nous approchons de la fin du monde, et nous voyons les ténèbres devenir de plus en plus épaisses. Le siècle où nous vivons ne sera pas suivi d'un grand nombre d'autres siècles; nous n'avons conséquemment aucune effusion nouvelle de lumière à attendre. Au contraire, l'obscurité croît à mesure que nous avançons vers la fin du jour. Ce n'est pas seulement la lumière qui est affaiblie; la chaleur diminue

dans la même proportion. Là où l'iniquité abonde, la charité de plusieurs se refroidit nécessairement. Voilà ce qui explique la multitude des pauvres, des indigents et des malheureux qu'opprime la tyrannie des grands, ou que pressure l'avarice sordide et usuraire des riches. Autrefois les hommes se venaient en aide les uns aux autres, sans exiger aucun intérêt. Aujourd'hui l'usure se répand comme un fléau; la charité et la miséricorde ont à peu près disparu; et l'on cherche beaucoup plus à faire valoir son argent et à augmenter ses richesses, qu'à exercer la bienfaisance et à augmenter ses mérites aux yeux de Dieu. Il nous serait assurément permis de nous écrier avec un prophète : « Malheur à nous, parce que le jour s'est incliné, parce que les ombres du soir se sont déjà étendues au loin. » *Jerem.* VI, 4. L'ardeur de l'amour divin une fois refroidie, les ténèbres de l'erreur une fois répandues sur la terre, rien de plus naturel que de voir les hommes, séduits par de trompeuses apparences, préférer ce qui est faux à ce qui est vrai, ce qui est temporel à ce qui est éternel, les ténèbres à la lumière, en attendant que les ténèbres de leurs âmes les précipitent dans les ténèbres extérieures dont parle si souvent l'Evangile.

Et cependant, mes frères, jamais le bon Père de famille n'a cessé de chercher des ouvriers pour les envoyer à sa vigne. Il en a d'abord confié la culture aux patriarches; puis aux prophètes; puis enfin aux apôtres, aux martyrs, aux saints pontifes et aux docteurs qui l'ont travaillée par leur parole et leurs exemples. Et de même qu'il s'est occupé de sa vigne à toutes les heures de l'existence du monde; de même il invite chacun de nous à y travailler à toutes les heures de notre vie. Au milieu de toutes nos affaires, au milieu même des péchés que nous commettons, sa voix amie retentit sans relâche à nos oreilles. Que de fois, au moment où, déposant toute crainte du Seigneur, le pécheur va se livrer à des plaisirs défendus, il entend une voix intérieure lui crier : Le chemin que tu vas parcourir est le chemin de l'iniquité! Ce n'est pas celui que je t'ai indiqué. Songe, malheureux, où te conduit cette image séductrice. Elle te conduit à la mort, elle te conduit aux ténèbres, elle te conduit à l'enfer, à un abîme de malheurs dont

tu ne saurais te tirer. Tu vas commettre le mal; oublies-tu donc que Dieu te regarde, que les murs et les voiles sont impuissants à te dérober à sa vue? Le plaisir, penses-y bien, ne dure qu'un instant; le châtiment est éternel. Veux-tu, pour un plaisir passager, encourir une peine sans terme. Sais-tu si tu vivras demain? sais-tu si une mort soudaine ne viendra pas te frapper? Quoi! tu ne frémis pas d'horreur, à la pensée d'avoir pour ennemi mortel l'auteur de tous les biens, et de faire du meilleur des pères un juge impitoyable! Tu ne crains pas celui qui dispose souverainement de la vie et de la mort et qui, après avoir frappé le corps, peut encore condamner l'âme à des supplices qui n'auront pas de fin?

Telles sont les considérations que suggère à l'âme pécheresse notre Père céleste, afin de la déterminer à embrasser son service. Non content de cela, il la sollicite encore en d'autres manières. Les instructions que nous prêchent ses ministres, les bienfaits dont il nous comble, les fléaux dont il nous frappe, la mort de nos parents et de nos amis sont autant d'appels de sa bonté : en sorte qu'il met tout en œuvre, les paroles et les exemples, les caresses et les menaces, pour nous attirer à lui et nous faire travailler à la culture de sa vigne.

SECOND POINT.

Il se lève donc dès l'aurore, et après être tombé d'accord avec les ouvriers sur le prix de leur travail, il les envoie à sa vigne. Il est, ce semble, inutile, mes frères, de chercher à quelle fin il les y envoie. Certainement il le fait pour qu'ils se livrent, non aux jeux et à l'oisiveté, mais aux fatigues et aux travaux qu'exige la culture de la terre. Tel est en effet l'objet de notre vocation, ce à quoi nous oblige notre caractère et notre profession de chrétiens. Le jour où l'eau sainte du baptême a coulé sur notre front, et où nous avons été admis dans la famille des enfants de Dieu, ce jour-là nous nous sommes engagés à travailler pour le Seigneur, qui de son côté s'engageait à nous donner en récompense la vie éternelle. De quelque nom que vous appeliez la profession du chrétien, toujours ce nom présentera à votre esprit la pensée de travaux à supporter, de sueurs à répandre. Considérez-la sous

l'image d'une milice, d'une carrière, d'un stade, d'un commerce; voyez en elle la croix à porter, une vigne à cultiver; jamais vous ne séparerez de ces images l'obligation de travailler et de souffrir. Tous les bons chrétiens répètent cette parole du Psalmiste : « Nous avons passé par l'eau et par le feu; mais vous nous avez conduits en un lieu de soulagement. » *Ps.* LXV, 12. Aussi l'apôtre saint Pierre, après avoir proposé aux fidèles l'héritage inaliénable de la vie éternelle, leur montre le chemin qui y conduit, en ces termes : « Il faut vous préparer à subir ici-bas l'épreuve de la douleur et des tribulations, afin que votre foi en sorte plus pure que l'or passé au creuset. » I *Petr.* I, 7. Cette vérité, que le christianisme seul a répandue et développée, n'était pas inconnue aux sages de l'antiquité païenne. Hésiode disait que, par un décret des dieux, la peine devait toujours précéder la vertu; et Epicharme ajoutait que Dieu vendait la vertu aux mortels au prix de la souffrance. Ne l'oubliez pas, mes frères, la vertu n'est pas le patrimoine de l'homme; elle est un don du Dieu immortel; ce n'est pas avec de l'or, ni avec des pierres précieuses qu'on en paie la valeur, mais avec des fatigues et des souffrances. Sans fatigue, il n'y a point de vertu, parce que l'élément de la vertu c'est le combat et la lutte. Le frère du bienheureux François d'Assise, l'ayant un jour rencontré en plein hiver revêtu de misérables haillons, lui disait en le raillant : « François, veux-tu me vendre une goutte de ta sueur? » — « Il y a longtemps, lui repartit le saint homme, que je l'ai vendue tout entière à mon Seigneur, et à un prix qui, certes, ne laisse rien à désirer. » Le langage que tenait saint François, tous les saints eussent pu le tenir, parce que tous ont payé de leurs sueurs le bonheur de l'éternité. Ceci vous enseigne, mes frères, ce qu'il faut penser de ces hommes qui passent leur temps dans les plaisirs, qui voient dans la vie une chose sans importance, et qui ne reconnaissent, par leur conduite, d'autre destinée que de satisfaire leurs appétits les plus grossiers; comme s'il n'y avait rien au-delà du tombeau, et comme si les enseignements de la foi catholique n'étaient que des bagatelles propres à amuser et à effrayer les enfants.

Malgré ces dispositions, hélas! trop générales, le Père céleste

ne met point de bornes à sa bonté. Non content de sortir à la première heure, il sort encore à la troisième, à la sixième, et jusqu'à la onzième heure du jour, pour envoyer des ouvriers à sa vigne. Il ne s'écoule pas, mes frères, un seul instant de la vie, sans qu'il invite les hommes à cultiver la vertu et à mériter le céleste héritage. De là cette parole du Sauveur : « Mon père travaille sans relâche, et je travaille comme lui. » *Joan.* v, 17. Depuis le commencement du monde, il n'a pas cessé un seul instant de travailler au salut des hommes ; il lui a suffi d'une parole pour créer l'univers ; mais, pour rendre parfaitement heureux les êtres qu'il a créés à son image, il lui faut tous les siècles. Si, comme l'affirme l'Apôtre, toute créature est dans les gémissements et dans les douleurs de l'enfantement, à cause des vicissitudes sans nombre auxquelles elles sont assujetties, le créateur de l'univers est aussi continuellement attentif à l'œuvre de notre salut ; en sorte que le monde créé et son auteur travaillent ensemble au bonheur de l'homme. Le soleil ; qui éclaire et réchauffe notre globe, ne cesse jamais de remplir ce double office. Le jour, il le remplit par lui-même ; la nuit, par l'entremise des astres qui réfléchissent sa lumière. De même, notre Dieu, dont la bonté ne connaît pas de mesure, ne cesse jamais d'éclairer et de pénétrer l'homme de ses rayons bienfaisants. Tantôt il agit directement sur son âme ; tantôt il l'excite à la piété par la voix de ses ministres, qui sont en quelque façon les astres de son Eglise. Voilà, mes frères, la bienveillance et la sollicitude avec lesquelles il nous invite à toutes les heures du jour à travailler dans sa vigne.

Du reste, il fait pour la rédemption du monde ce qu'il fit lors de sa création. De même qu'il ne se reposa qu'après avoir terminé son œuvre, il ne se reposera pas avant d'avoir conduit cette œuvre nouvelle à sa perfection. Conséquemment, tant que le nombre de ses élus ne sera pas complet, ce qui n'aura lieu qu'à la fin des temps, il fera toujours entendre son appel aux hommes. Ne croyez pas qu'il confie cette mission à une créature, sauf à la récompenser ensuite magnifiquement : non, cette mission est trop importante, elle réclame trop de soins, pour que l'on puisse, à l'exception du père de famille, s'en acquitter dignement.

Cette sollicitude extrême vous surprendra, mes frères, attendu surtout que Dieu n'a aucunement besoin de nos biens. Mais veuillez aussi considérer que Dieu seul comprend clairement l'importance de cet appel incessant. En effet, de cet appel dépendent la vie et la mort éternelle; or, celui-là seul comprend ces deux choses, qui comprend l'éternité. A ce point de vue, il n'est pas étonnant que, dans son amour pour les hommes, le Seigneur cherche à nous faire obtenir le ciel et à nous faire éviter l'enfer. Si quelqu'un d'entre vous apercevait son fils assis à côté d'une vipère, avec quel empressement il accourrait! Comme il se mettrait à supplier son enfant de s'éloigner de ce lieu, de crainte que l'animal ne vînt à le mordre! Nous aussi, nous sommes des enfants en fait de sagesse, nous ne comprenons pas la grandeur de l'affaire qui est entre nos mains. Voilà pourquoi notre Père céleste cherche par tous les moyens à nous éloigner des dangers qui pourraient compromettre notre avenir éternel. Rappelez-vous le zèle de Paul pour le salut des âmes, les voyages qu'il entreprenait, les périls qu'il affrontait, les supplices et la mort qu'il défiait pour arracher ses frères aux horreurs d'une éternité malheureuse. C'est qu'il lui avait été donné, dans son ravissement, de contempler la beauté divine, et de comprendre la grandeur du prix réservé aux justes et de la peine réservée aux méchants. Aussi, entendez-le s'écrier : « Je meurs tous les jours pour votre gloire, mes frères, » I *Cor*. XV, 31. « Je souffre tout pour les élus, afin qu'ils obtiennent le salut. » II *Tim*. II, 10. « Qui est faible, sans que je condescende à sa faiblesse? Qui est scandalisé, sans que je sois dans les flammes? » II *Cor*. XI, 29. Quels devaient être ses sentiments et ses tortures morales, quand il disait aux Galates éloignés de la vraie doctrine évangélique : « Je voudrais être au milieu de vous et changer mes paroles, car vous m'avez jeté dans d'inexprimables angoisses. » *Galat*. IV, 20. Comme s'il disait : Je suis contraint de trop me borner dans une lettre pour vous exprimer ici toute ma peine. Il faudrait que je vous parlasse en personne; et alors je prendrais tous les tons, je remuerais toutes les pierres, j'essaierais de tous les moyens, jusqu'à ce que mes efforts et mes larmes vous eussent ouvert les yeux sur l'abîme où vous vous

êtes jetés. La nouvelle de vos erreurs m'a si fort bouleversé, que je ne sais que dire, que faire, quelle résolution prendre.

Si tels étaient les sentiments qu'inspirait au grand Apôtre l'amour des hommes et de leur salut, ne soyons plus étonnés, mes frères, de voir le Père céleste, dans son amour et sa miséricorde envers les enfants d'Adam, les appeler à lui à toutes les heures du jour, à tous les instants de leur vie.

TROISIÈME POINT.

« Dès que le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers, et distribuez à chacun leur salaire. » Pesons avec soin ces paroles. Le maître de la vigne, c'est Dieu ; l'intendant qui est chargé de veiller sur la vigne et de payer les ouvriers, c'est le Christ, lequel a été établi par son Père juge des vivants et des morts. C'est donc à lui que s'adresse cette parole : *Appelez les ouvriers, et distribuez à chacun leur salaire.* Heureux, mille fois heureux ceux à qui ce salaire sera distribué. Mais quels seront-ils ? Ecoutez bien, mes frères, écoutez bien ces expressions : Appelez les ouvriers : *Voca operarios*. Appelez, non ceux qui ont passé leurs jours dans le sommeil, l'oisiveté, les plaisirs, la bonne chère, mais ceux qui ont travaillé énergiquement dans la vigne du Seigneur. A ces derniers la récompense, dont les premiers sont indignes. Ceux-ci peuvent bien recevoir le titre d'ouvriers, mais d'ouvriers d'iniquité, et non de vertu ; s'ils ont travaillé, c'est pour le démon, et non pour Jésus-Christ. Il leur faudrait bien de l'effronterie pour se présenter avec les ouvriers fidèles au jour des récompenses. Mon ami, dirait alors à chacun d'eux l'intendant du père de famille, pourquoi me réclamez-vous ce que vous n'avez pas gagné ? Voulez-vous récolter sans avoir semé ? Quel droit avez-vous à la récompense que je distribue à mes travailleurs, vous qui avez passé votre vie entière à jouer, à dormir, à vous reposer dans les plaisirs honteux de la chair ? Ah ! je vous ai longtemps attendu ; je ne vous ai pas refusé le temps de la pénitence ; à toutes les heures, à la première, à la sixième, à la onzième, je vous ai invité à mettre la main à l'œuvre. Mais vous avez résisté à la voix de l'Eglise, comme à mes propres in-

spirations; vous avez fermé les oreilles, et vous êtes demeuré opiniâtrément dans le crime. Que me demandez-vous donc, vous qui n'avez jamais rien fait pour moi ? Vous avez travaillé, oui, mais dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; vous avez travaillé, oui, mais au service de Pharaon, au service du monde, de Satan et de vos convoitises. Voilà quels ont été vos maîtres ; voilà quels ont été vos dieux ; c'est à eux, et non à moi, qu'il faut demander la récompense de vos travaux. Car il est écrit : « Ils diront au temps de la tribulation : Lève-toi et sauve-nous ; où sont les dieux que vous vous êtes donnés ? qu'ils se lèvent et qu'ils vous délivrent au temps de l'affliction. » *Jer.* II, 27-28. Vos dieux à vous, ce sont votre ventre, votre chair, votre argent, vos plaisirs, et tous les biens que vous avez préférés à votre Créateur. Tout ce en quoi vous avez mis votre bonheur est devenu une divinité pour vous. Appelez maintenant ces dieux à votre aide. Quoi de plus étrange que de réclamer sa solde à celui contre lequel on a porté les armes ? Vous avez combattu du côté du démon et du monde : demandez au démon et au monde le prix de vos services. Pour moi, je ne dois distribuer de récompenses qu'aux seuls ouvriers de mon Père : et je dépasserais mes pouvoirs, si j'en faisais part également à des serviteurs lâches et efféminés ; que dis-je ? à des ennemis de mon honneur et de ma gloire.

Sortez donc de votre engourdissement, mes frères; vous surtout qui tenez à faire votre salut et à gagner le denier de l'Evangile. Je le répète, sortez de votre engourdissement, vous qui regardez la perte de votre âme comme le pire de tous les maux. « Ne vous y trompez pas : on ne se joue pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Celui qui sème dans la chair recueillera la corruption; celui qui sème dans l'esprit recueillera la vie éternelle. » *Gal.* VI, 8. Les ouvriers dont parle le Seigneur, ne sont ni lâches, ni oisifs. Vous désirez leur récompense, embrassez leurs travaux. Vous voulez aller au ciel, prenez le chemin qui y mène. Je ne sache pas qu'il y ait moyen de concilier ces deux extrêmes : aspirer à la vie bienheureuse, et suivre le chemin de la mort ; aspirer aux récompenses divines, et travailler dans la vigne du démon. Quiconque se propose sérieusement d'atteindre un but, ne néglige

pas les moyens qui lui en facilitent l'accès. Si vous voulez aller aux Indes, vous ne reculerez pas devant les périls de la navigation. Si vous voulez guérir d'une grave maladie, vous ne repousserez pas les remèdes nécessaires. Quand vous songez à acheter une propriété, vous songez tout d'abord à ce qu'elle devra vous coûter. Par conséquent, si vous avez un désir sérieux du céleste héritage, il vous faut songer sérieusement au prix nécessaire pour l'acquérir, c'est-à-dire au travail. Que penseraient les ouvriers qui ont soutenu le poids du jour et de la chaleur, s'ils voyaient les fainéants partager leur récompense? C'est alors qu'ils auraient sujet de se plaindre du père de famille; ils le firent, quand celui-ci accorda un denier aux ouvriers arrivés à la dernière heure; ils le feraient avec bien plus de raison, s'ils se voyaient assimilés à des hommes qui non-seulement ont refusé de partager leurs travaux, mais qui de plus ont mis leurs bras à la disposition de l'ennemi de leur maître.

Et que ces derniers, mes frères, ne mettent pas leur confiance dans leur foi seule, dans le baptême qu'ils ont reçu, dans les bienfaits de la rédemption. Du moment où ils abusent de ces grâces, où ils laissent oisifs les talents qui leur sont confiés, les unes et les autres ne leur serviront de rien. Lisez attentivement l'épître d'aujourd'hui, et vous apprendrez de saint Paul que les prodiges dont les Hébreux avaient été environnés ne leur furent d'aucune utilité, dès qu'ils eurent transgressé la loi de leur Dieu. Ils furent condamnés à périr dans le désert, et nul d'entre eux, hormis Caleb et Josué, ne vit la terre promise. Leur exemple doit nous servir d'enseignement; et, comme l'observe l'Apôtre, nous partagerons leurs châtiments, si nous imitons leur conduite. I *Cor*. x, 11. Quand on fait un mauvais usage des bienfaits de Dieu, loin de contribuer à notre salut, ils augmentent la gravité de notre condamnation. Les dons précieux que le Seigneur avait libéralement accordés au plus beau des anges et à ses complices, ne furent pas étrangers à la peine épouvantable qui leur fut infligée après leur premier et unique crime; la grandeur même de ces dons ayant porté au comble la noirceur de leur ingratitude.

Le ver impérissable qui déchire les entrailles des damnés puise

sa principale force dans le souvenir des bienfaits et des secours célestes, dont ces malheureux n'ont pas profité. Quel supplice horrible pour eux de se voir condamnés à des tourments insupportables et éternels, bannis de la société des saints et du royaume de Dieu, quand ils pensent aux bons conseils qu'ils ont reçus, aux grâces qui leur étaient offertes, aux pieux exemples qui les sollicitaient, aux sacrements où ils auraient pu trouver la force dont ils étaient dépourvus ! Mais il n'est plus temps : un plaisir passager leur coûte la perte d'une paix éternelle, d'une éternelle félicité, d'éternelles délices.

Sans prétendre, mes frères, vous expliquer parfaitement ce que cette torture a de cruel et d'affreux, permettez-moi de recourir à une comparaison propre à vous en donner une faible image. Transportez-vous par la pensée au temps de la captivité du roi Sédécias. Jérusalem a été mise au pillage par les Chaldéens; ses murailles ont été renversées, son temple livré aux flammes, ses édifices rasés, les principaux citoyens mis à mort, les enfants du monarque égorgés sous les yeux de leur père. Sédécias lui-même, après avoir été le témoin de ces horreurs, a les yeux crevés et est précipité, chargé de chaînes, dans un obscur cachot. Là, il se souvient que ces malheurs lui avaient été prédits à plusieurs reprises par Jérémie, qu'il dépendait de lui d'en éviter l'horreur, et que cependant il a négligé avec la plus inconcevable légèreté les salutaires avertissements du prophète. Quelles douleurs devaient, à ces souvenirs, envahir son âme ! quels tourments il devait éprouver ! que de larmes amères il devait verser ! Sans doute il appelait sur sa tête les plus terribles imprécations, et il maudissait mille fois l'heure de sa naissance. Pourtant, mes frères, ce tableau, quelque lugubre qu'il vous paraisse, n'est qu'un rêve, qu'une ombre légère en comparaison de ce qu'éprouvent les damnés. Qu'est-ce en effet que vingt, trente, cent années de souffrances auprès d'une éternité de misères ? Lorsque ces infortunés, au milieu des flammes qui les dévorent sans les consumer, songent au temps, hélas ! perdu pour jamais, où ils auraient pu si facilement éviter ces tourments et mériter le ciel, lorsqu'ils pensent aux avertissements réitérés dont, sous les prétextes les plus frivoles,

ils ne faisaient aucun cas, ils entrent en fureur contre eux-mêmes, et ils poursuivent de leurs malédictions les parents et les amis qui furent les complices de leurs crimes. « Malheur, malheur à nous, s'écrient-ils, pour avoir négligé si longtemps les moyens de nous sauver! Ce ne sont pas les avertissements qui nous ont manqué; bien des fois la voix de Dieu a frappé nos oreilles; ses bienfaits, ses promesses, ses menaces, la parole de ses ministres, travaillaient à l'envi à nous émouvoir; et nous sommes demeurés immobiles dans notre opiniâtreté. Aussi une rage et des malédictions continuelles, invoquer toujours la mort et l'invoquer toujours en vain, déchirer nos membres et notre langue qui ont servi à commettre tant de crimes, maudire toutes les œuvres de Dieu, nous vouer au courroux des esprits infernaux, pleurer éternellement pour avoir joui un instant et fui une courte pénitence, voilà quel est maintenant notre partage. »

Que ces considérations, mes frères, soient de votre part l'objet de profondes réflexions : qu'elles soient toujours devant vos yeux, et qu'elles vous suivent dans le sommeil aussi bien que dans la veille. Pleurez sur la terre, pour ne pas pleurer dans l'éternité : faites pénitence ici-bas, afin de ne pas être condamnés dans l'autre vie à une pénitence inutile et sans terme. Ne croyez pas que ces avertissements ne vous concernent en aucune manière : c'est à chacun de nous qu'ils s'adressent; c'est devant chacun de nous que la Vérité infaillible met l'eau et le feu, la mort et la vie. Maintenant nous pouvons faire un choix ; plus tard il nous faudra le subir. Pourquoi rester tout le jour dans l'oisiveté? *Quid hic statis tota die otiosi?* Pourquoi ces hésitations, pourquoi ces prétextes frivoles? Sortez de ce sommeil léthargique ; c'est assez avoir accordé à la chair, assez avoir combattu pour le démon. Déjà pour plusieurs la onzième heure est sonnée : allez donc dans la vigne du Seigneur, obéissez à son appel; peut-être, tout en étant les derniers, deviendrez-vous les premiers, et recevrez-vous la même récompense éternelle qui sera le prix de ceux qui auront soutenu le poids du jour et de la chaleur. Daigne vous en faire la grâce Celui à qui tout honneur et toute gloire sont rendus dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis.

Allez, vous aussi, dans ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste.
Matth. XX, 4.

Mes très-chers Frères,

Il est assez ordinaire aux âmes pieuses, lorsqu'elles se préparent à faire quelques bonnes œuvres, d'en supputer par avance la bonté et le mérite. Plaise à Dieu qu'elles n'obéissent pas en cela à une secrète inspiration de l'amour-propre qui recherche en toutes choses ses avantages! Quoi qu'il en soit, l'intelligence de la parabole de ce jour demande que nous recherchions quels sont les principaux moyens d'être agréables au Seigneur et d'accomplir sa volonté. Voici en peu de mots le résumé de l'enseignement des saints Pères sur cette matière.

De toutes les sources du mérite, la première, la plus élevée est sans contredit la charité. L'effet de la charité est de purifier l'intention, c'est-à-dire de mettre l'âme dans la disposition de rapporter à Dieu seul tous ses actes, de rechercher uniquement la gloire et le plaisir de celui qu'elle aime par-dessus toutes choses. Le divin Maître parlait de la pureté d'intention, quand il disait : « Si votre œil est simple, tout votre corps sera dans la lumière. » *Luc.* XI, 34. C'est en effet de l'intention, à savoir, de la fin qu'on se propose, que nos actes tirent leur nom, leur qualité et leur mérite. Voici du reste l'influence que cette première source exerce sur nos œuvres. Plus notre intention est pure, plus notre charité est ardente, et plus grand est notre mérite. De là cette conséquence digne d'être remarquée : moins l'homme se recherche dans ses ac-

tions, plus tôt il se trouve ; moins il cherche à augmenter ses titres à la récompense céleste, plus en réalité il les augmente ; moins il songe à ses intérêts, plus ils sont sauvegardés ; le tout, à cause de l'excellence que nos œuvres empruntent à la pureté d'intention.

Après cette première source, nous devons en mentionner d'autres qui influent, non plus essentiellement, mais accidentellement, pour nous servir du langage des théologiens, sur le mérite de nos œuvres. Citons d'abord la nature et la dignité de l'œuvre elle-même. Plus une action a de noblesse naturelle, et plus elle a de mérite. D'où il suit que les actes qui se rapportent au culte et à la gloire de Dieu, sont plus méritoires que bien d'autres, parce qu'ils découlent de la plus noble des vertus morales, à savoir, de la religion. Parmi les devoirs dont les hommes sont l'objet, les plus féconds en mérite sont ceux qui regardent les personnes revêtues du caractère le plus sacré, par exemple les pontifes, les princes, les parents, les proches, les bienfaiteurs, etc. Dans tous les cas le mérite d'un acte est en rapport exact avec le degré de justice inhérent à l'obligation de l'accomplir. C'est en partant de ce principe, que saint Thomas et ses disciples ont été conduits à soutenir que l'affection dont nos amis sont l'objet de notre part est supérieure en mérite à l'affection que nous portons à nos ennemis, en ne considérant toutefois que la nature de l'acte. De même qu'il est plus odieux de haïr un ami qu'un ennemi, de même il est plus juste et plus noble d'aimer un ami que d'aimer un ennemi.

Ce qui augmente le mérite de nos œuvres, c'est encore la difficulté qui résulte, non des mauvaises habitudes par nous contractées, mais de la nature même de l'œuvre à exécuter. Voilà pour quelle raison l'on met le martyre au-dessus de toutes les vertus. La mort étant la plus terrible des choses d'ici-bas, il n'y a rien de plus difficile que de l'affronter avec calme et constance. Enfin l'énergie de la volonté et l'ardeur de la charité rehaussent singulièrement le mérite de nos actes. En effet, puisque la source la plus élevée du mérite est la charité, ainsi que nous le disions il n'y a qu'un instant, conformément à cette parole de saint Grégoire, que tout rameau dont les racines ne plongeront pas dans la charité sera desséché ; il s'ensuit naturellement que le mérite de nos ac-

tions sera proportionné à la ferveur et à l'énergie avec laquelle nous nous porterons vers le bien. Ceci vous expliquera pourquoi le Seigneur préféra l'obole de la veuve aux riches offrandes des grands qui le suivirent : Il fallait à une pauvre femme une charité bien vive, pour offrir ainsi au Seigneur le seul denier qui lui restait. Concluons de là, mes frères, qu'il ne faut pas juger de nos progrès dans la vertu et de nos mérites par la multiplicité ou la grandeur extérieure de nos œuvres, mais par la piété et le zèle que nous mettons à les accomplir. C'est d'ailleurs une vérité qui ressort clairement de l'évangile de ce jour ; nous y voyons la même récompense accordée aux ouvriers qui n'avaient travaillé qu'une heure, et à ceux qui avaient porté le poids du jour et de la chaleur. Sans doute que la libéralité divine n'est pas étrangère à cette distribution inégale ; nous avons eu déjà l'occasion de donner à ce point les développements convenables, mais nous nous tromperions grandement aussi, en refusant toute influence et tout mérite à la bonne volonté et au zèle dont les ouvriers de la parabole avaient été animés. Ceci nous conduit, mes frères, à rechercher avec détail les enseignements renfermés dans l'évangile que vous venez d'entendre.

PREMIER POINT.

En disant que les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers au jour des récompenses, le Sauveur nous montre clairement le sens de sa parabole. Quant aux vérités qu'il a voulu spécialement nous inculquer, au dessein qu'il a eu particulièrement en vue, nous l'apprenons par les circonstances que contient le récit évangélique. Quelques instants auparavant, Pierre avait demandé au divin Maître quelle récompense serait réservée dans le ciel aux apôtres qui avaient tout quitté pour le suivre. Après avoir répondu à cette question, Jésus-Christ en prend occasion pour nous enseigner dans une parabole de quelle manière seront récompensées les bonnes œuvres des fidèles. Ignorants et grossiers comme ils l'étaient, les disciples ne pouvaient croire que Dieu traiterait ses serviteurs comme les hommes traitent les mercenaires, sans avoir égard à leur bonne volonté, à leurs bonnes dis-

positions, sans agir jamais par pure générosité, et en ne considérant que la nature, l'importance et la durée de leurs travaux. Afin de leur ôter ces fausses idées, le Sauveur recourt à une parabole et y exalte la libéralité de la grâce divine : il leur y fait voir son Père distribuant ses bienfaits suivant une mesure qui excède non-seulement les mérites, mais encore les désirs de ses serviteurs ; il leur montre en lui non un exacteur avide, mais le maître le plus généreux ; il le leur montre, non plein de rigueur et de parcimonie, mais opulent et magnifique. La règle à laquelle il se conforme, ce n'est pas une justice étroite, mais une miséricorde infinie. Il considère encore plus les bonnes dispositions de l'âme, que la durée ou l'utilité de l'œuvre ; et en retour d'une tâche courte, mais accomplie laborieusement, il accorde la même récompense qu'en retour d'une tâche plus longue, mais accomplie avec moins d'énergie. Telle est, à mon sens, la clef de toute la parabole : voilà ce que signifient ces paroles : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » Dieu regarde, non les années passées à son service, mais le zèle, le courage, l'ardeur, l'amour avec lequel on l'a servi ; et c'est sur cette règle, aussi bien que sur sa propre générosité, qu'il détermine la mesure des grâces à distribuer, des récompenses à accorder.

Que votre soin principal, mes frères, soit donc de secouer toute mollesse, toute lâcheté, et d'apporter au service de Dieu l'ardeur la plus vive, l'énergie la plus soutenue. De cette manière, en peu de temps vous parcourrez la carrière qui s'étend devant vous, et vous arriverez au sommet de la perfection. « La main relâchée produit l'indigence, nous dit le Sage ; la main des forts acquiert les richesses. » *Prov.* x, 4. Le même auteur sacré fait ressortir vivement les tristes effets de la paresse et de la négligence : « Mais si vous êtes laborieux, conclut-il, la moisson jaillira pour vous comme une source, et la pauvreté fuira loin de vous. » *Prov.* vi, 11. Nous lisons aux livres des Rois, II *Reg.* xviii, 23, que des deux messagers envoyés à David par Joab, le premier parti fut devancé par le dernier qui avait pris un chemin plus court. C'est ainsi que la ferveur et le zèle laissent loin derrière eux la négligence et la paresse.

Observons ici que le Seigneur fait encore plus de cas de l'humilité, que de l'activité avec laquelle nous le servons. Aussi saint Jean Climaque, comparant deux religieux, remarquables l'un par son ardeur aux exercices de la vie monastique, l'autre par son humilité, donne-t-il la préférence à ce dernier. Les exercices de piété sont assurément très-agréables au Seigneur, mais l'humilité de cœur lui plaît encore davantage. Si nous nous pénétrons bien de cette doctrine, nous montrerons de la sagesse dans la pratique de la vertu, et nous nous en servirons pour rechercher les œuvres les plus chères à Dieu. C'est le conseil que vous donne l'Apôtre dans les paroles suivantes : « Prenez garde de vous conduire en insensés; mais sachez en quoi consistent les actes les plus parfaits, les meilleurs et les plus agréables à votre Dieu. » *Ephes.* v, 17. Quoique utiles à tous les fidèles, ces vérités doivent causer un plaisir particulier aux chrétiens doués d'un tempérament faible et maladif; car, s'ils ne peuvent se livrer aux austérités qui affligent le corps, ils peuvent n'acquérir pas moins de mérites en s'adonnant de tout cœur à la pratique de la vraie humilité. Bienheureux celui qui s'efforcera de plaire à son Créateur de toutes les manières, et qui, tout en conservant précieusement son âme humble et soumise, soutient en même temps avec courage les labeurs et les fatigues de la vertu.

Il est à remarquer aussi, chrétiens, que les ouvriers de la onzième heure, une fois envoyés dans la vigne, n'interrompirent pas leur travail et ne reparurent plus sur la place publique. Ils commencèrent leur travail à une autre heure que leurs devanciers; mais ils ne cessèrent de travailler avec eux jusqu'à la fin. Leur exemple nous apprend qu'il ne faut jamais interrompre l'œuvre de notre perfection. « Souvenez-vous de la femme de Loth, nous dit le Seigneur. Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, regarde ensuite en arrière, n'est pas digne du royaume de Dieu. » *Luc.* xvii, 28, et ix, 62. « Ce qu'il faut louer dans un chrétien, dit à ce sujet saint Jérôme, ce n'est pas le commencement, mais la fin. Paul commença mal, et finit bien. Judas commença bien, et finit mal. De la sorte, un bon commencement et une mauvaise fin firent un Judas : un mauvais commencement

et une bonne fin firent un saint Paul. » Bien des gens ressemblent à Simon le Cyrénéen : il portait la croix, mais Jésus devait y être attaché. De même les gens dont nous parlons portent quelque temps la croix du Sauveur; mais le courage leur manque pour la porter jusqu'à la fin, et avant leur dernière heure ils se désistent de la pratique de la vertu. Il leur arrivera d'être touchés de la parole de Dieu; ils formeront la résolution de changer de vie; ils commenceront même ce changement; mais ils faiblissent à la plus légère occasion, et compromettent ainsi leur salut. Ceux-là seuls en effet l'opèrent, qui persévèrent jusqu'à la fin.

Mais sortons, mes frères, de ces considérations générales pour aborder l'explication du texte de cette instruction. « Allez-vous-en, vous aussi, dans ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste : » *Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis*. L'invitation de travailler la vigne du Père céleste est formelle; la promesse du royaume des cieux comme récompense ne l'est pas moins. Reste à savoir comment nous devons travailler à cette vigne. Travailler la vigne de Dieu, c'est travailler au salut de notre âme. La travailler convenablement, c'est en arracher les racines empoisonnées des vices, y jeter la semence des vertus, en retrancher ce que nos sentiments et nos désirs ont d'excessif et de surabondant, l'exercer par les labeurs de la pénitence, l'arroser des larmes de la dévotion et de la prière.

Tel est le genre de culture que le Père céleste ne cesse à tous les instants de notre vie de nous recommander. Et comment les hommes répondent-ils à son appel? D'ordinaire les ouvriers prétextent ou la difficulté du travail, ou la modicité du prix, pour décliner les offres qui leur sont faites. Pour nous, chrétiens, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de la récompense qui nous est proposée, vu qu'elle est au-dessus de nos mérites comme de nos vœux. Quelle raison apporterons-nous donc pour ne pas mettre la main à l'œuvre? Si je ne me trompe, vous vous rejetterez sur la difficulté de l'entreprise. Il est ardu, en effet, le chemin de la vertu : c'est chose rude que de dompter ses convoitises criminelles, de réprimer ses passions, d'imposer silence à sa langue, de mettre une borne à ses plaisirs, de combattre la mollesse et la sensualité

de sa chair, de ne pas désirer le bien d'autrui, d'employer son propre bien à de charitables largesses, de renoncer enfin à sa volonté pour n'avoir d'autre règle que la volonté de Dieu. Voilà, ce me semble, le prétexte allégué généralement ; voilà ce qui éloigne les hommes de la pratique des lois divines; et je ne sache pas qu'ils puissent pallier autrement leur faiblesse et leur malice. Que serait-ce donc, si nous réduisions à néant cette raison qui leur paraît si puissante? Cette tâche ne nous sera pas difficile, mes frères ; laissant de côté une foule d'arguments qu'il me serait aisé de produire d'une façon victorieuse, je me contenterai des considérations que me fournit l'évangile d'aujourd'hui. Vous ne sauriez réfléchir sérieusement sur la bonté immense de notre Dieu, sur l'opportunité de l'appel qu'il vous fait entendre, sur la grandeur de la récompense qu'il vous promet, sans vous sentir prêts à supporter les épreuves de la vertu, fussent-elles plus rudes encore.

O vous, mes frères, qu'effraie la pratique du bien, la voie de la vertu, jetez les yeux sur la bonté avec laquelle votre Dieu vous appelle à la vie. Voyez avec quelle persévérance il vous fait entendre sa voix. Non content de vous appeler à toutes les heures du jour, il réitère son appel à la onzième heure, et il vous promet la même récompense qu'aux ouvriers qui ont travaillé toute la journée à sa vigne. Certainement une pareille conduite est la conduite d'un maître qui recherche, non ses intérêts propres, mais les intérêts de ses ouvriers. Les philosophes disaient : L'homme généreux épie toutes les occasions d'exercer sa générosité. De même la souveraine bonté, dans le désir extrême qu'elle éprouve de répandre ses biens, épie en quelque sorte toutes les occasions de combler les hommes de ses grâces et de ses bienfaits. Eh ! pourquoi Dieu a-t-il créé l'univers et l'homme, sinon pour répandre sur ses créatures les trésors de sa bonté? Est-ce qu'il avait besoin des cieux, de la terre, des mers, lui qui jouissait d'une félicité parfaite et indépendante du temps? S'il a créé le monde, il l'a fait, non par nécessité, ni pour devenir plus heureux, mais pour rendre ses créatures participantes suivant leur condition naturelle de sa propre félicité. Cette raison paraît si forte à quelques

théologiens, qu'ils n'en désirent pas d'autres pour expliquer la création temporelle de l'univers, alors que Dieu aurait pu, d'après eux, le créer de toute éternité. Ainsi non-seulement leur foi, mais leur intelligence naturelle suffisait à ces docteurs pour comprendre que Dieu, en créant le monde, n'avait obéi ni à l'utilité, ni à la nécessité, ayant joui avant sa création d'un bonheur sans mélange. S'il l'a créé, c'est uniquement pour témoigner sa bonté aux œuvres de ses mains, et principalement aux anges et aux hommes.

C'est encore pour le même motif qu'il a daigné paraître au milieu de nous revêtu de notre chair. L'homme ayant fermé l'oreille à la voix qui lui parlait du haut du ciel, ayant repoussé les avis salutaires des prophètes, le Seigneur s'est décidé alors à venir lui-même sur la terre, et selon l'expression de saint Grégoire, à se mettre à la recherche de sa créature qui le fuyait. Ainsi agissent souvent les bons maîtres envers leurs serviteurs fugitifs, s'informant avec soin des lieux où ces derniers ont pu se cacher. Cet amour extrême, Dieu l'a manifesté à l'homme non-seulement sous la loi de grâce et de miséricorde, mais encore sous la loi mosaïque, temps où l'amour avait bien moins d'empire que la crainte. Remarquez en effet, mes frères, le nom qu'il donna à l'endroit qu'il avait choisi ici-bas pour sa demeure particulière. Il ne l'appela ni du nom de tribunal, ni du nom de palais ou de trône ; il l'appela *propitiatoire*. Or, vous savez que le propitiatoire était une table d'or placée au-dessus de l'arche d'alliance, et le lieu où le Seigneur habitait entre deux chérubins. *Exod.* xxv, 17-18. Pourquoi ce nom plein de bénignité, si ce n'est pour ôter de l'esprit de ses serviteurs toute pensée de frayeur, tout sentiment de défiance, et pour les attirer par l'espoir de l'indulgence et du pardon ? Il n'y a donc pas de moyen auquel notre Dieu n'ait eu recours afin d'entraîner les hommes à lui, et de les rendre participants des trésors que renferme son inépuisable bonté.

Si, des bienfaits dont il nous comble, nous passons aux appels réitérés qu'il ne cesse de nous faire entendre, on ne saurait rien imaginer de plus doux, de plus touchant, de plus affectueux. Ecoutez son amour s'exhaler en ces paroles : « Venez à moi, vous

tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » *Matth.* XI, 28-29. Ne faudrait-il pas avoir un cœur de fer, être dépourvu d'entrailles, pour rester insensible à un langage plein d'une telle tendresse? Ecoutez encore ce qu'il nous dit par la bouche d'Isaïe : « Vous tous qui avez soif, venez à la source d'eaux vives : vous qui n'avez pas d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez. Achetez sans argent, et sans aucun échange, du vin et du lait. Pourquoi employez-vous votre argent à ce qui ne saurait vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne saurait vous rassasier? Prêtez-moi une oreille attentive, rassasiez-vous des biens que je vous offre, et votre âme se réjouira dans l'abondance. Inclinez votre oreille, et venez à moi. Ecoutez, et votre âme vivra. » *Isaï.* LV, 1-3.

Je l'avoue en toute simplicité, mes frères; quoique je croie sentir un peu de la douceur, de la tendresse et de la bonté que respirent ces divines paroles, je suis dans l'impuissance de vous exprimer ce que je sens. Permettez-moi plutôt d'adresser à mon Dieu la parole, et de lui tenir ce langage : « O Père des miséricordes, daignez m'apprendre les motifs pressants qui vous poussent à solliciter notre amour par tant de prières, tant de promesses, tant de raisonnements, tant d'invitations tour à tour tendres et fortes. Si vous étiez ce que je suis, ô mon Dieu, et si j'étais ce que vous êtes, à savoir le bien suprême, source de tous les autres biens, pourriez-vous user de termes plus énergiques, de supplications plus touchantes pour m'appeler à vous? Si votre existence dépendait de moi, comme mon existence dépend de vous, agiriez-vous autrement que vous n'agissez, maintenant que je suis entièrement au pouvoir de votre volonté, et qu'il m'est impossible de vivre un seul instant sans vous? Que gagnez-vous, Seigneur, à cela? Quel bénéfice vous rapporte ma vie; de quoi seriez-vous privé, si je venais à m'éteindre, si je ne vous obéissais pas, si je ne vous aimais pas? Vous êtes celui qui est; vous êtes l'abîme infini de tous les biens, l'océan de toutes les richesses; et vous recherchez notre amour avec empressement! et vous veillez avec

le plus grand zèle à nos intérêts ! et vous sollicitez notre dévouement par toutes sortes de prières, comme si nous étions nécessaires à votre bonheur ! O miséricorde immense de notre Dieu ! ô misère extrême de l'homme ! ô bonté ineffable de notre Dieu ! ô malice incompréhensible de l'homme ! C'est à moi, Seigneur, à vous suivre et à vous chercher, dussiez-vous fuir sans cesse devant moi, parce que mon salut et ma vie sont entre vos mains. Et c'est pourtant le contraire qui a lieu : le Créateur recherche la créature qui le néglige : l'Etre qui n'a besoin de rien et dont le bonheur est complet, recherche celui qui par lui-même a le néant pour tout apanage. Avouez-le, mes frères, elle est bien admirable la bonté de Dieu envers nous, il est bien étonnant l'intérêt qu'il prend à notre salut ; et ce doit être déjà un motif puissant pour nous déterminer à travailler à la vigne du Père céleste, c'est-à-dire, au bonheur de notre âme elle-même.

SECOND POINT.

Si vous hésitez encore, considérez l'opportunité de l'appel qui retentit à vos oreilles. L'opportunité est précieuse en toutes choses ; grâce au bon choix que l'on fait du temps, bien des difficultés réputées auparavant insurmontables viennent à s'évanouir. Or, si nous en croyons l'Apôtre, le moment d'embrasser sérieusement la vertu est arrivé, « car, dit-il, la nuit s'en va et le jour approche. » *Rom.* XIII, 12. « Le péché, poursuit-il ailleurs, n'a plus d'empire sur vous ; car vous vivez, non sous l'ère de la loi, mais sous l'ère de la grâce. La loi produit la colère ; la grâce, la vie et la justice. » *Rom.* IV, 15, et VI, 14, 23. « Cherchez le Seigneur, quand il est aisé de le trouver, nous crie de son côté Isaïe : invoquez-le, quand il est proche. » *Isai.* LV, 6. L'un et l'autre prennent occasion de la loi de grâce, sous laquelle nous vivons, pour nous exhorter à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain. Le temps présent est, en effet, l'année agréable au Seigneur, l'année du jubilé, de la propitiation et du pardon. C'est le temps où Dieu le Père, apaisé par le sang inestimable de son Fils, ne se contente pas de remettre les offenses qui lui ont été faites, mais où il répand sur toute chair à profusion l'abondance de son esprit et des

dons célestes. Les hommes qui en ce temps auront le bonheur de travailler une heure à son service, seront assimilés à ceux qui auront porté le poids du jour et de la chaleur. Je m'explique, mes frères. L'Ecriture sainte ayant l'habitude de renfermer de profonds mystères et de nombreux enseignements en peu de mots, on peut apporter plusieurs explications plausibles de la parabole qui nous occupe. Or, parmi ces explications, l'une de celles qui me paraissent le plus conformes à l'esprit de l'Evangile consisterait à voir dans les paroles du Sauveur la différence de la loi ancienne et de la loi nouvelle. De même que le Sauveur nous montre les derniers venus recevant la même récompense de leur travail que les premiers; de même, sous la loi nouvelle, un travail plus léger nous obtient la même récompense que sous la loi ancienne: soit que le fardeau ait été réellement diminué par l'abrogation de tant d'observances légales; soit que les secours divins aient été depuis l'Evangile répandus avec plus d'abondance. Quels étaient les secours destinés à faciliter à nos pères de la loi mosaïque la pratique de la vertu? Des rites vides et stériles. Ils avaient bien la loi de Dieu; mais, loin d'éteindre le péché, cette loi en multipliait les occasions par le nombre de ses prescriptions. Le Poëte l'a dit:

Quod licet ingratum est; quod non licet acrius urget.

« On dédaigne ce qui est permis; on recherche ce qui ne l'est pas. » Quelle différence entre ces temps reculés et les temps de la loi évangélique! Au lieu de rites inefficaces et infructueux, nous avons des sacrements d'une intarissable fécondité. Environnés par Jésus-Christ d'une foule de bienfaits, nous avons de plus, pour nous entraîner à l'amour de Dieu, les exemples de martyrs, de confesseurs et de vierges innombrables, exemples dont furent dépourvus les hommes des anciens jours. Quels flots de lumière versent sur nous l'Evangile et les écrits des apôtres! Les saints docteurs nous communiquent à leur tour les trésors de grâces qu'ils ont puisés à ces sources divines. C'est bien le temps où, selon l'oracle du Prophète, « la science du Seigneur couvre la terre comme les vagues de la mer montante. » *Isai.* XI. 9. Parlerai-je

des mérites du Sauveur qui font notre richesse, de son sang qui nous purifie, des prières que nous disons tous les jours en son nom? Pour tout dire en un mot, l'abondance des grâces accordées aux hommes depuis l'avènement de l'Homme-Dieu surpasse tellement les secours accordés précédemment, que saint Jean a pu tenir ce langage : « L'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas été glorifié. » *Nondum erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus.* Joan. VII, 39. Jésus lui-même disait à ce sujet : « Celui qui croit en moi, verra jaillir de son sein un fleuve de vie. » *Joan.* ibid. 38. Vous le voyez, mes frères : il ne s'agit pas de grâces coulant goutte à goutte, mais de grâces se précipitant avec la rapidité d'un torrent : ce qui portait Isaïe à appeler l'Eglise du Christ une région de fleuves aux rives larges et ouvertes. *Isa.* XXXIII, 21. Comment après cela douter que la pratique de la loi divine soit plus facile aujourd'hui, sans être toutefois moins féconde en mérites, que sous la loi ancienne? Il n'est conséquemment pas surprenant que les derniers soient égalés aux premiers, puisqu'ils ont reçu des secours plus nombreux et plus puissants pour servir leur Seigneur et leur Dieu. Regagnant, par les grâces dont ils sont favorisés, ce qui leur manque du côté de leurs propres mérites, il est naturel qu'ils participent au même degré à la récompense céleste.

Faisons maintenant, mes frères, l'application de ces vérités que nous a découvertes la parabole de ce jour. Il est certain que notre condition, à nous qui vivons sous la loi de grâce, est de beaucoup préférable à la condition des enfants d'Israël. Ceux-ci travaillaient sous les rayons du soleil, nous, à l'abri de son ardeur; ils travaillaient exposés aux feux du midi, nous à la lumière attiédie du soir. C'est pour cela que les ouvriers de l'Evangile se plaignent au père de famille d'avoir eu à porter le poids du jour et de la chaleur, tandis que leurs compagnons ne s'étaient mis au travail qu'au coucher du soleil. Vous ne l'ignorez pas, chrétiens : si la pratique de la vertu nous semble difficile, cela tient, non à la nature de la vertu, qui est par elle-même pleine de suavité et en rapport de conformité parfaite avec la créature raisonnable; mais à la dépravation causée dans nos instincts par la faute originelle. C'est

une sorte de fièvre spirituelle qui dévore et consume l'activité de notre âme. Aussi prions-nous chaque jour notre Dieu qu'il daigne en calmer les ardeurs. Pareille à la fournaise de Babylone où les serviteurs du roi jetaient sans relâche de nouvelles matières, elle est sans cesse attisée par les démons, afin d'allumer en nos cœurs assez enclins au mal l'incendie des passions et des vices. De cette fournaise embrasée s'exhalent, comme autant de flammes, l'ambition, l'avarice, la défiance, la colère, et surtout la luxure, dont l'ardeur monte jusqu'au ciel, suivant saint Grégoire, tandis que son odeur infecte descend jusqu'aux enfers. De là s'élèvent encore les fumées d'orgueil et d'arrogance qui nous aveuglent. De là sortirent les feux qui brûlèrent Salomon, lorsqu'il s'abandonna à l'amour des femmes étrangères et offrit de l'encens aux fausses divinités. David était aussi la proie de ces mêmes feux, lorsqu'il ensanglanta son adultère par un homicide. Que de victimes a faites ce fléau! On peut bien lui appliquer ce que le Sage disait de la courtisane : « Elle en a blessé et renversé un grand nombre; et elle a causé la mort des plus vaillants. » *Prov.* VII, 26.

Avant la venue du Sauveur, ce foyer empesté était dans toute ses ardeurs, comme le soleil à son midi : la rosée de la grâce, la nuée de l'Esprit saint n'en avait pas encore atténué la violence. Mais dès que l'auteur du salut et de la grâce se fut levé, dès que notre vieil homme eut été attaché à la croix; dès qu'une eau rafraîchissante eut coulé du flanc ouvert de Jésus-Christ; dès que l'Esprit divin eut été envoyé du haut des cieux; dès que ses flots salutaires eurent rempli l'âme de l'homme, bientôt les progrès de l'incendie qui la dévorait furent arrêtés. Sa violence ayant été calmée en grande partie, on vit paraître des légions innombrables de saints, qui domptaient leur chair et maîtrisaient la fougue de leurs passions; et de la sorte s'accomplit la prophétie d'Isaïe : « Le Seigneur fera paraître sur la montagne de Sion et sur tout lieu où il est invoqué, une nuée pendant le jour. » *Isa.* IV, 5. Cette nuée c'est la grâce, qui tempère les feux de la concupiscence et de la chair. « Il y aura, poursuit le même écrivain sacré, une tente qui servira d'abri contre les ardeurs du jour. » C'est toujours la grâce qui nous défend contre les ardeurs de nos passions. Par

suite de sa douce influence, nous pouvons maintenant mener plus aisément qu'autrefois une vie toute céleste, et parvenir néanmoins à la même récompense.

Je sais bien que plusieurs me diront : « Quoique je vive sous la loi de grâce, cependant je ressens aussi vivement en moi que les Juifs de l'ancienne loi, l'aiguillon de la concupiscence et des passions. » Je le crois volontiers, mon frère ; et je n'en suis pas étonné, parce que vous ne recourez pas aux secours que la grâce met à votre disposition. Comment ne seriez-vous pas la proie des flammes de vos convoitises, vous qui ne voulez point user des eaux de la fontaine du Sauveur? Comment ne seriez-vous pas dévoré par la fièvre de vos passions, vous qui repoussez les remèdes salutaires que vous offre le céleste Médecin? Non-seulement vous les repoussez ; mais vous blâmez ceux qui en font usage, et vous saisissez toutes les occasions de les décrier. A quoi bon, dites-vous, ces confessions, ces communions fréquentes? Quels péchés peuvent commettre ces gens-là qui se confessent presque tous les jours, tandis que l'Eglise n'exige qu'une seule confession par année? Aveugle et malheureux que vous êtes! ignorez-vous donc que la fréquentation des sacrements a pour but, non-seulement d'effacer les péchés passés, mais encore de prévenir les péchés à venir? C'est un des caractères de la Pénitence et de l'Eucharistie, de communiquer à l'âme dont elles purifient les souillures, une force et une énergie nouvelle pour s'en préserver désormais avec plus de succès. Ces deux sacrements étant institués pour servir de contre-poison aux tentations incessantes qui menacent la vie de notre âme, oserez-vous bien, quand nous sommes tous les jours exposés à périr, environnés des plus terribles dangers, obligés d'affronter autant de piéges que nous rencontrons de créatures; lorsque la concupiscence bouillonne au dedans, que le monde nous offre au dehors ses charmes fascinateurs, que dans le sommeil et dans la veille les démons nous font une guerre acharnée ; lorsque nous avons à combattre en même temps, selon la remarque de saint Cyprien, les attraits d'une sensualité opiniâtre, les fumées de l'orgueil, les ardeurs de la colère, les désirs de l'avarice, les entraînements de la cruauté, les charmes de l'ambition, l'impétuosité de nos

convoitises; oserez-vous bien, dis-je, en présence de tant d'ennemis qui m'assaillent sans trêve, me blâmer si je cherche tous les jours contre eux de nouvelles armes? Que vous ne le fassiez pas, vous, je le comprends; car vous ne voyez pas dans ces assaillants des ennemis; vous ne sentez pas les blessures dont ils couvrent votre âme; vous n'apercevez pas la malice du péché mortel. Le mal qui vous ronge, vous ne le connaissez pas, vous l'affrontez volontiers; et le bandeau que le démon a jeté sur vos yeux est si épais, que vous prenez des buissons chargés d'épines pour un lieu de délices. Le vrai chrétien ferme ses oreilles à toutes les voix enchanteresses du monde. Il comprend avec saint Augustin que la connaissance et l'amour de Dieu, sur une terre où les embûches et les faux biens abondent, sont le privilége du petit nombre d'âmes auxquelles la lumière divine elle-même découvre en quoi consiste véritablement l'amour de Dieu et du prochain.

J'espère, mes frères, vous avoir démontré clairement combien notre condition présente diffère de la condition des disciples de Moïse. Ceux-ci, dépourvus en partie des grâces qui pleuvent sur nous à profusion, et qui tempèrent en nous les ardeurs de la concupiscence et de la chair, ont réellement supporté le poids du jour et de la chaleur. Mais nous ne pourrions le dire, nous qui avons pour nous protéger la rosée, les nuées, les eaux, les ombrages les plus rafraîchissants; nous qui avons pour nous abriter l'arbre où notre Sauveur a été suspendu; cet arbre dont l'épouse des Cantiques disait : « Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré ; et ses fruits ont été bien doux à mon palais. » *Cant.* II, 3.

Avant de terminer, un mot encore, mes frères, sur la troisième considération qui doit nous engager à travailler à la vigne de notre Seigneur et Père. Elle se tire, vous ne l'avez pas oublié sans doute, de la grandeur de la récompense promise. Voici ce qu'en dit le Sauveur : « On versera dans votre sein une mesure bonne, large, surabondante. » *Luc.* VI, 38. Examinez les qualités que doit réunir une récompense parfaite, et vous les trouverez indiquées dans ces paroles du divin Maître. Il serait ridicule le marchand, qui désirerait une mesure plus parfaite que celle dont parle notre Seigneur. Telle est pourtant celle qui attend les ou-

vriers du père de famille dans le ciel. Il n'y a pas jusqu'au simple nom de *denier* qui n'en marque la perfection et l'excellence. Le denier signifie dans la circonstance présente le résumé de tous les biens. Par suite, tout ce que la langue humaine peut exprimer, l'esprit penser, l'imagination se représenter, l'âme désirer, sera contenu dans cette récompense. Elle surpasse tous les mérites, excède tous les vœux, dépasse tous les efforts du désir. Avec elle, vous aurez tout ce que vous voudrez, et vous n'aurez rien de ce que vous ne voudrez pas. Quiconque possédera le bien infini et suprême, possédera en même temps tous les autres biens, rehaussés infiniment de valeur par la manière dont ils seront possédés. Moïse suppliait le Seigneur, par les prières les plus ardentes, de lui révéler sa face, et le Seigneur lui répondit : *Ego ostendam omne bonum tibi,* Exod. XXXIII, 18. C'est-à-dire : Je te montrerai celui en qui résident toute bonté, toute honnêteté, toute dignité, toute suavité, toute félicité, toute gloire, tout honneur, toutes jouissances. On a coutume de graver sur les pièces de monnaie l'image du prince sous le règne duquel elles sont frappées. Nous aussi, nous aurons un denier frappé au coin de notre monarque; nous le verrons, veux-je dire, face à face, selon le mot d'Isaïe : *Regem in decore suo videbunt.* « Ils contempleront le Roi dans sa splendeur. » *Isa.* XXXIII, 17. Le Prophète ne dit pas cependant *dans toute sa splendeur,* parce que Dieu seul a la faculté de se contempler lui-même tout entier. Quoi qu'il en soit, nous ne serons pas réduits à chercher ses traits épars dans ses créatures, comme sur la terre; nous le verrons tel qu'il est en lui-même, et dans son essence nous verrons les œuvres de sa puissance infinie beaucoup plus parfaitement que si nous les contemplions en elles-mêmes. De là les noms de *cognitio matutina, cognitio vespertina,* connaissance matinale, connaissance crépusculaire, que saint Augustin donne à ces deux manières de connaître.

Quel bonheur, mes frères, que celui de contempler éternellement la beauté sans mélange, la lumière sans limites, le bien souverain et absolu, l'abîme de toutes les richesses, le livre où sont inscrits tous les mystères, la face dont l'éclat obscurcit l'éclat du soleil et de la lune, la face que chantent les astres du matin, et

que les bienheureux ne se lassent jamais d'admirer ! En présence d'une récompense si sublime, y aura-t-il une peine qui ne nous semble pas légère ? hésiterons-nous encore à nous mettre au service du Seigneur ? On demandait un jour à un philosophe de l'antiquité ce que les choses humaines lui offraient de plus doux : « Acquérir, » répondit-il. Il est doux en effet d'acquérir; car on ne recule pas devant les fatigues et les dangers, pourvu qu'ils procurent quelque bénéfice. Or, la perspective de la récompense céleste sera-t-elle moins puissante que celle d'un gain terrestre ? Non, mes frères, vous ne serez point insensibles à l'espoir d'une félicité qui ne connaît ni les limites du temps, ni les déceptions de la vétusté; d'une félicité qui ne craint rien, ni du grand nombre des êtres à qui elle est communiquée, ni de l'envie, ni de la mort, ni des voleurs, ni du hasard, ni de la puissance des hommes ou des démons. Puisse-t-elle un jour devenir votre éternel partage ! C'est la grâce que je vous souhaite au nom de Celui auquel honneur et gloire sont rendus dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Exiit qui seminat seminare semen suum.
Un homme sortit pour semer son grain *Luc,* VIII, 5.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Il était ordonné aux prêtres de l'ancienne loi, *Exod.* XXXVIII, 8, d'avoir dans le temple un miroir devant lequel ils pussent disposer leurs ornements comme le demandaient les fonctions saintes qu'ils étaient appelés à remplir. Toutes les dispositions de la loi

mosaïque ayant un caractère figuratif, suivant l'enseignement de l'Apôtre, il est hors de doute que la prescription dont nous parlons en ce moment n'est pas sans rapport avec la direction à imprimer à notre vie. Nous tous, disciples du Christ, avons été investis d'un sacerdoce, non extérieur, comme prétendent certains hérétiques, mais intérieur et spirituel. Roi véritable, Jésus nous a communiqué sa royauté, en nous appelant à régner avec lui dans le ciel. De même, pontife et prêtre véritable, il nous a fait part de son sacerdoce, et il nous a donné le pouvoir d'offrir à Dieu des victimes spirituelles que le nom de son Fils lui rend agréables. Or, s'il était convenable que les prêtres de la loi mosaïque réglassent sur un miroir corporel leur attitude et leur extérieur; il est encore plus convenable que nous ayons un miroir spirituel où nous puissions régler la physionomie de notre âme. Ce miroir n'est autre que la doctrine de Jésus-Christ et des saints. Comme elle nous montre les pratiques propres à purifier et à orner notre vie, il nous est aisé de reconnaître ce qu'il y a de défectueux et de désordonné dans notre conduite. C'est une sage observation des philosophes, que la ligne droite sert à se mesurer elle-même et à mesurer la ligne oblique. Il suffit de comparer une ligne oblique à une ligne droite, pour en découvrir tout de suite l'obliquité. De même la doctrine du Sauveur, tout en nous montrant la voie à suivre, nous découvre simultanément nos plus imperceptibles déviations, nos plus légers écarts. Aussi, entre autres éloges que fait saint Paul de la parole divine, remarquons-nous celui-ci, qu'elle discerne les pensées et les intentions, et que nulle créature n'est invisible à ses yeux. *Hebr.* IV, 13. Elle est un miroir infaillible qui reproduit tout, découvre tout, discerne tout aux yeux de quiconque voudra y contempler ses traits. Il me serait facile d'apporter de nombreux exemples à l'appui de ce que j'avance. Je me bornerai pour le moment à offrir à votre attention l'évangile que vous venez d'entendre. Que chacun de vous s'examine à sa lumière, et il verra clairement les défauts de son âme, ainsi que la cause de ces mêmes défauts; et, en apprenant d'où ils naissent, il apprendra les moyens de les faire disparaître. Afin de mieux réussir dans cette entreprise, implorons le secours

du Ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

« Comme la foule s'assemblait, et que de toutes les villes on accourait auprès de Jésus, il leur dit par forme de comparaison : Un homme sortit pour semer son grain. Tandis qu'il semait, une partie du grain tomba le long du chemin; et il fut foulé aux pieds, et les oiseaux du ciel le mangèrent. Une autre partie tomba sur la pierre. Il leva, mais il ne tarda pas à sécher, parce qu'il n'avait point d'eau. Une autre partie tomba parmi les épines; et les épines, en grandissant avec lui, l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans une bonne terre; et le grain ayant germé, y rapporta au centuple. En disant cela, il criait : Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » *Luc.* VIII, 1 *et seq.* Je n'insisterai pas, mes frères, sur la parabole elle-même, parce que le Seigneur l'explique peu après avec la plus admirable clarté. Mais que signifient ces paroles : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende, » *Qui habet aures audiendi, audiat?* Que dites-vous, Seigneur Jésus? Est-ce qu'ils n'ont pas d'oreilles, ceux qui ne vous écoutent pas? S'il en était ainsi, le divin Maître ne s'exprimerait pas de la sorte : *Qui habet aures audiendi, audiat;* le prophète Jérémie ne se fût pas plaint en ces termes : « A qui m'adresserai-je? De qui pourrai-je me faire entendre? Voilà que leurs oreilles sont incirconcises, et qu'ils ne peuvent entendre. » *Jer.* VI, 10. Que désigne le Prophète par oreilles incirconcises? « Celles, répond Théodoret, qui écoutent tout ce qui les frappe, sans discernement; celles qui acceptent volontiers les propos honteux et obscènes; celles qui sont toujours ouvertes aux railleries, aux bagatelles, aux mensonges, aux médisances, aux calomnies, tandis qu'elles sont fermées à quiconque viendrait les entretenir des choses saintes. » Les personnes auxquelles ces observations s'appliquent ne supportent pas la saine doctrine; mais elles recourent à des docteurs selon leurs désirs, dont la parole chatouille leur orgueil. Plutarque les caractérise avec justesse dans le passage suivant : « Parlez-vous devant ces gens-là de mariage, de sacrifice, de philosophie; ils vous écoutent avec indifférence, et

disent qu'ils en ont entendu long sur ces sujets. A les en croire, vous insisterez peu sur ces matières, ou vous omettrez tout à fait d'en parler. Que l'un des assistants prenne alors la parole et raconte le déshonneur d'une jeune fille, l'adultère d'une femme, l'origine d'un nouveau procès, d'une nouvelle brouillerie entre les membres d'une famille; ne craignez pas que vos curieux s'endorment ou que leur intérêt languisse. La plus étroite affinité règne entre leurs oreilles impures et les discours les plus nauséabonds. Semblables à ces portes néfastes et de mauvais augure par où l'on fait passer les criminels condamnés au dernier supplice et les immondices de la cité, les oreilles curieuses ne s'ouvrent jamais devant les conversations honnêtes et convenables; des paroles où il n'est question que de meurtres, d'impiétés ou d'infamies, en ont seules l'accès. » L'écrivain sacré a donc bien raison, mes frères, d'appeler incirconcises les oreilles de ces hommes, et de les regarder comme incapables de recevoir la parole de Dieu. Comment des oreilles remplies de souillures et d'impuretés accueilleraient-elles une parole qui demande des oreilles fermées aux passions?

Et cependant c'est assumer une responsabilité terrible, que d'entendre la parole de Dieu sans en profiter. L'une des marques de réprobation qui ont frappé le plus les saints Pères, est celle-ci indiquée par saint Paul dans son Epître aux Hébreux : « La terre qui, abondamment arrosée des eaux du ciel, ne produit que des ronces et des épines, est bien près d'être abandonnée et maudite. On ne tarde pas à y mettre le feu. » *Hebr.* VI, 7. Quelque grave que soit une maladie, on ne désespère pas de sauver le patient, tant que les remèdes lui procurent du soulagement. Mais lorsque le mal s'aggrave tous les jours et que les remèdes ne produisent aucun effet, quelle espérance concevoir, qu'attendre, sinon la mort et la dissolution? Le remède souverain aux maux de l'âme, c'est la parole divine. Par conséquent, si vous l'appliquez inutilement, c'est un indice très-probable d'une catastrophe prochaine. L'ouvrier qui conserve les instruments de son travail, a raison d'espérer gagner sa vie et satisfaire ses créanciers. Et c'est pour cela que tout débiteur ne peut jamais être forcé à vendre les instruments de son état; tandis qu'on peut mettre ses biens en vente, s'il ne

peut autrement payer ses dettes. Mais quels sont les instruments qui servent à régler et à diriger la conduite du chrétien, sinon la doctrine et la parole divine? Que si ces instruments ne vous sont d'aucune utilité, si vous entendez souvent annoncer la vérité évangélique sans en devenir meilleurs, il vous reste peu d'espérance de salut. Saint Paul était naturellement doux et calme; pourtant les obstacles que le magicien Elymas opposait à la parole de Dieu lui arrachèrent ces paroles pleines de vivacité et de sainte indignation : « O le plus astucieux et le plus pervers des hommes, enfant du démon, ne cesseras-tu point de bouleverser les voies droites du Seigneur? Et maintenant voilà la main du Seigneur sur toi, et tu ne verras plus la lumière du soleil. » *Act.* XIII, 10-11. Les voies dont parle l'Apôtre ne sont que la parole de Dieu, laquelle ouvre en effet la voie au Seigneur et lui permet d'entrer dans nos âmes.

Qu'ils sont nombreux aujourd'hui dans l'Eglise catholique, les Elymas qui ont fermé leurs oreilles à la parole divine! Qu'ils sont nombreux, les hommes à qui il serait permis d'appliquer le reproche que le Prophète faisait à ses concitoyens : « La parole du Seigneur leur est devenue un opprobre, et ils ne l'entendent plus. » *Jerem.* VI, 10. Quel avantage retirons-nous des instructions multipliées auxquelles nous assistons? Qui en est sorti avec la résolution de renoncer aux jurements, aux blasphèmes, et à toute autre habitude criminelle? En êtes-vous plus ardents à étouffer tout sentiment de haine, ou de vengeance contre vos frères? avez-vous mis un frein à votre langue? avez-vous réprimé la hardiesse coupable de vos regards? avez-vous éteint dans votre âme la flamme des impures amours? avez-vous interdit aux pensées mauvaises l'entrée de votre cœur? avez-vous éloigné vos mains de l'injustice? avez-vous réformé vos mœurs? avez-vous changé de vie? Hélas! mes frères, je crains fort que nous ne retirions pour tout fruit de nos prédications l'aggravation du compte qu'il vous faudra rendre au jour du jugement : car vous ne pourrez excuser vos fautes par l'ignorance. Je crains fort que nous n'ayons à emprunter le langage du Prophète et à dire avec lui : « C'est en vain que j'ai travaillé; c'est inutilement et sans

fruit que j'ai consumé mes forces. Mais le Seigneur me fera justice, et j'attends de mon Dieu la récompense de mes efforts. » Si le succès n'a pas répondu à mon attente, je serai néanmoins sans crainte, parce que je n'ai pas failli au devoir de répandre la divine semence. *Ego dixi : In vacuum laboravi, sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi : ergo judicium meum cum Domino, et opus meum cum Deo meo.* Isai. XLIX, 4. Il est vrai, mes frères, et saint Bernard l'observe avec sa piété et sa sagesse ordinaires, cette consolation ne suffit pas aux ministres de la parole du Seigneur zélés pour le salut des âmes. C'est une médiocre consolation pour une mère, après la mort de son enfant, que la pensée d'avoir pris de sa santé tous les soins possibles, de n'avoir négligé aucun des moyens qui pouvaient le sauver. De même un missionnaire fervent ne saurait voir, sans en être douloureusement affecté, tant d'âmes se perdre, alors même qu'il n'aurait à se reprocher aucune négligence.

Quand le Sauveur eut ainsi parlé et que la foule se fut dissipée, les disciples s'approchèrent et lui firent cette question : « Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ? » Pourquoi, Seigneur, vous qui êtes envoyé de Dieu pour nous instruire, employez-vous des formes de langage obscures et énigmatiques où les hommes ne comprennent rien? Pourquoi les obligez-vous à se retirer à jeun du banquet de votre céleste doctrine? Pourquoi couvrir d'un voile ses mystères de votre sagesse, comme si vous enviiez à vos auditeurs la doctrine du salut? N'êtes-vous pas le pasteur qui cherche sa brebis égarée dans les lieux les plus terribles, et qui, l'ayant trouvée, la rapporte sur ses épaules au bercail? N'êtes-vous pas celui dont notre retour à la vie est la nourriture, dont notre pénitence est le breuvage, dont notre salut est le repos, dont notre rédemption est la gloire? Que sont devenues, ô mon Dieu, les promesses magnifiques de vos prophètes : « Enfants de Sion, réjouissez-vous en Dieu votre Seigneur, car il vous a donné un docteur qui vous enseignera la justice. » *Joel.* II, 23. « Vos yeux verront celui qui est chargé de vous instruire, et vous entendrez derrière vous une voix qui vous dira : Voilà le chemin, marchez-y, et ne vous en écartez ni à droite ni à gauche. » *Isai.* XXX, 21. Il est écrit pourtant

que vous êtes venu dans le monde pour éclairer les peuples assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour réjouir de votre lumière les malheureux enfants d'Adam, qui, dès le sein de leur mère, erraient dans l'obscurité et la nuit. *Luc.* I, 79. Et ce qui surprend encore davantage, vous agissez ainsi, non sous la loi, mais au temps de la grâce; quand, selon le mot de l'Apôtre, la nuit a disparu et que le jour approche. *Rom.* XIII, 12; quand le règne des figures est passé, quand le voile du temple a été déchiré par le milieu et que le Saint des saints a été découvert. C'est à la lumière du plus radieux soleil que vous étendez sur nos yeux les nuages des paraboles. Est-ce que nous sommes encore dans la condition des enfants d'Israël?

Pour répondre à cette question d'une manière satisfaisante, mes frères, partons de ce principe proclamé par la sainte Ecriture, que Dieu récompense ou punit chacun selon qu'il le mérite. Ajoutons que l'une des récompenses accordées aux justes consiste en une certaine quantité de lumière intérieure, en une connaissance plus abondante des choses spirituelles; et que l'une des peines infligées aux méchants consiste par contre dans un obscurcissement, une sorte de cécité de l'intelligence. De là ce mot d'un prophète : « Le Seigneur inondera votre âme de splendeurs, et donnera la liberté à vos ossements. » *Isai.* LVIII, 11. Plus le juste multiplie ses bonnes œuvres, plus la grâce céleste l'environne de ses rayons. Les animaux mystérieux d'Ezéchiel, tout en ayant des membres déterminés en nombre, étaient néanmoins couverts d'une infinité d'yeux, pour nous apprendre que Dieu ne met pas de bornes à la lumière dont il gratifie ses élus, et qu'il en pénètre jusqu'aux plus profonds replis de leurs âmes. Voici en quels termes il parle à l'homme juste dans les Psaumes : « Je te donnerai l'intelligence, et je te montrerai la voie où tu devras marcher; j'arrêterai sur toi mes regards. » *Ps.* XXXI, 8. Quelle différence d'avec le langage qu'il tient au pécheur ! « Le Seigneur, est-il dit à celui-ci, te frappera d'aveuglement et de démence. Tu marcheras à tâtons en plein midi, comme l'aveugle dans ses ténèbres, et tu ne pourras guider tes pas. » *Deut.* XXVIII, 28-29. *Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggrava, et oculos ejus claude,* disait le Sei-

gneur à Isaïe, VI, 10; c'est-à-dire : Annonce à ce peuple, que pour ses crimes il sera frappé d'aveuglement; qu'un lourd fardeau appesantira ses oreilles, afin que la parole du salut n'arrive pas jusqu'à lui.

Cet aveuglement, chrétiens, est le dernier des châtiments, et le plus terrible que Dieu impose au méchant dans cette vie. Dès qu'un malheureux en est venu à ce point, ni les accents de l'Eglise, ni les fléaux du Ciel, ni même des miracles ne sauraient ordinairement le détourner de ses habitudes criminelles. Rappelez-vous ce qui fut dit à Moïse au sujet de Pharaon : « Malgré les miracles qui s'accompliront, Pharaon ne vous écoutera pas. » *Exod.* XI, 9. Dans cet état, on est insensible aux conseils comme aux événements. On est du nombre de ces infortunés dont le Seigneur parlait à Zacharie de la manière suivante : « La voix des prophètes les rappelait à la piété et à la justice, et ils n'ont pas voulu l'écouter. Ils ont tourné le dos et s'en sont allés : ils ont appesanti leurs oreilles, et ils ont endurci leur cœur comme du diamant, afin de ne pas entendre les oracles de la loi. » *Zach.* VII, 11. Fasse le Seigneur Jésus, que nul d'entre nous ne porte en sa poitrine un cœur rendu de diamant par l'habitude invétérée du crime ! Je le souhaite surtout pour les fidèles qui entendent fréquemment et toujours en vain les sages avertissements de l'Eglise. Leur opiniâtreté à ne pas changer de conduite fait craindre justement qu'ils ne soient dans la pire des conditions, et exposés au plus affreux danger.

Par ces considérations vous comprendrez, mes frères, pourquoi le divin Maître expliqua à ses disciples la parabole, qu'il avait proposée au peuple sans explication aucune. En accordant à ses disciples la lumière qu'il refusait aux Juifs à cause de leur perversité, il nous indiquait la marche qu'il suit dans la distribution de la lumière intérieure et divine : il confirmait la doctrine que nous exprimions tout à l'heure. Avec leurs progrès dans la vertu, les âmes pieuses voient grandir en elles la lumière qui les éclaire : avec leurs progrès dans le mal, les âmes pécheresses voient diminuer l'éclat de cette même lumière, jusqu'à ce qu'elles soient plongées dans une obscurité complète. C'est la doctrine du

Sage : « Le sentier des justes est comme une lumière resplendissante dont l'éclat ne cesse de croître jusqu'au jour parfait, » *Prov.* IV, 18; c'est-à-dire jusqu'au jour de l'éternité, où nous verrons le Seigneur dans sa gloire, éclairés que nous serons par sa gloire elle-même. Nous trouvons la confirmation de cette sentence de Salomon dans ce passage de saint Paul : *Nos autem revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur à claritate in claritatem, tanquam à Domini spiritu:* « Nous tous qui recevons la lumière céleste dans nos âmes comme dans un miroir, nous sommes tellement pénétrés de cette divine clarté, que nous avançons de vertu en vertu, de clarté en clarté, sous l'action incessante de l'Esprit du Seigneur. » II *Cor.* III, 18.

Vous voyez maintenant, chrétiens, comment Dieu agit, soit avec les justes, soit avec les pécheurs, pour récompenser les uns et châtier les autres. La raison fondamentale de cette conduite est que le péché éloigne l'homme de la lumière increée : conséquemment, plus l'homme pèche, plus il s'en éloigne, et plus il s'approche de la région des ténèbres. Que peut-il attendre autre chose d'ailleurs de celui sous le pouvoir duquel il se range? Ainsi, d'un côté, lumière complète sur les paraboles et les mystères de la doctrine évangélique; de l'autre, obscurité. Ainsi s'accomplit la parole du Sauveur : « Celui qui possède déjà, sera dans l'abondance; celui qui ne possède rien, se verra dépouillé de ce qu'il semble posséder. » *Matth.* XIII, 11. Loin de progresser, les pécheurs, abandonnés de la grâce de Dieu, reculent de jour en jour davantage, et perdent jusqu'à l'apparence du bien qui est en eux. Mais que leur reste-t-il donc, une fois privés de la grâce divine? demanderez-vous. Ce qui leur reste encore, mes frères, c'est une foi et une espérance réduites à l'état de cadavre : et il n'est pas rare de les voir perdre ces restes de vertu, en se jetant dans l'hérésie ou dans le désespoir. Voilà ce que Jésus-Christ voulait nous enseigner, en refusant au peuple l'explication de la parabole qu'il développe à ses disciples.

SECOND POINT.

Nous allons à présent, mes frères, vous entretenir de cette même explication. Le Sauveur commence ainsi : *Semen est verbum Dei,* « La semence est la parole de Dieu. » Nom qui convient admirablement à la parole divine, que ce nom de semence. La parole divine est peu de chose en apparence ; mais elle est bien grande par sa vertu et sa fécondité. C'est le Fils de Dieu qui répand cette semence ; et tant que durera le monde, il ne délaissera jamais cette culture. Au démon de semer le mauvais grain, de répandre sans cesse dans les âmes de mauvaises pensées, de funestes suggestions ; c'est là sa continuelle préoccupation. A Jésus-Christ de semer le bon grain, et d'inspirer à nos cœurs les saintes pensées et les pieux sentiments. Le poëte Vida célèbre cette bonté de Notre-Seigneur dans ces vers aussi précis qu'élégants :

Mentibus in nostris semper seris aurea recti
Semina : si quicquam ingredimur te judice dignum,
Tu nobis das velle prius : dein sufficis aptam
Qua fieri possit vim.

« Jamais vous ne cessez de répandre en nos âmes la précieuse semence de la justice. Formons-nous un dessein agréable à vos yeux, c'est vous qui nous en inspirez d'abord la pensée. Puis vous nous donnez encore la force nécessaire pour l'accomplir. »

Outre la semence que l'Homme-Dieu a répandue par lui-même, il en répand encore par le ministère d'une foule de serviteurs. Les apôtres, les prophètes, les évêques, les docteurs, les orateurs sacrés ont concouru et concourent tous à cette œuvre. Mais les effets produits par ces grains nombreux jetés dans le sein de la terre sont loin d'être semblables. Une partie de la semence étant tombée le long du chemin, elle fut foulée aux pieds ou enlevée par les oiseaux du ciel, et de la sorte elle ne rapporta aucun fruit. Examinons, mes frères, la valeur de ces diverses circonstances. La voie représente ici les infidèles. De même que tout chemin battu est impropre à la culture ; de même les infidèles, privés de la foi, sans laquelle tout fruit de sainteté, toute culture spirituelle sont

impossibles, ne peuvent fructifier pour la vie éternelle. Comme la voie publique est foulée sans cesse par les passants, leur âme est abandonnée à toute sorte de pensées et aux esprits impurs. Là où il n'y a aucune foi, aucune crainte de Dieu, il n'y a point de barrière contre les suggestions mauvaises et les esprits infernaux. A ces pauvres âmes dépourvues du secours de la foi, les démons font entendre ce mot du Prophète : *Incurvare ut transeamus.* Incline-toi en notre présence ; que nous puissions te presser sous nos pieds et marcher sur toi. *Isai.* LI, 23.

La voie dont parle l'Evangile est donc la voie des démons, la voie large qui conduit à la perdition. Quant à la terre qui longe la voie, elle représente les âmes qui, sans être infidèles, se rapprochent le plus de l'infidélité. Ce sont les âmes dans lesquelles habitent une foi et une espérance informes et stériles ; les âmes qui ont la foi des chrétiens, les mœurs et la conduite des païens. Suivant le langage de l'Apôtre, « Elles proclament leur foi à l'existence de Dieu, et elles affichent par leurs actes le contraire, » *Tit.* I, 16. Semblables aux infidèles qui, suivant le même écrivain sacré, se précipitaient avec une sorte de désespoir dans l'abîme de l'impureté et de l'avarice, *Eph.* IV, 19, ces faux disciples du Sauveur, sans être complètement dépourvus d'espérance et de foi, vivent cependant comme s'ils n'avaient rien de ces vertus. Voyez avec quelle ardeur ils se livrent au souffle de leurs passions et de leurs convoitises : voyez combien est tenace et invétérée chez eux l'habitude de mentir, de jurer, de blasphémer, de tromper et de médire. Les démons n'exercent pas moins de domination sur eux, qu'ils n'en exerçaient sur les païens, et ils les entraînent sans peine dans les crimes les plus affreux. De même que l'acharnement avec lequel ils profitèrent du pouvoir que Dieu leur avait donné sur le saint homme Job, arrachait à ce patriarche ces paroles : « Une horde de brigands a fondu sur moi, et s'est fait de mon corps un passage, » *Job.* XIX, 12 ; de même les âmes infortunées dont nous parlons s'ouvrent comme des voies publiques devant les suppôts de Satan, et se voient dépouillées par eux de l'innocence, de la justice et de tous les autres biens. Sur une pareille terre, la semence divine ne saurait tomber sans être aussitôt foulée aux pieds et dé-

vorée par les puissances ténébreuses répandues dans les airs. De là vient que les pleurs et les bons sentiments soulevés en nous par la parole de Dieu n'ont aucun résultat. A peine le sermon est-il fini, à peine avons-nous franchi le seuil du temple, qu'il ne reste plus rien dans notre cœur de ces émotions passagères; le démon a tout ravi, et la terre de notre âme demeure stérile.

« Une autre partie du grain tomba dans des endroits pierreux. » Il commença à germer pendant l'hiver; mais l'été étant venu, comme il n'avait pas de profondes racines, l'ardeur du soleil le brûla avant qu'il fût arrivé à maturité. Que faut-il entendre par ces endroits pierreux, mes frères? Si nous nous en rapportons à saint Thomas, nous y verrons l'image des hommes au cœur dur, des avares, des égoïstes, de tous ceux que le spectacle des misères et des malheurs d'autrui laisse insensibles et étrangers à tout sentiment de miséricorde. Pour les choses de la nature, la dureté consiste dans l'absence de toute dilatation sensible, de toute diffusion hors de ses limites accoutumées. C'est pour cela que l'on taxe justement de dureté les personnes que nous indiquions tout à l'heure; car, loin de donner pour but à leurs soins et à leurs pensées Dieu, les choses spirituelles, les biens éternels, elles rapportent tout à leur intérêt et à leur commodité, elles se constituent elles-mêmes le centre de toutes choses, se recherchent en tout, n'estiment la vertu que par l'avantage qu'elles en peuvent retirer, et aiment Dieu, si elles l'aiment, non par religion, mais par intérêt. Remplissent-elles quelque devoir de piété, rendent-elles à leur Créateur quelques hommages; leurs espérances, comme les espérances des Juifs, sont toujours fixées sur quelque bénéfice temporel; elles attendent en récompense, ou bien la santé, ou bien une longue vie pour elles et leur famille, ou bien des richesses, ou bien la pluie dont leurs terres ont besoin pour produire une abondante récolte. Ainsi, elles placent en elles leur dernière fin: Dieu et tous les êtres ne sont à leurs yeux que des moyens ou des instruments à leur usage. Qu'espérer, mes frères, de ces chrétiens? qu'ils croiront un instant, et qu'au moment de la tentation ils succomberont. Vides de l'amour de Dieu, remplis de l'amour d'eux-mêmes, dès que la vertu se présentera à leurs yeux sous un as-

pect gênant, dès qu'il faudra, pour l'accomplir, souffrir quelque chose, ils sacrifieront, n'en doutez pas, le devoir à leurs aises, et ils préféreront ce qui les flatte à ce qui les gêne. Parlez-leur d'une vertu exempte de toute peine, de toute difficulté, si vous voulez qu'ils l'acceptent. C'est pourquoi ils verdoient en hiver, sauf à dépérir en été. Le devoir ne leur coûte rien en temps de paix; ils l'abandonnent dès qu'il s'agit de combattre. Tant que le bien ne leur demande aucun sacrifice, ils l'écoutent volontiers. Mais s'il est incompatible avec les honneurs, la fortune, les plaisirs, vite on s'en débarrasse. Est-il agréable de prier, on prie. La prière devient-elle pénible, on y renonce. Plein de ferveur quand on est comblé des faveurs divines, on s'attiédit lorsque ces faveurs diminuent. On s'assiéra sans peine à la table du Sauveur; on l'abandonnera dès qu'il entrera dans la route du Calvaire. On partagera ses joies; on ne voudra pas de ses souffrances ni de ses sueurs. Disciple fidèle tant que le ciel reste serein, on s'enfuira lâchement dès que grondera la tempête. Ah! mes frères, si vous agissez de la sorte, c'est que vous n'êtes pas enracinés ni établis dans la charité. Vos racines sont faibles et courtes, et elles ne sauraient résister à l'ardeur de la tentation, aux coups de l'adversité. N'allez donc pas concevoir une haute opinion de votre vertu, parce que vous vous acquittez fidèlement des devoirs ordinaires de la vie chrétienne. Ce n'est qu'après avoir subi l'épreuve de la tentation, qu'il vous sera permis de dire avec le Psalmiste : « Vous avez éprouvé mon cœur, Seigneur, et vous l'avez visité dans les ténèbres; vous m'avez soumis à l'épreuve du feu, et vous n'avez pas trouvé en moi l'iniquité. » *Ps.* XVI, 3. Cultiver la vertu quand elle ne cause ni peine ni fatigue, rien de plus facile; mais la cultiver alors même qu'elle exigerait le sacrifice de nos goûts et de nos avantages, voilà ce qui est rare et malaisé; voilà aussi un indice sûr de la présence de la grâce divine dans une âme.

« Une troisième partie du grain tomba au milieu des épines. » Or, suivant l'explication du Sauveur, les épines nous représentent ici l'amour des plaisirs et des richesses, et les sollicitudes qui en sont inséparables. Ces sollicitudes, en se développant et se multipliant, ne tardent pas à étouffer le bon grain qui commençait à germer.

La principale raison de cela se trouve dans la violence qu'imprime à ces passions, et aux préoccupations qui en sont la conséquence, la source infectée du péché d'où elles dérivent. Aussi, dans la lutte des sentiments charnels contre les sentiments spirituels, arrive-t-il ce qui arrive ordinairement en pareille circonstance, à savoir que, comme les plus faibles sont écrasés par les plus forts, la bonne semence est étouffée par les épines qui croissent en foule autour d'elle. Il ne sera pas hors de propos de citer un mot d'Aristote qui confirme la présente doctrine : « Les personnes que charme le son de la flûte, dit ce grand philosophe, ne peuvent distinguer les paroles que cet instrument accompagne, parce que ces paroles leur causent un moindre plaisir que les accords de la flûte elle-même; en sorte que le charme de la musique diminue à leurs yeux le charme de l'action qui se passe en leur présence. Or il en est ainsi, quand deux objets s'offrent simultanément à notre attention. Celui qui nous plaît davantage nous détourne d'autant plus de toute autre considération, qu'elle exerce sur nous une influence plus profonde. » *Ethic.* x. Il résulte clairement de ce passage que les sentiments les plus faibles le cèdent toujours aux plus forts. En conséquence, si nous voulons renverser cet ordre, il nous faut nécessairement apaiser ou éteindre les sentiments les plus vifs. Or, nos inclinations et nos sentiments se rangent en deux classes bien distinctes : la première a pour principe la chair, la seconde l'esprit; la première découle de la nature, la seconde de la grâce; la première nous est pour ainsi dire naturelle, la seconde nous serait plutôt étrangère; d'où il suit que les affections de celle-là sont plus profondément enracinées dans notre âme que les affections de celle-ci. Cela étant, de même que, pour enter une espèce productive sur un sauvageon, on commence par dépouiller ce dernier de toutes ses branches, de crainte qu'elles n'absorbent la sève du tronc de même ; quiconque désire enter sur sa nature stérile les rameaux féconds de la vertu, doit commencer par se dépouiller de ses passions et de ses convoitises : autrement, ses soins et ses pensées conserveraient toujours la même direction, au lieu de prendre une direction salutaire. Les plaisirs des sens, les sollicitudes de la vie, le désir des richesses étant les produits principaux de

notre nature corrompue, et tenant par leurs racines au plus intime de notre être; tant que nous ne les en aurons pas arrachés comme autant de plantes stériles, nous ne saurions voir les semences célestes germer en nos cœurs et y porter en toute liberté des fruits de salut. Voilà pourquoi le divin Maître nous dit que le bon grain est étouffé par les épines.

Ajoutez à cela, que le culte de la vertu et des choses spirituelles est incompatible avec la passion des plaisirs et des richesses. En effet, la perfection de l'homme résulte de deux conditions : de la science, et de la vertu; la science constituant la perfection de l'intelligence, et la vertu celle de la volonté. Or, pour l'une et pour l'autre de ces conditions, il faut un détachement complet de tout autre soin, de toute autre occupation. Si vous ne brisez avec les affaires, vous n'irez pas loin dans la carrière de la science. Autant vous consacrerez d'attention aux choses qui lui sont étrangères, autant vous nuirez à vos progrès scientifiques. Je ne tiendrai pas un autre langage de la vertu. Comme elle n'est pas sans difficultés et qu'elle rencontre en nous de nombreux ennemis, elle réclame toute l'énergie dont nous pouvons disposer, et nous n'arriverons à la posséder qu'à ce prix. De là ce mot de Sénèque : « Personne n'est parvenu à la sagesse, si la sagesse n'a pas été son unique souci. » Non pas que l'étude de la sagesse exclue les occupations nécessaires ; celles qu'elle exclut sont les occupations frivoles ou superflues que les fantaisies des hommes, et non les besoins de la vie, ont inventées. Telles sont les occupations qui, comme autant de ronces et d'épines, épuisent les forces de l'homme, étouffent le grain de la parole divine. Et non-seulement ces épines encombrent notre âme ; ce qui est pire, elles la souillent et la déchirent. Comment les voluptés ne souilleraient-elles pas l'homme, elles qui le rendent mou, lâche, efféminé, esclave de la chair, ennemi de la vertu, au point qu'un philosophe a pu dire qu'il n'y a point de place pour la vertu dans le royaume de la volupté? Comment l'amour excessif des richesses ne souillerait-il pas l'homme, puisqu'il conduit à la source de tous les maux, à l'avarice, à cette passion de laquelle il est écrit : « Rien de plus hideux que l'amour de l'argent. Rien de plus criminel que l'avare. » *Eccli.* x, 9 et 10.

Vous comprenez maintenant pourquoi, mes frères, dans ces conditions, le bon grain ne pourrait lever sans être aussitôt étouffé par les épines qui l'entourent.

Mais le sort des trois dernières parties de la semence divine atteindra-t-il aussi la quatrième? Non, chrétiens. Celle-ci est tombee dans une bonne terre; et ayant levé, elle a donné le centuple; c'est ainsi que le bon père de famille a été dédommagé de la perte des trois autres parties. Heureux le prédicateur de Jésus-Christ, s'il parvient à sauver seulement une seule âme! Le salut d'une seule âme, c'est une ample récompense de la peine et des fatigues qu'il a essuyées. La terre qui rapporte au centuple représente, comme nous l'explique le Sauveur, les âmes qui conservent la parole de Dieu dans un cœur bon et excellent, et qui apportent du fruit dans la patience. Ces âmes ne sont embarrassées par aucun des liens dont nous parlions tout à l'heure. Elles conservent la parole de Dieu dans un cœur bon et excellent, et cela parce qu'elles l'écoutent dans des dispositions qui leur permettent de dire avec le Prophète : « J'ai caché vos enseignements dans mon cœur, afin de ne pas vous offenser. » *Ps.* CXVIII, 11. Elles conservent cette parole dans un cœur excellent, parce qu'il ne leur suffit pas de goûter intérieurement la doctrine du salut; elles s'empressent de la mettre en pratique, et, sous l'inspiration de la crainte de Dieu, elles produisent des fruits de salut.

Mais pourquoi les produisent-elles dans la patience? Parce qu'il a beaucoup à souffrir, celui qui veut recueillir les fruits de la piété, de la justice et de la vie éternelle. Il n'a pas été écrit en vain : « Vous vivrez du travail de vos mains, vous serez heureux, et vous vous en trouverez bien. » *Ps.* CXXVII, 2. Dans la plupart des vertus, pour ne pas dire dans toutes les vertus, le courage et la patience sont indispensables. Vous désirez, par exemple, acquérir l'esprit de prière; vous avez grandement besoin d'énergie et de patience pour soutenir votre âme, d'abord languissante, et attendre qu'elle s'enflamme à force de persévérance. N'espérez point ce consolant résultat, si vous abandonnez la prière dès que vous ressentez aridité et sécheresse. L'oiseau ne s'éloigne pas des œufs qu'il réchauffe, parce que ses petits n'en sortent pas immé-

diatement. Il faut encore de la patience pour attendre de Dieu l'accomplissement de nos prières. C'est la conduite ordinaire du Seigneur d'en différer l'accomplissement, soit pour augmenter l'ardeur de nos désirs, soit pour nous pénétrer de notre misère et nous rendre plus pieux et plus reconnaissants envers sa majesté infinie. Comme l'observe le Sage, il est nécessaire d'en extirper les mauvaises herbes, si on ne veut pas qu'elles étouffent le grain qui y a été semé. N'est-il pas encore plus nécessaire de débarrasser sans relâche notre cœur des mauvaises passions qui ne cessent d'y germer? « C'est du cœur, observe le divin Maître, que sortent les mauvaises pensées, les homicides, etc. » *Matth.* xv, 19.

Que dirai-je de la charité, dans laquelle se résume toute la sagesse chrétienne? C'est à son endroit surtout que la patience est indispensable. Que d'injustices, d'injures, de dommages, de maux l'homme n'a-t-il pas à attendre de l'homme? Les anciens avaient raison de dire que l'homme est pour l'homme une bête féroce. Pour moi, je suis convaincu qu'un seul homme est capable de faire plus de mal à ses semblables que toutes les bêtes féroces ensemble. Nous avons donc besoin de force d'âme pour supporter ces divers maux; nous n'en avons pas moins besoin pour secourir les malheureux et les opprimés. Saint Chrysostome exalte la charité de saint Basile le Grand, parce qu'il détourna à son propre péril le péril qui menaçait son prochain. Et, comme on le taxait de folie, et non de charité, ce grand homme répondit: « Qu'aurais-je donc pu faire? Je n'ai pas appris à aimer différemment. »

Si la pratique de ces vertus et de toutes les autres est impossible sans la patience, Notre-Seigneur a bien eu raison de dire que nous produisons nos fruits dans la patience. Aussi Prudence disait-il, avec autant de justesse que d'élégance, que, privées de la patience, les vertus sont dans un véritable veuvage. De là cette parole de l'Apôtre, qui assure la gloire de l'immortalité à ceux qui la recherchent par les bonnes œuvres et par la patience. *Rom.* II, 7. On ne pouvait plus clairement exprimer les liens étroits qui unissent cette vertu à toutes les autres. La solidité du trône de Salomon, les deux lionceaux qui étaient à droite et à gauche des degrés par lesquels on y montait, son etune vive igma

de la constance et de l'énergie requises pour monter au faîte de la perfection. C'est par les vertus, comme par autant de degrés, que le véritable Salomon vient s'asseoir sur le trône de notre âme. La constance et la force sont les deux gardiens qui en défendent l'accès, et permettent d'y marcher en toute sûreté. Pour vous, mes frères, qui soupirez après l'immortalité glorieuse, gravez bien avant dans votre mémoire la sentence prononcée contre le premier homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » *Gen.* III, 19, et sachez que le pain de l'âme est aussi pénible à gagner que le pain du corps.

Je vous disais au commencement que la parabole de ce jour était un véritable miroir spirituel où chacun pouvait découvrir l'état de son âme. Toutes les fois, en effet, que nous prêchons la parole de Dieu, nous jetons sur la terre de votre cœur la divine semence. Or, quiconque, après avoir entendu cette parole, n'éprouve ni de meilleurs sentiments, ni le désir de changer de vie ; celui-là peut se reconnaître dans cette terre qui, placée le long du chemin, voit le bon grain dévoré par les oiseaux du ciel, c'est-à-dire par les démons, en attendant qu'il soit lui-même leur proie dans l'enfer. Ceux auxquels la parole divine inspire la résolution de réformer leur conduite, mais qui reviennent sur leurs pas quand ils voient ce qu'il faudrait retrancher de leurs richesses, de leurs divertissements, de leurs plaisirs, et qui préfèrent leurs intérêts particuliers à ceux de la justice ; ceux-là sont vraiment ce terrain pierreux où la semence du père de famille, n'ayant pas jeté de profondes racines, succombe sous les premières ardeurs de la tentation. S'il en est qui aillent plus loin, et qui essaient de mener de front le culte de la vertu et l'amour des plaisirs et des biens du monde ; ces chrétiens se reconnaîtront dans la terre où le bon grain est étouffé par les épines, et ne peut recevoir la rosée et la séve divines. Mais ceux qui, après avoir écouté la parole de Dieu avec une sainte avidité, se hâtent de conformer leur conduite à ses prescriptions, et de régler sur elle, comme sur un miroir fidèle, leurs mœurs et leur vie, sans jamais se départir de ce zèle, préférant la perte de leur vie à celle de la vertu ; ces chrétiens sont assurés de rapporter au centuple dans la patience, et d'être

comblés de grâce en cette vie, en attendant la récompense glorieuse que leur réserve l'éternité. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Semen est verbum Dei.

La semence, c'est la parole de Dieu. *Luc*, VIII, 11.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

Entre les divers moyens par lesquels le Seigneur opère notre salut, un des plus remarquables est assurément le ministère de la parole divine. Il existe des rapports frappants entre Dieu et sa parole. Dieu est tout-puissant; sa parole aussi est toute puissante. Comme Dieu même, la parole de Dieu ressuscite les morts, régénère les vivants, guérit les malades, conserve en état de santé, réjouit les justes, ramène les pécheurs, éclaire les aveugles, embrase les tièdes, console les affligés, soutient dans l'excès du désespoir. C'est à cause de ses nombreux effets, que l'Ecriture sainte la désigne sous une foule de noms. Elle y est appelée tour à tour lumière, pain, breuvage, remède, glaive, marteau, feu; et, dans l'évangile d'aujourd'hui, elle nous est présentée comme une semence. Elle est appelée lumière, parce qu'elle répand dans les âmes les plus vives clartés, tout en leur enseignant les préceptes divins. Elle est une nourriture véritable, parce qu'elle nous ranime et nous fortifie dans la carrière de la vertu; elle est un breuvage qui réjouit les cœurs fidèles par le souvenir des bienfaits et des promesses du Seigneur; un remède qui guérit les

plaies de notre âme; un glaive qui extermine les vices et les passions; un marteau qui brise et ramollit les cœurs les plus durs; un feu qui communique les ardeurs du divin amour; enfin une semence qui, sous l'action vivificatrice de l'Esprit saint, produit en nous des fruits de salut. En présence de ces vertus de la parole de Dieu, on est conduit naturellement à se demander pourquoi, après avoir été si souvent annoncée aux hommes, elle produit si peu de fruits? Comment sa lumière est-elle impuissante à dissiper les ténèbres de tant d'infortunés? Si elle est une nourriture véritable, pourquoi la faim et la disette qui nous dévorent? si elle est un breuvage, pourquoi nous arrive-t-il si rarement de goûter le charme du souvenir des choses de Dieu? si elle est un remède, d'où viennent les maux qui nous acablent? si elle est un glaive, pourquoi ne nous débarrasse-t-elle pas de nos passions et de nos vices? si elle est une flamme dévorante, que signifie la glace de nos cœurs? si elle est une semence, comment, après avoir été si souvent et si abondamment répandue en nous, n'a-t-elle abouti qu'à la stérilité? A peine se passe-t-il un dimanche sans que nous la recevions, et cependant nous ne portons aucun fruit. N'est-ce pas là, mes frères, un sujet digne de notre étonnement et de nos réflexions?

Pour pénétrer ce mystère, rappelons-nous que toute action, soit naturelle, soit surnaturelle, implique deux conditions : il faut nécessairement un être qui agisse, et un être qui soit l'objet de cette action. Le premier a besoin de la capacité d'agir; le second de la capacité d'être l'objet de son action. Ainsi, pour qu'un champ se couvre de moissons, il faut d'abord que la semence soit répandue sur la terre, et en second lieu que la terre elle-même soit travaillée, remuée et purgée des mauvaises herbes qui la couvrent. Que l'une de ces conditions fasse défaut, le laboureur attendra vainement la récolte. De même, pour que le fer puisse être travaillé, il faut qu'il se ramollisse sous l'action du feu. Battre le fer à froid, serait perdre son temps et sa peine. C'est un principe incontesté parmi les philosophes, que mieux une chose est disposée à subir telle action, mieux cette action s'accomplit, et plus rapidement elle s'accomplit. Du bois sec prendra feu en un instant : une

lampe que l'on vient d'éteindre se rallumera au moindre contact de la flamme, et même d'un léger souffle.

Venons maintenant au point que nous nous proposons d'éclaircir. Tout d'abord je reconnais et j'avoue, et nous l'avons prouvé abondamment dans une précédente instruction, que la grâce et la puissance divine jouissent de la liberté la plus large et ne sont régies par aucune loi. Cependant elles agissent souvent à l'instar des causes naturelles. Et de là je conclus qu'il ne suffit pas, pour qu'un sermon rapporte du fruit, d'un prédicateur convenable; il faut de plus des auditeurs bien disposés, des auditeurs qui entendent la parole de Dieu, non par oisiveté, curiosité ou nonchalance, mais avec piété et avec respect. Il est des personnes qui ne retireront pour tout fruit d'un sermon, que de savoir avec quelle élégance l'orateur s'est exprimé, les mots heureux, les tournures recherchées qui seront sortis de sa bouche. Agir de la sorte, c'est satisfaire sa curiosité; mais ce n'est pas donner à son âme la nourriture dont elle a besoin. Il en est de ces chrétiens, comme de ces terres stériles, qui, en retour du bon grain que vous y avez semé, ne vous donnent que de l'ivraie ou de la paille : au lieu de produire des fruits de vertu, ils ne produisent que vanité et frivolité. Certes, si une semblable anomalie nous paraît surprenante dans l'ordre de la nature, nous devons en être bien plus étonnés dans l'ordre de la grâce. Mais Dieu l'a voulu pour nous punir de nos crimes, selon ce mot du Prophète : « Parce que tu as oublié ton Dieu, parce que tu ne t'es pas souvenu de celui qui est ton inébranlable soutien, tu planteras de bons plants, et tu recueilleras tout autre chose que ce que tu attendais. » *Isa.* XVII, 10. Le bon plant, c'est la parole de Dieu; les mauvais fruits que nous en retirons, sont les erreurs puisées par les hérétiques dans le texte sacré, et ces vains plaisirs, aliments de la curiosité, que la plupart des chrétiens y recherchent.

Et ne croyez pas, mes frères, que ce trait soit particulier à notre temps, et que de nos jours seulement aient paru ces prédicateurs qui recherchent le bruit des applaudissements au lieu de la gloire de leur Maître. Ce mal est ancien comme son auteur, le père du mensonge. Ezéchiel tonne contre les vices du peuple; et il est

bientôt obligé de se plaindre, parce que le peuple écoute ses paroles comme une musique enchanteresse. *Ezech.* XXXIII, 32. Quoi de plus indigne, que de faire, des terribles menaces du Seigneur, un sujet de volupté et de charmes?

Ce n'est pas ainsi qu'il faut écouter la parole de Dieu. Ecoutons-la avec humilité, attention, dévotion, et dans le but de corriger nos mœurs, plutôt que de flatter nos oreilles. A celui qui l'entend dans ces dispositions, la divine grâce ne fait jamais défaut. « Sur qui se reposera mon esprit, disait le Seigneur, sinon sur l'âme douce, humble et qui tremble devant ma parole? » *Isa.* LXVI, 2. Sans ces dispositions, mes frères, vous auriez beau avoir pour prédicateur un saint Paul, vous auriez beau entendre le divin langage de Notre-Seigneur lui-même; vous n'en retireriez aucun profit. Combien de fois le grand Paul, et Jésus, le Verbe et la Sagesse du Père, n'ont-ils pas répandu sans succès les flots de leur éloquence! Telle est, à mon avis, chrétiens, la cause principale pour laquelle la plupart d'entre vous ont passé presque toute leur vie à entendre la parole divine, sans toutefois en devenir meilleurs : ils ne l'ont pas entendue avec les dispositions convenables. Or, je ne doute pas que ces dispositions ne servent autant à assurer le succès d'une prédication chrétienne, que le zèle et le talent de l'orateur sacré. Par cela seul que l'on désire écouter la parole de Dieu comme elle le mérite, on est prévenu par sa grâce. Car, si personne ne saurait prononcer le nom du Seigneur Jésus, ni avoir une seule bonne pensée sans le secours de l'Esprit saint; à plus forte raison en aurons-nous besoin pour assister à la prédication de l'Evangile avec les pieux sentiments qu'il réclame. Il est rare de trouver un prédicateur éloquent; il ne l'est pas moins de trouver un auditoire bien préparé. On peut être éloquent sans la grâce; sans la grâce on ne sera jamais un auditeur bien préparé.

De l'importance d'une bonne disposition pour recevoir avec fruit la parole de Dieu, il résulte, mes frères, que nous devons nous appliquer à bien connaître les causes qui seraient un obstacle à cette disposition, afin de les éviter, et de les éloigner de notre âme. Ces causes, l'évangile d'aujourd'hui nous les signale avec tant de clarté, que cet évangile est à mes yeux comme la préface

de tous les évangiles et de toutes les instructions de l'année. Si l'Eglise nous le propose à cette époque, c'est sans doute pour préparer ses enfants à entendre comme il convient les prédications qu'on leur distribue ordinairement pendant le carême, et à en retirer ainsi le fruit qu'elle en attend. Ecoutez, mes frères, attentivement la parabole évangélique, et les enseignements qu'elle renferme.

PREMIER POINT.

« Comme une foule nombreuse s'assemblait et que l'on accourait des villes vers Jésus, il leur dit par comparaison : Un homme sortit pour semer son grain. Tandis qu'il semait, une partie du grain tomba le long du chemin; et il fut foulé aux pieds, et les oiseaux du ciel le mangèrent. Une autre partie tomba sur la pierre, et à peine fut-il levé qu'il sécha, parce qu'il n'avait pas d'eau. Une autre partie tomba au milieu des épines; et les épines, croissant en même temps, l'étouffèrent. Et une autre partie tomba dans une bonne terre, et le grain ayant levé rapporta au centuple. En parlant ainsi, il criait : Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

Ces dernières paroles du Sauveur montrent qu'il n'est pas donné à tout le monde d'entendre et de saisir la parole de Dieu. Il faut pour cela pouvoir s'appliquer le mot du Prophète : « Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille; et je ne m'y suis point opposé, et je ne suis point revenu en arrière. Dès le matin il me touche l'oreille, afin que je l'écoute comme mon Maître. » *Isa.* L, 4. Nous recevons tous cette grâce au jour de notre baptême, quand le prêtre touche nos oreilles en disant : *Ephphetha,* ouvrez-vous. Alors le divin Maître ouvre par sa grâce les oreilles que l'antique serpent avait fermées, et nous rend capables d'entendre sa voix. Malheureusement, nous les refermons par nos péchés; et pour cela nous devrions, chaque fois que nous venons entendre la parole céleste, supplier le Seigneur de toucher de nouveau nos oreilles par sa grâce et de les ouvrir à ses inspirations. Ce n'est pas assez, mes frères, que la semence soit jetée dans la terre, pour qu'elle dédommage le laboureur de ses travaux; il faut de plus un temps

favorable, un ciel clément. De même il ne suffit pas de répandre dans vos cœurs la parole de Dieu pour qu'elle y porte des fruits; c'est à la vertu de l'Esprit saint de féconder cette semence.

Il se présente peut-être en ce moment une question à votre esprit : Pourquoi le Sauveur refusa-t-il au peuple l'explication qu'il donna aux apôtres? Je ne serais pas éloigné de penser qu'il a voulu par cette conduite nous enseigner la nécessité de la grâce et de la coopération à la grâce. Proposer la parabole et piquer l'attention des auditeurs, telle était la part de la grâce. En demander au Seigneur le sens, telle était la part de la coopération à la grâce : les apôtres le demandèrent, et ils méritèrent par là de l'obtenir. Notre salut résulte du concours de ces deux conditions. Comme le dit saint Chrysostome, « la grâce ne suffit pas sans la volonté, et la volonté ne suffit pas sans la grâce. La terre ne se couvre pas de verdure, tant que la pluie lui est refusée; et la pluie ne féconde la terre, que lorsque celle-ci a reçu déjà la semence. »

« Les disciples demandèrent donc à Jésus ce que signifiait cette parabole. Et il leur répondit : Il vous est donné de connaître les secrets du royaume de Dieu; mais les autres ne les connaissent que par des paraboles, afin que voyant ils ne voient pas, et qu'entendant ils ne comprennent pas. » C'est la parole de Dieu au prophète Isaïe : « Fais sortir ce peuple aveugle malgré ses yeux, sourd malgré ses oreilles. » *Isa.* XLIII, 8. Qu'est-ce à dire, mes frères, qu'avoir des yeux et ne point voir, des oreilles et ne point entendre? Quelques mots vous l'expliqueront. Prenez un de ces chrétiens qui, tout en ayant la foi, vivent à la façon des infidèles. N'est-il pas vrai que ce chrétien a des yeux, et qu'il ne voit pas; qu'il a des oreilles, et qu'il n'entend pas? Interrogez-le en ces termes : Vous croyez, n'est-ce pas? mon frère, que cette vie passagère et périssable sera suivie d'une vie sans fin; vous croyez que des biens ineffables sont réservés aux bons, et des supplices affreux, bien au-dessus des plus cruels supplices que les hommes aient inventés, aux méchants ; vous croyez que les pleurs et les grincements de dents, un ver immortel, des ténèbres palpables, des flammes horribles, l'épouvante et l'infection seront le partage

des parjures, des blasphémateurs, des adultères, des larrons, des envieux, des superbes, des avares et des autres criminels. Vous le croyez, n'est-il pas vrai? et vous ne doutez pas plus de ce dogme que des autres articles de notre foi. Mais alors, pourquoi vivez-vous dans le crime? Vous connaissez la vertu fatale de ces mets, et vous osez y toucher! Vous savez que ce calice est plein du poison le plus subtil, et vous en approchez vos lèvres! « Qui pourra goûter d'un breuvage qui, dès qu'il est goûté, donne la mort? » demandait Job, *Job*, VI, 6. Hé bien! n'est-ce pas là avoir des yeux et ne point voir, des oreilles et ne point entendre? Ainsi en était-il de l'Apôtre avant sa conversion : il marchait les yeux ouverts, et il ne voyait rien. *Act.* IX, 8. Et tel est encore l'état de ces malheureux qui vivent au milieu des lumières de la foi, comme s'ils étaient dans les ténèbres de l'infidélité. Qu'ils écoutent ces menaces de saint Jude : « Malheur à ceux qui sont entrés dans la voie de Balaam. » *Jud.* II. Ce prophète avouait de lui-même qu'il voyait l'abîme où il se précipitait volontiers. Pour les chrétiens qui lui ressemblent, le don de la foi, au lieu de faire leur bonheur, sert à faire leur perte. Lorsqu'ils auront quitté cette vie, ils porteront eux-mêmes, comme Urie, dans leur propre foi, leur sentence de condamnation.

Après avoir signalé de la sorte les dangers de l'aveuglement spirituel, le divin Maître se met à expliquer sa parabole à ses disciples. « La semence, leur dit-il, c'est la parole de Dieu. » *Semen est verbum Dei*. La fécondité de cette semence est telle, qu'un seul grain a souvent suffi pour changer toute une vie et produire une abondante moisson de vertus et de mérites. Pourtant sa fécondité, quelque surprenante qu'elle soit, est ordinairement subordonnée à la nature des terres dans lesquelles elle est jetée. De là vient qu'elle porte des fruits extrêmement différents, et qu'elle n'en porte quelquefois aucun. Il y a des hommes dont les cœurs sont de véritables grands chemins, foulés par tous les passants et ouverts à toute sorte de pensées et de désirs mauvais. C'est une espèce d'hôtellerie, où sont admises les personnes connues et inconnues, les bons et les méchants. Aucun choix, aucun discernement ne préside à leurs pensées, et ils peuvent dire avec Salomon : « Je n'ai refusé

à mes yeux aucune des choses qu'ils ont désirées, et je ne me suis point opposé aux plaisirs dont mon âme était avide. » *Eccli.* II, 10. On dirait d'une nacelle fracassée par l'orage et où l'eau pénètre de toutes parts. C'est encore, si vous voulez, une ville sans murailles et ouverte de tous côtés à l'ennemi, ou bien une vigne sans clôture ni haie que les passants ravagent à leur gré. Il est écrit de cette vigne : « J'enlèverai la haie qui la protége, et elle sera en proie à tous les passants. » *Isai.* V, 5. Dès que nous ne veillons plus sur notre cœur, non-seulement il se voit dépouillé de ses biens les plus précieux ; mais encore il est souillé et foulé ignominieusement, comme une maison abandonnée de ses habitants et livrée aux caprices des passants. Comment exprimer le misérable état d'une âme où règnent toute sorte de pensées ? « Quoi de plus hideux, s'écrie le Sage, que les pensées inspirées par la chair et le sang ? » *Eccli.* XVII, 32. La chair et le sang, c'est l'âme laissée à elle-même et privée de la lumière et du secours de la grâce divine. On ne conçoit rien de plus triste qu'une âme en laquelle les pensées et les sentiments les moins avouables trouvent aisément l'entrée. Si nous ne pouvons éloigner entièrement de nous ces images, quelque soin que nous y mettions, jugez de ce que doivent éprouver les personnes dont l'imagination ne reconnaît aucun frein.

Je ne saurais mieux comparer la honte d'une âme ainsi dépravée qu'à la honte des courtisanes. Et n'est-ce pas agir en courtisane, que de se livrer au souffle de tous les désirs et de toutes les passions? Ne peut-on pas appliquer à cette âme les paroles de l'Ecriture : *Sub omni ligno frondoso tu prosternebaris meretrix :* « Tous les arbres au feuillage épais ont été témoins de tes prostitutions ? » *Jerem.* II, 10. « Levez vos regards, et cherchez un lieu où votre impudicité ne se soit pas étalée. » *Jerem.* III, 2. Comme si le Seigneur disait : « Quel est le désir, la pensée impure, dont vous n'ayez pas été l'esclave ? » L'âme dans l'état dont nous parlons est donc véritablement une courtisane spirituelle ; et elle mérite ce mot de l'Ecclésiastique : « Toute femme de mauvaise vie est comme le fumier des rues, que tous les passants foulent aux pieds. » *Eccli.* IX, 10. Or, quel fruit attendre de la semence divine, lorsqu'elle est jetée dans une terre semblable? Peu importe qu'elle

y soit répandue plus ou moins rarement; on verra toujours la même stérilité.

Que cette perte de la première partie de la semence nous apprenne, mes frères, à veiller avec soin sur la pureté de notre cœur, à en fermer les issues, à repousser promptement les pensées mauvaises, afin de n'être pas frappés d'une stérilité funeste.

SECOND POINT

Une autre partie du grain tomba sur la pierre ; et à peine fut-il né, qu'il sécha, parce qu'il n'avait pas d'eau. Les personnes dont parle ici le Sauveur sont les personnes qui écoutent volontiers la parole de Dieu ; mais qui, n'étant pas enracinées dans la charité, faiblissent à la première attaque de l'ennemi, sèchent aux premières ardeurs de la tentation, faute de cette vigueur que donnent les eaux de la grâce. Ces personnes, pour la plupart, embrassent la vie chrétienne, comme ce personnage dont parle Cicéron avait embrassé la philosophie. Ce dernier voulait bien étudier la sagesse, mais à petites doses et, pour ainsi parler, du bout des lèvres. Ainsi font parmi nous beaucoup de chrétiens. Ils traitent la doctrine de Jésus-Christ comme l'eau bénite à l'église : de même qu'ils ont soin d'en prendre une toute petite goutte lorsqu'ils vont aux offices, et qu'ils se fâcheraient si on la leur offrait avec moins de parcimonie ; de même ils se contentent d'une petite partie des enseignements de Jésus, et repoussent le reste comme fatigant ou superflu.

Je m'explique encore plus clairement. Dans la doctrine chrétienne, il y a des pratiques qui coûtent peu, et qui honorent beaucoup. C'est chose honorable, par exemple, et peu difficile, d'entendre tous les jours la sainte messe, d'assister aux offices et aux prédications, de conserver la foi catholique, de prier à certaines heures, et de porter toujours son chapelet avec soi. C'est chose honorable, que de jouir d'une réputation de bon chrétien et d'homme religieux. Mais à part ces points qui nous rapportent beaucoup plus d'avantages qu'ils ne nous coûtent de peines, il y a d'autres pratiques plus obscures, et qui offrent plus de difficulté. Il n'est pas toujours aisé d'aimer ses ennemis, de supporter les

injures, de rendre le bien pour le mal, de pardonner les offenses, de demander pardon aux personnes qu'on a blessées, de dompter l'insolence de sa chair, de mettre un frein à ses mauvais penchants, de satisfaire aux exigences du droit, dût-on soi-même en souffrir, de s'arracher l'œil droit qui nous est un sujet de scandale. Voilà des pratiques pénibles, surtout pour les personnes qui ne sont pas encore affermies dans la vertu. Quant aux chrétiens qui mettent l'amour d'eux-mêmes au-dessus de l'amour de Dieu, ils embrasseront, soyez-en sûrs, les pratiques qui demandent peu de peine et rapportent beaucoup d'honneur. Mais ne leur parlez pas de celles qui flattent médiocrement l'amour-propre, et qui sont à charge à la nature. Ils marchent, tant que la route est aisée ; ils s'arrêtent, dès qu'elle devient roide et escarpée. Ou bien, pour employer la comparaison évangélique, leur âme se couvre au printemps de verdure et de fleurs ; mais ces fleurs et cette verdure sèchent aux premières ardeurs de l'été, parce qu'elles n'ont pas poussé d'assez profondes racines.

Désirez-vous, mes frères, connaître ces racines? C'est d'abord une crainte respectueuse de la divine Majesté, puis une résolution inébranlable de ne jamais violer sa sainte loi, de perdre plutôt les richesses, les honneurs, la renommée, la vie même pour conserver l'innocence. Telle était la disposition du Psalmiste, quand il disait : « J'ai formé le dessein et j'ai fait le serment d'observer les jugements de votre justice. » *Ps.* CXVIII, 106. Ce n'était pas assez pour le saint roi d'avoir pris la résolution de ne jamais déplaire à Dieu ; pour la confirmer davantage, il y joint encore le serment. Oh ! qu'elles étaient profondes, les racines de la charité dans l'Apôtre, quand il s'écriait : « Qui nous séparera de l'amour du Christ? Sera-ce la persécution, etc. » *Rom.* VIII, 5. Les racines qui assurent la fécondité de la semence céleste, ce sont encore les considérations sur les choses divines, telles que les dogmes de notre foi, les bienfaits de Dieu, les récompenses et les supplices qui nous sont proposés. L'effet de semblables considérations est d'éclairer l'âme, de la fortifier, de l'encourager et de lui inspirer plus énergiquement le propos de tout souffrir avant de commettre une de ces fautes que l'Ecriture sainte nous présente sous

un aspect si sombre et si funeste. Quand on est appuyé sur de telles racines, on peut défier les traits enflammés de l'ennemi du salut.

En conséquence, mes frères, efforcez-vous de mettre votre âme dans les dispositions de ce juste dont le Psalmiste parle en ces termes : « La loi de Dieu est l'unique objet de sa volonté, et il passe la nuit et le jour à en méditer les préceptes. » *Ps.* I, 2.

Que résulte-t-il de cette méditation approfondie? Il en résulte, mes frères, cette séve vitale de la dévotion, qui développe la semence des vertus. Ecoutez ce qu'ajoute le Roi-Prophète : « Et il sera comme l'arbre planté près du courant des eaux, lequel donne son fruit en son temps. » *Ibid.* 3. De même qu'un arbre abondamment arrosé se couvre d'une magnifique couronne de feuilles et de fruits; de même l'âme qui se retrempe souvent dans la méditation des choses divines, y puise une vigueur, une fécondité, qui lui permettent de défier les plus terribles orages. Grâce à ce pieux exercice, elle est confirmée dans la crainte du Seigneur, et elle pousse ces racines puissantes sans lesquelles la semence céleste se dessèche et ne tarde pas à mourir.

TROISIÈME POINT.

« Une autre partie du grain tomba au milieu des épines; et les épines en croissant l'étouffèrent. » Les épines dont parle le Sauveur, ce sont les plaisirs du siècle, les sollicitudes mondaines et l'amour des richesses. Quand ces sentiments possèdent le cœur de l'homme, il est impossible à la parole de Dieu d'y porter tous ses fruits. Et vous en comprendrez, mes frères, facilement la raison. Vous savez que l'amour des richesses est, au témoignage de l'Apôtre, la racine de tous les maux, I *Tim.* VI, 10. Que ne fait pas du cœur humain le désir insensé de l'or? D'un autre côté, les anciens appelaient la volupté l'aliment de tous les maux. Laquelle de ces deux passions a causé le plus de mal à l'humanité? Il serait assez difficile de le déterminer. Ce que je sais, c'est que, dans le célèbre traité de Cicéron sur la Vieillesse, Archytas de Tarente trouve dans l'amour déréglé des plaisirs la source de tous les maux, soit publics, soit particuliers. Pour ce qui est des soucis temporels, ils pénètrent

l'âme comme autant d'aiguillons, et tournent toute son activité vers les moyens de s'en débarrasser. Comment, au milieu des vices et des remords, le grain de la parole de Dieu pourrait-il germer et grandir? Considérez en outre la faiblesse inhérente à notre cœur, laquelle le rend incapable de s'occuper simultanément de choses terrestres et de choses célestes. Dieu l'ayant choisi et destiné pour lui seul, il ne saurait contenir en même temps le Créateur et les créatures. Un gant ne saurait couvrir deux mains à la fois, un fourreau deux épées. Le prophète Isaïe exprimait fort bien cette condition de notre nature, quand il disait dans son langage figuré : « C'est une couche si étroite, que de deux personnes il faut que l'une tombe : c'est un manteau qui peut à peine en couvrir une seule. » *Isai.* XXVIII, 20. Notre cœur ne peut donner accès, tant il est étroit, qu'à Dieu, à l'exclusion du monde, ou au monde, à l'exclusion de Dieu. L'un et l'autre cherchent à s'en emparer; mais vous ne vous livrerez pas à celui-ci, sans repousser celui-là. Vous ne rechercherez pas les plaisirs du siècle, sans devenir incapable de goûter les choses divines.

Aussi, l'éternel ennemi du genre humain, à qui notre condition misérable n'échappe pas, cherche-t-il sans cesse à nous embarrasser de toute sorte de soins et de désirs, afin d'éloigner de nous l'idée des biens de l'éternité, afin de remplacer les soins et la pensée du ciel par les soins et la pensée de la terre et du siècle. Les satellites qu'il emploie dans ce but sont, d'après saint Bernard, la nécessité et la cupidité. Fidèles à leur mission, ces deux satellites s'acharnent sur notre pauvre cœur, le déchirent, l'aiguillonnent, et le poussent de toutes les manières à amasser des richesses. L'un plaide en faveur des besoins de la nature; l'autre en faveur du luxe. Le premier défend la cause de la pauvreté; le second, celle de la vanité et du plaisir; mais c'est des deux côtés le même zèle et la même ardeur. Celui-là seul pourrait dire quelle est la plus violente de ces deux passions, qui serait capable de juger si la soif naturelle l'emporte ou non en violence sur la soif que donne la fièvre : ce qu'il y a de certain, c'est que la soif est bien cruelle dans ces deux cas. Ainsi en est-il de la cupidité du pauvre qui veut gagner des trésors pour sortir de sa pauvreté, et

de celle du riche qui veut augmenter ses richesses pour satisfaire ses passions. Chez l'un comme chez l'autre, les épines étouffent la bonne semence.

Nous découragerons-nous, mes frères, parce que le grain répandu par le père de famille n'a jusqu'ici porté aucun fruit? Non, tant s'en faut : qu'une partie de la semence tombe seulement dans une bonne terre, et nous verrons quelle abondante moisson elle produira. « Commencez le matin à semer votre grain, nous dit le Sage, et n'interrompez pas ce travail le soir, parce que vous ignorez laquelle de la semence du matin ou du soir vous rapportera davantage; et si l'une rapporte autant que l'autre, vous aurez doublement à vous en féliciter. » *Eccle.*, XI, 6. Or, une autre partie du grain étant tombée dans une bonne terre, il rapporta au centuple. Cette bonne terre représente les hommes qui écoutent la parole de Dieu avec un cœur bon et excellent, et qui rapportent du fruit dans la patience. Le cœur bon et excellent est celui qui est exempt des épines que nous venons de décrire, celui que demandait le Prophète, quand il disait : « Préparez vos terres, et n'allez pas semer au milieu des épines. » *Jerem.*, IV, 3. Dans ce peu de mots le Sauveur a renfermé toutes les conditions du bien et de la vertu. Suivant l'explication de saint Bonaventure, le cœur bon est celui qui applique son intelligence à écouter avec la plus grande attention possible la parole divine, comme il écouterait un messager céleste, et à en pénétrer les enseignements. Il ne suffit pas pourtant d'écouter avec attention; il faut y mettre encore une sainte avidité, de façon que l'on éprouve en son âme des sentiments en harmonie avec les vérités que l'on entend. On rencontre beaucoup de chrétiens qui saisissent aisément la doctrine qu'on leur prêche : on en rencontre moins qui ouvrent leur cœur aux sentiments qu'elle mérite. L'intelligence prend les devants; mais la volonté ne la suit pas du tout, ou ne la suit qu'à distance.

Les bons chrétiens ne se contentent pas de cela, ils joignent à l'intelligence la volonté, et à la volonté la mémoire : ils conservent précieusement dans leur cœur la parole qui leur a été annoncée, afin d'en faire usage dans l'occasion. Ils suivent en cela l'exemple du divin Maître, qui n'employa d'autres armes pour re-

pousser les attaques du démon, que le souvenir de l'Ecriture sainte. « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain. — Il est écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. — Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. » *Matth.* IV, 4, 7, 10. Voilà ce que Jésus oppose aux suggestions insolentes de Satan.

A ces conditions de la vertu le Seigneur en ajoute encore une autre par ces paroles : *Fructum afferunt in patientia.* Qu'est-ce à dire, apporter du fruit dans la patience? C'est endurer avec courage les épreuves auxquelles nous soumet la Providence. Rappelez-vous, chrétiens, la malédiction qui atteignit le premier homme à la suite du péché : « La terre sera maudite, elle se couvrira de ronces et d'épines : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *Gen.* III, 17, 18. Plût à Dieu que cette malédiction eût concerné seulement la terre que nous foulons aux pieds, et qu'elle ne regardât en rien notre âme! Avant la chute de nos premiers parents, la terre se couvrait d'elle-même de fruits et de moissons. Depuis cette chute, elle se couvre d'épines; tandis qu'elle n'accorde ses trésors qu'à force de travaux. Les épines sont maintenant ses produits naturels; elle ne se lasse jamais de les porter; elle est au contraire avare du bon grain, et il faut lui déchirer les entrailles pour le lui arracher. De même, la nature humaine se couvrait d'elle-même, avant le péché, des fleurs des vertus; la chair suivait docilement les inspirations de l'esprit. Le péché commis, la chair s'est affranchie de l'empire de la raison, et n'écoutant plus que ses caprices, elle nous entraîne hors du chemin de la vertu, à moins que la force ne la maintienne dans les limites du devoir. Voilà pourquoi notre âme est sans cesse couverte de pensées et de désirs mauvais qu'il faut incessamment déraciner; et pourquoi aussi elle ne produit qu'à force de fatigues et de sueurs le bien et la vertu. Mère pour les uns, elle est une marâtre véritable pour les autres. C'est là, mes frères, un de nos maux, je ne dirai pas les plus tristes, mais les plus redoutables. Quoi! le vice est pour moi chose naturelle? je n'ai qu'à le laisser faire pour en devenir la proie? et la vertu dont la vie éternelle est la récompense, elle doit m'être donnée du dehors; elle doit venir en moi par le canal

de la grâce, qui est infiniment au-dessus de la nature? Oh! oui, la terre de mon cœur est véritablement une terre de ronces et d'épines, une terre stérile pour le bien, féconde pour le mal, et impuissante, sans la grâce de Dieu et le concours de ma propre volonté, à faire quelque chose de méritoire pour le ciel. Je puis bien, dans cet abîme de misères où je suis plongé, emprunter ces paroles de l'Apôtre, et dire ave lui : « Je suis charnel et vendu au péché. » *Rom.* VII, 14. Une conséquence de ce misérable état, c'est que la pratique de la vertu, tant qu'elle ne s'est pas transformée en habitude, est inséparablement accompagnée de peine et de difficulté. Qu'il s'agisse de prier, de mortifier son corps par les austérités, de venir en aide aux besoins du prochain, de dompter ses passions et ses convoitises, de soumettre sa chair à l'esprit, d'obéir à ses supérieurs, de s'humilier devant ses égaux, de vivre en paix avec les ennemis de la paix, il faut toujours souffrir, il faut toujours combattre. Sans doute, dans cette lutte, la grâce nous soutient et seconde nos efforts; mais nous ne sommes pas dispensés pour cela des fatigues et des sueurs. Jamais la grâce n'a été donnée en si grande abondance qu'aux apôtres; et pourtant il leur a été dit : « Vous posséderez vos âmes dans la patience. » *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* Luc. XXI, 19. Voulez-vous donc, mes frères, rapporter au centuple pour la vie éternelle; voulez-vous partager le bonheur des ouvriers laborieux; voulez-vous échanger les travaux d'un moment contre un repos éternel, semez avec le Prophète dans les larmes, et vous moissonnerez dans la joie. *Ps.* CXXV, 5. Sachez bien, serviteurs fidèles de Jésus-Christ, que le sommeil et l'oisiveté ne sont pas votre apanage; le sommeil et l'oisiveté étant ennemis de la vertu, il faut travailler, il faut manger votre pain à la sueur de votre front. A cette condition seulement, vous porterez sur la terre des fruits de justice et de piété, qui se changeront dans l'éternité en une couronne de gloire et de félicité sans bornes. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Cæcus quidam... clamavit dicens : Jesu, fili David, miserere mei.

Un aveugle se mit à crier en disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. *Luc,* XVIII, 38.

Mes très-chers Frères,

L'évangile de ce jour renferme deux parties bien distinctes : l'une se rapporte à la passion du Sauveur; l'autre rapporte le miracle par lequel Jésus rendit la vue à l'aveugle qui implorait sa miséricorde. Fixons successivement notre attention sur chacune de ces parties, après avoir sollicité l'assistance de la bienheureuse Vierge Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Il est du devoir de tout bon général, mes frères, d'armer et de former ses soldats avant la bataille. La vie humaine étant un combat véritable, au témoignage des saintes Lettres, qui lui donnent tantôt ce nom, tantôt le nom d'épreuve, à cause des nombreux dangers par lesquels elle est traversée; un des principaux devoirs de la sagesse chrétienne est de munir nos cœurs d'enseignements qui nous permettent de repousser les maux dont nous sommes entourés de toutes parts. Un des moyens les plus efficaces en cette matière consiste à prévoir les attaques auxquelles nous pouvons être en butte, et à préparer d'avance les armes spirituelles propres à les rendre inutiles. Voilà pourquoi le Roi du ciel entretenait souvent ses disciples des périls auxquels ils devaient être exposés. « Je vous ai annoncé ces choses, leur disait-il un jour, comme nous le rapporte saint Jean, afin que vous ne soyez point scanda-

lisés. On vous chassera des synagogues. L'heure est proche où quiconque vous mettra à mort, croira se rendre agréable à Dieu. Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi. Si je vous ai dit ces choses, c'est afin que vous vous en souveniez quand l'heure de leur accomplissement sera venue. » *Joan.* XVI, 1-4.

Ainsi avertis par leur Maître des maux à venir, les apôtres ne devaient être étonnés de rien; rien ne pouvait être pour eux nouveau ou imprévu. Les maux à venir auraient dû être à leurs yeux égaux aux maux présents, les uns n'étant pas moins certains que les autres. C'est toujours dans le dessein de les prévenir et de les préparer au coup de foudre qui allait bientôt retentir à leurs oreilles, que Jésus leur annonce aujourd'hui les épreuves auxquelles il va être soumis. « Voilà que nous montons à Jérusalem, leur dit-il; et tout ce qui a été annoncé par les prophètes touchant le Fils de l'homme recevra son accomplissement. » Si les disciples du Sauveur eussent compris ses paroles, et les eussent conservées dans leur âme, au lieu de se troubler et de perdre l'esprit quand elles furent réalisées, ils auraient admiré plutôt la sagesse, la puissance de leur maître, et ils auraient confirmé leur foi en sa divinité.

Tâchons, mes frères, de profiter des mêmes enseignements pour régler et ordonner notre conduite. La même raison qui déterminait notre Seigneur à prédire à ses disciples les adversités qui les attendaient, afin de les armer de force et de constance, doit nous déterminer à nous fortifier contre les périls qui nous attendent. Tant que nous serons attachés à ce misérable corps, nous serons tous les jours en butte à une foule de maux qui battront en brèche notre vertu. Cherchons dans la doctrine sacrée les moyens de les prévoir et de les combattre. Portons longtemps à l'avance nos regards sur les embûches du chemin qui nous reste à parcourir, et nous n'aurons rien à craindre des coups et de la malice de la fortune. Il n'en est pas ainsi des insensés qui ne voient rien au delà du présent : le malheur les surprend à l'improviste, et les précipite dans les douleurs du corps ou dans les angoisses de l'âme. C'est ici le lieu de rapporter les sages avis que Sénèque ne cesse

d'inculquer dans ses lettres philosophiques : « Faites en sorte, dit-il, qu'il ne vous arrive rien d'inopiné : la nouveauté double la gravité du mal. Si vous êtes convaincu de cette vérité, aucune adversité ne sera capable de vous surprendre. » — « Ne soyons étonnés, dit-il ailleurs, d'aucune des choses qui naissent de notre condition. L'hiver amène le froid, endurons le froid; l'été amène la chaleur, endurons la chaleur. L'inclémence de la température nuit à notre santé, endurons la maladie. Ici nous rencontrons une bête féroce; là, l'homme, plus redoutable que toutes les bêtes féroces du globe. L'inondation nous ravira une chose, l'incendie nous en ravira une autre. Changer cet état de choses, est au-dessus de nos forces. Ce que nous pouvons faire, c'est de nous armer de courage, c'est de concevoir des sentiments dignes d'une grande âme, afin de supporter sans pâlir les coups du hasard, de nous soumettre aux lois de la nature. Ce monde que vous voyez a aussi ses vicissitudes. La sérénité du ciel fait place à la tempête; le calme de la mer à l'ouragan. A un vent succède un autre vent. Le jour est suivi de la nuit. Une partie du ciel se lève à l'horizon, quand la partie opposée se plonge dans la mer. Le temps n'est qu'un mélange d'éléments opposés. Reconnaissons, nous aussi, cette loi suprême; obéissons-lui de plein gré, soyons convaincus que ce qui arrive devait arriver; et ne nous emportons pas contre la nature. Le parti le plus sage est de supporter ce qu'on ne peut pas changer, et de se soumettre sans murmure à la conduite de Dieu, dont la volonté gouverne toutes choses. C'est un mauvais soldat, que celui qui marche en gémissant à la suite de son général. »

L'Ecclésiastique résume en une courte sentence cette doctrine si sage du philosophe païen : « Employez le remède avant que la maladie se soit développée. » *Eccli.* XVIII, 20. Aucun remède n'est plus aisé à employer, que de prévoir l'instabilité des choses de cette vie. Grâce à ce remède, les aspects nouveaux qui peuvent s'offrir à nos regards ne soulèveront pas en nos âmes de l'agitation et du trouble. Maintenant, si vous éprouvez le désir de savoir ce qu'il faut penser de la vie présente, écoutez l'apôtre saint Jacques : « Qu'est-ce que votre vie? disait-il aux fidèles de son temps:

une vapeur qui paraît un moment et qui se dissipe aussitôt. » *Jacob.* IV, 15. Quoi de plus léger, de plus éphémère qu'une vapeur ? Voilà pourtant ce qu'est notre vie. Ecoutez encore le langage énergique d'Isaïe : « Crie, lui dit le Seigneur. — Que crierai-je ? — Toute chair n'est que de l'herbe, et tout vain éclat est comme la fleur des champs. » *Isa.* XL, 6. — « Si l'on jette un regard sur la fragilité de la chair, écrivait sur ce texte saint Jérôme, sur les changements que nous subissons à chaque instant, sur la perpétuelle mobilité de notre être ; si l'on considère que tout ce que nous disons ou écrivons est une partie arrachée irrévocablement à notre existence, on n'hésitera pas à reconnaître que toute chair n'est que de l'herbe, et que son éclat est comme la fleur des champs. L'adolescence succède rapidement à l'enfance ; la jeunesse à l'adolescence ; la vieillesse à l'âge mûr ; et à travers mille vicissitudes, on est déjà vieillard, qu'on n'a pas eu encore le temps de s'apercevoir que l'on n'est plus jeune. Cette femme dont la beauté attirait sur ses pas un essaim de jeunes hommes, est maintenant courbée par l'âge, labourée par les rides ; et au lieu d'inspirer de l'amour, elle n'inspire que du dégoût. »

Comment être ensuite étonnés, mes frères, du changement qui se manifeste en ce qui nous regarde ? Les choses d'ici-bas étant essentiellement sujettes au changement et à la ruine, pourquoi trouver étrange que le périssable périsse, que le changement atteigne les êtres qui lui sont voués ? On n'est pas étonné de voir une pierre tendre vers la terre, et la flamme s'élever dans les airs ; ne vous étonnez pas davantage, s'il vous arrive quelque chose de nouveau, si les choses créées conservent leur nature et obéissent à ses lois. C'est une source abondante de consolations dans l'adversité, que la considération de l'instabilité et de la misère de notre condition. C'est là que saint Augustin cherchait un adoucissement à ses peines, lorsqu'il se voyait assiégé dans Hippone par les Vandales, qui avaient déjà ravagé toute la province. Il répétait, au rapport de Possidonius, ce mot d'un ancien : « C'est petitesse d'esprit que d'être étonné de ce que les pierres tombent et les mortels meurent. » Nous mettrons à profit nous-mêmes cette maxime, si, comme nous le conseille l'Ecclésiastique, nous son-

geons, dans les jours de la prospérité, aux maux qui peuvent nous atteindre. *Eccli*. XI, 27. Et cependant, ce conseil, si sage qu'il soit, cause une sorte d'effroi au vulgaire insensé. Non-seulement il en repousse la pratique; mais encore il ne saurait entendre les personnes sages lui proposer cette conduite, et l'engager à ne pas perdre de vue les orages de l'avenir, sans les regarder avec horreur et indignation, comme on regarderait des personnages sinistres et à l'air de mauvais augure. Plus d'une fois les événements font ressortir ce que ces procédés ont de folie : l'adversité nous assaille inopinément et nous précipite dans l'abîme du chagrin et du désespoir.

Quoique Jésus prédît clairement à ses disciples les opprobres de sa passion future, ils n'y comprirent rien; « et ces paroles leur étaient cachées, poursuit l'Evangéliste; et ils ne saisissaient aucune des choses qui leur étaient dites. » *Luc*, XVIII, 34. Quoi! ils ne comprennent rien à un langage si expressif et si net? Ils étaient encore charnels et grossiers, mes frères; et ils n'avaient pas entrevu le mystère de la rédemption des hommes, ni la gloire de la passion du Sauveur. Comme ils aimaient leur maître à leur façon, et qu'ils ne voulaient aucunement sa mort, ils ne pouvaient se faire à l'idée qu'il la subirait un jour. Ainsi que la haine, ainsi que tout sentiment passionné, l'amour aveugle la raison, et l'empêche de discerner la vérité. Et c'est parce qu'ils ne portaient pas au même point l'amour envers Jésus, que certains Juifs comprirent parfaitement la même prédiction, malgré l'obscurité dont elle était cette fois enveloppée. Le divin Maître ayant dit que le Fils de l'homme devait être élevé, ils lui objectèrent fort ingénieusement ces paroles, où se montre l'intelligence qu'ils avaient du langage du Sauveur : « Nous avons appris par la loi que le Christ demeure éternellement. Pourquoi dites-vous que le Fils de l'homme doit être élevé? Quel est donc ce Fils de l'homme? » *Joan*. XII, 34. Ainsi l'indifférence de ces Juifs pour Jésus-Christ leur découvrait le sens d'une prophétie, qui restait obscure aux yeux des apôtres par le fait même de l'amour qu'ils portaient à leur maître.

Telle est vraisemblablement, chrétiens, la raison pour laquelle nous comprenons aisément la fragilité et la condition périssable du prochain, tandis que nous ne paraissons pas nous douter que sa

condition soit la nôtre. Aveuglés par l'amour de nous-mêmes, nous ne voyons rien en ce qui nous regarde : ayant horreur de la destruction et de la mort, nous ne voulons pas croire qu'elles viendront un jour pour nous. De là, ces sentences pleines de morgue sur la fragilité humaine, sur la mort à laquelle sont condamnés tous les hommes, sur ce tribut fatal qu'ils auront tous à payer un jour à la nature. Nous appliquons volontiers ces vérités aux autres; leur mort ne nous paraît ni nouvelle ni prématurée. Mais pour ce qui nous concerne, c'est autre chose. Une voix intérieure, celle de l'amour-propre, et non celle de la raison, nous persuade le calme, et nous assure d'une longue et paisible carrière. « Nous mourons tous les jours, écrivait saint Jérôme à Népotien, nous changeons tous les jours, et nous nous croyons pourtant éternels. » On voit des sexagénaires poser les fondements de somptueux édifices, ou thésauriser avec avidité. Ils ne le feraient certainement pas, s'ils croyaient la mort à leurs portes. Quelle folie plus grande, que de multiplier d'autant plus ses provisions qu'il reste moins de chemin à faire? On voit des hommes, à cet âge où l'on peut à chaque instant avoir à rendre compte de sa vie, ne songer en rien ni à ce compte à rendre, ni à leur salut. Ils persévèrent dans les crimes où ils gisent depuis de nombreuses années; ils continuent à détenir le bien d'autrui, à nourrir des haines mortelles, à se vautrer dans la fange de la débauche. La persuasion, la crainte, les supplications, les promesses divines sont impuissantes à les ramener dans les sentiers de la piété et de la justice. Comme de vils animaux, ils demeurent plongés dans le fumier de leur vice, jusqu'au moment où la mort viendra les arracher à l'improviste au mal et à la vie. Pourraient-ils bien, ces malheureux, vivre et respirer dans un si pressant danger, s'ils n'étaient aveuglés par l'espoir trompeur de vivre encore longtemps? Sous le coup de cette illusion, ils croient qu'il leur restera toujours assez de moments pour jouir des plaisirs mondains, et expier leurs fautes passées. Ce n'était pas ainsi que pensait le saint vieillard qui, invité pour le lendemain, par un de ses amis, lui répondit : « Comment m'invitez-vous pour demain, moi qui depuis longues années, n'ai jamais eu de lendemain, et

me suis disposé tous les jours à la mort? » Passons maintenant, mes frères, au miracle que Jésus accomplit sur l'aveugle dont nous parle l'Evangile.

SECOND POINT.

« Il arriva, dit l'Evangéliste, pendant que le Seigneur approchait de Jérusalem, qu'un aveugle était assis le long du chemin et demandait l'aumône. Frappé du bruit de la foule qui passait, il demandait ce que c'était. Or, on lui répondit que Jésus de Nazareth allait passer. Et il se mit à crier en disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Et ceux qui marchaient en avant le reprenaient, et lui disaient de se taire. Mais lui, criait encore plus fort : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. »

Ce trait de l'Evangile nous enseigne, mes frères, et ce que fait le monde lorsqu'on l'abandonne pour retourner à Jésus-Christ, et ce que nous devons faire nous-mêmes lorsque nous avons à subir les invectives du monde. Eloignez-vous de la corruption du siècle, blâmez ses mœurs, fuyez la familiarité de ses amis, méprisez ses décrets et ses lois, embrassez un autre genre de vie que celui qu'il approuve ; aussitôt il se récrie, il vous accuse, il vous poursuit à outrance, et qualifie de noms que lui seul était capable d'inventer vos actions et vous-mêmes. C'est une coutume ancienne parmi les hommes de défigurer la vertu et de glorifier le vice, de donner à l'une des noms ignominieux, et à l'autre des noms propres à l'honorer. Quel est notre devoir en ces circonstances? d'imiter la fermeté de cet aveugle qui, loin de se taire aux interpellations de la foule, n'en criait que plus fort : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Et pourquoi obéirions-nous à la voix du monde, et abandonnerions-nous la carrière de la vertu? Souvenons-nous de cette affreuse parole : « Pas de Jésus, donnez-nous Barabbas : » *Non hunc, sed Barabbam*. C'était le monde qui la faisait entendre, et qui préférait hautement un séditieux et un meurtrier à l'innocence même et à l'auteur de la vie. Nous ne pouvons nous fier à une voix dont nous avons si souvent éprouvé la perfidie. Les accents seraient aussi harmonieux que les accents des fabuleuses sirènes, qu'il nous faudrait y fermer nos oreilles, et

les mépriser encore plus que les craindre. N'avez-vous pas vu quelquefois des molosses poursuivre impassiblement leur route malgré les aboiements et les tracasseries dont les poursuivent de misérables roquets, et loin de chercher à mettre un terme à leurs cris impuissants, les mépriser et dédaigner même de leur jeter un regard, tant ils ont la conscience de la faiblesse de pareils ennemis et de leur propre force? Telle devrait être notre impassiblité au milieu des clameurs du siècle : la raison, la foi, les saintes Ecritures nous apprennent assez ce que valent ces clameurs, et ce que vaut aussi la pratique de la piété chrétienne. Que le monde s'avise de ce qui le regarde; vous, songez à remplir vos devoirs. Son affaire, à lui, est de déclarer la guerre à la justice : votre affaire, à vous, est de défendre votre âme avec courage et intrépidité. Les méchants cherchent à attirer les bons dans leurs rangs, parce que, selon la remarque de saint Jérôme, ils s'imaginent que leur culpabilité diminue avec le nombre de leurs complices. Notre devoir est de fermer l'oreille à leurs imprécations. Attendons-nous à ce qu'ils accablent de sarcasmes les personnes qui n'imitent pas leur conduite : les hommes adonnés au vice vous injurient bien, si vous refusez de partager leurs désordres. « Ne pas imiter les gens vicieux, dit saint Cyprien, c'est les offenser. » Pour nous, craignons d'offenser, non les hommes insensés et criminels, mais notre Créateur. Si nous étions assez fous pour nous désister de notre entreprise à cause des injures du monde, il nous arriverait ce qui serait arrivé à l'aveugle de l'Evangile, dans le cas où il eût écouté les personnes qui voulaient lui mposer silence. Nous perdrions la lumière qu'il recouvra, grâce à sa persévérance.

Frappé de ces cris répétés, le Sauveur s'arrêta, et ordonna de conduire l'aveugle devant lui. Pourquoi, ô Dieu de clémence, l'avez-vous laissé crier si longtemps? Pourquoi ne lui avez-vous pas rendu la lumière dès la première parole? Est-ce que votre promptitude à l'exaucer n'eût point augmenté le prix de cette faveur? Ignoreriez-vous d'ailleurs que rien n'est plus cher que les choses dont la prière est le prix? Que de personnes disent : Je préfère acheter, plutôt que de demander! Ce délai du divin Maître, chrétiens, n'avait pas seulement pour objet d'aiguillonner la foi et la

confiance du malheureux qui le suppliait; le but principal de Jésus était de nous instruire nous-mêmes, et de nous apprendre à ne pas perdre confiance, parce que nous n'obtiendrions pas immédiatement ce que nous pourrions lui demander. Il ne manque pas, en effet, de personnes qui se découragent dès que leur prière n'est pas aussitôt exaucée, et qui en conséquence cessent de prier, dans la persuasion qu'elles assiégent en vain les oreilles du Seigneur. Sans doute ces personnes ont oublié la parabole où le Sauveur nous montre l'importunité d'un ami venant à bout de l'obstination de son ami à lui refuser sa demande. « En vérité, je vous le dis, s'il continue à frapper, son ami se lèvera, sinon par amitié, au moins pour mettre un terme à ses importunités, et il lui donnera autant de pains qu'il lui en faudra. » *Luc*. XI, 8. Ainsi la persévérance obtient ce que l'amitié seule n'obtiendrait pas. Saint Grégoire observe à ce sujet, que Jésus ne s'arrêta pas dès qu'il entendit pour la première fois les cris de l'aveugle. Ce ne fut que sur ses cris réitérés qu'il ordonna de l'amener près de lui. Encore une fois, la persévérance obtint ce que la simple prière n'avait pas obtenu.

Mais pourquoi s'étonner, mes frères, que la prière persévérante soit si puissante sur le cœur du Père des miséricordes? Quoi de moins résistant que l'eau? quoi de plus dur que la pierre? Cependant les gouttes d'eau, à force de tomber, finissent par amollir et creuser les pierres les plus dures. Or, si l'eau vient à bout de la dureté de la pierre, comment la prière, flèche véritable dirigée contre le cœur si tendre de Dieu, ne finirait-elle pas par le pénétrer et l'ouvrir? Gravez bien ceci dans votre mémoire, mes frères: la persévérance dans la prière est le grand secret de toucher la miséricorde divine. Priez donc avec instance; frappez à coups redoublés à la porte de cette miséricorde, et ne doutez pas qu'elle ne s'ouvre à vos désirs. Moïse frappe le rocher de sa verge, mais l'eau ne jaillit pas; il le frappe une seconde fois, l'eau jaillit en abondance et permet au peuple d'étancher sa soif. Faisons de même à l'égard du cœur de notre Père céleste; et nous en verrons jaillir au temps marqué les eaux de sa grâce.

Après nous avoir donné cet enseignement salutaire, le divin

Maître ordonna, comme nous l'avons vu, qu'on lui amenât l'aveugle. Et voilà qu'en ce moment les individus qui tout à l'heure l'engageaient à mettre un terme à ses cris, l'encouragent maintenant et le consolent en disant : « Ayez bon espoir, car il vous appelle. » *Marc.* x, 49. C'est une prédiction en figure de ce que saint Augustin nous apprend dans les paroles suivantes : « Lorsqu'un chrétien commence à bien vivre, à pratiquer les bonnes œuvres, à mépriser le monde, il rencontre tout d'abord des critiques et des contradicteurs; mais s'il persiste dans son dessein, il triomphe aisément de ces obstacles, et il a pour panégyristes ceux qui auparavant étaient ses détracteurs. » Nous voyons tous les jours la preuve de cette assertion du grand Docteur. Dès qu'un jeune homme ou une jeune fille déclarent renoncer aux vains plaisirs du siècle pour se livrer au culte de la vertu, ils n'ont jamais de plus redoutables adversaires que leurs parents ou leurs proches. Ceux-ci semblent redouter extrêmement l'issue de ce changement de vie, et ils vérifient à la lettre le mot du Sauveur : « Les ennemis de l'homme seront les membres de sa famille. » *Matth.* x, 36. Les disciples de Jésus-Christ, en le voyant marcher sur les eaux, croyaient être le jouet d'un rêve. De même, les parents croient quelquefois que la présence du Christ dans le cœur de leurs enfants est une illusion. Mais quand la persévérance de ces derniers a dissipé les craintes, quand les yeux ont été éblouis de l'éclat de leur vertu, quand la bonne odeur de leur sainteté s'est répandue, on ne prend plus Jésus pour un fantôme, et l'on voit un sujet d'espoir et de consolation là où l'on n'apercevait naguère qu'un sujet d'appréhension et d'effroi. Aussi, loin de combattre les résolutions dont on était l'ennemi déclaré, on les approuve et on les encourage, à l'exemple de la foule de l'Evangile.

A peine l'aveugle eut-il entendu les paroles qui l'appelaient près du Sauveur, qu'il se précipita à ses pieds. Il désirait si fort de recouvrer la lumière, que tout retard lui était à charge, que son vêtement même lui était un embarras. En effet, comme le remarque Aristote, « l'amour de l'homme pour la lumière est tel, qu'il met le sens de la vue au-dessus de tous les autres. » L'homme désire connaître la véritable physionomie des choses, et c'est au

sens de la vue qu'il doit le plus souvent cette connaissance. En présence de l'ardeur avec laquelle cet aveugle désirait recouvrer la lumière corporelle, n'éprouverons-nous, mes frères, aucun désir de recevoir de Dieu en abondance les lumières spirituelles? Pallade raconte que le grand Antoine, ayant visité l'aveugle Didyme, et l'ayant entendu parler admirablement des choses divines, lui demanda si sa cécité ne l'affligeait pas. Didyme garda un silence qui ne laissait pas de doute sur la nature de ses regrets. « Comment, repartit saint Antoine, vous pleurez la privation d'un organe que possèdent les fourmis, tandis que vous jouissez de la lumière dont jouissent les anges ! » Je ne prétends pas que l'usage de la lumière sensible soit chose indifférente; mais combien plus noble, combien plus élevée est la lumière intérieure dont le divin Esprit nous gratifie aussi bien que les anges, et à l'aide de laquelle nous contemplons la face de la beauté suprême !

Que l'exemple de cet aveugle nous enseigne, mes frères, avec quelle avidité nous devons rechercher cette lumière précieuse qui nous découvre le Bien par essence, et qui nous donne la faculté de l'aimer, de le posséder, et de goûter dans sa possession les plus pures délices. Oh ! si l'Esprit céleste nous ouvrait la source de la pure félicité dont il inonde ses élus dès cette vie, comme nous nous empresserions d'y puiser à longs traits ! Comme nous comprendrions la folie des mauvais chrétiens qui nous engagent à renvoyer ce soin à un autre moment, au temps de la vieillesse, ou à l'heure de notre mort ! Le plus léger retard nous paraîtrait insupportable : à chaque instant de délai, nous croirions sentir nos entrailles se déchirer, et nous répéterions sans cesse ces paroles du Roi-Prophète : « Seigneur, hâtez-vous de me secourir. Seigneur, ne tardez pas ; pressez-vous de me délivrer. » Lorsque la femme chez laquelle le prophète Elisée prenait ordinairement son repos, eut perdu son enfant, elle se dirigea en toute hâte vers le Carmel où était l'homme de Dieu : « Fais vite, disait-elle au serviteur qui la suivait ; ne me retarde pas, obéis à mes ordres, » III *Reg.* IV, 24 ; comme si la célérité avec laquelle elle se rendait auprès d'Elisée devait hâter le retour de son pauvre enfant à la vie. Ah ! mon frère, si vous pleuriez la mort de votre âme comme cette

femme pleurait la mort de son enfant; si vous songiez que vous portez une âme morte dans un corps vivant, vous mettriez plus d'empressement et de zèle à procurer son salut et sa vie. Vous ne vous doutez pas de cette mort, et c'est pour cela que vous trouvez tant de raisons de différer. — Que va dire le monde; que diront mes parents et mes proches, si je change ma manière de vivre? Pourrai-je abandonner mes vieux amis, les plaisirs, les bénéfices auxquels je suis depuis si longtemps habitué? Tel est le langage que vous vous tenez à vous-mêmes. Malheureux et infortunés que vous êtes! Vous avez des yeux pour voir ce qui compromet vos intérêts temporels; et vous n'en avez pas pour voir ce qui compromet les intérêts de votre éternité! vous prenez un soin infini de ce que, bon gré, mal gré, il vous faudra quitter demain, et vous ne songez aucunement à ce qui n'aura pas de terme! Si vous faites tant d'attention au langage du monde, de ce monstre à plusieurs têtes, pourquoi ne tenez-vous pas compte des paroles et des menaces de Dieu? Pourquoi vous arrêter à des bagatelles? pourquoi sacrifier à une vaine fumée les choses les plus graves? Joseph préféra d'abandonner son manteau, plutôt que de perdre sa vertu. L'aveugle de l'Evangile laisse son manteau en chemin, pour arriver plus tôt aux pieds du Sauveur. Débarrassons-nous, nous aussi, sans délai de tout ce qui pourrait être un obstacle à notre salut, et n'exposons pas à une perte inévitable le trésor précieux de notre âme. On n'hésite pas, pour conserver quelques jours de cette misérable vie, à sacrifier les membres les plus chers; pourquoi ne ferions-nous aucun sacrifice pour une vie qui durera autant que l'éternité?

L'aveugle étant arrivé aux pieds du Sauveur, Jésus l'interrogea en ces termes : « Que veux-tu que je te fasse? » A quoi bon, Seigneur, cette demande? Ignoreriez-vous par hasard ce qu'il désire de vous? Est-ce que ses cris ne l'expriment pas suffisamment? est-ce que l'état de ses yeux ne parle pas assez, à défaut de ses cris? Que réclamerait un aveugle de la lumière increéee, sinon l'usage de la lumière? Cette conduite du divin Maître n'est pas sans mystère : elle nous apprend que nous devons nous jeter entre ses bras paternels, et lui découvrir la cause de nos chagrins,

comme un enfant plein de tendresse en use avec ses parents. « Révélez au Seigneur votre vie, disait le Psalmiste : mettez en lui votre confiance, et il la justifiera. » *Ps.* xxxvi, 5. « Levez-vous pendant la nuit, au commencement des veilles, ajoutait Jérémie; et répandez votre cœur comme de l'eau devant le Seigneur. » *Jer. Thren.* ii, 19. Qu'il n'y ait rien dans les replis de votre âme que vous ne lui soumettiez : abandonnez-lui toutes vos sollicitudes, car il prend soin de vous. Lorsqu'Ezéchias reçut les lettres pleines de menaces et de blasphèmes de Sennachérib, il monta au temple et ouvrit ces lettres en présence du Seigneur. Dans de semblables circonstances, un des ancêtres de ce roi, David, ne manquait jamais de chercher un refuge auprès de la divine miséricorde. « Je répands ma prière en sa présence, disait-il; j'expose sous ses yeux mes tribulations, quand mon âme est sur le point de défaillir. » *Ps.* cxli, 3-4.

Ne craignez pas, mes frères, de fatiguer le Seigneur par l'assiduité de vos prières. Si elles devaient lui être à charge, il ne tiendrait pas ce langage à l'Epouse des Cantiques : « Montrez-moi votre face; que votre voix retentisse à mes oreilles; car votre voix est douce, et votre face est belle. » *Cant.* ii, 14.— « Vous qui habitez au milieu des jardins, lui dit ailleurs l'Epoux à son tour, vos amis vous écoutent. Faites-moi donc entendre votre voix. » *Cant.* viii, 13. C'est en effet au milieu des fleurs et des fruits des vertus, et non au milieu du bruit des places publiques, qu'habite l'âme fidèle. Les saints anges écoutent la voix de ses prières, les accents et les soupirs de ses méditations. Le céleste Epoux désire aussi les entendre, puisqu'il la conjure de lui faire entendre sa voix. Ainsi, loin de lui être à charge, nos prières remplissent l'un de ses plus chers désirs.

Vous me demanderez peut-être, pourquoi le Seigneur, qui désire si fort nous venir en aide, exige que nous le lui demandions par la prière. N'a-t-il pas le pouvoir de faire tout ce qu'il veut? Assurément il a ce pouvoir, et il le montre assez souvent. Mais, comme il dispose toutes choses avec suavité, il dispense ordinairement ses dons de telle sorte, que la prière précède et que le don suive, et que nous ayons à demander avant d'obtenir. Dieu dési-

rait consoler son serviteur Jérémie des ennuis de la captivité par la révélation des plus grands mystères; et cependant il lui inspire préalablement la pensée de le lui demander. « Criez vers moi, et je vous exaucerai, et je vous annoncerai les grandes choses que vous ne connaissez pas. » *Jer.* xxxiii, 3. Serait-ce donc que Dieu n'aurait pas le pouvoir de favoriser son prophète de ces consolations, si celui-ci ne les avait auparavant implorées de sa bonté? Encore une fois non, mes frères : il voulait par là nous déclarer l'excellence et l'efficacité de la prière, et nous rappeler qu'elle est le canal par lequel il nous distribue ses dons et ses grâces. Il n'est donc pas surprenant que le Sauveur demande à l'aveugle : « Que veux-tu que je te fasse? Et l'aveugle répondit : Seigneur, faites que je voie. Et Jésus lui dit : Vois. » A cette seule parole ses yeux s'éclairent, et il semble sortir d'un profond sommeil. Avec les yeux du corps s'ouvrirent les yeux de l'âme; et elle fut inondée de la lumière de la grâce, quand Jésus ajouta : « Ta foi t'a sauvé : » *Fides tua te salvum fecit:* et sa foi, imparfaite tout à l'heure, fut confirmée en force et en clarté. La bouche de ce pauvre homme ne fut pas moins ouverte que ses yeux; il se mit à suivre Jésus, publiant ses louanges à haute voix, et invitant par son exemple le peuple à faire de même.

Apprenons, mes frères, par l'exemple de cet aveugle, à bien prier; demandons avec la même foi, la même avidité, la même persévérance, ce qu'il demande lui-même, la lumière divine. Nous sommes tous aveugles, et ce qui est pire, aveugles depuis le sein de nos mères. Aussi le Roi-Prophète demandait-il sans relâche au Seigneur la lumière : « Eclairez mes yeux, ô mon Dieu, afin que je ne m'endorme pas dans la mort. Car c'est vous, Seigneur, qui allumez mon flambeau. Mon Dieu, dissipez les ténèbres qui m'environnent. » *Ps.* xii, 4; xvii, 29. Ces ténèbres, ce sont nos passions, nos convoitises, qui obscurcissent souvent notre intelligence à ce point, qu'elle devient incapable de discerner la vérité. Ce sont encore les erreurs innombrables de ce monde où nous vivons, ténèbres horribles, palpables, qui couvrent la face de la terre, comme les ténèbres qui couvraient la terre d'Egypte. Ces ténèbres, ce sont encore tous ces objets trompeurs qui

cherchent à nous séduire par leurs charmes factices. Autre est leur nature, et autre leur langage : autre est ce qu'ils promettent, et autre ce qu'ils donnent. Ils sont essentiellement caducs, vains, périssables, et ils s'offrent à nous comme durables, solides et d'un prix inestimable. O vous, Père des miséricordes, source de la lumière, veillez sur nous qui marchons au sein de si épaisses ténèbres; éloignez-les de nous, en faisant briller à nos yeux un simple rayon de votre vérité. Que nous accordions notre estime aux biens qui la méritent, et que nous ne soyons pas le jouet d'une fausse apparence. Vous, la lumière éternelle, vous êtes venu en ce monde pour éclairer les hommes qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. *Luc.* I, 79. Le Prophète avait dit de vous, que votre avènement serait comme l'aurore. *Habac.* III, 4. Eh bien ! de même que l'aurore chasse les ténèbres de la nuit par sa clarté, et montre les choses sous leur véritable aspect; de même votre lumière, Seigneur, éclaire de telle sorte nos yeux, que nous jugions les choses qui nous entourent, non suivant l'opinion erronée du vulgaire, mais selon leur condition et leur nature. Ainsi baignés de vos clartés ineffables, nous aimerons ce qu'il faut aimer, nous mépriserons ce qu'il faut mépriser; et de la véritable lumière naîtra le véritable amour. Demandons, mes frères, cette faveur, afin que nous méritions, après l'obscure et ténébreuse nuit de la vie présente, de contempler face à face la Beauté éternelle, et d'être inondés de ses rayons. C'est la grâce que je vous souhaite par les mérites de Jésus-Christ, qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur.

Ils ne comprirent rien à tout cela, et cette parole leur était cachée, et ils ne comprenaient pas ce qu'on leur disait. *Luc,* XVIII, 34.

Mes très-chers Frères,

Les limites du temps qui nous est accordé ne me permettant pas de vous expliquer l'évangile de ce jour dans toute son étendue, je me bornerai à vous en expliquer la première partie, qui concerne la passion du Sauveur. Faisons-en auparavant la lecture, et implorons ensuite le secours de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

La première chose que je me demande en présence de cet abrégé que nous fait le Sauveur de sa passion prochaine, c'est pourquoi l'Eglise nous offre le souvenir d'un mystère que nous ne célébrerons qu'à une époque encore éloignée. J'en trouve la raison dans l'obligation où sont les fidèles, pendant le Carême, de s'adonner aux jeûnes, aux larmes, aux veilles, à la prière, et surtout de dire adieu à tous les vices et à toutes les mauvaises habitudes. Or, rien n'est plus capable de nous encourager à marcher dans cette voie, que le souvenir de la passion du Sauveur. Quoi de plus propre à nous faire haïr le péché, que la considération de la mort que Jésus-Christ a subie pour expier les crimes des hommes ? Quelle doit être la grandeur d'un mal qui a nécessité un si grand remède ! Quoi de plus propre à nous faire embrasser les travaux de la pénitence, que la considération des peines que le Dieu de majesté a endurées pour nous laver de nos fautes?

Comme la soif dévorait les Israélites dans le désert, et qu'ils avaient une eau extrêmement amère pour tout breuvage, Moïse supplia le Seigneur de venir à son secours. Alors Dieu lui indiqua une espèce de bois qui, plongé dans ces eaux, devait changer leur amertume en douceur. Etait-il donc besoin de cet expédient, mes frères, pour adoucir ces eaux? Et celui qui les avait faites amères, n'avait-il pas le pouvoir de les rendre potables par une seule parole? Pourquoi se servir de bois pour en changer la saveur? Il faudrait être bien aveugle, pour ne pas découvrir ici un mystère profond. Ce bois qui fait succéder la douceur à l'amertume, c'est le bois de notre salut. C'est ce bois qui rend aimables les épreuves de la vie, qui détruit les difficultés de la vertu, qui tempère les aspérités de la pénitence, qui adoucit les peines et les chagrins d'ici-bas. C'est ce bois qui tempère et adoucit merveilleusement les travaux des martyrs, des vierges, des moines et des anachorètes. Un saint docteur parlait admirablement, quand il disait : « Si l'on a soin de se rappeler la passion de Jésus-Christ, il n'est point de souffrances qu'on ne soit prêt à endurer avec patience. » *August.* Comment, avec la conscience de nos crimes, nous refuserions-nous à souffrir quelque chose, quand nous voyons le Dieu trois fois saint rassasié d'opprobres pour des fautes qui ne sont pas les siennes? C'est donc, mes frères, une heureuse pensée de l'Eglise, que celle de nous offrir en ce temps de jeûnes et de pénitence le souvenir de la passion de notre Rédempteur. Nous lisons au livre des Machabées, I *Mach.* VI, 34, que l'on accoutumait les éléphants à la couleur du sang, afin que leur ardeur n'en fût pas ralentie au moment du combat. De même, le sang du Christ, que l'on met sous nos yeux, doit nous animer à combattre vaillamment l'antique serpent, et à repousser à tout prix un joug dont ce sang nous a délivrés.

Si l'on ramène notre pensée sur les douleurs et la mort du Sauveur, à l'approche du carême, c'est encore, chrétiens, afin que vous n'imitiez pas ces insensés qui font de ces jours des jours de débauche, d'impureté et d'excès de toute sorte. Les fêtes de la loi de grâce ne doivent pas se célébrer comme les fêtes de la loi mosaïque. C'est aux Juifs charnels seulement que s'adressaient ces

paroles : « Tu jouiras des biens que le Seigneur ton Dieu t'a donnés, et avec toi tes enfants, tes serviteurs et le lévite qui est dans ta demeure. » *Deut.* XXVI, 11. Or, maintenant « la nuit est passée; le grand jour approche. Loin de vous les banquets, l'intempérance, la volupté et la débauche. Revêtez-vous de Jésus-Christ votre Seigneur, et ne tenez nul compte des désirs de la chair. » *Rom.* XIII, 12-14.

Les souffrances et les humiliations dont l'Eglise nous entretient, Jésus-Christ en entretient aussi ses disciples dans l'évangile de ce jour; mais « ils ne comprirent rien à tout cela, et cette parole leur était cachée, et ils ne comprenaient rien de ce qu'on leur disait. » La force et la variété des expressions avec lesquelles l'auteur sacré dépeint l'ignorance des apôtres, sont bien propres à montrer la profondeur d'un mystère que le langage le plus précis ne parvenait pas à faire comprendre. Vous serez peut-être étonnés, mes frères, que les disciples, après avoir vécu trois ans dans la société de leur Maître, n'aient point saisi le sens de sa prophétie : car jamais il ne leur a parlé avec moins d'obscurité; ici point d'énigmes, point d'allégories, point de paraboles. Mais, serais-je tenté de leur dire, vous savez bien, ô disciples de mon Sauveur, à qui s'applique le mot *Fils de l'homme.* Vous savez bien ce que signifient ces mots : *être flagellé, être bafoué, être couvert d'ignominie.* Vous devez donc comprendre cette phrase : Le Fils de l'homme sera flagellé, bafoué, et couvert d'ignominie. — Et voilà pourtant ce qu'ils ne comprennent pas. D'où il résulte évidemment que, avant de recevoir la plénitude de l'Esprit saint, les apôtres étaient, pour les choses de Dieu, semblables aux enfants qui commencent à fréquenter les écoles : ils comprenaient les divers mots employés par Jésus-Christ; mais ils ne saisissaient pas le sens général de ses paroles. Il ne pouvait entrer dans leurs idées que le Fils de l'homme, celui en qui ils reconnaissaient le Fils unique de Dieu, le Rédempteur du monde, le véritable Messie, dût être outragé en toutes manières. Que des voleurs fussent flagellés, que des blasphémateurs fussent conspués, que des insensés fussent tournés en dérision, des parricides crucifiés, ils le comprenaient; mais qu'avaient de commun ces divers supplices avec le

Roi et le Sauveur promis aux hommes? Ce mystère, ils n'en comprenaient ni le sens, ni la convenance; et pour cela les paroles qui l'exprimaient n'étaient pour eux qu'un vain bruit. Telle était en ce temps-là leur grossièreté, qu'ils n'apercevaient pas l'éclat de la bonté infinie qui se voilait sous l'apparence de l'humilité la plus profonde. Moïse fut exposé sur le fleuve dans un panier de jonc enduit de bitume et de poix. La fille de Pharaon ayant vu ce panier, le prit, et, frappée de la beauté de l'enfant qu'elle y découvrit, l'adopta pour son fils. Ainsi, la première chose qui attira d'abord ses regards n'avait rien que de commun et d'ordinaire; mais il en était autrement de ce qu'elle y trouva renfermé. Tel est le double aspect sous lequel Jésus-Christ se présente à nous. A ne regarder que l'apparence, nous voyons un homme cloué sur une croix, couvert de plaies, brisé de coups, couronné d'épines, semblable à un lépreux. A le regarder avec les yeux de la foi, nous découvrons sous cette apparence la lumière éternelle, le miroir sans tache de la Majesté divine, et la parfaite image de la Bonté infinie. C'est avec ces yeux que les apôtres eussent dû le contempler; c'est avec ces yeux que nous devons le contempler nous-mêmes, pour ne pas trouver dans la croix un sujet de scandale, et pour y admirer au contraire les trésors immenses de bonté et de miséricorde qui y sont cachés. Tels sont les points sur lesquels je me propose encore d'attirer votre attention.

SECOND POINT.

Partons, mes frères, de ce principe, que parmi les nombreux attributs et perfections dont le Seigneur est pour ainsi dire un abîme, ceux qui nous paraissent porter le plus haut sa magnificence et sa gloire sont la miséricorde et la bonté. Je sais bien que toutes les perfections en Dieu sont égales : si donc je parle de la prééminence de la bonté et de la miséricorde, j'entends par là une prééminence relative et résultant de notre façon de concevoir et de juger. De même, en effet, que dans un prince également remarquable par sa vertu, sa puissance, sa valeur, sa beauté, on exaltera de préférence sa vertu, parce que la vertu est la seule qualité dont on ne puisse pas abuser et à laquelle tout honneur soit dû;

de même nous louons de préférence la bonté et la sainteté divines, sans prétendre toutefois les élever au-dessus des autres perfections. Le Seigneur lui-même nous en donne l'exemple dans l'Ecriture, où ces deux attributs sont spécialement glorifiés. Dans le ciel, les esprits bienheureux à qui est confiée la charge de chanter les louanges du Créateur, répètent sans cesse ce cantique : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées. » *Isa.* VI, 3. *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth.* Ils ne disent pas : Tout-puissant, immortel, éternel, immense, immuable, est le Seigneur Dieu des armées. Non, il suffit d'exalter sa sainteté, pour lui accorder la gloire qu'il réclame.

La sainteté et la bonté étant deux perfections particulièrement chères à Dieu, Dieu, qui a tout fait pour la gloire de son nom, a dû vraisemblablement produire une œuvre destinée à glorifier spécialement ces deux attributs. Sans doute, sa bonté éclate dans la création de cet admirable univers, dans la providence qui règle le sort de toutes les créatures ; et cependant il y a eu des philosophes assez aveugles pour renfermer sa bonté dans les limites du ciel, et la déclarer hors d'état de s'occuper des choses humaines. A vous, Seigneur, de venger votre honneur, et de manifester votre gloire aux hommes. Seigneur, comme vous disait le Psalmiste dans l'ardeur de ses désirs, montrez-nous votre miséricorde, *Ps.* LXXXIV, 8 ; votre miséricorde, qui est avec votre charité, selon la doctrine de saint Thomas, l'écoulement de votre bonté infinie. Seigneur, semblait vous dire le saint Roi dans cette demande, vous nous avez donné de magnifiques témoignages de votre puissance : votre beauté, votre force, votre sagesse ineffable, reluisent dans les œuvres de vos mains ; et ces merveilles ont tellement frappé notre âme, que nous ne cesserions de répéter : « Vos œuvres sont admirables, et mon cœur en est effrayé. Vous m'avez charmé, Seigneur, par le spectacle des œuvres de vos mains. » *Ps.* CXXXVIII, 14, et XCI, 5. Si les œuvres de votre puissance nous causent de telles émotions, qu'éprouverons-nous devant les œuvres de votre bonté et de votre miséricorde ? La gloire que vous procurent les autres attributs vous appartient en propre ; celle qui résulte de la manifestation de ces derniers vous appartient

de telle sorte qu'elle nous appartient aussi, parce qu'elle nous fait participer à vos bienfaits. Montrez-nous donc, Seigneur, votre miséricorde; faites-nous connaître votre bonté, afin que nous vous glorifiions de la manière qui vous est la plus agréable.

Vous voyez maintenant, mes frères, combien il convenait que Dieu produisît une œuvre destinée à donner la plus haute idée de sa miséricorde et de sa bonté. Quoiqu'il eût pu la produire de plusieurs sortes, il semble cependant que cette œuvre, pour répondre à notre attente, devrait joindre à l'utilité la plus étendue en faveur des hommes, les plus grandes peines du côté de Dieu. En dehors de ces conditions, Dieu nous eût-il versé tous ses trésors, il ressemblerait à un homme qui, placé sur le bord d'un fleuve, tendrait une urne pleine d'eau à un autre homme mourant de soif; avec cette différence, que Dieu aurait encore infiniment plus de facilité à nous combler de ses dons. Or, nous n'estimons pas glorieuse une œuvre qui n'exige aucun péril, ni aucun sacrifice. On distingue ordinairement trois degrés dans la bonté. Le premier degré consiste à faire le bien avec l'espoir d'une récompense ou d'un bénéfice : un acte de ce genre est plutôt un acte de trafic que de générosité. Le second degré consiste à faire le bien pour le bien; à ce degré s'applique ce mot de Cicéron : « La récompense de la vertu c'est la vertu elle-même. » Enfin, le troisième degré consiste à faire le bien, non-seulement sans aucune vue de récompense, mais à son détriment et à ses périls; ce degré est celui où n'arrivent que les grandes âmes. La bonté de Dieu étant infinie, et surpassant à tout point de vue la bonté des créatures, il était conséquemment de toute convenance qu'elle se manifestât par une œuvre où il trouverait autant d'ignominie et de douleurs, que nous y trouverions de bien et d'utilité. Faire du bien aux hommes au milieu des fatigues et des persécutions, subir les plus rudes épreuves pour leur donner le bonheur, les gagner au prix des plus pénibles travaux, voilà une œuvre digne de la bonté sans bornes de notre Dieu.

Mais la nature divine est inaccessible à la souffrance. Il fallait donc de plus qu'elle s'unît à une nature passible, à l'aide de laquelle elle pût souffrir et expier les péchés des hommes. Nous

étonnerons-nous ensuite d'entendre le Seigneur nous dire qu'il doit être livré aux gentils, flagellé, bafoué, couvert de crachats et crucifié? N'admirerons-nous pas au contraire en cela un témoignage irrécusable de sa charité? Quoi de plus glorieux, de plus sublime, de plus convenable à la miséricorde de notre Dieu, que de payer les plus rares bienfaits de son sang et de sa vie?

Je vous entends pourtant m'arrêter et me dire : Soit; j'avoue que la passion de Jésus-Christ déclare la grandeur de sa bonté; mais ce qui me paraît tout aussi clair, c'est que les ignominies de la passion obscurcissent la gloire de sa majesté. Il y a là une contradiction dont je ne me rends pas compte aisément. — Oui, il est vrai, mes frères, que la majesté se voile, quand la bonté brille; mais cet obscurcissement de la majesté de Dieu n'offre rien de contradictoire. Au contraire, il convient parfaitement que Dieu cache quelquefois l'éclat de sa majesté, surtout si l'éclat de sa bonté n'en jaillit que plus vif et plus resplendissant. Il convient qu'il voile celui de ses attributs qui nous frappe moins, pour faire ressortir celui qui nous frappe davantage. Supposez un tableau magnifique recouvert d'une étoffe précieuse qui ne le laisserait voir, qu'à la condition d'être elle-même mise en pièces : hésiteriez-vous à déchirer ce voile importun, pour contempler le chef-d'œuvre qu'il dérobe? Or, c'est de la sorte que la majesté et la bonté de Dieu se présentent à notre esprit. Tant que la majesté divine a brillé aux yeux des hommes de son éclat accoutumé, le monde a ignoré jusqu'où pouvait s'étendre sa bonté. Dès que la gloire de la majesté du Très-Haut s'est obscurcie pour opérer notre salut, dès que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, et a été couverte de plaies et d'outrages, alors les entrailles de la bonté et de la miséricorde de notre Dieu nous ont été révélées. Nous avons une image de ceci dans ce qui arriva au moment où le Sauveur expirait sur la croix : le voile du temple qui se déployait devant le saint des saints fut déchiré de haut en bas; et le sanctuaire magnifique, qu'il cachait à la vue, parut à découvert; et ainsi le spectateur, privé de l'aspect du voile, en fut dédommagé par la vue du sanctuaire. Il n'est pas jusqu'aux mondains qui ne fassent quelque chose de semblable. Tout en recouvrant leurs habits chamarrés

d'or et d'argent, d'étoffes de laine ou de soie, ils ont bien soin de ménager dans ces étoffes des ouvertures à travers lesquelles on distingue les objets précieux qui sont dessous. Oh! si nous avions les yeux assez purs pour contempler dignement notre Dieu cloué sur la croix, comme nous admirerions sa beauté intérieure à travers les plaies et les blessures qui ont mis son corps en lambeaux! Car ces plaies et ces blessures sont autant d'ouvertures qui nous montrent l'or de sa charité; ce sont les fruits de sa piété, les preuves de sa bienfaisance, les témoignages de sa miséricorde, les indices sûrs de sa bonté. Oui, mes frères, la majesté divine dans la passion a été cachée, mais pour rehausser l'éclat de la bonté de notre Dieu, et la faire briller de la plus admirable splendeur.

Encore une comparaison pour vous convaincre pleinement de cette vérité. Voici un roi qui excelle dans l'art de combattre et dans les exercices du corps, et qui désire déployer dans un tournoi son adresse et sa valeur. Assurément, il laissera de côté tout ce qui pourrait déceler son rang, et il se montrera comme un inconnu dans l'arène. S'il y paraissait dans l'appareil qui lui convient, tous les chevaliers le ménageraient, et par cela même lui enlèveraient l'occasion qu'il recherche avidement. Et vous aussi, Roi des cieux, Souverain de tout ce qui existe, si vous aviez paru au milieu des hommes avec la puissance et l'appareil dignes de votre majesté, vous n'auriez trouvé personne qui eût osé prendre les armes et vous résister. A votre aspect, les démons eussent pris la fuite, la mort se fût éloignée de vous, vos bourreaux n'eussent jamais porté sur vous leurs sacriléges mains, de crainte de voir se tourner contre eux leurs propres instruments de supplices. « S'ils l'eussent connu, jamais, nous dit saint Paul, ils n'eussent crucifié le Dieu de toute gloire. » I *Cor.* II, 8. Cachez donc, Seigneur, les rayons de votre divinité; paraissez en inconnu dans la lice du monde, afin que l'ennemi du genre humain et ses satellites n'hésitent pas à fondre sur vous, afin que la gloire de votre bonté gagne tout ce que semble perdre l'éclat de votre majesté.

Tel est, mes frères, l'ordre admirable suivant lequel le Sauveur s'est fait connaître aux hommes. Il a voulu se voiler, pour être connu; se cacher, pour se manifester; être comblé d'injures et

d'opprobres, pour être vraiment glorieux. Et il a accompli si pleinement ses vues, qu'il a été d'autant mieux connu des hommes qu'il semblait prendre plus de précautions pour se cacher. Le monde, qui d'abord ne l'aimait pas parce qu'il ne le connaissait pas, ne tarda pas à le connaître et à l'aimer. Jésus l'avait d'ailleurs annoncé de la manière la plus formelle. « Lorsque j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* Joan. XII, 32. Lorsque les hommes seront amenés par la prédication de l'Evangile et les miracles des Apôtres à reconnaître en moi le vrai Fils de Dieu, le Créateur de l'univers; lorsqu'ils auront observé que mon amour pour eux m'a porté, moi l'Etre infini, dont la gloire ne saurait avoir de bornes, à me revêtir d'une chair humaine, à souffrir le supplice de la croix pour expier leurs crimes, pour les combler de tous biens, pour les associer à mon éternité bienheureuse, pour les unir à moi par l'exemple de toutes les vertus et la grandeur de mes bienfaits; quand, dis-je, les hommes croiront ces vérités d'une foi inébranlable, et s'en pénétreront par une méditation approfondie, je ne doute pas que, frappés d'effroi à l'aspect de l'immensité de ma bonté, ils ne se mettent de tout leur cœur à mon service, et ne s'efforcent de répondre par leur amour à mon amour. Ainsi, c'est en voilant sa majesté, que Dieu révèle le plus clairement sa gloire, selon ce mot du prophète Isaïe : « Alors la gloire du Seigneur sera révélée, et toute chair verra le salut que nous apporte notre Dieu. » *Isa.* XL, 5.

TROISIÈME POINT.

Cette théologie sublime, mes frères, les apôtres ne la connaissaient pas, et ils regardaient, à cause de leur ignorance, comme indigne de leur maître qu'il dût être soumis à la douleur et à l'ignominie. Mais, quand ils eurent été remplis des lumières de l'Esprit saint, ils ne virent rien de plus glorieux, et leur plus ardent désir était de porter eux-mêmes la croix de leur Sauveur et les stigmates de ses souffrances. Ils se retiraient joyeux de l'assemblée des Juifs, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir quelque injure pour le nom de Jésus. *Act.* v, 41. L'Evangile

ou sont racontées la vie et la passion du Sauveur, ils l'appelaient l'Evangile de la gloire du Christ, parce que la gloire de sa bonté s'y montre d'une façon toute particulière. De même, lorsque l'âme pieuse contemple à la lumière divine Jésus, son Seigneur, sur la croix où il est attaché, elle voit dans cette croix, non un gibet infâme, mais un trône royal; les clous sont pour elle des diamants, ses blessures des roses fraîches et suaves, sa couronne d'épines un diadème d'une incomparable beauté. Elle ne saurait s'occuper avec dévotion de ce spectacle, sans être comblée de délices ineffables. Volontiers elle adresserait à son Rédempteur crucifié ces paroles que lui adressait un de ses fidèles serviteurs : « Jésus, abreuvez-moi du sang divin qui coule de vos blessures. Oh ! je vous en supplie, ne m'abandonnez jamais. Voilà le calice de l'amour céleste qui dissipe les impures amours. Que mon âme rafraîchie par cette foi oublie toutes choses et s'oublie elle-même; que Dieu seul occupe ses pensées. Une telle douceur découle de vos plaies, ô mon Sauveur, que je méprise les richesses, les honneurs, la gloire, tout ce que j'ai aimé, et que la gloire de mon Dieu fait ma seule joie. »

Telle est la sainte ivresse où jette la contemplation des blessures du Sauveur. Quand une épouse voit son époux couvert d'horribles blessures qu'il a reçues pour la défendre, elle le trouve d'autant plus beau, elle l'aime d'autant plus, qu'il est plus défiguré. Saint Bernard regardait Jésus-Christ de ces yeux, lorsqu'il s'écriait : « Plus il s'est abaissé par son humilité, plus il s'est montré grand par sa bonté. Plus il s'est avili pour moi, et plus il est devenu cher à mon cœur. Que vous êtes beau dans votre gloire ! disait ailleurs ce même docteur. Que vous êtes beau dans l'abdication que vous faites de votre propre beauté ! C'est dans vos anéantissements que votre piété a brillé du plus vif éclat, que votre charité a paru la plus radieuse. Qu'Hérode méprise mon Sauveur, je le mépriserai d'autant moins, qu'il s'est montré sous un aspect plus méprisable à Hérode. Vous êtes sublime dans votre royaume, ô Jésus; vous êtes plein de charmes sur la croix. Il est doux de vous voir dans votre splendeur; il est doux de vous voir pâle et ensanglanté. Partout, Seigneur Jésus, vous êtes beau aux

regards de l'âme qui vous aime et qui soupire après vous; vous êtes beau dans le ciel, comme sur le Calvaire; au milieu des anges qui vous adorent, comme au milieu des larrons qui vous insultent; à la droite de votre Père où vous êtes assis, comme sur la croix où vous mourez pour nous ». Bern. *sup. Cant.*

Dans le Cantique des cantiques, l'épouse, interrogée par les filles de Jérusalem sur la beauté de son époux, terminait la description qu'elle en faisait en disant qu'il était tout entier désirable. Que vous le regardiez des pieds à la tête, semblait-elle dire, vous le trouverez également aimable, également parfait. Sa tête couronnée d'épines pour votre amour, ses joues souillées de crachats et meurtries de soufflets, ses yeux fatigués par les veilles, sa face livide de sang, son cou chargé de chaînes, ses épaules brisées par le poids de la croix; ses mains, qui ont opéré tant de miracles, percées d'énormes clous; son corps tout entier déchiré par les fouets; ses genoux lassés par la prière, ses pieds fatigués par les voyages, percés de clous comme ses mains; tout en lui vous paraîtra aimable, vous paraîtra désirable, parce que tout en lui est transfiguré par l'amour et le désir de notre salut.

Quels fruits recueillerons-nous, chrétiens, de ces considérations? Elles serviront, j'en ai la confiance, à raffermir notre foi et à rallumer en nous la charité. Comment considérer la bonté, la miséricorde, la générosité, l'amour extrêmes que Dieu nous témoigne, et ne pas désirer de l'aimer davantage? Peut-on trouver un aiguillon plus puissant à l'amour? « La nourriture et le breuvage donnés à un ennemi, dit le Sage, assemblent sur sa tête des charbons enflammés. » *Prov.* XXVI, 21-22. Que ne devraient pas faire sur nous les bienfaits inestimables de notre Créateur? Un autre enseignement à recueillir est encore celui-ci : de même que les bienfaits accordés par le Seigneur aux hommes avant qu'il souffrît pour eux, n'étaient pas un témoignage suffisant de sa bonté; de même, quoi que nous fassions pour lui prouver notre amour, nous ne le prouverons suffisamment, que lorsque nous supporterons avec courage les rudes épreuves auxquelles il lui plaira de nous exposer. Tout ce qui est facile est, en fait d'amour, une preuve récusable. Les souffrances, les humiliations endurées avec fermeté

et résignation sont seules des preuves incontestables de la vraie charité. Par conséquent, bien que la prière, le jeûne, l'aumône, la fréquentation des sacrements, et les autres pratiques de piété, soient d'excellentes choses, recherchez, tout en persévérant dans ces exercices, l'occasion de souffrir une bonne fois pour Jésus-Christ. Il n'est pas rare de voir des personnes fidèles à marcher dans la voie dont nous parlons, perdre la paix, compromettre leurs progrès à la moindre injure, au moindre dommage, à la moindre difficulté, et, dans tous les cas, se jeter dans le trouble et dans une défiance pusillanime.

Du reste, sachez, mes frères, que la patience et la constance dans l'adversité sont lesmeilleurs gages que vous puissiez donner à Dieu de votre charité. Aussi saint Paul, écrivant aux Romains, se glorifie-t-il d'abord en Dieu, puis en Jésus-Christ l'auteur de notre salut et de notre liberté; en troisième lieu il se glorifie de ses tribulations : « Car, poursuit-il, l'effet de la tribulation est la patience; et l'effet de la patience, l'épreuve. » Vous le voyez : d'après l'Apôtre, l'épreuve n'existe véritablement que là où existent la patience et la tribulation. *Rom.* v, 4. S'il se glorifiait lui-même après Jésus-Christ de ses tribulations, c'est parce que la fermeté avec laquelle il les avait supportées lui inspirait de la confiance dans la solidité de sa vertu et dans la présence de la grâce en son âme. La joie qu'il puisait en ce témoignage de sa conscience était si grande, qu'elle tempérait l'amertume des peines dont il était assailli de toutes parts. Comme une épouse avide d'être mère est à la fois dans la joie et dans l'anxiété à l'approche de sa délivrance: dans la joie, à cause du bonheur qu'elle aura de posséder son enfant; dans l'anxiété, à cause des souffrances qui seront le prix de ce bonheur; les saints au milieu de leurs épreuves sont partagés entre la joie et la peine. Tandis que l'adversité les torture, la conscience qu'elle leur fournit de la solidité de leur vertu les remplit d'une joie si douce, qu'ils ne peuvent se passer de tribulations, et qu'ils les demandent, quand elles semblent s'éloigner, avec instance au Seigneur. Ce sentiment a inspiré au Prophète-Roi l'un de ses plus beaux cantiques. Dans le psaume cent-trente-huitième, après nous avoir montré le Seigneur scrutant toutes choses de son

profond regard, après l'avoir pris à témoin de son innocence, de l'amour qu'il porte aux serviteurs de son Dieu, de l'aversion qu'il a pour ses ennemis, le saint roi le prie en ces termes de mettre sa piété à l'épreuve : « Seigneur, éprouvez-moi; sondez mon cœur, et voyez si la voie de l'iniquité est en moi. » *Ps.* CXXXVIII, 23. L'exemple du saint homme Job confirme merveilleusement cette doctrine. Malgré la piété dans laquelle il avait vécu, malgré les aumônes abondantes qu'il distribuait aux indigents; avant les terribles épreuves auxquelles il fut soumis, l'antique ennemi des hommes put dire à Dieu : « Est-ce que Job craint le Seigneur en vain? N'avez-vous pas élevé, pour ainsi dire, un retranchement autour de sa personne et de sa famille? Etendez un peu votre main sur lui et frappez ce qu'il possède, et vous verrez s'il vous bénira. » *Job.* I, 10-11. Jusque-là l'esprit de mensonge avait un prétexte pour faire entendre sa voix calomniatrice; mais lorsque le saint patriarche eut été rassasié de malheurs, brisé par l'infortune, dévoré par la maladie, et que néanmoins il eut conservé son innocence; alors le démon lui-même n'eut rien à dire contre lui : tant est grand le pouvoir de la patience; tant l'épreuve a de vertu pour nous mettre au-dessus de tout soupçon!

Que si mes paroles vous inspirent une sainte avidité pour les souffrances, voici mes frères, le temps favorable, voici les jours de salut. Voici le carême, ce temps essentiellement consacré à la pénitence, temps qui nous avertit par lui-même qu'il faut mortifier notre chair, nous livrer assidûment à la prière, déclarer une guerre mortelle aux vices, élaguer nos mauvais désirs, éviter toutes les occasions du péché, les jeux, les spectacles, les sociétés équivoques et dangereuses : telles sont les conditions d'une pénitence fructueuse et salutaire, si difficiles qu'elles paraissent aux personnes accoutumées à la liberté du vice. Pour reproduire en nous quelques traits de la passion du Sauveur, qui est aujourd'hui offerte à nos méditations, prenons résolument les trois croix qui rendent la pénitence parfaite, l'une pour l'âme, l'autre pour le corps, la troisième pour les sens qui sont comme le trait d'union entre ces deux substances. Crucifions d'abord les passions et les convoitises de notre âme. En second lieu, domptons notre chair

à force de jeûnes, de disciplines et de cilices. Dans le temps où nous sommes, les vêtements, la table, le lit, et tout ce qui est à l'usage du corps doivent, pour ainsi parler, porter la livrée de la pénitence. En troisième lieu, veillons sur nos sens, de crainte que livrés à eux-mêmes, ils ne nous entraînent dans le désordre et dans le péché. Ayez surtout soin d'attacher vos oreilles, vos yeux, votre langue, qui sont les sens principaux, à la croix du Sauveur, avec les clous dont furent percés les pieds et les mains de Notre-Seigneur Jésus. Grâce à cette précaution, vos oreilles n'entendront pas des paroles de sang, vos yeux ne se répandront pas sur les vanités, votre langue ne prononcera ni parjure, ni mensonge, ni blasphème, ni propos messéants et grossiers. Gardez-vous bien encore d'imiter ces hommes charnels qui, à l'approche du jour des Cendres, lâchent les rênes à l'intempérance, à la folie et à la débauche. Ce n'est pas la tête encore chaude, l'estomac encore chargé des excès de la veille, mais dans la pleine possession de son esprit et de ses sens, fruit de la sobriété, qu'il faut recevoir l'imposition des cendres bénies. De la sorte, nous pourrons espérer d'arriver par la véritable pénitence aux joies de l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

2779
104

